

**Correspondance,
précédée d'un
supplément aux
mémoires de sa
vie par L.**

Jacques Henri Bernardin de Saint-Pierre

LIREGRATUITEMENT.COM

**Correspondance,
précédée d'un
supplément aux**

mémoires de sa vie par L. Aimé-Martin

Jacques Henri Bernardin de Saint-Pierre

[LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM](http://LIREGRATUITEMENT.COM)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

J PREFACE

les plus secrètes, ses senliniens les plus intimes dans le sein d'un ami. C'est le tableau complet de cette époque de sa vie , de toutes ses souffrances, de toutes ses vertus ; c'est un traité de philosophie pratique, c'est la plus magnifique introduction à ses ouvrages !

Le second recueil rappelle une époque plus rapprochée , et offre quelques détails touchans de la vie privée de l'auteur '.

Le troisième recueil se compose des lettres de Bernardin de Saint-Pierre à sa première et à sa seconde femme : ces lettres ne devaient jamais voir le jour. C'est un mal de porter la lumière dans l'intimité des familles, mais c'est un plus grand mal encore de les laisser calomnier. J'ai voulu fortifier les bons , j'ai même cherché

1 Je L'ai également reçu des mains de M Robin , digne ami de Bernardin de Saint-Pierre.

PRKFACK. iij

à éclairer les médians. Que les médians jugent donc en lisant ces lettres de la simplicité du sage et des vertus du père de famille , si toutefois ils peuvent les comprendre.

Ces diverses correspondances sont précédées d'un Supplément à l'Essai sur la -vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre. On y verra l'histoire de sa conduite pendant les temps orageux de la révolution. Ce court épisode, suivi de l'histoire de ses relations avec Louis, Joseph et Napoléon Bonaparte, occupera long-temps la pensée de ceux qui se livrent à l'étude du cœur humain.

Enfin j'ai cru devoir répondre aux calomniateurs, et par occasion à M. Durosoir qui s'est fait leur interprète. C'est la destinée de la vertu

d'être livrée aux mains des médians. Mais, faut-il l'apprendre à

IV PICEFACE.

M. Durosoir, le métier de libelliste n'est propre à rien d'utile , à rien de bon. Qu'il vive, à ce prix j'y consens. Cependant si sa raison peut acquérir quelque maturité, il sentira combien il m'a d'obligation de l'avoir corrigé; il verra, et j'emploie ici à dessein les expressions si remarquables d'un grand critique : « Il verra qu'un li- » belliste qui ne couvre pas de talens émi- » nens ce vice, né de l'orgueil et de la » bassesse , croupit toute sa vie dans l'op- » probre; qu'on le liait sans le craindre, » qu'on le méprise sans qu'il fasse pitié , » et que toutes les portes des honnêtes » gens lui sont fermées. » (M^éL litt., u II, lettre à Laharpe, p. 410.)

L'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRACZES DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

!&£wintiis&4>£r<

Le 26 novembre 1824, je reçus la lettre suivante :

a Mon cher Aimé,

» J'apprends que M. Durosoir a fait sur » notre Bernardin de Saint-Pierre, un article » fort inconvenant pour la Biographie uni-)> verselle. Il est à propos que vous voyiez. » M. Michaux, afin de prévenir de nouvelles » calomnies contre le plus beau génie de la

VJ REFUTATION

)> dernière époque. Je n'ai que le temps de » vous écrire ces lignes; vous me saurez gré)> de n'en avoir point perdu pour vous mettre » en garde contre ces infamies.

» Charles Nodier. »

Je fus peu surpris de cette lettre. Depuis long-temps je connaissais les manœuvres des ennemis de Bernardin de Saint-Pierre pour obtenir un article de ce genre; je savais que toutes les calomnies répandues contre la mémoire de ce grand homme , sortaient des ateliers de quelques misérables aussi peu en état de concevoir son caractère que de comprendre ses écrits; mais je n'imaginai pas qu'il fût possible de trouver même au dernier rang des écrivains un homme prêt à servir de si tristes passions. Toutefois ne voulant pas négliger l'avis que je venais de recevoir , je me rendis chez M. Michaux, libraire, qu'il ne faut pas confondre avec M. Michaux de l'Académie française. Tout le monde sait que ce dernier

REFUTATION. VIj

est un homme plein de justice et de politesse. Je me rendis donc chez M. Michaux , libraire , mais vainement. J'essayai de le convaincre qu'il était de son intérêt de ne pas publier des calomnies; vainement, pour éclairer sa conscience, je lui proposai de remettre à sa disposition tous les papiers de Bernardin de Saint- Pierre; vainement enfin j'en appelai à son honneur en me bornant à demander la suppression des passages dont je pourrais prouver la fausseté les pièces à la main : il se refusa à toutes mes offres, ne voulut rien voir, rien entendre, et je me retirai bien convaincu que l'éditeur de la Biographie universelle ne faisait si peu de cas de la vérité, que parce qu'il pensait que c'est une mauvaise marchandise. Cependant une seconde lettre me fit croire un moment que cet homme s'était ravisé.

« Je suis enchanté, me disait-on, de l'heu- » reux tour qu'a pris votre affaire : voici un » fait qui confirmera sans doute le détracteur

MIj REFUTATION.

)> de Bernardin de Saint-Pierre dans sa juste

)) résipiscence. Le marquis de Montciel à qui
» on avait écrit pour savoir s'il était vrai que
)> Bernardin de Saint-Pierre lui eût refusé un
)> asile au Jardin du Roi pendant les orages
» de la révolution (assertion qui avait trouvé
» place dans la Biographie) , a répondu que
n rien n'était plus faux ' , et que Fauteur de
m Paul et Virginie avait au contraire publié à
n cette époque une brochure royaliste qui lui
)> avait attiré la haine des jacobins '. Vous pou-
)> vez, mon cher ami, faire tel usage que bon

* Cette réponse est positive, et l'on pense peut-être que M. Michaux s'est empressé de faire disparaître l'anecdote qu'elle dément. Non , il l'a laissé subsister dans les exemplaires envoyés en province , et ne l'a supprimée que dans quelques-uns des exemplaires distribués, à Paris. Ainsi , d'un côté il se donne l'air d'un homme impartial , et de l'autre il fait circuler la calomnie. J'en appelle aux souscripteurs des départements, qu'ils ouvrent le 40c volume de la Biographie , et qu'ils jugent M. Michaux !

2 C'était une invitation à la concorde. Elle fut affichée , et le peuple courut briser les vitres de l'imprimeur.

REFUTATION. IX

)> vous semblera de ce démenti donné à l'au- » teur de l'article. La lettre originale est en- » tre mes mains '.

» Chaules Nodier. »

Une seule chose, je l'avoue, me frappa en lisant cette lettre. (Test l'infatigable constance avec laquelle les ennemis de Bernardin de Saint-Pierre, allaient quêtant le scandale dans Punique but d'outrager la mémoire d'un grand homme. Trois mois s'écoulèrent cependant

1 Voici l'origine de cette anecdote. M. de Montciel , charmé des ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, lui fit proposer par une personne tierce de venir habiter son château. J'ai répondu de mon mieux à des offres de services si agréables , dit dans une de ses préfaces l'auteur des Etudes , mais je n'en ai accepté que la bienveillance. Il est curieux de voir comment les actions les plus honorables peuvent être transformées en actions coupables. Bernardin de Saint-Pierre n'accepte pas la retraite que lui offre M. de Montciel; aussitôt la calomnie s'empare de ce refus, et, renversant les faits, il se trouve tout-àeoup que c'est M. de Montciel qui a demandé un asile à Bernardin de Saint-Pierre , et que cet asile lui a été ce fusé.

X REFUTATION

sans aucune démarche de ma part, et je commençais à ne plus songer à cet article, lorsque un matin, au moment où j'achevais de rédiger les délibérations de la Chambre, je vis entrer dans mon cabinet un ancien ami de Bernardin de Saint-Pierre : son visage portait l'empreinte de la plus vive indignation. «Lisez, me dit-il, en jetant sur ma table le quarantième volume de la Biographie universelle ; voilà le prix d'une vie entière consacrée au bonheur des hommes ! » Couvris le livre, et après

une lecture rapide de l'article : En vérité , dis-je à mon ami, je ne conçois rien à votre colère. Examinons cet article avec sang-froid. Quel est le but de Fauteur? de déshonorer la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre. Je doute fort qu'un pareil but puisse lui mériter l'estime publique. C'est un triste rôle que celui de détracteur des grands hommes. L'écrivain qui tombe aussi bas, ne se relève jamais : quel que soit le succès de ses efforts, il est toujours sûr de rencontrer le mépris.

REFUTATION. xj

El quant à fauteur de f article, qu'a-t-il fait pour remplir son but? a-t-il cherché la vérité, ou cherché le mensonge? c'est toute la question, et je ne pense pas que le public puisse s'y tromper un seul moment. La mauvaise foi et le dessein de nuire percent ici à chaque page. Lelibeliste s'est mépris au point d'imaginer qu'il suffisait d'accuser un homme pour le faire paraître coupable; il veut qu'on prenne ses assertions pour des preuves, et ses injures pour des argumens. Mais le public n'adoptera pas sans efforts des idées qui vont blesser ou renverser toutes les siennes; je dis plus, il n'est pas un seul lecteur des Études de la Nature et de Paul et Virginie , dont on ne soit sûr d'exciter la surprise, d'éveiller l'incrédulité, lorsqu'on viendra lui dire : L'auteur de ces divins ouvrages était un malhonnête homme. Ce sentiment qui sera général doit amener l'examen de l'article, et c'est là , croyezmoi , que s'arrêtera le triomphe de la calomnie. En vain le méchant s'appuie du mensonge

XI j REFUTATION.

et foule aux pieds la vérité : la conscience publique rétablit tout dans Tordre. Vous représentez Bernardin de Saint-Pierre comme un ennemi du culte et de la religion, dirat-on à M. Durosoir : montrez-nous parmi les ennemis du culte et de la religion un seul écrivain qui se soit appuyé de ses doctrines? Vous dites qu'il a caressé les maximes révolutionnaires : montrez-nous parmi cette foule de misérables qui se sont faits nos maîtres, un seul publiciste, un seul orateur qui ait invo-

qué ses principes? Nous voulons connaître les peuples qu'il a dépravés, les factieux qu'il a soutenus, les impies ou les fanatiques qui se disent ses disciples? Parlez, éclairez-nous, car vous avez dit tout cela, et il ne vous reste qu'à le prouver. Voilà, mon ami, ce que le public dira à M. Durosoir, et pensez-vous que son article ait besoin d'une autre réponse ? — Oui ! et cette réponse , je viens vous la demander. Je veux croire que les amis de la vérité parieront comme vous, mais combien d'autres

REFUTATION. XII

parleront autrement. Songez aux suites funestes de votre silence. Le caractère du moraliste donne aussi quelque poids à ses paroles ! que deviennent les hommages que Bernardin de Saint-Pierre rend à la religion, et ses argumens invincibles sur la bonté delà Providence ? Que deviennent ces tableaux ravissans de la nature, qu'il unit aux tableaux de la vertu pour nous élever jusqu'à Dieu? Il écrivait contre sa pensée, dira l'incrédule; n'ayez plus de foi à la vertu, diront les faux philosophes; vous nous ôtez notre consolateur , diront les malheureux; lui, notre ami, le seul écrivain qui, en faisant un livre, se soit toujours occupé de nous. Ainsi , le but de cet article est de déshonorer l'homme , et son effet d'ôter toute confiance au moraliste.

Ici je ne pus m'empêcher d'interrompre mon ami : Il me semble, lui dis-je, que vous donnez beaucoup d'importance aux écrits de M. Durosoir? — Et comment ne leur en donnerai-je pas. Voyez avec quel art perfide

xiv REFUTATION.

il sait détourner le sens de vos pensées pour en faire jaillir la calomnie ! comme il dénature la vérité par des équivoques , comme il l'obscurcit par des restrictions ! Sous sa plume les actions les plus innocentes deviennent des actions coupables : ainsi , lorsque vous peignez

le jeune de Saint-Pierre, déjà sensible aux beautés de la nature , se passionnant aux récits des voyageurs , lisant en classe, lisant dans ses promenades, et s'emparant, pour satisfaire cette innocente passion , des livres mêmes de son régent , M. Durosoir se saisit de F avec de cet enfantillage pour faire entendre que Bernardin de Saint-Pierre était un mauvais sujet qui volait les livres de ses camarades. C'est encore ainsi qu'il l'accuse sérieusement de s'être fait nommer ingénieur en trompant l'autorité ' , parce que les bureaux crurent donner cette place, non à un homme de mérite , mais à un homme recommandé : circonstance que M. de

1 Biographie , tome 40, p. 52.

REFUTATION

Saint-Pierre regarda toute sa vie, comme un coup de fortune, mais dont il ne profita pas sciemment, puisqu'il n'en fut instruit que longtemps après. Vous faut-il d'autres preuves de l;i bonne foi du biographe, écoutez ceci : «Le >» discours du Paysan polonais offre une de » ces déclamations républicaines qui s'adres- » sent aux passions populaires, et qui sont » toujours sûres d'être bien accueillies dans » les jours de révolution ». En lisant ce passage ne croirait-on pas que l'auteur a composé et publié le Paysan polonais à l'époque de la révolution , pour flatter les crimes de la multitude. Eh bien! cet opuscule fut publié pour la première fois en 1818, et l'auteur l'avait écrit en Pologne, non pour flatter les révolutionnaires, mais pour appeler la pitié de la terrible Catherine sur le peuple qu'elle venait d'asservir !

Que penser d'un écrivain qui se respecte assez peu lui-même pour supprimer la moitié des faits et dénaturer l'autre? Et cependant ces

XVJ REFUTATION

«assertions mensongères peuvent devenir des vérités historiques , si vous gardez le silence ! — N[^]en croyez rien , mon ami ; de pareilles infamies ne tromperont personne. Il faudrait être aussi méchant que le calomniateur pour le croire. Qu'il remplisse donc sa mission I Les censures des esprits médiocres contre les hommes supérieurs sont comme les murmures des sophistes contre la Providence ; elles attestent la grandeur de ce qu[^]ls blâment. — Quoi ! vous laisserez publier sans réclamation qu'à Malte Bernardin de Saint-Pierre devint fou ' ; qu'en Hollande il abandonna, par caprice, un emploi qui lui rapportait des émolumens considérables 2 ; qu'en Russie il se montra peu délicat envers ses amis 3, et ingrat envers ses

1 Biographie , tome 40 , p. 65.

2 II n'eut jamais d'emploi en Hollande; on lui offrit une place de journaliste , et il la refusa. Ces détails sont imprimés : pourquoi ne pas être au moins copiste fidèle.

3 II eut plusieurs protecteurs en Russie , et un seul ami } M. Duval. Cet ami fut assez heureux pour l'obliger, et la reconnaissance de Bernardin de Saint-Pierre a duré

RÉFUTA TIO>. X\ij

chefs ' ; qu'eu Pologne il vécut publiquement avec une princesse 2 ; que , trahi dans ses amours, il emprunta 2000 francs au prince d'Henin 3, et courut en Saxe chercher des plaisirs licencieux dans les bras d'une courtisane4; qu'à l'Ile-de-France il donna l'exemple de la cruauté envers ses esclaves 5; qu'aucun

autant que sa vie ; elle est exprimée dans ses premiers et dans ses derniers ouvrages. Est-ce[^]i ce que M. Durosoir appelle manquer de délicatesse?

1 II abandonna le service de la Russie parce qu'on avait fait une injustice à son chef, M. de Villebois. Est-ce là ce que M. Durosoir appelle de l'ingratitude?

2 II ne vécut pas publiquement avec une princesse. Voyez l'Essai sur la Vie, p. 158, etc.

3 J'avais dit que M. Hennin, résident de France en Pologne , avait ouvert sa bourse à Bernardin de Saint- Pierre. M. Durosoir change tout cela , il donne une principauté à M. Hennin. Il faut que ce biographe aime bien Terreur puisqu'il ment, même sans intérêt.

4 II ne courut point en Saxe chercher des plaisirs licencieux dans les bras d'une courtisane. Voyez l'Essai sur la Vie de Bernardin de Saint-Pierre, p. 188, et jugez de la bonne loi du libelliste , même quand il copie.

5 Bernardin de Saint-Pierre , dans sa course autour de Plle-de-France , chargea un esclave d'un fardeau de quatre-vingts livres. Cet esclave, suivant M. Durosoir,

XV¹¹J REFUTATION

homme ne porta aussi loin l'oubli de la dignité d'homme de lettres; qu'il fut le flatteur de Buonaparte, l'ami des révolutionnaires , et le disciple des théophilanthropes ! — Mais voici le côté comique, ajouta mon ami; croiriez-vous que le bénin critique dispute même à Bernardin de Saint-Pierre cette belle et noble figure qui inspirait la vénération , ces traits si purs, si gracieux^ sur lesquels tant d'années de malheurs n'avaient laissé qu'une impression touchante de mélancolie? Aussi bon juge de la beauté que de la vertu , M. Durosoir fait observer que le public était abusé par une illusion d'optique , et que , si Bernardin de

se fit au pied une blessure grave > et Bernardin de Saint- Pierre eut la barbarie de continuer sa marche. M. Durosoir ne voit pas que ces quatre-vingts livres se composaient des vivres nécessaires à la route : c'était la charge d'Ésope qui diminuait à chaque pas. Quant à la blessure grave de Duval , malgré la barbarie de Bernardin de Saint-Pierre, qui eut soin de la faire panser, elle était guérie le troisième jour, comme on peut le voir dans le Voyage à l'Ile-de-France, page 1 ? . 1 , que M. Durosoir ne cite pas.

RKFUTATION. xix

Saint-Pierre était beau de loin , il était laid de près \

— Vous m'apprenez là des choses vraiment singulières, lui dis-je; mais est-il bien vrai que M. Durosoir ait écrit cette phrase : Aucun écrivain n"*a porté aussi loin l'oubli de la dignité d) homme de lettres? Il y a dans son article vingt passages qui seraient en contradiction avec celui-ci.

Mon ami feuilleta un moment le livre ; et plaçant son doigt sur la trente-huitième ligne de la deuxième colonne de la page 66 : Voyez, me dit-il , et quant aux contradictions , n'en soyez pas surpris, elles ne coûtent rien à M. Durosoir. Si Bernardin de Saint-Pierre est

1 Pour ne laisser aucun doute à cet égard , le biographe soutient que le portrait de Bernardin de Saint-Pierre, placé à la tête des OEuvres , n'est pas ressemblant ; et , comme s'il voulait donner dans la même ligne la mesure de son goût et de son exactitude, il attribue à M. Desenne ce beau dessin , qui est de Girodet, et où tout le monde reconnaîtrait ce grand maître , lors même qu'ou n'y lirait pas son nom.

XX REFUTATION

laid à la soixante-deuxième page , il est beau à la page 56; si son caractère est estimable à la page 53, il est méprisable à la page 52. L'article est un composé de contradictions et de compensations de ce genre. L'auteur s'y moque de ses lecteurs, ou, pour mieux dire, il est honteux de ce qu'il écrit. On le voit flotter entre le désir de gagner son argent et la crainte de se compromettre. Ainsi , passant du mensonge à l'â médiosance, de réloge à la critique, il aura dit, il n'aura pas dit, il aura calomnié, il n'aura pas calomnié, suivant le feuillet. Oh ! c'est un merveilleux article que l'article de M. Durosoir!

Ici, interrompant mon ami, je lui demandai quelle était l'action de Bernardin de Saint- Pierre qui avait pu faire dire à M. Durosoir : Aucun écrivain ri a porté aussi loin V oubli de la dignité d'homme de lettres. Bernardin de Saint-Pierre a-t-il prostitué sa plume aux passions des partis? s'est-il vendu au pouvoir, loué à des libraires ? a-t-il , pour un peu d'ar-

RÉFUTATION. XXJ

gent , calomnié la vertu, injurié le talent, écrit ce qu'il ne savait pas, affirmé ce qu'il ne croyait pas? Quel est son crime enfin? comment a-t-il pu devenir l'objet d'une accusation aussi grave?

— Un crime! dites-vous. En effet, celui de Bernardin de Saint-Pierre est effroyable! Imaginez qu'à l'époque de la publication des Etudes, il reçut de toutes les parties de l'Europe une si grande quantité de lettres , que sa correspondance aurait pu occuper deux secrétaires. — Quoi! c'est là son crime? — Ecoutez! écoutez! % C'est une de mes plus » grandes peines , disait Bernardin de Saint- » Pierre , de ne pouvoir suffire à des re- » lations si intéressantes. Je suis seul, ma » santé

est mauvaise , et je ne peux écrire que » quelques heures de la matinée. J'ai des matériaux considérables à arranger, que je)> n'ai ni la force ni le temps de mettre en ordre. Ma fortune même est un obstacle à mes » correspondances , car beaucoup de ces let-

XX1J REFUTATION

» très m'arrivent de fort loin sans être affirmées.)> Oui, mon ami, voilà le crime de Bernardin de Saint-Pierre, voilà ce qui a si vivement ému la bile de M. Durosoir, voilà ce qui lui a fait dire qu'aucun écrivain n'avait porté aussi loin l'oubli de la dignité d'homme de lettres.

— En vérité , lui dis-je , je commence à croire que nous avons mal saisi le sens de cet article. L'auteur a plus de malice que vous ne pensez : et que diriez -vous, par exemple, si je vous prouvais qu'il a voulu se moquer des ennemis de Bernardin de Saint-Pierre ? En effet voyez avec quelle bonne foi il rappelle leurs mensonges , leurs calomnies , leurs contradictions ; comme il semble se plaire à les rendre ridicules et à les montrer méprisables. Je connais M. Durosoir , c'est un homme d'esprit qui a fait sa logique : or, comment voudriez-vous qu'un homme d'es-

1 Œuvres de Bernardin de Saint-Pierre, t. (> , p. a32.

REFUTATION. Wlj

prit qui a fait sa logique eût écrit sérieusement un article dont les anmms se réduite

sont à ceci: Bernardin de Saint-Pierre, après deux ans de sollicitations inutiles à Versailles, court demander du service en Russie ! donc c'est un libertin. Il a écrit des livres pleins des sentimens les plus sublimes , de la raison la plus saine , d'amour de la nature, de Dieu et des

hommes ; donc il méprise les hommes et n'a point de religion. 11 a publié en 1793 une édition des Etudes de la Nature , avec Téloge de Louis XVI, et des vœux pour le clergé ; donc il écrivait contre le clergé et flattait les révolutionnaires. Ses ouvrages encouragent à la vertu , consolent le malheur, font aimer la solitude, adorer la Providence; donc il était insociable ' , méprisable 2 , sans délicatesse3, vil flatteur 4, fou 5, brutal'

1 Biographie , t. 40 , p. 52.

7 Idem.

3 Idem, p. 54-

4 Idem, p. 62.

• Idem, p. 5s.

XXIV REFUTATION

cruel ' , libertin a , faussaire 3 , voleur 4. Vous le voyez, mon ami, l'article de M. Durosoir est une continuelle ironie! Comme l'ouvrage de Rabelais , c'est un os qu'il faut briser pour en tirer ia moelle.

La raillerie est ici hors de saison , reprit mon vieil ami ; si vous aviez mon expérience , vous sauriez qu'il n'y a point d'erreurs pour la multitude , dans un livre où chaque ligne est une erreur. Le vulgaire peut se tenir en garde contre un fait , mais non contre tous les faits. Or, l'article de M. Durosoir n'étant d'un bout à F autre qu'un recueil d'impostures, le silence ne vous est plus permis : ne pas confondre le calomniateur, c'est laisser triompher la calomnie. — La conséquence n'est pas juste, lui repondis-je; car enfin que peut-on conclure de cet article qui vous inspire tant de cour—

' Biographie , tome 4° > P- :>a Idem , p. 54- 3 Idem , p . 5 9 .

* Idem, id.

REFUTATION. XXV

roux ? rien , sinon que Bernardin de Saint- Pierre ne plaît pas à M. Durosoir : c'est sans doute un grand malheur, mais est-il donc indispensable de faire un livre pour cela? Le musicien Antigenide ayant joué de la flûte devant quelques grossiers auditeurs qu'il ne put émouvoir, ses disciples ne s'amusèrent point à démontrer la beauté de ses accords , mais ils le supplièrent de ne pas s'interrompre, et de jouer pour eux et pour les muses. Yrils calomniateurs , votre stupidité n'étouffera point la voix du maître! elle se fait entendre dans tous ses ouvrages ! Il y chante aussi pour ses disciples et pour les muses, et ses divins accords nous font aimer la vertu dont sa vie nous offre l'exemple. — Voilà , reprit froidement mon ami , une réponse qui ne répond à rien. On n'est insensible ni à l'harmonie de son style, ni à la grâce de ses écrits; mais on poursuit sa mémoire , on dénature ses principes, on calomnie ses actions! — On le calomnie, dites-vous ! qu'y a-t-il) donc à s'étonner?

XXVJ REFUTATION

Il faut bien que le sage éprouve le sort des sages ; les siècles soi-disant philosophes sont surtout favorables aux petits talents , et les petits talents sont les plus dangereux ennemis des talents supérieurs , parce qu'ils sont en grand nombre et toujours liés à de grandes ambitions ; voyez Fénelon dans l'exil , Rollin arraché à ses élèves, le grand, le pieux Arnaud, chassé, insulté, persécuté; Descartes accusé d'athéisme par des athées ; Pascal traité d'impie par des impies , d'imposteur par des imposteurs. Et cependant rien de plus pur, rien de plus vénéré, que la mémoire de tous ces grands hommes. Invoquerai-je le souvenir

de l'antiquité ; Pythagore monte sur un bûcher , Socrate meurt dans les fers, Aristide est banni, Platon livré à l'esclavage. Oh ! profondeur de notre misère ! pour commettre tant de crimes , les méchants n'ont pas même besoin de calomnier toujours la vertu ; le bannissement d'Aristide a ses raisons qui ne sont pas des calomnies. On J'accuse d'être juste comme on

RÉFUTATION. XXvij

accusait Fénélon d'aimer Dieu pour lui-même. Nos yeux s'élèvent alors vers le ciel pour lui demander justice ; mais un autre sentiment semble nous dire en même temps que ces nobles victimes Font obtenue dans un autre monde , par la gloire dont elles jouissent dans celui-ci !

Mais , dites-vous , c'est peu d'avoir persécuté Bernardin de Saint-Pierre , on poursuit encore sa mémoire ! Voulez-vous donc que le disciple soit plus épargné que les maîtres ? N'at-il pas préféré le travail à l'intrigue; le témoignage de sa conscience à celui des hommes ; n'a-t-il pas consolé les malheureux , défendu la liberté des peuples, éclairé la sagesse des rois? Voilà sa gloire ! voilà la vérité qui doit survivre à tout ; le monde entier se liguerait pour étouffer une seule vérité, ses efforts seraient vains. Écoutez la voix des siècles ! au milieu des accusations, des persécutions , des calomnies, pourquoi ce mépris profond pour les calomniateurs ? pourquoi ce concert éternel de

XXvij REFUTATION.

louange pour la sagesse, d'admiration pour le génie ? Les outrages des méchants , croyez-moi , ne déshonorent que leur mémoire. Leur succès même n'a point de réalité : en vain la haine d'Anythus poursuit Socrate , elle ne peut atteindre qu'un homme vieux, laid, chauve, camus ; le maître de Platon, le divin Socrate, le vrai Socrate, lui échappe, et rayonne d'immortalité !

Je ne défendrai point Bernardin de Saint- Pierre , ma réponse est dans ses ouvrages !

— Oui, pour les lecteurs éclairés , mais ces mêmes ouvrages sont dépecés, cités, torturés par le biographe. Il est si sûr de les avoir lus , qu'il cite même des ouvrages que l'auteur n'a jamais faits. Que penseront les souscripteurs bénévoles de la Biographie, en apprenant que Bernardin de Saint-Pierre fit paraître les deux premiers livres de l'Arcadie ' ? Il faut bien que

' Voyez la Biographie , page 5y . Les personnes les moins instruites savent que Bernardin de Saint-Pierre n'a publié que le premier livre de l'Arcadie. Nous avons

REFUTATION. XXIX

M. Durosoir ait lu le second, puisqu'il en parle si savamment. 11 faut bien qu'il ait lu les préfaces de Bernardin de Saint-Pierre, puisqu'il assure que l'auteur y demande l'aumône au public '. Il faut bien qu'il ait lu l'Essai sur Jean-Jacques Rousseau , puisqu'il le qualifie de morceau biographique à la manière de Plutarque , ce qui prouve qu'il connaît aussi bien Plutarque que Bernardin de Saint- Pierre. 11 faut enfin qu'il ait lu les Etudes de la Nature, puisqu'il affirme que, dans cet ouvrage, Bernardin de Saint - Pierre fronde le clergé : assertion qui ne laisse pas de surprendre, vu la proposition faite par le clergé , dans l'assemblée générale du clergé , d'offrir une pension à l'auteur des Etudes. Convenez que M. Durosoir est doué d'une belle imagination ; non-seulement , il lit dans les ouvrages qui ont été publiés les choses qui n'y sont pas, mais en-

publié nous - même quelques fragmens des second et troisième livres, et M. Durosoir s'est arrêté au titre. 1 Biographie , p. 66.

XXX REFUTATION

eore, il lit dans les ouvrages qui n'ont jamais été faits, les choses qui devraient y être.

Mon ami ne put s'empêcher de sourire en prononçant ces derniers mots , mais reprenant aussitôt une physionomie sévère, il se hâta d'ajouter : Tout ce que vous venez d'entendre n'est rien , auprès de ce qui me reste à vous dire. Croiriez-vous que cet honnête homme n'a pas craint de reproduire les passages du Mémorial de Sainte-Hélène que vous avez signalés comme calomnieux , et dont l'auteur luimême, je me plais à lui rendre cet hommage, a fait si noblement justice. Ramasser de telles calomnies, c'est descendre bien bas, mais avouer, en les ramassant, que M. de Las-Cases a cru devoir les rejeter de sa seconde édition, ajouter qu'on les cite timidement et sans pouvoir en garantir Vauthenticité, c'est donner à l'action la plus lâche, tous les dehors de l'hypocrisie la plus coupable. Pensez-vous, mon ami, qu'un homme qui soutient sa cause par de tels moyens, soit bien

REFUTATION. XXX

convaincu de sa bonté; et ne faut-il pas avoir été mordu du chien enragé de la calomnie , pour se rendre coupable d'une méchanceté aussi gratuite? Je dirai à M. Durosoir : Quoi , vous ne pouvez garantir l'authenticité d'un fait déshonorant, et vous le rapportez! Quel est donc votre but? ce ne peut être de publier une vérité , puisque vous avouez que le fait est douteux ; ce ne peut être de publier même un fait douteux, puisque vous avouez que l'auteur Ta rejeté comme un mensonge; ce ne peut être enfin de confondre les calomniateurs, puisque vous laissez l'accusation sans réponse. Vous vous êtes dit : Je publierai l'imposture ; j'écrirai en haine de la vertu, qu'importe, il en restera toujours quelque chose. Oui, il restera la honte et le déshonneur qui s'at-

tachent à celui qui n'écrit que pour nuire ! Il faut que l'abrutissement ait bien des charmes, M. Durosoir avait à choisir : comme le Caliban de Shakspeare , il se trouvait placé entre les bienfaits d'un sage et les séductions

YXX1J REFUTATION.

grossières de quelques matelots ivres ; il a fait ie même choix !

Mon ami s'arrêta ; mais voyant que je ne me hâtais pas de lui répondre : En vérité , s'écria-tii , je n'en aurai pas le démenti , et je suis curieux de savoir si vous résisterez à cette page. L'auteur a voulu peindre l'époque où Bernardin de Saint-Pierre publia le prospectus de sa belle édition de Paul et Virginie ; écoutez :

« Saint - Pierre jouissait d'un logement)> au Louvre ' , et de la pension que lui fai- » sait Joseph Bonaparte qui était de plus » de 6,000 francs a , sans compter une de » 2,000 francs qu'il recevait du gouverne- » ment 3. Saint-Pierre possédait enfin cette

1 A cette époque (i803), il ne jouissait pas d'un logement au Louvre, attendu que les artistes et les gens de lettres en avaient été renvoyés en 1801.

* Acette époque (i803), il n'avait point de pension de 6,000 francs, attendu que Joseph ne lui fit cette pension qu'en i805.

* A cette époque (î 803), il n'avait point de pension de

REFUTATION. XXX iij

» aisance qu'il avait tant désirée '. Mais tou-)) jours habile à exploiter Je prix de ses ou-)> \rages 2 , il proposa en i803 une nouvelle » édition de son roman de Paul et Virginie. » Cette édition ne se fit pas moins remarquer » par la beauté de Fimpression et des gra-

'2,000 francs; il avait une gratification de 2,400 francs dont le paiement dépendait chaque année du caprice d'un commis. On voit dans la

Préface de l'édition in-4° de Paul et Virginie, que Bernardin de Saint-Pierre était sur le point de perdre cette gratification.

1 A cette époque (1 803), le total de son revenu montait à 4>200 francs, sur lesquels il donnait 400 francs par an à sa sœur, et 400 francs par an à madame Didot, mère de sa première femme. Il lui restait donc 3,400 francs pour tenir sa maison , élever ses trois enfans, fournir aux besoins de sa femme , et assurer l'existence de sa belle-mère. Voilà quel était le sort de l'auteur des Etudes de la Nature à soixante-six ans.

2 II fut en effet très-habile , car l'édition de Paul et Virginie lui coûta 30, 000 francs et lui en rapporta 10,000. Le format n'était plus à la mode, et le prix avait été fixé trop haut, non par Bernardin de Saint-Pierre, mais par M. Didot, son imprimeur. Tout le monde sait que , malgré le mauvais succès de cette entreprise , l'auteur repoussa toutes les offres de la librairie , refusant de livrer un seul exemplaire au-dessous du prix de souscription ,

XXXI \ REFUTATION

)> vures, que parle prix très-élevé du volume,

» qui selon le caractère des ornemens allait

» depuis 172 francs ' jusqu'à 432. Le portrait

» de Fauteur devait être en tête de l'ouvrage,

» et lui-même ne dédaignait pas de recevoir

» les souscriptions en son domicile , qui était

» alors rue de Varennes, hôtel de Broglie \

» Le style de son prospectus , publié en 1803,

» est vraiment curieux 3. On y voit, à côté de

et cela dans la crainte de diminuer la valeur des exemplaires livrés aux souscripteurs. Son édition lui resta tout entière , mais il fut fidèle à ses engagements. Je souhaite qu'il y ait beaucoup de traits semblables dans la vie des ennemis de Bernardin de Saint-Pierre.

1 Le prix fut fixé par M. Didot à 72 francs et non à 172. Pour dénaturer ainsi des faits connus de tout le monde , il faut professer un grand mépris pour la vérité et pour le public. Heureusement Bernardin de Saint-Pierre a consigné dans sa préface tous les détails de cette affaire.

2 Il n'avait donc pas un logement au Louvre. M. Durosoir devrait, ce me semble, en achevant une page, se donner la peine d'en relire le commencement ; mais je conçois que cette tâche lui paraisse un peu lourde : il est plus facile d'écrire de pareilles absurdités que de les relire.

3 M. Durosoir trouve le style de Bernardin de Saint- Pierre curieux. Je voudrais bien savoir ce que mes lec-

REPUTATION. XXX v

» quelques phrases sentimentales , percer Fa- » vité du trafiquant qui vante sa marchan- » dise '. Saint-Pierre eut alors l'honneur fort » envié de présenter son ouvrage à Napoléon » au mois de février \ Buonaparte, touché du) » mérite de cette charmante production , ne » voyait jamais l'auteur sans lui dire : Ber- » nardin , quand nous donnerez - vous des » Paul et Virginie ? Vous devriez nous en four- » nir tous les six mois 3. »

teurs pensent du sien. C'est pour les mettre à même d'en juger que je cite ici sa plus belle page.

' Que M. Durosoir confonde l'expression de la reconnaissance avec l'avidité d'un trafiquant, rien de plus simple , c'est sa pensée, ce sont ses sentimens; mais qu'il haïsse tout ce qui porte l'empreinte du génie au point de ne pouvoir entendre l'éloge des admirables dessins de Girodet, de Gérard , de Prudbon , de Lafitte , etc., voilà ce qui me confond. Quel intérêt peut-il avoir à cela !

2 L'exemplaire fut envoyé à M. Maret qui devait l'offrir à l'Empereur; mais l'Empereur fit écrire à Bernardin de Saint-Pierre qu'il voulait recevoir le livre de sa main. L'audience fut donc offerte par Buonaparte et non sollicitée par l'auteur, comme veut le faire entendre M. Durosoir. Nous avons sous les yeux la lettre de M. Maret.

3 Que cela est délicat ! que cela est bien dit ! c'est

XXXVJ REFUTATION

Ici mon vieil ami ferma le livre avec impatience. Quoi! me dit- il, vous ne nVinterrompez pas? Qu'^est devenu le disciple de Bernardin de Saint -Pierre, et cpie faut-il donc pour l'émouvoir ? — Le mépris , lui dis-je, est sans colère. M. Durosoir accuse Bernardin de

ainsi sans doute que l'entrepreneur Michaux parle à ses garçons faiseurs ; mais la brusque malice de Buonaparte avait une autre expression. On peut en juger, voici le fait : Le premier consul recevait l'Institut; il aperçoit Bernardin de Saint-Pierre au milieu d'un groupe de savans, écarte la foule, et va droit à lui. « Je viens » de relire votre roman de Paul et Virginie, lui dit-il, » vous devriez placer de semblables héros sous les glaces » du pôle » (faisant allusion à la théorie des marées, et croyant flatter par cette épigramme les savans qui la combattaient). Son intention fut saisie , et Bernardin de Saint-Pierre , éclairé par le sourire ironique des savans , répliqua aussitôt en les désignant d'un regard : « Général , ce n'est pas moi qui ai fait un roman des » glaces du

pôle. » Le premier consul , peu accoutumé à des réponses si serrées, fit une pirouette sur le talon, et s'éloigna. Voilà ce que n'a pu comprendre M. Durosoir, et en vérité qui oserait lui en faire un crime? il est tout naturel qu'il fasse parler Buonaparte comme il fait agit Bernardin de Saint-Pierre. Le pauvre homme, il n'a qu'une mesure et il l'applique à tout.

RÉFUTATION, XWV1J

Saint-Pierre d'avoir publié une édition de Paul et Virginie : voulez-vous que je nie ce crime? C'est un fait avéré, que Bernardin de Saint - Pierre a publié ses ouvrages : mais ce livre fut publié dans un temps de prospérité. Autre crime que je ne puis nier : c'est un fait également reconnu, qu'un père de famille qui possède 3,400 francs de rente, et qui se fait imprimer, est digne de la critique de M. Durosoir. Tout ce que vous venez de lire témoigne le même bon sens , la même bonne foi, le même amour de la vérité. Que dirai-je des autres accusations de bassesse, de cupidité , de flatterie! Vous êtes des imposteurs, mes Pères, disait Pascal aux jésuites, après avoir accumulé les preuves de leurs mensonges. Ma réponse aura la même énergie et la même brièveté. Vous êtes un imposteur , diraije à M. Durosoir; car quel autre nom puis-je donner au rédacteur d'un libelle qui renferme tant d'erreurs faites sciemment? Mais, je le demande, à qui cet homme prétend -il

XXXVij REFUTATION.

persuader sur sa parole, sans la moindre apparence de preuves et avec toutes les contradictions imaginables , qu'un auteur dont les ouvrages respirent l'amour de Dieu et de rhumanité , qu'un moraliste dont la vie entière s'écoula dans l'étude des merveilles de la nature et des bienfaits de la Providence , était un monstre d'hypocrisie et d'ingratitude. En vérité, M. Durosoir, vous avez, fait là une belle découverte ! Combien il est avantageux au public d'apprendre que ceux dont le génie fait autorité en morale étaient des ingrats et des hypocrites ! Combien il est heureux pour la religion d'entendre accuser les hommes

qui lui consacrerent leurs veilles, de libertinage, de cupidité et d'ambition! Cet excellent M. Durosoir , il ne pouvait certainement rien écrire de plus utile à la patrie, déplus consolant pour le genre hu-

main !

Et voilà les absurdités auxquelles vous voulez que je réponde ! voilà l'homme que , selon

REFUTATION. XXXIX

vous, je dois attacher au pilori, sur la place publique , devant la multitude curieuse de nos débats ! Non , de pareilles calomnies ne méritent que le mépris. O divin auteur de tant de beaux ouvrages ! ô mon maître ! au lieu de défendre ta mémoire , je la confie au public , et je nomme ton calomniateur ?

— Et qui connaît M. Durosoir?

— Je le ferai connaître. Pour louer dignement Achille, Homère ne rappelle ni ses exploits ni sa gloire; il peint la bassesse de Thersite , et remarque ensuite froidement que Thersite était Fennemi d*1 Achille.

Ces mots imprimèrent sur le front de mon ami un air de mécontentement et d'impatience qui m'obligea de poursuivre. Veuillez me répondre , lui dis-je ; n'est-il pas vrai que, si je vous présentais une étoffe , vous qui avez de bons yeux, vous pourriez me dire quelle est sa couleur; vous me diriez aussi si elle est rude ou moelleuse, épaisse ou délicate? — Oui, sans doute. — Et si je présente cette même

XI RÉFUTATION.

étoffe à un aveugle , il ne pourra m'en dire la couleur. — Non. — Ainsi , vous jugerez cette étoffe avec toutes vos facultés ; l1 aveugle la jugera avec les siennes , c'est-à-dire avec le tact qu'il a, et non avec la

vue qu'il n'a pas . — Cela est incontestable. — Si donc il se trouvait un homme entièrement dénué d'esprit , de sentiment, de délicatesse et de goût , et que cet homme s'avisât de vouloir porter un jugement, il ne pourrait y appliquer les facultés qui lui manquent. — Cela est encore vrai. — Ainsi , son jugement se ressentirait de l'absence de goût , d'esprit, de délicatesse, et il y aurait des actions qu'il ne pourrait comprendre , des vertus qu'il ne pourrait juger. — Vous avez raison. — Dites-moi, à présent, croyezvous que le jugement de M. Durosoir soit la mesure de ses facultés ou de celles de Bernardin de Saint-Pierre? — Je crois que ce jugement serait la mesure des facultés de M. Durosoir, s'il était de bonne foi ; mais , soyez-en bien sûr, il ne croit pas un mot de tout ce qu'il

REFUTATION. xi j

a écrit. — Ainsi, vous pensez que M. Durosoir pourrait avoir de Famé , du goût , de la délicatesse, et cependant être un vil calomniateur? — Je ne pense pas cela. Un pareil assemblage serait monstrueux ; mais je pense que le public peut être la dupe d'un calomniateur sans honte, sans esprit, sans talent, et que l'ouvrage de M. Durosoir nous donne en même temps la mesure des facultés qui lui manquent et de la méchanceté qui le travaille. Dans cette position , votre devoir n'est pas douteux : qui défendra la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre, si ses disciples gardent le silence? — J'ai fait mieux que défendre sa mémoire; j'ai raconté sa vie tout entière; j'ai retracé les grâces de son enfance, les rêves sublimes de sa jeunesse, et les vertus de son âge mûr. Vous, mon ami, vous, témoin de mes études , de mes recherches , de mes efforts pour remplir le but que je m'étais proposé , combien de fois m'avez-vous vu troublé, désespéré parle sentiment de mon insuffisance,

xlij REFUTATION.

prêt à renoncer à cette noble tâche ! Que suisje, me disais-je, pour juger tant de génie, de raison et de sagesse ! Un seul poète , dans la

Grèce entière, avait été trouvé dioné déchanter les vainqueurs aux Jeux olympiques, et moi, placé au dernier rang des disciples de ce grand homme, j'ose écrire sa vie, peser ses actions et rappeler ses triomphes sur les sophistes de son siècle ! Où sont mes titres parmi les sages ! qu' ai-je souffert pour la vérité ! qu' ai-je fait pour la vertu ! Exercé par le malheur , formé dans la solitude, ai-je, comme Bernardin de Saint-Pierre , armé mon ame d'Une résignation sans borne aux volontés de Dieu ! Ai-je , pendant dix ans , combattu toutes mes passions , et porté sans murmure la lourde cuirasse de la misère, de l'injustice et de l'oubli ! Ai-je aimé les hommes lorsqu'ils me persécutaient , béni la Providence lorsqu'on me calomniait ! Ai-je mis , comme toi, ô mon généreux maître, tout mon bonheur à être utile à mes semblables, toutes mes jouissances h étu-

REFUTATION. xliij

dier la nature, toute ma gloire à faire aimer ses bienfaits!

Vous le savez, mon ami, toujours mécontent de moi-même , plus mécontent de mon ouvrage, je ne cessais de l'abandonner et de le reprendre. Tantôt , me rappelant les outrages des calomniateurs, je me trouvais froid, indifférent, coupable de mon peu d'énergie; tantôt , relisant ces pages divines où respirent la morale de Socrate et l'ame de Fénelon , je rougissais d'écrire , je rougissais de défendre la mémoire d'un sage qui avait accompli la loi en aimant Dieu et les hommes. Pourquoi le défendre? me disais-je. Si Socrate fut jugé coupable par l'Aréopage, il est jugé innocent par la postérité. Laissons donc au temps le soin de venger les grands hommes ; sa puissance n'est fatale qu'aux méchants : semblable à un fleuve rapide qui entraîne avec lui les egoûts immondes de nos cités, mais qui revient pur à sa source , après avoir parcouru les routes de l'espace et du ciel.

xliv RÉFUTATION.

Enfin, après deux ans de méditations, d'étude, de travail , j'écrivis ma dernière page. C'est alors qu'un libraire avide , sous prétexte de satisfaire aux réclamations de ses souscripteurs , m'enleva une à une les feuilles de mon livre , et les publia, je puis dire , malgré moi. Leur lecture, pendant l'impression , me fit encore mieux sentir ma faiblesse. Je trouvais mon style sans couleur, ma pensée sans vie. Pour paraître impartial , j'avais presque effacé mon tableau ; il manquait à la fois de vigueur, de lumière et de ton. J'aurais dû prévoir telle injustice, confondre telle calomnie. Pourquoi avoir méprisé tant d'accusations méprisables ! pourquoi n'avoir pas expliqué certain trait de caractère que les âmes vulgaires interprétaient à leur envie , et dont j'aurais pu faire ressortir les témoignages de sa vertu ! Les traits les plus touchants , les anecdotes les plus piquantes me revenaient alors à la mémoire ; et , pour me borner à un seul exemple, que n'a-t-on pas dit de la persévérance

REFUTATION, xlv

avec laquelle Fauteur des Etudes poursuivait les contrefacteurs ? Les uns l'ont accusé d'avidité , parce qu'il attaquait des fripons chargés de ses dépouilles ' ; les autres ont bien voulu le trouver excusable , vu sa pauvreté ; s'il eût été riche , ils l'auraient blâmé de réclamer le prix de son travail. Mais les véritables motifs de Bernardin de Saint-Pierre ne furent, j'ose le dire , compris de personne. Ils étaient d'un ordre supérieur, et, sans doute, il m'eût été facile de les faire connaître, l'auteur les ayant développés en ma présence ; voici à quelle occasion.

Un jour le poète Millevoie, qui concourait au prix de l'Académie , se présenta chez lui pour solliciter ses suffrages ; il venait de visiter dans la même intention plusieurs beauxesprits que la fortune par un tour de sa roue

1 Nous avons compté cinquante contrefaçons des Etudes , et plus de trois cents de Paul et Virginie. Le produit de ces éditions aurait fait la fortune de l'auteur , il a enrichi des fripons.

xlvj RÉFUTATION.

avait fait grands seigneurs et académiciens. Encore tout ébloui de la magnificence de leurs salons, le jeune poète montra quelque surprise à l'aspect du cabinet modeste de Bernardin de Saint-Pierre. En vérité, lui dit-il, j'admire votre goût pour la vie simple et retirée ! pourquoi n'êtes-vous pas sénateur comme vos

nobles confrères ?

Cette place honorable assurerait votre sort et celui de vos enfans. — Je l'aurais acceptée, répondit en souriant Bernardin de Saint-Pierre, si on me l'eût offerte; mais les gens même que vous venez de nommer, assurent que je n'entends rien aux lois de la politique parce que je n'ai étudié que les lois de la morale et les intérêts du genre humain. — Vous raillez, reprit Millevoie : on sait cependant que vous étiez porté sur toutes les listes des notables de la nation; on croit même que le chef du gouvernement qui avait d'abord recherché votre amitié, et auprès duquel vous fîtes une démarche indirecte, vous

RÉFUTATION. xlvij

proposa une place au Sénat. — J'en conviens, mais il y mit une condition que je ne pus accepter. Quant au sort de mes enfans, il serait assuré, si on exécutait les lois sur les contrefacteurs. — Pourquoi vous occuper de ces fripons? reprit le jeune poète, la guerre que vous leur faites est interminable, et m'étonne moi-même. — Si vous saviez ce que cette guerre me coûte, elle vous étonnerait bien davantage; j'en ai toujours payé les frais. Mais je ne la cesserai pas au prix même de ma fortune, car je défends, non ma cause, non la cause des gens de lettres, mais l'intérêt de la justice qui est d'une toute autre importance ! Il n'est pas moral de laisser le vol sans punition; si les tribunaux le tolèrent, la publicité doit le déshonorer. — Cette pensée est généreuse, mais elle pourrait n'être pas comprise! — Eh bien, reprit vivement Bernardin de Saint-Pierre, j'ajouterai pour les faibles intelligences,

que si je redemande mon bien aux contrefacteurs, c'est qu'il me convient mieux

xlviij RÉFUTATION.

de vivre du fruit de mon travail que de celui de l'intrigue , et que si je ne suis pas sénateur, c'est qu'il me paraît plus honnête de vendre mes ouvrages que ma conscience!

Cette réponse, mon ami, peint à la fois Bernardin de Saint-Pierre et son siècle. Croyezmoi, si au lieu de réclamer une modique pension due à ses services , il eût aspiré hautement aux premiers emplois de l'État: si au lieu de vivre du produit de ses ouvrages, il eût vendu sa conscience et se fût traîné avec son siècle dans la fange révolutionnaire; on ne l'accuserait point aujourd'hui de bassesse et de cupidité. Environné de ses complices, couvert des stigmates delà servitude, en recevant de l'or, il eût comme eux entendu l'apologie de son désintéressement; en servant la tyrannie, il eût comme eux entendu l'éloge de son courage! La fortune, la puissance lui eussent fait ces nombreux prôneurs que ne donnent ni la sagesse, ni la pauvreté. Car c'est Tinnocence de sa vie qui a irrité les coupables, o'csl la

RÉFUTATION. xlix

simplicité de ses goûts qui a servi leurs calomnies, c'est sa volonté ferme de conserver son indépendance qui a soulevé contre lui un peuple d'esclaves et de calomniateurs !

Ceci change toutes mes idées, reprit mon vieil ami. Au lieu de s'affliger de l'article de M. Durosoir , je vois qu'il faut s'en réjouir. En effet , n'est-il pas heureux qu'il se soit trouvé un homme assez intrépide pour se charger à lui seul du poids de toutes ces infamies. En les réunissant dans un seul tableau j il a mis le public à même d'en apprécier la valeur. Il voulait noircir la mémoire d'un grand homme, et il a donné la mesure de la bassesse et de la sottise de ses ennemis. Oh ! le rapprochement inattendu de tant de belles inventions est une idée ex-

cellente ! il étonnera, j'en suis sûr, les inventeurs eux-mêmes. Je me range donc à votre avis, point de réponse à M. Durosoir : mais en le repoussant de la lice vous devez y entrer; votre devoir est d'opposer la vérité aux mensonges, une apologie à une diatribe .

I RÉFUTATION

Jes raisons du disciple aux injures des calomniateurs.

Vous voilà redevenu juste, lui dis-je; répondre aux injures de M. Durosoir, citait trop descendre , mais tracer l'apologie de Bernardin de Saint-Pierre , c'est, comme vous le dites, un devoir, et je le remplirai.

Socrate appelé devant ses juges discourait des actions de sa vie, comme s'il eût oublié ses accusateurs. Hermogènes lui dit : Il me semble, Socrate, que tu devrais songer à te défendre ! — Est-ce qu'il ne te paraît pas que je me défende, répondit Socrate, lorsque je réfléchis sur la manière dont j'ai passé ma vie ! — Et en quoi cela peut-il te défendre? — En l'apprenant que je n'ai rien fait d'injuste¹ !

La défense de Bernardin de Saint-Pierre sera comme celle de Socrate! c'est en réfléchissant sur les actions de sa vie , que je montrerai aussi qu'il ne fit rien d'injuste.

1 Xénophon , Apologie de Socrate.

RÉFUTATION. Ij

A ces mots, mon digne ami se leva, et me regardant avec des yeux satisfaits : Vous voilà chargé d'une noble tâche, me dit-il ; pour la remplir dignement , n'invoquez que la vérité : car la vérité suffit pour louer le sage qui lui consacra sa vie. En prononçant ces mots , il me serra la main , et sortit.

£y?®&D(&im

Reste seul, je m'abandonnai à mes réflexions. Pour les hommes vulgaires, me disais-je , qui ne cherchent ici-bas qu'une portion individuelle de bien-être , toutes les carrières sont bonnes ; ouvriers , soldats . laboureurs , ^importe; mais pour les génies élevés dont la pensée s'étend sur le monde, et qui s'inquiètent de ses destins, deux routes seulement sont ouvertes, ils peuvent choisir entre les dons de la fortune et ceux de la vertu. Car les âmes fortes ont besoin de s'occuper des grandes choses ; leur règne est imposé au genre humain, comme un châtiment, ou comme un bienfait.

Parmi ces êtres privilégiés, ceux qui visent

APOLOGIE. IIIj

au pouvoir se montrent d'abord généreux, nobles et flatteurs. Vertus d'ambitieux , simples apparences ! S^ls donnent, c'est pour reprendre, s'ils flattent, c'est pour asservir, s'ils paraissent justes , c'est pour préparer les voies de l'injustice : de tels hommes sont le fléau des nations, ils règnent par l'avilissement et parla gloire , réduisant toutes les vertus à une seule : l'obéissance. Ainsi les temps modernes nous ont montré Buonaparte; et les temps antiques , César!

Ceux qui préfèrent la vertu au pouvoir cherchent aussi les suffrages des hommes qu'ils veulent rendre meilleurs et plus heureux : comme ils n'ont rien à donner, ils se donnent eux-mêmes; et tandis que les ambitieux laissent des empires à leurs esclaves , les sages ne laissent à leurs disciples que des vertus à suivre , de grands exemples à imiter. En Grèce , le divin Platon recueille l'héritage du divin Socrate; à Rome , d'infâmes triumvirs se partagent les dépouilles de César.

ÎÎV APOLOGIE.

Bernardin de Saint-Pierre aimait la gloire , mais il voulait y arriver par la vertu. Né dans les beaux temps du règne de Louis XV, il put jouir, encore enfant, de l'aspect d'un peuple heureux ; il lui suffisait

alors de contempler le ciel , la mer et les riches campagnes de la Normandie, pour être heureux lui-même.

Ses études terminées , un état honorable se présentait à lui : élève des ponts et chaussées , estimé de ses chefs, chéri de ses camarades, en entrant dans la vie, tout dut lui paraître facile, la fortune, les succès, la gloire. Mais ses illusions durèrent peu. Déjà (en 1759) un malaise général se faisait sentir dans toutes les parties du corps politique; nos armées étaient battues, nos flottes dispersées, nos finances en désordre, et tous les pouvoirs avilis. Au milieu de cette dissolution générale, quelques encyclopédistes régnaient encore ; on leur donnait le nom de philosophes , ils étaient athées. A tant de maux , joigne/, la vénalité des charges, les privilèges des corps, les préjugés

APOLOGIE. lv

de la naissance, un roi sans volonté, une noblesse sans pouvoir", un clergé incrédule , e! vous aurez une faible idée des plaies honteuses qui rongeaient nos vieilles institutions.

Pour subvenir aux dépenses de la cour, les ministres proposaient trop souvent des économies fatales aux administrations. Une de ces économies porta sur les fonds destinés aux ponts et chaussées, en sorte que la plupart des ingénieurs et tous les élèves furent remerciés. La mesure était générale : M. de Saint-Pierre ne put y échapper.

Ses regards se tournent alors vers Farinée du Rhin. Il offre ses services, on les accepte, et il se rend, en qualité d'ingénieur, auprès du comte de Saint-Germain. Il croyait courir à la fortune, mais il ne tarda pas à se désabuser. Dans les guerres en rase campagne , les ingénieurs n'ont aucun commandement , et toute action d'éclat leur est interdite; on les nommait alors, par dérision, les immortels. Obligé de renoncer à la gloire comme soldat ,

fvj APOLOGIE.

M. de Saint-Pierre résolut de se distinguer comme ingénieur : il lève des plans , trace des cartes , prend des notes, rédige des mémoires; tous ces matériaux sont successivement remis à l'ingénieur en chef, qui doit en rendre compte au ministre. Quelle fut donc la surprise de M. de Saint-Pierre, lorsqu'une lettre de Versailles lui apprit qu'il ne se plaignait en cour * de ne rien voir de son travail! Il se rend aussitôt chez l'ingénieur en chef, lui présente plusieurs plans nouveaux , et le prie de comprendre dans le reçu de ces pièces tous les plans déjà remis entre ses mains, l'ingénieur écrit quelques lignes , les donne à M. de Saint- Pierre , s'empare de ses papiers , et les dépose dans une armoire dont il retire la clef. Le billet tracé par l'ingénieur était conçu en ces termes : « M. de Saint-Pierre vient de me sou-

1 En cour. Ce mot désignait autrefois toute l'administration du royaume ; il avait cet avantage que chaque Français, en s'attachant à la chose publique, se croyait sous les vœux du Roi.

APOLOGIE. Ivij

» mettre le plan des positions de Tannée ; » c'est le seul travail que j'aie reçu de cet in- » génieur depuis son arrivée au camp. »

Malgré l'indignation que lui inspire ce billet, M. de Saint -Pierre conserve assez de sang-froid pour redemander ses papiers. L'ingénieur en chef met la main sur son sabre ; M. de Saint-Pierre saute sur l'épée du troisième ingénieur, présent à cette scène, et se porte vers son chef, qui prend la fuite en criant : A V assassin! Cet événement, qui se passa à Staberg un mois après la bataille de Corbach, eut des suites funestes pour M. de Saint-Pierre ; il avait manqué à la discipline , il perdit son état.

Peu de temps après, Malte étant menacée d'un siège , on offre à M. de Saint-Pierre un brevet de capitaine; il l'accepte, et court s'embarquer à Marseille. Arrivé à Malte, les ingénieurs refusent de le recon-

naître; l'esprit de corps le repousse; il en appelle au ministre, In calomnie vient au secours de ses ennemis;

Iviii APOLOGIE.

ils écrivent à Versailles que l'ingénieur-géographe envoyé par la cour est devenu fou.

Qu'on ne s'étonne pas de cette nouvelle perfidie! Un esprit supérieur inquiète toujours les petits talens , et les petits talens ne veulent être ni surpassés ni jugés. Voilà pourquoi, dans tous les rangs , les hommes médiocres écrasent le mérite et protègent la nullité. Tel fut le destin de M. de Saint-Pierre : il eut quelques amis et beaucoup d'admirateurs, mais il fut persécuté par tous ceux qui purent voir en lui un juge ou un rival.

Victime aux ponts et chaussées d'une mesure injuste, à l'armée d'un chef perfide, à Malte de l'esprit de corps, il crut avoir acquis cette triste certitude, que, dans l'état de la société en France , un homme sans appui et sans fortune ne pouvait aspirer à rien d'honnête, a Que faire? disait-il; la plupart des emplois se vendent; il n'est permis qu'aux riches de servir la patrie , qu'aux nobles de la défendre ; tout ce qui ne s'achète pas est à la

APOLOGIE. li.\

disposition des corps , et les corps persécutent tout ce qui ne leur appartient pas. » Frappé de ces pensées , il résolut de chercher hors de sa patrie l'existence que sa patrie lui refusait. Son délaissement , loin de l'accabler, lui fait naître le plus généreux des projets; il songe à secourir ceux qui sont délaissés comme lui; il veut rassembler dans une contrée déserte les infortunés de tous les pays. Là régneront les lois de la morale , là le malheur sera respecté , et la vertu en honneur. Pour faciliter le projet du philosophe, il le rattache aux intérêts du commerce; sa république sera le point de réunion entre l'Asie et l'Europe , elle accroîtra les relations du genre humain , elle fera bénir les malheureux !

Alors commence pour lui cette vie aventureuse qui serait le plus agréable des romans, si elle n'était la plus morale des histoires. Les épreuves ne serviront qu'à développer la force de son caractère , et il se montrera également armé contre les séductions de la

IX APOLOGIE.

fortune et contre les rigueurs de la misère. Transporté au fond de la Russie, il y trouve des protecteurs qui deviennent aussitôt ses amis : l'un d'eux, M. de Villebois, tente, par une voie extraordinaire, de le faire réussir à la cour, et peut-être il ne tint qu'au jeune Français de supplanter Orlof , de prévenir Potenkin et de changer les destins du Nord. Les Orlof étaient des bergers nouvellement arrivés de l'Ukraine; Potenkin était un simple officier des gardes. Dans cette cour peuplée d'hommes nouveaux, il suffisait de plaire pour régner, le pouvoir y devait être une des faveurs de l'amour. L'Impératrice avait remarqué M. de Saint-Pierre : dès-lors les grands s'empressent autour de lui, les marchands lui offrent des équipages, des meubles, des hôtels. Comme César, il aurait pu dépenser sans mesure , et engager ses créanciers à pousser sa fortune 5 mais uniquement occupé de ses projets de colonie, il se refuse à toute intrigue. Des négocians lui fournissent des fonds, son

APOLOGIE. Ixj

plan est dans l'intérêt du pays, l'humanité le réclame, le commerce l'approuve, il est rejeté par le pouvoir.

Alors tout s'attriste autour de lui. Qu'a-t-il trouvé loin de sa patrie? une terre de glace, un peuple barbare , une cour corrompue , des amis malheureux ! En proie à la plus noire mélancolie, sa santé s'altère, et dans son abattement il lui eût été doux de mourir !

Le baron de Breteuil , ambassadeur de France en Russie, lui dit un jour : « De grands événemens se préparent; la France n'y est pas étrangère : servez l'indépendance de la Pologne , c'est une occasion de re-

voir votre patrie, et de courir à la gloire par le chemin delà fortune.)) Ces paroles suivies de confidences et de promesses raniment notre jeune aventurier. Son trouble se dissipe, sa douleur s'évanouit : il quitte le service de Russie , arrive en Pologne et tente de se jeter dans l'armée des indépendans ; mais trahi par l'infidélité de ses guides, il tombe au pouvoir

Ixij APOLOGIE.

des ennemis; on lui impose la condition de ne prendre aucun service pendant Tinterrègne, et pour échapper à la Sibérie, il est obligé de renoncer à la gloire.

Il croyait avoir épuisé tous les maux de la vie; mais que devint-il, lorsque la voix terrible des passions se fit entendre? Toujours occupé de sa lutte contre le malheur, il Savait point appris à combattre le plaisir. Une jeune princesse , parente du prince deRadziwil, lui témoigne un tendre intérêt; il aime, il est aimé. Alors la volupté, l'amour, l'ambition l'embrasent de tous leurs feux. Une guerre funeste s'élève dans son sein. Toutes les passions s'arment à la fois, l'une lui crie : Pour vivre heureux, il faut être riche et puissant; flatte, trompe, corromps, élève-toi à tout prix ; l'homme sans puissance n'est rien sur la terre, on le méprise, il fait rougir ce qu'il aime ! l'autre : La vertu est une chimère , le bonheur est dans le plaisir. Pourquoi ces vains combats ? l'homme qui résiste à ses pas-

apologie. lxiiij

sions , ne jouit de rien ; tout le trouble et l'enchaîne, et sa vie s'écoule entre la douleur et le repentir. L'amour venait alors : Si tu ne peux t'élever jusqu'à elle, disait-il, sois son esclave : n'es-tu pas assez riche pour l'aimer, assez noble pour la servir? que faire sans elle dans le monde ? Consacre lui ta vie, ou meurs à ses pieds. Mais au milieu de ce choc des passions, la vertu se faisait encore entendre : Infortuné! lui disait-elle, tomberas-tu dans le mépris de toi-même qui est le plus

grand de tous les maux? Te laisseras-tu vaincre à tes passions qui sont les plus trompeuses de toutes les amorces? Et parce que l'amour t'enivre, as-tu donc renoncé à ta propre estime? Il comprenait alors qu'il devait y avoir sur la terre un bonheur indépendant de l'amour, de l'ambition et des hommes , mais il ne pouvait encore s'y attacher. Tout meurtri de sa chute, on le vit long-temps errer dans les cours diverses de l'Allemagne, ne pouvant s'éloigner des lieux où il avait aimé , et comme un

lxiv APOLOGIE.

esclave échappé, traînant après lui les débris de sa chaîne.

En France , il avait éprouvé son courage contre l'ennemi sur un champ de bataille; en Russie contre les séductions d'un grand pouvoir; en Pologne contre l'exil, la prison, la mort; partout victorieux, il n'avait succombé que sous les traits de l'amour. Mais en succombant, il avait appris à combattre; son ame s'était épurée par les passions, comme l'or par le feu, comme le ciel par la tempête. Enfin, il revit la France; semblable à ces guerriers de Platon ' qui se croyaient dignes des emplois de la république, après avoir vaincu la douleur, surmonté leurs passions et triomphé de la volupté, il pensait avoir reçu du malheur, le droit de servir sa patrie et peut-être de mourir pour elle.

Le baron de Breteuil, témoin de sa conduite en Russie et de son dévouement en Pologne ,

• République, liv. 111, p. 191.

apologu:. Ixv

venait de rentrer en France. Il lui proposa de réaliser à Madagascar, les projets de république dont il l'avait vu occupé à la cour de Cathérine. Cette mission devant rester secrète, M. de Saint-Pierre reçut un brevet d'ingénieur pour l'Ile-de-France , mais hélas ! ses illusions durèrent peu ; le comte de Modave qui commandait l'expédition allait à

Madagascar, non pour civiliser le pays , mais pour s'enrichir par la traite des noirs. M. de Saint-Pierre, instruit de ses projets pendant la traversée, en eut horreur, et, profitant de son brevet, il s'arrêta à l'Ile-de-France.

Cette île féconde jetée paria nature, comme un point de repos entre l'Europe , l'Asie et l'Afrique, pouvait être le séjour du bonheur, elle était le séjour de la haine et de la cupidité. On y voyait un peuple plus misérable que celui de Pologne; des esclaves plus à plaindre que ceux delà Russie; la pauvreté de Malte, les préjugés de la France, l'envie et l'ambition qui se trouvent partout. A cette

ixvj APOLOGIE.

vue , tous les projets dont M. de Saint-Pierre s'était bercé jusqu'à ce jour, s'évanouirent pour jamais. Les leçons du malheur lui avaient appris à profiter des leçons de l'expérience, et dès -lors il renonça à l'espoir de réunir les débris de nos sociétés corrompues pour en former un peuple heureux. Il se dit : Jusque ce jour, j'ai couru après un vain fantôme : le bonheur n'est ni dans l'attrait des richesses, ni dans l'agitation du inonde, ni dans les vanités du pouvoir, il est en nous. Retournons au point de départ et ne cherchons qu'en nous ce que nous seul pouvons nous donner. C'est avec ces sentimens de sagesse, qu'après trois ans d'exil, il revit la France, résolu de ne la plus quitter, et d'y chercher un emploi où il n'y eut à faire que du bien. Le moment de son retour fut un des plus heureux de sa vie : quarante ans de travail, d'études et de gloire, n'avaient pu en effacer le souvenir. Empressé de quitter une contrée que les noirs arrosent de leurs larmes, il avait séjourné an

AIM)f.O<;iM. j.wij

cap de Bonne-Espérance, également souillé par l'esclavage, et vu en passant rîle-de-l' Ascension dont les rochers sans herbes, sans buissons, sans eau, parurent plus affreux que ceux de la Terre de feu au ca-

pitaine Cook, qui avait fait trois fois le tour du monde. Enfin , il avait traversé l'équateur, si fatigant par ses chaleurs et par ses calmes. Le manque d'eau douce, l'ennui de la navigation, le souvenir de ces terres désolées , celui de l'humanité malheureuse, avaient répandu la tristesse dans tous les esprits, lorsque le 29 mai, au matin, il découvrit l'île de Groaix, près de laquelle on avait jeté l'ancre pendant la nuit. L'aurore lui fit voir la mer au loin couverte de bateaux allant à la pêche des sardines, qui arrivaient aussi ce jour-là sur les côtes de Bretagne. Des barques de pêcheurs sillonnaient les flots en tous sens ; elles étaient remplies de Rayes , de Lieux , d'énormes Congres, de Homards et de toutes sortes de poissons, la plupart vivans et colorés de violet, de bleu, de pourpre et de vermillon. Au

«XViiij APOLOGIE.

milieu de cette abondance , on mit à la voile pour entrer dans le port de Lorient qui n'est qu'à deux lieues de Pile de Groaix : chemin faisant , il respirait Pair de la terre parfumé par le printemps , Pair de la France plus doux encore pour un Français que le parfum des fleurs. Il regardait en silence se déployer, devant lui, les collines tapissées de la plus riante verdure, leurs longues avenues de pommiers, les bocages qui les couronnent, les prairies couvertes de troupeaux et jusqu'aux landes lointaines toutes jaunes d'ajoncs fleuris. Tout avait sa parure printanière. Les rochers même de Tentrée du port Louis s'élevaient au-dessus des flots, couverts d'algues brunes, vertes et pourpres. En entrant dans la rade, les matelots , appuyés sur les passavans du vaisseau , reconnaissaient successivement les clochers de leurs villages. Ils se disaient les uns aux autres : Voilà Penn-Marck , voilà l'entrée de la rivière d'Hennebon , voici l'Abbaye de la Joie ; mais en abordant au port les larmes leur

APOLOGIE. Ixix

vinrent aux yeux, quand ils virent sur les quais, les uns leurs pères, les autres leurs femmes et leurs enfans qui leur tendaient les bras en

les appelant par leurs noms. Touché de cette ivresse générale, M. de Saint-Pierre s'achemina vers une auberge; mais lorsque, retiré dans sa chambre, il vint à songer qu'il arrivait dans sa patrie plus pauvre qu'il n'en était sorti ; qu'il n'avait ni enfant , ni épouse , ni père, ni mère, qui pussent recevoir ses embrassemens et lui donner des consolations , son ame se troubla, ses yeux se remplirent de larmes, il tomba à genoux suppliant cette Providence qui l'avait déjà préservé de tant de maux, de lui tenir lieu de père, de mère et de protecteur. Prière touchante qui fut exaucée ! car les nuages de son esprit s'évanouirent, et il ne retrouva plus dans son cœur que la joie de revoir sa patrie et de la revoir aux premiers jours du printemps.

I Encore tout ému de ces pensées, il prit la route de Paris, ne demandant plus à la for-

Jxx apologii: .

tune qu'un peu cTaisance et un ami. Ces biens précieux , il crut les avoir trouvés dans Paffection d'un homme de cour dont tous les sentimens lui avaient paru pleins de délicatesse et de générosité ; apparences trompeuses qu'il paya de toute sa confiance, comme il avait payé en Pologne les fantaisies d'une coquette de tout son amour ! Le baron de Breteuil était un de ces protégés habiles qui savent déguiser leur orgueil sous les formes gracieuses de la politesse, et donner l'air de la bienveillance à leur insolente protection. Sa vanité affectait toutes les vertus, son indifférence se jouait de tous les sentimens. Les lettres de M. de Saint- Pierre Pavaient intéressé; il comprit confusément qu'il pouvait tirer parti des talens de cet homme qu'il envoyait à son gré combattre en Pologne, ou faire des lois à Madagascar; Il savait d'ailleurs que si notre voyageur n'avait pas fait fortune aux Indes, il en rapportait de riches collections d'histoire naturelle : ces collections on les lui offrit, et il accepta tout de

APOLOGIE

la meilleure grâce du monde ; conduite qui fui pour M. de Saint-Pierre comme le gage assuré d'une de ces amitiés exquises, que suivant l'expression de Montaigne il façonnait au patron de son aine forte et généreuse. iVentendant rien aux affections vulgaires, il voyait dans le cœur de son ami toutes les vertus qui notaient que dans le sien. Il se disait: J'ai trouvé un antre moi-même; s'il accepte tout ce que je possède , c'est qu'il veut que rien ne me soit propre et que j'entre chez: lui comme un enfant dans la maison de son père. Versons mon ame dans la sienne; consacrons-lui mes travaux, faisons-lui part de mes pensées ; il a le pouvoir du bien, je l'aiderai dans cette tâche à la fois si douce et si difficile. L'amitié double la force des âmes généreuses , l'amour n'est que la faiblesse des bons cœurs. Déjà dans sa naïve confiance il quitte tous les soins de la vie, ne songeant plus qu'à se rendre digne de son ami. Les plus trompeuses caresses en (retiennent ses

Jxxij APOLOGIE.

illusions. « J'ai promesse de la cour, lui disait » le baron de Breteuil , pour une grande » ambassade à Naples , à Londres , à Vienne , » qu'importe! Vous viendrez avec moi, nous » ne nous quitterons plus, et je trouverai jour w à vous faire un sort digne des sentimens » élevés que je vous reconnais '. » Le moment de réaliser de si généreux projets ne se fit pas attendre : M. de Breteuil fut nommé à l'ambassade de Naples. Ses vœux étaient remplis, ce qu'il avait souhaité était en son pouvoir. Que fait alors ce digne protecteur? Il prévient doucement son ami qu'il faut songer à retourner aux Indes : « Mon cher chevalier, lui ditiil , ce n'est pas ma faute , vous n'êtes pas gentilhomme, je ne puis rien pour vous? » Qu'on imagine s'il est possible l'effet que ces paroles durent produire sur le plus fier et le plus sensible de tous les hommes. La piqure d'un serpent. le poignard d'un assassin, lui eussent

1 Lettres Hu baron Hc Bi deuil.

fait moins de mal. Un froid mortel le saisit, sa vue se trouble, toute son organisation en est ébranlée : hélas ! le bien qu'il voulait faire, son avenir, son ami, tout venait de disparaître. Plus cruelle que l'amour, l'amitié ne lui avait pas même laissé une illusion ' !

Avec une ame moins élevée , M. de Saint- Pierre eût probablement réussi auprès du baron de Breteuil. Les grands protègent volontiers les talens qui les amusent , et les vices qui les flattent; mais tout ce qui n'est pas médiocre , leur échappe ou les blesse. Voilà pourquoi le génie des hommes supérieurs nuit toujours à leur fortune; voilà pourquoi, dans les sociétés modernes, on récompense quelquefois le talent, jamais la vertu!

Les encyclopédistes , qui vivaient dans l'intimité du baron de Breteuil, eurent à peine deviné que M. de Saint-Pierre avait à s'en plaindre, qu'ils lui en dirent du mal. Ceux

1 Voyez tome 1 delà Correspondance , lettre 45 , p- 17'2-

IXXIV APOLOG₁L.

qui flattent les passions des grands, sont toujours les premiers à en médire. Pour lui , on le plaignait, on le trouvait digne d'un meilleur sort, on promettait de le protéger. Mais comme tous les emplois ne pouvaient convenir à un homme qui, suivant la belle expression de Plutarque, avait déjà planté et assis les fondemens dorés d'une bonne vie , les soidisant philosophes ne tardèrent pas à l'abandonner. Fatigués de le plaindre, ils le calomnièrent : sa tristesse était l'effet d'un remords , sa vertu , le langage de l'orgueil. Il avait refusé de servir leurs passions : c'était un homme inutile ; sa conversation n'abondait ni en sentences ni en maximes : c'était un homme sans talens. De son coté, il vint à découvrir que ces prétendus sages , qui parlaient sans cesse des intérêts du peuple , trafiquaient de leur pouvoir, et que les plus petits

emplois étaient vendus par leurs secrétaires et leurs maîtresses. Cette découverte lui fit perdre encore une illusion, et sa

APOLOGIE. I\ v\

tristesse s'en augmenta. Partout, à la cour, à Farinée, chez, les philosophes, il avait entendu citer avec éloges les plus beaux traits de l'histoire; il avait vu récompenser les peintres qui les représentent, les orateurs qui les exaltent, les poètes qui les magnifient. Mais pas un encyclopédiste n'aurait voulu du mérite d'Epaminondas, l'homme de son temps qui savait le plus et parlait le moins; pas un officier ne se serait fait gloire de la continence de Bayard ou de Scipion; pas un ministre, du désintéressement de l'Hospital et de la pauvreté d'Aristide. Dans ce siècle de vanité, on discourait des vertus antiques; mais la vertu véritable restait dans l'oubli. Chacun songeait à se rendre plus habile, personne à devenir meilleur, et les philosophes eux-mêmes, avec leur style de rhéteur et leur fausse sagesse, ne se montraient que sous les déguisemens du rôle qu'ils s'étaient donné; semblables à ces acteurs qui viennent débiter sur la scène les belles sentences de la morale, et qui, au bruit

IXXVJ APOLOGIE.

des applaudissemens, courent ensuite derrière le théâtre étaler leur corruption et se rire de leur auditoire.

M. de Saint-Pierre reconnut enfin que la plus folle des vanités est de faire dépendre son sort de l'opinion d'autrui. Résolu de mettre désormais toute sa confiance en Dieu et de marcher seul dans les voies de la justice et de la vérité, il se retira du monde; mais en entrant dans la solitude, il n'y apporta ni amertume ni regrets. L'ingratitude des hommes n'avait porté à l'amour de Dieu, et l'amour de Dieu redoublait en lui l'amour de ses semblables. Eprouvé en même temps par toutes les passions, ses propres souffrances ne lui avaient fait sentir que le besoin de consoler les malheureux. Semblable à la pierre de touche qui

reçoit l'empreinte de tous les métaux, mais qui ne conserve que celle de l'or, la sagesse seule était restée.

Depuis cette époque jusqu'à l'heure de sa mort, il ne laissa plus passer un seul jour sans

APOLOGIE. IxXVI'l'j

s'occuper de l'étude de la nature, non-seulement dans son cabinet, mais dans ses promenades, ses voyages, ses lectures, le temps de ses repas, et celui même de son sommeil. En cherchant des forces contre le malheur, il avait trouvé une source inépuisable de consolations et d'espérances. Que de fois je lui ai entendu dire que si , à cette époque, il avait pu réunir mille écus de rente pour assurer le sort de sa sœur et le sien, il n'eût jamais songé à publier ses ouvrages, content de vivre ignoré et de léguer ensuite au public le fruit de ses travaux solitaires ! Mais telle est la destinée humaine, ajoutait-il, en se raillant de la fortune, que la nécessité qui inspira les premiers vers d'Horace, me dictait à moi, pauvre songeur, un gros livre en prose !

Cependant le souci de vivre vint encore interrompre ses travaux. Son traitement d'ingénieur, d'abord réduit de moitié, avait été entièrement supprimé. Obligé de reparaître chez les ministres qui lui refusaient le prix

Ixxviiij APOLOGIE.

de ses services, il sollicite les entreprises les plus périlleuses. Tantôt il veut civiliser la Corse, pénétrer en Amérique ou remonter le Nil jusque sa source : tantôt il propose ^entreprendre seul à pied le voyage de Plnde , alors peu connue des Européens ; mais toutes ses offres ayant été repoussées , il commençait à désespérer de la fortune , lorsqu'un homme excellent , un ami véritable , M. Mesnard ' , lui procura une grâce du roi, qui mit un terme à ces tristes démarches. Ce n'était ni une récompense , ni un traitement , ni une pension, c'était un secours de mille francs pris sur les fonds du contrôleur général des finances, et

par conséquent incertain et précaire. M. de Saint-Pierre le reçut comme un bienfait de la Providence. Quelque modique que fût cette somme, elle suffisait à ses premiers besoins, et devenait ainsi la sauvegarde de sa liberté et de sa conscience. Il se

* M. Mesnard avait alors la ferme générale des Postes.

AiHiuicii:. Ixxiv.

dit : Comme Virgile , j'ai part à la table d'Auguste ; comme lui , je veux consacrer ma vie à mon bienfaiteur. Je puis du fond de ma solitude faire entendre la vérité toujours si utile aux rois ; je puis aussi servir les malheureux; le pain n'est pas le seul bien qui leur manque, et les consolations sont plus rares que l'or. Faisons entrer tous les hommes dans notre société; mais ne cherchons des amis que parmi les infortunés. Assis avec eux sur la dernière marche, je pourrai encore servir ma patrie et le genre humain. Alors tournant les yeux vers le ciel, il le bénit, heureux de se retrouver dans la solitude à l'abri du besoin et des protecteurs. « O mon Dieu! s'écriait-il, » les riches et les puissans croient qu'on est » misérable et hors du monde, quand on ne » vit pas comme eux; mais ce sont eux qui, » vivant loin de la nature, vivent hors du » monde. Ils vous trouveraient, ô éternelle » beauté, toujours ancienne et toujours nou- » velle ! ô vie pure et bienheureuse de tous

lxxx APOLOGIE.

» ceux qui vivent véritablement, s'ils vous » cherchaient seulement au dedans d'eux-)> mêmes ! Si vous étiez un amas stérile d'or , » ou un roi victorieux qui ne vivra pas de- » main , ou quelque femme attrayante et i» trompeuse, ils vous apercevraient, et vous » attribueraient la puissance de leur donner)> quelque plaisir. Votre nature vaine occu- » perait leur vanité ; vous seriez un objet » proportionné à leurs vertus craintives et » rampantes. Mais parce que vous êtes)> trop au dedans d'eux , où ils ne rentrent » jamais, et trop magnifique au dehors, où » vous vous répandez dans l'infini, vous leur)> êtes un

Dieu caché. Ils vous ont perdu en » se perdant. L'ordre et la beauté même que » vous avez répandus sur toutes vos créa-)> tures , comme des degrés pour élever » l'homme à vous, sont devenus des voiles » qui vous dérobent à leurs jeux malades. Ils » n'en ont plus que pour voir des ombres; la » lumière les éblouit. Ce qui n'est rien est

APOLOGIK. 1XXX.J

» tout pour eux ; ce qui est tout ne leur i> semble rien. Cependant , qui ne vous voit » pas, n'a rien vu; qui ne vous goûte point,)> n'a jamais rien senti ; il est comme s'il n'é-)> tait pas , et sa vie entière n'est qu'un songe » malheureux. Moi-même , ô mon Dieu, égaré)» par une éducation trompeuse, j'ai cherché » un vain bonheur dans les systèmes des » sciences , dans les armes , dans la faveur >' des grands , quelquefois dans de frivoles et)> dangereux plaisirs. Dans toutes ces agita- » tions,je courais après le malheur, tandis » que le bonheur était auprès de moi. Quand » j'étais loin de ma patrie, je soupirais après » des biens que je n'y avais pas , et cependant » vous me faisiez connaître les biens sans » nombre que vous avez répandus sur toute >» la terre, qui est la patrie du genre humain.)> Je m'inquiétais de ne tenir ni à aucun grand » ni à aucun corps, et j'ai été protégé par » vous dans mille dangers, où ils ne peuvent » rien. Je m'attristais de vivre seul et sans

TOME I

Ixxxij APOLOGIE.

» considération, et vous m1 avez appris que » la solitude valait mieux que le séjour des » cours , et que la liberté était préférable à la » grandeur. Je m'affligeais de n'avoir pas » trouvé d'épouse qui eût été la compagne de » ma vie et l'objet de mon amour , et votre » sagesse m'invitait à marcher vers elle, et » me montrait dans chacun de ses ouvrages » une Vénus immortelle. Je n'ai cessé d'être » heureux que

quand j'ai cessé de me fier à » vous. O mon Dieu! donnez à mes faibles » travaux, je ne dis pas la durée ou l'esprit » de vie, mais la fraîcheur du moindre de » vos ouvrages ! que leurs grâces divines » passent dans mes écrits et ramène mon » siècle à vous, comme elles m'y ont ramené » moi-même ! Contre vous toute puissance est » faiblesse ; avec vous , toute faiblesse de- » vient puissance. Quand les rudes aigles » ont ravagé la terre , vous appelez le plus » faible des vents ; à votre voix le zéphir)> souffle, la verdure renaît, les douces pri-

APOLOGIE. lxxxiiij

» mevrès et les humbles violettes colorent » d'or et de pourpre le sein de nos rochers '. » Ces pages ravissantes furent écrites dans un hôtel garni de la rue de la Madeleine-Saint- Honoré, où Bernardin de Saint-Pierre commença les Études de la Nature. Plus tard , en 1781, il quitta cet hôtel pour un petit donjon situé rue Saint - Etienne, près des Pères de la doctrine. Le bon marché du quartier, le plaisir de voir des jardins qui s'étendaient sous ses fenêtres déterminèrent ce nouveau choix. Là, exposé à tous les vents, Pété brûlé du soleil, l'hiver glacé par les frimas, toujours vêtu du même habit, seul, sans serviteur, obligé de se livrer aux soins les plus humbles de la vie , cet homme simple , qui voit accroître sa mauvaise fortune des ennuis de sa sœur et du trouble d'esprit d'un frère infortuné, cet homme froissé par les hommes , et qui sans doute leur paraît à tous

1 Etudes de la Nature , tome I, p. \ 1 1 .

jXXXÎV APOLOGIE.

si digne de pitié , gens du monde, ne le plaignez pas! Ah! si de vos palais somptueux, si, du sein de vos faux plaisirs , vous pouviez goûter la joie divine dont il s'enivre, s'il vous était donné d'entrevoir la douce lumière qui est au-dedans de lui, ces flammes d'amour qui le pénètrent , qui le consomment , qui lui sont une source intarissable de délices, si vous jouissiez un seul jour de cette vie nouvelle que donne la sagesse,

seul bien digne de l'homme , parce qu'il est en lui , parce qu'il ne lui est point ajouté comme vos tristes honneurs , comme vos richesses passagères , combien alors vous vous trouveriez misérables au milieu des illusions de la fortune ! combien vous envieriez cette pauvreté, cette solitude qui vous paraissent si horribles ! Voyez -le dans son étroit asile , assis auprès d'une petite table , un chien à ses pieds, les yeux fixés, tantôt sur un livre de voyage , tantôt sur une sphère armillaire ou sur un globe terrestre. Quelle science l'occupe? quelle scène s'ouvre devant lui ? Le

APOLOGIE. I.WW

inonde, qu'il étudie à la lueur de cette lampe, n'est-il a ses yeux qu'une vaste ruine tombée au hasard dans l'espace? Non, il lui apparaît comme un temple saint qu'une main divine soutient au milieu des astres; son génie en saisit les détails en même temps qu'il en embrasse l'ensemble ; il passe des pôles à la ligne, du nord au midi, des déserts de la Finlande aux riantes solitudes de l'Ile-de-France ; l'univers se présente à lui sortant des mains du Créateur avec ses grâces virginales et ses sublimes harmonies; il voit d'éternels couchans et d'éternelles aurores se succéder sans intervalles autour du globe; les vents qui soufflent à l'opposite les uns des autres, deux océans glacés, véritables sources des mers; des monts métalliques qui rassemblent les eaux à leurs sommets , et les versent en fleuves sur leurs flancs inclinés; des nuages d'or et de pourpre qui se soutiennent dans les airs d'une manière miraculeuse , et , par une prévoyance qui n'est point en eux, se dirigent toujours également

XXXVJ APOLOGIE

sur le globe pour y entretenir la fraîcheur et la fécondité ; ce temple merveilleux , dont toutes les parties sont vivantes, qui repose non sur

des rochers, mais sur la lumière et l'espace, renferme dans ses zones célestes des vertus souvent méconnues et persécutées sur la terre , qu'elles couvrent de bienfaits , mais qui impriment leurs actions en caractères inaltérables et lumineux dans le ciel , dont elles sont descendues.

Voilà les richesses , voilà les contemplations de ce pauvre solitaire qui n'a peut-être au inonde d'autre ami que le chien qui repose à ses pieds !

Mais , disent les savans , vers quelles sciences s'est dirigé son esprit? a-t-il, avec Herschel, surpris de nouveaux astres dans leurs marches? a-t-il, comme Linné, soumis les plantes à d'ingénieuses classifications? est -il entré dans le monde des infiniment petits, sur les traces de Réaumur et de Bonnet ? ou, à l'exemple de Bufton, s'est -il attaché à reproduire

APOLOGIE. lxxxvj

tous les êtres qui peuplent le globe, dans une suite de portraits pleins de grâce ou de vigueur , mais dont aucun tableau ne montre les relations, dont aucune pensée ne réunit l'ensemble?

Émule de ces grands hommes, Bernardin de Saint-Pierre embrassa toutes les sciences , non pour les rattacher à de nouveaux systèmes , mais pour les ramener à la nature et à Dieu. Un esprit vaste reçoit la lumière de toutes parts et la réfléchit par faisceaux. S'il recueille les observations, c'est pour leur donner de l'étendue; s'il les rapproche ou les divise, c'est pour en tirer des conséquences; il étudie les détails , mais pour arriver à la contemplation de l'ensemble, car l'ensemble des choses est leur seul véritable point de vue. Idée profonde, révélée à Bernardin de Saint- Pierre par l'étude et l'observation et dont il fit la base de tous ses ouvrages. Ainsi chaque plante observée par Linné , il la replace dans son site; chaque insecte observé par Réaumur,

lxxxvij apologu:.

il le rend à sa plante; chaque animal décrit par Buffon, il le ramène sur son sol natal. Nos vaines sciences avaient tout brouillé , en voulant tout classer; il rétablit Tordre de Dieu même; il rend à chaque chose leurs relations primitives ; il reconstruit le livre de la nature, afin de nous y faire lire successivement les lois de sa sagesse, les prévoyances de ces lois, et les bienfaits de ces prévoyances.

Cette marche si simple, et cependant si lumineuse, étonna les sophistes et blessa les savans : Fauteur écrasait l'athéisme, irritait les vanités, on l'accusa d'ignorance. Il s'en était accusé lui-même dans maints passages de son livre , conservant encore sur ses détracteurs cet avantage de savoir qu'il était ignorant. Mais cet ignorant avait eu sur toutes les sciences des aperçus nouveaux ; il s'était dit : Les savans n'étudient que leurs systèmes, source éternelle d'erreurs; étudions la nature, source éternelle de vérités. C'est en recherchant ses lois, et non en lui appliquant les nôtres, qu'on

APOLOGIE. l\\ix

peut se promettre d'être utile aux hommes et agréable à Dieu. Dès-lors , la sagesse de la Providence lui est révélée, et, pour nous borner à un seul exemple, la géographie, science aride et confuse jusqu'à lui , devient tout-à-coup une science divine de proportion et d'ensemble ; où l'on n'avait vu que des ruines, son génie découvre un monument tout entier. En suivant la direction des montagnes, sur le globe, il reconnaît l'intelligence qui posa leurs fondemens; en suivant le cours des eaux, à travers les campagnes , il signale la sagesse qui pourvoit à nos besoins ; en observant les différentes zones des végétaux et des animaux dans toutes les parties du monde, il nous apprend que chaque plante a son site , chaque animal sa patrie , et que Dieu l'a ainsi voulu afin que la terre entière appartînt à l'homme. Tout ce qui paraissait dans la confusion prend un ordre, tout ce qu'on attribuait au hasard devient l'œuvre d'une intelligence. Il y a une géographie des plantes, une géographie des

XC APOLOGIK.

animaux , une géographie des fleuves , une géographie des montagnes : c'est un monde nouveau que Fauteur dévoile et semble créer. Et que de prévoyances touchantes, que de relations inconnues entre ces divers phénomènes ! Les végétaux sont comme de grandes familles qui se partagent le globe pour Pembellir et le féconder ; l'air se charge des semences des plantes alpines , qui , semblables à des oiseaux , sont pourvues d'ailes légères ; l'eau emporte les graines des plantes aquatiques qui voguent sous leurs voiles comme des nautes , ou glissent sur leurs nageoires comme des poissons. Le point où elles croissent , celui où elles s'arrêtent changeant les mœurs et les habitudes des peuples. La géographie botanique donne à notre observateur le tableau de toute la terre : ainsi pendant que la nuit couvre encore nos rivages , le soleil se lève sur les archipels des Philippines, des Moluques et des Célèbes. Déjà le noir insulaire de Gilolo secoue les clous du giroflier,

APOLOGIE. XCJ

et l'habitant de Sumatra vendange les grappes qui renferment le poivre. De tous côtés , sur les rives de Java , dans les forêts pleines de paons et de pigeons au plumage d'azur, on entend crouler les noix du muscadier. Plus au nord, vers le couchant, les filles de Ceylan roulent, posée sur leurs genoux, la tendre écorce delà cannelle. Mais déjà l'astre du jour inonde l'Asie orientale des feux du midi, et prolonge ceux du matin sur l'Afrique. Voyez l'Arabe de Moka emballer dans des peaux de chameau les fèves de ses cafés , tandis que d'autres Arabes , montés sur des bœufs , côtoient le Zara et viennent nous apporter, de l'embouchure du Sénégal, les gommés de l'Afrique et les parfums de l'Arabie.

Dans le même temps où le chant des coqs de l'Asie annonce minuit sur les côtes de l'Orient, le chant des coqs de l'Amérique annonce le

point du jour sur les rivages de l'Occident. L'Indien de la Corée se couche sur ses ballots de coton , celui du Brésil se lève

XCIJ APOLOGIE.

pour tordre avec effort le tabac de ses plantages; et tandis que le Chinois patient dort auprès de la corbeille où il a dépouillé pour nous , feuille à feuille , le léger arbrisseau du thé, des troupes d'enfans, au Mexique, ramassent sur les opuntia la cochenille, de leurs doigts teints de carmin , et les filles de Caracas cueillent sur les bords des fleuves les gousses du cacao , et sur les rochers voisins les siliques parfumées de la vanille!

Il me serait facile, en suivant les nombreux anneaux de cette chaîne , de montrer comment de simples relations botaniques peuvent donner le tableau du monde : lorsque les mœurs , les lois, la religion séparent les peuples et les irritent, il suffit d'une plante pour les rapprocher. C'est en dispersant ses productions sur la surface du globe , en donnant une Cérès, une Flore, une Pomone à chaque climat , que la nature a préparé l'union de tous les hommes, par le double attrait du besoin et du plaisir. La France , placée vers le

APOLOGIE. XCÎij

milieu de la montagne , abritée de riantes collines, couverte de pommiers, de mûriers, d'oliviers et de vignes , jouit des travaux de tous les peuples de l'Europe, mais à son tour elle leur prodigue ses fruits, les invite à ses vendanges et verse joyeusement ses vins dans leurs coupes !

Ainsi l'homme est appelé, par ses besoins, à toutes les jouissances , par sa faiblesse , à l'union , et par son union, à l'Empire !

Dans ce système , mélange nouveau d'observations physiques et de vérités morales, tout est nécessaire , tout est à sa place ; les harmonies se développent , les saisons se donnent la main, et les peuples , divisés

par leurs passions , séparés par leurs mœurs , se trouvent appelés aux mêmes jouissances et viennent s'asseoir aux mêmes banquets. Ainsi Fauteur peint la nature et sait la faire aimer, car il ne compose pas seulement ses tableaux des descriptions les plus ravissantes, mais encore des observations les plus utiles , ne voulant

XCIV APOLOGIE

pas ressembler à ces bergers qui , toujours occupés du plaisir , méprisent les plantes salutaires et n'assortissent leurs couronnes que des plus brillantes fleurs.

Sa confiance en Dieu l'avait éclairé sur les lois de la nature; son amour pour les hommes l'inspira dans l'étude des lois de la société. Il étendit ses idées à tous les peuples, et réunissant le monde physique et le monde moral par un seul principe, il chercha à reconnaître les effets de la Providence dans les institutions humaines, comme il les avait reconnus dans les œuvres du Créateur.

Plusieurs philosophes modernes , en se livrant à l'étude de l'homme et de la politique . ont recherché quelles étaient les institutions les plus propres à fonder le bonheur des sociétés. Imitateur de Xénophon et pensant , comme Plutarque , que la monarchie est le plus parfait des gouvernemens , fauteur de Télémaque considéra chaque famille comme un peuple gouverné par un roi, chaque peu-

APOLOGIE. XCV

pie comme une suite de familles gouvernées par un père, et le genre humain comme une suite de nations gouvernées par un Dieu. Remontant ainsi de la famille aux peuples, des peuples au genre humain et du

genre humain au père de tous les hommes, il trouva l'origine de la royauté dans le ciel.

Laisser à la terre le modèle d'un grand roi, telle fut l'auguste mission de ce génie évangélique. C'est à la sagesse d'un seul qu'il rapporte le bonheur de tous. Il veut que les vertus

descendent du roi au peuple, comme elles descendent du père à la famille, de Dieu au genre humain. Cette pensée occupa sa vie, dirigea ses études, inspira ses ouvrages ; on la reconnaît dans ses Dialogues, dans l'Examen de conscience, dans les Lettres sur la religion : elle fait la base du Télémaque, livre que Montesquieu appelait si heureusement le livre divin de son siècle.

Plein d'amour pour les hommes, mais avec une ame moins tendre, une vertu moins ele-

XCVJ APOLOGIE.

vée, J.-J. Rousseau se fit le précepteur des peuples, comme Fénelon l'était des rois. Il savait que la réforme des choses ne conduit à rien de bon, si elle n'est précédée de la réforme des mœurs : car ce n'est pas par des institutions qu'on arrive à la liberté, mais par la vertu. Cette pensée fit naître l'Emile, livre véhément dont la société tout entière éprouva l'influence, et dont peu de lecteurs devinèrent le but. Pour faire une nation il faut avoir des hommes, pour avoir des hommes il faut les instruire enfans'. J.-J. Rousseau avait senti que les utopies fondées sur la vertu ne sont inapplicables que parce qu'elles supposent des peuples parfaits disposés à les recevoir : il songea donc à faire un peuple avant de lui donner des lois. Ce fut le trait marquant de son génie, et le véritable but, le but secret de l'Emile. Et comment n'aurait-il pas rempli ce but ? Comment n'aurait-il pas maîtrisé son

1 Discours sur l'économie politique, OEuvres de Rousseau, tome Vil, p. 297, édition de Poinçot.

APOLOGIE. xCVlj

siècle? Il offrait à la jeunesse les nobles images des vertus antiques, aux femmes les tableaux touchans delà famille et de la maternité; il vivifiait les aînés par l'attrait invincible des sentimens naturels, il remuait les passions par les idées sublimes de liberté. Ainsi , quoiqu'il ne donnât que des préceptes individuels, il s'adressait à la nation entière, il l'animait d'une seule pensée, il la poussait en masse vers de nouvelles institutions; il devenait le père, l'instituteur de la génération naissante? Platon n'avait fait qu'étendre à tout un peuple les devoirs d'un homme , sa République est un admirable traité d'éducation ; J.-J. Rousseau montra dans un seul homme le modèle idéal de tout un peuple : son Emile est une magnifique introduction à tous ses traités de politique. Mais en inspirant l'enthousiasme, trop souvent il oublie d'éclairer la raison ; il ne s'aperçoit pas que la destruction des préjugés ouvre une vaste carrière à l'erreur; et là s'arrête son triomphe , le plus beau sans doute ,

TOME I

XCVllj APOLOGIE.

mais aussi le plus dangereux qu'ait jamais remporté le génie !

A la suite de Fénelon et de Rousseau se présente Bernardin de Saint-Pierre. Moins exclusif que ses modèles, il ne trace aucun plan, ne rejette aucun système. L'homme appelé à vivre dans tous les climats, lui semble né pour tous les gouvernemens ; royaume ou république, n'importe; son but n'est pas de renverser les institutions, mais d'y faire régner la justice.

Persuadé de cette vérité que l'ignorance est le partage des individus; l'erreur celui des nations et la science véritable celui du genre humain,

il en tira cette conséquence, qu'il n'y a de vérités morales que celles qui conviennent aux intérêts non d'un homme, non d'un corps, non d'un peuple, mais au bonheur du monde entier. Principe admirable qui appartient à l'Évangile et devant lequel s'évanouissent les superstitions, les erreurs et les préjuges qui se partagent l'univers. L'auteur en fit la base

APOLOGIE. XCIX

de toutes les espèces de gouvernemens, c'est-à-dire le point de perfection vers lequel ils doivent tendre.

Tous nos maux, disait-il, viennent de notre faux savoir. La science véritable nous conduirait au bonheur, car elle comprend les convenances de la nature, et les observations du genre humain. Législateur, que veux-tu faire? des Grecs, des Romains, des Anglais : fais mieux encore, fais des hommes; tu prétends mesurer tes institutions sur les intérêts politiques qui isolent les gouvernemens, et moi je te propose de les fonder sur les vertus morales qui unissent les nations.

L'histoire de tous les siècles appuie ces principes. Le genre humain est solidaire : une injustice commise à Londres ou à Moscou peut ébranler le monde. Une doctrine ambitieuse soutenue à Rome peut renverser les rois et détrôner la religion. Voulez-vous savoir si une loi est morale, si elle est juste, ne consultez ni Athènes, ni Sparte, ni Rome, e\;«

C APOLOGIE

minez si elle blesse les lois de la nature : on ne peut blesser ces lois sans outrager l'humanité, et cet outrage porte avec lui sa peine. Ainsi là où Ton renferme les femmes, il faut mutiler les hommes, là où un prêtre se voue au célibat, il faut qu'une femme se fasse religieuse; et

cela devait être, car si Ton considère le genre humain dans son ensemble, on voit que les deux sexes y naissent en nombre égal. Les lois de la nature ne sont donc que les lois de la morale universelle : en vain nos législateurs les renversent pour satisfaire leurs passions, le grand législateur des mondes les rétablit pour satisfaire sa justice. Il attache à leur infraction Favilissement des individus et le malheur des peuples.

C'est ainsi que Bernardin de Saint-Pierre nous montre tous les hommes enchaînés par les lois de la morale, comme il nous avait montré tous les peuples unis par les biens naturels. Différent en cela de Montesquieu qui attribue à l'influence du climat l'origine de

APOLOGIE. C

certaines lois injustes et bizarres , il fait ressortir la nécessité des bonnes lois de la contemplation du globe , et de la conscience du genre humain.

Ces principes sont vastes , ils sont utiles , ils sont vrais. L'auteur les reproduit sans cesse, c'est le lien de tous ses ouvrages, et cependant je ne serais pas étonné qu'ils parussent nouveaux à quelques-uns des lecteurs de Bernardin de Saint-Pierre. Il ne dépend pas d'un écrivain de se donner des lecteurs attentifs; ce qui dépend de lui, c'est de dire la vérité, sauf à la voir méconnue, ou à se voir persécuté. Ainsi ceux qui n'ont écouté que l'harmonie de son style, n'ont rien entendu; ceux qui n'ont vu en lui qu'un grand peintre n'ont rien vu ; et ceux qui n'ont cherché dans les Etudes que les méthodes des savans , n'y ont rien trouvé. Une pensée supérieure domine tout ; elle unit l'homme aux nations , les nations au monde , et le monde à Dieu.

Telles sont les pensées , les observations et

C1J APOLOGIE

les découvertes de Bernardin de Saint-Pierre. Le monde lui apparaît comme un paysage immense qui a des milliers d'aspects différens ; le physicien en observe les phénomènes et les explique ; le botaniste y recueille des plantes et les classe ; le chimiste y cherche les élémens des corps et les combine , et le géomètre leur applique des formules savantes qui lui en révèlent les lois. Les uns du fond de la vallée , les autres du sommet de la montagne , chacun suivant la place qu'il occupe et à la portée de sa vue, observent un des points de cet univers; mais Fauteur des Etudes en embrasse l'ensemble et en dessine les proportions. Ses pensées , comme des filles du ciel, parcourent le globe pour en saisir les harmonies ; elles guident le voyageur dans ses courses lointaines , et s'asseyant auprès du pilote mélancolique , elles lui montrent dans les mêmes parages des courans attiédís et des courans glacés qui ne sont point marqués sur ses cartes; elles lui découvrent les relations secrètes

APOLOGIE. C1IJ

de ces courans avec les aquilons du pôle ', les vents réglés de la zone torride, Tordre constant de nos saisons , et le cercle immense des harmonies du globe !

Non , l'Étude de la Nature n'est point une aride classification , une étude des genres , des classes et des espèces; c'est une hymne sublime et religieuse : il faut être poète pour la chanter ; il faut être chrétien pour la comprendre.

Qu'on ne s'étonne donc pas si les savans accoutumés à n'étudier que les méthodes, ont accusé d'ignorance un homme qui n'étudiait que

la nature , et qui l'étudiait en présence de Dieu. Les sciences réduites à elles-mêmes sont semblables à ces chambrières du

1 Des physiciens attachés à diverses expéditions viennent de mesurer, à l'aide du thermomètre, les différentes températures des courans , et ils ont publié , comme des observations nouvelles, les observations de Bernardin de Saint-Pierre. D'autres physiciens ont fait l'application de ses idées à la météorologie; tel est le professeur Dittman. en Allemagne.

C1V APOLOGIE

palais d'Ithaque , qui trahissaient leur maîtresse et dépravaient leurs amans. Je veux bien, disait en riant Bernardin de Saint- Pierre, que les doctes et les savans courtisent parmi ces chambrières celles qui leur agréent , mais qu'ils ne trouvent pas mauvais si je m'en tiens à la maîtresse.

Tandis qu'il se raillait ainsi des savans , ceux-ci le prenaient en haine , et plaignant la faiblesse d'esprit qui le faisait croire en Dieu, ils cherchaient à l'accabler du poids de leur supériorité. C'est un pauvre botaniste , disait l'un , il ne connaît p. s les méthodes , et n'a jamais lu nos catalogues. C'est un niais en politique, disait l'autre, il veut que le souverain propose les lois , que deux chambres les discutent , et que les ministres soient responsables, Mais ne voyez-vous pas que c'est un révolutionnaire , reprenait un troisième , il blâme l'esclavage des nègres , et dit que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois. En vérité, disait un

APOLOGIE. Ct

quatrième , Je bon homme n'en sait pas davantage. Croirait-on qu'il demande une éducation nationale , comme si nous n'étions pas le

peuple le plus poli et le mieux élevé de l'Europe ? Son ouvrage est plein d'idées du même genre ; il vante le bonheur de la campagne , les délices de la solitude : c'est un philosophe qui n'aime pas les villes et qui hait les riches. Telles sont les phrases que les ennemis de Bernardin de Saint-Pierre ne cessent de répéter, afin de les apprendre aux gens du monde qui les répètent à leur tour ; car dans le monde où toutes les opinions sont reçues d'autorité, on lit peu, on lit mal , et l'on juge de tout.

Pendant comme les esprits éclairés persistaient à voir dans les Études de la Nature un grand écrivain , et que les nombreux lecteurs de Paul et Virginie confirmaient ce jugement par leurs larmes , on imagina d'affaiblir ce dernier hommage , en laissant dire du bien du livre et en disant du mal de

CVJ APOLOGIE.

Fauteur. Ne pouvant nier le talent , l'envie essaya de le dégrader. Bizarre destinée du génie ! pour détruire l'influence du philosophe , on l'accusait d'être un mauvais citoyen : pour détruire l'influence de l'observateur , on publiait qu'il notait ni physicien , ni chimiste , ni botaniste ; les géomètres se moquaient de son ignorance, les politiques en faisaient un sot, les calomniateurs en firent un méchant.

Mais à ces tristes efforts de la haine , il suffit d'opposer les actions du sage , témoins irrécusables dans cette révolution qui soumit les hommes à de si terribles épreuves.

Lorsqu'il publia les Études , une fermentation générale agitait les esprits : tout tendait à se dissoudre. Les magistrats rêvaient la république , les prêtres se disaient citoyens de Rome , les philosophes citoyens du monde. Les uns demandaient l'indépendance , les autres réclamaient l'égalité : tous aspiraient aux mêmes désordres , depuis la noblesse , indignée de ne pouvoir monter plus haut .

APOLOGIE. CVIj

jusqu'à la bourgeoisie , humiliée de se voir placée si bas. Leurs cris réveillèrent la populace engourdie par la misère , et les passions déchaînées, la haine, la vengeance, les cupidités , les vanités , inondèrent la France de sang par le fer des bourreaux , et toute la terre par celui des soldats.

C'est alors que la fortune amena successivement aux pieds de Bernardin de Saint- Pierre les ambitieux qui voulaient dominer la France. Ils s'approchent de lui, et viennent dans sa pauvre retraite fléchir le genou devant cette plume divine qui , selon eux , avait écrit le roman de la nature, et dont ils imploraient le secours pour embellir celui de leur politique. Ils se disaient ses disciples, et cependant aucun n'avait reconnu en lui un ami de Dieu et des hommes , un philosophe rigide exercé à la vertu par le travail, Tinjustice et la pauvreté. Tous oublièrent le sage et se prosternèrent devant l'écrivain. Serveznous , lui disaient-ils , donnez à nos idées lé

CV1IJ APOLOGIE

charme de vos talens , et nous vous porterons à la fortune, et nous vous donnerons la gloire. Il les refusa, et fut calomnié.

Il avait résisté aux offres de M. Necker , on l'accusa d'apathie et de paresse ; il avait résisté aux offres de l'archevêque d'Aix , on l'accusa d'indifférence et de pusillanimité. Ce dernier lui proposait une pension du clergé 5 mais il fallait la solliciter, c'est-à-dire qu'il fallait se déclarer le champion de l'Eglise, et de généreux défenseur de la religion , descendre au rôle de salarié de ses ministres. Il repoussa un engagement , il eût accepté une récompense. L'abbé Fauchet vint à son tour , et lui offrit sa fortune et la main de sa nièce. Prédicateur du Roi , il voulait embellir ses sermons de l'éloquence de l'auteur des Études. Plaire à Louis XVI c'était obtenir la pourpre. M. de Saint-Pierre dissipa , en se

retirant , les illusions de cet ambitieux, et l'abbé Fauchet ne pouvant devenir cardinal , se fit le missionnaire de la

APOLOGIE. CĬX

liberté et le prédicateur de la république. Peu de temps après, le faubourg Saint- Victor voulut porter Fauteur des Études à l'Assemblée constituante. Des hommes qui se disaient envoyés du peuple rengagèrent à se déclarer contre la noblesse et le clergé. Il répondit en refusant son élection. Enfin madame de Genlis chercha à l'introduire dans le parti d'Orléans; cajoleries, petits soins, billets doux, prévenances , tout fut employé pour faire sa conquête : jamais la muse fantasque ne déploya tant d'adresse et de charme ; jamais elle ne fit jouer des ressorts si souples et si puissans ; il y fut pris , et reçut une pension du Prince. Mais un jour , à l'occasion d'une insinuation qu'il n'avait pas comprise , M. de Genlis lui dit en riant qu'il était le plus grand sot du monde, et que les princes ne donnaient rien pour rien. M. de Saint-Pierre fut si vivement frappé de ce discours , que dès le lendemain il renvoya le brevet du duc d'Orléans. Madame de Genlis se rappellera, je l'espère ,

CX APOLOGIE

ces circonstances , et combien je serais heureux, si les lignes que je viens de tracer pouvaient réveiller ses souvenirs et rengager à peindre cette époque de sa vie quelle a si modestement oubliée dans ses Mémoires.

Telle fut, dans les premiers temps de la révolution, la conduite de Bernardin de Saint- Pierre : plus tard, obligé de réclamer, pour vivre, le prix de ses anciens services, il vit successivement venir à lui tous les chefs sanglans de la république. Il repoussa Brissot et recula d'épouvante devant Robespierre qui lui fit dire, qu'il n'y avait pas de fortune

où il ne pût prétendre s'il voulait représenter sa conduite comme le résultat d'une mesure philosophique. Mon refus d'écrire en sa faveur, disait M. de Saint-Pierre , pouvait être suivi de ma mort, mais j'étais résolu de mourir plutôt que de manquer à ma conscience et à l'humanité !

4 Vovez les Mémoires sur la Vie de Bernardin de Saint-Pierre

APOLOGIE. CXJ

Voilà les faits. Les contemporains sont là , et j'invoque leur témoignage ; qu'ils disent si , au milieu de notre révolution , ils ont vu un dévouement plus sublime à la cause de Dieu et de Thumanité ! qu'ils disent si le sage a manqué de force contre les séductions de la fortune, et s'il a été faible contre les menaces des bourreaux ! Ainsi la France , comme autrefois la Grèce , vit un homme , ferme sous le bouclier de sa conscience, servir sa famille en lui sacrifiant son repos, servir sa patrie en rendant hommage à la vérité , servir le genre humain en se montrant prêt à mourir pour elle!

Je n'ai donc point à lejustifier, si les mêmes hommes qui étaient venus lui demander sa plume pour M. Necker , pour le duc d'Orléans , pour la Convention , pour Robespierre, s'empressèrent ensuite de répandre sur lui le venin de la calomnie. Ils lui auraient bien pardonné sa vertu; ils ne pouvaient lui pardonner leur bassesse.

CX1J APOLOGIE

Mais revenons un moment sur nos pas, et voyons quelle était la fortune de cet homme qui savait souffrir Finjustice, et qui ne craignait pas la puissance. En 1792, il possédait trois mille francs de rente , terme de son ambition. Alors il se crut riche, et se proposa de tracer le plan des Harmonies , et surtout de terminer FARcadie dont il avait pu-

blié le premier livre. A ses projets de travail, se joignirent bientôt des projets de bonheur personnel. Après tant de maux, le sentiment lui en était doux comme celui d'une convalescence. Il entrevoyait dans le lointain une retraite champêtre, une jeune épouse, une heureuse famille. Comme il n'était plus jeune, il attendit, pour ainsi dire, le cœur qui devait s'offrir au sien. Depuis long-temps mademoiselle Didot s'était fait une douce habitude de le voir : elle admirait son génie, elle aimait sa vertu, elle ne craignit pas de lui en faire Faveu, et lorsqu'il fut intendant du Jardin du Roi, les parens de cette jeune personne le

APOLOGIB. ^X11j

pressèrent d'accepter sa main qu'elle lui avait offerte. C'est ainsi qu'il trouva , dans la fille de son imprimeur , une femme qui joignait à un bon cœur, une figure aimable, des habitudes vertueuses et de l'esprit naturel.

Toutes les choses de ce monde ont leurs déceptions. Le plus heureux mariage a les siennes. Les grossesses, les langueurs, la perte des enfans , les désespoirs qui suivent ces pertes , et tant de maux qu'aucune sagesse humaine ne saurait prévenir, allaient éprouver la constance deM. de Saint-Pierre, et troubler un bonheur dont il s'était fait de si douces images. La place d'intendant du Jardin du Roi ayant été supprimée , il se trouva sans revenu , et la révolution qui lui avait tout enlevé , ne lui laissait pas même la ressource de vendre ses ouvrages. Bientôt la mort de son beau-père vint accroître sa détresse. Le plus riche héritage se trouva disputé à la fois par des cohéritiers avides et par des nuées de créanciers. M. de Saint-Pierre, qui n'avait pas une

CX1V APOLOGIE

dette personnelle, vit tout-à-coup sa petite maison d'Essonne chargée de deux cent quatrevingt mille francs descriptions. Chaque jour de

nouvelles assignations portaient le trouble dans ses études et la ruine dans sa maison. Pour comble de douleur, sa jeune femme , épuisée par une maladie de poitrine , se mourait à ses yeux. Faible, mais aimante, elle pleurait sur son propre destin et sur l'abandon où allaient se trouver les tendres objets de son amour. Les divisions de sa famille l'avaient profondément blessée. Elle voyait ses enfans dépouillés, son mari calomnié, ruiné, et s'accusait de tous leurs maux. Eh quoi ! disait-elle avec désespoir, en serrant ses enfans dans ses bras , eh quoi ! chers nourrissons , il faudra donc vous voir arracher à la fois le patrimoine de votre père par des lois barbares , et celui de votre mère par des hommes injustes et cupides! A ces pensées sa tête s'égarait ; elle maudissait tout ce qu'on doit aimer, la vie, la patrie , la famille. Vainement M. de Saint-Pierre l'environnait des

APOLOGIE. CXV

secours de Fart , et des soins du plus tendre amoin-. il ne pouvait ni calmer la fièvre qui la dévorait, ni faire entrer 4a résignation dans son cœur. Souvent même elle repoussait son mari, éloignait ses enfans et tombait dans les accès de la plus noire mélancolie ; car dans l'affaiblissement de ses facultés , voyant de toutes parts le triomphe des médians , elle venait à douter s'il y avait une Providence. Hélas ! en aggravant ainsi les peines du meilleur des hommes , elle était loin d'imaginer qu'elle préparait des armes à la calomnie , et qu'un jour viendrait où M. de Saint-Pierre se verrait accusé d'avoir fait le malheur de sa femme par ceux même qui la réduisaient au désespoir. Ainsi procèdent les méchants : ce n'est point assez pour eux de commettre le crime , il faut encore qu'ils en accusent la vertu !

Au milieu de ces tristes circonstances , M. de Saint-Pierre vit un jour entrer dans son cabinet un jeune officier dont la physio-

XVJ APOLOGIE

nomie le frappa. Il croyait se rappeler ses traits, mais (Tune manière confuse. Le jeune homme se hâta de lui dire qu'à peine adolescent, il avait osé lui écrire à l'occasion de Paul et Virginie; puis il ajouta : Je viens réclamer aujourd'hui l'amitié que vous me promîtes alors dans une réponse que je conserve précieusement. M. de Saint-Pierre le pria de s'asseoir, et lui demanda son nom. Je m'appelle Louis, reprit l'officier; je suis le frère et l'aide-de-camp du général Buonaparte \ Nous arrivons d'Italie, et je viens remercier l'auteur des Etudes des heureux momens que je dois à la lecture de son livre : nous le lisions souvent ; il reposait sous le chevet du général en chef comme Homère sous celui d'Alexandre ! Cette comparaison flatteuse fit sourire M. de Saint-Pierre; mais comme si elle n'eût réveillé que son admira-

1 Voyez , à la suite des Mémoires sur la \ ie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, la lettre singulière de Louis Buonaparte.

VPOLOGIE. (Wij

tion pour Homère, il répondit : Homère est, à mon gré, le plus grand peintre de l'homme et de la nature. — Oui, et je n'ai point oublié le passage des Etudes où vous faites son cloge; ear vous aussi, vous êtes un grand peintre de la nature ! — J'ai tracé, reprit dou- (vment Bernardin de Saint-Pierre, quelques faibles aperçus de ses plans sur la terre; mais parlons de voscampagnes d'Italie. — La guerre esi un sujet bien triste pour un ami des hommes , dit le jeune officier. — J'y prends part comme Français, reprit M. de Saint-Pierre; (Tailleurs, j'ai habité les camps et vu la morl de près sur les champs de bataille. Il est vrai que depuis ce temps, j'ai beaucoup philosophé ; mais, comme dit Montaigne, philosopher, c'est encore apprendre à mourir. A la suite de ces préliminaires , la conversation s'engagea (Tune manière plus vive; après quoi Louis Buonaparte, avec une brusque effusion dr | ■ii'iir, de-

manda à M. de Saint-Pierre la permission de le revoir; permission dont il pro-

CXVIIj APOLOGIE.

fita dès le lendemain. Dès-lors ses visites se succédèrent sans interruption. Souvent ils allaient ensemble aux Tuileries. Là , dans une allée solitaire , ils aimaient à s'entretenir de leurs peines. M. de Saint-Pierre , au déclin de la vie , voyait mourir sa jeune femme , et gémissait sur lui-même et sur ses enfans. Louis Buonaparte , à la fleur de Page 3 mais sombre , mécontent, malade, fatigué de la guerre, dégoûté du monde, se plaignait avec amertume des exigences de son frère, de la rudesse du service et de Paridité des mathématiques. M. de Saint-Pierre écoutait doucement ses plaintes, et lui conseillait de mêler à de si pénibles travaux Pétude de la philosophie. Cest la vraie science de Phomme, lui disait-il; elle le rend propre à toutes choses : par elle, Épictète était heureux dans les fers , et Marc- Àurèle sur le trône. Que vous soyez appelé à prendre part aux affaires publiques, elle vous fera goûter le plus grand des biens, celui d'être utile aux autres, en vous sacrifiant

APOLOGIE. C\ IX

vous-même; que vous conserviez l'indépendance , elle mettra dans votre cœur la modération , qui est le vrai trésor du sage. Sans elle , les richesses ne sont rien ; avec elle , la pauvreté est heureuse !

Ces entretiens philosophiques furent le seul résultat du rapprochement de Louis Buonaparte et de Bernardin de Saint - Pierre. Ces deux hommes eurent cela de remarquable , au milieu de leur siècle , que le plus jeune , élevé malgré lui sur un trône, en redescendit avec joie pour rentrer dans la vie privée, tandis que l'autre , préférant les douceurs de la sagesse aux jouissances de la fortune, s'endormit du sommeil du

juste, après avoir méprisé l'ambition et vu passer à ses pieds tous les ambitieux.

Oh! c'est un ravissant spectacle que celui de l'homme de bien luttant contre les préjugés, la haine, la calomnie, et marchant d'un pas toujours égal dans l'étroit sentier de la vertu! Que peuvent contre lui les injures de la for-

CXX APOLOGIE

tune ? La misère le fortifie , les persécutions Pélèvent ; il leur oppose l'éclat du génie et la puissance d'un noble caractère ! Couvert de ces armes divines , seul contre tous , ô mon maître ! tu échappas miraculeusement à la protection des philosophes , à la hache des bonnets rouges et aux chaînes dorées de Buonaparte!

Avec quelle joie je trace ces lignes pour la génération présente , pour cette génération qu'on veut nourrir de haine et qui bientôt Posera plus croire à la vertu ! Puisse-t-elle en me lisant, je ne dis pas adopter mon témoignage, mais le soumettre au plus sévère examen! Louis Buonaparte est plein de vie, et sans doute les imputations de M. de Las-Cas ne lui sont pas restées inconnues : j'en appelle à la rougeur qui a dû couvrir son front, s'il a lu ces lignes infâmes dont j'ai publiquement dénoncé l'imposture ! Il n'aura point oublié, que lorsqu'en-trainé par un noble instinct, il recherchait l'amitié de Bernardin de Saint-

APOLOGIE. (X\j

Pierre, l'officier n'avait rien à donner et pouvait beaucoup recevoir, je ne parle pas d'argent, tous deux alors en étaient également dépourvus ; qu'il dise enfin si jamais l'auteur de Paul et Virginie, inspiré par

une ambition tardive, est allé rappeler au roi de Hollande Fa initié que lui avait promise Faide-de-camp du général Buonaparte !

Un matin Louis entra dans le cabinet de M. de Saint - Pierre , sa physionomie était soucieuse : Je ne voulais pas vous importuner, lui dit-il, mais ils Font exigé; et prenant ses mains de Fair le plus caressant : Voici un ouvrage dont Fauteur est de mes amis , dites-moi franchement si vous le trouvez, digne de Fimpression. En parlant ainsi, il posa sur la table un rouleau de papier. M. de Saint- Pierre eût bien voulu se dispenser d'un pareil examen , mais les instances de Louis furent si pressantes, qu'il fallut se rendre; il promit même quelques notes, et dès le lendemain il se mit à Fnuvragc. La crainle d'avoir à juger

CXXlj APOLOGIE.

un livre de politique s[^]évanouit à Touverture du manuscrit : c'était un petit roman pastoral, dans lequel, à sa grande surprise, il remarqua un tableau des malheurs de la guerre suivi d[^]une énergique apostrophe contre les ambitieux et les conquérans.

Cette lecture achevée , il attendit plusieurs jours Louis Buonaparte qui ne revint plus.

Trois mois s'étaient écoulés depuis sa dernière visite, lorsqu'un autre officier se présenta chez M. de Saint-Pierre ; celui-ci ressemblait à la fois à Louis et à Napoléon. Comme eux il portait un modeste uniforme ; il avait leur parler bref, leurs manières simples et brusques; même air, même taille, même son de voix, seulement quelque chose de plus gracieux , de plus ouvert adoucissait sa physionomie : cet ait Joseph, Faîne des Buonaparte. Vous voyez le frère d'un de vos plus zélés admirateurs, dit-il a M. de Saint-Pierre, et je viens vous remercier des soins que vous avez bien voulu donner a un ouvrage dont je suis

APOLOGIE. CXXIIj

l'auteur. — Vous parlez sans doute du roman de Moina, reprit M. de Saint-Pierre : l'agréable ouvrage ! et combien j'en aime les généreux sentimens ! — Oui , dit Joseph , des sentimens inspirés par la lecture de Paul et Virginie, mais il mancrue à tout cela le talent

de l'écrivain : aussi le général a-t-il voulu que je vous visse, car il craint de passer à vos yeux pour l'auteur d'une aussi faible production. Après quelques complimens de part et d'autre, M. de Saint-Pierre rendit le manuscrit et Joseph se retira.

Napoléon vint à son tour : ce n'était pas la première avance que le guerrier faisait au philosophe. Dans le cours des campagnes d'Italie, ce héros, dont la gloire était alors toute nationale, lui avait écrit une lettre charmante. « Votre plume est un pinceau , lui n disait -il, tout ce que vous peignez on le » voit ; vos ouvrages nous charment et nous » consolent; vous serez à Paris un des hommes h que je verrai le plus souvent et avec le plus

CXXIV APOLOGIR

» de plaisir. » Cette prévenance (l\m illustre guerrier, l'éclat de ses victoires, l'amitié de Louis, la visite de Joseph, tout avait favori blement disposé M. de Saint-Pierre, et cependant Buonaparte fut frappé de sa tristesse et peut-être de la froideur de son accueil ; c'est qu'à cette époque les malheurs du père de famille étaient à leur comble : toutes ses ressources , comme nous Pavons déjà dit , se trouvaient épuisées, les huissiers assiégeaient sa porte , il voyait sa femme mourante , et depuis dix -huit mois, il notait paye ni de sa gratification d'homme de lettres ni de son traitement de l'Institut. Buonaparte venait d'être élu par la classe des sciences : il parla beaucoup de ses projets de travail et de retraite ; il dit qu'il voulait acheter une petit e maison de campagne aux environs de Paris , et qu'il ne viendrait à la ville que pour assiste] aux séances de l'Institut. M. de Saint-Pierre applaudit naïvement à ce projet qui lui semble tout naturel; l'idée lui vient menu de pro

poser sa petite maison d'Essonne au vainqueur de l'Italie qui sourit d'un air un peu embarrassé, et murmure tout bas quelques mots de train, d'équipage et de repos de ebase. M. de Saint -Pierre comprit aussitôt que ce jeune homme aux cheveux plats, au teint jaune , au maintien sévère, était toute autre chose qu'un Cincinnalus ; dès-lors, il fut en méfiance, car il se dit : Cet homme est un ambitieux , il ne me flatte que pour s'emparer de ma volonté ; et cette réflexion le refroidit encore. Cependant Buonaparte prolongea sa visite, et finit par engager M. de Saint-Pierre à dîner, mais comme celui-ci s'excusait sur la santé de sa femme : C'est un diner d'amis , reprit Buonaparte, nous aurons Ducis, Collin d'Harleville, Lemer cier, Arnault, etc. M. de Saint-Pierre persista dans son refus, et le général donnant un autre tour à la conversation , parla du désordre des finances , du retard des paiemens, lui demanda assez brusquement si ces retards le gênaient, après quoi il se leva et sortit.

CXXV] APOLOGIE

Deux jours après , Buonaparte revint; il fut reçu par madame de Saint-Pierre qui se trouvait seule à la maison. Voilà , dit-il, en posant un sac d'argent sur la cheminée, une petite somme que je viens de toucher pour vous à l'Institut; ayant obtenu l'ordonnance du ministre, j'ai voulu la faire exécuter moi-même ; à l'avenir nous n'éprouverons plus de retard ! Puis il ajouta en se retirant : Il faut que M. de Saint-Pierre signe le registre à la première séance. (Les personnes qui ont lu M. de Las-Cases , reconnaîtront ici les faits sur lesquels il a établi ses assertions calomnieuses ; heureusement Louis et Joseph Buonaparte vivent encore, ils diront quel est l'historien fidèle de M. de Las-Cases ou de moi.)

Touché d'une démarche aussi bienveillante, M. de Saint-Pierre crut devoir saisir cette occasion d'offrir au général un exemplaire des Études, et dès le lendemain il se présenta à son hôtel. Buonaparte demeurait alors rue de la Victoire : le portier, en voyant passer M. de

APOLOGIK. CXXvij

Saint-Pierre avec un paquet de livres, lui dit qu'il était défendu de rien offrir au général, et pour ne lui laisser aucun doute à cet égard, il lui montra de magnifiques vases d'or et d'argent étalés dans sa loge : c'était un présent des fournisseurs de l'armée ; le général n'avait pas même permis qu'on le déposât dans son antichambre. Cependant M. de Saint- Pierre insista , et tout en lui promettant le même sort qu'aux fournisseurs , on le laissa passer. La pièce qui précédait le cabinet du général, était pleine d'étrangers de distinction parmi lesquels se trouvait un corps diplomatique; M. de Saint-Pierre traversa la foule, dit son nom et fut introduit. Buonaparte reçut ses remerciemens avec modestie, et son livre de la meilleure grâce du monde. Voyez , lui dit-il, en tirant de sa bibliothèque un exemplaire tout usé du même ouvrage , comme votre présent vient à propos ; vraiment ce jour est heureux pour moi ! Il prononça ces mots de l'air le plus aimable , en étalant sur

CXXviiij APOLOGIE.

la table quelques médailles récemment frappées sur les campagnes d'Italie ; prenant ensuite une de ces médailles, il Toffrit à M. de Saint-Pierre et le pria de la conserver comme un souvenir de sa première visite. M. de Saint- Pierre voulait se retirer, Buonaparte le retint : Mais 3 dit M. de Saint-Pierre , des étrangers attendent à votre porte. — Eh bien! ils attendent, dit Buonaparte d'un ton rude, c'est leur vie ; et avec un sourire méprisant : Ce sont les misérables agens de cette politique moderne qui ne sait que tromper, mentir, finasser sans jamais arriver au but. Il parlait ainsi, et sa main dirigeait machinalement un petit canon sur une table à la Tronchin. — Général, dit M. de Saint-Pierre, en posant le doigt sur le canon, voici un joujou qui , entre les

maines d'un héros , arrange plus d'affaires en un jour que tous les cabinets de l'Europe en dix ans. Buonaparte leva un front pâle et soucieux, mais sa bouche était souriante et son regard pénétrant; il le fixa sur M. de Saint-Pierre comme

APOLOGIE. CXXIX

pour lire dans sa pensée ; et se voyant observé par un homme qui savait lire aussi dans le secret des cœurs , il détourna les yeux et son sourire s'évanouit. En échangeant ce regard, ces deux hommes comprirent qu'ils n'étaient pas faits pour s'entendre : l'ambitieux et le sage s'étaient jugés!

Peu de temps après, M. de Saint-Pierre alla dîner chez Buonaparte qui avait renouvelé son invitation. Tout alors était modeste et sans faste, chez celui qui devait bientôt subjuguer l'Europe et habiter le palais de nos rois. Sa table était frugale, mais une femme pleine de grâce en faisait les honneurs , lui-même cherchait à plaire ; il avait des éloges pour tous les talents , et chaque trait de sa louange renfermait une pensée! L'auteur d'Agamemnon , le père d'Othello, le peintre de Mari us, les grâces modestes de Collin d'Harleville , les inspirations touchantes de Paul et Virginie recueillirent tour à tour les plus flatteuses paroles. On parla ensuite des campa-

CXXX APOLOGIE

gnés d'Italie; Buonaparte raconta ses actions les plus glorieuses avec une énergique concision, mais froidement, comme s'il eût entretenu ses auditeurs des actions les plus communes : en prodiguant la louange , il y paraissait insensible ; cependant quelques traits heureux

épanouirent son visage. On avait pris le café; madame Buonaparte, s'approchant de son mari, lui frappa doucement sur l'épaule, en le priant de conduire ses convives dans le salon : Messieurs , dit Buonaparte , je vous prends à témoin , ma femme me bat. — Tout le monde sait , reprit vivement Collin d'Harleville, qu'elle seule a ce privilège. Ce mot eut les honneurs de la soirée et fut fort applaudi. Rentré dans le salon , Buonaparte resta debout; la conversation continuait sur les campagnes d'Italie , on se pressait autour de lui , et il s'abandonnait à toute sa verve. Il rapporta plusieurs traits de cette valeur brillante qui n'appartient qu'aux Français; il dit les actions d'éclat, les nobles dévouemens dont il

APOLOGIK. CXXXJ

avait été témoin ; mais ce qui frappa surtout M. de Saint-Pierre , ce fut l'histoire pitoyable d'un chien resté sur le champ de bataille , auprès d'un soldat dont la tête était emportée. En nous voyant passer , dit Buonaparte , cet animal jetait d'abord des cris de détresse, mais ayant reconnu que nous étions Français, il sembla par ses gémissemens nous appeler au secours de son maître. Je parcourais le champ de bataille en comptant nos morts et ceux des ennemis, comme un joueur qui veut connaître sa perte, compte ses pions et ceux de son adversaire , mais les cris et l'action de ce pauvre animal me remuèrent malgré moi ; j'interrompis ma reconnaissance, et, plein de tristesse, je rentrai dans ma tente où cette impression me poursuivit long-temps.

Après quelques récits semblables , Buonaparte parla de son goût pour la retraite, du dessein qu'il avait de vivre à la campagne , et tout-à-coup, s'animant contre les journalistes qui osaient l'accuser d'ambition , il s'indigna de

CXXXIj APOLOGIE.

leur servilité et de leurs mensonges ; rappela plusieurs traits amers de satire dirigés contre la personne ou les écrits de ceux mêmes qui

l'écoutaient, et finit par engager tous ses amis à se réunir à lui pour rédiger une feuille consacrée à la vérité et qui formerait l'opinion publique. L'adresse du héros ne réussit pas ; et soit que sa proposition eût effrayé la paresse de ses auditeurs*, soit qu'elle eût éveillé quelques soupçons de ses projets, les uns s'excusèrent sur le mépris qu'inspiraient de si misérables adversaires ; les autres soutinrent , à l'exemple de Boileau, que la critique, même injuste, double les forces du génie. Mais un incident imprévu décida la question; un poète doué d'une voix sonore et d'une haute stature, apostrophant Buonaparte , lui dit : Général , vous nous appelez à un pouvoir qui ne souffre point de maître ! si nous devenions journalistes, vous nous redouteriez, vous nous écraseriez. S'il faut en croire l'événement , cette prévisionne déplut pas à Buonaparte; elle lui

apologie. cxxxiiij

apprit au moins le danger de ce qu'il souhaitait. Et qui pourrait dire ce que serait devenue la fortune de cet homme extraordinaire , si les Ducis, les Arnault , les Lemercier , les Collin d'Harleville , les Bernardin de Saint- Pierre, se rendant maîtres de l'opinion publique, Pavaient dirigée dans l'intérêt de la patrie et de la vertu ! Buonaparte ne songeait qu'à l'intérêt de sa gloire; il devint rêveur, distrait, ne prit plus aucune part à la conversation , et ses convives comprirent qu'il était temps de se retirer.

En confiant à Buonaparte le commandement de l'armée d'Italie , le Directoire n'avait pas prétendu donner un héros à la France ; son but était de flatter Barras, et d'offrir un mari à madame de Beauharnais. Ces rois de notre république s'émerveillèrent d'abord des grands succès de leur petit général ; ils allèrent même jusqu'à se parer de sa gloire, mais lorsqu'ils s'aperçurent qu'il grandissait à chaque bataille et que le nain devenait un géant, ils

CXXXIV APOLOGIE

craignirent d'avoir découvert un grand homme, et furent épouvantés de leur ouvrage. Pour échapper à la peur, ils imaginèrent l'expédition d'Egypte : les insensés croyaient dissiper le péril en l'éloignant ! ils ne voyaient pas que prêter à un héros la distance , le temps , la gloire et nos soldats , c'était armer le bras qui devait les détruire.

A peine la France entrevit-elle un grand homme à son horizon j qu'elle rougit des maîtres que ses crimes lui avaient donnés. Ses vœux rappelaient le vainqueur d'Arcole et de Lodi, et déjà les manœuvres secrètes d'un frère habile préparaient son retour. Il revint , et saisit, dit-on, d'une main avide, mais tremblante, la puissance dont la soif le dévorait. Qu'elle était belle alors, cette puissance qui rétablissait un grand peuple ! il effaçait nos douleurs en abaissant nos ennemis ! il effaçait nos crimes en les couvrant de sa gloire ! Sous le titre de premier consul, Buonaparte régnait.

Bernardin de Saint-Pierre put espérer alors

APOLOGIE. CXXXV

qu'il serait appelé au Sénat. La bienveillance publique le désignait, et son nom se trouvait sur toutes les listes des notables. Le premier consul Pen effaçait ; il fit plus : piqué sans doute de ne pas le voir dans la foule de ses courtisans, il lui suscita des persécutions à l'Institut. Puis dans le seul dessein de l'amener à lui, il fit courir le bruit que toutes les gratifications des gens de lettres allaient être supprimées. Poussé dans ses derniers retranchemens , M. de Saint-Pierre n'amena pas son pavillon, mais il entra en pourparler. Il adressa à M. Arnault (qui vivait alors dans la familiarité de Buonaparte) une lettre évidemment écrite pour le premier consul. Cette lettre est un modèle de naïveté, de fi-

nesse et de force. Bernardin de Saint-Pierre y fait d'abord Tapologie de Ducis qui venait de refuser la place de sénateur. Il s'excuse lui-même avec délicatesse, de n'avoir rien sollicité, et pour toute grâce il demande qu'on lui laisse sa gratification : c'est ce qu'il appelle la portion de moine

CXXX\j APOLOGIE.

a laquelle on le réduit, et dont il se contente. Très-bien , mon ami , disait gaiement Ducis à cette occasion : vous traitez Buonaparte comme Diogène traitait Alexandre! vous ne lui demandez rien^mais vous lui dites : Retire toi de mon soleil. Cependant Buonaparte, instruit de cette démarche indirecte, crut devoir saisir l'occasion déjouer une place de sénateur contre la plume de Bernardin de Saint-Pierre. Ce n'était pas trop risquer sans doute : aussi ce dernier trouva-t-il bon de refuser la partie. «Tai déjà publié cette anecdote, et cependant j'en redirai les détails : il est des choses qui ne sont point encore assez dites, quand on ne les a dites que deux fois.

Peu de temps après la lettre à M; Arnault ,

M. de Saint-Pierre reçut la visite d'un jeune publiciste qui lui proposa, de la part de Buonaparte, décrire les campagnes d'Italie. Tous les papiers sont à votre disposition, lui dit-il, et ce travail vous ouvre les portes du Sénat. Buonaparte vous aime , mais il ne peut rien , si

APOLOGIE. CXXXVIj

vous ne lui rendez un hommage public, car il doit beaucoup a vos ennemis \ M. de Saint- Pierre rejeta ces offres , et les persécutions sourdes recommencèrent \ Son refus se fit sans ostentation, sans éclat, sans bruit. Il sacrifiait sa fortune pour remplir un devoir et non pour s'attirer des applaudissemens ; mais comme ses ressources diminuaient chaque jour, il résolut, dans l'intérêt de ses enfans, de tenter une entreprise qui ne coûtât rien à sa conscience. C'est alors qu'il imagina de publier une magnifique édition de Paul et Virginie, et d'échap-

per aux contrefacteurs parle luxe de l'impression et des gravures. L'idée était heureuse , mais il fallait de l'argent.

1 Ces ennemis c'étaient les savans qui avaient porté Buonaparte au pouvoir, et qui professaient un grand mépris pour les lettres et pour la religion. Buonaparte les écoutait, mais il ne les croyait pas.

2 On le renvoya du Louvre avec une indemnité de 600 francs , tandis que celle de tous ses confrères fut de 1200 francs. On réduisit ensuite sa gratification , qui était de 0,000 francs, à 2,400 lianes. Enfin on le menaça de la suppression entière de cette gratification.

CXXXVIIj APOLOGIE.

M. de Saint-Pierre crut résoudre le problème , en offrant son ouvrage par souscription. Dans sa candeur naïve, il se dit : Adressons-nous au public : pour le servir j'ai négligé ma fortune ; c'est de lui que je dois recevoir ma récompense. Tu croyais, ame généreuse , éveiller la justice de tes contemporains! tu en appelais à cette bienveillance nationale qui est le plus doux prix de la vertu, et le traité que tu proposais à tes lecteurs était comme un lien sacré qui devait les unir à toi. Mais cette pensée ne fut pas même comprise , et cinquante-cinq souscripteurs seulement répondirent à ce noble appel *. Je le dis en rougissant, j'ai entendu ses prétendus amis, calomnier sa vie pour ne pas souscrire à son livre ;

* On voit avec plaisir, sur cette courte liste , les noms de quelques anciens amis de l'auteur. Gauthey, Lamendé , Roland, ses vieux camarades aux poulx et chaussées; et vous aussi pauvre Ducis, Dingo , Toscan, Arnault, Laya, Patris de Breuil, vous lui rendîtes cet hommage ! Une grande reine désirail souscrire ; son ambassadeur, le marquis de L...,crut devoir refuser l'a-

APOLOGIE. CXXXIX

j'ai vu de stupides admirateurs de ses belles phrases, assurer qu'il prostituait son talent parce qu'il osait se plaindre au public des vols des contrefacteurs; j'ai vu des femmes spirituelles et sensibles , le blâmer d'avoir refusé une place qui aurait assuré le sort de ses enefans. Dans leur exquise délicatesse, elles croyaient rougir des inconvenances d'un grand homme, et rougissaient de ses vertus. Dira-ton que j'exagère ces ridicules opinions? qu'on ne m'en croie pas, j'y consens. Mais qu'on observe ce qui se passe à l'occasion du plus illustre disciple de ce grand maître; lui aussi méconnu , repoussé par le pouvoir , se voit obligé de publier ses ouvrages pour acquérir une modeste indépendance. Croit-on que la noble et douce pensée, de rendre un pur hom-

vance des 36 fr., qui était une des conditions du marché , et le nom de la reine fut effacé de la liste des souscripteurs. C'est ainsi que l'écrivain resta toute sa vie inflexible dans sa dignité et dans sa justice. Pourquoi aurait-il fait à une reine d'autres conditions que celles qu'il faisait au public?

Cxi APOLOGIE.

mage à ce beau génie, se soit emparée de toutes les âmes? il n'en est rien. On calcule froidement si son libraire fait une bonne ou une mauvaise spéculation. Les temps sont mauvais, le commerce ne va pas, l'ouvrage est considérable. — Eh quoi I n'y a-t-il plus que de petits intérêts ou des passions coupables qui puissent nous remuer? n'éprouverons-nous jamais la joie d'un noble enthousiasme ? C'est trop demander, dites- vous ! — Eh bien , cessez donc de juger ce que vous ne sauriez comprendre !

L'édition de Paul et Virginie coûta 30,000 fr., et consumma la ruine de Fauteur. Cette édition n'était point encore publiée , lorsqu'un homme en crédit, M. Maret, sollicita son entrée à l'Institut. Bernardin de Saint-Pierre, profitant de cette circonstance, lui écrivit une lettre

dans laquelle il osait rappeler le premier consul à des sentimens de justice et de dignité. Buonaparte lut cette lettre et n'y fut point insensible : huit jours après, ici les dates sont

APOLOGIE. cxlj

précieuses , on lisait le nom de Joseph sur la liste des souscripteurs. Plus tard M. de Saint- Pierre fut invité, par l'entremise de M. Andrieux, à se rendre à Morfontaine; ils y allèrent ensemble dans une voiture à quatre chevaux qui leur fut envoyée. Après le dîner, Joseph Buonaparte , tirant M. de Saint-Pierre dans l'embrasement d'une fenêtre, lui proposa une habitation dans son parc et 6,000 francs de pension, avec un titre, ou sans titre, comme il le jugerait convenable. Un peu surpris de cette offre, M. de Saint - Pierre gardait le silence ; mais Joseph se hâtant de le rassurer, lui dit : a Quoique j'aie toujours eu le désir de vous être utile, ce n'est pas mon argent que je vous offre, c'est celui du gouvernement; c'est une faible récompense de ce que la nation doit à vos longs services. » M. de Saint-Pierre comprit que Buonaparte consentait enfin à lui laisser son indépendance. Toutefois , entrevoyant encore quelque apparence de vasselage dans les propositions de Joseph, il lui dit :

cxlij APOLOGIE.

« Lorsque Pinfortuné Louis XVI me fit offrir par M. Terrier de Môneiel , alors son ministre, la place d'intendant du Jardin du Roi , je pris trois jours pour me décider. Accordez-moi le même délai, car je ne puis rien accepter d'aucun homme, sans en avoir délibéré avec moi-même. » De retour à Paris, M. de Saint-Pierre eut un entretien avec Ducis, et après deux jours de réflexions, il écrivit à Joseph : « Je ne puis accepter ni place ni titre, mais je consens à vous être attaché par les liens de la reconnaissance. » O Joseph ! puisse la gloire d'avoir été Pappui d'un grand homme, vous consoler dans votre solitude ! puisse le souvenir d'un bienfait qui ne fit point un ingrat éloigner Pamertume

de votre cœur ; jouissez, aux jours de Pinfortune, d'une reconnaissance qui vous fut fidèle sur la terre, et qui dure encore dans le ciel !

Napoléon ira fait que passer. Comme un torrent produit par Porage, il a bouleversé, il a rajeuni le sein de la vieille Europe. Nos sol-

apologik. cxliij

dats, poussés par son ambition et guidés par la gloire, voulaient asservir le monde, et ils ont réveillé la liberté endormie sur les bords du Nil et de la Moscowa. A leurs cris de victoire, à leurs cris de détresse , du Nord au Midi , les peuples se sont émus, et, secouant leurs chaînes . ils ont demandé des institutions libérales aux rois qu'ils avaient délivrés d'un despote. Ainsi l'indépendance du monde est sortie vivante de notre court asservissement. La Providence a permis que le tyran des peuples leur ait légué la liberté.

Appelé par la reconnaissance à rendre hommage à un grand guerrier, Bernardin de Saint-Pierre aura parlé dignement si son langage doit être un jour celui de la postérité; on lui a reproché cet éloge , et cet éloge ne renferme que des faits consacrés par l'histoire. Le sage invite les muses à célébrer, non les conquêtes de Napoléon, mais la paix qu'il doit donner au monde; il admire le héros, et remarque cependant qu'il manque quelque

Cxliv APOLOGIE.

chose à sa renommée. « Tu ne seras l'amour des humains , dit-il , que si tu mets ta gloire dans leur bonheur x. »

Les cœurs froids m'accuseront sans doute de donner trop d'importance à de petites choses ; et si je ne signale ces petites choses , ils diront que j'ai laissé les faits les plus graves sans réponse. Semblables à ces accusateurs qui veillaient en Egypte, à l'entrée des Pyramides, ils se sont assis sur la tombe de l'homme de bien, et ils ont dit : Il ne reposera pas en paix , qu'il ne nous ait rendu compte de sa vie. Mais déjà

Bernardin de Saint-Pierre avait rempli cette honorable tâche ; ses ouvrages le représentent tout entier. Vous le retrouverez dans l'admirable dialogue de Paul et du Vieillard, opposant les agitations de sa jeunesse à l'expérience de son âge mûr. Vous le retrou-

1 On sait que le cardinal Mauri et Reg-naud-Saint-Jc.ind'Angely le forcèrent de supprimer un paragraphe entier du Discours académique où se trompe cet éloge , en disant que l'Empereur n'aimait ni les leçons ni les conseils.

\POLOGIL. (\l\

verez dans la sainte résignation du Paria, dans la pitié de Bénédet pour les malheureux, dans l'amour de Céphas pour le genre humain. Il n'a cessé de se peindre en peignant la vertu , et partout ses sublimes contemplations nous révèlent cette simplicité de cœur qui appartient à l'honnête homme, et qui constitue le génie !

Bernardin de Saint-Pierre aimait les hommes et voyait leur faiblesse avec indulgence. Son humeur était douce , un peu railleuse , parfois mélancolique. Sa voix touchante, ses paroles simples, son regard fin et caressant pénétraient les cœurs. Son teint était frais et vermeil; les grâces de la jeunesse semblaient encore se jouer sur son front et autour de ses lèvres souvent embellies du plus gracieux sourire. La vue des enfans le réjouissait. Il se plaisait avec les jeunes gens quand ils étaient modestes, et jamais son éloquence n'était plus élevée que lorsqu'il voulait faire passer dans

TOMH I. j

CxUj APOLOGIK.

leur âme cette force qui était en lui, et sans laquelle il n'y a point de vertu.

Au milieu de sa famille, M. de Saint-Pierre était plein d'abandon. Dans le monde il avait de la noblesse et de la simplicité. D'un

coup'd'œil il pénétrait un homme. Avait-il affaire à un sot , il se taisait ; à un fat , il le raillait ; à un méchant , il s'éloignait. Se trouvait-il au milieu de personnes entièrement étrangères à tout intérêt moral, et toujours occupées d'objets mécaniques ou de spéculations mercantiles, il les écoutait, les questionnait, les remerciait ; il savait en apprendre quelque chose. Ainsi un papetier, un graveur, un fondeur de caractères, un marchand de tableaux, pouvaient facilement le prendre pour un sot , et se croire, eux, des gens de génie. Se trouvait-il dans un cercle d'hommes choisis, dont les cœurs battaient à l'unisson du sien , son éloquence devenait touchante et sublime. Il contait avec tant de charme , que j'ai vu ses enfans eux-mêmes perdre en l'écoutant toute

APOLOGIE. Cxlvij

leur turbulence , rester immobiles, respirant à peine , les yeux attachés sur les siens , et comme suspendus à ses lèvres, croyant voir ce qu'il avait vu , et sentir ce qu'il avait senti. Les gens du monde, presque toujours aussi turbulens et plus inconsiderés que des enfans , s'accoutumaient avec peine à la lenteur de son élocution, mais dès qu'ils avaient goûté le charme de ses paroles, ils ne pouvaient plus s'en déprendre. Que de fois je me suis trouvé meilleur en le quittant ! que de fois, pour conserver l'enchantement de ses pensées, j'ai cherché à les ressaisir dans ses ouvrages ! Alors la vertu me semblait naturelle et facile; une flamme divine me consumait : j'étais comme ces disciples de Jésus-Christ, qui, en se rappelant l'impression de ses discours, se disaient entre eux : « Notre cœur brûlait en l'écoutant! »

Que les pensées des grandes âmes se corrompent dans l'ame du méchant; qu'elles blessent les petits esprits et meurent sur les cœurs

Cxivijj APOLOGIE.

froids; l'honneur de l'humanité est sauvé si, semblables à une rosée céleste, elles fécondent le génie et la vertu !

Telle fut l'influence de Bernardin de Saint- Pierre ! Tel fut le mouvement donné par son génie ! Sa gloire préside à un siècle nouveau ! Qui n'a reconnu ses couleurs dans les pages de notre premier écrivain , sa manière d'observer dans les relations d'un illustre voyageur, et son inspiration dans les accords de notre plus grand poète! Chateaubriand, Lamartine, Humboldt, vous êtes sortis de son école ! Delille , privé de la lumière . disait que les Études de la Nature étaient les yeux de son intelligence , et Girodet se plaisait à répéter que ce livre lui avait appris à voir la nature et à sentir Virgile. Sois donc à jamais cher aux peintres , aux poètes , aux voyageurs et aux philosophes, toi qui fus l'élève de l'antiquité , de la nature et du malheur ! Sois à jamais cher à l'homme de bien , toi l'ami de Ducis et de Jean-Jacques; sois cher

APQLOGIfi. cxlix

surtout aux infortunés! Tes ouvrages, portés dans l'exil, devinrent une source d'abondance pour les émigrés français , et sur les rochers de Sainte-Hélène , ils consolèrent Buonaparte dans son adversité \

1 Dans les derniers temps de sa vie, Buonaparte lisait sans cesse Paul et Virginie. — On sait aussi que plusieurs émigrés réfugiés à Londres se firent libraires , et qu'ils y vécurent fort à l'aise de la vente des ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre (voyez le Préambule de l'Édition in-4" de Paul et Virginie , p. n).

CffllIBSPOHIMkItGK.

J.-H. BERNARDIN

DE SAINT-PIERRE

A MONSIEUR HENNIN, A VIENNE

Varsovie, ce f.r» juillet 1764.

Monsieur et ami,

On a été ici très-sensible à votre départ; madame la princesse Maréchale , la princesse M

1 Pierre-Michel Hennin, né à Magny dans le Vexin , le 30 août 1728, de Jean-Michel Hennin, avocat au parlement, fut envoyé en 1762 comme secrétaire d'ambassade en Pologne , où il resta avec le titre de chargé tome 1. 1

particulièrement, et toute la troupe brillante des jeunes palatines , starostines , etc. , me parlent souvent de vous. M. le grand maréchal vous est sincèrement attaché} il espère, mVt — il dit , de vous revoir bientôt ici. Il me disait hier : La dernière fois que M. Hennin est venu me voir, il avait Tair embarrassé, lui qui avait toujours été si libre avec moi. J'ai répondu : La tristesse donne de la contrainte. Il ajouta: Je Taime de tout mon cœur, faites-lui mes complimens. M. Tévêque de Kiovie, à qui j'ai remis vos livres, vous regret te aussi beaucoup. Dans ce grand nombre de princes, de princesses et de prélats qui pensent à vous et qui parlent de vous, songe/.

d'affaires après le départ de l'ambassadeur. En \j65 il fut nommé résident de France à Genève, et en 1783 secrétaire de la chambre et du cabinet du roi. Il mourut en 1807. M. Hennin cultivait les arts et les sciences avec succès. Il fut lié avec Voltaire , et leur correspondance a été publiée en 1825 par M. Hennin fils. L'excellente Notice placée à la tête de ces lettres nous a fourni les détails qu'on vient de lire. M. de Saint-Pierre rencontra M. Hennin en Pologne, et dès-lors la plus tendre amitié s'établit entre eux. Leur correspondance date de 1764, époque à laquelle M. Hennin se trouvait à Vienne ; elle se termine en 1789.

qu'il y a un homme que votre absence afflige et qui ne peut s'en plaindre à personne.

Quoique je vous écrive par une occasion sûre, vous ne verrez pas beaucoup de nouvelles dans ma lettre. Je me suis fixé à mon journal et à l'histoire du temps. Les nouvelles courantes ne signifient rien. Le prince Radjiyl est à Kaminieck; on dit qu'il a fait arrêter Trechaski pour n'avoir pas observé assez de modération dans les courses de son armée. Si cela est vrai, il veut se raccommoder avec les Russes, qui sont très-modérés, comme tout le monde sait.

Il y a eu un staroste fusillé par Tordre du tribunal des Kap tares. Ce staroste faisait des levées et tirait des contributions; on Ta traité comme un ennemi public. M. le résident de Vienne vous dira son nom, car je ne l'ai pas encore marqué dans mon journal. Vous saurez que j'étudie le droit de la Pologne afin d'écrire sur l'élection quelque chose digne de votre approbation. Vous m'obligerez de me donner le plus tôt qu'il sera possible des nouvelles de Versailles, où votre recommandation peut me mener à quelque chose de réel. Lorsque vous me parlerez de ce pays-là je vous entendrai à

demi-mot. Faites-leur bien sentir que si je n'ai pas mérité les faveurs de la cour, ce n'est pas faute de zèle, et que j'ai cherché à être utile dans une autre carrière, comme vous pourrez en juger lorsque je vous verrai à Vienne.

On a envoyé à M. Danger un boîle d'or de la part du grand général; j'ai soupe le 21 chez la grande chambellane. Il y avait César et sa fortune, et tout le parti de Pompée. On s'est salué si poliment, si respectueusement et si froidement, qu'il était facile de voir que tout le monde était fort bien élevé. On s'est mis à table ensemble, et on ne s'est point mêlé. Je me trouvais entre l'abbé Poignatoski et le comte d'Argenteau. Je ressemblais à ces poteaux de démarcation qu'on voit sur les frontières. Là finit un royaume et un autre royaume commence.

Enfin, jusqu'aujourd'hui j'ai été invité alternativement. Mais ce qui doit être une époque mémorable, c'est la fête que donna hier

la princesse M à l'occasion de la patronne

de la princesse Christine , fille aînée de la princesse Sanguseko. On avait invité un grand nombre de personnes à souper. On dansa dans les deux premières salles jusqu'à la nuit. Les

volets du jardin riaient fermés à cause du soleil. Lorsque la nuit fut venue, tout-à-coup

eus volets mystérieux s'ouvrirent, et on aperçu! tout le jardin illuminé dans un ordre exquis. Quatre grandes girandoles, entrecoupées de plusieurs petites, marquaient les principaux angles de la plate-bande. D'autres girandoles avec deux cordons de lampions dessinaient la partie circulaire des charmilles. L'allée du milieu, brillante comme le soleil d'été , annonçait un magnifique cartouche adossé au pavillon de treillage. Dans le milieu de ce cartouche était dessiné un grand C plus éclatant sans contredit que le croissant de la lune. Tout le monde accourut au jardin où les danses recommencèrent avec une gaieté inspirée par la douceur et la beauté de la nuit. A droite étaient servies sous les arbres trois tables de douze couverts chacune. On s'y assit sans cérémonie et sans contrainte, car vous eussiez, dît que c'était une troupe de bergers et de nymphes qui se réjouissaient au bruit des chalumeaux.

11 n'y eut que le repas qui ne fut point du tout pastoral. On y fit une chère exquise. On \ but d'excellent vin de Champagne el à votre

santé. La princesse M allait partout répandant la joie. Enfin, cette fête, qui fut applaudie par toutes les femmes, ne finit qu'à trois heures du matin. Je me suis retiré chez moi où jVi rêvé les bords du Lignon et toute l'Arcadie pastorale. Mais ce qui doit bien vous flatter, c'est qu'au milieu des applaudissements et des louanges que recevait la princesse

de M , elle sVst approchée de moi pour me

dire : Mon Dieu! que je voudrais bien que M. Hennin fût ici!

Et moi aussi, Monsieur, je voudrais bien que vous y fassiez ; toutes ces fêtes-là ne m'amusez pas tant que vous croyez bien. Lorsque je rentre chez moi, je compare naturellement mon état avec tout ce qui m'environne, et je vois que je ne suis rien , et qu'il faudra bientôt renoncer à tout cela; un ami solide et accrédité conviendrait mieux à mon caractère et à ma fortune, je l'aurai trouvé en vous si votre amitié s'acquiert par de l'amitié.

Enfin , parons-nous de roses encore qu'elles passent vite. Le récit de ces plaisirs peut vous en rappeler de plus tendres; il sera donc intéressant pour moi de vous entretenir toujours de vos anciens amis. Faites-moi part de vos

divertissemens de Vienne; vous savez, Monsieur, qu'il m'importe d'avoir quelques notions de ce pays -là, car j'ai intention de ménager toutes les cordes de mon arc.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur, avec bien de la reconnaissance et une sincère amitié ,

Votre, etc.

Le chevalier de Saint-Pierre.

On a mis les armes de Prusse sur la porte de la maison où je demeure, afin, dit-on, que l'hôtel soit sous la protection de quelque puissance. Il paraît que M. de R. offre des cierges à saint Michel et au diable. Tout le monde me charge de mille et mille complimens.

W4*++4++W+++4^4^+WW*+W<r+***++***4<-#++'

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Vienne, le 6 août 1764.

Je ne vous demande point de nouvelles politiques , puisque , par une délicatesse que j'approuve, vous vous trouvez les mains liées à cet

égard.

Vous me faites bien plaisir, Monsieur, en me disant que les personnes dont vous me parlez se souviennent de moi. Je ne vous di-

1 Les lettres de M. Hennin ne manquent pas d'intérêt; cependant nous ne publierons que les premières, parce qu'elles sont indispensables à L'intelligence de lettres de Bernardin de Saint-Pierre.

rai rien de trop en vous assurant que mon cœur est toujours à Varsovie et qu'il y sera long-temps. Faites, je vous prie, ma cour, dans l'occasion, à toutes les dames auxquelles vous savez que je dois désirer de donner des preuves d'attachement. J'imagine que dans ces momens-ci la société est encore plus orageuse que lorsque je suis parti, et sans doute vous aurez votre part de la gêne qui doit en résulter; mais vous en serez dédommagé par le spectacle de l'élection et de ce qui s'ensuivra.

Je voudrais avoir le temps de féliciter madame la princesse M..... sur l'élégance de sa fête; j'y aurais dansé de bon cœur; je vous prie de l'en assurer en la remerciant de son souvenir. Au lieu de cela, je passe mes jours à faire des connaissances que je n'aurai pas le temps de cultiver, et à retourner dans ma tête les événemens passés, présents et futurs. Vienne est assurément une grande et magnifique ville, peuplée de femmes charmantes, et abondamment pourvue de spectacles et de promenades; mais je ne m'accoutume point encore à dîner à trois heures et à me coucher sans souper. On me dit qu'il n'y a point de

société ici, et cela pourrait bien être; je n'y ai encore vu que de grands repas et des assemblées fort tristes. Cependant je ne désespère pas encore de trouver dans deux cent mille âmes de quoi former une coterie agréable. M. de Luiten m'aidera dans ce projet, et nous transporterons l'image de Varsovie sur les bords du Danube.

J'ai fait, Monsieur, ce que je vous ai promis, et j'espère que tôt ou tard mon amitié vous sera utile, du moins vous pouvez être sur que

j'emploierai tous les soins dont je suis capable.

Adieu, Monsieur, je vous quitte pour me mettre au courant avec mes autres amis; mais je doute fort qu'aucun d'eux ait ses trois pages , parce que je ne pourrai pas leur parler, comme à vous , de choses qui les intéressent ainsi que moi.

Je Huis sans compliment , et vous prie d'en user de même avec votre ami ,

Hi;vnin.

^•**<^ ^ ^*iM ^**<^fr^*-^fr^**+*+4~H^

A MONSIEUR HENNIN

Varsovie, le 78 juillet 1761-

Monsieur et ami,

J'ai reçu avec bien de la joie la nouvelle de votre arrivée à Cracovie;je suis persuadé que le reste de votre route aura été aussi heureux. Je m'attends au premier moment à en recevoir la nouvelle , avec le plan de vos arrangemens, de vos plaisirs et de votre nouvelle société. J'ai distribué vos complimens , qui ont été reçus à bras ouverts. On m'a chargé de mille amitiés pour vous; M. le grand maréchal, madame la princesse Sahguscko , la

f 2 CORRESPONDANCE

princesse M — , madame la chambellane <l* Lithuanie, et le reste, quoiqu'en grand nombre, ne vous est pas moins attaché.

Vous trouvez ma position agréable; elle le paraît de loin. Mais si vous saviez dans quel vide je nage ; si vous saviez combien toutes ces danses et ces grands repas m'étourdissent sans m'amuser! ! J'attends avec empressement le temps de l'élection pour prendre mon parti. Je n'ai qu'à me louer de tout le monde , chaque jour est un jour de fête.

Avant-hier je fus invité chez madame la grande chambellane , où toute la famille se trouva; M. le stolnik me dit plusieurs choses obligeantes. M. le palatin de Russie m'invita à dîner hier.

Votre amitié pour moi m'engage à vous faire part d'un projet sur lequel je vous demande vos conseils et vos bons offices. M. de La Roche me parle quelquefois de la Turquie comme du plus beau pays du monde, et m'a proposé de l'accompagner, après l'élection, à Constantinople. Je serais, dans le fond, très-porté à faire ce voyage qui ne me coulerait presque rien, à cause de l'occasion; mais il faut des secours pour y paraître un peu » <i>. venablement. Je renonçais donc à cette idée

D! BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 13

là, lorsque M. de La Roche m'a fait sentir que, d'un voyage de simple curiosité, je pouvais* faire un voyage de fortune. N'allez pas croire qu'il s'agisse de me faire Turc.

IL m'a donc dit qu'il avait vu en différentes occasions des ingénieurs envoyés par la cour de France pour lever des plans dans la Palestine, dans l'Egypte, et prendre des mémoires sur différents objets , tout cela du consentement et sous la protection de la Porte. U m'a appris, de plus, que la partie septentrionale de la Turquie était fort peu et fort mal connue. Il a ajouté qu'il ne doutait pas que la cour ne fût charmée d'accepter mon projet, pourvu que quelques amis l'appuyassent. Je me suis rappelé vos idées , et trouvant de la conformité entre les vôtres et les miennes , de la facilité dans l'exécution , la compagnie d'un Français employé par la Porte, et qui habite depuis long-temps les provinces septentrionales de la Turquie, j'ai résolu de vous faire part de tout cela, afin que vous considériez le parti que j'en peux tirer pour le service de la cour, pour le vôtre et pour le mien.

Si vous jugez donc convenable que je profite de cette occasion, il n'y aurait pas de

14 CORRESPONDANCE

temps à perdre pour écrire à Versailles. Vous me feriez savoir le traitement que vous m'y auriez ménagé ; vous m'enverriez les instructions nécessaires sur les objets de ce voyage, qui peuvent s'étendre à beaucoup de parties, et des lettres de recommandation pour l'ambassadeur de France à Constantinople.

Je n'ai rien de nouveau à vous marquer. Il y a près de huit jours que Ton sait que le prince Radjivil s'est retiré à Cotcbim.

J'ai vu monseigneur l'évêque de Kiovie qui vous fait beaucoup de complimens, et m'a offert sa bibliothèque qui est fort nombreuse, mais mal disposée, à mon avis; la salle est trop petite, et la décoration gênante pour l'arrangement des livres.

Je suis prié au bal une partie de cette semaine. Quelque bruyans que soient mes plaisirs, soyez persuadé , Monsieur, que je trouve bien des momens pour penser à vous, et que je ne me fais pas de violence pour cela.

J'ai l'honneur d'être avec une sincère amitié ,

Monsieur,

Le chevalier de Saint-Pierre.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1 f>

Le comte Nostis, envoyé de Saxe, est retourné à Dresde. Cet invalide que vous m'avez recommandé prie qu'on n'oublie pas de lui payer sa pension. Je lui ai donné deux florins.

REPONSE DE M. HENNIN

A Vienne, le mercredi 1^{er} août 1764.

Nous sommes arrivés ici, Monsieur, vendredi au soir, après avoir essuyé quelques petits accidens, surtout à la voiture que j'ai achetée de M. Gardouin, où il a fallu remettre deux essieux et deux roues.

J'ai déjà fait mes visites, et me suis établi, jusqu'à nouvel ordre, dans une jolie maison en ville. Comme je retrouve ici plus de cent personnes que j'ai eu occasion de connaître dans mes courses, je crois que j'y passerai agréablement le temps de mon exil, joint à

ce que ce pays-ci fournit beaucoup d'objets propres à satisfaire ma curiosité.

Nous n'entendons pas plus parler de la Pologne que si elle n'existait pas; on nous dit pour nouvelles ce que nous savions avant notre départ.

J'ai trouvé ici quatre ingénieurs français que l'impératrice a demandés au roi pour fortifier les frontières de Bohême; ils ne doivent rester que peu de temps. On a grand besoin ici de personnes instruites dans ce genre , puisque Ton veut bâtir des forteresses et former des camps retranchés , et je crois , Monsieur , que vous y seriez reçu à bras ouverts en vous faisant annoncer par M. le comte de Merrey. Voyez à vous décider sur le plus ou le moins de probabilité qu'il y a pour vous de réussir où vous êtes, et choisissez. Je vous dirai de plus qu'il ne vous serait pas difficile d'être ici sur un ton tout différent de celui des autres officiers ; mais , encore une fois , comme je n'ai pas voulu vous conseiller de rester en Pologne , je n'oserais non plus vous engager positivement à venir ici : on ne saurait être , selon moi, trop circonspect quand il s'agit de démarches qui peuvent décider du sort d'un homme tel que vous.

TOME I

18 CORRESPONDANCE

On vous aura sans doute beaucoup questionné , Monsieur , sur mon départ , sur les apparences du retour , etc. ; et vous aurez répondu comme moi : que tout dépend des événemens ; puissent-ils être favorables à la Pologne !

J'ai fait usage de votre relation.

Je vous prie , Monsieur , de présenter mes respects à madame la princesse Sanguscko et aux princesses ses filles , à madame la palatine de Volhynie, etc. ; témoignez à toutes ces personnes , et aux autres qui vous paraîtront avoir conservé quelque souvenir de moi, le désir que j'ai de les rejoindre tôt ou tard; enfin faites ma cour de votre mieux, et soyez assuré de n'être jamais démenti.

J'ai l'honneur d'être avec le plus inviolable attachement ,

Monsieur ,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Hennin.

Je joins ici une lettre pour madame la princesse M... et une pour M. Jakubouzki , que je vous prie, Monsieur, de vouloir bien leur faire remettre.

M[^]*H+HH[^]^H[^]M[^]HH<M«M[^]M[^]K

A MONSIEUR HENNIN

A Varsovie, ce 8 août 1764.

Monsieur et ami,

Je n'ai point encore reçu de vos nouvelles depuis voire arrivée à Vienne; peut-être en recevrai -je aujourd'hui. Mais , afin d'être tranquille à l'avenir sur la régularité des postes , je numérotai toutes mes lettres ; je vous prie d'en faire de même.

Nous sommes accablés de fêtes. On a donné hier une superbe illumination , un grand concert, un repas somptueux , un bal fort brillant chez la princesse maréchale , pour la fête

de la princesse M... J'ai été à la campagne il y a quelques jours, dans une maison qui appartient à un ami du grand général. Je voudrais vous écrire bien des choses, mais je suis accablé d'occupations , et je n'ai pas un moment à perdre. Je suis mêlé dans une tragédie dont la catastrophe sera terrible, puisqu'il en doit coûter la vie à une très-aimable fille dont l'amour a fait tout le crime. Mais après tout j'aime mieux qu'elle périsse que ma maîtresse; ce sentiment-là est très-naturel.

Ce serait une histoire fort longue à vous raconter; mais comme elle est imprimée, Racine pourra satisfaire votre curiosité.

Il faut que je sorte pour aller essayer un habit à la grecque. Je n'ai pas huit jours pour apprendre mon rôle, et je fais celui d'Achille. Tout cela me tracasse et m'occupe plus qu'une affaire sérieuse , car il y a six demoiselles bien comptées qui souvent parlent toutes à la fois. Il faut pourtant les écouter toutes , et leur répondre à toutes. Je ne sais qui s'est avisé de proposer un pareil divertissement , et encore moins pourquoi on m'a choisi; mais, quelque chose que j'aie dit , je n'ai pu m'en défendre.

La princesse Cunégonde joue le rôle d'Iphigénie , la fille de la palatine de Volhynie celui de Clytemnestre, etc. Je vous enverrai un au Ire jour la liste de tout le reste.

Si M. le comte de Mercy est arrivé à Vienne , je vous prie de l'assurer de mon respect. Mes complimens à M. et madame Girault.

Excusez ma précipitation; à ma place vous eussiez moins écrit et cela eût été mieux; c'est un avantage qui ne vous fait pas moins d'honneur qu'à moi, celui de dire simplement que je suis avec une sincère amitié ,

Monsieur et ami,

Votre, etc.

Le chevalier de Saint-Pierre.

Ma lettre n'était pas fermée lorsque j'ai reçu la vôtre du 1er août. Il paraît que vous n'avez pas reçu encore mes deux lettres. Vous augmentez mon incertitude par la nouvelle de ces ingénieurs mandés par la cour de Vienne. On ne me demande point, et aucune cour ne m'envoie. Si Ton me donne de l'emploi , en aurai-je agréablement ? qu'y a-t-il de plus léger qu'une recommandation ? d'ail-

leurs les choses offertes perdent de leur prix lorsqu'on n'en a pas un besoin indispensable. J'ai des espérances ici ; mais elles dépendent des événemens. Que décider! je crois que je dois attendre l'élection; vous pouvez, en attendant , me ménager la protection des personnes qui peuvent m'être utiles ; m'instruire du traitement qu'on a fait à mes compatriotes, quels sont leurs grades, etc. Je suis breveté capitaine au service de Russie; quel est le sort que je peux me promettre? d'ailleurs je ne vends point chat en poche. Lorsqu'on m'aura examiné, comme je le désire, je demande à être chargé personnellement du soin de former et d'exécuter tel projet dont la cour voudra me charger, ne fût-ce qu'une redoute; car il me serait très-dur et, pour dire vrai, impossible d'exécuter les idées d'autrui, parce que j'aurais toujours sur mon honneur d'avoir prêté mon service à l'exécution de quelque brillante sottise, et il y a au moins un contre un à parier que cela arriverait. Je vous dis tout cela, Monsieur, sur l'expérience que j'ai pu acquérir, par l'en-

vie que j'ai de me faire un peu de réputation, et parce qu'il est probable que, n'ayant que vingt-sept ans, n'étant

que capitaine, et aucune cour ne m'ayant envoyé, je me trouverai subordonné aussi tristement qu'il est possible de l'être.

J'attends des nouvelles de France, et j'espère que vous ne me laisserez pas long-temps sans m'en envoyer. Quoi qu'il en soit, immédiatement après l'élection je prendrai mon parti. Je me recommande à votre amitié qui me sera toujours extrêmement chère. Faites ressouvenir M. le comte de Mercy de ses bontés pour moi, et de l'espérance que j'ai d'en recevoir de nouvelles preuves.

TsT° 6.

A MONSIEUR HENNIN

Varsovie, ce 20 août 176/f •

Nous avons joué, mardi dernier, la tragédie Iphigénie; les acteurs étaient :

Agamemnon. M. Pirrhis.

Achille. Moi-même.

Iphigénie. La princesse Cunégonde.

Clytemnestre. La fille de la palatine de \ <> Iphigénie.

Ériphyle. Mademoiselle Alonois la ca-
dette.

Arcas. Le prince Sangusko.

Ulysse. M. Pelonte Past.

Eurybate. M. Driarbesky.

Doris. La nièce de la palatine de

Volhynie.

L'assemblée était des plus brillantes ; il y avait le stolnik, la princesse palatine, les frères du stolnik et leurs belles épouses , monseigneur le nonce, le prince chancelier, la grande chambellane, etc., etc.

On a été si content du succès, que tout le monde demande une seconde représentation, et M. le primat doit s'y trouver ; c'est mercredi prochain.

Je suis charmé que vous approuviez les raisons qui m'obligent à ne vous mander aucune nouvelle; cependant il en court ici une qui est si publique et si étrange que je ne résiste point à Tenvie de vous la faire savoir. On dit que le prince Radjivil a fait pendre le général Trechaski , après l'avoir tenu aux fers pendant six semaines. Il lui reprochait, dit-on , de l'avoir engagé à attaquer les Russes à Slonym, et de s'être caché ensuite pendant le combat. Les personnes qui connaissent M. de Trechaski disent qu'il est trop brave pour avoir fait une pareille lâcheté; cepeu-

dant ces mêmes personnes étaient persuadées qu'il était arrêté pour des raisons qu'on ignorait. Hier le hasard veut que je rencontre un officier français qui sert dans Farinée russe , et qui était à l'affaire de Slonym ; cet officier m'a confirmé ce bruit étrange.

Si vous vous mêlez, Monsieur, d'observations physiques, je vous apprendrai que nous avons eu, la nuit du 12 au 13, un orage épouvantable; il y a eu plusieurs personnes tuées de la foudre, entre autres un religieux de la mission que j'ai vu. On a fait l'ouverture de son corps vingt-quatre heures après, et, ce qui est très-extraordinaire, on n'a trouvé aucune blessure extérieure ou intérieure; son sang avait conservé sa fluidité.

Vos lettres sont arrivées à temps; on commençait à murmurer de votre indifférence, et j'étais bientôt épuisé de raisons et d'excuses. Tout le monde pense souvent à vous, et vous devez être persuadé que j'en parle avec plaisir à tout le monde,

Je suis fâché d'apprendre la \ie sérieuse que vous menez; cependant je ne vous plains pas tant, puisque vous trouverez dans vos connaissances et dans vos goûts des plaisirs

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. VI

plus solides que les fêtes bruyantes où je me trompe, et qui m'étourdissent plus qu'elles ne m'amuse.

Si rien ne me retient ici, je partirai dans le commencement du mois de septembre pour vous aller rejoindre à Vienne, car je m'ennuie de tant d'oisiveté, dont le moindre mal est de m'accoutume* à une vie molle.

J'ai été hier à la campagne , à Villanof ; je n'ai trouvé à mon goût que le parc, où il y a de grands arbres respectables, et un canal d'une tranquillité et d'une majesté qui n'est point fardée. Le château , où il se trouve quelques bonnes choses, est d'une architecture trop tourmentée ; les appartemens sont surchargés d'ornemens de mauvais goût; enfin j'ai reconnu là encore le goût saxon, quoique ancien, et qui s'éloignait alors, comme aujourd'hui, de la simplicité et de la commodité , sans qu'il n'y ait ni beauté ni élégance.

Vous vous faites, Monsieur, sur le voyage dont je vous ai parlé, un scrupule dont je ne comprends pas bien le motif. Le refus d'un conseil est! pour moi un désaveu. Apparemment vous prévoyez pour moi quelque occa-

sion plus prochaine et plus sûre de faire fortune. Je compte beaucoup sur votre amitié, et je présume que cette amitié ne pourrait pas m'être utile dans une pareille entreprise. Je me conformerai donc à vos

intentions, et je m'éclairerai de votre expérience, sans que vous ayez à craindre que je vous rende responsable du succès quel qu'il soit.

Il arrive ici un grand nombre de gentilshommes ; les rues sont pleines de voitures et de chevaux; les jours diminuent insensiblement , la mauvaise saison s'approche , tout cela devient très-embarrassant pour moi qui marche à pied, et qui ne suis point logé dans une auberge.

Ainsi tout doit me déterminer à partir, si je ne suis retenu ici par des raisons de fortune. Cela sera décidé dans trois semaines.

DK BKRNARDIN DE SAINT-PIKRRK. 9AJ

RÉPONSE DE MONSIEUR HENNIN

Vienne, le 1er septembre 17(1*4.

Vous faites bien de vous amuser , tandis que tout le monde croit que vous vous battez. Je regrette fort cette belle tragédie ; elle m'aurait plu sûrement davantage que celles que je vois estropier ici. Faites, je vous prie, mes complimens sur le succès à toute la troupe.

iTai pris un jardin où je vais, avec M. le baron de Suiten, me retirer un peu du brouhaha delà ville. Il tient à une maison trèsgrande et très-propre; nous y rassemblerons

30 CORRESPONDANCE

nos amis, et nous y vivrons autrement qu'on ne fait ici.

Rien de plus sage que ce que vous vous proposez de faire. Si rien ne se décide, quittez la Pologne et venez à Vienne.

J'en étais ici lorsque M. le marquis de Conflans est arrivé d'Italie pour aller voir l'élection de Pologne. Je ne lui ai pas laissé ignorer l'embarras où il pourrait se trouver. Il est recommandé à M. le baron de Riaucour; mais comme il ne se soucierait pas de loger dansl'apparte-

ment de M. le marquis de Paulmy sans avoir son aveu , je lui ai offert ma maison de la rue Saint-Jean , qui peut-être n'est pas louée, et tous les meubles qui me restent, c'est-à-dire quelques tapisseries et des lits. Voyez, je vous prie, Monsieur, avec M. Quiou, ce qu'il y aura à faire à cet égard , et disposez le tout pour le mieux. M. le marquis de Conflans est conduit en Pologne par la curiosité; il a pour principal objet de s'y amuser; vous pouvez lui en indiquer les moyens.

Adieu, Monsieur. Vous voyez que je vous écris à la hâte, mais je ne sais comment, sans avoir rien à faire, je trouve les journées trop courtes.

DE BERNARDIN DE SAINT-IMMER. §1

Je plains le sort des créanciers du général Trechaski si ce que vous me mandez est vrai; mais comme il y a plus de deux mois qu'on a publié cette histoire , je la crois fautive. Vous me ferez cependant plaisir , Monsieur , de l'approfondir.

A MONSIEUR HENIN

A Varsovie, le 5 septembre 1764.

Il m'est arrivé un malheur auquel je suis fort sensible. Je faisais, depuis votre départ, un journal de tout ce que je voyais d'intéressant : arts, morale, géographie, affaires du temps, il y avait un peu de tout; j'ai perdu, étant à cheval, ce malheureux papier que j'écrivais avec toute la liberté du cabinet , et toute la censure d'un homme qui écrit pour son instruction. Voilà bien delà peine perdue.

On compte que ce sera le 11 que l'élection se fera. Monseigneur le nonce harangua avant-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 33

hier les palatinats. Hier monseigneur de Kiersclin^e eut son tour; aujourd'hui monseigneur l'ambassadeur de Prusse. La diète est fort

tranquille.

JPai vu au château les cinq couronnes qui doivent servir le jour du couronnement. Il y en a trois qui ont des fleurs de lis; je n'en ai pu savoir la raison. Une est celle d'Othon; la seconde, de Louis de Hongrie; la troisième est pour la reine. Elles sont toutes d'une grande antiquité; on a mis dans les pacta conventa (que la reine ne pourrait être Polonaise.

Je n'en sais pas davantage, car il m'est impossible de suivre le fil des nouvelles, dont la plupart se débitent en polonais.

Je compte, Monsieur, ne vous écrire qu'une seule fois d'ici à mon départ, qui sera prochain ; ainsi je vous prie de m'instruire , par votre prochaine lettre, des derniers arrangemens qui regardent vos effets. Je sens que je dois me déterminer avant la mauvaise saison qui commence à se faire sentir. Les services que j'espère de votre amitié soutiennent mes espérances à Vienne , et j'aurais souhaité les mériter ici, à votre retour pour lequel il paraît qu'il n'y a rien de décidé.

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Vienne, le 15 septembre 1791.

Comment avez-vous pu perdre votre journal et ne pas le retrouver? Je sens par moi-même combien cet accident doit vous avoir été sensible.

Comme vous me paraissez résolu à quitter la Pologne, je ne vous en dirai pas davantage. M. le comte de Mercy, qui est ici, sera sans doute à portée de réaliser ce qu'il vous a fait espérer.

Je vous prie, Monsieur, de témoigner à M. le marquis de Conflans tout Tempresse-

ment possible à lui être utile; je n imagine pas cependant que son arrivée en Pologne dérange rien dans vos projets, et je crois que vous

ferez bien, si vous n'envisagez rien de certain en Pologne, d'en partir sur-le-champ pour chercher à vous fixer ailleurs.

Ydieu, Monsieur, j'attends la lettre que M^{us} m'avez annoncée pour cesser de vous écrire. Je vous prie de ne pas oublier de [n'apporter l'état de mes effets; et, si vous restez , de me l'envoyer.

Vous ne devez pas douter du plaisir que j'aurai de vous revoir , et de contribuer autant qu'il sera en moi à votre satisfaction.

◆H*HHH*^HHH^*HH'^H^-H<mHH<'%^'î':^

A MONSIEUR HENNIN

Varsovie, le 24 septembre 1764.

J'ai été chez M. le marquis de Conflans le lendemain de son arrivée; il m'a remis deux paquets de votre part , avec deux lettres pour moi; tout a été remis à son adresse. Il paraît que M. de Conflans passera quelque temps ici : c'est l'homme du jour.

J'ai été présenté au roi. il y a trois jours, par le grand chambellan, son frère. Le roi me fit l'honneur de me dire : J'espère, Monsieur, que vous serez content d'être venu ici , et que je le serai de ce que vous \

DE BERISARDIN DE SAI.Y1 -PIEKRE. 3J

êtes venu. .le pensai trouver dans ces paroles quelque sens favorable, el j'ai prié M. le grand chambellan d'en demander à Sa Majesté Pexplication ; mais j'ai vu que ce n'était qu'un compliment; on me flatte d' espérances , mais mon terme est rempli, el je partirai dès que les pluies commenceront à s'apaiser.

J'ai eu Thonneur de souper , il y a deux jours, chez madame la grande chambellane, avec Sa Majesté. Le roi s'est arrangé pour souper alternativement dans la famille, chez la princesse maréchale, etc. Il y a cour deux fois la semaine.

Quoique je ne sache pas précisément le jour de mon départ, qui n'est suspendu que par le mauvais temps, je prévois cependant que je pourrai recevoir encore une fois de vos nouvelles; mais sûrement vous en recevrez encore une fois des miennes.

Nous verrons si je serai plus heureux à Vienne.

L'élection s'est passée ici avec toute la tranquillité possible.

Mes complimens , s'il vous plait, à M — et .» monsieur et madame Girault.

A MONSIEUR HENNIN

« Seigneur, je jetterai le filet sur votre pa- » rôle, encore que je n'aie rien pris de toute » la nuit. »

Je pars , Monsieur , pour aller vous joindre à Vienne. Je profite de l'occasion du comte d'Ougin , qui va à Cracovie. Nous irons à petites journées, ce qui donnera le temps à ma lettre de vous parvenir bien avant moi. On m'a ici donné des espérances tant que j'en ai voulu, mais j'ai pris mon parti.

Tous vos amis, c'est-à-dire toute la maison du grand maréchal, de la princesse San-

guscko, de la princesse M , de la chambel-

lane, m'ont chargé de complimens.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 31

Depuis deux mois il fait des pluies continuelles; il a donc fallu se séquestrer au logis, et se borner à peu de monde.

Je pense, suivant toutes les apparences, être à Vienne dans quinze jours ; nous parlerons alors tout à notre aise. Je vous prie de m'excuser

ser, je suis très-pressé : je pars dans une heure , et mes malles ne sont pas faites ; je vous écrirai plus au long de Cracovie.

Du 26 septembre 1764.

40 CORRESPONDANCE

SU

A MONSIEUR HENNIN

"\ arsovic , 1 f novembre î^tij

Monsieur et cher ami,

A peine vous aviez quitté Vienne que le chagrin s'est emparé de moi. Je fus voir Le lendemain M. G.... , qui me déplut fort en prenant plaisir, comme il me semblait , à me désespérer. Je lui dis que j'étais résolu à retourner à Varsovie, où j'avais quelques amis, et des espérances fondées sur les établissemens nouveaux qu'on se proposait de faire en Pologne; que si je ne réussissais pas. je complais encore sur votre amitié dans les bureaux ci»

ÛE BERNARDIN DK SAINT-PIERRE. j I

\ ersailles; que j'avais quelques vues sur nos colonies. Là-dessus mon homme me coupe la parole, et me dit : On a envoyé aux colonies tous les officiers de génie qui y étaient nécessaires, on n'y a plus besoin de personne. Je lui réponds que mon projet était étranger à ce qu'il appelait le génie; là-dessus il repartit : Quel est-il donc, Monsieur, ce projet?... C'est mon secret, Monsieur; et là-dessus je le quitte <t n\ ai point retourné.

J'avais vu chez lui le lieutenant-colonel des ingénieurs français, qui m'a paru un galant homme. Je fus voir le comte de M , qui m'avait de-

mandé , la veille , au spectacle , quel était le projet qui m'amenait à Vienne, et si j'y avais des connaissances. J'arrive chez lui, et je lui annonce que je vais retourner à Varsovie. Il me parut fort étonné d'une résolution si prompte. Mais, le matin même , j'avais tout préparé pour mon départ , persuadé que je n'aurais jamais assez de crédit pour obtenir une commission particulière, et ne voulant pas être subordonné tristement. J'étais allé trouver S. E. Mgr. le général Pogniatoski, pour lui demander ses ordres pour Varsovie; il eut la bonté de m'offrir lui-même une orca-

sion : c'étaient des carrosses de la cour qu'il envoyait en poste; j'en ai profité, et suis arrivé ici le 11 de ce mois, n'ayant resté que dix jours à Vienne.

J'ai été reçu à Varsovie beaucoup mieux que je ne m'y attendais. L'accueil que m'a fait le prince palatin et sa famille me donne lieu d'espérer de l'emploi dans les établissemens nouveaux. Je compte m'occuper une partie de cet hiver à un Mémoire sur quelques objets utiles à ce pays, afin que mon zèle puisse déterminer plus promptement et plus fortement les bontés du roi.

Tout est tranquille ici. La princesse M

est allée joindre le grand général à Bialistock ; mais l'épouse de ce seigneur est arrivée ici pour achever , selon toute apparence , la réconciliation.

J'ai descendu chez M. de La Roche, chez lequel je resterai jusqu'à ce que j'aie trouvé un logement convenable. Les fêtes se succèdent ici tous les jours, et on est fort éloigné de la triste gravité des Autrichiens. Le bruit courait à Vienne, avant mon départ , (pie vous riez nommé premier commis des affaires étrangères; si cela est, je vois «mi fais mon

compliment de très-bon cœur; si cela n'est pas, recevez-le d'avance, car vous le deviendrez bientôt.

Je suis pénétré de reconnaissance pour le service que vous m'avez rendu ; la manière dont vous m'avez obligé ajoute beaucoup à l'importance du service; vous devez être persuadé de mon empressement à m'acquitter, et du plaisir que j'aurai toujours à m'en ressouvenir.

Je suis tombé malade à Vienne , et j'ai resté couché les quatre derniers jours; personne ne s'occupait de moi dans ce pays-là pour lequel je conserverai long-temps de l'antipathie.

Je vous prie de me donner de vos nouvelles, non comme à un Français que vous avez obligé , mais comme à un ami qui vous eût aimé sans intérêt. Vous savez que je ne vous ai point demandé le service que vous m'avez rendu , et cette délicatesse de votre part ajoute beaucoup à ma reconnaissance.

J'ai eu avec le grand palatin une conversation où il a paru fort content de vous. Il m'a dit qu'il souhaitait que vous retournassiez en Pologne; je le souhaite bien sincèrement. Dans la résolution que j'ai prise de me fixer

ici, je n'aurais rien à désirer si j'avais un ami comme vous. Je félicite monsieur et madame Girault de leur séjour à Versailles, et je les prie de me rappeler quelquefois à leur souvenir.

Si je peux vous être utile dans ce pays , employez-moi. A mon arrivée ici je me suis trouvé sans lit ; j'ai pris la liberté d'emprunter trois de vos matelas que je ferai remettre dès que je serai dans mes meubles. Je me plais beaucoup dans ce pays, et je ne désire rien tant que d'y trouver un état convenable, et d'être utile à une nation qui a toutes les qualités du cœur. Enfin , de quelque manière que la fortune dispose de moi , j'ai un cœur sur lequel les événemens ne peuvent rien; et si mon amitié n'est ni utile ni amusante, elle a du moins le mérite d'être rare, et de n'avoir été donnée jusqu'ici qu'à très-peu de personnes. Je vous fais faire cette observation qui peut la rendre recommandable , sur-

tout dans le pays où vous vous trouvez, où les amis ne sont pas communs.

HEPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Paris, le >6 décembre 1764.

Vous ne pouviez me faire un plus grand plaisir. Monsieur et cher ami, que de réapprendre votre retour à Varsovie. Quoique je n'aie pas les mêmes sujets que vous de trouver Vienne un séjour désagréable , qu'au contraire je me sois fort bien trouvé du temps que j'y ai passé , je me persuade que vous serez mieux à tous égards en Pologne. L'accueil qu'on vous y a fait à votre retour, votre conduite et vos talens, tout m'annonce que c'est là que le sort a fixé votre destinée, et qu'elle sera heureuse.

Vous avez un juste sujet de vous plaindre

de M. le comte de M Je crois cependant que

son intention était de vous obliger, mais il a craint que son crédit ne fût pas assez grand pour vous placer promptement. Quanta M. G., je suis fâché de ce que vous m'en dites. Il ne sait pas apparemment combien il y a de plaisir à obliger un galant homme,

Faites , je vous prie , mille complimens de ma part à votre hôte , et dites-lui que , quoiqu'il ne m'ait pas donné signe de vie, j'espère être informé du parti qu'il prendra à la fin de sa mission; s'il se détermine à retourner au Levant, je me propose bien de profiter des offres qu'il m'a faites pour l'augmentation de mon cabinet, que je trouve plus considérable qu'il ne me paraissait devoir être.

Je ne vous dirai rien de mes affaires qui prennent une bonne tournure; on m'a bien accueilli, on me paie, on me fait envisager une belle place; je ne veux rien précipiter, j'arrange mon cabinet et je vis avec mes amis.

Mon temps est partagé entre Versailles et Paris; j'ai même meublé ici un appartement, car vous savez que les tapissiers me sont nécessaires; mais j'ai beau faire, ce ne sont

encore que des tentes que je dresse à la hâte. Peut-être un jour me sera-t-il permis de choisir un domicile stable.

11 a été un temps où je désirais retourner en Pologne, mais depuis que j'ai découvert (que ceux qui y dominent avaient prêté l'oreille à un homme, qui heureusement n'a trouvé croyance qu'auprès d'eux, j'ai fait relit» \ ion qu'avec tous les soins possibles il n'y a vilit pas moyen d'habiter une république sans avoir des ennemis. Or, quoique je ne me soucie nullement d'être ami de tout le monde, les inimitiés m'importunent; j'aime à pouvoir être ce que je suis, à être cru quand je dis vrai; enfin, je me suis figuré que je serais beaucoup moins bien en Pologne que je n'y ai été; je l'ai fait entendre avec ménagement, on m'a compris. Je ne reverrai plus Varsovie. J'y regrette sincèrement beaucoup de personnes, qu'il est inutile de vous nommer, et je les porterai dans mon cœur tant que j'existerai; mais il s'agit d'être heureux.

J'espère , Monsieur , que puisque vous voilà fixé en Pologne, vous voudrez bien suivre, quand l'occasion s'en présentera, le projet que j'^vais formé de rassembler, autant qu'il se-

rait possible , des cartes , plans , vues , dessins, etc., relatifs à ce pays ; vous pourriez me les envoyer quand vous en auriez un certain nombre, je les joindrais aux autres, et peut-être , avec le temps , en résulterait-il un ouvrage curieux.

Madame la princesse Stramik m'avait promis les plans de Pulow, etc. Je ne suis plus à portée de l'en faire souvenir, et puis..., et puis — Vous voyez, Monsieur, que c'est à vous qu'il faut que j'aie recours pour cet objet. J'y joindrai, dès que je serai fixé, quelques livres dont je vous prierai de me faire l'emplette , et en général tout ce que vous pourrez rassembler en polonais ou qui ait trait à la Pologne, sans offenser votre

bourse; mettezle à part, et nous en ferons quelque jour une note qui réduira à zéro ce que vous savez.

Je voudrais bien avoir une médaille du couronnement ; ne pourriez-vous pas trouver quelque occasion de me l'envoyer?

Quelque longue que soit cette lettre, je suis fâché de vous quitter; j'aurais, ce me semble, beaucoup d'autres choses à \ous dire, mais j'attendrai que je sache ce qui aura été fait

pour vous, et je vous prie de m'en instruire le plus tôt qu'il sera possible.

Vous connaissez , Monsieur, les sentimens qui m'attachent à vous ; la place me manque pour vous les exprimer.

Hennin.

A MONSIEUR HENNIN

Varsovie, le 2 janvier i^65.

Monsieur et cher ami .

J'ai appris avec la joie la plus vive que la cour vous avait chargé cTun emploi important, et quoique jVn ignore la nature , je vous assure du fond de mon cœur que je partage le plaisir que cela doit vous faire. Recevez , avec ma félicitation , des complimens de bonne année , une bonne santé , des amis , une fortune honorable et la considération publique ; si je connaissais quelqi^autre bien , je vous le souhaiterais encore; mais je n\ii bu depuis

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Ji

long-temps dans la coupe du bonheur, et à Pheure où je vous écris, je me trouve dans la plus cruelle situation où je me sois vu.

Il y a deux mois que je suis de retour ici. Je m'étais formé les plus belles espérances en Pologne; j'ai quitté Vienne , comme je vous l'ai marqué , huit jours après votre départ.

Mes effets sont restés à Vienne , et je n'en entends plus parler. Premier malheur.

Toutes les personnes de ma connaissance partent d'ici, madame la princesse maréchale, madame la princesse M , etc.

J'ai présenté un Mémoire à S. M. pour obtenir de l'emploi. On vient de m'offrir dans l'artillerie une place de quarante ducats par an; cette offre m'humilie et me désespère à un point que je ne puis dire. J'ai pris mon parti, et je veux m'en retourner.

Je manque de secours, et je ne suis pas capable d'en mendier. Si j'avais ici mes effets de Vienne, je les vendrais. La seconde difficulté vient du parti que je dois prendre. Je désire ardemment de retourner dans ma patrie; mais qui me servira? qui m'y fera avoir du service ? En vérité , on s'est cassé la tête pour de moindres sujets.

Je vous le dis sincèrement , vous m'avez donné les plus fortes preuves de votre amitié , mais jamais vous ne m'aurez rendu service dans une circonstance plus embarrassante. Employez-vous pour moi dans les bureaux où vous avez tant de crédit , et que je vous doive mon retour dans ma patrie et mon état. En fait des établissemens dans nos colonies, pourquoi n'y trouverais-je pas du service, si vous en demandez pour moi. En vérité, je suis accablé , et je n'envisage l'avenir qu'avec douleur.

Tout me confond, j'ai été la dupe de ma prudence et de mes spéculations. Servez-moi de vos conseils, comme Français qui n'a jamais démerité dans sa patrie , et plus encore comme un homme que vous avez traité comme votre ami.

S'il y avait guerre quelque part , j'y chercherais une fin honorable ; mais traîner ainsi ma vie, seul , sans amis, sans secours, et avec trop d'honneur pour en chercher d'une manière honteuse; c'est le comble de l'infortune, et c'est mourir tous les jours.

J'attends votre réponse avec la plus vive impatience; je vous prie de ne la point différer.

1)1 IJKIÎSARDIN DE SAINT-PIERRE. 53

\ os amis se plaignent ici de ne pas recevoir de vos nouvelles depuis votre départ de Vienne. Je me joins à eux et je vous prie instamment de m'instruire de ce qui vous regarde. Quand vous ne réussiriez pas pour moi, je me consolerais par vos succès personnels, et je regarderais comme autant de services les démarches que vous auriez faites.

Je suis dans un abattement que je ne saurais vous peindre , cependant je le cache à tout le monde; je n'ose confier mes peines à personne; je vis seul dans une petite chambre (pie j'ai occupée autrefois près de la porte de Cracovie. M. de La Roche , qui m'a fait l'amitié de me prêter une partie de sa chambre pendant le couronnement , part dans huit jours pour Jassy.

Vous êtes mieux instruit des affaires de ce pays que moi-même; mais je vous ferai part de l'entretien que j'ai eu l'honneur d'avoir avec Sa Majesté, et qui a décidé l'offre des quarante ducats.

J'avais présenté au roi un petit Mémoire d'une page , où je demandais la commission d'être envoyé sur la frontière pour y travailler a un projet de défense ; le roi parut fort

satisfait de la manière dont il était conçu.

Il me fit l'honneur, pendant près d'un quart-d'heure, de me questionner sur différents sujets.

Il me demanda si je savais les langues , à quoi je répondis que non; ce que j'avais vu à Malte, en Russie, etc. ; pourquoi j'avais quitté la France , et Vienne en dernier lieu ; si je ne m'étais pas chargé de correspondre au dehors pendant les troubles des diètes, etc.

Il me fit l'honneur de me dire qu'il serait charmé de s'attacher un homme de mon mérite et de mon caractère (ce sont ses termes); mais qu'en attendant mieux , il m'avait trouvé une place dans l'artillerie, et que le comte de Baùlh m'instruirait de quoi il était question.

M. le comte de Baùlh me dit : Monsieur, il vaque depuis cinq semaines une place de lieutenant qui rapporte quarante ducats par an ; si elle vous convient , on y joindra un grade supérieur. Je lui répondis que j'étais surpris d'une pareille proposition ; que si on m'eût offert trois ou quatre cents ducats, en attendant mieux, j'aurais vu ce que j'avais à faire; mais qu'il était évident qu'on ne voulait point de mon service; que d'ailleurs je n'avais rien

fait contre la cour pour qu'on cherchât à n'humilier; que j'avais l'honneur d'être capitaine au service de l'impératrice , et qu'il savait ainsi que moi que les bas officiers de ce pays étaient faits capitaines en Pologne. Enfin cette affaire est finie, je vais rester jusqu'à votre réponse dans l'incertitude du parti que je dois prendre. Je vous prie de faire à M. et madame Girault mes complimens de nouvelle année.

J'ai quitté Vienne , où j'aurais pu trouver du service, mais dont tout le monde m'a dégoûté ; je suis retourné en Pologne où je n'ai trouvé que des complimens et point d'état. Si je trouve du service dans ma patrie , j'ai assez d'expérience pour préférer les peines que j'y pourrais rencontrer à tous les mécontentemens qu'on éprouve dans tous les pays étrangers.

Je vous prie de m'adresser vos lettres poste restante, à Varsovie.

*H^/HH^*4«K*H**H*^mH^M-W»H^^^

A MONSIEUR HENNIN

A Dresde, ce 19 avril i;65.

Je ne sais à quoi attribuer votre silence; m'avez-vous donc oublié tout-à-fait? ne songez-vous pas que votre propre intérêt vous doit intéresser à ma bonne ou à ma mauvaise fortune ? avez-vous pensé qu'un service rendu ne liât que le débiteur, et qu'il vous fût permis, après m'avoir montré tant d'intérêt, de vous refroidir tout-à-coup. S'il a été un temps où vous m'avez jugé propre à être votre ami, vous ne pouvez , sans me faire tort , avoir changé de sentiments; et si ce changement est

fondé sur quelque raison, vous devez m'en instruire, et me donner en cela une dernière preuve de votre amitié.

Je ne peux pas douter que vous n'ayez reçu ma lettre; je vous faisais part de la situation de mes affaires; je vous demandais des nouvelles des vôtres, et je les croyais assez heureuses pour tempérer le chagrin que me donnaient les miennes.

Quoi qu'il en soit, je vous ferai part consomme de ce qui me regarde, et je ne vous demande, pour reconnaître cette confiance, que des preuves de votre franchise. Vous aurez sans doute hasardé quelque démarche pour moi dans les bureaux ; si elles n'ont pas réussi, je n'en suis pas moins redevable à votre amitié; mais, comme on donne souvent des prétextes aux refus , et qu'il est plus facile et plus commode de donner aux absens des imputations odieuses que de bons emplois, je vous demande, comme un nouveau service, de m'instruire pleinement de la réponse qu'on vous aura faite.

J'ai quitté la Pologne, après avoir refusé plusieurs de ces places qu'on trouve partout, et qui ne donnent ni fortune ni considération

Mon voyage a été assez heureux ; j'étais seul avec un domestique que j'avais pris à Varsovie, et qui ne savait point le français; à mon ar-

rivée à Dresde, il m'a quitté après m'avoir volé quelques bagatelles et sa livrée qui était toute neuve ; mais ce ne sont pas là des malheurs.

Il m'est arrivé sur la route un événement qui vous prouverait une Providence , si vous étiez de ceux qui en doutent.

En descendant à l'auberge à Breslau, brisé, mouillé, crotté comme un homme qui a couru la poste trois jours et trois nuits , n'espérant rien de l'avenir , ni de vingt lettres de recommandation que j'avais dans mon portefeuille, un cavalier, décoré de la croix de Saint- Jean , m'aborde , et me voyant embarrassé à m'exprimer en allemand, il s'offre honnêtement à me servir d'interprète; je crus, et je l'avoue sincèrement, que c'était quelqu'un de ces aventuriers qui attendent les voyageurs au passage pour les duper au jeu. Je réponds donc assez froidement à ses avances ; cependant, comme il était dans la maison le seul él ranger qui parlât français, je liai conversation sur diiiérens sujets. Cel étranger parlait

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 5q

de tout savamment et modestement, et de la guerre surtout en officier expérimenté; enfin nous soupçons ensemble, et notre liaison s'accroît si rapidement au bout de quelques heures, qu'il me propose de différer mon départ, afin qu'après avoir fini ses affaires, il puisse, dit-il, me mener à une de ses terres , et me présenter à sa femme.

J'accepte , et dans les intervalles que laissent à mon nouvel ami ses procédures , nous voyions ce que Breslau a de plus intéressant : l'intérieur des appartemens du roi , sa bibliothèque où sont beaucoup d'ouvrages de sa façon, et entre autres toute l'histoire de cette guerre. Partout où nous allions on témoignait beaucoup de respect et de considération à mon camarade. Enfin nous quittons Breslau, et nous allons à Grossendorf : c'est une des terres de ce gentilhomme; peignez-vous une situation de roman , un château bâti et meublé par un ministre d'Etat et le favori d'un grand roi, vous aurez l'idée de Grossendorf. C'é-

tait la maison de plaisance du comte de Maintchiau, son frère, qui a dirigé la Silésie.

La maîtresse de la maison était di^{ne} de l'occuper. Une jeune femme pleine de grâces

et d'esprit, ayant la naïveté d'une Allemande et l'enjouement d'une Française ; enfin j'ai passé trois jours comblé d'attention, de témoignages d'amitié et d'intérêt. Mes hôtes voulaient absolument que j'allasse chercher du service à Berlin où ils me promettaient la fortune.

Ils souhaitaient avoir une fille pour me la donner en mariage; enfin ils m'ont reconduit jusqu'à quatre milles de-là, en faisant mille vœux pour ma prospérité, m'ont fait promettre de leur écrire fréquemment , et m'ont laissé dans une surprise dont je ne suis pas encore revenu.

Voilà à la lettre ce qui m'est arrivé ; voilà des amis que le ciel me prépare sans que je me donne aucun soin.

Depuis que je suis arrivé à Dresde, j'ai eu l'honneur d'être présenté à toute la famille royale; j'ai remis au prince administrateur, à madame l'électrice , des lettres du grand général, de la palatine de Lublin , de la palatine de Volhynie. Je ne sais si je dois conserver quelque espérance. Je fais ma cour avec assiduité, mais tout le monde ne me parle que d'économie et de réforme. M. Jdlouais ><'

donne tontes les peines possibles; je ne Saurai que dans huit jours à quoi je dois m'en tenir. Quel que soit le parti que je prenne, je vous en Instruirai ; je vous prie de ne point différer à nie donner de vos nouvelles , et de les adresser à l'hôtel de la poste, on je suis logé. On me fera tenir vos lettres quelque part où je sois.

Varsovie était un désert lorsque je l'ai qnilté : tout le inonde se retirait dans ses terres; les mécontents se préparaient à sortir du pays pour aller prendre les eaux. Le roi n'avait point de cour; il venait la chercher chez le prince palatin, et le soir chez la chambellane de Lithuanie. Sa-

vez -vous quelles sont les personnes qu'il admet dans sa familiarité : M. Grandik, qui Ta déjà dessiné ou peint plus de douze fois dans toutes sortes d'attitudes, et madame Lhuillier. J'ai une seule médaille du couronnement, je vous l'enverrai par l'occasion que vous m'indiquerez; c'est Grandik qui me l'a donnée , c'est le distributeur des petites grâces. Il y a un autre favori qui s'appelle Thomatis ; vous en aurez ouï parler.

Je ne me permets point de réflexions, je

61 CORRESPONDANCE

serais suspect de partialité; mais toutes ces grandes espérances, ces vues citoyennes, et ce grand zèle pour la gloire de la patrie, cet amour de Tordre , à quoi tout cela a — t— il abouti?

DE BERNARDIN U< SAINT-PIERRE. Ch]

A MONSIEUR HENNIN

Dresde, 5 juin 176'

Je n'ai reçu qu'hier, Monsieur, la réponse que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser; elle est datée du 6 février, et votre domestique qui me l'a remise a encore plusieurs lettres que je ferai partir incessamment pour Varsovie.

Je répondrai d'abord à l'endroit de votre lettre qui m'a le plus frappé, parce qu'elle me suppose un déguisement dont je suis incapable. Je puis donc vous jurer, Monsieur, sur mon Dieu et sur mon honneur, que depuis

que je suis au monde je n'ai porté d'autre nom que celui de Saint-Pierre; quant à la queue de chevalier , qui de soi ne signifie rien, mes amis, et M. le baron de Breteuille premier, me Font ajoutée sans que je m'en sois soucié. Elle donne à entendre que je suis gentilhomme, et c'est la vérité; on peut sVn informer au marquis de l'Aigle, lieutenant-

général de Normandie, qui sait, suivant le certificat dont je suis porteur !, que ma famille est originaire de Lorraine , que mon grand-père, gentilhomme de ce pays-là, sortit de sa patrie, et vint s'établir en Normandie; que lui et plusieurs de ses frères ont servi dans la maison du roi, etc. Voilà pour mon nom que je n'ai point changé , Monsieur, parce que je n'ai point à éviter les informations.

Pour me suivre plus loin , j'ai servi, comme je vous l'ai dit à Vienne, dans les géographes de l'armée, sous les ordres de M. le comte de Saint-Germain. M. Berthier, chef de ce corps, à Versailles, le sait fort bien, car j'eus une querelle avec son beau-frère que je traitai

1 Nous avons ce certificat sous les yeux

mal parce qu'il m'avait poussé à bout. Je quittai ce corps avec d'autant plus de plaisir qu'il était fort mal composé, et que l'occasion qui me fut offerte d'aller à Malte , semblait me promettre un état plus conforme à mes vœux. Je n'obtins rien à mon retour, parce que, dans l'empressement que j'avais eu de partir, je ne fis point mes conditions assez assurées; mais je remportai force lettres de recommandation; une entre autres du bailli de Combreuse, ministre du roi , adressée à monseigneur le duc de Choiseul. J'en avais aussi du marquis et du chevalier de Mirabeau pour M. Dubois; toutes ces lettres me furent inutiles.

Si l'on feint dans les bureaux d'y connaître mon nom, faites-moi la grâce de vous informer à M. le comte du Luc, qui m'a connu à l'armée, à M. le marquis de Mirabeau, au chevalier du Roulet, qui savent que la cour m'avait envoyé à Malte , et que je portais alors le même nom qu'aujourd'hui.

Vous m'avez donné à Vienne, Monsieur, une forte preuve de votre amitié ; mais le silence que vous avez gardé ne m'a pas prouvé votre estime. Cela ne diminue rien à ma re-

TOME I

connaissance, et me donne de vous la plus haute opinion , puisque vous m'avez obligé alors que je devais vous être suspect.

Vous m'obligerez , Monsieur , de me dire d'où vous tenez que j'ai changé mon nom, et quel est celui qu'on suppose que je portais en France. Rendez-moi en grâce ce service, car je compte pour tel le retour de votre estime.

Au reste, Monsieur, c'est sans nul intérêt , car je ne compte plus sur rien dans ma patrie; je vais chercher la fortune si quelque porte peut s'ouvrir encore, et si je la désire, c'est pour m'acquitter envers vous un jour et envers quelques autres amis.

Pour la Pologne, je n'y retournerai plus, et je n'aurais pu accepter, par toutes sortes de raisons , le grade et les appointemens de lieutenant. Une des principales est que le service de ce pays est trop peu considéré , et trop mal payé.

Je suis accoutumé à vivre de peu; vous avez raison , et cela ne m'humilie point ; et si je peux perfectionner cette vertu, je trouverai partout un coin de terre où je vivrai content si je suis libre.

J'ai éprouvé des peines bien cruelles de-

puis six mois. Si la fortune nous rapproche un jour, vous ne me blâmez pas tant '. Je ne suis pas fâché que vous me grondiez,, cela me prouve de l'intérêt, et la dernière preuve que je vous prie de m'en donner, est de me dire tout ce qu'on vous a dit sur mon compte, et de prendre en même temps des informations, comme au bureau des géographes, au premier secrétaire de M. de Choiseul , à qui j'ai remis des lettres de Malte. Je ne vous adresse point à mes amis.

En attendant que je prenne un parti, je m'amuse ici autant qu'il est possible dans un pays où on ne s'occupe que d'économie. Je suis arrivé

à Dresde avec beaucoup de recommandations pour la cour ; je suis invité de temps en temps chez le ministre de France, chez celui d'Angleterre, et chez le comte de Bellegarde, commandant de la ville neuve, où je soupe tous les soirs ². Voilà la vie que je mène; mais je n'ai aucune espérance de fortune ici , et c'est ce qui gâte tout.

1 Ceci est relatif à son amour. Voyez les Mémoires sur la vie.

2 Voyez les Mémoires sur la vie.

Au reste, je me réjouis sincèrement, Mon sieur, de la vie agréable que vous menez, à Versailles. Je suis persuadé que je ne tarderai pas à apprendre de vos nouvelles par la voie publique; il ne saurait vous arriver autant de bonheur que je vous en souhaite.

La réponse qu'on a faite dans les bureaux prouve une indifférence à laquelle je suis fort sensible , parce qu'elle u[^]ôte Fespérance de rentrer dans ma patrie. J'ai pour moi le témoignage de ma conscience, et pour mes amis celui des personnes connues par leurs emplois et par leur mérite.

Je vous prie d[^]adresser vos lettres à Dresde, à Thôtel de la poste : on me les fera tenir partout où je serai.

DE BERNARDIN ni SAINT-PIERRE. 6()

A MONSIEUR HENNIN

A Saint-Romain, 20 février 176[^].

Monsieur et cher ami ,

La Providence , qui dispose de tout, a voulu que, huit jours après mon arrivée à Paris, j'aie reçu la nouvelle de la mort de mou père. Ce malheur nVa oblige de faire un voyage dans ma famille. Je tache d'y rassembler quelques débris de patrimoine qui me serviront à préparer

ma fortune à venir. Si je pouvais l'attendre dans ma patrie, je serais coulent; mais à quelle porte frapper, et que demander?

On m'avait promis , à Dresde, des lettres pour madame la Dauphine ; on ne me les a point envoyées. D'un autre côté, j'ignore absolument quelle espèce d'emploi pourrait me convenir. A ne consulter que mon inclination, je ne voudrais pas changer d'état; mais dans le corps du génie de France tout est rempli. Il en est de même de l'armée.

Je compte dans un mois être de retour à Paris ; vous pourriez m'y procurer quelque bonne connaissance qui, jointe aux autres et à une lettre de la princesse M pour M. Durand, me procurerait quelque débouché.

Vous m'obligeriez encore de me servir de votre expérience aux emplois que je pourrais solliciter. Nos amis savent souvent mieux que nous-mêmes ce à quoi nous sommes propres.

Je n'ai aucun plan à vous faire remettre jusqu'ici. Quand je serai de retour à Paris, j'en formerai quelque collection. En attendant , si vous voulez la médaille du roi de Pologne , je vous la ferai parvenir par telle occasion que vous voudrez.

Je vous ai mandé, je pense, qu'on m'avait offert , en Prusse , du service comme capitaine dans le corps du génie; mais l'amour de la

patrie l'a emporté. Vous m'obligeriez de rappeler à M. d' Allouais la promesse que m'a faite, à Dresde, M. le comte de Fleming de me faire avoir des lettres pour madame la Dauphine. Il serait peut-être possible d'être attaché auprès des princes à quelque partie de leur éducation.

Je ne suis occupé à présent que de procédures. Je me hâte de terminer mes affaires. Faites-moi le plaisir de m'adresser vos lettres à l'hôtel de Grenelle, rue de Grenelle, à Paris.

CORRESPONDAM I.

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Genève, le 15 mars 1766.

J'ai reçu, Monsieur et très-cher ami , votre lettre du 20 février. Vous m'avez fait plaisir de me dire que votre premier soin serait de tâcher de vous fixer en France. M. Durand pourrait vous être très-utile ; engagez-le , si vous pouvez, à vous faire connaître de M. de Sainte-Foy qui sait déjà qui vous êtes; c'est un homme très-porté à rendre service, et tôt ou tard vous vous en trouverez bien. Vous pouvez vous réclamer de moi auprès de lui; en m'avertissant à temps, je lui parlerai de

DE BERNARDIN DE SAINTE-PIERRE, jâ

vous comme j'en pense , et peut-être, malgré les hauts et bas de ma fortune, n'aurai-je pas perdu la possibilité de vous être bon à quelque chose.

Je vous conseille de vous occuper à écrire ce qui vous a passé sous les yeux, car la meilleure mémoire devient trompeuse, et comme vous êtes, à ce qu'il me paraît, assez peu curieux de vos ouvrages , donnez-les-moi en garde. Je serais très-aise d'avoir, par exemple, votre Mémoire sur la Finlande, et les autres pièces relatives à la Russie que vous m'avez montrées. Peut-être aussi vous reste-lil quelque chose de Pologne.

La médaille du roi de Pologne me manque; vous pourriez trouver moyen de la faire remettre , dans une lettre , à quelqu'un du bureau des affaires étrangères qui me la ferait passer dans le paquet du ministre.

J'ai conservé on ne peut pas moins de relations en Pologne et à Dresde, ma fortune n'y suffirait pas.

Me voici dans des embarras un peu plus grands que ceux que j'avais à Varsovie. On a envoyé à Genève un ambassadeur pour terminer, de concert avec des ministres suisses,

les différends qui ont pensé allumer la guerre civile dans cette république. Monsieur le chevalier de Beauteville logera chez moi avec trente personnes ; jugez de l'état où seront mes affaires après ce surcroît de dépense. La fin de tout ceci me sera, j'espère, favorable, et je ne penserai plus qu'à vivre doucement dans la belle retraite qui m'a été assignée.

J'ai beaucoup augmenté mes collections géographiques et topographiques , et je vous prie de veiller à ce qui pourrait me convenir. Les cartes, plans et vues M. S. sont ce qui m'intéresse le plus.

Donnez-moi de temps en temps de vos nouvelles.

Hennir .

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. j5

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et cher ami,

Vos lettres me font toujours un nouveau plaisir ; mais quand vous ne me donneriez pas de vos nouvelles, je trouverais dans les gazettes à satisfaire ma curiosité sur votre compte. Je n'en suis pas encore là, quand il s'agit de vous faire réponse, et je ne sais encore quelle tournure mes affaires vont prendre.

Je compte être de retour de province vers la fin de ce mois ; vous m'obligeriez de me donner un mot de lettre pour M. de Sainte- Foy, cela ferait tous les biens du monde.

j6 CORRESPONDANCE

Quoique je n'aie préparé aucun système de fortune, je pense que ceux qui disposent du sort des Etats , que ceux qui , comme vous , ramènent la tranquillité dans les républiques . peuvent bien savoir à quoi

serait propre un homme qui a sincèrement envie d'être utile à sa patrie.

Vous dites que M. de Sainte-Foy me connaît de réputation. C'est bien de l'honneur , mais encore souvenez-vous que je vous dois cet honneur-là, et que pour rendre l'obligation complète, vous pouvez me mettre dans une position à vous devoir ma fortune.

La princesse M m'a donné une lettre

pour M. Durand, lorsque je quittai la Pologne, il y a plus d'un an. C'est une lettre de recommandation bien vieille , dont je ferai cependant usage. Elle m'a marqué dernièrement qu'elle était persuadée que vous me serviriez de tout votre crédit. C'est dire beaucoup.

Vous pouvez compter sur mes Mémoires , sur la médaille du roi de Pologne et sur mon ;miitié et ma reconnaissance, sans vanité plus rares que toutes les médailles , et meilleures que toutes mes observations. L'adversité dé-

trait les petites passions, comme le vent du nord fa il mourir les chenilles. Je peux donc aimer par sentiment , estimer sans jalousie, et honorer sans envie.

Dès que j'aurai reçu votre réponse, je partirai pour Versailles. En attendant je remercie le ciel de m'avoir fait connaître un homme de mérite, et de lui préparer une carrière aussi brillante pour lui qu'utile aux autres.

Jouissez donc long-temps d'une santé qui vous conserve a vos amis. Joignez ensemble les agrémens d'une retraite délicieuse , et l'éclat qui accompagne les fonctions publiques. En Pologne, vous ranimiez la liberté; à Genève , vous rappelez la concorde ; vous aimez les arts, vous êtes sensible à l'amitié; un jour vos soins et votre expérience s'étendront à un plus grand nombre d'hommes. Qu'aurez-vous alors à désirer? N'est-ce pas régner que de faire du bien?

A l'hôtel de Grenelle, rue de Grenelle , à Paris.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et très-cher ami ,

Je me hâte de vous faire part de mes espérances : M. Durand vient de me dire que M. Dubusqlui avait promis que je serais placé comme capitaine aux colonies, ou comme ingénieur, dans le même grade, aux colonies, ou même en France , en laissant la chose à ma disposition; d'ailleurs il a paru content de mon Mémoire.

Il a ajouté qu'il ignorait si ce serait pour cette année ou pour l'autre, et m'a recommandé d'aller voir M. Dubusq de sa part. Je

compte un de ces jours en trouver l'occasion , car il doit arriver vers la fin de la semaine.

Vous me ferez plaisir de m'aider de vos conseils dans cette affaire , comme vous m'avez servi de votre crédit en intéressant en ma faveur la maison de Broglie.

Ne me dissimulez, rien, je vous prie; et, pour vous engager à me parler avec toute confiance , je vous dirai que si j'avais à me décider, ce serait pour une compagnie dans un régiment aux colonies , où les occasions d'agir seront les plus prochaines et les plus promptes.

Le corps des ingénieurs est très-respectable, mais il y règne une jalousie qui ne me pardonnerait pas d'être entré par une autre porte que celle des écoles.

Mes connaissances de mathématiques me serviront d'autant mieux dans un régiment, qu'elles y sont moins communes , qu'elles sont souvent nécessaires , enfin que ce sera une surabondance qui ne paraîtrait point dans un corps composé d'habiles gens. Voilà mes raisons ; si vous les approuvez, je les croirai bonnes.

Je compte voir M. de Sainte-Foy, et vous

prie de me donner auprès de vos amis les relations que vous croirez utiles à ma fortune.

Si j'avais quelques fonds en passant aux colonies , il me serait possible de m'acquitter de quelques dettes qui me mettent l'esprit mal à mon aise , et deux ans ne se passeraient pas que je ne les eusse acquittées.

Ne me sachez pas mauvais gré si je n'ai pas encore fait une copie de mon Mémoire. Je suis dans le moment de la crise, et obligé d'aller et de venir dans Paris, ce qui est fatigant quand on va à pied; les médecins disent que cela est fort sain , mais cela m'emploie tous les instans du jour , et m'empêche de tenir ma parole.

J'ai dîné , il y a quelques jours , chez M. le comte de Mercy qui m'a promis de parler directement au ministre. Je ne sais encore ce qu'on lui a répondu, mais dans l'intervalle M. Durand a fait son affaire. J'ai une grande confiance en lui , car il ne m'a rien promis jusqu'au moment où il a réussi. Il y a plus : je crois que je parviendrai à placer avec moi, comme lieutenant , un frère cadet , ce qui achèverait de combler mes espérances.

Je dois à M. le comte de Broglie le crédit de

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Si

M. Durand , et je vous dois la protection de M. le comte de Broglie. Recevez donc mes remerciemens dans toute la sincérité de mon cœur, et croyez que je désire bien ardemment de vous donner des preuves réelles de ma reconnaissance et de mon amitié.

Je suis pour toute ma vie ,

Votre, etc.,

De Saint-Pierre.

Paris , ce 3 décembre.

Si vous aviez ici quelqu'un de confiance à qui je pusse remettre mes Mémoires , pour vous en faire une copie, cela m'épargnerait bien de l'ennui, et vous serait plus agréable, car j'écris assez mal.

Adressez-moi, je vous prie, vos lettres à l'hôtel des Quatre-Nations, rue des Maçons, sous Fenveloppe de M. Moreau.

iomi: i.

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Genève, le 20 décembre 1766.

La multitude d'occupations désagréables dont je suis accablé depuis quelque temps, ne m'a pas laissé le moment de répondre à votre lettre, mon cher chevalier. Elle m'a fait le plus grand plaisir, et j'attends avec impatience le succès de vos espérances.

Mon avis est toujours que vous préféreriez les colonies, où vous pouvez plus aisément vous faire un nom et une fortune. Vos talens y seraient plus nécessaires, et par conséquent plus récompensés, et, comme vousFobserve/, ,

les occasions d1) être utile doivent se présenter plus facilement qu'en France.

Quant au corps de génie, vous ne pourriez guère y entrer sans faire crier quelqu'un , et vous ne seriez de long-temps à portée d'y avoir une place avantageuse.

Vous ne doutez pas , je crois , des vœux sincères que je fais pour le succès de ce que M. Durand vous a annoncé. Ne négligez point M. le comte deBroglie, il est très-actif à rendre des services; voyez aussi M. deSainte-Foy, qui peut beaucoup, surtout si vous allez aux colonies.

Je ne connais point M. Dubusq, si ce n'est pour avoir dîné une ou deux fois avec lui ; il m'a paru homme d'esprit et assez ferme dans ce qu'il entreprend; tâchez qu'il vous prenne en amitié.

Vos Mémoires me feront toujours plaisir, mais rien ne presse. Si vous passez aux colonies , vous aurez le temps et les moyens de contribuer à enrichir mon cabinet , et alors j'espère que vous ne m'oublierez pas.

Je vous embrasse bien sincèrement, et suis pour la vie, votre serviteur et votre ami.

Hennin.

A MONSIEUR HENNIN

4 uni 176G.

Monsieur et cher ami,

Depuis quelques jours je suis de retour à Paris ; mon premier soin a été de m'informer s'il n'y avait pas de lettres de Genève. Je comptais que vous m'en auriez envoyé une pour M. de Sainte-Foy. En attendant, j'ai appris que M. Durand était à Paris; j'ai profité de la bonne volonté de M. l'abbé de Broglie et de l'amitié de M. l'abbé du Neuf-Germain, son grand-vicaire, qui m'a présenté de sa part à M. Durand, à qui j'ai remis une lettre de la

princesse M M. Durand m'a dit qu'il était

moralement impossible que je pusse trouver du service, même aux colonies; il a ajouté qu'en toute autre chose il se ferait un plaisir de m'être utile; j'ai dit deux mots des affaires étrangères, mais il y a encore plus de difficulté. C'est ce qu'on appelle être tué du premier coup. J'ai cependant parlé de quelques observations , on m'a dit qu'on les verrait avec plaisir, et qu'on les communiquerait au ministre¹. C'est ce

qui n'est pas vraisemblable; mais dans ma position ne dois-je pas tout croire et tout tenter ?

J'ai parlé de M. de Sainte-Foy; on m'a répondu qu'il était trésorier de la marine, mais qu'il n'avait plus aucun département. Quoi qu'il en soit, et en attendant l'effet des Mémoires que j'ai remis à M. Durand, obligezmoi de me donner une lettre pour votre ami. Sa connaissance, comme vous me l'avez marqué, me sera utile tôt ou tard.

Je m'occupe à écrire sur les mœurs de* Russes. C'est un Mémoire que je travaille avec

' Voyez les Mémoires sur le jNord , Observations *ur ta Pologne.

soin, quoiqu'avec plus de vérité que d'agrément. Il vous est destiné, et à vous seul, car je ne sais à qui j'oserais le confier.

Quand M. Durand m'aura renvoyé mes observations, je ne perdrai pas un moment à vous en faire une copie que je vous enverrai avec là médaille du roi de Pologne, que je pourrais vous faire passer dès à présent, si vous m'indiquiez, une occasion; j'y joindrai une assez belle chrysopale qu'un ami m'a donnée en Prusse.

Pour des vues et des dessins, le peu que j'en ai fait est à Saint-Pétersbourg; d'ailleurs, en cela mes talens sont bien médiocres.

Je suis bien surpris qu'on ne m'envoie pas de Dresde la lettre que la cour m'avait promise pour madame la Dauphine ; j'écris à M. le comte Fleming, qui m'en avait donné sa parole, et à M. d' Allouais qui en fut témoin.

Vous pouvez penser que ma position n'est pas heureuse ; je n'ose former aucun projet , ni entretenir la moindre espérance.

De quelque manière que mes affaires tournent , soyez persuadé que je ne perdrai jamais de vue les obligations que je vous ai. Vous m'avez donné tant de preuves de votre amitié,

1)1. BEKÎNARDIN DE IÂJNT- PIERRE. 8?

que vous n'ayez rien à ajouter à ma reconnaissance.

A Paris, ce 4 niai 1766.

Chez M. Noguères, vis-à-vis de M. de Boulogne, près des Jacobins, rue Saint-Honoré, à Paris.

Il règne ici un tumulte où je ne suis guère accoutumé ; c'est un fracas d'équipages et de luxe de tous les genres. Tout Paris court après le prince héréditaire. Ce ne sont que des fêtes d'une magnificence de fée. On parle aussi de crimes affreux. Un homme a tué son ami, Fa mis dans une valise, après lui avoir coupé la tête. Un officier fut tué, il y a quelques jours, sans qu'on lui ait donné le temps de mettre l'épée à la main. Un autre a poignardé sa maîtresse. Jusqu'au gardien des capucins qu'on a trouvé dans sa chambre , assassine de deux coups de couteau. Voilà du désordre dans tous les états et delà gaieté; dans vos cantons on est plus tranquille et plus sage.

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Genève, le 13 juin 1766.

J'ai reçu vos deux lettres , Monsieur et trèscher ami, et j'y ai vu avec peine que vous n'aviez arrêté aucun plan pour vous procurer un établissement en France. Le moment n'est pas favorable , il est vrai, mais avec de la persévérance, vous pourriez ouvrir quelque voie.

Vous avez vu M. Durand, et vous ne Pavez pas trouvé fort accueillant, c'est son naturel. Au fond, je suis sûr qu'il vous rendrait service s'il le pouvait.

AL de Sainle-Foy a quitté les affaires étran-

DK BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. S()

gères, et paraît ne pas vouloir s'en occuper davantage; cependant, puisque vous imaginez qu'il peut vous être utile , je joins ici une lettre pour lui que vous pourrez lui remettre à son retour de Normandie.

Au défaut de ces portes qui peuvent ne pas vous conduire aussi vite que je le désirerais, j'ai imaginé de vous adresser à M. le comte de Hroglie qui a toujours eu beaucoup de bontés pour moi, et que je souhaiterais fort qu'il se prît de goût pour vous. Le caractère de son cœur et son esprit le rendent le protecteur le plus constant et le plus actif. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il faut aller doucement avec lui, vous jeter entre ses bras. Parlez de Pologne, de Russie, de madame la princesse

M , de la maison Sangusko, etc: vous serez

bien reçu. Il tient encore à ce pays où il a été long-temps aimé et estimé.

Je suis toujours attendant la fin de la médiation de Genève, pour vivre ici comme il convient à un homme qui sait se borner. Ma bibliothèque fera ma principale ressource; je l'arrange avant de l'augmenter. Du reste, Genève me paraît un pays fait pour moi, on y a peu d'amusemens bruyans, la société y est

douce et tranquille; j'y jouirai avec le temps d'une honnête aisance; que faut-il de plus quand on touche à la quarantaine?

Adieu , Monsieur ; donnez-moi quelquefois de vos nouvelles , instruisez-moi du succès de vos démarches , et soyez persuadé que vous me causerez une joie bien sincère lorsque vous m'apprendrez qu'enfin vous êtes fixé dans votre patrie , et sur le chemin des grâces que votre sagesse et vos talens doivent vous mériter tôt ou tard. Je vous embrasse bien sincèrement.

Hennin.

Je vous préviens que certain général bardé d'un cordon bleuâtre, qui vous a déjà nui auprès de M. le duc de Praslin , pourrait bien cher-

cher à en faire de même vis-à-vis M. le comte de Broglie; mais je ferai en sorte de rendre ses efforts inutiles.

A MONSIEUR HENNIN

A Ville-d'Avray , ce 18 juillet 1766.

«Tai reçu , Monsieur et très-cher ami , avec bien de la reconnaissance vos deux lettres de recommandation pour M. le comte de Broglie et pour M. de Sainte-Foy.

Deux jours avant gavais eu avec M. Durand une seconde entrevue; il était sur son départ pour T Angleterre. Il irTa paru cette fois plus disposé à me rendre service ; il m'a demandé combien de temps l'état de ma fortune me permettait d'attendre. Six mois, lui ai-je dit; il m'a répondu que ce n'était pas assez , et

qu'il fallait faire durer mes fonds un an; qu'il me conseillait de me retirer aux environs de Paris où je pourrais vivre à meilleur compte; qu'à son retour vers le mois d'octobre, je retournerais à Paris où il s'emploierait pour moi.

Je mesuislogéchezlecuré de Ville-d'Avray, à trois lieues de Paris. Je suis au milieu des bois , j'emploie le temps de ma solitude à rassembler quantité d'observations sur les pays étrangers. J'en ai sur la Hollande, la Prusse, la Saxe, la Pologne et la Russie. Il faudra au moins quatre mois avant que je puisse faire de tout cela quelque chose de supportable. Vous pouvez compter que je vous les enverrai avec celles que vous avez vues; en attendant, vous recevrez par la présente la médaille du roi de Pologne et la chrysopale dont je vous ai parlé. J'y aurais joint une cuiller d'un métal qui a toute la beauté de l'or, mais cela eût fait trop de volume; c'est une découverte qui a péri avec son inventeur, baron allemand, qui cherchait la pierre philosopale.

M. le comte de Broglie m'a assuré qu'il était sans crédit ; que M. Durand seul pouvait me rendre service; qu'il était très-difficile d'à-

\oir du sen ice comme capitaine; que la chose sérail facile comme lieutenant.

M. de Sainte-Foy m'a dit que cela était possible en s'y prenant de bonne heure pour Tannée prochaine, qu'il s'y emploierait alors volontiers, qu'il me conseillait de rédiger mes observations pour les faire valoir ensuite auprès du ministre.

Dites-moi votre avis sur le plan que je suis. Chaque pays me fournit trois différens objets.

Le premier sur le climat , la terre , sa fécondité intérieure et extérieure; les eaux, leur production et leur nature ; l'air et ses météores. Voilà pour le pays.

Dans le second, je rapporte ce que j'ai observé sur la nation en particulier ; la figure des hommes et des femmes , leurs alimens , leur habillement, leur esprit , les arts , l'industrie , les qualités du cœur, leur courage , leurs passions , leur religion.

Dans le troisième , je considère la nation en général ; l'agriculture , le commerce et la population qui en résulte ; ensuite le corps politique de l'Etat, la masse du peuple, la noblesse et le clergé : d'où il résulte le pouvoir de la nation au dehors et sa constitution

intérieure ; puis vient le gouvernement , et enfin des particularités sur le caractère du prince.

Voilà l'échafaudage de mon édifice qui deviendrait immense, si le temps, les matériaux et la tranquillité d'esprit ne me manquaient pas.

(Test ainsi que je file ma soie. J'en verrai la fin avec celle de mes forces.

On ne saurait d'ailleurs vivre d'une manière plus retirée; cette vie, quoique mélancolique, me plairait si elle pouvait durer; cependant, je

retournerai à Paris vers le mois d'octobre, afin d'être à portée d'y voir fréquemment les personnes qui s'intéressent à moi.

Vous me surprenez en m' apprenant les mauvais services d'un homme que je n'ai connu qu'en passant. Si j'ai mérité son inimitié pour être votre ami , je m'en félicite.

Je vous prie de m'adresser vos lettres sous l'enveloppe de quelque personne des affaires étrangères , si cela est possible. Quelque recherche que j'aie faite de vos lettres, je n'ai pu trouver celle où vous m'envoyez l'adresse du commis des aifaires étrangères. J'ai pris le parti de faire remettre ce paquet chez vous, a

Versailles, persuadé qu'on vous le fera parvenir.

Je suis, avec une vraie reconnaissance ,

Votre sincère ami.

S'il était possible d'engager M. Durand à me faire employer dans les affaires étrangères, en quelque commission au dehors ou au dedans , à la suite de quelque ambassade; qu'en pensez-vous? Ouvrez-moi quelque idée làdessus. Passer aux îles comme lieutenant, à mon âge, dans mon grade, sans fortune , c'est une ressource bien triste , et comment m'acquitter de ce que je dois à vous et à quelques autres amis?

Adressez-moi toujours vos lettres à l'hôtel de Grenelle, rue Saint-Honoré.

La chrysopale est une pierre découverte en Silésie, parle général Fouquet , qui en envoya une tabatière au roi de Prusse. Ordinairement ces pierres sont fort petites. Le roi lui manda s'il ne pourrait pas lui en envoyer de quoi faire une colonnade.

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Genève , le 6 août i-66.

J'ai reçu, Monsieur et très-cher ami, votre lettre de Ville-d'Avray et ce qui y était joint dont je vous remercie. J'ai vu avec plaisir que vous avez été content de l'accueil de M. Durand. M. de Sainte-Foy pourra aussi vous être utile : cultivez-les.

Je compte toujours sur vos Mémoires, mais si vous m'en croyez, vous vous méfieriez de votre projet quant à la forme à y donner. De trop grandes entreprises fatiguent; d'ailleurs il est impossible de ne pas répéter ce que les

autres ont dit, et pour se montrer capable de travailler, il n'est pas nécessaire de faire un livre. Des Mémoires particuliers plaisent quelquefois davantage que de gros ouvrages, et on les lit plus volontiers.

Vous voulez que je vous parle avec franchise; à votre place je préférerais le service militaire à tout autre, et celui de mer à celui de terre par plusieurs raisons. Vous avez des avances dans les sciences qui peuvent vous rendre utile dans les colonies : la géographie et la mécanique. Qu'importe le rang avec lequel vous y passerez pourvu que vous puissiez vous y faire connaître. J'ajoute que ces pays fournissent une ressource dont vous êtes plus en état de profiter que personne. Un bon mariage peut y réparer tous les tours que la fortune vous a joués, et vous deviendrez riche colon, au lieu qu'en Europe vous seriez peut-être long-temps un militaire malaisé. Quant à la politique, je ne conseillerai jamais à personne de suivre cet état ; il est trop incertain et environné de trop d'écueils.

Voilà, Monsieur, ce que je crois devoir vous dire pour répondre à la confiance que vous me témoignez. Je souhaite extrêmement que

TOME I

û8 CORRESPONDANCE

vous adoptiez mes idées. La retraite que vous habitez vous aura peut-être mis à portée de faire des connaissances utiles dans les personnes qui approchent Mesdames et madame la Dauphine. Profitez-en, intéressez Versailles à votre sort, et vous en tirerez parti. Vous savez que M. de Mercy vient ambassadeur en France, et pourra aussi vous être utile. J'aimerais mieux pour moi que vous fussiez fixé dans ce pays , mais si rien ne se décide promptement, allez en Amérique, aux Grandes-Indes s'il le faut , pour employer le reste de votre jeunesse à vous procurer une fortune qui vous dédommage des peines que vous avez essuyées.

Adieu, Monsieur, je suis bien sensible aux marques d'amitié que vous continuez à me donner , et vous proteste que ce sera pour moi une joie extrême que d'apprendre que vous commencez à être heureux. Ce sont les sentimens auxquels vous reconnaîtrez toujours votre sincère ami.

Voyez M. de Sainte-Foy, il me parait disposé à vous obliger, je lui ai encore écrit à votre sujet'.

DK BERNARDIN 1)1. SAINT-PIKRRE. 99

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et cher ami

Je suis également sensible aux conseils que vous me donnez sur le plan de ma fortune et de mes ouvrages. J'adopterai le premier qui d'ailleurs ne dépend pas de moi. Pour le second je vous dirai comme Médée : Video meliora, détériora sequor. Prenez que ce soient des études, voilà où se bornent mes talens. J'ai rangé mes observations dans Tordre le plus simple, des mains plus habiles les disposeront

convenablement. La science ressemble à cette fameuse courtisane d'Egypte qui de-

mandait une pierre à chacun de ses amans : je n'ai que des briques à donner, et si la pyramide doit être de marbre, il faut se contenter d'être placé dans l'intérieur.

Vous ne m'avez point parlé de M. de Voltaire dont vous êtes si voisin. Si vous étiez lié avec lui, vous pourriez l'engager à me rendre un service bien important : il a des connaissances si étendues et je lui crois le cœur si bon , que peut-être voudrait-il perdre en ma faveur un peu de son temps. Voici de quoi il s'agit

A mon retour en France, on m'a assuré que le Roi avait ordonné qu'on fit des recherches sur les descendans d'Eus tache de Saint-Pierre , maire de Calais, et que jusqu'ici on n'avait pu rien découvrir.

Je vous assure , mon cher ami , que dès mon enfance j'ai ouï dire à mon père que nous descendions de ce fameux citoyen dont les enfans furent s'établir en Lorraine. Il nous a souvent répété à mes frères et à moi le trait d'histoire comme une tradition qu'il tenait de ses ancêtres; ceux qui ont connu mon père savent bien qu'il ne cherchait pas à nous inspirer trop d'ambition. Notre fortune ne com-

portant pas des projets bien étendus, il a toujours cherché à nous inspirer de la modération dans nos vues, et ne se prêtant qu'avec bien de la peine à notre entrée dans le service, il semble nous avoir prédit ce qui nous est arrivé, faute de protection.

Quoi qu'il en soit , je n'ai trouvé dans les papiers de ma famille aucune trace qui puisse me guider jusqu'à un temps si reculé, hors notre généalogie de quatre générations jusqu'à Antoine de Saint-Pierre qui quitta Nancy pour venir s'établir en Normandie.

Si vous croyez qu'on puisse remonter par ce fil jusqu'à Eustache de Saint-Pierre, je vous prie d'engager M. de Voltaire à faire pour moi

quelque démarche à votre considération. Je sais bien que chaque plante doit porter sa fleur, mais une pareille découverte ne servirait qu'à me mettre plus à portée de servir ma patrie.

Je compte rentrer à Paris à la fin de ce mois, et me hâter de mettre toutes mes écritures au net pour la fin d'octobre. Après cela je ferai ma cour, car jusqu'ici tout occupé de mon objet je ne peux voir personne. Vous m'obligerez d'écrire à M. Moreau, de m'adresser vos

lettres à l'hôtel de Grenelle. J'irai saluer M. de Sainte-Foy, je vous suis bien obligé d'avoir réitéré votre recommandation.

A Vilic-d'Avray, ce 15 septembre 1766.

DE BEKNAKDIN DE SAINT-PIERRE. ioS

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Genève, le 30 septembre 1766.

Je suis très-aise, Monsieur et très-cher ami, que vous preniez le parti de passer aux Indes s'il n'y a rien à faire pour vous dans ce continent. Un homme sage et instruit comme vous devient précieux dans les colonies, et je me flatte de vous en voir revenir bientôt assez riche pour ne faire que ce qui vous plaira.

M. de Voltaire n'est guère à portée de faire les recherches généalogiques que vous désirez; outre que ce travail n'est pas de son ressort, il m'en faut de livres et de documents. C'est à

Nancy que vous pouvez trouver ce que vous cherchez. J'ai idée qu'il existe un nobiliaire de Lorraine, ou du moins un ouvrage qui traite de la noblesse de cette province. Vous pouvez aussi consulter les généalogies des familles de ce pays-là qui ont été publiées; celles des Châtelet, des Choiseul, etc. Il suffit souvent d'un mot pour mettre sur la voie, et peut-être tout ce dont vous avez besoin existe-t-il dans les mains de gens qui n'en ont que faire.

Faites-moi le plaisir de m'instruire de ce que vous aurez obtenu, et soyez sûr que si je puis par mes amis vous procurer quelque avantage je m'y emploierai avec toute l'activité possible. Il s'agit d'un premier pas après lequel je suis bien sûr que vous n'aurez besoin que de vous-même.

J'ai ici une place qui a été fort mal traitée depuis long-temps. Tous mes prédécesseurs s'y sont ruinés, et si on n'y a pas égard je serai forcé d'y renoncer dans quelques années. L'opulence passagère dont j'ai joui m'avait un peu gâté, ceci me rendra plus circonspect. Je suis déjà en avance de plus de dix mille livres. Si je regrette que la fortune m'ait abandonné, c'est parce qu'elle m'a mis hors d'état de

DE BERNARDIN DK SAINT-PIERRE. 105

rendre service dans l'occasion. Peut-être les choses changeront-elles.

Adieu, Monsieur; donnez-moi de vos nouvelles, et soyez assuré que rien n'altérera les sentimens d'attachement que je vous ai voués pour la vie.

Hennin.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et cher ami

J'avais attendu à vous écrire que mon sort fût décidé, et en cela j'ai eu tort, il ne faut point faire dépendre nos devoirs des événemens de la fortune puisqu'il n'y a rien de si incertain.

M. le comte de Mercy a parlé de moi à M. le duc de Choiseul qui lui a répondu qu'il voulait me connaître et me placer. J'ai volé chez le ministre qui m'a dit de revenir un autre jour, sans pouvoir se rappeler ni qui j'étais, ni ce que je voulais; si le contraire fût arrivé, j'aurais été étonné. Il \ a tant de

monde si considérable et si importun, qu'il n'y a pas moyen de se faire jour. Après plusieurs allées et venues j'ai renoncé à l'emploi très-ruineux de faire ma cour, et j'ai suivi uniquement le fil de mes anciennes espérances.

J'ai écrit à M. Dubusq par le conseil de M. Durand. Il m'a répondu fort honnêtement ([a il était prêt à me rendre toutes sortes de bons offices , mais qîC il craignait que l'affluence des demandeurs ne retardât le succès de ma demande.

Voilà où j'en suis , nageant entre deux eaux, ne sachant pas ce qui m'est réservé. Je tache de m'occuper en brouillant du papier; j'écris ça et là mes pensées sur quantité de feuilles de papier , comme la sibylle. Je vous répons qu'il y a quelquefois une telle confusion et un si grand désordre, qu'ils ne ressemblent pas mal à ces anciens oracles. Voilà comme je chasse des réflexions tristes par d'autres qui sont folles, et comme je bannis l'idée de l'avenir pour trouver le présent supportable.

Je ne vous parle point de vos affaires, la gazette m'instruit suffisamment; j'imagine que vous n'avez guère de repos. Je souhaite bien

îoâ CORRESPONDANCE

sincèrement que la tranquillité publique se rétablisse puisque la vôtre y est attachée. On dit que les environs de Genève sont très-agréables et que la société y est bonne. On peut vivre heureux quand on est content des hommes et du climat, mais vos occupations vous privent peut-être de ces avantages. C'est un malheur attaché à votre état de vivre pour les autres et non pour soi, et d'acheter par la privation des biens qui rendent les hommes heureux, la gloire de leur être utile.

J'ai l'honneur d'être avec une sincère amitié ,

Monsieur et cher ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, le 16 lévrier 1767. À l'ancienne Académie , rue de Vaugirard.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et cher ami ,

J'ai été bien long-temps sans vous donner de mes nouvelles. J'avais honte de vous mander des choses tristes.

Imaginez-vous qu'après un an de sollicitation et d'inquiétude, après avoir donné mon Mémoire, qu'on a goûté, il n'y a point eu de promotion dans les troupes des colonies. On m'a conseillé de demander du service dans le génie des colonies , on m'a persuadé que la chose était facile. C'était M. Dubusq , intendant et premier commis de la marine , qui

me donnait ce conseil. Je ne sais si quelque ennemi caché m'a rendu un mauvais service, mais on m'a répondu que l'ingénieur en chef des îles proposait cinq ingénieurs, précédemment réformés , et qu'il fallait lui en écrire pour avoir son agrément. (Test une affaire à durer encore cinq ou six mois, et dont le succès est très-incertain.

Voilà où j'en suis. Ai-je donc des ennemis, moi qui n'ai offensé volontairement personne, dont la conduite, tout-à-fait retirée, ne me répand point au dehors, dont les talents sont sans éclat et sans réputation , et dont la fortune est hien peu digne d'envie?

Malgré tant de traverses , je n'ai point perdu courage. Je trace, comme lehœuf, ce pénible sillon , qu'on appelle la vie , sans regarder devant ni derrière moi, et quand je serai au bord du fossé il faudra faire la culbute.

Outre mes observations sur les pays que j'ai vus , j'ai fait , pour m'occuper, une espèce de chronologie des souverains des huit princi-

paux Etats de l'Europe avec le caractère de chaque prince , la durée de son règne et l'étal de la nation. Tout cela, si abrégé que d;uis

une ligne de papier à lettre , j'ai tout ce qui regarde le prince, et dans la ligne delà contrepage le développement de la puissance de son royaume. Cela me forme une espèce de médailler qui m'amuse et m'instruit plus que vous ne sauriez croire. Ce sont des matériaux qui pourront me servir. Je m'occupe à présent d'un Mémoire pour M. le duc de Choiseul, afin de lui rappeler, s'il se peut, le souvenir d'un homme dont il a dit qu'il ne fallait pas laisser le zèle de côté. Cet essai a pour objet de prévenir la désertion.

Ce petit travail m'a engagé dans des recherches sur la nature de notre esprit militaire, et j'ai trouvé dans mon médailler, que depuis Clovis jusqu'à Louis XIV, nos soldats ont été des fanatiques, et que cet esprit venant peu à peu à décroître, la désertion a toujours été en augmentant, etc. En voilà assez pour vous faire entrevoir l'utilité de mon petit abrégé , que je n'eusse pas soupçonné devoir s'étendre jusque-là.

Je vous dirai encore , car je n'ai rien à vous cacher, que j'ai recueilli sur le mouvement de la terre des observations, et que j'en ai formé un système si hardi, si neuf et si spécieux,

que je n'ose le communiquer à personne. Je le laisse dormir en paix , car je me défie de ma solitude où l'on peut , sans s'en douter, se familiariser avec les idées les plus absurdes.

Vous pouvez voir par-là que je m'accroche à tout, et que je laisse flotter çà et là des fils comme l1 araignée, jusqu'à ce que je puisse ourdir ma toile.

Je ne vous dissimulerai pas cependant que je n'aie été vivement affecté de l'indifférence froide de M. Durand qui, avant de partir pour l'Angleterre, me conseille d'aller vivre dans mon patrimoine, lui en qui j'avais mis toutes mes espérances , à qui je n'ai rien caché de mes affaires, et sur le crédit duquel j'ai sacrifié un an si inutilement.

D'ailleurs, je ne lui reproche que son stoïcisme . qu'on doit , ce me semble, garder pour soi uniquement.

Cette espèce d'abandon universel de protection, d'espérances, ce projet si long-temps conduit et si rapidement renversé, tout cela m'a donné une petite maladie d'ennui ou de déplaisir qui m'a retenu neuf jours au lit. C'était une affection sur la poitrine avec une fièvre continue. Je me suis guéri de tout cela sans médecin. La nature s'est tirée elle-même

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 113

d'affaire, parce que personne ne Ta interrompue.

Il y a quelques jours que , sortant pour la première fois, et m'étant amusé a lire la Gazette de France , je fus fort surpris d'y voir le nom de M.lebaron de Breteuil, que je croyais en Suède. Je n'eus rien de si pressé que d'aller élu/ lui, car je me rappelais l'amitié qu'il menait témoignée en Russie.

J'ai eu le plaisir de voir qu'elle n'était pas diminuée. Je lui ai conté tout ce que j'ai fait ici. Il m'a offert de parler à M. de Praslin , et m'a assuré, avec le témoignage de l'intérêt le plus vif, qu'il mettrait à me servir toute la chaleur que je lui connaissais. Il m'a dit d'aller voir de sa part M. de Sainte-Foy. Mais en vérité , c'est un oiseau, il n'est pas possible de le joindre. Je lui ai écrit une lettre après avoir été chez lui bien des fois. M. de Breteuil m'a dit qu'il comptait finir mon affaire dans le voyage de Compiègne, qu'il avait pour parent et pour ami le gouverneur de la Martinique.

Je lui ai parlé de vous, et j'ai eu le plaisir de voir qu'il vous estimait autant que vous le méritez. II ne sait pas pourtant toutes les obli-

TOMF. I 8

1 1 4 COR R ESPONDANCE

gâtions que je vous aF, car notre conversation fut interrompue par des visites.

Une seule chose m'affligeait pendant ma maladie : c'était , en supposant le dernier événement, de partir d'ici sans avoir pu donner a trois ou quatre personnes des témoignages de ma reconnaissance. J'avais donc disposé de tout ce qui m'environne , et vous réservais toutes mes paperasses si vaines et si inutiles. Vous eussiez ri de tant d'idées éparpillées, comme les feuilles de la sibylle. Laissez-moi encore lécher mon ours. Le temps qui mûrit ma raison en rendra les fruits plus dignes de vous. Peut-être même la fortune ne me sera pas toujours contraire, et j'augure beaucoup de M. de Breteuil. Conservez-moi votre amitié , et soyez persuadé que je n'ai rien tant à cœur que de vous donner des preuves de la mienne.

Je suis avec toute la reconnaissance et l'estime possible, Monsieur et cher ami, Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, le 9 juillet 17G7.

A l'hôtel du Petit-Luxembourg , rue de Tournon.

i)l BERNARDIN DI SAINT-PIERRE. M J

Que ne sais— je encore en Pologne pour prendre ma revanche! J'ai prédit, il y a près de quatre mois, que le roi Stanislas aurait le sort du dernier due de Lorraine; mais sa chute ne sera pas si heureuse. Que de sujets de réflexion pour ceux qui ne regardent la vie que comme une comédie!

Je finirai ma lettre par une belle pensée d'Euripide. Il faut bien vous dédommager de mon verbiage.

« Les Dieux, dit-il, se jouent de la prévoyance des hommes, et trompent également leurs espérances et leurs craintes. Ils arrêtent des

événemens que tout le monde attendait , ouvrent des passages et des chemins inconnus, et font réussir des desseins en apparence impossibles.)>

Le prince Radjivil devrait faire graver en lettres d'or cet aphorisme sur le frontispice de son palais.

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Genève, le 30 août 17< >7 -

Vous m'avez affligé véritablement, Monsieur et très-cher ami, par le récit de vos disgrâces. Je n'y conçois rien. M. Durand était à portée de vous rendre service , et vous connaissez plus de gens qu'il n'en faut pour trouver quelque débouché.

J'espère quelque chose de votre Mémoire sur la désertion. M. le duc de Choiseul a, à ce qu'on m'assure, cet objet fort à cœur, et c'est une chose qui lui méritera la reconnaissance de tous les hommes sensibles et de tous

les bons Français. Je suis plus à portée que personne devoir combien de sujets le Roi perd tous les jours. Il y aurait bien un moyen fort simple pour prévenir ce malheur, ce serait de rendre l'état de soldat meilleur à proportion de ses années de service; mais nous ne sommes pas assez, riches pour adopter ce moyen.

Faites toujours paraître votre système sur le mouvement de la terre sans y mettre votre nom. Vous sonderez le sentiment des savans, et si Ton vous bat avec de trop fortes armes, vous garderez l'incognito. A propos de systèmes, connaissez-vous celui du Père Bosco- A\itz ? je vous assure qu'après sa courbe on peut tout produire avec de l'esprit et un peu de géométrie.

Si vous étiez fixé et heureux, je vous dirais: Ne faites qu'une seule chose; mais le malheur veut des diversions , et la variété de vos occupations est précieuse dans ce moment.

Je suis très-aise que vous ayez rejoint M. le baron de Breteuil; si ce-lui-là ne vous sert pas de bonne foi et avec chaleur, il me trompera fort. C'est un des hommes dont je fais le plus de cas. Attachez-vous à lui. Dans le cours des probabilités, il doit marcher d'un pas lent

118 CORHESPOINDAÏNCE

mais assuré aux premières places. S'il pouvait vous mener avec lui en Hollande, vous lui deviendriez utile , et qui sait si la fortune ne vous attend pas dans ce magnifique bournier.

Je n'aime point vos idées noires, mais je vous les pardonne ; quant à ce dont vous me parlez, j'vous assure que je voudrais que vous fussiez en état de le mettre sur une carte. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles, particulièrement si elles sont telles que je l'espère.

Je vis ici occupé de détails assez plats ; la retraite que j'avais cherchée se change en un bois d'épines, dont je ne me tire sans écorchure qu'en allant doucement et avec précaution. Ce qui me fâche le plus, c'est qu'accoutumé à l'aisance, j'aurai peine à en jouir ici. Mon traitement n'est nullement calculé sur le pays que j'habite; et, si j'avais dix ans de moins, je serais bientôt réduit au sort de mes prédécesseurs qui sont morts insolubles. Mais un peu d'expérience me rendra sage, et si on ne veut pas me mettre à portée de vivre ici déceunent, je demanderai pour première grâce la liberté d'aller vivoter à Paris. Triste salaire de vingt ans de travaux, mais dont un

peu de philosophie peut consoler; de tous ceux qui ont suivi la même carrière que moi depuis la paix d' Aix-la-Chapelle, je suis presque le plus mal traité, et il y en a qui ont fendu les nues. Grand bien leur fasse! je souhaite qu'ils soient aussi contents dans leur opulence que moi dans ma médiocrité.

Adieu, mon cher ami; je ne puis vous dire à quel point je souhaite de vous voir hors du labyrinthe où vous êtes. La fortune m'a mis hors

de la sphère de ceux qui peuvent, d'un mot, faire le sort d'un homme de mérite, et c'est, je vous assure, tout ce que je lui reproche.

Je vous embrasse , et vous prie de me regarder toujours comme le plus sincère et le plus constant de vos amis.

Hennin.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et cher ami ,

Je me hâte de vous mander que j'esuis enfiu placé à rile-de-France , en qualité de capitaine-ingénieur du Roi. Mes appointemens sont de cent louis par an. Mon départ de Paris est fixé à la fin du mois , et de Lorient dans le cours de décembre.

Ne différez donc pas de me répondre surle-champ par la voie des bureaux, afin que votre lettre me parvienne partout où je pourrai être.

(Test à M. le baron de Breteuil que je suis

DE HKliNARDIN DE SAUTT*- PIERRE. i'H

redevable du succès de cette affaire, dont le terme paraissait s'éloigner de plus en plus. Il <\ mis dans cette sollicitation une ardeur sans laquelle lieu n'eùt réussi. Il y a joint des témoignages d'amitié qui me pénètrent de reconnaissance et d'attachement. Il m'a procuré des facilités sans lesquelles il m'eût été difficile de compléter mon équipage ; enfin il m'a présenté à M. le duc de Praslin qui m'a fait l'accueil le plus gracieux.

Il doit me procurer des lettres pour le commandant de l'Ile-de-France. Je vous prie , mon cher ami, si vous avez quelques relations dans ces pays-là, de les joindre aux siennes. Si, avant mon départ de Lorient, où je vous prie de n'adresser vos lettres sans retard, vous pouviez me faire trouver quelque crédit, je pourrais m'acquitter aisé-

ment de ma dette envers vous. On me passe un bagage de deux mille pesans , et , faute d'Wgent , je ne pourrai profiter de cet avantage.

Si cela ne se peut, ne me refusez pas du moins la satisfaction de recevoir de vos nouvelles.

.récris à tous mes amis pour leur faire mes <i dieux; c^est un grand déplaisir de partir sans

recevoir de réponse de la plupart. J'en ai en Russie, en Pologne, en Saxe, en Prusse. Quand les reverrai-je? où en trouver de semblables? il n'y en a point à qui je n'aie quelque grande obligation , et qui ne soit à quelque égard digne d'une estime universelle.

Je ne manquerai pas avant mon départ d'aller saluer M. le comte de Broglie et M. de Sainte-Foy, s'il m'est possible de le joindre.

J'ai été voir ici la princesse Strasnik chez laquelle j'ai dîné. Elle vient d'accoucher d'une petite princesse.

N'oubliez pas, lorsque vous m'écrirez aux Indes, de me marquer ce qui se passe en Pologne; dans le pays que j'habiterai les gazettes sont rares. Le jeu qui se passe en Pologne m'intéresse, j'en voudrais bien voir la fin. Il ressemble au jeu d'échecs où un pion peut faire échec au roi.

En revanche de la bonne correspondance que vous me tiendrez, je vous préparerai un journal de mon voyage. J'y mettrai comme dans un sac tout ce qui me tombera sous la main , et quand vous l'aurez lu et approuvé , vous en disposerez à votre plaisir.

Adieu, mon cher ami, le temps et les ex-

pressions me manquent à la fois; visites à faire, équipage à former, amis qu'on quitte : tout cela se croise et me laisse à peine le temps de mettre un peu d'ordre par-ci par-là. Pour peu que j'aie de loisir à Lo-

rient, je vous écrirai sous l'enveloppe de M. Moreau, et remettrai votre lettre à quelque commissaire de la marine.

Votre sincère ami ,

De Saint-Pierre.

Mon adresse est à M. D. S. -P., capitaineingénieur du Roi à l'Ile-de-France.

A Paris, ce 20 novembre 1767.

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Genève, le 27 novembre 1767.

Avec quelle satisfaction, mon cher chevalier, n'ai-je pas appris qu'enfin vous sortiez de Fétat d'incertitude où vous étiez depuis tant de temps ! Vous voilà dans une place convenable qui peut devenir avanta-geuse. Le pays que vous allez habiter passe pour aussi bon qu'il est beau. Vous ne serez qu'à un pas de File de Bourbon , dont j'ai entendu célébrer les agrémens par beaucoup de personnes. J'espère que j'aurai par vous la confirmation de tout ce que nous disent les voyageurs de ces

DE RERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1 q!)

riantes contrées. Ne me laissez pas ignorer, je vous prie, votre sort, vos occupations, vos espérances.

Si j'étais a Paris, je ferais tout mon possible pour vous procurer les moyens que vous désire/, pour profiter de ce qu'on vous laisse Ht1 place dans le vaisseau, mais d'ici je ne suis pas en état de le faire. On m'a donné comme recompense une place ruineuse , et j'ignore même si je ne serai pas dans l'impossibilité d'y rester, vu la disproportion entre mon revenu et les dépenses auxquelles je suis astreint.

Vous ne me parlez point de vos papiers et "Mémoires. Emportez-vous tout cela dans votre île, et que comptez-vous en faire? S'il y avait eu quelque avantage ou quelque honneur à retirer de vos collections , je m'en serais chargé avec plaisir.

Vous ferez très-bien de voir à votre départ toutes les personnes dont vous me parlez; on ne saurait trop conserver de liaisons avec la métropole quand on s'en éloigne autant que vous allez le faire.

Je vous rappellerai la promesse que vous me faites pour le journal de votre voyage. Quoique les pays que vous allez voir soient

très-fréquentés , il nous manque encore bien des détails curieux qui ont été négligés; mais ce qui manque le plus c'est Tordre dans les relations, et je suis bien sûr que les vôtres ne seront pas dénuées de cet avantage.

Adieu donc j mon cher chevalier ; ne me laissez pas trop languir après vos lettres ; j'espère d'ici à un an jouir de plus de tranquillité que je n'ai fait jusqu'à présent , et pouvoir, quand je vous écrirai, entrer dans quelques détails intéressans sur ce qui se passera dans notre Europe. Je vous embrasse bien tendrement , et souhaite que vous trouviez par-delà la ligne tout ce qui pourra vous assurer un sort agréable dans votre patrie, à laquelle, sans doute , vous ne renoncez pas. Vous connaissez les sentimens avec lesquels je suis pour la vie votre sincère ami.

Hennin.

îsTO 53.

A MONSIEUR HENNIN

J'ai trouvé , mon cher ami , votre lettre à mon arrivée à Lorient. J'ai différé d'y répondre, afin de ne rien laisser à vous mander. Nous partons demain , les vents sont favorables. Je suis pénétré de votre amitié que l'absence et vos occupations n'altèrent point. Vous faites en vérité

trop d'honneur à mes Mémoires; un jour je les rendrai plus intéressans et plus dignes de vous lorsque vous les aurez corrigés. Si la mort me prévenait, j'en ai disposé par testament : une partie au baron de Breteuil , à qui je n'ai pu les refuser; le reste à vous, et, en vérité, c'est agir de ma part avec confiance. Je ne connais pas trois per-

sonnes à qui je voulusse montrer mes brouillons. Si je prétendais à leur estime , il y a de quoi me juger fou.

Parlons de mon voyage dont je ferai le journal. Nous avons pour principal passager un colonel , M. de Modave, qui a tout l'esprit qu'on peut avoir; je le crois chargé d'un commandement. Un de mes amis, M. de La Marche , passe avec lui. Vous Pavez pu voir en Pologne.

Notre vaisseau, le marquis de Castries , est de sept cents tonneaux, ce qui fait une assez belle coquille. On m'a fait une petite chambre où je couche avec mon chien , c'est nn ami de deux ans e< un ami fidèle.

Mon cher ami, on tire le canon du départ. Je me hâte de Unir ma lettre. Donnez-moi souvent de vos nouvelles par la voie des bureaux. Adieu, je vous embrasse de tout mon caMir.

Je suis pour la vie votre bon ami.

DE S. UNT-PlKRRK.

A fiOrinil , ce 18 février 1768,

<~H^<H~ft*^*<^*^*^*^

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et cher ami

Je me hâte de vous rendre compte des principaux événemens de mon voyage par le vaisseau la Paix, commandé par le capitaine Burlaine , qui doit partir d'ici le 4 d'août pour se rendre à Lorient.

Nous partîmes du Port-Louis le 3 mars , et le 5 du même mois nous essuyâmes , à la hauteur du cap Finistère, un coup de vent qui nous mit en danger et nous inquiéta pour l'avenir, car nous nous aperçûmes que le vaisseau gouvernait mal. Un coup de mer, qu'on

TOME I. g

130 CORRESPONDANCE

ne put éviter sur le gaillard-d'avant, rompit quelques barreaux du pont, enleva la petite chaloupe , et emporta le maître d'équipage avec trois matelots; un seul fut sauvé dans les hauts bancs où la mer le rejeta après lui avoir fracassé la main et l'épaule.

Nous eûmes les vents favorables jusqu'aux Canaries. Nous passâmes au milieu, et nous vîmes Gomère , Palme , l'île de Fer, et au loin le célèbre pic de Ténériffe, qui ressemble à un teton. Je dessinai la vue de ces îles fortunées où il n'était pas permis de descendre; enfin, deux mois après notre départ , nous passâmes la ligne sans avoir éprouvé d'autres inconvéniens que des calmes sans chaleurs extraordinaires. Le 22 juin nous nous trouvions presque nord et sud de Madagascar, lorsque nous essuyâmes une tempête affreuse. A minuit, un coup de mer enfonça les sabords de trois fenêtres de la grande chambre, et y jeta plus de vingt barriques d'eau. A deux heures et demie du matin nous entendîmes trois coups de tonnerre à deux minutes d'intervalle ; le dernier fit le bruit d'un coup de canon de vingt-quatre tiré à portée de pistolet. Aussitôt nous sentîmes dans la grande chambre une

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 131

forte odeur de soufre. Je moulai eu haut où Poil venait d'appeler tout l'équipage. Le grand mat était brisé en cinq ou six endroits, le mât de perroquet avait été emporté; il ne restait plus qu'un tronçon du mât

de hune qui pendait avec quelques agrès, accroché aux barres de hune. On examina partout , dans la crainte que le feu ne se fût communiqué au vaisseau , mais on n'aperçut aucune trace de noirceur ni même d'odeur dans les crevasses du grand mât où la foudre avait passé.

Le matin du 23 le vent devint si violent que le peu de voiles nécessaires pour gouverner fut emporté. Nous restâmes vingt-quatre heures en travers, à sec, balottés par une mer affreuse; le beau temps revint, et nous vîmes à bout de fortifier le grand mât. Enfin nous arrivâmes, le 14 juillet, à l'Ile-de-France, malgré le scorbut qui nous enleva neuf hommes, et mit tous les matelots, à l'exception de sept , hors de service. Les passagers et les officiers faisaient la manœuvre.

C'est une observation digne de votre humanité, de représenter à ceux à qui il appartient de réformer les abus, que la compagnie des Indes, pour épargner une relâche qui ne

1 32 COU KESPOXDANCE

coûterait pas plus de mille écus , sacrifie la vie de quantité d'hommes quelle expose à une navigation de près de cinq mois sans aborder à aucune terre. Cette perte est si réelle qu'elle se monte, année commune, à vingt hommes par vaisseau qui meurent du scorbut , et cette année-ci le Massiac et la Paij en ont perdu plus de cent chacun, et ont, par-là, manqué leur retour en Europe.

J'ai fait un journal exact de ma navigation que je compte avoir le plaisir de vous communiquer un jour. Il paraît que l'intention de la cour était de m'employer à relever l'établissement de Madagascar; mais celui qui en est chargé en chef, et dont je vous ai parlé dans ma dernière , est un méchant homme , jaloux à l'excès , et qui a eu pour moi beaucoup de mauvaises façons. J'ai prié M. Dumas d'employer ici, où d'ailleurs je suis attaché par ma commission.

J'ai été fort bien reçu de M. Dumas et de M. Poivre. En attendant qu'on m'emploie, je cherche à m'arranger ici où la vie est, à peu près,

une fois plus coûteuse qu'à Paris. I ne pension vaut cinquante écus par mois; une petite chambre sans meuhles, dix rns. Je n'ai

apporté ici ni pacotille ni urgent; ce n'est donc qu'à force d'économie que je pourrai acquitter peu à peu mes engagements , et surtout les derniers que j'ai contractés à Paris.

Adieu, mon cher ami; vivez heureux, et portez-vous bien; pensez quelquefois à moi, et faites-y songer ceux de mes amis que la fortune a disperses çà et là. Je leur écris à tous, car j'ai de la peine à oublier ceux que j'ai une fois aimés; cela me jette environ dans vingt-quatre correspondances répandues dans toute l'Europe . Tout ce qui me semblera mériter quelque observation sera recueilli, afin qu'un jour mes amis puissent jouir du seul bien qui soit en ma disposition.

Adieu, je vous embrasse de tout mon cœur; ne m'oubliez pas, et soyez sûr du sincère attachement avec lequel je serai toute ma vie.

Monsieur et ami ,

Votre, etc.

Au Port-Louis de. l'Ile-de-France , ce 3 août 1768 Mes complimens à nos amis communs.

W*rH^*±++++**+Wrï*W**M^WMW^ ***

ÎNTO 55

A MONSIEUR HENNIN

MON TRES-CHER AMI

Je profite avec empressement du vaisseau la Boudeuse, commandé par M. deBougainville, pour me rappeler à votre souvenir. M. de Sainte-

Foy m'avait remis pour lui une lettre qui m'a procuré sa connaissance. Je ne sais comment, en parlant de M. de Sainte- Foy , la conversation a tombé sur vous. Il m'a dit qu'il était beaucoup de vos amis, que vous aviez étudié ensemble, et m'a parlé de vos talens pour les affaires , enfin il m'a paru qu'il vous était aussi attaché que moi ; je vous

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 135

en félicite. Cet officier revient à Paris couvert de gloire : il a découvert dans la mer du Sud des terres plus grandes que l'Europe , une île de quatre cents lieues de longueur , une autre très-peuplée où aucun vaisseau n'est abordé. Cette île , appelée Taïti par les naturels , a été surnommée File de Cythère par les Français. Les femmes y sont charmantes et adorées. Les habitans vivent en commun sans faire la guerre à personne; ils ne connaissent point le fer : leurs haches sont de pierre, leurs flèches sont émoussées. Les bonnes gens se croyaient

seuls dans l'univers. On y a trouvé la

universellement répandue ; ainsi voilà une misère de moins que leur vaudra la connaissance des Européens.

J'ai dîné avec un Cupidon de cette terre australe que l'on a embarqué de son consentement; il est laid, mulâtre, portant barbe, les cheveux noirs et rudes comme du crin. Il pleure quelquefois , et paraît regretter fort sa patrie dont chaque jour va l'éloigner.

Enfin, M. de Bougainville publiera sans doute ses découvertes. Jusqu'ici on garde un grand secret sur la position de cette île ; je ne vous en dirai donc pas davantage.

136 CORRESPONDANCE

On attend ici avec empressement les secours d'hommes et d'argent promis par la cour à la colonie. Il n'y a aucune fortification respectable , et il me semble qu'on a trop compté sur la défense naturelle de File.

Je rassemble des observations de toute espèce pour charmer ma solitude et mon loisir. Ce malheureux pays , éloigné de tout commerce, est divisé par la discorde des chefs; il n'y a point de société, tout le monde y est pauvre et accablé de dettes; les vivres y sont très-chers : le bœuf vaut dix-huit sous la livre, le pain six sous; jugez de ce qu'on peut faire avec cent louis d'appointemens, et pour quatorze cents livres de dettes à payer dans la première année.

J'espère cependant faire honneur à mes affaires ; mais il ne faut songer ni à la fortune , ni à quelque projet utile à la colonie, faute de moyens pour les exécuter.

Si vous trouvez l'occasion de me faire passer les gazettes , vous me ferez un présent fort agréable , car on vit ici dans une ignorance absolue des affaires publiques.

Je vous prie de me faire adresser vos lettres par la voie des bureaux ou de la compagnie

DE BERNARDIN DE 8 AHfT— PIERRE. k5j

des Indes, car je n'ai personne chargé à Lorient de les retirer de la poste.

Adieu, mon cher ami, portez-vous bien, et croyez que rien ne peut m'être plus agréable que de recevoir souvent de vos nouvelles.

Je suis pour toujours votre sincère ami.

De Saint-Pierre.

Vous me ferez le plaisir de me parler de la
princesse M et de la Pologne. Numérotez,
s'il vous plaît, les lettres que vous m'écrirez.

P. S. Le Massiac vient d'arriver avec un nouveau commandant. On nous annonce le chevalier Desroches pour gouverneur général. Je ne

sais si toutes ces révolutions me seront favorables. Je ne m'étends pas beaucoup à cause du nombre considérable de lettres que j'ai à écrire.

Au Port-Louis de l'Ile-de-France , ce 6 décembre 1768.

Monsieur et cher ami ,

Depuis mon arrivée dans ce pays, je n'ai reçu aucune nouvelle de l'Europe. Voilà cependant la troisième lettre que je vous écris. Il y a de quoi perdre patience. Il n'y a pas ici de quoi se dédommager. Il n'y a point de société parce qu'on y est pauvre , intéressé et méfiant ; il n'y a point de promenade , faute d'arbres ; on ne peut s'occuper de sa fortune faute d'argent, ni de cette brillante vapeur qu'on appelle la gloire, parce que tout le monde cherche à ramasser quelques piastres pour aller vite les dépenser à Paris.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1 3g

Je n'exagérerai pas quand je vous dirai que jamais je ne me suis trouvé si à l'étroit. Il est vrai que j'acquitte cette année mes dettes contractées avec les marchands de M. le baron de Breteuil. Ainsi à la porte des Indes on peut être fort loin de la fortune.

On attend ici avec impatience M. le chevalier Desroches , notre nouveau gouverneur. J'espère lui être recommandé par M. le baron de Breteuil qui m'avait fait faire sa connaissance à Paris. Tout le monde se flatte qu'il nous amène l'abondance.

Vous aurez su sans doute qu'on avait tenté de rétablir le fort Dauphin à Madagascar. Ma bonne fortune a voulu que le commandant m'ait retenu ici. Voici ce qui vient de s'y passer.

M. de Modave est parti d'ici pour Madagascar au mois de septembre avec cinquante soldats de la légion ; les officiers et les volontaires qu'il avait amenés d'Europe et quelques artisans. Cette petite troupe pouvait être de quatre-vingts personnes.

A son arrivée au fort Dauphin il en trouva les peuples voisins en guerre , suivant leur ancien usage. Ces guerres consistent dans des

14° CORRESPONDANCE

courses où ils tâchent d'enlever les habitants des villages ennemis , qu'ils viennent vendre ensuite à un chef de traite français pour des fusils et de la poudre.

Cette disposition d'esprit de ces peuples fripons et paresseux ne s'accordait pas trop avec les projets d'agriculture et de commerce dont M. de Modave les croyait capables. Il jugea convenable de faire alliance avec un des principaux chefs, qui venait de dépouiller son père. Cette alliance et cette paix se conclut au moyen de quelques bouteilles d'eau-de-vie. On donna à M. de Modave par-dessus le marché douze lieues de terrain aux environs du fort Dauphin.

Après cette donation, M. de Modave , qui n'en était pas plus riche , jugea à propos de faire un détachement pour reconnaître au nord les peuples voisins de la mer. Il paraît que le but de M. de Modave était d'établir en même temps une communication jusqu'à Foule-Pointe où est notre second établissement. M. de La Marche de Courmont, qui m'a quelquefois parlé de vous et que j'avais vu en Pologne, fut destiné à reconnaître à la tête de quinze personnes le territoire d'Ainboule, et à

remonter jusqu'à Manan/arv, à soixante-dix lieues du fort Dauphin et un peu plus d'à moitié chemin de Foule-Pointe.

On les expédia avec des vivres, des munitions et quelques noirs pour les servir; pendant cet intervalle le vaisseau qui avait apporté madame de Modave retourna à l'Ile-de-France solliciter de nouveaux secours. On détacha le vaisseau du roi F Ambulante qui conduisit au fort Dauphin madame de Modave, quelques volontaires, un renfort de \ingt-cinq soldats et de nouvelles provisions.

Ce vaisseau arriva dans le mois de novembre. On venait d'apprendre que le sieur de La Marche était resté à trente lieues de-la; les vivres étaient consommés, une partie de sa troupe était malade, il était d'ailleurs survenu plusieurs altercations; quelques volontaires récusaient l'autorité du sieur de La Marche qui n'était revêtu par la cour d'aucun emploi. On avait été sur le point d'en venir aux mains avec les noirs qu'on ne ménagea il pas assez.

Le sieur de La Marche écrivit sa situation à M. de Modave qui détacha quelques personnes pour leur porter des vivres et se joindre à

14^ CORRESPONDANCE

eux. Ils revenaient déjà sur leurs pas. La plupart étaient attaqués de la même maladie ; c'était une fièvre qui durait quatre à cinq jours avec de petits redoublemens vifs, ensuite succédaient quatre à cinq jours de repos, puis la fièvre recommençait et enlevait ordinairement le malade le douzième jour.

De quinze personnes qui composaient ce petit détachement, il en est mort onze , parmi lesquelles on compte le sieur de La Marche, le sieur de La Coloniesie, officier de la légion , MM. de La Richardie et Fitgeac, volontaires ,

un chirurgien Le mal s'est communiqué à

ceux qui ont été au-devant d'eux et de-là s'est répandu dans le fort.

Lorsque le vaisseau V Ambulante a mis à Ja voile au mois de décembre pour revenir ici , on comptait cinq personnes de mortes clans Fétat-major, cinq autres mourantes, vingt soldats de morts, autant de malades. Ce malheur, arrivé au milieu de la mauvaise saison, faisait craindre pour cette petite troupe de cent personnes environ et déjà réduite aux trois quarts.

On venait d'apprendre de Foule-Pointe où depuis un an nous avons un poste de trente-

doux soldats , qu'ils étaient ivouoraus. On a détaché un petit vaisseau pour les ramener s'il en est temps encore.

Quant à M. de Modave, il demande de nouveaux secours en hommes et en vivres , mais la saison orageuse où nous sommes, les besoins de cette colonie et la prudence ne permettent pas de rien faire pour eux avant le mois d'avril. Au reste, le chevalier Desroches qu'on attend incessamment décidera s'il est utile de poursuivre un établissement qui de tout temps a été le tombeau des Français.

Si l'on m'eût envoyé avec M. de Modave, il est probable que j'aurais été de ce détachement , il y a onze à parier contre quatre que j'y serais resté. Pour vous compléter mes nouvelles , vous saurez que les Anglais sont toujours en guerre dans l'Inde avec les Marattes. Nos affaires n'en prospèrent pas mieux, on dit que tout manque à Pondichéry. Le vaisseau le Petit-Choiseul a péri à l'embouchure du Gange; on a sauvé les hommes et les effets.

Je compte qu'en reconnaissance des nouvelles dont je vous fais part, vous m'instruirez de ce qui se passe en Europe. Vous n'oublierez

144 CORRESPONDANCE

pas la Pologne où j'ai eu la première fois le bonheur de faire votre connaissance.

Adieu , mon cher ami , je vous embrasse et suis avec une constante amitié ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Au Port-Louis de l'Ile-de-France, ce 22 janvier 1769.

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Genève, le 16 juin 1769.

Quand on est aussi éloigné l'un de l'autre que nous le sommes, Monsieur et cher ami , du moins devrait-on s'écrire par toutes les occasions qui se présentent. Je vous donne cependant le mauvais exemple de la plus grande inexactitude. Vous me le pardonneriez si vous saviez dans quelle agitation j'ai vécu à Paris cet hiver. J'y étais allé pour différentes affaires qui n'ont pas toutes également réussi , mais je suis parvenu à faire bonifier mon état, et dans un ou deux ans je

TOME I. IO

me trouverai fort à mon aise. Le ministre m'a témoigné beaucoup de bontés. Comme je ne demande qu'à servir paisiblement le Roi dans ma résidence suisse , je ne prévois pas que rien puisse changer ces favorables dispositions. Moins de devoirs , moins d'occasions de déplaire. J'ai trouvé un port après bien des orages, je m'y fixe, et j'espère m'y trouver toujours bien.

Vous n'en êtes pas encore au même point , mais vous servez votre patrie, et dans les contrées où elle vous emploie , il y a des exemples que ce qui paraît d'abord peu avantageux devient le chemin de la fortune. Sage et instruit comme vous l'êtes , j'espère que vous trouverez, mille occasions de travailler à votre réputation et à votre bien-être; surtout ne dites point comme vous avez fait jusqu'ici : J'écirai , je publierai; écrivez , publiez et rapportez-vous-en à vos amis pour faire valoir vos ouvrages.

Si vous pouvez m'envoyer des dessins des pays que vous habitez , vous me ferez le plus grand plaisir. Je forme un atlas qui est déjà un des plus beaux qui existent ; il renferme les caries , plans , vues, monumens et habille-

inens de toute la terre autant que j'ai pu les recueillir.

Je ferai usage, ou plutôt je l'ai déjà fait, de votre remarque sur la nécessité d'une relâche pour les vaisseaux qui vont à l'Ile-de-France. Il doit \ avoir de si grands changemens dans cette partie, qu'il faut espérer qu'on pensera au \ incou \ éniens qui résultent de l'usage dont votre équipage et ceux du Massiac et de la Paix ont fait la triste épreuve. Mais vous savez ce que peut chez nous la voix d'un particulier qui ne veut rien imprimer, et qui n'approche des ministres que pour leur parler de sa partie; quoi qu'il en soit, ceux qui nous gouvernent veulent le bien, et quand l'intérêt particulier ne ferme pas l'accès à la vérité , elle est sûre de se faire entendre. Ici c'est une faute d'administration mercantile qu'un mot peut réformer , et que personne n'est directement intéressé à soutenir : ainsi on peut se flatter d'être écouté.

Votre journal me fera très-grand plaisir , et si vous avez du loisir , je vous prie de me l'envoyer, ainsi que vos remarques sur le pa \ s que vous habitez; tôt ou tard j'en ferai usage, et \ (mis pouvez être sûr d'en recueillir l'honneur.

148 CORRESPONDANCE

J'ai vu M. de Bougainville ' et son Otaïtien. Ce voyage, dont il m'a fait F amitié de me confier la relation , est assurément un des plus curieux qui se soient faits.

Ce que vous me dites de la cherté des vivres où vous êtes m'étonne , le territoire de votre île passe pour fertile : quant au bœuf, je crois que passé le Cap on n'en devrait jamais manger. Examinez cette question avec vos docteurs si vous en avez , et prêchez d'exemple en prenant des nourritures moins alcalines.

Personne n'est moins à portée que moi de vous envoyer des nouvelles et surtout les gazettes qu'il faudrait faire traverser toute la France pour qu'elles parvinssent à Lorient. Je vais écrire à un ami à

Paris qui vous en rassemblera et vous les fera passer par quelques occasions.

La princesse M.... était partie de Paris peu de jours avant que j'y arrivasse ; je la crois à Teschen avec beaucoup de grands seigneurs

1 Ce sont les Français qui ont découvert Otaïti, et ce sont les Anglais qui en ont recueilli toute la gloire, par les voyages de Cook.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1 /jg

qui se sont dérobés au malheur de la Pologne. Vous savez sans doute la grande scène qui va s'ouvrir ou qui Test déjà, je veux parler delà guerre entre le Turc et la Russie; elle ne va pas tarder à être dans toute sa force. Le prince Gallitzin, qui commande une des armées russes , a passé le Niester près de Choczim, dans le dessein de prendre cette place. Les lettres de Vienne disent, d'après une relation envoyée par le général autrichien qui commande en Transylvanie, que les Turcs ont attaqué l'armée russe, Font défaite , en ont enveloppé un corps considérable et que le reste a repassé le Niester. Les Russes et leurs amis disent qu'ils n'ont pu prendre Choczim , et se sont retirés parce qu'il n'y avait pas de vivres dans le pays.

Le roi de Pologne a déjà pensé être enlevé par les confédérés qui parcourent la Pologne sous différens chefs sans ordre et sans objet bien déterminé , mais qui cependant commencent à ne pas craindre les troupes russes dont ils ont défait quelques petits corps. Vous n'imaginez pas la confusion où est ce pauvre royaume. Une partie de la nation veut détrôner Stanislas Auguste, et si les Russes sont

150 CORRESPONDANCE

battus , j'ai peine à croire qu'il puisse se soutenir. Il n'a pas tenu ce qu'il promettait; depuis qu'il est sur le trône, sa conduite publique et particulière, les entours qu'il s'est donnés , les principes qu'il a manifestés , n'ont que trop prouvé cette observation :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.

Vous pourriez revoir à Paris M. de Mer cy qui y est ambassadeur; j'y ai retrouvé Van- Suiten et d'autres personnes de notre connaissance, chacune se disposant à prendre diverses routes. Il me passe de temps en temps quelques Polonais avec lesquels je refais un cours de Varsovie. Ce pays est si fort changé à tous égards que je cesse de le regretter.

Je vous prie de songer à mon cabinet. Ne pourriez-vous pas m'avoir une suite des monnaies du Mogol et de tous les royaumes de l'Inde; quelques dessins d'habillemens de ces pays et d'Afrique; des coquilles de vos côtes, choisies et en petite quantité ? Je ramasse en tous genres, et suis déjà assez riche en quelques-uns ; mais vous savez qu'heureusement les collections n'ont point de bornes . >nn> quoi elles cesseraient d'intéresser.

DE BEK.NARDlîn DE SAINT-PIERKE. IJI

Adieu , mon cher ami , donnez-moi de vos nouvelles. Dans le loisir dont je jouis ici, je pourrai vous être plus utile que bien d1 autres, et je m'en occuperai dès que je serai sûr que mes lettres vous parviendront. Je vous embrasse , et vous prie d^tre sûr que rien n^altérera les sentimens que je vous ai voués.

Hennin.

<~H^<MMfr^ ^*****'W_-^*«W^><M^

A MONSIEUR HENNIN

Je ne sais, Monsieur et cher ami, si cette lettre vous parviendra; je n'ai encore reçu aucune réponse aux miennes. Je désire avec ardeur de retourner en France ; il n'y a rien ici qui puisse flatter l'ambition ou la fortune.

Je suis bien las de courir le monde , je ne désire plus qu'une retraite ; vous qui vivez dans une république , n'y aurait-il pas dans votre voisi-

nage quelque famille simple et honnête où un honnête homme pût trouver à s'établir. O liberté! ô champs! séjour de paix et de félicité ; la faveur des rois ne vaut pas le bonheur de vivre libre au milieu d'un voi-

DE BEKNAKOIN DE SAINT-PIERKE. 153

sinage d'hommes francs et vivant suivant les lois de la nature.

Tout ici est dépravé ! Si vous voyiez la condition des malheureux noirs ! si vous saviez ce que c'est que d'être deux ans sans recevoir de réponse de ses amis, de traverser quatre ou cinq mille lieues de mer, et, au bout de tout cela, d'habiter une île pauvre où toutes les passions fermentent , où l'on n'est payé qu'avec du papier, etc., etc. Que les hommes sont fous! Ne valait-il pas mieux que j'employasse le crédit du baron de Breteuil à m'obtenir en France quelque emploi honnête? ne valait-il pas mieux se jeter au fond d'une campagne, sur la terre d'un bon et simple paysan dont j'aurais épousé la fille? J'aurais trouvé des amis , des vertus , de la liberté , un peu d'aisance, et l'espoir d'accroître ma fortune, biens qu'on ne trouve point ici.

Je reçois par le vaisseau le Jason votre première lettre, datée du 16 juin, qui me comble de joie et de peine. Vous jugez bien du plaisir que me donnent vos nouvelles, mais vous avez sur mon état, mes vues et mes espérances, des idées qui me désolent.

Imaginez-vous que je suis plus loin des Indes

1 5 4 CORRESPONDANCE

que vous ne Pètes à Genève. Vous ne savez peut-être pas qu'on nous paie avec du papier qui rend tout ce qui vient de ces pays plus cher qu'à Paris. Jugez où je pourrais trouver des monnaies du Mogol, je n'ai pas manié un écu depuis un an. Les noirs s'habillent ici d'une chemise et d'un caleçon , la plupart sont nus; quant aux plans de ce pays, je suis occupé du soin de faire raccommorder les bâtimens civils , voilà ma fonction. Quant aux désagrémens de mon état, je renonce pour la vie à

être ingénieur des colonies; il est plus honnête d'être maître maçon à Paris. Je ne vous fatiguerai point de mes inquiétudes ni de mes chagrins que je supporte avec l'espérance de les voir finir en retournant en Europe.

Les collections d'histoire naturelle coûtent ici beaucoup. J'ai quêté ça et là quelques mauvaises coquilles que je partagerai de bon cœur avec vous. Figurez-vous, mon ami, qu'un homme sans argent est, pour ce pays, un corps sans ame.

Mon intention est de faire un ouvrage sur l'Ile-de-France; j'y travaille, et j'espère qu'il me \ audra , par le crédit de mes patrons , une récompense du ministre à mon retour.

N'est-il pas accabla ni de ne pas recevoir une lettre du baron de Breteuil? Je vois souvent M. Poivre que j'aime et que j'estime de tout mon cœur.

La guerre désole donc cette pauvre Pologne? Vanité des vanités , le roi de Pologne ne serait-il pas plus heureux d'être un simple particulier !

Je me hâte de finir ma lettre, un vaisseau va partir, et les occasions sont rares. Conservez-moi mes anciens amis , donnez-moi souvent de vos nouvelles , et croyez que je suis avec un vrai attachement ,

Votre serviteur et ami,

De Saint-Pierre.

Au Port-Louis de l'Ile-de-France , le 18 avril 1770.

Assurez de mes respects madame la princesse M , si vous lui écrivez.

156 CORRESPONDANCE

ÎS° 59.

A MONSIEUR HENNIN

Je viens d' arriver, Monsieur et cher ami, en bonne santé, sept mois après mon départ de rile-de-France. J'ai trouvé à mon arrivée à Lorient deux banquiers qui m'ont offert chacun en particulier l'argent dont je pourrais avoir besoin ; c'était de la part du baron de Breteuil. Comme j'ai recouvré quelque argent qui m'était dû et que d'ailleurs mes effets étaient venus me rejoindre au Cap, je n'ai point fait usage de cette bienveillance de mon patron.

On m'a fait faire ici beaucoup de visites , joignez-y beaucoup de courses , de lettres, de

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. t.>7

commissions. Paris ne m'oitre que du bruit, la société de ce pays me déplaît, et je n'y trouve guère les hommes meilleurs qu'au-delà de la ligne. Je tâche de jouir de ce moment de calme que la fortune semble me donner, et si je pouvais en jouir à la campagne il me semble que je serais heureux. J'ai tout lieu de croire que mes appointemens me seront conservés quelque temps; ce qui sera pour moi un grand bonheur, car je n'ai fait aucune sorte d'affaire dans le pays ruiné d'où je sors.

J'ai rapporté quelques madrépores en assez mauvais état, des coquilles médiocres; si vous voulez que je vous réserve quelque chose , mandez-le moi, j'y joindrai le quart d'un coco marin, je n'en ai que pour des intimes. Vous savez que les Indiens attribuent à ce fruit des vertus merveilleuses.

J'ai beaucoup d'observations sur l'Inde , l'Ile-de-France, le cap de Bonne-Espérance; mais j'ai besoin de tranquillité pour les mettre en ordre.

Je vous donnerais des nouvelles de ce pays si je n'y étais parfaitement étranger. M. le duc d'Aiguillon a écrit au nom du Roi à M. le baron de Breteuil une lettre où il lui promet

une des premières grandes ambassades vacantes. Le public croit que c'est celle d1 Angleterre.

J'ai fait à l'Ile-de-France ce que j'ai pu pour m'y rendre utile. Lorsque mon retour a été décidé, je me suis embarqué sur F Indien qui a mouillé à Bourbon pour y charger du café. L'ouragan Ta forcé d'appareiller le 3 décembre. J'ai resté à terre jusqu'au 20 sans en apprendre de nouvelles. Le 11 je me suis embarqué pour le Cap où ce vaisseau devait faire ses vivres; je suis resté quarante-cinq jours au Cap sans argent et sans effets; enfin trois jours avant que je partisse sur la Digue mes effets sont arrivés. Le vaisseau V Indien était revenu aux îles un mois après mon départ , démâté de tous ses mâts , ayant perdu son gouvernail et ayant pensé périr. Mes malles mouillées d'eau de mer étaient au tiers pourries.

Voilà, mon ami, les principaux événemens de mon voyage. J'ai eu le bonheur de trouver des amis chez les étrangers. M. de Tolbak, gouverneur du Cap, m'a offert sa bourse et m'a fait présent d'un quartaut de vin de Constance que j'ai donné à mon patron. J'attends

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE . lf)l)

les événement sans espérance et sans crainte, le témoignage de ma conscience me rassure plus que la jouissance d'une grande fortune; si j'y poui ais joindre le calme de la campagne je serais heureux.

Portez-vous bien et donnez-moi le plaisir de recevoir de vos nouvelles.

.Je suis bien sincèrement ,

Votre ami,

De Saint-Pierre.

J'aurais eu lieu d'espérer d'être employé aux négociations si mon patron eût conservé son ambassade. Les amis que j'ai en Pologne et en Russie auraient contribué à rendre mes services agréables, mais tous ces projets se sont évanouis comme un songe, et je n'en fais plus.

A Paris, ce 3 juillet 1771.

160 CORRESPONDANCE

IV

A MONSIEUR HENNIN

Mon ami, je rTai que le temps de vous mander que mes appointemens sont réduits à moitié, et que tout ce que je peux faire est de vous payer la moitié des cent ducats que je vous dois; envoyez donc mon billet à votre banquier, évaluez cette somme en monnaie de France et je Facquitterai sur-le-champ. S^il était perdu faites une quittance générale au bas ou dans laquelle vous comprendrez Tacompte que je suis prêt à vous donner. Vous sentez que ces précautions ne sont ni pour vous ni pour moi, mais c'est Tordre des affaires.

1)1. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE . 161

Dans quelques jours j'en verrai au bon laboureur une caisse de madrépores et curiosités à votre adresse.

Je voudrais bien venir à votre secours , mon ami , mais avec douze cents livres d'appointemens et sans un sol de patrimoine quel effort puis-je faire plus grand que celui-ci?

Adieu, le temps me presse, espérez de l'avenir, et croyez-moi avec une sincère amitié.

Votre ami,

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 7 août 1771.

A l'hôtel de Bourbon . rue de la Madelaine-Saint- Honoré.

M. de Rulhière m'a dit qu'il vous écrirait au premier jour.

TOME t

A MONSIEUR HENNIN

J'aurais bien désiré, mon ami, acquitter le billet que vous avez tiré sur moi sur l'avis que je vous en ai donné. Mais, comme je vous l'ai mandé, mes appointemens dont je devrais jouir ici en entier sont réduits de moitié . et je n'ai pu toucher dix mois qui sont échus n'y ayant point d'argent dans la caisse.

Comme mon ordonnance est expédiée, vous devez être sûr que j'acquitterai sur le premier argent que je toucherai, le billet qui est entre les mains de M. Lullin chez lequel je vous écris à la hâte. Je dois faire un voyage en province, mais je disposerai tout pour que

l'acquit en soit fait si le paiement s'effectue pendant mon absence. Je suis persuadé que M. le baron de Breteuil voudra bien s'y employer. Il est absent et ne doit revenir que dans quelques jours.

Je suis avec une sincère amitié,

Monsieur et ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Dans la crainte que vous n'eussiez négocié ce billet, j'avais apporté une lettre de change que j'aurais escomptée, ce qui m'eût mis dans Tembarras.

A Paris, ce 8 août 1771

164 CORRESPONDANCE

A MONSIEUR HENNIN

Enfin, mon ami, je viens de recevoir une ordonnance pour toucher six mois d'appointemens à raison de cent livres par mois. Je l'aurais incluse dans la lettre avec la quittance si cela n'eût occasionné un double port d'aller et de venir. Le paiement doit se faire à la fin du mois, peut-être faudra-t-il encore quelques recommandations. Voyez si vous voulez que je la remette à M. Lullin, et envoyez-moi une quittance de six cents livres à compte de ce que je vous dois. Il faudra, je pense, défalquer les deniers pour les invalides; je ne sais à quoi cela se monte.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 165

Je suis bien fâché d'avoir si long-temps différé, mais je vous donne tout ce que j'ai et je subsiste de mes économies passées. Je n'ai fait aucun commerce; il y a plus, c'est que ces mêmes appointemens ne me seront pas continués long-temps, et ne retournant point aux îles, je vais me trouver sans état et sans revenu.

Vous voyez donc bien qu'il n'y a pas de ma faute et que je fais ce qui est en mon pouvoir. Je voudrais bien vous donner des preuves plus réelles de mon amitié, il ne m'est guère possible cependant de vous en donner de plus fortes.

Je suis avec une sincère amitié,

Votre serviteur et ami,

A Paris, ce 15 septembre 1771.

V dressez-moi vos lettres chez M. le ban» m de Hreteuil.

+**«H^*^ ^fr*****^*^*****«H^****^ ^

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Genève, le S janvier 1773.

J'ai reçuMonsieir et cher ami, les cinq cents quarante-deux francs que vous avez fait remettre pour moi, je vous suis bien obligé de votre exactitude. Vous me feriez le plus grand plaisir d'achever le reste du paiement de votre billet que je vais envoyer à M. Lullin. Certainement aucun de vos créanciers n'est dans ce moment plus pauvre que moi. Je crains que les banquiers ne me refusent de L'argent, ma facilité à prêter est la principale cause de cette gêne affreuse. Faites ce que vous pourrez, je

vous en prie instamment. Vous m'aviez annoncé une petite portion de curiosités naturelles ; je ne Fai pas reçue.

Apprenez-moi ce que vous vous proposez de faire, la nomination de M. le baron de Breteuil à une ambassade aussi agréable ne vous donne-t-elle pas envie de le suivre. Pour moi si j'étais libre je lui demanderais de raccompagner , tant ce pays m'offre d'attraits; mais me voilà condamné aux montagnes, et je n'ai plus guère à espérer de revoir la bienheureuse Italie. Donnez-moi de vos nouvelles, je vous prie, et soyez persuadé du sincère et inviolable attachement que je vous ai voué pour la vie.

Hennin.

168 CORRESPONDANCE

A MONSIEUR HENNIN

Je viens de passer trois mois en province où j'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Je suis charmé, mon ami, d'avoir pu m'acquitter de la moitié de ma dette. Le reste viendra quand il plaira à Dieu; j'ai fait un effort aussi grand que je l'ai pu. Ce sont mes économies. Je n'ai que douze cent livres d'appointemens. Dans six mois d'ici je vais me trouver sans état et sans revenu. On veut m'en gager à retourner aux colonies, mais j'ai trop souffert pour y penser. D'ailleurs, je n'y pourrais jamais faire une fortune contraire à mes principes.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERIU:. 1 6g

Celui qui dispose de tous les événemens y pourvoira. Je le prie de vous rendre cette année aussi heureuse que vous le méritez par toutes les qualités de votre cœur.

M. le baron de Breteuil part dans trois mois pour son ambassade de Naples. Il n'y a pas d'apparence que je raccompagne. Je m'occupe à mettre en ordre le Mémoire de mon journal, non pas que je veuille devenir auteur, c'est une carrière trop désagréable et qui ne mène à rien , mais je fais comme ceux qui apprennent à dessiner pour tapisser leur chambre.

Je vois de temps en temps M. Rousseau et M. d'Alembert. Si vous envoyez quelqu'un à Paris faites-le passer chez moi. Il choisira dans mes madrépores les moins brisés pour vous les apporter.

Voilà toutes les preuves de reconnaissance et d'amitié que je peux vous donner. Si vous étiez ici je vous lirais mon Mémoire. Si le ministre était curieux d'avoir sur les Indes des observations de ma façon j'en ferais volontiers le voyage par terre, mais je voudrais bien être assuré d'une récompense lucrative et honorable; on regardera peut-être ce pro-

jet comme imaginaire, cependant j'ai fait seul et au milieu de nations plus barbares que les Indiens une assez longue pérégrination.

Je vous souhaite toute sorte de bonheur et suis avec une sincère amitié ,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 29 décembre 1771.

^ ^ + . { ^ + * 4 « fr * 4 . ^ ^ * < H ^ - « H " W * ^ * * * * ^

A MONSIEUR HENNIJN.

Voici enfin, Monsieur et cher ami , du fruit de mon jardin; je vous prie de le recevoir comme une marque de mon amitié et de ma reconnaissance.

Quoique vos affaires ne vous aient guère permis de me voir pendant votre séjour à Paris, je n'ai point oublié celui qui m'offrit sa bourse à Vienne et qui vint à mon secours dans un temps où ma patrie m'en refusait. J'ai fait plus que je n'ai pu en acquittant la moitié de cette somme que le ministère eût acquittée si j'avais plus de faveur. Je serai

peut-être assez heureux pour payer le reste et pour avoir la joie secrète d'avoir, dans une affaire périlleuse et dans une situation très embarrassée, servi ma patrie gratuitement. M. de Monteynard paraît disposé à me faire du bien à la sollicitation de M. de Maillebois ; d'ailleurs mon livre me fait des amis; je ne vous le donne pas afin qu'il m'acquière votre amitié dont je suis sûr, mais pour qu'il me la conserve. Ce n'est pas que je craigne de la perdre, mais après la conduite d'un homme auquel j'ai renoncé pour toute ma vie, il n'y a point d'amitié sur laquelle je ne m'appuie en tremblant \

J'ai ouvert les yeux pour fermer mon cœur, mais si j'ai renoncé à l'amitié des grands, le souvenir de ceux qui m'ont obligé y pénétrera toujours. Ce sera dans tous les temps une pensée consolante de me rappeler que je n'ai rien à envier à ces grands si trompeurs et si faux.

Quelles que soient leur élévation et mon obscurité, pourrai-je me plaindre de la Providence qui m'a donné des amis dans des circonstances où ils les perdent ?

1 Le baron dv Breteuil.

Je suis avec attachement et reconnaissance,

Monsieur et cher ami , Votre serviteur et ami,

De Saint-Pierre.

\ Paris, ce 17 mars 1773.

Hôtel de Bourbon , rue de la Madelaine-Saint-Honoré.

Mandez - moi votre sentiment sur mon Voyage, et trouvez-moi quelque occasion pour m'Ypargner le port des lettres.

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Genève, le 18 mai 1773.

Nous nous sommes cherchés inutilement , Monsieur, sur la fin de mon séjour à Paris. J'aurais cependant été hien aise de savoir de vous quelle perspective vous aviez, et d'être rassuré à cet égard. Depuis, vous m'avez hien négligé , et voici six mois que je n'ai guère pu m'occuper que de ma santé qui est trèsmauvaise.

En revenant pour ainsi dire de cette longue absence, j'ai jeté les yeux sur mes anciens amis. J'ai pensé à vous; j'ai appris que vous

aviez, publié votre Voyage, et je vous avoue que j'ai été très-sensible à votre oubli dans cette circonstance. Avez-vous cru, Monsieur, que je m'intéressais assez peu à votre fortune et à votre réputation, pour ne pas désirer de savoir ce que vous aviez obtenu du ministère et les motifs qui vous avaient déterminé à publier un ouvrage qui sûrement, comme je vous l'i\ ais annoncé , ne vous fera qu'honneur?

Je ne sais si je pourrai aller l'hiver prochain à Paris; aucune affaire ne m'y appelle; et , pour fuir l'âpreté de ce climat, il vaudrait mieux faire un tour dans les provinces méridionales. Donnez -moi de vos nouvelles, je vous prie , et soyez persuadé que ni le temps ni la maladie n'ont altéré les sentimens qui m'attachent à vous , et avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur ,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Hennin.

A MONSIEUR HENNIN

Il m'est bien aisé, Monsieur, de vous rendre compte de ma position. Depuis six mois je n'ai plus ni état ni revenu, et j'ai même une espèce de procès avec le libraire auquel j'ai vendu mon Voyage à l'Ile-de-France, quoique jelui en aie fait un fort bon marché. J'avais l'espérance d'être placé à l'Ecole-Militaire comme officier, lorsque M. de Croismare, qui en était gouverneur, est venu à mourir. Je n'ai donc aucune espérance.

Je ne vous ai point oublié, Monsieur, et vous le verrez par la date delà lettre qui accompagnait mon livre que je vous ai envoyé

Di: BKKISARDIN DE SAINT-PIERRE. I 77

il v a bien trois mois. J'ai passé dernièrement chez M. Lullin, qui m'a dit n'avoir pu trouver d'occasion pour Genève qu'il y a quinze jours. Il l'a remis, m'a-t-il dit, à un voiturier appelé Borel. Il n'est point dans mon caractère d'oublier ceux qui m'ont obligé, quand même le temps et l'absence les refroidiraient. Si j'avais quelque souvenir à perdre, ce serait celui de ceux qui m'ont trompé; mais c'est un ellbrt dont ma raison n'est pas capable.

Je suis bien aise d'apprendre votre convalescence avant votre maladie. La belle saison rétablira votre santé. Quant aux provinces méridionales que vous vous proposez de voir cet hiver , vous ne vous en soucieriez plus dès que vous les connaîtrez. Le froid y est très-âpre, et la Provence est une terre de rochers nus où la bise règne six mois de l'année. Il me semble que l'air pur de vos montagnes et ces petits réduits de pâturages frais où l'on prépare , à ce que m'a dit Rousseau , des laitages excellens , conviendront mieux à votre convalescence.

Serait-il donc si difficile d'y trouver une retraite où je pusse sans inquiétude cultiver les lettres? Mais ai-je encore des souhaits à former?

Montrez-moi, s'il vous plaît, les endroits qui vous auront amusé davantage dans mon livre; et si vous trouvez quelque occasion de m'épargner les ports de lettre , vous me ferez plaisir.

Croyez que je suis bien sensible au renouvellement de votre amitié, et agréez, Monsieur, les assurances de la mienne.

J'ai Thonneur d'être, avec ces sentimens,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Mon livre a eu un grand succès littéraire; mais voilà presque tout le fruit que j'en ai tiré.

DE RERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 17g

A MONSIEUR HENNIN

Je suis fâché , Monsieur, que vous ne m'ayez pas fait Fhonneur de venir me voir , dans la crainte de me parler de ma dette ; j'augure assez de votre bon cœur pour croire que ma position vous étant bien connue, vous m'eussiez offert votre bourse comme ami , m'en ayant autrefois aidé comme ministre. J'ai acquitté de mon nécessaire une moitié de la

dette contractée, vous le savez, pour le service de la patrie, et où j'exposais gratuitement ma liberté et ma vie. Je suis bien sûr que vous n'avez pu faire payer par l'Etat , comme vous me Paviez fait espérer, cette somme au fond si

180 CORRESPONDANCE

modique; mais que vouliez-vous que fit un homme sans revenu, sans état et sans espérance? car je compte pour rien les illusions dont on m'a amusé jusqu'ici. Le Roi vient de m'accorder une gratification de cent pistoles, sur quoi je ne suis pas seul à vivre \ Je travaille beaucoup; j'ai été malade ces jours-ci. Pourquoi ne me parlez -vous pas de mon Voyage, que certainement vous avez reçu; je serai bien charmé de retrouver dans vos lettres mon ancien ami; je ne peux donnera cette correspondance que mon temps , et je ne l'épargnerai pas , dès qu'elle vous sera agréable.

Je suis, avec une amitié constante,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 13 février 1775.

Je pars au commencement de mars pour aller voir une sœur en province, que, depuis neuf ans, je n'ai pas vue.

1 II faisait une pension à sa sœur, et une autre à sa vieille bonne Marie Talbot.

DE RERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 181

A MONSIEUR HENNIN

Je me flatte, Monsieur et ancien ami, que vous apprécierez de toute votre équité quelques demandes que je fais au ministre des affaires étrangères. Les faits sur lesquels je les fonde sont entièrement à votre

connaissance ; je vous ai cité comme témoin et même comme créancier.

Un ami n'a ouvert dans vos bureaux une voie qui uTa paru favorable, et m'a appris en même temps que vous étiez à la tête de' ce département; ce qui me fait tout espérer dans cette circonstance.

Je ne vous rappellerai pas nos anciennes

182 CORRESPONDANCE

liaisons , les souhaits formés par vous , plus cTune fois, d'être en place, et de m'être utile; les services que j'ai faits depuis, mes efforts pour m'acquitter envers vous, ne peuvent qu'avoir ajouté à l'opinion que vous aviez de moi.

Ma santé est aujourd'hui aussi mauvaise que ma fortune. J'espère donc, et je l'attends particulièrement de votre amitié , que vous ne me ferez faire à Versailles d'autre voyage que celui que je désire de faire pour vous remercier, vous embrasser et vous féliciter.

Agréez les assurances d'amitié et de respect avec lesquelles j'ai l'honneur d'être,

Monsieur ,

Votre, etc.

De Saiint-Pjerre.

A Paris, ce)8 juin 1777.

Hôtel de Bourbon , rue de la Madelame-St. -Honore.

DE REKNAKDIN DE SAINT-PIERRE. 183

4Mt4^++*4>4*+^+4^*++^++*^4^*++4+*+^4+++*+

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Versailles, le 25 juin 1778.

«Pai été très-aise , Monsieur , de vous retrouver, mais très-fâché de vous savoir toujours dans la même position. En mettant votre demande sous les yeux de M. le comte de Vergennes , j'ai dit à ce ministre tout ce qui pouvait l'intéresser à votre sort. J'espère que si l'occasion s'en présente, il se portera volontiers à vous obliger ; quant à vos demandes pour le passé , le moment actuel n'est pas favorable, et tout ce que j'ai cru pouvoir faire , a été de ne pas presser pour une décision.

Faites-vous recommander par M. le baron de Breteuil ; ne perdez pas courage ; sollicitez par vous-même et par vos amis ; enfin , montrez du zèle et de l'envie d'être mis en activité; on a besoin de gens instruits. Vous jugez bien que mon crédit en arrivant ici est fort mince; mais je ferai tout ce qui me sera possible, du moins je vous indiquerai les objets qui pourraient réussir et les moyens qu'il faudrait employer.

Ce me serait certainement un vrai plaisir , Monsieur, de vous revoir; mais je vous prie d'attendre qu'au moins je puisse vous épargner l'ennui et la dépense de l'auberge , et que je sois en état de vous renouveler à table les assurances du sincère et inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être ,

Monsieur ,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Hennin.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 185

A MONSIEUR HENNIN

J'ai été touché, Monsieur et cher ami, de votre ressouvenir. Vous m'exhortez à solliciter par moi et mes amis, à montrer du zèle, etc. De tout le temps que j'ai pu perdre, celui que j'ai le plus regretté est celui

que j'ai employé à solliciter, parce que lorsqu'on ne réussit pas, il en reste un sentiment pénible de l'injustice humaine, non-seulement par la fausseté des promesses qu'on nous a faites, mais parce qu'on s'aliène malgré soi des protecteurs qui finissent d'ordinaire par accuser leur protégé afin de justifier leur crédit.

Combien de fois ne me suis-je pas offert.

186 CORRESPONDANCE

votre département excepté, tantôt à faire un voyage dans le nord de l'Inde, tantôt à fonder une colonie dans File de Corse , tantôt à tenter une entreprise sur File de Gersey ! Combien de places ne m'^a-t-on pas promises! C'était le ministre de la guerre qui m'assurait une place à FÉcole-Militaire , une autre fois celui de la marine qui me promettait un consulat, etc.

Enfin j'ai cherché de Feau dans mon puits; depuis six ans j'ai jeté sur le papier beaucoup d'idées qui demandent à être mises en ordre. Parmi beaucoup de sable, il y a, je l'espère, quelques grains d'or. Ayant vu le Nord et le Midi , beaucoup de maux généraux et particuliers , de tant de désordres il en est résulté des idées d'ordre , et des résultats intéressans pour ceux qui ont éprouvé les mêmes maux et habité les mêmes climats. Je me flattais donc, si un jour j'avais assez d'aisance dans ma fortune et de calme dans l'esprit, délaisser à ma patrie quelque moyen de subvenir à tant de malheureux dont chaque année accroît le nombre. Je m'étais même proposé d'abord de réaliser ce projet dans File de Corse par une constitution nouvelle de colonie , oubliant que

personne ne se soucierait de mettre en réalité le bonheur d'autrui lorsque le nôtre ne nous touche plus qu'en représentation. Si j'ai donc quitté le service de ma patrie, c'a été pour la mieux servir, mes travaux m'ont paru le seul moyeu qui me restait d'être véritablement utile, en les comparant surtout au service in^ grat et sans objet d'un ingénieur

des colonies. Je m'y suis livré avec tant d'ardeur que j'en ai altéré notablement ma santé. Cependant je ne désire avec ma liberté qu'un peu d'aisance pour y mettre la dernière main; j'ai cru par ma santé et ma fortune être dans une circonstance à demander quelque récompense à la cour. Mes services sont, il est vrai , éparpillés dans différents départemens , par la faute des lemps plus que par la mienne ; mais s'ils ont eu pour arbitres différents ministres , ils n'ont eu que le même prince pour objet.

Faute d'ami, je n'ai rien tenté jusqu'ici aux affaires étrangères. Aujourd'hui quel ami plus puissant que vous pourrai-je y employer pour faire réaliser les promesses de service utile et honorable qui m'ont été faites (lorsqu'en Pologne j'allais me sacrifier gratuitement pour le service de ma patrie), ou pour me dédomma-

188 CORRESPONDANCE

ger au moins de mes dépenses ? Quelle occasion plus favorable que celle où je vois à la tête de ce département un homme qui m'a honoré de son amitié , qui a été le témoin , l'approbateur de mes démarches , et qui en est aujourd'hui le juge? Quel moment plus pressant que celui de déterminer les grâces de l'administration en faveur d'un malheureux ami dont la santé et la fortune ont été détruites en servant sa patrie, tantôt de sa plume , tantôt de sa personne ? Vous vous méfiez de votre crédit ! mais n'en eussiez-vous que dans ce point, vous devriez l'y employer, afin qu'ayant été trompé par plusieurs ministres qui à la guerre et à la marine m'avaient donné l'assurance positive de plusieurs places, je n'aie pas la douleur, sous un ministre homme de bien, d'avoir été abandonné par un ami tout-puissant qui a fait autrefois des vœux pour ma fortune. Je connais votre cœur, vous me servirez, j'en suis sûr. Si donc, dans les vues très-étendues acquises par vos voyages et vos réflexions , il se trouve quelquefois de ces moyens que vous me devez indiquer, où je n'aie que du bien à faire, je m'abandonne à vos projets , si je peux les remplir, sinon

faites-moi donner de quoi remplir les miens ; j'aspire après le lieu et le temps d'en causer avec vous. Ne seriez-vous pas bien aise de parler avec moi de la Pologne, de ses assemblées, de ses spectacles, de ses fêtes qui ont précédé sa ruine ! Ne me montreriez-vous pas votre médailler, vos cartes, vos Mémoires ? Vous êtes trop honnête détendre que votre table soit dressée. Il ne vous faut que du temps et quelques sapins de la montagne de Satory qui nous rappelle le Nord. Je trouverai encore quelque dîner dans Versailles. Quant à la voiture, je marche aussi bien à pied que Scipionl' Africain, et quand il fait clair de lune, la nuit pour voyager me plaît encore plus que le jour. Indiquez-moi donc vos jours de liberté , si vous en avez , et excusez l'incorrection de ma lettre. Il me sera plus aisé de faire quatre lieues à pied pour vous aller voir que de vous écrire quatre pages.

Agréez les assurances d'amitié et de respect avec lesquelles j'ai l'honneur d'être , Monsieur ,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

Le a juillet 1778.

I9O CORRESPONDANCE

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Versailles, le 30 juillet 1778

J'ai toujours vu, Monsieur et cher ami, qu'hors le cas de faveur extraordinaire on n'avait rien de ce pays-ci que par la persévérance. Il faut se montrer, faire parler , parler soi-même, et de plus avoir un objet fixe de ses demandes.

Si jamais moment a été opportun, c'est celui où nous sommes; on a besoin de gens sur qui on puisse compter, mais il faut s'offrir et paraître prêt à tout, quoiqu'on demande une chose positive.

Rien de mieux que d'écrire quand on Je peut faire sur une table dW ou du moins do-

DE BERNARDIÏN DE SAINT-PIERRE. 1 o, I

rée ; vous n'êtes pas fait pour rester à l'hôtel de Bourbon. Je \ous garantis qu'on n'ira pas vous y chercher et que vos amis de Paris ne feront rien si vous ne paraissez pas. D'ailleurs ce n'est pas le moment où les récompenses puissent atteindre .ceux qui n'agissent pas.

Jamais je n'ai conseillé à personne d'entrer dans la carrière politique, c'est la pire de toutes par son incertitude ; d'ailleurs nous avons quarante surnuméraires qui ont déjà servi , et quatre cents demandans tous trèsprotégés ; je vous tromperais si je vous promettais autre chose que de faire agir dans l'occasion M. le comte de Vergennes auprès d'un autre ministre. J'espère l'y déterminer par la connaissance de vos services ; au reste j'arrive ici, mon état n'est pas même fixé, et de longtemps je ne pourrai obliger personne essentiellement.

J'ai cru vous servir, Monsieur, en ne vous procurant pas une réponse du ministre , elle eût été négative vu le moment ; mais soyez sûr que vous serez secondé si vous vous attachez cà vous faire employer dans un état fixe, militaire , marine ou colonies. Si vous êtes homme à entrer dans quelque entreprise

extraordinaire et à partir dans deux heures , dites-le moi parce que cela peut s'offrir, mais surtout sortez de votre cabinet , de vos dîners périodiques, du train monotone des sociétés de Paris ; il faut agir et agir de suite avec vivacité, avec persévérance, et tout ira bien.

Je vous écris si rapidement que cette lettre pourra bien ne pas vous paraître ce qui conviendrait à votre position et à votre manière de voir. Mais dans le vrai je n'ai pas le temps de discuter avec vous ce qui peut vous convenir , et de vous mettre sur la voie autrement que par des généralités. Croyez cependant que personne ne désire plus que moi de vous voir placé de manière à mériter les bienfaits du Roi, et que si je

suis à portée dV contribuer j'y mettrai sûrement plus de chaleur que vous, ce n'est pas beaucoup dire, mais vous m'entendez .

Je vous prie de ne parler à qui que ce soit du contenu de cette lettre quelque vague qu'il soit.

J'ai l'honneur d'être avec le plus inviolable attachement ,

Monsieur et cher ami ,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur.

Hennin.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Iû3

A MONSIEUR HENNIN

Je répondrai, Monsieur, par articles, à la lettre que vous venez de me faire Fhonneur de m'écrire et que je ne communiquerai certainement pas , puisque vous me le demandez.

« Hors le cas de faveur extraordinaire , me » mandez-vous, on n'obtient rien dans ce » pays que par persévérance , etc. »

Lorsque je me suis adressé à vous , Monsieur, instigateur, témoin et approbateur de la démarche extraordinaire que je fis en Pologne en exposant gratuitement ma vie et ma liberté, je me croyais dans le cas d'une faveur ordinaire en demandant qu'on me payât au

moins les deites que j'avais contractées à cette occasion. Quant à la persévérance à un objet fixe de demandes, on ferait un volume des Mémoires que j'ai présentés, et je puis dire qu'on m'a encore fait plus de promesses que je n'ai fait de demandes.

« On a, dites-vous, besoin de gens sur qui » on puisse compter, mais il faut paraître prêt)> à tout. » A tout est fort; mais si lorsque j'ai été prêt à sacrifier ma vie et ma liberté, voilà la réponse que je reçois

dix ans après, ne puis-je pas, d'après mon expérience, demander, moi, sur quels ministres je pourrais compter ?

<(Rien de mieux, ajoutez-vous, que d'é- » crire quand on le peut faire sur une table)> d'or. »

Ceux qui ont écrit sur de pareilles tables n'ont 5 à mon avis , rien mérité des hommes ni par leurs écrits , ni par leur conduite. Mes amis de Paris ne feront rien si je ne parais pas, Savez-vous bien , Monsieur, que ces amis là, lorsque je vous payai moitié de la dette contractée en Pologne, s'y opposaient en disant que votre superflu valait mieux que mon nécessaire.

DE BERNARD») DE SAINT-PIERRE. 1 0,5

<(Les récompenses ne vont pas atteindre m ceux qui n'agissent pas ; » oh ! je le crois , puisqu'elles n'atteignent pas ceux qui ont agi.

« La carrière politique , dites-vous , est la » pire de toutes par son incertitude. » Celles que j'ai courues ont encore moins de stabilité, mais certainement d^autres raisons m'en éloigneraient pour la vie.

M. le comte de Vergennes me recommandera à d'autres ministres , mais les autres ministres me sembleraient encore mieux fondés à me recommander à lui , car dans les autres services au moins iVai-je point agi gratuitement.

« Je serai secondé si je veux me faire em-)> ployer dans un état fixe , militaire, marine » ou colonies. »

Quant à la marine, je ne suis point marin, les autres places sont des places de valet; j'ai une telle expérience sur nos colonies que je w^en accepterais pas le gouvernement même , persuadé que je n'y pourrais faire aucun bien , et que Dieu m'est témoin que je n'ai fait aucune démarche de service que pour être utile aux hommes. Quant au militaire , toutes les

io,6 CORRESPONDANCE

places sont prises , il faut être riche pour servir; d'ailleurs j'ai fait assez de demandes inutiles.

« Serais-je homme à entrer dans quelque » entreprise extraordinaire et à partir dans » deux heures? » Vous en avez l'expérience, Monsieur, mais actuellement je vous répondrais qu'il faudrait que je l'eusse formée où que je l'eusse adoptée ; mais d'après la réponse de votre ministre il m'est impossible d'en imaginer d'honnêtes et de glorieuses.

Quant à ce que vous dites de diners périodiques à un homme qui dîne à la vérité périodiquement, mais seul; de persévérance, lorsque je m'occupe depuis six ans des mêmes travaux, ces conseils-là ne me paraissent pas plus me convenir que les souhaits que vous faites pour ma fortune.

Je ne demande point, Monsieur, que vous teniez ma lettre secrète , vous pouvez la communiquer même au ministre à qui peut-être un jour mes services réunis et ma position seront présentés de manière à le toucher , et par des amis Linsibles.

Agréez , Monsieur , les assurances de consi-

dérations respectueuses avec lesquelles j'ai riionneur d'être ,

De Saint-Pierre.

Paris, ce 3i juillet 1778.

iq8 CORRESPONDANCE

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur ,

Dans la disposition où m'avait mis votre lettre j'ai répondu si précipitamment qu'à l'article de projets extraordinaires, je crains d'avoir omis les mots : pour moi. Cette omission donnerait un sens tout-à-fait injuste à ma pensée, puisque j'ai voulu dire que sous votre ministère je ne croyais pas qu'il y eût pour moi de projets honnêtes et glorieux. L'épreuve de votre indifférence a dû faire naître ce sentiment, mais je ne peux sans injustice le généraliser puisque je vous ai vu occupé de

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. | o<)

vues grandes et utiles, non-seulement pour la patrie , mais même pour le progrès universel des connaissances.

Je fais ce désaveu ainsi que celui de quelques expressions que je n'ai pas eu le temps de méditer, avec d'autant plus de liberté, que je le fais sans crainte et sans espérance. Je suis bien convaincu que vous ne me ferez, pas de bien , et ma position est telle que vous ne sauriez me faire de mal. La fortune ne met pas les hommes à l'abri des révolutions en les mettant au haut de la roue, mais elle protège ceux qu'elle met en bas.

Quand il vous plaira, Monsieur, de vous rappeler mon âge, mes courses si infructueuses, mes travaux, mes dangers, ma conduite, vos promesses de service en Pologne, et vous rappeler en même temps votre lettre, où vous parlez à la fois d'état fixe et d'aventures dans tous les départements qui vous sont étrangers, où vous semblez, vouloir diriger mes vues vers l'Amérique anglaise où l'on est payé avec de plus mauvais papier que je n'en ai reçu à l'Ile-de-France , où le caractère d'Européen et surtout de Français est malgré les traités une barrière impénétrable à tous les projets*

intérieurs , vous conviendrez qu'il n'y avait rien qui pût séduire, je ne dis pas un homme qui aurait de l'ambition , qui aurait besoin de faire fortune , qui aimerait sa patrie , mais qui voudrait seulement vivre sans s'endetter.

Quoi qu'il en soit de la peine qu'a pu me faire votre lettre, je n'ai pas dû chercher à vous en faire. Il est de mon devoir de repousser de mon cœur le sentiment de la vengeance envers tous les hommes et d'éteindre en eux celui de la haine; à plus forte raison, y suis-je obligé envers vous que je n'ai jamais vu nuire volontairement à personne et qui m'avez toujours porté de la bienveillance. Je ne sollicite plus pour moi. Dans le tourbillon qui vous entraîne, portez-la utilement à cette patrie dont chaque année voit croître des maux intérieurs , portez-la au bien public par le choix des hommes que la fortune, le crédit , l'expérience de la vie et leurs vertus auront concouru à former et à approcher des places. Du sein de la foule je vous louerai, je vous applaudirai, sans intérêt; que me faut-il à moi ? plus de la moitié de ma carrière est passée. La Providence m'a-t-elle abandonné? je vis libre et sans remords. Heureux ceux

DE BERJNÀRDJfl DE SAINT-PIERRE. 201

qui à la fin d'une carrière si courte, peuvent dire , comme vous en serez le maître : J'ai concouru au bien d'un grand peuple! les terres resteront sur la terre, ce sentiment seul vous accompagnera. Dans l'obscurité où le ciel me place, n'eussé-je aucun talent utile aux hommes, obligé de me démêler de leurs passions, n'ai-je pas un emploi encore assez noble d'applaudir à ceux qui leur font du bien et de ne pas abstenir de leur faire du mal!

Agréez, Monsieur, mes vœux sincères et désintéressés pour que vous concouriez au bonheur de ma patrie et les assurances de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, le 3 août 1778.

Je vous prie, Monsieur, lorsqu'il vous plaira de m'écrire, de ne me donner aucune qualification; la première ne m'appartient pas, jamais la seconde ne m'a été donnée. Je n'ai

point été ingénieur de la marine, mes principes et ma santé m'ont obligé il y a huit ans de renoncer pour la vie à celui d'ingénieur des colonies.

ni: BERNARDIN DI SAINT-PIERRE. »03

KEPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Versailles, le 13 août 1778.

Les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de inscrire, Monsieur, m'ont fort afflige. Je les ai trouvées dures et injustes, et je vous jure que ce n'est pas de vous que j'en attendais de pareilles. Comme le malheur vous <\ changé ! Avez-vous pu vous figurer, Monsieur, qu'arrivant ici , n'y ayant même qu'un état précaire, j'étais à portée de vous rendre service sur-le-champ, ne sachant pas seulement re que vous voudriez faire, et voyant qu'il \ avait peu de choses qui pussent vous arracher

à votre retraite. J'ai fait, Monsieur, tout ce que je pouvais en vous représentant au ministre comme un homme cligne d'être employé , et je me tourmentais à chercher des occasions de vous être utile, tandis que vous vous plaisiez à m'écrire comme vous l'avez fait. Je me garderai bien de m'appesantir surtout ce que vos lettres renferment d'amer et de désobligeant pour un ami de quinze ans qui a constamment cherché à vous être utile , qui l'a fait quand il l'a pu et comme il l'a pu, qui voulait le faire encore d'une manière plus fructueuse, et que vous repoussez comme s'il vous avait offensé.

Prenez, Monsieur, tel de vos amis qu'il vous plaira, lisez-lui vos lettres et les miennes, qu'il nous juge. Mais non, que ce qui s'est passé entre nous reste enseveli dans un oubli éternel. Il est impossible que

vous ne vous aperceviez pas que vos lettres sont des élans d'une mélancolie dont je ne devais pas être la victime.

Vous rejetez mes services, Monsieur; c'est me consoler de n'avoir pas été à portée de vous en rendre autant que je l'aurais voulu. Vous vous éloignez de moi Lorsque je me féli-

DE BERNARDIN 1)K SAINT—PIERRE. 205

citais d'être rapproché de vous. Je vous avoue que je ne puis pas arranger ce procédé avec Pidée que je m'étais f a i t e de vos sentimens ; mais si vous persistez, il faudra bien malgré moi que je mette au rang des erreurs de ma vie le sincère et inviolable attachement avec lequel j'ai eu l'honneur d'être depuis si longtemps ,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Hennin.

P. S. Dans mon chagrin il faut pourtant vous dire, Monsieur, que j'ai ri de bon cœur du principe moral des amis que vous me citez. Je voudrais bien savoir où il est écrit que parce qu'un homme a du superflu il ne faut pas lui payer ce qu'on lui doit quand on le peut. D'ailleurs malheureusement l'application portait à faux. Il s'en faut encore de vingt mille francs que je n'aie payé mes dettes, et j'en ai dépensé quarante mille de mon bien et de celui de ma femme ; mais me voici premier commis, c'est-à-dire, dans votre esprit mil-

lionnaire. Cependant je suis à présent un peu moins riche que je notais à Genève. J'espère, il est vrai, que ce ne sera pas, toujours de même. N'allez pas croire , je vous prie, Monsieur, que ceci ait pour objet de vous rappeler notre reste de compte. Je n'ai voulu que vous faire voir comme on juge des choses en se livrant à un moment d'humeur; car sans doute, tout ceci n'a pas d'autre principe. Je le souhaite bien sincèrement.

Avez-vous pu , Monsieur, prendre en mauvaise part la phrase être prêt à tout, et oublier qu'elle partait d'un homme qui n'a jamais dû vous paraître qu'un bon citoyen , un bon ami incapable de la moindre idée qui ne s'accorderait pas avec ces qualités.

Nà 56,

A MONSIEUR HENNTN.

Je croyais, Monsieur, que ma seconde lettre avait corrigé de la première les expressions qui avaient pu n'échapper dans un moment où s'étaient présentés à mon esprit les longs travaux de ma vie d'une part, et de l'autre la parfaite indifférence du ministre qui ne les jugeait pas dignes d'une malheureuse gratification sollicitée pour acquitter une dette contractée à un ministre du Roi, pour le service de ma patrie. Ma position, vingt expériences pareilles, la conduite de ce qu'on appelle ici des protecteurs et des amis, a cou-

vert mon âme d'un nuage que la réflexion n'a pas eu le temps de dissiper.

Mais quelle que soit l'authenticité , le nombre et la nature des promesses qui m'ont été faites , quelque dureté qu'aient mis à me repousser des hommes à qui j'avais donné tout ce que je pouvais donner, je n'ai dû faire de peine à personne, encore moins en ai-je dû faire à vous, Monsieur, qui en Pologne m'avez bien accueilli, et qui m'apprenez que vous m'avez plus obligé comme ami que comme ministre du Roi.

Je suis prêt de vous aller voir . dès que vous m'aurez fait savoir le jour où vous serez libre. Je vous l'ai proposé il y a plus d'un mois; il est vrai que depuis ce temps les chaleurs ont été très-fortes. Vous me communiquerez avec sûreté les projets dont vous vous êtes occupé pour moi , et je vous ferai mes objections avec liberté.

Je ne doute pas du sens honnête attaché à l'expression d'être prêt à tout, lorsque vous l'employez, mais je dois consulter mes talents et

mes forces.

Vous m'avez touché en me mandant que je m'éloigne de vous quand vous cherchez à tous

en rapprocher. Au centre du tourbillon où vous vivez, ce sont les affaires qui nous séparent. Je souhaite que vous puissiez les diriger pour le bien public et pour votre gloire; occupez-vous de cet unique objet. Dans ma solitude , comme d'un rivage, je vous applaudirai. Luttant contre les vents, que ne puis-je vous indiquer les écueils de cette mer orageuse! un moment d'humeur ne doit point vous éloigner de moi. J'ai cru avoir à me plaindre de votre indifférence, et je vous l'ai dit; d'autres vous auraient fait des complimens et se seraient plaints à toutes leurs connaissances. Je ne sais point tromper, j'ai peu d'amis, mais ils sont sûrs, et mes ennemis m'estiment plus que leurs amis.

Agréez mes vœux pour votre prospérité , et le désir que j'ai de renouveler notre ancienne amitié et de vous témoigner le durable attachement avec lequel je suis constamment,

Monsieur,

Votre, etc.

De Saixt-Piehhk.

V Paru, ce -».3 août 177S.

tome 1. i

^^^<^{\hat{.}*}. ^4..^^.^4mJm{m^>^h^«{m^^mh^<-^^-Î* <-
Î^4^<-

A MONSIEUR HENNIN

A Paris , ce \ septembre i--.v

Le projet dont nous nous sommes entretenus hier, Monsieur et cher ami, quoiqu'il semble n'offrir qu'un objet d'agrément et d'utilité étrangère , quoiqu'il doive être couvert long-temps du mystère de la politique, s'est présenté à moi sous des points de vue d'intérêt si frappant et si urgent, que je me hâte de les soumettre à votre patriotisme.

Mais avant toutes choses , laissez-moi me livrer librement à mes présomptions, avec la confiance de l'amitié.

Je présume donc que les Américains reconnaîtront le service que nous leur rendons aujourd'hui en nous cédant le Canada, et peut-être des possessions aussi étendues dans la partie méridionale delà Caroline, dans ces VSLStes contrées occidentales dont ils ne connaissent pas même les limites. M. de Chaumont pour des petites sommes qu'il leur a avancées a obtenu vers l'embouchure de l'Ohio des millions d'arpens.

Pourquoi votre ministre, vous enfin, n'obtiendriez-vous pas dans un continent cédé au Roi des terres titrées, telles qu'on en a accordées en Corse, au gouverneur, à la nièce de M. de Saint-Germain , au ministre même de la guerre et à plusieurs autres personnes?

Mais voici une grande difficulté: les concessionnaires de la Corse ainsi que M. de Chaumont concessionnaire en Amérique, Rétabliront jamais dliabitans dans leurs propriétés, 1 ° faute de moyens ; 2° parce que de toutes les nations nous sommes celle qui entendons le moins à fonder et à faire fleurir une colonie. Nous ne connaissons qu'un moyen très-dispendieux, très- inconséquent et très-inhumain. C'est d'envoyer une multitude d'em-

plovés inutiles, d'y joindre les plus mauvais sujets en tous genres, des femmes de mauvaise vie, des libertins de bonne famille, et de poser pour base de ces sociétés les malheureux noirs.

Il y a bien d'autres abus trop longs à déduire, mais enfin la vue de tant de désordres m'a fait naître des idées d'ordre.

D'une autre part, quels que soient les désirs paternels du Roi pour le bonheur de ses peuples, il est certain, et je peux le prouver, que le nombre des pauvres croît et doit croître chaque année en France; qu'il est temps d'offrir des habitations et des retraites à cette multitude infinie de pauvres dont nos villages abondent. Les rosières ne remédieront à rien dans un pays frivole et inconséquent où le faste orgueilleux ose donner des couronnes de roses à la vertu indigente, tandis qu'il couvre le vice de diamans.

Si donc j'étais envoyé en Amérique pour l'objet dont nous avons parlé, un de mes plus grands soins serait de bien connaître la qualité des terres concédées à la couronne, de m'occuper des moyens peu dispendieux et très-nouveaux d'y établir une colonie heu-

reuse, et d'en faire résulter pour vous et vos amis des seigneuries honorables et lucratives.

Ce n'est pas ici le moment de vous développer mes moyens. Je vous en indique l'objet comme une considération de la plus haute importance. Quoi qu'en puissent dire lesintendans et les gazettes, le peuple est très-misérable, et il ne faut qu'aller à pied dans l'intérieur de nos villages pour en être assuré. D'un autre côté, que Ton considère ce que l'Ile-de-France a coûté au Roi et précédemment à la compagnie des Indes pour son établissement, l'état de cette colonie qui après plus de quatrevingts millions de dépense ne peut ni se défendre ni se nourrir : on verra la nécessité indispensable de changer tout-à-fait de système. J'ose dire qu'avec la dixième partie de cette somme et du temps employé , on eût établi une portion de terre plus considérable , et qu'on l'eût peuplée de meilleurs citoyens.

Si ces considérations ajoutent, comme elles doivent le faire , à l'intérêt de mon voyage , vous m'avertirez du temps où nous en pourrons

parler à loisir; dans quelques jours nous n'aurons plus de lune, et il fait trop sombre pour traverser le bois de Boulogne. Je m'ar-

214 CORRESPONDANCE

rangerai donc pour passer quelques jours à Versailles et vous y porter des graines.

Agréez les assurances d'attachement sincère avec lequel je suis constamment,

Monsieur,

Votre, etc.

De Saint-Pierre,

DE BERNARDIN DE SAIYI'-l'IKRRE. 21à

A MONSIEUR HENNIN

Je ne connais, Monsieur et cher ami, rien de si triste et de si embarrassant que de parler de soi à un ministre. Le besoin vous oblige de faire votre éloge et l'honnêteté vous le défend j si vous êtes trop long vous l'ennuyez , si vous êtes trop court vous ne vous expliquez pas.

J'espère que votre amitié viendra au secours du Mémoire que j'envoie aujourd'hui à M. le comte de Vergennes, qui contient deux projets dont l'un est de me faire du bien, l'autre de me mettre en étal d'en faire. Vou.^ devez y prendre quelque intérêt puisque voua

'216 correspondance

m'avez donné l'idée de l'un et que vous avez été l'apologiste de l'autre.

J'ai des preuves de tous les articles qui me concernent , quant à mes services et à tout ce que j'ai avancé à mon sujet.

Vous me ferez plaisir de me mander quelle réception on lui aura faite et ce que vous en aurez jugé vous - même. C'est presque un abrégé de toute ma vie. Contre combien d'événemens j'ai lutté seul ! la main de la Providence m'a soutenu , et je désire qu'elle vous choisisse pour améliorer ma position.

Ne me faites pas faire de voyages inutiles à Versailles, à présent surtout que le mauvais temps rendra mes courses trop pénibles. Le dimanche 27 septembre je suis parti de Versailles pour me rendre près de Montlhéry où il y a cinq grandes lieues. Je comptais le soir sur la lune 5 la nuit, le vent, la pluie m'ont assailli à la fois lorsque je sortais d'Orsay. Je me suis cru égaré par des chemins de traverse où je n'avais jamais passé, j'ai fait une chute dont j'ai senti quelques jours la douleur, enfin je suis arrivé à huit heures et demie du soir, bien mouillé, étant parti à trois heures après-midi de Versailles.

i) i : B k k n a ru) i n D B sa ! n t- p i k r r E . 2 1 7

Je joins à cette lettre colle de M. le comte

de (lient/., ambassadeur de Suède , comme une preuve du brillant accueil que me procura la publication de mon Voyage. C'est de lui que j'ai voulu parler l'article du ministre étranger.

J'en ai quantité d'autres et tous les certificats et papiers qui peuvent constater la vérité des faits avancés dans mon Mémoire. Je vous prie de me renvoyer cette lettre.

Je me hâte de faire partir ma longue lettre à M. le comte de Vergennes , et je suis malgré moi forcé d'être court avec vous.

Présentez, je vous prie, mes respects à madame votre épouse; je désire que vos amis \ iennent à bout de la dissiper. Il y a à Versailles assez de personnes dignes de sa société; madame de Septfonds entre autres, qui vous aime et vous estime beaucoup, mérite par l'excellence de son cœur et ses qualités personnelles de partager son amitié.

Je suis avec un sincère attachement et une a ive reconnaissance,

Votre, etc.

De Saint-Pierhe.

A Pans , ce fi octobre 1 "78- Hotei do Bourbon , rue de la Madehiinr-St. -Honore.

A MONSIEUR HEJNN11N

MONSIEUR ET AMI

Je ne sais que penser du silence du ministre et du vôtre sur les deux objets de mon Mémoire; Fa-t-illu? Ta-t-il approuvé? est-il dans son porte-feuille? Je sensbien l'importance des grandes affaires que vous traitez, et c'est cette importance qui me fait craindre que vous n'oubliez la mienne.

Souvenez-vous donc que vous m'avez tiré des douces spéculations de la nature el delà société des muses , pour me transporter dans les vastes forets de P Amérique. J'ai remonta

des fleuves dont la source est inconnue; j'ai traversé la chaîne toujours glacée des Apalaches; j'ai pénétré dans des régions ignorées au nord de la Californie sous les plus heureuses températures; j'ai employé pour réussir des moyens si faciles, si simples, si hien combinés , que j'aurais de quoi vous entretenir agréablement pendant un jour.

Cortez qui allait détruire valait-il mieux que moi? le barbare et ignorant Pizarre , qui fil périr la moitié de ses compagnons dans les neiges des Andes et dans les sables des rivages de la mer du Sud, n'était inspiré que par Je génie aveugle de la fureur!

Si la France n'a point renoncé pour toujours au continent de l'Amérique ; si elle a de la reconnaissance à attendre des colonies anglaises ; si celles-ci à leur tour ont besoin de faire des alliances avec les nations sauvages qui les avoisinent vers la mer du Sud ; jamais circonstance ne fut plus favorable pour en faire la découverte. Attendra-t-on que les Espagnols, toujours avides d'or, poussent leur petite garnison à l'occident des Apalaches, de postes en postes, et qu'ils disent un jour à la France et aux Anglo-Américains : Tous

les rivages de la mer du Sud sont à nous ?

Vous voyez que mon projet n'est pas d'un simple voyageur, qu'il importe également aux deux puissances que cette découverte soit tentée le plus tôt possible, pour leur avantage commun.

Dans le temps que j'étais au service de Russie, je proposai à la cour d'établir une colonie sur le bord du lac Aral, afin de rouvrir au commerce de l'empire , l'ancien canal des richesses de l'Inde. Mon projet fut goûté , des négocians suisses et anglais me promirent de m'en faire trouver les fonds, mais comme j'insistais à ce quela colonie ne fût formée que d'étrangers , par l'expérience du gouvernement russe , et par le désir d'y rassembler des Français, le comte Orloff me dit que cette circonstance contraire à leurs lois était un obstacle insurmontable.

J'ai encore les minutes de ce Mémoire.

Je n'ai point les mêmes objections à craindre des deux puissances ; mais si, après avoir communiqué mes idées, on ne me répond point ; si après avoir laissé entrevoir les moyens heureux et faciles que l'étude de la nature et l'expérience de l'histoire ont pu me

donner, quelque protégé bien intrigant, bien avide, ayant tout ce qu'il faut pour réussir dans une cour et pour éehouer en Amérique, se charge de les exécuter, j'y renonce dès à présent.

Ce n'est pas que je regarde le succès comme assuré, mais au moins suis-je sûr de la nouveauté des moyens et d'une facilité telle que jamais les peuples modernes n'en ont employé d'aussi commodes pour les découvrir par terre.

J'espère donc avec l'aide de Dieu être utile aux deux puissances s'il plaît au Roi de m'envoyer en Amérique.

Je vous prie de faire contre-signer l'incluse adressée à un de mes frères actuellement au service des Etats-Unis en Amérique. Si vous trouvez quelque moyen plus direct de la lui faire parvenir que par Saint-Domingue, vous me ferez plaisir.

Pourquoi ne m'avez-vous pas renvoyé ma lettre du comte de Creutz, qui vous est inutile? J'irais bien vous voir malgré le mauvais temps si j'étais sûr de causer long-temps avec vous.

J'ai inclus la lettre de mon frère et ma réponse. Vous excuserez cette liberté d'agir sur notre ancienne amitié et sur le désir que j'ai de vous devoir un jour mon bonheur; au milieu de mes traverses j'ai eu cette fierté et le contentement de n'avoir été obligé que par des hommes que j'aimais et que j'estimais.

Agréez les assurances d'attachement sincère avec lequel j'ai l'honneur d'être , Monsieur et ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Mes respects, s'il vous plaît, à Madame.

A Pai'is, ce 20 octobre 1778.

Hôtel de Bourbon, rue de la Madelaine-St. -Honore

Répondez-moi un mot.

RÉPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Versailles, le 21 octobre i"8.

Vous savez. Monsieur et cher ami, comment se traitent les affaires ici. Votre Mémoire a été renvoyé à M. du Rival pour en faire le rapport au ministre; il m'en a parlé et m'a paru très-disposé à vous rendre service. Dans son rapport il en appelle à moi pour détailler à M. le comte de Vergennes ce que vous avez fait et ce que vous êtes en état de faire. Je ne sais pas quand cette affaire sera remise sous les yeux du ministre.

«Tai une occasion pour faire passer votre

lettre directement à monsieur votre frère, elle partira au premier jour.

Pardon de mon laconisme, il me serait impossible de m'entretenir aujourd'hui plus long-temps avec vous.

J'ai l'honneur d'être avec le plus inviolable attachement ,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Hennin.

P. S. Je retrouve votre lettre à M. de Creutz et sa réponse.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami ,

Je Rajouterai plus que quelques observations sur l'importance d'un voyage dans l'ouest des colonies anglaises jusque la mer du Sud.

t°. (Test que les Russes paraissent diriger leurs vues de ce côté-là, et qu'après avoir suivi l'archipel des îles qui mènent du Kamtschatka au

Japon , ils en ont découvert une autre qui les a conduits à découvrir les côtes de la Californie; mais les longs obstacles qu'ils éprouveront, et par la nature de leur gouver-

TOME

nement et par la stérilité du lieu d'où ils partent (le Kamstchatka) , donneront le temps de les prévenir.

2°. C'est que je présume que l'infatigable capitaine Cook est actuellement chargé de cette mission, car qu'irait-il chercher désormais dans les terres glacées du pôle austral? que trouverait-il dans les îles de la mer du Sud qui égale l'avantage de s'établir sur le continent , de servir de barrière aux Espagnols, de pouvoir communiquer avec les lacs du Canada, et de trouver peut-être cette fameuse communication des deux mers si long-temps cherchée dans la baie d'Hudson ? Si elle existe c'est par la partie de l'ouest qu'on doit la chercher , puisque les côtes de la mer du Sud offrent bien moins d'anses , de baies trompeuses que le vaste contour de la baie d'Hudson.

Pesez donc bien ces réflexions, faites bien sentir au ministre , s'il agréé mon projet , l'honneur, l'utilité qui doit en résulter pour la France et les colonies anglo-américaines.

Si j'avais le bonheur d'ouvrir une communication avec la mer du Sud en partant de leurs possessions, et d'établir une colonie sur les bords de cette mer, elle deviendrait le plus

puissant lien des deux puissances coalisées , car d'une part les Anglo-Américains lui ouvriraient le commerce de l'Europe , de l'Afrique , des îles à sucre , et de l'autre cette colonie lui donnerait la communication du commerce de la Chine , des îles des Épiceries , de toutes les côtes de la mer du Sud.

Elles se protégeraient réciproquement sans concurrence, et deviendraient le centre du commerce des deux mondes.

Il reste à connaître si la nature n'y a pas mis des obstacles insurmontables , et c'est ce que je m'offre de tenter avec l'aide de Dieu.

Si j'ai le bonheur de réussir dans cette partie essentielle de mon voyage, si j'ai la félicité d'y établir une colonie sous les auspices de la France, j'ai tant vu de désordres dans nos établissemens, que j'espère les prévenir dans celui-ci et en faire le lieu le plus heureux par le bonheur de ses habitans comme par sa température. Mais ces idées ultérieures qui m'occupent depuis un grand nombre d'années sont peut-être destinées à rester sur le papier; d'ailleurs ce n'est ni le temps ni le lieu de les développer.

Je ne doute pas que cette partie si importante d'un voyage dont vous m'avez fait naître le projet , ne vous frappe par la multitude d'avantages qui en doivent résulter , et que le ministre , le Roi et les Anglo-Américains , ne concourent aux moyens nécessaires pour faire cette découverte. Elle est d'une si grande conséquence, que si elle a échappé aux Anglais lorsqu'ils étaient tranquilles possesseurs de l'Amérique , c'est qu'ils n'ont dirigé leur spéculation et leurs dépenses que pour les découvertes maritimes. Les peuples n'ont qu'un objet. Pourquoi les Polonais se sont-ils laissé séquestrer de la mer? pourquoi les Russes avant Pierre-le-Grand ? c'est que c'étaient des peuples qui ne connaissaient que les avantages de la terre. Les Anglais ne connaissent que ceux de la mer ; voyez comme ils sont maladroits dans leur guerre de terre. Ils ont connu à merveille les côtes de l'Amérique : leurs cartes en marquaient toutes les sondes et jusqu'aux moindres écueils , mais vous ne voyez dans leurs propres possessions , ni les sources des fleuves , ni les chaînes des montagnes bien orientées. Ce sont de grands espaces qu'ils ne désignent que par des noms de peuples

inconnus, de solitudes ; Y Amérique derrière eux est restée indéterminée. Cependant que n'ont-ils pas tenté pour en découvrir les rivages , par la baie d'Hudson , par le détroit de Magellan , par la terre de Feu et le Cap-Horn ! Il en est de même des Hollandais qui ne connaissent pas encore L'intérieur de Ceylan depuis le temps qu'ils en fréquentent les rivages. Voilà pourquoi l'intérieur de l'Afrique est encore inconnu, parce qu'elle n'est fréquentée que par les marins de l'Europe.

Si Cortez et Pizarre avaient été des gens de mer, l'Amérique et le Pérou verraient encore la dynastie de leurs anciens rois. Mais loin de suivre les rivages de l'Amérique , ils s'enfoncèrent dans les terres. C'est dans l'intérieur que l'Espagne a jeté les fondemens de sa puissance en Amérique , tandis que les Anglais et les Hollandais n'en cherchent que les rivages et les îles.

Vous savez, me mandez-vous, comment les affaires se mènent ici. Je n'en sais rien ; dans les autres département, quand j'ai adressé des Mémoires aux ministres , j'en ai reçu des réponses. Vous me mandez que le mien a été renvoyé à M. du Rival, qui doit en faire son

rapport. Le ministre ne l'a donc pas lu. Ce n'est pas que je désapprouve vos usages, chaque pays a les siens, et il y a des hommes dont le silence vaut mieux que les complimens des autres.

Vous me feriez plaisir de me mander si je ne dois pas écrire à M. du Rival dont vous me marquez la bonne volonté. J'ai été sur le point de le faire , parce qu'un de mes amis m'avait déjà entretenu de la bienveillance qu'il me portait sans me connaître et de son caractère obligeant et sensible. En allant voir M. de Renneval j'avais cru aller voir M. du Rival ; jugez de mon inexpérience. Je lui écrirai donc si vous jugez que ce soit le moment; je m'en suis abstenu pour ne pas vous compromettre, car je ne pouvais savoir que par vous que mon Mémoire était entre ses mains.

Dans les deux objets qu'il renferme, je sens qu'il y en a un sur lequel le ministre ne peut rien statuer que d'après les circonstances générales , mais l'autre me paraît dépendre uniquement de sa volonté et de vos bons offices.

DE BEF[^]AKDIN DE SAINT-PIERRE. 231

Agréez, les assurances de reconnaissance et (Tamitié avec lesquelles je suis constamment,

Monsieur et ami ,

Ce a octobre 1778.

+++*+*W+WWW*++++WW<^W+++++*+++++++4+

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami,

Comment est-il possible que vous ne me répondiez pas sur aucun des objets de mon Mémoire ! Cest nourrir mes craintes et non mes espérances. Comment ! ne me rien mander sur les démarches que je voulais faire auprès du rapporteur de mon amure , sur le rapport qui en a été fait, sur le jugement du ministre! Je sens la multitude de vos affaires

et leur poids, niais un mot m'eût tranquilisé. Les espérances sont les nerfs de la vie 5 dans un état de tension ils sont douloureux , tranchés ils ne font plus de mal.

Vous m'obligerez donc en me répondant définitivement. Je ne suis pas assez injuste pour attribuer au défaut d'amitié de votre part l'indifférence du ministre. Je sens tout le prix du projet que vous m'avez donné , mais mon imagination, détournée de ses occupations ordinaires depuis six semaines, ne peut se reposer sur rien. Quant à mes besoins, je les supporterai avec le secours de la Providence, eorome j'ai

fait par le passé, et si je ne peux amortir aucune portion de mes dettes , j'espère que mes amis (et vous en particulier) auront assez d'indulgence pour rejeter mon impuissance sur ma fortune, plutôt que sur mon cœur. Pour les satisfaire il n'y a rien que je n'aie tenté. Le danger d'une entreprise ne m'a point rebuté pourvu qu'elle fût honnête. Heureux et content dans les périls où je me suis jeté , d'y trouver même la fin de ma vie dans l'accomplissement de mes devoirs envers ma patrie et mes amis. Une fortune inexplicable

a pris plaisir à conserver mes jours et à accroître mes dettes dans le temps même que je faisais mes efforts pour les acquitter. Lorsque je vous ai vu à la tête des affaires de votre département, j'ai cru ma fortune prête à changer, et renonçant de bon cœur au repos de ma solitude, je n'ai point sollicité votre crédit pour mener ici une vie tranquille ; mais constant dans mes anciens projets , j'ai proposé avec joie l'entreprise la plus hasardeuse , pourvu que le terme de mes travaux fût l'accomplissement de mes devoirs envers ma patrie et mes amis ; il est vrai que j'ai cherché à appuyer ma confiance pour l'avenir, en rappelant des services passés. «Pavais été si malheureusement et si souvent trompé! Que me reste-t-il à espérer maintenant , si vous , juge et témoin des faits que j'ai cités , vous qui m'y aviez porté par l'espoir des récompenses, ne pouvez pas même me faire payer les premiers frais qu'ils m'ont coûtés ? Je n'accuserai pas votre amitié; votre intérêt même demande que je réussisse, puisque vous êtes mon créancier; je me résignerai et je cesserai de nourrir des espérances trompeuses, des inquiétudes pénis-

blés, et des réflexions amères sur les hommes que j'ai servis et que je dois aimer.

Je suis avec une constante amitié,

Monsieur et ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

\ Paris, ce 20 novembre 1 77N.

Hôtel de Bourbon , rue de la Madelaine-St.- Honoré.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur ,

Vous m'avez tout-à-fait oublié. Vous avez laissé sans réponse mes deux dernières lettres. Vous savez bien que ma fortune et le mauvais temps ne me permettent pas de faire de fréquens voyages à Versailles. Si je n'ai rien à attendre de mes services passés et de votre crédit, dois-je perdre votre amitié? Je croirais faire tort à une correspondance de quinze ans de laisser passer le commencement de cette année sans faire de vœux pour vous , et sans vous assurer que le temps, qui remet

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. a3?

tout, n'a rien changé, ni a mes vues, ni à mes projets , ni à ma constance. Je suis né dans un mauvais siècle. Je m'efforce, ne pouvant foire de bien, de m'abstenir du mal , et je n'ai rien trouvé de plus sur que de m'isoler. Vous m'avez mandé que vous vouliez vous rapprocher de moi , j'ai fait tout le chemin qui nous séparait, j'ai suivi vos conseils , j'ai écrit au ministre , j'ai voulu aller voir mon rapporteur, que me convient-il de faire à présent ? Tout est le fruit de l'intrigue et de la vénalité. Mais j'ai dû votre amitié à de plus nobles moyens , et c'est par eux que je veux la conserver.

Faites-moi donc savoir les raisons de votre silence , et agréez les assurances d'estime et de considération, avec lesquelles j'ai l'honneur d'être , Monsieur,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

\ Paris , lo 18 janvier 1779.

++.>.*>+^'>4^><«W^4^Mk«M»4^^^j>^j.4M}.*<.+<^

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

A Versailles, le 23 janvier 1 779-

Non sûrement, Monsieur et ancien ami, je ne vous ai pas oublié , mais je ne me suis pas pressé de vous instruire de l'inutilité de mes efforts pour faire réussir le plan que nous avons concerté. On en sent Futilité; c'est beaucoup , mais on n'est pas disposé à le suivre dans ce moment , parce que Ton veut voir comment la grande affaire finira, et que, d\ailleurs , l'argent retient. Soyez bien persuadé que je ne perdrai pas une occasion de remettre cette affaire sur le tapis , et que si elle

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 23û,

manque, et si je reste ici, je ferai tant que je rendrai votre zèle et vos talens utiles àl'Etat; mais vous ne vous faites pas une idée des peines que les ministres même ont à faire , à cet égard, ce qui leur paraît convenable, à plus forte raison nous qui d'ordinaire ne parlons que de ce dont on nous parle. Ce n'est pas pour rabattre l'opinion que vous pouvez avoir de mon influence que je vous parle ainsi, c'est uniquement pour rendre au vrai l'idée que vous devez vous faire du crédit de l'homme qui désirerait le plus en avoir beaucoup pour vous obliger. Rendez justice à mes sentimens , je vous prie, et soyez persuadé que rien n'a altéré le sincère et inviolable attachement , avec lequel j'ai l'honneur d'être ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre très -humble et très -obéissant serviteur,

Hennin.

'2i\o CORRESPONDANCE

Voici le Mémoire dont vous m'avez promis trois copies. Je l'ai retouché d'après vos observations , et j'y ajoute la fin de votre façon. Je Fai lu à M. Fabbé Bergier, qui en a été infiniment satisfait. Il est persuadé qu'il fera le plus grand effet ; il n'est tel que la main du maître.

J'y joins une lettre pour M. l'intendant de Brest, que je vous prie de contrer-signer et de faire partir. Je suis bien sensible à tous les

DE BERNARBIN DE SAINT-PIERRE. 2/j I

embarras que mon amitié vous donne. C'est une bonne œuvre où vous aurez part.

Dès que j'aurai fait une autre copie je prierai M. Mesnard de me les faire transcrire , et à l'arrivée de mon malheureux frère ' , je les enverrai à tous les ministres avec une lettre pour chacun d'eux, dont j'ai déjà esquisé les minutes.

Je suis avec la plus tendre reconnaissance,

Votre ami constant,

De Saint-Pierre.

A Paris, le 17 mars 1779-

1 Voyez l'aventure de Dutailly dans les Mémoires sur Liernardin de Saint-Pierre.

TOMK1 \i]

A MONSIEUR HENNIN

Je trouvai , Monsieur et ancien ami , dimanche dernier à mon arrivée , une lettre de M. le prince de Montbarey, où il me mande que l'affaire de mon frère regarde M. de Sartine , et où il m'assure qu'il aurait désiré bien sincèrement pouvoir lui être de quelque utilité , sans cet inconvénient.

Jeudi j'ai été malade.

Vendredi j'ai été dans les bureaux de M. Lenoir, pour m'informer si M. de Sartine avait envoyé la permission que je sollicite, d'entrer à la Bastille pour voir mon frère, s'il était survenu quelque incident grave dans ses interro-

gatoires, attendu que la lettre qui les accompagnait était sèche et \ie demandait rien pour lui.

On m'a répondu que lorsque le ministre de la police faisait le rapport d'une affaire dont il était le juge naturel, il y ajoutait ses réflexions en bonne ou mauvaise part , mais que dans celles où il n'était chargé que de recueillir les interrogatoires, et qui lui étaient étrangères , il envoyait les dépositions sans y ajouter aucunes réflexions.

Qu'il n'y avait aucun incident grave ; que mardi prochain je saurais définitivement à quoi m'en tenir sur la permission que je demandais.

Tâchez, Monsieur et cher ami, de voir M. Lenoir a Marly demain. Dites-lui que la permission que je demande ne blesse l'esprit d'aucune loi , quand mon frère même serai! coupable , puisqu'il ne peut y avoir aucune correspondance entre lui et moi dans le délil qu'on lui suppose; que c'est lui ôter ses défenseurs naturels, dans une alla ire étrangère à la

France, accabler son esprit troublé par huit mois de prison , et le punir avant de l'avoir jugé; que s'il est innocent , comme tout con-

court à le prouver, quel dédommagement pourra réparer l'altération que je crains trop que sa position ait apportée à ses facultés intellectuelles. L'aveu de son stratagème à son dénonciateur me Ta fait soupçonner, à moins que , s'étant lié d'amitié avec son capitaine , il ne lui ait donné cette marque de confiance pour le déterminer à lui rendre service.

Dites à M. Lenoir qu'étant, à ce qu'il m'a paru, regardé par les bureaux de la marine comme le juge naturel de cette affaire, son rapport décidera le jugement du ministre de la marine , et ce que mon malheureux frère doit attendre des bontés et des grâces du Roi.

Enfin . faites pour moi ce que vous voudriez que je fisse pour vous si j'étais à votre place. La fortune ne se moque- t-elle pas de moi de me transporter chaque semaine du tourbillon de Paris à l'impassibilité de Versailles ? Moi , inconnu, à pied, sans fortune, sans crédit , sans espérance ! autant vaudrait qu'elle m'eût chargé d'arrêter le cours de la Seine et de remuer les tours de la Bastille. Comment pourrais-je fixer les esprits volages de la capitale, et émouvoir le cœur d'un ministre ? Celait à vous qu'elle devait envoyer cette épreuve de

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1/\5

vos forces, qui d'un trait de plume pouvez, ébranler les royaumes de l'Europe , abattre des empires et élever des républiques.

Je ne sais quand j'aurai le plaisir de vous revoir. Ce sera, j'imagine, avec un surcroît de tristesse, n'ayant point eu la gaieté de madame Hennin pour rappeler la mienne. Présente/,lui mon respect et mes vœux pour son bonheur et pour le vôtre. Je suis avec une pleine reconnaissance de votre cordiale , franche et ancienne amitié ,

Monsieur,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce iermai 1 779.

Je soupire après la campagne et la solitude.

Félix qui potuit rerum cognoscere causas , Atque metus omnes et inexorabile fatum Subjecit pedibus , strepitusque Acherontis avaril

Fortunatus et Me Deos qui noscit agrestes , Panaque, Silvanumque senem , Nymphasque sorores.'

A MONSIEUR HENNIN

i\IOi\ SIEUR ET AMI,

J'ai enfin obtenu la permission de voir mon frère; je Tai trouvé content et se portant bien. A notre première entrevue, je vous ferai part de notre conversation et de tout ce que j'ai vu dans ces lieux redoutables; ce sera peut-être demain si le temps me permet de vous aller voir. Je ne doute plus de son innocence et de son étourderie.

Il a écrit deux fois à M. le comte de Solanno et plusieurs fois à moi, il n'en a point reçu de réponse. Ses lettres n'ont peut-être pas

été envoyées ; du moins les miennes ne m'ont pas été rendues. Je me suis en conséquence déterminé à écrire à M. le comte de Solanno, grand président de l'audience de Saint-Domingue , à la cour de Madrid. Ayez la bonté de lui faire parvenir ma lettre incluse et de la contre-signer. Je désirerais aussi que, par la voie d'Espagne , on vous informât si M. le comte de Solanno est à Madrid.

En attendant que j'aie vous remercié de \ iver voix, agréez les assurances de reconnaissance et de vrai attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et ami,

A Paris , CC i i mai 1779.

ist° 68,

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami,

Chaque semaine je me suis flatté du plaisir de vous voir, mais tantôt le mauvais temps, tantôt le souvenir de ma dernière indisposition, m'a retenu à Paris; le dernier jour où je vous ai vu, je fus saisi le soir d'un accès de fièvre très-violent accompagné de frisson. Je ne rapporte plus d'espérances de Versailles, le ministre m'a dit dernièrement : Ou votre frère est un étourdi, et je ne saurais prendre de confiance en lui, ou il est coupable, et il ne la mérite pas. D'un autre côté, je trouve que le

malheur n'a produit aucune révolution utile dans l'esprit du prisonnier. Je suis à son égard dans la même perplexité que le ministre.

Vous devez avoir reçu d'Espagne une réponse au sujet de M. le comte de Solanno; si ma santé le permet j'irai la chercher dimanche, mais si je ne pouvais y aller, obligezmoi de me marquer, les jours suivants, ce que vous en savez : un si long retard dans une réponse si urgente m'est suspect.

En récompense de vos bons et utiles offices, que Dieu éloigne de vous tout chagrin domestique, et puisqu'avec les autres biens il vous a donné un père et un frère dont vous pouvez vous honorer, puisse-t-il rendre à votre épouse le contentement d'esprit nécessaire à son bonheur et au vôtre !

Ne me dissimulez donc rien de ce que vous pouvez savoir au sujet du prisonnier.

Je suis avec reconnaissance,

Monsieur et ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

\ Paris, ce 16 juin 1779

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami ,

Il n'est plus en mon pouvoir de vous aller voir à pied; ma bourse, ma santé, mes espérances et les beaux jours de Pété, tout s'est écoulé. Hommes heureux, vous ne voulez voir que des physionomies gaies, même avec des cœurs tristes ! je ne crois pas que si Socrate lui-même était à ma place, il pût montrer à Versailles un visage content. Quoiqu'il eût foulé aux pieds la fortune, les voluptés, l'amour de la gloire et de la vie, au moins il se portait bien, il était à l'abri des besoins, et sa

grande aine se soutenait par l'amour de sa patrie, de sa famille, de ses amis.

Tout ce que j'ai aimé s'est éloigné de moi. Je me porte mal. Je n'ai qu'une subsistance étroite, annuelle et précaire. Je n'ai plus ni linge, ni habits, mes courses à pied ont achevé de les user.

Si vous voulez, me revoir faites m'en donner les moyens. Vous savez que votre département me doit une gratification bien légitime. Je vous envoie le Mémoire que j'ai donné sur les affaires du Nord à M. Durand; j'y joins la minute de ma lettre; je vous prie d'en faire usage et de m'en accuser la réception.

Agréez mes vœux pour votre prospérité. Je suis ainsi qu'à madame votre épouse, avec une respectueuse considération , Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Ce 2 octobre 1779.

Hôtel de Bourbon, rue de la Madeleine-St. -Honore.

Je n'ai pas besoin de vous recommander de me renvoyer ces pièces dont je n'ai point de copie.

H-* - ^H^H^4^KM^ ^**<^H-^*^*«M

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami

Pai mis dimanche dernier 3 octobre à la poste un paquet de papiers contenant la minute de mes Mémoires sur les pays du Nord et une relation de ce qui mutait arrivé en Pologne ' lorsque vous y étiez ministre du Roi, en vous priant d'en faire usage auprès du ministre des affaires étrangères et de rcfen accuser la réception.

Je n'ai point d^nquiétude sur votre amitié

1 Voyez cette relation à la fin de la Correspondance.

pourvu que je sois assuré que ce paquet vous est parvenu ; faites-moi le plaisir de me mander votre opinion sur ces premiers essais de ma plume, .ramais eu plus de plaisir à m'en entretenir avec vous, si les raisons que je vous ai mandées ne me rendaient trop pénibles les courses de Versailles.

Agréez les assurances détachement avec lequel j'ai Fhonneur d^être,

Vrotre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce jeudi 7 octobre 1779.

Hôtel de Bourbon , rue de la Madeleine

A M. Hennin. — Il est présenté au

Roi de Pologne. 36

n. — A M. Hennin. — Départ de Pologne.

lise rend à Vienne. 38

12. — A M. Hennin. — Il revient à Varsovie dans les voitures du roi .
4°

i3. — Réponse de M. Hennin. 45

i4« — A M. Hennin . — Il tombe dans l'abattement. On lui offre une
place de lieutenant. 50

i5. — A M. Hennin. — 'Il se rend à Dresde.

Singulière aventure sur la route. 56

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES, An PALAIS-ROYAL.

J.-H. BERNARDIN

DE SAINT-PIERRE

A MONSIEUR HENNIN

Vous m'avez promis de demander dimanche prochain à M. Lenoir, ce qu'il pense de l'affaire du prisonnier. Je vous en rappelle la mémoire, et je vous prie de savoir de lui ce qu'il aurait à craindre s'il se trouvait coupable, et à espérer s'il est innocent. Tâchez de

TOME II

savoir encore si on a fait des informations dans le pays, et si elles lui sont contraires ou favorables. Il m'est impossible de rien ajouter à sa défense, si on me cache les griefs qui peuvent survenir ; s'il ne s'en présente pas de nouveaux l'innocence de l'accusé me paraît démontrée, car que serait-ce qu'une conjuration où il s'agit de la subversion d'une vaste province formée par un seul conjuré !

Souvenez-vous aussi de m'être utile dans la distribution des grâces du Roi. J'en ai grand

besoin. Je compte plus sur votre service que sur les miens, quoique j'aie employé de tout mon pouvoir ma personne et ma plume , pour votre département. Je suis à l'emprunt, et je n'ai rien à attendre qu'au mois de février de l'année prochaine.

Si je ne suis pas aidé, je succomberai au milieu démon travail, sans que ce que j'en laisserai puisse être d'aucune utilité, s'il n'est pas mis en ordre. Puisse le ciel en récompense des bons offices que vous m'avez promis, vous faire vivre un jour dans les pays fortunés que j'ai décrits. Si j'avais été assez heureux pour rassembler cent familles infortunées et les rendre aux lois de la nature dans quelque île

de la mer du Sud, j'aurais préféré mille fois ma gloire à celle de Cortez.

On est toujours trop vieux pour faire le bien, mais on est toujours assez, jeune pour le conseiller. Que m'importe? j'aurai présenté de beaux tableaux , j'aurai consolé , fortifié et rassuré l'homme dans le passage rapide de la vie.

La nature a un ensemble magnifique, et nos sciences ne nous en présentent que les débris. Nos académies ne recueillent que des phénomènes et des monstres qu'elles exagèrent. Si je peux montrer la

douce chaîne de ces lois, j'aurai servi, ce me semble, la religion et l'humanité, en rendant l'empire à la Divinité, et à l'homme sa confiance.

Si je succombe au milieu de ces travaux entrepris parmi les maux, les orages domestiques, au moins j'aurai eu du plaisir à vivre, et j'en aurai encore à mourir. J'ai, suivant le conseil d'Horace, essayé longtemps ce que mes épaules pouvaient porter ; je me suis exercé dans la solitude. J'ai esquissé des paysages étrangers, des mœurs qui ne sont pas les nôtres, et dans ces essais j'ai eu le plaisir de voir de beaux yeux me donner de ^

pleurs. J'ai osé alors m'avancer jusque dans le temple de la Nature, et étudiant le langage dont elle parle aux hommes, j'ai emprunté tour à tour ce que ses illusions ont de plus touchant, et ce que sa sagesse a de plus lumineux.

Mes matériaux sont épars , j'attends un peu de bonheur pour les rassembler. C'est peut-être vous qui êtes destiné à opérer quelque révolution heureuse dans ma fortune, vous qui y êtes intervenu dans un temps de crise. Alors je voulais mourir pour ma patrie et je le voudrais bien encore s'il ne me paraissait plus utile maintenant de vivre pour elle.

Conservez - moi votre amitié , et votre santé. Usez d'exercice; si, dans quelques jours pluvieux de l'hiver, vous voulez vous distraire des troubles politiques , par la lecture de mes essais, je vous porterai quelques manuscrits; ils sont imparfaits, mais il y a des images qui ont intéressé. Je les ai négligés pour de plus importants que je ne communiquerai que quand je leur aurai donné la perfection dont je suis capable.

Assurez, je vous prie, Madame de mon respect, et soyez persuadé de la sincère amitié avec laquelle je ne cesserai d'être ,

Monsieur et ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

\ Paris, te xS octobre 1779.

+ll**+***++++**<r*++*+++++*W++++*W++++*++*-ir.,+

Ns 72.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami,

Je me suis proposé plusieurs fois de vous aller voir, mais comme je suis tombé dans la campagne il y a trois semaines, et que je ressens encore quelques douleurs au bras gauche, je ne me mets point en route que je ne sois attentif au temps et au chemin. Ce matin j'avais pris mon parti , mais j'ai trouvé Je pave si glissant que j'ai pensé que si je venais à tomber sur le bras droit, je semis tout-à-fail désempare.

Si j'avais touché la gratification que vous m'avez fait espérer, j'aurais pris une voiture. Vous ne devez pas douter du plaisir que j'ai à vous voir; vous me faites bonne chère, vous me consolez, vous me rendez service, et dans le moment même je reçois une lettre de mon malheureux frère, qui se loue des bontés de M. Lenoir, dont je crois vous être redevable. Quand, ce matin, il m'a fallu retourner. sur mes pas , j'ai bien senti la vérité du proverbe, que l'or aplanit bien des chemins. Le premier usage donc que je ferai de celui que j'attends de votre département, sera de remployer à vous aller voir, quelque temps qu'il fasse. Vous serez le premier de mes besoins , car il n'y a point de chemise fraîche en été et d'habit chaud en hiver, qui me réjouisse autant que la vue d'un bon ami

Présentez, je vous prie, mes respects à votre aimable c< mpagne. Je souhaite qu'elle se trouve bien de Locke, mais c'est dans la nature plutôt que dans les métaphysiciens qu'on peut reposer son ame.

•h' vous recommande particulièrement les minutes de mon Mémoire sur le Nord v[de ma détention en Pologne.

Lorsque vous plaira de rendre la paix aux quatre parties du monde, et que vous me jugerez propre à quelque emploi de bienfaisance, je quitterai volontiers les muses, la solitude et la liberté. Rien n'est égal au bonheur d'être utile, et si ce matin j'eusse pu imaginer que mon voyage eût adouci les maux de quelque être sensible, je l'aurais fait sur les pieds et sur les mains.

Agréez les assurances de considération et de respect avec lesquelles j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Ce 21 novembre 1779.

Hôtel de Bourbon, rue de la Madeleine.

On parle beaucoup de voleurs qui endorment les gens pour leur prendre leurs louis. Il court aussi quantité de fausse monnaie , des pièces de douze sous qui sont jaunes comme si on les eût dorées, des écus de six francs de

DE BEKİNARDIN DE SAINT-PIERRE. 9

plomb. J'ai vu l'autre jour à Neuilly fuir un larron à travers champs, après lequel tout le village criait. Je suis malheureusement forcé d'être tranquille sur tous ces événements-là.

İ **İİ*+**İ*+*+W.İ++W++*+4++++*++++*+++++

ISTO

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Vous devez, bien juger que le mauvais temps m'empêche de vous aller voir , et que mes demandes ont besoin de réponse. Quelque étendue que soit votre correspondance, personne n'a plus de titres que moi aux marques de votre souvenir. Je vous ai fait part de ma situation comme à un ami, de mes services comme à un ministre, de mes travaux comme à un homme d'esprit , et vous ne répondez rien à mes Lettres multipliées.

Si vous ne pouvez, rien, renvoyez-moi mes minutes. Elles me serviront à me consoler en me rappelant que je n'ai rien négligé pour servir ma patrie et me conserver des amis.

Je ne voudrais pas, même avec un prince, d'une correspondance boiteuse. Il est bien fatal pour moi, que votre département soit le seul où on n'a jamais daigné répondre, ni à mes services, ni à mon amitié, ni à ma douleur.

J'ai riionneur d'être avec une respectueuse considération ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 28 novembre 1 779- Hôtel de Bourbon , rue de la Madelaine

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami,

A Dieu ne plaise que je donne un instant de déplaisir à qui m'a porté seulement un instant de bienveillance. Je ne répondrai point à ce

que vous me dites de mon noir, par rapport au pays que vous habitez et à vous-même. Il suffit à ma conscience que tous mes travaux n'aient pour but que le bien de tous les hommes et en particulier de ma patrie, et que j'aie eu le courage de m'abstenir de faire du mal même à mes ennemis quand j'en ai eu le

pouvoir; comment donc ne me ressouviendrais-je pas de l'amitié dont vous m'avez, donné de fortes preuves en plusieurs occasions et dernièrement au sujet de mon malheureux frère ! Mais plus notre amitié est ancienne, plus je suis fondé à m'inquiéter de son refroidissement, et à m'en plaindre.

La porte des espérances me reste donc entrebâillée, mais qu'il n'en soit pas ainsi de celle de votre amitié, je vous en prie; ne répétez pas non plus le mot dont un grand seigneur s'est servi pour m'éloigner de lui, et que tous ses agens et ses trompettes ont fidèlement retenu comme il était de leur devoir.

Vous leur êtes si supérieur par votre probité naturelle, il y a tant de malheureux, j'ai si peu de droits au-dessus de la foule, que vous n'aurez pas besoin d'imaginer de prétextes, ni d'adopter ceux des autres.

Je vous recommande mes minutes. S'il fait beau de dimanche en huit j'irai vous voir à Versailles, afin de revenir avec la lune.

Agréez, ainsi que Madame, les assurances

l4 COKKESPOMy.WCi:

delà respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce il décembre \n

Vous me qualifiez d'ingénieur de la marine, et je ne l'ai jamais été. J'ai porté les paremens noirs , mais ne me donnez aucune qualité puisque je n'en ai plus.

DE 1U:U\!\{ |) IN DU SAIY'-IMiHKE. I .)

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami

J'ai différé à vous écrire, parce que je Comptais vous aller voir et vous souhaiter une bonne année; mais le temps est rude; il n'y a point de lune le soir; ma santé n'est pas des meilleures , et de nouveaux nuages ont obscurci ma vie.

Je mets ma confiance en Dieu , et je le prie , non pour la première fois, d'ajouter à votre bonheur les biens qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous procurer, la santé, le conten-

1() CORRESPONDANCE

tement, les biens naturels , et cette paix qui se fonde sur lui et que les hommes ne sauraient troubler. Je souhaite autant pour le bonheur du genre humain que pour le vôtre , que vous procuriez la paix à l'Europe , et que vous ayez la gloire d'éteindre cet incendie qui embrase les quatre parties du Monde ; vous êtes au moins, par vos lumières et par votre place, à portée d'y contribuer, quoique dire la vérité, elle me paraisse à moi, ignorant, une des plus difficiles à concilier. Elle arrivera cependant un jour, mais à l'ordinaire , quand les deux partis seront ruinés. Je n'entrevois qu'un seul moyen, mais qui certainement ne paraîtrait bon qu'à moi seul. Cette difficulté se trouve nouée de tant de nœuds , qu'il semble qu'on a eu envie , non-seulement d'entrer en guerre , mais de n'en jamais sortir. Il en faut revenir à la pensée d'Épictète : Quand les hommes, dit-il, sont heureux, ils n'imaginent pas qu'ils puissent jamais cesser de l'être ; et quand ils sont tombés dans quelque grande calamité , ils ne voient pas par où ils en pourront

sortir. Cependant l'un et l'autre arrive , et les dieux l'ont ainsi ordonné , afin que les hommes sachent qu'il y a des dieux.

DE BERNARDIN DK SAINT-PIERRE. t j

Excusez mes réflexions de vieille politique; n'oubliez pas, je vous prie, de me renvoyer mes Mémoires, qui vous sont certainement bien inutiles. Si j'avais à les refaire, ce serait vous que je voudrais consulter sur la Prusse et la Pologne, que je n'ai parcourues qu'en voyageur.

Mes respects et mille vœux de félicité à Madame votre épouse, et à tout ce qui vous appartient.

Je suis avec reconnaissance et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, le 9 janvier 1780.

A MONSIEUR HEINNIN

Monsieur et ancien ami,

Vous irTavez tout-à-fait oublié ; vous n'avez point répondu à mes lettres de la nouvelle année. Je vous ai redemandé mes minutes ; vous ne me les renvoyez pas ; ce sont des matériaux qui me sont de la plus grande utilité , et qui doivent vous être à présent très-indifférens.

Le mauvais temps et le défaut d'argent ufempêchent de vous aller voir; j^ai été occupé à faire ces jours-ci un long Mémoire

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. iÇ)

pour nie disculper de quelques torts que mes amis me donnaient. Je l'ai envoyé à madame Necker, qui m'a répondu la lettre la plus obli-

geante, en m'annonçant que ma gratification était assurée, ce que j'entends pour toute ma vie , et en m'offrant ses bons offices auprès de M. Necker. Mais jusqu'ici rien n'a changé à ma situation. Je ne saurais me flatter de l'espérance d'aller m'établir a la campagne, où je trouverais le repos et l'aisance nécessaires à mes occupations.

J'espère que vous ne différerez pas plus long-temps de me donner de vos nouvelles et à me renvoyer mes minutes , le seul fruit que j'ai recueilli de mes laborieuses campagnes du Nord.

Je suis avec une respectueuse considération ,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, le 5 février 1780.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Je suis bien touché des démarches inutiles que vous avez faites pour me servir auprès de M. le comte de Vergennes. Vous ne Pavez pas trouvé, me mandez-vous, disposé à me distinguer du nombre des personnes qui ont été en Pologne. Quelques considérations auraient pu Féclairer, ce me semble :

i°. .Tai été le premier officier français qui se soit jeté dans le parti polonais protégé par la France;

2°. Je suis le seul qui Tait fait gratuitement; j'ai refusé même le brevet de colonel de la confédération que me proposa la princesse

M Je ne voulais de récompense que de ma

patrie ;

3°. Je risquais infiniment, puisque le parti où je me jetais était traité de rebelle par les Russes , du service desquels je sortais. C'est chez eux un crime d'Etat de passer de leur service à celui de leurs ennemis. Ils exigent même de tout officier qui prend congé , un serment à ce sujet. La bienveillance du président de la guerre , M. le comte Schernichef , et l'amitié de mon supérieur , M. de Villebois , grand-maître d'artillerie, m'avaient épargné cette formule ; mais en tombant entre les mains des Russes , comme il est arrivé, je n'en risquais pas moins la Sibérie ;

4°. Quelques menaces qu'on m'ait faites dans ma prison à Varsovie , je n'ai jamais voulu charger, ni vous , Monsieur, ni M. le comte de Mercy , d'avoir concouru, par des conseils ou des promesses , à me faire faire cette démarche , quoique les interrogatoires eussent pour but de m'arracher cet aveu. J'ai pris toute la démarche sur mon compte , afin

de ne pas troubler le repos des ministres de France et de l'Empire;

5°. Vous me promîtes que ma conduite serait récompensée en France. M. le comte de Mercy réassura que soit à Vienne ou à Versailles, ^obtiendrais honorablement du service. Cette promesse me fit entreprendre à grands frais et fort inutilement le voyage de Vienne ;

6°. Je suis resté endetté des frais même de cette expédition ; et , ce qui paraît incroyable , à vous \ Monsieur, ministre du Roi , à vous aujourd'hui un des chefs des affaires étrangères , tandis que tous ceux qui ont couru cette carrière, ont été payés, récompensés ensuite , et s'y jetaient à bien moins de risques.

Je n'ajouterai rien sur ma position actuelle. Les ministres sont impassibles. J'avouerai toutefois que des hommes plus méritans que moi, ont éprouvé de plus grandes injustices de leur patrie; mais jamais cela n'est arrivé sous des ministres qui eussent une réputation d'équité.

Envoyez-moi , je vous prie instamment , les matériaux de mes Mémoires; si la postérité

s'en occupe , elle y verra que, dans ce siècle , on y parlait beaucoup de vertu, de patriotisme , d'héroïsme , et elle saura quel était le sort de ceux qui , sans cabale et sans intrigue, cherchaient à bien mériter des hommes.

Je suis avec une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce ai février 1780.

Comme je n'attends plus rien des affaires étrangères, c'est à mon ancien ami que je m'adresse pour m'obtenir de M. d'Angivilliers un petit logement à Madrid, à Meudon , ou dans quelque forêt qui appartienne au Roi. J'ai à mettre en ordre des matériaux fort intéressans , et ce n'est qu'à la vue du ciel que je peux recouvrer mes forces. Je préférerais une charbonnière à un château. Obtenez-moi un trou de lapin pour passer Fête à la campagne ; le Roi loge les serviteurs de ses serviteurs. Je brûle de le servir; mais toutes les places sont prises.

24 Co11RESPONDANCE

Mes respects à madame Hennin et à ses amis.

Après les peines inutiles que vous prenez depuis deux ans pour ufobtenir quelque gratification des affaires étrangères , vous devez juger que j'ai quelque ennemi secret auprès de M. le comte de Vergennes. IVusez donc pas davantage votre crédit pour moi. M. du Rival m'a dit , il y a un an , que ma demande était juste. M. de Rheineval a parlé aussi en ma faveur. Vous avez fait vous-même un Mémoire. M. le comte de Vergennes a accordé des récompenses à des personnes qui nVvaient ni les mêmes titres ni les mêmes amis. Que voulez-vous de

plus? Il n'a même daigné répondre ni à mes lettres ni à mes Mémoires ! Je vous prie instamment de me renvoyer mes papiers , et que mon nom soit à jamais oublié dans un département dont l'équité règle la balance de TEurope.

◆^{•^H^vH-î-t^-î-Î^^I^S-i-H^nHKHH^'tHH^-î^

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur,

S'il fait beau dimanche prochain , je compte aller à Versailles et rapporter mes Mémoires sur le Nord; je vous prie donc de les faire collationner, s'ils ne Pont pas été, parce qu'ils me sont d'une nécessité absolue.

Je vais cesser toute espèce de sollicitation , pour mettre en ordre une partie de mes travaux. Si je n'ai pas l'esprit content, au moins qu'il ne soit pas troublé.

Je vous prie donc, Monsieur, de ne plus

différer à me rendre mes matériaux, et si le mauvais temps mVmpêchait de partir dimanche, de vouloir bien me les renvoyer par la poste.

Vous obligerez, celui qui a Thonneur d^être , avec une respectueuse considération ,

Monsieur,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce ia avril 1780.

1)1*. BERNARDIN DI SAINT-PIERRE. 27

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami,

Je viens d'envoyer à M. le comte de Verûennes un Ion» Mémoire. Des amis n'ont conseillé de le rendre public; je me flatte d'y avoir répondu à ses objections , et je ne doute pas qu'il ne me fasse une réponse favorable , s'il a pour moi une portion de cette équité qu'Vm lui attribue. (Test la dernière tentative que je veux faire auprès de lui; j'espère que vous n'y refuserez, pas vos bons offices.

Je vous souhaite toute sorte de prospérité.

Il faut de nécessité qu'il se fasse bientôt une révolution dans ma fortune : elle ne peut être plus mauvaise.

Agréez les assurances d'amitié et de considération respectueuse , avec lesquelles j'ai l'honneur d'être ,

Votre, etc»

De Saint-Pierre.

A Paris , ce 17 mai 1780.

DE RFRNARDIIV DE SAINT-PIERRE. '9

◆•M-***** * *+ **^<~H-*«H-+**«î"fr***** **◆<• *

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami,

La personne qui a transcrit mes Mémoires , Ta fait si précipitamment, qu'il y a dans ce que j'aicollationné des omissions et des fautes très-fréquentes : ce sont des lignes entières oubliées. J'ai voulu d'abord les marquer au crayon , mais ce moyen est insuffisante Il faut y employer la plume, et alors cette copie deviendra un véritable brouillon qui ne pourra servir à personne. La relation de ce qui m'esl arrivé en Pologne n'y est pas. Voyez, donc ce

que vous voulez que je fasse. Forcé de vous dire la vérité, je serais très-fâché que ce Mémoire, qui a porté bonheur à deux personnes aux affaires étrangères, occasionât la plus légère réprimande à votre secrétaire. Je vous prie donc de ne lui en pas même parler, mais si vous voulez que je le rétablisse suivant la minute, il faut vous résoudre à le voir raturer toutes les six ou sept lignes. C'est un travail assez désagréable que je ferai si vous le désirez. Il paraît que l'intention du copiste a été, dans beaucoup d'endroits, d'abrégé ou de réformer mon style ; peut-être a-t-il eu raison, mais il en résulte que ce n'est plus une copie de mon ouvrage. Si tel qu'il est vous en êtes content, je n'y toucherai point, mais si j'y touche il faut que je le rétablisse avec mes propres fautes. Encore une fois je vous conjure de n'en rien dire à votre secrétaire ; que je ne sois pour personne un sujet de mécontentement. Dieu me préserve de nuire aux faibles, mais qu'il me donne la force de résister aux puissans ? Pourquoi ne répandrais-je pas dans le public mon Mémoire à M. le comte de Vergennes ? Ne dois-je pas payer mes dettes ? Ne dois-je pas chercher des protections lorsque

DE BERNAHD1IN DE SAINT-PIERRE. 31

tout m'abandonne ? En joignant ce Mémoire à celui que j'ai adressé à madame Necker, je couvrirai mes ennemis de confusion ; ils ont répandusur moi les plus viles calomnies. Leur nombre et leur crédit ne m'effraient pas. Peut-être, du sein de cette grande et ancienne noblesse, quelque ame généreuse prendra ma défense. Puisque les raisons sont nulles auprès de M. le comte de Vergennes, puisque ne pèse que les protections, je réclamerai celle à qui j'ai sacrifié ma vie et mes travaux, la patrie. S'il est encore des gens de bien, je les aurai pour moi ; leur voix portera la mienne jusqu'au trône. Quel conseil me donnez-vous ? de garder le silence. Un prisonnier à l'inquisition force son juge à parler lorsqu'il est parvenu à découvrir son accusation, et le mien se ta il lorsque je lui expose mes services ; il suffit de son silence pour justifier mes réclamations.

Le temps s'écoule, ma vie s'avance, j'ai beaucoup travaillé, et je n'ai rien. Au moins que je recueille les débris de mon patrimoine dispersé, non dans des plaisirs, mais dans des courses patriotiques et dange-reuses ; que je paie mes dettes , que les amis qui m'ont obligé re-trouvent au moins dans ma conscience les

espérances qu'ils avaient fondées sur ma fortune; que je leur rende, en hommages publics, les secours dont ils m'ont aidé lorsque la patrie m'abandonnait . et qu'ils connaissent que si je n'ai pu les payer, la faute n'en est ni à ma conduite, ni à mes services , ni à mes travaux, mais à la corruption du siècle où je suis né.

Vous ne voulez pas que je vous donne de considération et de respect. Vous êtes mon ami , dites - vous. Quand je vous ai connu vous étiez ministre du Roi , c'est encore à ce titre que je vous réclame. Je m'acquitte par mon respect de ce que je vous dois comme ministre, et par ma confiance, de ce que je vous dois comme ami. Que pouvez-vous à votre tour exiger de moi dans cette affaire, si ce n'est que je demande justice au ministre ou à la patrie?

Je suis, Monsieur et ami, avec une respectueuse considération ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris , le Jo mai 1780.

A MONSIEUR HENNIN

Voici le temps, Monsieur et cher ami, où vous n'avez promis de faire quelque chose pour moi. Faites-moi donner des marques de cette préférence et de cette faveur que le Roi me doit, dites-vous. Trouvez-moi un emploi honnête et à ma portée qui me donne de quoi vivre. Jusques à quand des amis puissans , à force de m'estimer, ne me jugeront-ils bon à rien, et mes ennemis auront-ils trouvé le moyen de me

perdre en disant du bien de moi ! L'imprudence de mon frère serait-elle un obstacle à ma fortune, lorsque la vie que j'ai me-

TOME II

née ne peut effacer la suite de son étourderie ! J'ai écrit en sa faveur un nouveau Mémoire à M. le marquis de Castries, qui ne m'y répond point.

Envoyez-moi en Angleterre, afin que je travaille à planter l'arbre de la paix. (Test la main des ambassadeurs qui le dresse, mais il faut des pionniers.

Je vous envoie une tête de Domitien, non pas comme une bonne médaille, mais comme un ressouvenir. Sous ce prince j'eusse supporté mon sort , je m'en serais plaint sous Titus.

Agréez mes vœux pour votre bonheur et celui de votre famille, et les assurances d'attachement et de respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et ami ,

Votre, etc.

De Sàivf-Piekke

A Paris, ce i*'r novembre 1780.

DE RERINARDL> DE SAINT-PIERRE. 3j

jS° 82

A MONSIEUR HENNIN

Je vous ai écrit il y a une quinzaine de jours, vous ne me répondez point; le mauvais temps et la mauvaise fortune m'empêchent de vous aller voir.

Vous jugerez de ma position par un Mémoire écrit, il y a un an environ, à madame Necker pour me disculper des imputations mises en avant contre moi par son mari même. Elle me répondit d'une manière si obligeante que je la priai d'engager M. Necker à me trouver dans, & la finance un vide que je fusse propre à remplir, où qu'il m'obtînt une concession

dans les domaines du Roi pour y établir telle forme de colonie quelques pauvres familles de paysans. On ne me répondit rien.

On m'avait appris encore que j'avais conservé ma gratification d'une manière miraculeuse, et comme on me conseillait de courir dans toutes les antichambres, de solliciter les uns et les autres, et de ne pas perdre courage, je répondis que si je faisais tout ce qu'on me disait là, je croirais l'avoir perdu.

J'ai taché autrefois de gagner l'amitié de M. Necker, en allant souvent chez lui; je n'ai pu y réussir. Je conserverai son estime en n'y allant plus du tout.

Mon frère a mis le comble à mes maux. Irrité par ses malheurs, il m'a dit des choses si cruelles, que je suis bien déterminé à ne le revoir jamais, ni dans la Bastille ni dehors. T'ai cependant travaillé depuis à sa liberté, et je le ferai encore, par religion et non par affection.

Renvoyez-moi ce Mémoire avec sa réponse sur-le-champ. Je confie une partie de mes peines à votre amitié de seize années, et à la probité de toute votre vie. Je vous cache le reste, mais si vous vous éloignez de moi, sa-

I)F. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 11

chez que je n'ai plus rien à attendre d'aucun

homme.

Je suis avec une amitié constante, Votre, etc.

De Saint-Pierre-

A Parit, ce 11 novembre iy8o

W+**++**++*<rï+**+**+*+**++*+***+**+*****+*

A MONSIEUR HENNIN

Voici la troisième fois que je vous écris depuis quinze jours. Je craignais que vous ne fussiez malade , on m'a assuré que vous vous portiez bien.

Je vous prie instamment de me renvoyer mon Mémoire, la mauvaise saison ne me permet pas de Palier chercher. J'ai besoin de réunir, sans distraction, toutes les forces de mon esprit sur les objets dont je m'occupe.

Pourquoi attendrai-je désormais quelque chose des hommes? La même main qui depuis tant d'années mr fait subsister sur le bord de*-

DE BERINARDIN DE SAINT-PIERRE . 3g

précipices , ne saura-t-elle pas irTy soutenir ? Je vous demande en grâce de me renvoyer sur-le-champ mon Mémoire, je Pai confié à votre amitié.

Je suis avec une respectueuse considération,

Monsieur,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce »; novembre 1780.

A MONSIEUR HENNIN

Je viens de mander au ministre qu'il m'était impossible d'accepter une aumône de son département. Je trouverai toujours dans mon cœur et dans l'estime de mes amis la récompense qu'il me refuse et qu'elle me ferait perdre. Je suis bien étonné , Monsieur, que vous ayez été de V avant , puisque je vous avais assuré que je n'accepterais rien sur les fonds destinés aux pauvres gens de lettres. Je vous l'avais dit plusieurs fois.

Dans tout ceci je ne suis fâché que de la démarche que vous venez de faire, contre ma

I)L BERNARD» 1)1. SAINT^-PIERRÈ. 41

volonté toutefois ; cependant je pense que tout le monde sera content , et que puisqu'on ,\ eu tant de peine à faire sortir de votre caisse une gratification de trois cents livres, on aura 'in grand plaisir à Ty voir rentrer.

Je suis avec une considération respectueuse,

Votre , etc.

De SaiÛst-Pif.kre,

A Paris, ce ier décembre 1780.

+**+***+<^+<H*^MW^*<M*4*4+*4^*+*4+<W+**+>

A MONSIEUR HENNIN

Je ne m'aviserai pas d'entrer en négociation avec vous. Pour répondre à M. Hennin à Versailles, je me réfère à M. Hennin, ministre du Roi en Pologne. Je vous observerai cependant que M. du Rival, lui-même, est convenu qu'on me devait des dédommagemens que vous lui aviez fixés au rabais à une pension de 600 livres, qu'enfin vous m'aviez assuré qu'on me devait préférence et protection.

Je suis sensible à la démarche que vous vouliez faire auprès de M. le marquis de Castries, elle m'honorera ; mais, je vous prie, ne

1)1 m.KINAniHN DB SAINT-PIEliiiiK f\[\

déterminez pas ses bienfaits, il est probable que s'il me fait du bien, il me donnera plus qu'une pension de cent écus. Je viens de lui cinoyer le Mémoire de mes services avec la promesse de nouveaux Mémoires plus universellement intéressans. D'ailleurs n'est-ce donc rien que des observations telles que si on y eût l'ail attention , Pondichéry serait encore à nous?

Je vous prie d'observer que je ne suis plus rien et que je n'ai jamais été ingénieur de la marine, mais capitaine ingénieur du Roi aux colonies, portant l'uniforme et jouissant de tous les privilèges des ingénieurs ordinaires de Sa Majesté, à l'exception des appointemens qui montaient pour eux à 5,500 livres, tandis que je n'avais que cent louis par une injustice prouvée et contre laquelle je réclame ainsi que pour d'autres dédommagemens.

Quant à la gratification de 300 livres que vous m'avez annoncée , vous avez oublié , Monsieur et cher ami, que vous m'avez dit et écrit qu'elle était prise sur les i'oiu\s destinés à aider les gens de lettres, ei en dernier lieu que M. le comte de Vergeiitttés, touché de nui position , me l'avait accordée

Si mes malheurs m'avaient abattu le courage au point de demander l'aumône, je l'accepterais de la main respectable de M. le comte de Vergennes ; mais lorsqu'il s'agit d'une action qui fut noble et généreuse, la récompense doit l'être.

Si , comme vous me le mandez, dans votre dernière, cette gratification m'est offerte et annoncée comme un bienfait du Roi, qui n'est honorable, toute modique qu'elle est , seize ans après l'événement, je l'accepte avec gratitude et reconnaissance. L'annonce d'un ministre vertueux y ajoutera en qualité ce qui lui manque en quantité.

Si elle ne m'honore, il m'est impossible de la recevoir; mais à cette condition je vous en remercie comme ministre, et je vous prie, comme ami, de la changer en un bon de finance payable à Dieppe, afin que je l'adresse à ma sœur pour lui faire des chemises et à moi aussi; que cette lettre d'annonce ne me parle ni de situation, ni de position, c'est mon affaire à moi. Ma sensibilité ne peut avoir of- I» use le -juste M. le comte de Vergennes. Il est le premier des ministres existans que j'aie offert de servir à plusieurs reprises, -le ne pou

vais pas lui prouver autrement mon estime, mais ce n'est pas ma faute, s'il n'emploie que des gens de qualité.

Quant au ton dont vous paraissez vous plaindre, vous me l'avez bien rendu. Je n'ajouterai rien sur les maximes ministérielles de votre lettre. Tout ce que je peux dire, est que je suis forcé pour vous aimer de distinguer deux hommes en vous, le ministre et mon ami; tandis que je parle à cœur ouvert avec l'un, je suis obligé de dissimuler avec l'autre. J'ai observé toutefois que l'ami l'emporte à la fin. La quatrième page m'a fait plaisir tandis que les trois autres m'avaient affligé. Ce sont ces observations qui m'attachent inviolablement à vous. Ce sont ces maigres d'amitié cordiale qui sont le contre-poison des sentences ministérielles.

Je suis avec un sincère et inviolable attachement,

De Saint-Pierre.

A Paris, le 4 décembre 1780.

Je vous prie de ne pas comprendre dans les 600 livres de pension que vous m'aviez fait espérer, la récompense que je suis fondé à demander à la marine. Si M. le marquis de Castries me veut du bien comme j'ai lieu de le croire, pensez-vous qu'il ne me donnera pas au moins la retraite de capitaine ingénieur qui est beaucoup plus que 300 livres? Savez-vous bien encore que j'ai des demandes à faire à la guerre, et quand je réunirais toutes ces économies de bouts de chandelles, et

que je me ferais un millier d'écus de revenu, croyezvous que ce serait une grande fortune pour un homme qui a tant voyagé, qui a passé sa jeunesse à travailler? Quel est celui qui à mon âge, après tant de travaux et une vie, j'ose le dire, très-régulière, n'a pas un capital et un revenu honnête? et moi j'ai des dettes.

O bizarrerie des choses humaines ! de quatre départemens, j'en ai servi trois qui ne m'ont encore rien donné, c'est la finance pour laquelle je n'ai rien fait qui m'a nourri !

Vous me direz peut-être : Mais vos ouvrages vous rapporteront ; d'abord si je n'ai pas un pré sur lequel je puisse débrouiller toutes mes feuilles il me sera impossible de m'y re-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. lyj

connaître. De pins, quand il en sortirait un ouvrage aussi beau que Télémaque ou Ténéide, quel est le ministre qui le paierait connue sorti de son département ! Ce ne' sont pas les libraires non plus. Un indouze qui aurait coûté toute la vie < Pun homme et qui aurait été inspire parle génie d'Homère, n'est pas payé plus de 2,000 livres. Mais n'ai-je pas encore une malheureuse sœur à aider? et si moi-même je voulais me marier! Rentrez donc en vous-même et ne vous mettez pas au nombre des amis de Job.

A MONSIEUR HENNIN

Je ne suis plus inquiet de ma gratification , mais de votre amitié. J'ai répondu il y a huit jours à l'offre que vous m'avez faite de la recevoir, comme un bienfait honorable du Roi ; je l'ai acceptée , et vous gardez le silence.

J'ai dans toute cette affaire examiné ma conduite, et je ne saurais m'en repentir. Nourri par les bienfaits du Roi, j'ai éprouvé plus d'une fois, ou en en recevant l'annonce, ou en allant les toucher, qu'ils ne

sont pas toujours honorables. Les philosophes en étaient si persuadés qu'ils ne m'ont pas dissimulé que celle

ressource était humiliante; mais contraint par la nécessité j'ai baissé la tête et je me suis rappelé que Virgile, qui valait mieux que {moi, avait été long-temps nourri de pain par Auguste.

Ce secours cependant est établi sur un fonds plus honorable que celui que vous m'avez annoncé. D'ailleurs je n'y avais aucun droit. J'ai cherché plus d'une fois à manger le pain de mes services, mais en vain; la Providence semblait avoir élevé au ministère des hommes dans la société et l'estime desquels j'avais vécu, afin qu'ils pussent me secourir : ils m'ont négligé dès que le tourbillon de l'ambition les a environnés. Leur chute rapide, et j'ose dire, leur mauvaise foi m'a convaincu que la puissance des grands n'est qu'un fragile roseau qui perce souvent la main de celui qui s'appuie dessus.

J'étais dégoûté de la grandeur lorsque l'amitié m'a rappelé vers la fortune. Vous êtes venu aux affaires étrangères. Après de longues sollicitations vous m'aviez annoncé un nouveau secours sur les fonds destinés à aider les gens de lettres , et accordé par M. de Vergennes , touché de ma position. Je n'ai pu voir de

TOME II

sang-froid l'action la plus désintéressée, la plus dangereuse, la plus honorable de ma vie m'apporter un pareil fruit. Dans cette disposition d'esprit, j'ai pu manquer à la forme, mais j'ai eu raison quant au fond. Est-ce là, Monsieur , à quoi aboutissent les promesses que vous et M. de Mercy m'aviez faites en Pologne ? est-ce là le prix de mon dévouement? Je ne parle pas du don , mais de la manière de le présenter. Quoi qu'il en soit, avant d'envoyer mes réponses , j'ai consulté des gens très-sages, dont deux vivent des bienfaits du Roi, un digne religieux,

un chevalier de Saint- Louis , très-respectable militaire , un savant célèbre de l'Académie (ce n'est point M. Guettard), tous trois m'ont approuvé. Vous m'avez offert ensuite ce secours , comme un bien/ait honorable du Roi; je l'ai accepté alors avec reconnaissance, mais vous ne me répondez plus.

Sans doute M. le comte de Vergennes est fâché. Il s'est offensé de ce qui aurait dû me mériter son estime, car qu'ai-je ambitionné dans tout ceci, sinon d'être honoré par lui , comme j'avais cherché à honorer son département. Quelque pressante que soit ma posi-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 51

tion, j'ai préféré à tout une lettre de satisfaction et de bienveillance de sa main , et j'ai méprisé L'argent qui n'en était pas accompagné ; d'autres, à ma place, ont eu des emplois honorables, des croix de Saint-Louis, de riches pensions. Je bornais toute mon ambition à une lettre d'estime d'un ministre vertueux. Je ne demande plus rien. La démarche qu'on m'a fait faire auprès de M. le marquis de Castries sera sans doute aussi vaine. Encore une fois, Monsieur, je ne demande plus rien aux hommes, je ne connais que trop que les motifs qui les déterminent à récompenser sont tout différents de ceux qui m'ont déterminé à agir; je n'ai point, comme vous le dites, l'usage du monde.

Restons donc dans notre solitude. Aussi bien ma santé y concourt avec ma fortune. J'ai un gros rhume; pour me dissiper, je reçois une lettre de la Bastille où mon frère m'accuse de m'être rangé du côté de ses bourreaux.

\ous vous êtes plaint du ton que j'ai pris avec vous. Je peux en cela avoir eu tort. Mais vous m'avez invité vous-même, Monsieur, à vous écrire comme un bon et ancien ami ;

j'ai pu, en prenant le ton de la plaisanterie et de la familiarité, oublier que je parlais à un ministre; vous n'avez point d'ailleurs à vous plaindre de moi. Dans la nécessité où j'ai été de communiquer quel-

quefois mes Mémoires et vos lettres, plus d'une fois on m'a dit qu'il n'avait tenu qu'à vous de me faire rendre justice d'une manière honorable, et on a poussé la chose jusqu'à dire que vous ne vous étiez pas occupé de moi en ami. J'ai répondu toujours affirmativement , par le ton même de cordialité de vos lettres, par les agrémens de société que vous m'avez procurés en Pologne , et par les services de bureau que vous m'avez rendus dans l'affaire de mon malheureux frère. Vous n'avez donc point à vous plaindre de moi ni à être fâché , je ne le suis contre personne. Cette action me restera pure et nette. J'ai trouvé si rarement l'occasion de témoigner quelque vertu, et la fleur m'en a paru si belle, que j'ai craint de la flétrir ; vous m'avez en dernier lieu répété tant de fois que votre département ne me devait rien à ce sujet , que j'en suis bien convaincu.

Je n'ai point demandé à M. le comte de Vergennes à servir un prince étranger, mais

à aller servir la France et travailler à la paix auprès de lui. En cela j'étais séduit par la satisfaction de concourir au bonheur général, par l'amitié des hommes puissans auprès de ce prince, et par les moyens que j'avais imaginés de me rendre agréable. Tout cela au fond me paraissait, vu le cours des choses politiques, d'une grande frivolité. Mais je savais que Dieu se sert souvent des plus petits moyens pour élever ou renverser les puissances.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec une respectueuse considération ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, le 14 décembre 1780.

Vous me devez par votre réponse une explication de ce nouveau changement et une fin à cette longue et malheureuse sollicitation.

Votre silence serait la pire de toutes.

4+*+<r**+*+*+***4**+*+4****44*+++4+444+++4rt'

A MONSIEUR HENNIN

Hier j[^]ai reçu la gratification de trois cents livres avec une peine secrète, quand je n'ai pas vu de lettres d'annonce. Cet argent n'est pas encore à moi.

M. le comte de Vergennes, en inenvoyant ce bienfait du Roi, voudrait-il en ôter la grâce ? peut-être est-ce un oubli. Tirez— moi de ma perplexité, j'attendrai trois jours. De toutes façons je dois lui écrire et je ne saurais supporter l'idée de l'avoir irrité.

C'est là sans doute ce que vous deviez, me dire qui doit me faire de la peine. La seule

chose qui jusqu'ici m'ait été agréable est l'amitié et la chaleur que vous avez mise à me servir. J'en suis infiniment touché, mon cher ami, j'ai senti votre position, ce sentiment suffirait pour détruire tout projet qui pourrait vous occasioner quelque désagrément.

Je veux me laisser conduire par vous.

Je suis avec reconnaissance ,

Monsieur et cher ami ,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 17 décembre 1780.

Je ne veux pas donner trop d'importance à mon événement de Pologne qui n'a été pour vous d'aucune utilité ; mais il est constant qu'il a de toute manière dérangé ma fortune, vous en jugerez par ce trait : quand je publiai ma relation de Tlle - de - France , j'en envoyai un

exemplaire à l'impératrice de Russie : il y a un endroit où je fais son éloge. J'étais alors poussé et porté par tout le vent des philosophes qui étaient dans sa faveur. Elle m'avait donné en entrant à son

service des marques personnelles de distinction , car je lui fus présenté ; elle me parla et me fit parler en plusieurs occasions , mais enfin elle n'a rien répondu à mon présent. Manet altâ mente repostum.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 5j

Monsieur et ami,

Recevez mes complimens de bonne année.

Je comptais vous les faire de vive voix ainsi qu'aux ministres , mais vous avez oublié de prévenir votre ami qui devait me prendre dans sa voiture ; il n'y a pas grand mal. Je suis si peu de chose dans le monde qu'on ne s'apercevra pas que je manque à Versailles. Je viens d'écrire à M. le comte de Vergennes ces quatre lignes :

« Monseigneur, je ne vous souhaiterai pour

la nouvelle année ni grandeur, ni fortune , ni rien de ce que les hommes peuvent donner, mais les présens du ciel , la santé , le contentement et la paix. Il n'y a que les bienfaits de Dieu qui soient purs et sans mélange.

» Je suis , etc. »

Il y a des momens où son argent m'empêche de dormir. Enfin il est équitable, il reviendra; vous le ramènerez, vous devez vous souvenir sous quelles conditions j'ai accepté cette gratification. Il n'est pas permis à un officier de reconnaître les bienfaits du Roi , où manque la main du ministre ; il ne lui est pas permis d'en recevoir d'autres que de son prince. Le baron de Breteuil peut vous dire qu'à deux fois consécutives j'ai refusé de lui cent louis sans qu'il s'en soit formalisé.

J'ai tâché de finir l'année par quelques bonnes œuvres. J'ai été voir le prisonnier , quoique j'eusse pris une résolution contraire; mais il vaut mieux manquer à sa parole qu'à la charité. Croiriez-vous qu'il m'a dit que si j'avais beaucoup travaillé pour lui dans mes Mémoires, lui de son côté m'avait recommandé dans les siens, et ce qu'il y a de plus

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 5g

plaisant , c'est qu'on lui a dit que j'aurais lieu d'être content rie l'emploi qu'on me donnerait. S'il y a dans tout ceci des choses qui m'attristent par la tournure de son esprit, j'ai lieu d'être très-satisfait de l'honnêteté du gouverneur et de tous les officiers. J'admire les ressources de l'esprit humain dans le malheur, comme il se forme d'heureuses chimères , comme il les fortifie d'adages et d'exemples de toutes espèces présentés avec tant de vraisemblance, que celui qui se croit le plus sensé doute quelquefois s'il ne déraisonne pas lui-même. Il en résulte que le plus malheureux n'est pas toujours le plus misérable.

Recevez mes vœux d'amitié pour votre prospérité privée et publique, pour la santé de toute votre maison. Je vous prie aussi de rappeler mon souvenir à madame votre épouse et à son amie madame Tronchin.

Je suis avec une sincère amitié et une respectueuse considération ,

Monsieur et ami ,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Pan-, ce 5i décembre i~8u.

6û CORRESPONDANCE

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et cher ami ,

Si j'avais eu dimanche au soir encore une demi-lieue de plus à faire , je serais resté en chemin. Le soir j'eus en me couchant un frisson de fatigue, huit lieues dans un jour sont trop; j'en ai été incommodé deux jours, je ne pouvais poser les pieds sur le pavé. Si M. de La Frange peut me prendre dimanche matin, vous épargnerez ma hourse ou ma santé, en l'engageant à me rendre ce service.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 61

Songez aux réponses ministérielles que vous me devez. Si vous voyez M. de Mars avant moi, ne déterminez pas les bienfaits de la marine. Je lui ai écrit une lettre d'honnêteté où je lui mande que j'ai été d'autant plus fâché de ne le pas voir dimanche dernier, que vous m'aviez dit que j'aurais occasion de connaître en lui une personne pleine de probité.

Agréez les assurances d'amitié et de considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, le 10 janvier 1781 .

^ ^ ♦ ^ ♦ ♦ ^ ♦ ♦ ♦ ♦ ^ ♦ ♦ ♦ ♦ 4 ^ h J > < m ^ ^ ^ < J h } ^ * ^ ♦ ♦ ♦ ^ . < ^ < . < ^ ^ ^ ^

A MONSIEUR HENNIN.

Monsieur et ami,

J'ai suivi votre conseil, je me suis mis dans mes meubles. Mon nouveau logement est rue Neuve-Saint-Etienne, maison de M. Clarisse, jaubourg Saint-Victor. La tranquillité et l'honnêteté de ma demeure, la beauté de la vue, le bon marché , une multitude de petites commodités, réunies dans quatre petites pièces dont deux étaient tapissées d'un

joli papier, les jardins qui m'entourent et qui m'embelliront dans quelques semaines d'ici ,

sont après le séjour de la campagne pour lequel je soupire depuis si long-temps, ce qui pouvait peut-être m'agréer le plus dans Paris. Mais, n'ayant obtenu de la marine que les lettres du monde les plus obligeantes de M. de Mars. L'opposition est venue du ministre. Je ne suis pas rendu. Quand on ne devrait rien à mes services et à mes écrits, la marine me doit des dédommagemens de finance pour défaut d'appointemens et de traitement.

Ecrivez-moi, que vos lettres viennent dissiper ma solitude et les réflexions que je fais sur Page qui s'avance et la fortune qui s'éloigne. Je n'ai rien obtenu de la marine que les lettres du monde les plus obligeantes de M. de Mars. L'opposition est venue du ministre. Je ne suis pas rendu. Quand on ne devrait rien à mes services et à mes écrits, la marine me doit des dédommagemens de finance pour défaut d'appointemens et de traitement.

Je vais mettre enfin mes papiers en ordre. Ecrivez-moi; vous êtes du petit nombre d'amis que ma mauvaise fortune n'a point ébranlés. Déterminez le ministre à réécrire une lettre

de contentement. Vous me l'avez promise ainsi qu'à madame Mesnard. L'approbation des ministres vertueux n'est-elle pas la récompense naturelle des actions louables ?

J'irai vous voir à la première violette ; j'aurai bien près de cinq lieues à aller, j'irai gaiement, et je compte vous faire une telle description de mon séjour, que je vous ferai naître l'envie de m'y venir voir et d'y prendre une collation. Horace invitait Mécène à venir manger dans sa petite maison de Tivoli un quartier d'agneau et boire du vin de Falerne. Comme il s'en faut bien que ma fortune approche de sa médiocrité d'or, je ne vous donnerai que des fraises et du lait dans des terrines , mais vous aurez le plaisir d'entendre les rossignols chanter dans

les bosquets des dames anglaises, et de voir leurs pensionnaires et leurs jeunes novices folâtrer dans leur jardin.

M. le comte de Vergennes m'a fait l'honneur de répondre à ma lettre du jour de l'an, mais c'est une lettre qui ne signifie rien; il n'y avait même ni qualification ni adresse; dans le fond je trouve que moins on occupe de places plus on est heureux, et que mon nom

même est trop long; mais il me vient de mes ancêtres, et je suis tenu de le conserver quoique je ne sois pas saint. Si donc vous me donnez la qualité d'ingénieur du Roi, n'y oubliez pas celle de mon grade de capitaine d'infanterie, car je suis dans un quartier rempli d'ingénieurs; il y en a qui font des lunettes, d'autres des souricières Le peuple même ne distingue guère entre ingénieur, architecte, maçon, en quoi il ne se trompe pas de beaucoup.

Je suis avec un vrai attachement et une considération respectueuse,

Monsieur et ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 7 février 1781.

TOME IF

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et cher ami ,

Je reçois votre lettre du 23 mars sur l'adresse de laquelle vous avez oublié de mettre faubourg Saint- Victor, oubli qui Ta retardée en la portant dans une autre rue Neuve-Saint- Etienne.

Je prends part à la perte que vous avez faite de monsieur votre père et aux inquiétudes que vous a données sa longue maladie.

Mon petit ermitage me plait tout-à-fait , et si vous avez de Pamitié pour ce quartier.

DE KEKNAÏDIN DK SA HIT-PIERRE. 67

vous devriez acheter cette maison qui est en vente et qu'on parle d'abattre depuis soixante ans. Elle restera long-temps debout puisqu'elle a résisté à l'ouragan du mois passé qui faisait remuer le chandelier sur ma table.

Vos conseils sur mes productions sont trèsbons , mais ceux de Boileau le sont aussi :

Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage.

Enfin m'y voilà tout entier; si je m'occupe encore de ma fortune, c'est afin de payer mes dettes. Je mourrais content si j'en venais à bout, et si je mettais en fonte ma mine sablonneuse où je suis sûr qu'il y a des grains d'or

Venez me voir; quoique je ne puisse pas vous offrir un dîner, au moins je peux vous donner un plat à votre choix. Je peux encore vous donner quelques débris de mon histoire naturelle et des plantes marines de nos côtes peu connues et qui font des effets charmans quand on a la patience de les arranger.

Vous verrez encore chez moi quelques pauvres petits tableaux de paysages que j'ai eus à si bon marché, qu'en les achetant j'ai placé bien peu d'argent fort avantageusement. Celui de tous qui m'a fait le plus de plaisir est

68 CORRF.SPOÏSDANCI

de Chavannes peint en 1713, et porte votre nom écrit sur le châssis. C'est un rocher avecune chute d'eau .

Mais celui qui les passe tous , est ma croisée d'où je découvre une vue admirable , surtout dans cette saison. Si vous veniez vers ces fêtes de Pâques, vous pourriez me ramener à Versailles d'où je gagnerais Saint-Germain, où M. de Crémon , ancien commissaire-ordonnateur de Bourbon , m'invite à Palier voir.

Si vous vous refusez à mon amitié , j'irai moi vers ce temps-là vous visiter à pied, et vous porter à déterminer votre ministre. Il n'en a pas été ainsi de M. le directeur-général, qui m'a écrit une lettre fort honnête en m'envoyant son ouvrage sans que je m'y attendisse.

Faites-moi l'amitié de contre-signer l'incluse pour ma pauvre sœur. Vous n' imaginez pas quel crédit donne en province, dans un couvent de filles, le contre-seing d'un ministre. Si votre conscience diplomatique y est intéressée, envoyez-la à la poste; au reste, si vous vous déterminez à me venir voir, prévenezmoi quelques jours devance. Vous avez bien raison de regarder ce quartier comme celui

du repos. 11 y a de bonnes aines qui ignoreraient que la guerre existe, si elle n'avait pas fait renchérir le sucre.

Agréez, les assurances d'amitié et de considération respectueuse avec lesquelles je suis constamment.

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 26 mars 1781.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami

Il y a quelques jours que ma sœur s'esf avisée de n'envoyer une de vos lettres , dont vous avez accompagné l'envoi de celle que je vous avais prié de lui contre-signer. Quoique je n'y aie rien vu de désobl-

geant, il n'en a pas été de même de la bonne îlle de province. Votre nom ne lui est pas connu, encore moins votre caractère. Obligé de subvenir aux maux de ma famille, j'ai presque toujours seul supporté les miens; de sorte que mes pa-

rens n\>nt qu'une idée confuse de mes voyages dans le Nord, et ignorent même que j'^aie jamais été en Pologne. Ceût été une occasion bien naturelle de leur parler de mes amis , et des bons offices que vous avez cherché à m'y rendre. Depuis, quoique vous m'ayez fait obtenir une gratification de votre département , elle a été accompagnée de circonstances si affligeantes , que je n'ai pu parler de vous à ma sœur comme je l'eusse désiré. Jugez donc sa surprise en recevant une lettre qui lui annonce un refus à elle, qui ne vous a jamais rien demandé , tant est grande dans le département Thabitude de refuser, L'occasion doit sans doute m'en être attribuée; mais je me rappelle fort bien que je recherchai votre contre-seing, moins comme une économie que comme une petite vanité qui pouvait la flatter dans son couvent. Je me ressouviens aussi de vous avoir prié, si la chose souffrait quelque difficulté, d'envoyer tout uniment la lettre à la poste.

Au reste, si je reviens sur le passé, c'est principalement pour la signature de cet te même lettre ; secrétaire du conseil d'Etat ! est-ce une place nouvelle ou une dénomination de l'ancienne? Pourquoi , dans Le premier cas, n<

y 2 CORRESPONDANCE

m'en avoir pas instruit directement, puisque vous savez, l'intérêt que je prends à votre prospérité ? Vous ne m'en avez rien dit même dans mon dernier voyage. Ainsi, je suis trop peu instruit pour savoir si je dois vous faire un compliment.

Soyez heureux ; je ne le suis guère par tout ce qui est hors de moi. Le prisonnier de la Bastille me tourmente sans cesse. Il veut tantôt que je le fasse commissaire-ordonnateur, tantôt chevalier de Saint-Louis. Il

me serait tout aussi aisé de le faire cardinal. La vue des jardins m'inspire des désirs sans les remplir. Je suis comme Tantale au-dessus des fruits , sans y pouvoir toucher. Heureux ceux qui ont des vergers ! heureux ceux dont la fortune ne dépend pasd'autrui ! heureux ceux qui logent au rez-de-chaussée , et qui ne sont pas, comme moi, exposés à être emportés d'un coup de vent! Pour peu que les chaleurs de la canicule soient fortes , je ne peux pas manquer d'être rôti dans mon donjon ; et si j'évite ce malheur, j'y serai infailliblement gelé au mois de janvier; car il a le double inconvénient d'être très-chaud en été et très-froid en hiver. Venez m'y voir tandis que la saison est encore tem-

perce; venez v philosopher. Vous en retrouverez Versailles plus beau; c'est un inconvém'eni de la grandeur d'exposer à la foudre; mais [a petitesse n'en est pas à l'abri.

kgréez les assurances d'amitié et de considération respectueuse avec laquelle j'ai Thonneur d'être ,

Monsieur et ami ,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Pans, le u6 mai 1781.

Rue Neuve-Saint-Etienne-du-Monl , maison de monsieur Clarisse, faubourg Saint-Victor.

A MONSIEUR HENNIN

Il y a environ dix-sept ans que , sortant du service des Russes, je me jetai dans un parti qu'ils traitaient de rebelle , et où ils furent sur le point de me traiter comme un transfuge , m'ayant fait prisonnier par suite d'une trahison. .Pavais fait cette démarche hasardeuse dans l'intention de bien mériter de la France et de l'approbation de son ministre , auquel je suis encore redevable d'une partie des frais de mon

voyage et de mon séjour. Il y a un an, qu'après bien des sollicitations , qu'après avoir rappelé le souvenir de plusieurs Mémoires

DE BERNARDIN DB SAE1T-PIERRE. f\$

considérables que jurais ajoute! à mon expédition militaire, j'ai obtenu, par le crédit du premier commis des affaires étrangères, mon intime ami , la somme de cent écus sur les secoure réserves aux pauvres gens de lettres. Je l'ai d'abord refusée, ne voulant pas vendre mon droit d'aînesse en Pologne pour un plat de lentilles.

Je Tai acceptée cependant, Monsieur, sur les assurances réitérées quelle serait accompagnée d'une lettre honorable du ministre, qui n'a point été expédiée, parce qu'on m'a fait entendre que j'avais blessé le caractère ministériel par mon refus; ce qui m'a fait oublier pour le moment le propre soin de mon honneur pour réparer de tous mes moyens le tort que j'avais pu faire à celui du ministre.

Depuis ce temps , les flots de la mer ont achevé de me passer sur la tête. Je me suis renfermé dans les seuls moyens de mériter de ma patrie , qui fussent en mon pouvoir. J'ai acheté de petits meubles ; je me suis logé dans un donjon, dans le quartier des pauvres; et, par cette même circonstance, j'ai achevé de me ruiner, au point qu'un port de lettre me dérange. ÎVon-seulemenI je ne peux pas offrir

a qui que ce soit une bouteille de vin; mais si on me l'offre à une distance un peu considérable de Paris, il m'est impossible d'y atteindre. Je viens de refuser deux invitations trèsvives d'anciens amis d'aller passer quelque temps à leur château à six lieues de Paris, parce que je n'ai pas de quoi payer dans cette mauvaise saison les frais du voyage , sans me déranger; encore je suis forcé de leur taire cette raison.

Indépendamment de mes besoins, j'ai à pourvoir à ceux d\ine jeune sœur. J'ai même quelques réserves pour quelqu'un qui a aggravé mes peines autant qu'il était capable de le faire (son frère). Malgré mes devoirs et ma pénurie, soyez persuadé, Monsieur, que je ne recevrai a

l'avenir des secours des affaires étrangères, que par une voie honorable. Songe/, qu'il v va de votre honneur autant que du mien ; mais si M. le comte de Vergennes est absolument décidé à ne m 'offrir que cette source des bienfaits du Roi, et à en arrêter le cours tout-à-fait , je prendrai la liberté de le mettre sur la liste de mes créanciers pour les cent écus qu'il m'a fait toucher l'année passée.

J'ai encore à rappeler que le refus de ee>

cent écus qui précéda leur envoi , ne fui point , comme on a voulu le faire entendre, une précipitation de ma pari qui prévint une lettre honorable du ministre, puisqu'on m'avait bien précisément marqué d'avance la nature du secours qui inYlail accordé, et que je Pavais constamment refusé à un titre si étranger a mes services.

Voilà tout ce que j'ai à dire à M. le secrétaire du Conseil; car pour M. Hennin, je le regarde toujours comme mon ami; ce fut lui qui m'ouvrit sa bourse à Vienne , et non celle du ministre; malheureusement , c'est lui qui a partagé mes peines, qui m'a même dans l'occasion aidé de sa plume, et qui termina par des expressions également sensibles cl vigoureuses un Mémoire qu'il avait adouci par la sagesse de son jugement; enfin, c'est lui qui me reçoit quand je vais à Versailles ; et une preuve qu'il y a deux hommes bien distincts en lui, c'est qu'il ne peut pas me supporter une minute à son bureau de ministre, et qu'il me retient plusieurs heures à sa table d'ami.

D'après ces sentimens d'amitié, qui pré- \ audrout toujours, j'ai ais eu le bonheur , mou

ami, d'acheter à très-bon marché deux jolis tableaux qui sont dans mon réduit, et que je vous destinais; ils ne conviennent point à ma fortune. 11 ne me faut que des nattes et du papier. Je les ai achetés pour vous. Si vous fussiez venu me voir, vous les eussiez emportés. Mais le secrétaire du Conseil a retenu M. Hennin. Envoyez-les chercher.

Adieu ; je suis avec une amitié constante et une respectueuse considération,

Monsieur et ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris , ce 14 novembre 1781.

TSTo 94

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur,

Je comptais avoir l'honneur de vous recevoir chez moi une de ces fêtes de Pâques , dans lesquelles je supposais que vous pouviez venir à Paris. Mais vos affaires pouvant mettre à la visite que vous me promettez le même obstacle qu'à vos lettres , j'ai pris le parti de vous accuser au moins la réception de votre réponse. Ce me sera aussi une occasion d'inculper un principe fort dur. quoique vous l'établissiez avec le ton de l'amitié.

C'est au sujet de la gratification que m'avait accordée M. le comte de Vergennes, pour les risques que j'avais courus en Pologne et que j'ai refusée au titre où elle m'était présentée. Vous vous êtes mis , dites-vous , dans la tête, que le département des affaires étrangères vous devait, et je vous assure que vous ne le prouverez jamais aux personnes qui connaissent la manière dont les choses sont établies. Ce n'était pas assez, Monsieur, de dire que votre département ne me devait rien, il fallait ajouter que c'était moi qui lui devais , puisqu'en effet je vous suis redevable d'une partie des frais du voyage, et vous eussiez achevé le remerciement du Loup à la pauvre Cigogne : Vous êtes bien heureux d'avoir tiré votre tête de mon gosier.

Mais , Monsieur , si les Russes m'avaient envoyé en Sibérie et traité en déserteur , comme ils ont coutume de faire envers les officiers qui quittent leur service pour passer chez, leurs ennemis, ne vous seriez-vous rien reproché? Mais si dans ma prison je vous avais fait partager a vous et a M. l'ambassadeur de Vienne l'inquiétude de ma situation, et que cédant aux promesses et aux menaces'.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Si

j'eusse avoué que l'un et l'autre vous aviez disposé tout le plan de mon voyage? Votre département ne me doit-il rien pour avoir conservé le repos et l'honneur à deux ministres médiateurs de la paix, en m'exposant seul au ressentiment d'une puissance que je venais de servir, et qui ne cherchait qu'un prétexte pour agir envers l'un et l'autre comme envers M. de Paulmy ? J'eusse au moins illustré ma ruine de la vôtre , et obligé les cours alliées de la réparer, en lui donnant un grand éclat. Ne me promîtes-vous pas tous deux que, soit à Versailles, soit à Vienne, ma conduite, qui m'attira même l'estime de mes ennemis , serait récompensée noblement , et que j'y serais employé avec honneur? Je ne cherchais que celui d'avoir fait le bien. C'est dans le même esprit que j'ai donné depuis à votre département des Mémoires considérables sur le Nord, où j'annonçais le partage futur de la Pologne par les trois puissances limitrophes ? Si depuis ma mauvaise fortune m'a forcé d'y solliciter quelques secours en argent , c'était en partie pour acquitter les frais d'un si grand et si pénible voyage. M. du Rival, d'une probité sévère.

TOME II. (i

n'a-t-il pas jugé, en rapportant mes démarches, qu'il m'était dû des dédommagemens ? S'ils ne me sont pas donnés d'une manière honorable , gardez-les , Monsieur ; il me suffira de les avoir mérités.

Je tirerais, dites-vous, parti des hommes, si je pouvais prendre sur moi défaire quelques pas de suite vers eux. Mais depuis quatre ans , n'ai-je pas employé pour cette affaire assez de papier, de courses et de sollicitations? A quels hommes m'adresserai-je , si ceux dont j'ai recherché l'estime me méprisent, et si mes propres amis me repoussent avec des maximes qu'ils ne voudraient pas employer contre des

étrangers

• Vous me parlez de projets de fortune, sur lesquels je ne peux rien dire , puisque je ne les connais pas. Autrefois, j'ai cherché les routes honnêtes qui pouvaient m'y mener , et je n'y ai trouvé qu'amertume et douleur. Que prétendent, après tout, ceux qui en courent la carrière? Vivre un jour, disent-ils, contents . tranquilles et libres. Depuis longtemps je fais ce qu'ils espèrent en vain de faire ; mais pour vivre ainsi, me direz-vous , vous avez besoin d'argent, Oui , sans doute , ne fût-ce que pour

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 83

paver mes délies de Pologne. Mais, Monsieur, croyez-vous qu'au milieu des changemens de sept ministres des finances , l'inconstance encore plus grande de mes patrons et de mes amis, les inimitiés des corps, les imprudences des miens, les défaillances de ma propre santé, quelque main plus puissante que celle des hommes ne m'a pas soutenu? J'ai vécu heureux en m'appuyant sur elle, et je n'ai cessé de l'être qu'en cherchant ailleurs un meilleur appui. Ma solitude m'a donné des plaisirs que le monde ne saurait donner , et qui sont les seuls dignes d'occuper la vie humaine. Mais je suis prêt à quitter huit années de travaux, une heureuse obscurité et ma liberté , si je puis être utile.

11 n'est pas besoin que vous vous donniez la peine de venir me chercher; indiquez-moi le jour où je pourrai en conférer avec vous, et j'irai vous trouver à pied. Je soumettrai ma volonté à celle d'autrui , si c'est

à celle d'un homme vertueux , et si c'est pour faire quelque bien, dussé-je en être encore victime.

Je connaîtrai à votre réponse, Monsieur, si vous n'êtes plus pour moi qu'un ancien

■uni.

Agréez les assurances de la considération respectueuse avec laquelle j'airhonneur d'être.

Monsieur,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 3 avril 1782.

Monsieur et ancien ami,

Je viens de mettre en ordre les préliminaires d'un ouvrage qui inoccupé depuis neuf ans, et qui a pour épigraphe iMiseris suceurrere disco.

Je les ai communiqués à deux personnes de caractères très-différens. Il ne me convient pas de répéter le jugement quelles en ont porté ; mais j'ai pensé qu'ils méritaient l'attention d'un homme de goût et d'Etat , puisqu'ils ont pour objet de découvrir la source de nos plai-

86 CORKKSPO.\DA>r.t:

sirs dans la nature et celle de nos maux dans la société.

Ma manière d'étudier la nature est, j'ose dire, silumineuse, que, quoiquej'ignore, par exemple, le nom de la plupart de nos plantes, je peux , à leur simple inspection , déterminer si elles sont destinées à végéter à l'ombre ou au soleil, dans les plaines, sur les montagnes ou sur les bords des rivages. Vous pouvez penser quel jour cette méthode

peut répandre sur l'agriculture. J'en ai fait voir par hasard à M. Mesnard l'application sur une plante étrangère et rare que je n'avais jamais vue , ce qui l'a fort étonné; car cette méthode et ses résultats sont absolument inconnus de nos botanistes.

Si donc vous voulez me donner un jour à Versailles ou à Paris, où je puisse vous faire la lecture du plan de mon ouvrage, je crois que je pourrai vous donner quelques heures de plaisir.

Vous m'obligerez aussi. Monsieur, si vous invitez à cette lecture quelques amis discrets qui aiment à entendre la vérité , de quelque nature qu'elle soit, et qui que ce soit qui la dise. Votre jugement et le leur confirmeront

I)i: BERNARDIN DE •AINT-PIËRRË. 87

le mien; car il est possible que je me fasse illusion. Cependant, quoique je me sois souvent égaré en marchant sur les pas des hommes, je ne l'ai jamais été par Fauteur de la

nature.

Je suis avec les assurances de notre ancienne amitié et d'une respectueuse considération,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 30 septembre 1783-

A MONSIEUR HENNIN

Une seule de vos lettres me met presque toujours dans la nécessité de répliquer à deux personnes et quelquefois même à trois.

Je ne puis vous dire , me mandez-vous, combien je serais charmé de trouver quelque occasion de vous procurer des grâces littéraires. Pour celles du département, le titre auquel vous les avez, demandées n'ayant pu être admis, le mieux que vous puissiez faire est de n'en jamais parler ' , et je vous prie

1 Cela était tout naturel : les ministres ne pouvaient supporter qu'on leur rappelât le partage de la Pologne que l'auteur leur avait inutilement prédit.

instamment de vous en abstenir; vous vous feriez encore tort , croyez-en mon amitié.

J'ai essayé deux fois, Monsieur, de rendre service à votre département. La première , lorsque, quittant le service de Russie, je m'en vins, à mes frais , me jeter en Pologne dans le parti protégé par la France et l'Autriche. Je lis cette démarche de l'aveu de leurs ministres, et ayant été fait prisonnier par l'infidélité du guide " qu'ils m'avaient donné, je ne pensai qu'au soin de sauver l'honneur de leur médiation en prenant toute cette démarche sur mon compte , quoique je courusse moi-même les plus grands risques d'aller finir mes jours en Sibérie , suivant l'usage des Russes qui punissent ainsi les officiers qu'ils retrouvent dans le parti ennemi après avoir quitté leur service. M. le comte de Mercy me fit les plus belles promesses; M. Hennin, ministre du roi, y joignit les siennes , et , en attendant les grâces de la cour, m'offrit cent ducats. Les grâces de la cour ne sont point venues; j'ai payé à M. Hennin la moitié des cent ducats, je lui suis resté redevable du reste, et grevé de plusieurs autres dettes contractées à l'occasion d'un voyage si dangereux.

Le second service que j'essayé de rendre à votre département est lorsque, à mon retour, je passai près d'un an à écrire un Mémoire considérable sur les affaires du Nord où gavais voyagé , dans lequel je présageais le partage futur de la Pologne par les trois puissances limitrophes. Je remis ce Mémoire à M. Durand , chef du dépôt , qui m'en

fit les plus grands éloges, sans que je reçusse , à cette occasion , de la cour de quoi payer seulement les frais de copistes. M. Durand , étant dans la suite ministre du roi à Vienne , vit le partage de la Pologne s'effectuer dans le temps même qu'il cherchait à tranquilliser notre ministère sur les dernières convulsions de ce royaume.

M. Hennin , ministre du roi en Pologne , étant devenu, bien des années après, premier commis des affaires étrangères à Versailles, je crus le moment de ma fortune arrivé. Je rappelai dans de grands Mémoires mes dangers , mes services, mes dettes, ma conduite, j'y joignis son témoignage. Il me dit , après deux ans de sollicitation , et affecté de l'économie sévère de son département, que ma récompense se réduirait à une pension de \ i ni; t — cinq louis. Je m'en contentai^ , loi^qir<ilr ;i

abouti à une aumône de cent écus. Je Pa'i tefusée, Monsieur, non par orgueil, mais par un sentiment de justice et d'honneur pour votre département : afin que le public ne dise pas qu'on y donne des titres honorables et des pensions aux espions, et qu'on y fait l'aumône aux officiers qui se dévouent.

Je me réfère, Monsieur, à M. Hennin, ministre du Roi en Pologne, des monitions de M. Hennin , premier commis à Versailles , qui m'avertit que le titre auquel j'ai demandé des grâces ne pouvant être admis , le mieux que je puisse faire est de n'en jamais parler.

Je n'ai rien demandé à aucun titre, mais j'ai rejeté ceux qui étaient humiliants. N'ai-je donc pas eu raison, Monsieur, de me comparer à la pauvre cigogne qui avait mis sa tête clans la gueule du loup ? Je ne suis rien, Monsieur , et ne prétends à rien , je vous l'ai mandé, mais sachez que si la justice que je réclame intéressait le bonheur public, je porterais mes plaintes à tous les carrefours. Sachez qu'un homme sans fortune qui a sacrifié deux fois son état parce qu'il n'était pas d'accord avec sa conscience, ne craint dans le monde que de faire des injustices.

Il me reste maintenant à répondre à mon ami. Vous ne me répondez pas , dites-vous , d'avoir le temps de lire mon ouvrage en entier, à moins que je ne vous le laisse. Mon manuscrit est si rempli de ratures et de renvois qu'il n'y a que moi qui en puisse faire la lecture, car certainement j'aurais bien la confiance de le laisser entre vos mains ; d'ailleurs je perdrais le principal fruit que je me propose, qui est de profiter de votre censure. Si donc je vais à Versailles , j'y séjournerai deux ou trois jours afin d'y trouver vos momens de loisir. Si vos affaires , que je conçois devoir être très-multipliées , ne vous en donnent aucun , vous pouvez m'épargner la fatigue et les frais de cette démarche.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur , avec une respectueuse considération ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce u octobre 1782.

DE BEKNARDIN DE SAINT- PIERRE. q3

' + 4 ~ ^ * + - w ^ + + + + * + * ^ " e " H ~ fr * * ^ ^

A MONSIEUR HENNIN

A Paris, ce 27 décembre 1782.

Monsieur

Je souhaite, au commencement de cette nouvelle année, que vous contribuez à rendre la paix à l'Europe. Je ne ferai pas d'autres vœux pour votre bonheur, le ciel nous veut assez de bien quand il nous donne les moyens d'en faire.

Je vous prie d'agréer ces assurances de

g4 CORRESPONDANCE

l'ancienne et respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami ,

Je reçois avec bien du plaisir la nouvelle de votre remboursement , et des trois cents livres qui me doivent revenir ; je n'y comptais plus. Ce qui me touche principalement , c'est la constance que vous avez mise à solliciter ce bienfait. La grâce avec laquelle vous me le présentez me le rend très-agréable. Lorsque vous me le ferez parvenir , je vous prie que ce soit le matin , car je demeure dans une maison où il n\ a point de portier, et où votre

commissionnaire ne trouverait personne à qui il pût s'adresser s'il venait l'après-midi.

Dieu bénisse les bonnes intentions que vous avez pour moi, et qu'il vous en fasse trouver le fruit dans la durée de la paix honorable et utile à laquelle vous venez de travailler.

Vous me demandez des nouvelles de mon ouvrage; il n'est pas encore prêt à paraître. Ayant embrassé dans mon plan la recherche de nos plaisirs dans la nature , et celle de nos maux dans la société, ce dernier objet, que vous n'avez pas vu , m'a mené loin. J'ai cru que je ne devais pas rejeter en son lieu, à la fin de mon ouvrage , les remèdes et les palliatifs qu'en bon citoyen je devais y chercher.

Je me suis tellement complu dans mes idées que j'en ai formé un chapitre considérable. Ensuite venant à penser que les ennemis que je me ferais parmi les gens à système , ma mauvaise fortune et d'autres causes, pouvaient m'empêcher de mettre en ordre successivement mes matériaux sur la géographie, sur la botanique , sur les animaux , et enfin sur l'homme, et que toutes les parties de ce vaste plan, dont j'ai cherché à montrer l'harmonie dans mon prospectus, paraîtraient former un

pur système (l'imaginai bien si je n'y joignais, dès à présent, des preuves qui fussent à la portée de tout le monde, je me suis décidé à les prendre dans la botanique. J'ai donc trié dans mes brouillons quelques observations, j'ose dire très-neuves et très-curieuses, et les ayant disposées dans un ordre qui m'a agréé, j'en ai fait le bouquet de mon feu d'artifice.

Tout le frontispice de ce temple rustique que j'élève à la nature sera prêt vers le mois d'avril ou de mai, si Dieu m'en fait la grâce. Je pourrai alors vous en communiquer la dernière partie , comme la partie la plus intéressante; c'est le coup de feu de mon tableau.

Je passerai ensuite quelques mois de l'été à remettre au net tout mon ouvrage. Vers l'automne , je le donnerai à l'examen , et si je n'éprouve pas de retardement , il pourra être imprimé vers le commencement de l'année prochaine.

Je travaille fort laborieusement. Il me survient chaque année de nouvelles peines. J'apprends qu'un autre frère dont la destinée m'était inconnue depuis plusieurs années, est malade à Marseille, et sans état. Celui que j'ai

TOME II

g8 CORRESPONDANCE

à Ham a occasions ses malheurs , innocemment à la vérité, mais imprudemment, en arrivant , il y a quelques années chez lui où sa jeune femme fut si surprise de le voir quêtant d'ailleurs indisposée, elle en mourut dans les vingt-quatre heures'. Elle laissa son mari avec plusieurs enfans en has âge, et il fut si sensible à ce chagrin qu'il quitta son état et s'expatria. J'ai écrit à ma sœur, qui m'a mandé de ses nouvelles , de lui écrire de ma part afin que je lui fasse tenir quelque secours s'il est encore à Marseille. C'est un excellent sujet qui a commandé plusieurs vaisseaux de commerce ; il est fort estimé des marins.

Je me ferai des ennemis, mais je m'en console parce que ce ne seront que ceux du bien public. Si leurs intrigues , ma santé et ma mauvaise fortune m'arrêtent en chemin , au moins j'aurai indiqué une nouvelle route, et, j'ose dire , la seule qui puisse mener l'homme à connaître la nature. S'il ne m'est pas permis de côtoyer ces terres nouvelles et embrumées , au moins je déterminerai quelques caps prin-

1 Voyez l'Histoire de Dominique et de Dutillv n'a les Mémoires sur Bernardin cie Saint Pirre.

cipaux ; des hommes plus habiles et plus heireux iront plus loin.

Agréez les assurances de reconnaissance et de considération respectueuse avec lesquelles je suis constamment,

Vrotre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, le 16 janvier 1783.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami

JVi reçu les trois cents livres déposées chez le suisse de monseigneur le comte de Vergennes. Vous voilà donc remboursé des cent ducats que vous irfaviez avancés à Vienne. Plaise à Dieu que je puisse m'acquitter ainsi avec le reste de mes créanciers ! Vous avez très-bien refondu cette affaire-là ; je n^en attendais plus rien du tout. Je n\ii aucun talent pour les négociations. Dans le cas de besoin je pourrais bien faire mon pot , mais si je venais

à le casser je ne pourrais pas le raccommoder.

C'est un grand plaisir pour moi de vous savoir remboursé , et en même temps une grande peine de me rappeler que je suis encore redevable, à cette occasion, de fortes sommes à des étrangers qui sont tombés euxmêmes dans le malheur , entre autres au prince d'Olgorouki, qui était ministre de Russie à Berlin lorsque je quittai la Pologne pour revenir en France.

Je vous suis très-obligé des démarches que vous voulez faire pour moi dans le département de la marine. Il me semble que vous pourriez aisément m'y faire avoir la pension de retraite de mon grade de capitaine ingénieur ; elle me vaudrait un peu plus de trois cents livres. J'ai cherché de toute manière à bien mériter de ce département ; j'ose dire que je lui ai rendu quelque service , ne fût-ce que d'avoir démontré, contre l'opinion publique, que l'Ile-de-France ne pouvait protéger Pondichéry ' , ce que la dernière guerre vient en-

1 II présenta à ce sujet un long Mémoire qui ne produisit pas plus d'effet que celui qu'il avait remis aux affaires étrangères, sur le partage de la Pologne.

core de démontrer. Je ne parle pas des persécutions de toute nature que j'y ai essuyées de la part des ingénieurs ordinaires, parce que je notais pas de leur corps , de la part du gouverneur, etc., etc. Enfin je ne m'occupe plus que de mon travail, abandonnant absolument le soin de

finances avec une lettre de M. le contrôleur général qui me prévient que je ne dois plus compter à V avenir sur le même secours. La raison qu'il m'en donne est le besoin de plusieurs autres familles. Vous connaissez le mien et mes occupations , jugez si j'ai la liberté d'esprit nécessaire pour mettre en ordre un aussi grand travail. Dieu a permis que vous ayez tout crédit auprès de M. le comte de Vergennes, et qu'il devînt lui-même chef du conseil des finances ; il ne faut qu'un mot de

sa part à M. le contrôleur-général, non-seulement pour me faire confirmer ce bienfait d'une manière invariable , mais pour l'asseoir d'une manière plus honorable. Tirez-moi du bord de ce précipice, ou plutôt de son fond, car m'y voilà tombé. M. Turgot et M. Necker m'avaient assuré que ce bienfait était plus solide qu'une pension. Quelle confiance doit-on prendre aux hommes? Si la Providence m'a ôté les raisons de confiance, d'estime et d'amour que je devais leur porter, elle m'en a présenté une foule de nouvelles dans ses ouvrages. Je m'occupe à mettre en ordre celles qui regardent les plantes comme les pins agréables et les plus aisées à vérifier

DK BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. J 05

J'irai vous en faire la lecture dans le courant du mois de mai , et j'ose dire que je vous étonnerai ; mais en attendant calmez mon esprit par le service que j'attends de votre ancienne amitié.

Je suis avec un constant attachement et une respectueuse considération,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 2D mars i"83.

io6

A MONSIEUR HENINIIN

jMonsieur et ancien ami,

Je reçois une lettre de M. le marquis de Castries , qui m'annonce que le Roi a accordé la liberté à mon frère , transféré dans une troisième prison à Saint-Venant. Je viens de lui répondre pour le remercier de cette grâce, en lui représentant la situation où il va se trouver

étant sans état et sans bien. Je ne lui parle point de la mienne, mais vous savez que je irai plus rien au monde, comme je vous l'ai marqué il y a bientôt un mois. Vous ne

m'avez point répondu. J'ai, par-dessus le marché, un gros rhume depuis quinze jours; je me dissipe par mon travail. Je compte toujours vous aller voir dans le courant du mois prochain. Je pense que vous ne m'avez pas oublié, que vous me ferez rétablir par M. d'Ormesson , ce que son prédécesseur m'avait, retranché trois jours avant sa retraite , et que vous ferez faire ce rétablissement d'une manière plus solide et plus agréable.

La lettre de M. le marquis de Castries a un certain ton de bienveillance qui semble me vouloir du bien ;en attendant, résignons-nous à la volonté de Dieu, c'est aujourd'hui un jour à s'en occuper principalement. Je ferai donc ma lettre courte. Je suis avec une constante amitié et une considération respectueuse,

De Saint-Pierre.

N Taris , ce 18 avril :~83.

108 CORRESPONDANCE.

REPONSE DE MONSIEUR HENNIN

Vous êtes aussi trop malheureux , Monsieur et cher ami. Je fais ce que je puis pour intéresser M. le comte de V. à votre sort. Je lui ai prêté votre ouvrage ; il a commencé à le lire , mais le temps lui manque. Je parlerai à M. Coster pour tâcher de vous faire rendre par la finance vos 1000 fr. Je ne connais point encore M. d'Ormesson ; le temps m'a manqué pour vous répondre. On écrit plus que jamais, et M. le comte de V. est assailli de Mémoires qu'il faut lire pour répondre pertinemment aux écrivains. Je serai très-aise de vous voir. Je le se-

rais bien plus si je pouvais vous porter des paroles de consolation. Vous ne perdez pas courage, c'est une satisfaction pour moi ; mais , en

vérité, vous me donnez de rhumeur contre la fortune.

J'ai l'honneur, etc.

A MONSIEUR HENNIN

A Paris, et i~Sf>.

Monsieur et ancien ami,

J'ai été voir mon frère , dans la crainte qu'il ne manquât de quelques secours qu'il fût en mon pouvoir de lui procurer. Je l'ai trouvé en parfaite santé, proprement vêtu , en uniforme, et content. Je lui ai demande s'il avait beaucoup d'argent , il m'a répondu qu'il lui restait un louis , mais qu'il était au moment de tou-

m: BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Hi

(lier on ou deux quartiers de sa pension par l'entremise de M. Le-noir; qu'il avait eu deux audiences du ministre de la marine qui lui avait dit , dans la dernière, qu'il n'avait pas pour le moment ce qu'il lui destinait, , et qui L'avait adressé pour sa subsistance , en attendant, à M. le lieutenant-général de police. Il a ajoute à cela qu'il avait les plus belles espérances , non- seulement d'être fait commissaire-ordonnateur, comme le lui avait promis M. de Sartines peu après son arrivée à la Bastille , mais qu'il avait l'alternative de deux grands mariages, l'un à Saint-Venant en Artois, l'autre à Saint-Domingue. C'est a l'occasion de ce dernier qu'il attribue sa longue prison, persuadé que le gouvernement a fait tout au monde pour y mettre obstacle ; au reste il me réserve la place de commissaireordonnateur, dont il ne paraît pas fort occupé pour lui-même.

Je ne saurais vous dire toutes les idées qui me sont passées dans la tête pendant le long récit qu'il m'a fait de ses espérances et de ses projets. Eu vain j'ai voulu lui faire quelques objections, tout ce qu'il me disait à l'appui de ses prétentions était d'un si hou sens, il

témoignait un jugement si sain sur le caractère des différentes personnes avec lesquelles il avait vécu , que quelquefois je venais à penser que c'était moi-même qui étais fou , de ne pouvoir comprendre le fond d'une affaire qui lui paraît si simple et sur laquelle il n'a pas varié depuis son emprisonnement.

Je l'ai prié de me prêter quelques momens d'attention , et je lui ai dit : Ma conscience ne me permet pas d'applaudir à des espérances qui sont hors de ma vue , ne me parlez donc jamais de vos projets. Quant à votre subsistance actuelle, il paraît dans l'ordre de la justice et de l'humanité qu'on vous donne les moyens de vous entretenir jusqu'à ce qu'on vous ait place ou qu'on vous ait remis aux lieux où l'on vous a pris , mais tout ce qui dépend des hommes est sujet aux révolutions. Vous connaissez ma situation , elle est devenue encore plus mauvaise. Alors je lui ai fait lire la lettre de M. de Fleurv qui m'annonce que je ne dois plus compter l'année prochaine sur le même secours que j'ai reçu du Roi jusqu'à présent. Il en a paru frappé; cependant se rassurant à mon sujet sur la place de commissaire-ordonnateur qu'il me destine, il est

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. ii3

rentré dans le cercle de ses idées, d'où je l'ai tiré une seconde fois en le priant de me permettre d'achever ce que je voulais lui dire. Lorsque vous fûtes amené à la Bastille, lui ai-je dit , il me fut passé un surcroît de gratification de 300 livres pour m 'indemniser des frais de voyage que j'étais obligé de faire à votre occasion à Versailles. Comme j'ai fait ces voyoges à pied , ils ne m'ont coûté qu'un peu de fatigue. Je me suis proposé , quelle que fût ma position , de garder cette somme pour vos besoins. Je l'ai conservée jusqu'à ce jour tout entière, à l'exception de dix-huit francs que je vous ai donnés à la Bastille; je vous apporte le reste. A Dieu ne plaise ! s'est-il écrié, mon généreux frère, que j'accepte vos secours ! ma position va changer, soyez-en sûr. Plût à Dieu que je pusse vous offrir de même ma bourse ; soyez sûr que cela sera bientôt.

J'ai eu beau le presser, le prier, lui remontrer qu'il n'avait qu'une pauvre petite redingote et un porte -manteau grand comme un mouchoir, il ne m'a pas été possible de lui faire accepter ce secours.

J'ai été touché de sa orandeur d'aine, de sa fermeté dans ses malheurs, digne, sans doute,

TOMli I!. 8

Il4 CORRESPONDANCE

d'une plus grande cause. Il n'est point abattu, et jouit de la santé la plus vigoureuse. Il paraît désirer d'aller passer quelques mois à la campagne aux environs de Paris ; toujours fort occupé de ses anciennes relations de Saint- Domingue par rapport à son mariage, mais croyant fermement que le gouvernement emploie toutes sortes de ressorts pour le faire manquer , il ne souffre pas de sang-froid d'être contredit à cette occasion.

Je ne saurais dire qu'il déraisonne à ce sujet, mais comme plus il m'en parle, et moins j'en suis instruit par la multitude d'accessoires qu'il y ajoute, avec toutefois beaucoup de logique; je l'ai prié de ne m'en plus parler et de ne me voir même que les dimanches dans l'aprèsdiner, attendu la nécessité où je suis de mettre au net mon ouvrage pendant la semaine.

Je vous prie d'employer vos bons offices auprès de M. le marquis de Castries et de M. Lenoir, qui doivent savoir le fond de cette affaire , et si c'est une vision que la longueur de sa prison lui aura empreinte dans le cerveau , qu'ils lui procurent les moyens de s'aller dissiper à la campagne. Il parait, au demeurant, rempli du meilleur sens sur tous les ob-

DE BERiNAKDìN DK SALNT-IMKRKE. MJ

jets qu'on peut lui présenter. Son ame,loin d'avoir été rétrécie par le malheur, s'est agrandie. Je n'ai point été sensible à ma liberté, m'a-t-il

dit , mais si quelque chose m'a flatté, c'est de voir que différentes personnes commencent à me témoigner de l'estime.

En vérité, je ne conçois pas que M. le gouverneur de Saint-Domingue ait pu motiver une accusation de trahison de la part d'un officier français , sur le témoignage d'un capitaine anglais. La déposition d'un ancien ennemi suffirait pour le justifier. Ce capitaine n'eût pas dénoncé le projet d'un Français en faveur de l'Angleterre, si ce projet ne lui eût été présenté comme un stratagème propre à tromper les corsaires de sa nation. Il fallait que le gouverneur eût encore quelque motif secret de haine.

Certainement ni la sagacité de votre esprit , ni la droiture de votre cœur, ne vous eussent permis de vous livrer à des ressentimens qui ont eu des suites si longues et si fâcheuses; je vous prie d'employer votre probité naturelle , voire crédit et l'amitié que vous me portez à la réparation d'une aussi longue injure. Vous obligerez particulièrement celui qui est avec

Il6 CORRESPONDANCE

une respectueuse considération et une constante amitié,

Monsieur et ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

P. S. Il me serait difficile d'exprimer le sentiment que m'inspire la situation de mon frère. D'un côté , son ton leste et maniéré , ses réponses extravagantes , et surtout Tapathie de son cœur, me font craindre sa présence ; d'un autre côté, sa figure qui porte l'empreinte profonde du malheur , et sa position inexplicable m'inspirent une tendre pitié , et me ramènent à lui. On le poursuit, on le persécute. Pourquoi le blâmer ! après tout , il a ses raisons.

Moi-même , en suivant ce que j'ai cru les sentimens de l'honneur, je me suis perdu dans l'esprit de personnages honorables qui jouissent de l'estime universelle. Je sais bien ce qui convient à ma raison, mais je ne sais plus ce qui est convenable à celle d'autrui. Ce doute se répand sur mes longs travaux ; il y a des

' ds

momens ou je crois que ce que j'y pren pour une étincelle de la sagesse universelle, est peut-être un grain de folie que la Providence a laissé tomber dans ma tête pour occuper mes réflexions et charmer le loisir de ma solitude. Quelques applaudissemens que mes amis m'aient donnés , il s'en faut bien que je compte sur l'approbation de mes lecteurs ; mais si je peins dans mon ouvrage mes malheurs et les peines dont mon ame a été navrée , je suis bien sûr au moins de mériter leurs larmes.

418 CORRESPONDANCE

4^4rt+++++.i++++*+++*+**+*+++++++*+++*++

A MONSIEUR HENNIN

Je ne connais que mon propre travail qui soit à ma portée. J'en ai mis au net neuf grands cahiers , de vingt-quatre pages chacun , et d'une écriture assez fine. Il m'en reste trois à rédiger pour compléter les ruines de mon ouvrage. Ceux-ci m'occuperont encore plus d'un mois. Si vous voulez m'être utile dans leur impression , comme vous me l'avez vous-même proposé, je vous prie de demander dès à présent à M. Lenoir un censeur à qui je puisse remettre les neuf cahiers que j'ai transcrits, afin qu'il les examine pendant que j'a-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. lig

chèverai les trois autres. Cependant je doute fort que mon ouvrage puisse être imprimé cette année, quelque diligence que j'y apporte.

J'ose croire que je mérite quelque éloge pour la constance avec laquelle je m'en occupe depuis tant d'années. Ma conduite, me mandez-vous, Monsieur, vous donne du chagrin. Je n'ai cherché dans toutes mes démarches que le juste et l'honnête. J'ai pu me tromper dans mes vœux , mais non dans mes motifs ; après tout ce n'est pas à moi à méjuger.

Je vous ai parlé dans ma dernière lettre de la situation où était mon frère. Après m'avoir fait part de ses espérances chimériques, et avoir refusé le secours de trois cents livres que je lui offrais, il vint chez moi le lendemain , accablé de désespoir, se plaignant que la pension de la marine, sur laquelle il avait compté d'abord pour subsister, se trouvait réduite à une gratification de six cents livres, et qu'il partait le lendemain pour la campagne , afin d'y vivre avec plus d'économie. Huit jours après son départ, il m'écrivit d'une chartreuse des environs de Noyon, une lettre remplie de lamentations, dans laquelle il me mandait

qu'il n'avait touché que cinquante écus des six cents livres qu'on lui avait promises , qu'il prenait les bains, et qu'il avait besoin de rétablir son équipage , etc.... Je lui répondis que je lui réitérais l'offre de trois cents livres , et que je lui ferais passer cette somme par la messagerie , ce que j'ai fait.

Voilà, Monsieur, où j'en suis envers mon frère qui , d'ailleurs , a touché les six cents livres de sa gratification, en même temps que l'argent que je lui ai envoyé. Le reste de votre lettre me jetterait dans une espèce de nécessité de faire mon apologie, si j'attendais rien désormais des hommes. Sachez que rien n'est capable de m'effrayer que la crainte d'être injuste. Dieu m'a fait la grâce de me présenter seul et sans appui aux dangers de mes longs voyages solitaires dans le Nord, dans des campagnes pénibles , dans la mauvaise fortune , à l'inconstance des amis, à la perfidie des corps et des grands, aux intrigues des femmes. J'ose dire que dans toutes ces occasions je me suis montré homme.

Mais la plus grande épreuve où Dieu ait mis ma faible raison , c'est lorsqu'il m'a placé dans la nécessité de choisir entre ce que je devais à ma patrie et à ma fa-

mille, il la justice et à la charité. Comme vous le dites bien , il est difficile de concilier toutes ces choses. La carrière de l'homme ne saurait être tracée que par sa raison. «Tespère que la main qui ufa dirigé dans la mienne, me conduira à une fin utile à ma patrie, à mes amis et à ma famille , comme je n'ai cessé chaque jour de Ten prier. Que d'autres cherchent de vains honneurs , jVurai vécu assez glorieusement si j'ai vécu libre.

Je suis avec , etc.

De Saint-Pierre.

Ce 22 août 1783.

P. S. Je n'ai pas besoin de vous faire observer que cette lettre, renfermant un détail de mes peines , ne doit pas être communiquée ; dVileurs elle est sans correction. Je vous ai aussi prié de ne mettre aucune qualification sur vos lettres. Laissez-moi m'appuyer de mes deux coudes sur la dernière marche où Dieu n'a placé.

A MONSIEUR

S'il était encore douteux que mon frère fût innocent, vingt-deux mois de prison requerraient sa liberté , parce que dans le doute il vaut mieux qu'un coupable échappe , qu'un innocent soit puni.

Mais son accusateur n'est-il pas suspect comme Anglais ? il a accusé mon frère d'avoir voulu servir l'Angleterre; sa déposition n'estelle pas absurde ? La conduite du gouverneur de Saint-Domingue, qui a reçu

cette dénonciation d'un ennemi contre un Français, et qui n'a employé ni confrontation ni conseil de

DE BEKIS'ARDIN DE SAINT-PIERRE. 123

guerre , n'est-elle pas dénaturée ? L'état de fortune de l'accusé peut-il être celui d'un traître ? Le silence des Américains , la pénétration du ministre de la marine, votre propre jugement , tout ne vous a-t-il pas parlé de son innocence ?

Mon malheureux frère demande à retourner chez les insurgens où il a laissé son état , sa fortune et son honneur.

Rendez ; Monsieur, sa liberté à l'amour de la justice et au souvenir de mes travaux. J'ai servi autrefois la marine , aux colonies , jVse dire avec fruit , mais sans récompense , et même à mes dépens , car alors on n'y voyait pas le bon ordre que vous y avez établi. Je viens d'écrire à M. de Sartine ; mais à quoi ont servi toutes mes écritures depuis l'emprisonnement de mon frère ? Des ministres lisent mes Mémoires et se taisent , mes amis me plaignent et s'éloignent de moi, une sœur infortunée , qui ignore le sort de ce frère , me demande sans cesse de ses nouvelles , et je suis obligé de lui cacher ma douleur, et de la montrer à des hommes impassibles. En vain je cherche à me consoler en rassemblant des écrits qui sont le fruit de sept années de re-

traite , mon ame se trouble , la plume m'échappe des mains , et je douterais que jepuisse désormais attendre quelque espèce d'équité de la part des hommes, si je n'en retrouvais encore le sentiment et le besoin au fond de mon cœur.

Quand au milieu des persécutions je regrettais dans la solitude de l'Ile-de-France et mes amis et mes parens, je me consolais par l'espoir de bien mériter de ma patrie, et par celui de faire un jour du bien à mes frères. Je parcourais à pied ses mornes et ses récifs, en composant des plans pour sa défense et son bonheur. Plût à Dieu que j'habitasse aujourd'hui le rocher le plus désert de ses rivages , loin de la fortune ,

des hommes , de l'Europe ! Au moins les maux les plus cruels ne viendraient pas m'y chercher ; au moins j'y conserverais encore l'espérance , et je n'aurais pas, pour prix de mes vœux et de mes travaux , éprouvé l'abandon des hommes que j'ai le plus aimés , et des départemens que j'ai le mieux servis.

De Saint-Pierre.

>«W"H-***^*****4mH^«W~W>4"M^^

Monsieur et ancien ami

Je suis inquiet de votre santé , vous n'avez point répondu à ma dernière lettre où je vous priaï de demander un censeur à M. Lenoir, afin que je pusse lui remettre les neuf cahiers transcrits de mon ouvrage. J'en ai maintenant onz«, il m'en reste encore un à faire, mais je suis si-fatigué que jene sais si j'en pourrai venir à bout dans le courant du mois d'octobre. J'ai des maux de tête habituels pour m'être un peu trop appliqué.

Il serait nécessaire que le censeur eût dès à présent mon ouvrage entre les mains, car il le gardera au moins un mois ou six semaines , ce qui me jettera dans un grand retard si je ne le lui remets que quand il sera complet. Pendant qu'il examinera les onze cahiers complets, je mettrai le douzième au net. Cela lui sera d'autant plus facile , que ces cahiers renferment des traités particuliers. Au reste je ne demande à cet égard aucune faveur, sinon que mon censeur soit un homme de bien et qu'il croie en Dieu.

Je n'aurai point la consolation de vous aller voir , comme je me Fêtais proposé ; en outre qu'un exercice un peu violent ne me convient pas dans ma situation , je ne perds pas une heure du jour sans m'occuper de mon ouvrage. Ces considérations doivent vous déterminer à me donner plus souvent de vos nouvelles et à concourir, comme vous me Pavez promis, à lui faire voir le jour.

Au reste, prenez garde vous-même de trop vous occuper. Il n'y a point de fatigue pareille à celle du cerveau, elle trouble toute Péconomie animale. Je suis sûr que si je travaillai encore deux mois, comme je fais depuis si-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 12J

je tomberais grièvement malade. Assurez madame Hennin de mon respect et du regret que j'ai de ne pouvoir aller la voir, et agréez mes vœux pour votre prospérité et celle de votre famille. «Tai Thonneur d'être avec un sincère attachement et une considération respectueuse,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

À Paris, ce 30 septembre 1783.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Je viens de finir mon travail que j'ai porté à quinze cahiers grand papier, chacun de vingt-quatre pages, petite écriture; ils formeront, je pense, trois petits volumes. Il faut maintenant que vous me procuriez quelque occasion d'aller vous voir, afin que je sache où en sont mes affaires à Versailles, et que j'en consulte avec vous. Je ne connais plus personne dans le département de la finance, tout y est renouvelé. M. Mesnard est toujours à sa

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. j 2Q

campagne dans un état de convalescence; on ne sait pas précisément quand il reviendra à Paris.

Je vis si solitairement que je ne connais personne qui puisse me donner des nouvelles de votre santé. Vos pilules fondantes vous ont-elles fait du bien? Au nom de Dieu prenez de l'exercice! le travail sédentaire est une lime sourde. Il était temps que je finisse le mien , ma vue se trouble le soir, je vois les objets doubles, surtout ceux qui sont élevés ou à l'horizon ; mais ma confiance est en celui qui a fait la lumière et l'œil.

Agréez les assurances d'attachement et de considération , avec lesquelles j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 6 décembre 1788.

Donnez -moi une occasion prochaine de vous aller voir. Je ne sais si je verrai à Versailles des choses aussi étranges qu'à Paris. Je

TOME II

130 CORRESPONDANCE

sors de chez moi il y a six jours , et j'aperçois deux hommes voyageant en Pair à quinze cents pieds de hauteur. Je passe hier dans le quartier de l'ancien hôtel de Soissons, je vois la halle à la farine devenue la plus magnifique salle de bal de l'Europe , et une demoiselle que j'kvais vue au bal, en Pologne, devenue marchande de farine à cette même halle. C'est la bonne mademoiselle deLaitre, qui m'a paru enchantée de me voir, et qui m'a parlé de vous avec abondance de cœur. Enfin cVst le monde renversé , mais j'espère que notre amitié sera toujours stable.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 131

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Vous ne me répondez point. Je vous ai demandé l'occasion que vous m'aviez offerte de vous aller voir, et vous ne m'en avez point indiqué. Quoique je n'aime pas à me déplacer, c'est une consolation pour moi de vous voir, \e vous aurais consulté sur mes affaires. Je ne doute pas que les vôtres ne soient très-multipliées, mais vous n'en avez point à démêler de plus fâcheuses. En vérité , tout est conjuré contre moi; ma sœur à qui je n'ai rien à en-

132 CORRESPONDANCE

voyer cette année, étant moi-même à la veille de manquer de tout, me fait parvenir des quittances de réparations dont elle a avancé le montant pour ma part. Ma petite portion de patrimoine dont ma belle-mère a l'usufruit, loin de m'être utile , m'est à charge par ces avances qu'il faut renouveler chaque année pour en réparer le fonds, qui consiste en maisons. Ma sœur me mande de plus que mon frère l'insurgent est à Dieppe depuis deux mois , où il se dit exilé ; il lui donne du chagrin. Elle a été obligée , me dit-elle , de cesser de le voir; comme elle est très-prudente, elle ne s'étend pas beaucoup sur ses sujets de mécontentement, mais je ne doute pas, par ma propre expérience, qu'il n'ait mis sa patience à Fépreuve.

Tous ces contre-coups ne m'empêchent pas de travailler à mon ouvrage auquel j'ai donné toute la perfection dont je suis capable; mais vous ne connaissez pas jusqu'où va la tendresse d'un auteur pour sa production. Celle d'une mère pour son fils ne lui est pas comparable. J'ajoute ou je retranche toujours quelque chose à la mienne; l'ours ne lèche pas sou petit avec plus de soin. Je crains à la rin d'en-

dl: bernardin de saint-pierre. i33 lever le museau au mien à force de le lécher. Je n'y veux plus toucher davantage; ces distractions me sont arrivées bien heureusement; il y a eu des momens où j'ai entrevu les cieux, éprouvant, à la vérité, dans ce monde des maux inénarrables.

En vérité, je ne crois pas que mes plus grands ennemis aient à se plaindre de moi. J'ai plus d'une fois fait du bien à ceux qui m'avaient fait du mal. Si j'ai fait tort à quelqu'un , du moins dans son opinion, j'ai tâché de le réparer de mon mieux. Si quelqu'un m'a rendu service, j'ai toujours cherché les occasions de lui donner des marques de ma reconnaissance d'une manière et dans des occasions qu'il ne prévoyait pas. J'ai quelquefois été assez heureux pour que ma gratitude ait été au-delà de son service, cependant je n'ai ni amis ni protecteurs. Par quels moyens en obtient-on donc, si ce n'est pas en méritant l'estime des hommes?

Je ne dis pas ceci pour me vanter, mais pour me justifier. Quoi qu'il en soit , votre amitié n'a point de motif de se refroidir à mon égard, je n'ai jamais varié sur vos qualités personnelles, et quoique les dangers que j'ai

134 CORRESPONDANCE

courus et les travaux que j'ai entrepris sous vos yeux eussent dû me mériter, il y a longtemps, quelque récompense de la cour, je n'ai jamais rejeté son indifférence sur vous. Plusieurs personnes accréditées prétendirent que vous auriez pu faire valoir mes services dans leur saison, je n'ai cessé de leur opposer vos qualités personnelles et les contre-temps que vous aviez alors éprouvés vous-même.

Mais il n'y a encore rien de perdu, les fruits de mes veilles pourront faire reverdir ceux de mes services ; venez à mon appui comme vous me l'avez offert vous-même , le moment en est arrivé, la fortune peut encore m'être contraire , mais votre amitié , ainsi que la mienne , doit être inébranlable.

J'ai l'honneur d'être avec un sincère attachement et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami,

Votre , etc

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 18 décembre 1783

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 135

M. et madame Mesnard sont venus, cet été, collationner dans mon petit ermitage. J'ai dîné chez eux avant-hier, mais il n'y a pas moyen de parler d'affaire à M. Mesnard qui est convalescent d'une longue maladie, et qui, dans ce bouleversement de finance, serait peut-être bien embarrassé à me donner un conseil ; d'ailleurs , il faut trouver un moment favorable pour lui en parler, et , dans le tourbillon où il vit, ce n'est pas une petite affaire.

Mes respects à madame Hennin , s'il vous plaît.

136 CORRESPONDANCE

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

Quoique mon ouvrage soit fini , je n'ai point encore demandé de censeur, parce que nous sommes à la veille des fêtes , et parce que M. de Névile, à qui il aurait fallu s'adresser, va avoir un successeur; tenez ceci secret , je vous prie. J'attendrai donc encore une quinzaine, et ce temps me servira à retoucher çà et là; il en a besoin. La carrière nouvelle que j'ai ouverte ne m'a point fourni de termes nouveaux; il a fallu souvent répéter les mêmes

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 137

Mais , malgré ces défauts qui viennent de l'incapacité de l'ouvrier, j'ose dire que le fond de mon ouvrage est propre à répandre une lumière admirable sur toutes les parties de la nature, et à renverser les méthodes qu'on emploie pour l'étudier. Quel riche sujet entre des mains plus heureuses! j'ai dirigé mon travail au sens de ma devise miseris succurrere disco, c'est-à-dire au bonheur du peuple., et j'ajouterai encore au plaisir du Roi, des bienfaits duquel j'ai vécu jusqu'à présent, libre et content. Je ne me suis proposé d'autre récompense de sa part qu'un petit coin de terre dans quelque solitude , aux environs de Paris ou de Versailles; c'est à quoi je borne tous mes vœux, mais que la volonté de Dieu soit faite. Je ne sais pas de quoi je vivrai pendant l'année où nous allons entrer; vous m'offrez votre bourse : que Dieu vous récompense de cette bonne volonté! mais moi, qui étais content de payer mes anciennes dettes et de mourir, jugez quel chagrin c'est pour moi de les augmenter. Si j'ai besoin de vos services, j'y aurai recours, mais principalement en ce qui regarde l'impression de mon livre, sur le produit duquel je vous donnerai une délégation ,

138 CORRESPONDANCE

afin d'assurer votre fonds. Nous parlerons de cela quand le moment en sera venu, et qu'il aura passé à la censure.

Vous comptez , dites-vous , me servir auprès du premier commis des finances qui n'est plus à Versailles; il s'en fallait beaucoup que je comptasse sur son amitié. i° Il n'a jamais daigné répondre à aucune de mes lettres; 2° il m'a toujours mal reçu, et si vous voulez que je vous dise ce que je crois avoir été la cause de sa froideur pour moi , ce sont certaines propositions de mon ouvrage qui ont scandalisé un abbé de ses amis intimes à qui je les avais lues. Elles portent sur les constitutions monastiques et sur celles de nos collèges, qui ne valent pas mieux. Je leur attribue une partie des désordres tant physiques que moraux de nos sociétés. Cet ecclésiastique fut si frappé des conséquences que j'en tirais , que quoiqu'il eût élevé aux nues presque

toutes les parties de mon ouvrage , mes conséquences morales le rendirent froid comme un marbre. Il ne paya ma dernière lecture que du plus profond silence. J'en fus si piqué à la fin, que je lui dis en le quittant : M. l'abbé, les gens d'église ne cherchent pas plus la vérité que

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 13g

les gens du monde, avouez-le. Ils ne prônent que les gens de leur parti. Il me répondit que je disais la vérité. Six semaines après ,le ministre des finances me signifia que ma gratification m'était supprimée , et son premier commis me donna plusieurs marques de dureté. Peut-être y a-t-ileu quelque autre cause ; mais voici la réflexion que je fis à cette occasion , c'est qu'il ne suffisait pas de mettre en évidence les causes des maux d'un État, qu'il fallait en même temps y proposer des remèdes, sans quoi l'ouvrage le mieux raisonné n'était qu'une satire faite contre l'administration. En conséquence, je me déterminai à ajouter âmes études un chapitre où j'ai indiqué plusieurs plans nouveaux, propres à réparer ce que je trouvais de vicieux dans nos anciennes constitutions. De tous les sujets que j'ai traités dans mon ouvrage , c'est celui que j'ai fait avec le plus de plaisir.

Tirai voir M. Mesnard dans quelques jours pour lui souhaiter la bonne année, mais il faut que j'attende qu'il s'ouvre à moi au sujet de M. de Calonne. En attendant, recevez mes vœux pour votre prospérité , celle de madame Hennin et de votre famille; que Dieu vous

14û CORRESPONDANCE

donne des forces proportionnées à votre travail, et qu'il ne vous fasse pas perdre de vue les petites relations de l'amitié au milieu des grands intérêts de la politique; c'est à la constance que l'on reconnaît les âmes d'une bonne trempe.

Je suis avec une considération respectueuse et un parfait attachement ,

Monsieur et ancien ami , Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce a5 décembre 1783.

Je n'ai rien à risquer auprès de M. le comte de Vergennes , puisque je n'ai plus rien à perdre. Je peux bien hasarder encore une feuille de papier respectueuse. Je suis fondé d'ailleurs à le solliciter pour le rétablissement de ma gratification. Peut-être qu'après m'avoir repoussé comme ministre des affaires étrangères , il m'accueillera favorablement comme sur-intendant des finances.

Cependant je ne veux rien faire contre votre intention. J'exécuterai mon projet dans cinq jours d'ici, si vous ne vous y opposez pas.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. l/^l

*4^^^^^<^^^^^^4^^^^<^^^^^^>^^^<^^^^<^j\$mH.
<i,

A MONSIEUR HENNIN

Les Persans disent en proverbe , que le plus étroit du défilé est à rentrée de la plaine; si ce proverbe est vrai, mes malheurs vont finir, car ils sont à leur comble.

J'ai reçu avant-hier une lettre du major de la place de la ville de Ham, en Picardie, qui me mande que mon frère, qui a été ci-devant prisonnier au château de cette ville, vient de se retirer auprès de lui dans une situation

l42 CORRESPONDANCE

d'esprit et de fortune également déplorables. Il ajoute qu'il est sans argent, sans ressource , et que la folie et le besoin sont capables de le porter aux plus grandes extrémités. Et que puis-je, moi qui suis sans argent et sans ressources? Cependant dans cette détresse extrême et

au milieu de l'appréhension d'être déshonoré par quelque coup de désespoir de la part de cet infortuné, j'ai levé les yeux vers le ciel et il m'est venu une inspiration.

J'ai pensé à M. le baron de Breteuil, et en conséquence je lui ai envoyé le détail de l'affaire qui avait fait arrêter mon frère à Saint-Domingue, sur l'étrange accusation d'un capitaine de vaisseau de guerre anglais, qui l'a dénoncé auprès d'un gouverneur de colonie française, comme auteur d'un projet utile à l'Angleterre.

J'ai fini ma lettre par dire à M. le baron de Breteuil que je lui avais donné toutes les marques d'attachement dont j'étais capable ; que ma fortune, dont je lui ai fait le tableau en deux mots, m'obligeait de me rapprocher de lui pour lui demander, non pas quelque retour de bienveillance pour moi, mais un peu d'appui pour mon malheureux frère. Ma lettre

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. ifô

doit lui (aire verser des larmes si son cœur n'est pas de rocher.

J'ai mis avant-hier, vendredi, à midi cette lettre à la poste pour Versailles, et j'y ai joint celle du major de Ham, afin de constater l'état affreux et inquiétant où est mon frère; j'ai écrit pareillement au ministre de la marine. Si de votre part vous pouvez faire quelque chose auprès de votre impassible ministre, vous m'obligerez infiniment.

Je ne sais point si ma gratification sera rétablie; cependant je me suis déjà engagé dans le labyrinthe de l'impression de mon ouvrage. J'ai eu le bonheur de trouver dans M. de Villedeuil, nommé à la place de M. de Né ville, l'homme du monde le plus honnête, il n'a donné un censeur à mon choix, et j'ai choisi M. Sage. Hier j'ai porté chez lui mon manuscrit ; il n'y était point ; je l'ai laissé à des dames de ses amies qui gouvernent sa maison; j'ai vu son magnifique laboratoire, et à la vue de cette multitude de petites fioles, j'ai douté en moi-même qu'un savant qui décompose ainsi la nature, fut bien favorable à un ouvrage qui

blâme les procédés partiels, et qui veut qu'où l'étudié, non pas dans les causes et en

144 CORRESPONDANCE

détail , mais dans l'ensemble et dans les résultats. Chacune de nos sciences n'est qu'un culde-sac, qui mène au matérialisme. Je ne dis pas ceci de la chimie seulement , mais de toutes les autres prises en particulier. Il me semble donc que d'être examiné sur un ouvrage sur la nature , par un chimiste , un botaniste , un astronome, ou un géomètre, c'est comme si, ayant écrit sur la politique , on donnait mon Mémoire à examiner à un marchand, à un laboureur ou à un marin. Chacun de ces hommes de condition particulière, ne manquerait pas de l'apprécier suivant les relations qu'il aurait avec son état , et s'il y en apercevait peu ou qu'il y remarquât qu'on voulait même y apporter quelques restrictions, il finirait par le blâmer, sans faire attention que l'étude de la politique n'est pas de donner à quelque état de citoyen en particulier une grande extension, mais de répandre de l'harmonie dans leurs différentes classes , et que leur ensemble soit heureux. Je m'exprime rapidement, mal, sans brouillon , mais je sens bien ce que je veux dire. Quoi qu'il en soit, M. Sage n'a encore que la première partie de mon ouvrage, et je ne lui communiquerai

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 145

l'autre qu'autant que je le verrai satisfait du commencement. Cependant j'augure bien de sa réputation et de son nom.

Telle est ma position, Monsieur et ancien ami; vous sentez combien elle est cruelle, si les ministres , auxquels j'ai écrit à l'occasion de la malheureuse et urgente position de mon frère, me payaient à l'ordinaire d'une apathie ministérielle; faites-moi le plaisir de vous informer indirectement de leur intention, et de m'en faire part. Donnez-moi promptement de vos nouvelles , ou je penserai que vous n'aimez pas à

recevoir des miennes; en attendant je bénis la main qui m'anéantit, et me résigne de tout mon cœur à la Providence divine.

Je suis avec une sincère amitié et une respectueuse considération,

Monsieur et ancien ami ,

Votre , etc.

De Saint-Pierrl.

A Paris, ce a6 janvier 1784.

TOME IJ. JO

l46 CORRESPONDANCE

A MONSIEUR HENNIN

A Paris, ce G avril 1784

Monsieur et ancien ami ,

Enfin me voilà tiré des mains des censeurs ; il m'en est arrivé à peu près autant qu'au voyageur Chardin , qui , ayant été obligé de passer par les forêts et les montagnes de la Mingréïe, fut pillé par la princesse du pays et parles douaniers turcs , de manière qu'il se crut vingt fois miné de fond en comble ; mais étant enfin

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. i^

arrivé avec sa pacotille dans un pays policé, et examinant l'état de sa perte, il trouva qu'elle ne montait qu'à un pour cent : encore n'était-«e qu'un objet de peu de valeur comme ciseaux, petits couteaux, etc.

Il m'en est advenu à peu près autant en quantité et en qualité; au reste j'aurais fait de moi-même une partie de ces retranchemens. Je

n'ai pas besoin de me faire d'ennemis, et je n'ai entrepris mon ouvrage que pour rapprocher tous les corps de la nation les uns des autres, et surtout du prince.

Mon vieux censeur théologien , qui a été mon seul déprédateur, m'a protesté qu'il n'avait jamais vu la physique traitée ainsi, que j'avais fait de véritables découvertes , et m'a donné plusieurs fois les épithètes de délicieux et de divin. Je sais combien il faut rabattre de ces éloges, mais ils me font plaisir. Pour être utile il faut être agréable , et j 'ose espérer que le tribut que je devais à Dieu et aux hommes plaira à mon siècle.

Venons maintenant au dîner que vous voulez bien me faire l'amitié de prendre chez moi. T'ai fait part de votre proposition à M, el à

148 CORRESPONDANCE

madame Mesnard, auxquels elle a fait autant de plaisir qu'à moi-même. J'ai précisément une table ronde où il peut tenir quatre personnes. Je vous donnerai des viandes simples, parmi lesquelles se trouvera un grand pâté que veut me donner madame Mesnard, du vin naturel, mais d'un bon naturel, d'excellent café et du punch que je fais supérieurement, soit dit sans vanité, comme tout ce que j'ai dit ci-dessus.

La nature doit faire les principaux frais de ma petite fête; ainsi j'attends qu'elle ait tapissé de verdure les parterres et pavoisé de feuillages et de fleurs les bosquets d'arbres de mon paysage ; elle y travaille jour et nuit. Si vous étiez un homme qui l'observiez, je vous dirais : Mettez-vous en roule dès que vous verrez le marronnier jeter ses girandoles ; mais vous n'observez que les mouvemens des puissances humaines. Mandez-moi donc quel est le jour de la fin de ce mois où vous serez libre , c'est-à-dire, inclusivement depuis le 26 jusqu'au 29 ; j'en ferai part à madame Mesnard, et s'il lui convient, je vous le ferai savoir.

Ne différez pas à me donner de vos non-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. l/\Q

velles , et a gréez les assurances de rattachement inviolable et de la respectueuse considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saiint-Pierre.

150 CORRESPONDANCE

s* ni.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

j'ai maintenant les approbations de mes deux censeurs, au moyen desquelles je vais avoir incessamment la permission d'imprimer. Il faut à présent que je traite définitivement avec le marchand de papier et l'imprimeur, ce que je ne peux faire sans argent. J'ai accepté Poffre que vous m'avez faite de n'avancer les frais de mon édition ; ainsi il est à propos que vous me fassiez toucher ac-

Uiellement un millier d'écus, et à peu près pareille somme dans trois mois.

Je ne vous ai rien marqué sur les remboursements de cette somme, mais mon intention est de ne pas toucher à un écu provenant de la vente de mon ouvrage que je ne vous en lie remis les avances.

Dans tous les cas, je vous hypothéquerai mon édition, afin que vos fonds aient toutes les assurances que je suis capable de vous donner.

Mon dernier censeur m'a conseillé de ne point faire de frais de gravure pour la première édition , mais de les réserver pour une seconde; il ne doute pas, ainsi que M. Sage , quelle n'ait un grand succès , et vous pensez bien que je suis porté moi-même à le croire par l'essai de mon Voyage à V Ile-de-France dont les sujets étaient sans comparaison bien moins intéressans pour la nation et pour l'étude de la nature ; mais , en prévoyant toutes les catastrophes possibles , j'ai voulu vous indiquer les ressources qui vous restaient , puisqu'il faudrait la vente la plus défavorable pour que les frais de papier et d'impression ne pussent pas vous rentrer.

152 CORRESPONDANCE

Répondez-moi donc promptement à cette occasion, et demandez-moi toutes les sûretés que vous croirez convenables ; je vous les donnerai si elles sont en mon pouvoir.

Ne différez pas non plus de me mander quels sont les jours de la semaine où vous pouvez venir à Paris prendre chez moi un mauvais dîner, afin que je puisse le proposer à M. et à madame Mesnard, et que je vous mande ensuite quel est celui de ces jours-là qui leur sera commode à eux-mêmes.

Ce ne peut être dans le cours de ce mois, car la saison est si retardée que mon paysage ne diffère point de celui du mois de janvier, la neige exceptée. Nous sommes sur les limites de l'hiver et de l'été , et il me serait bien déplaisant que, faute d'avoir différé d'une semaine , je vous offrisse de mes fenêtres une perspective noire et sombre au lieu d'un horizon de fleurs et de verdure.

Pour moi j'estime que ce moment heureux arrivera dans la première semaine de mai, du 3 au 6 inclusivement, ou au plus tard dans la seconde, du 10 au 13.

En attendant, recevez mes vœux pour votre prospérité physique et morale, et les assurances

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 153

Ces du sincère attachement et de la considération respectueuse avec
lesquels je suis pour la vie,

Monsieur et ancien ami,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Pans, ce \6 avril 1781.

Songez qu'il n'y a point de temps à perdre. Il faut au moins six mois
pour l'impression de mon ouvrage , et il est essentiel qu'il paraisse et
soit annoncé pour la nouvelle année.

154 CORRESPONDAIS CL

^ ^ . ^ ^ j, ■ 4. + Jf + + + 4 + + + * 4 r t r t r t > + + W r * i f \$ 4 .. M * * * * * * * 4 + - M " K *

A MONSIEUR HKJNMN.

Monsieur et ancien ami ,

Il y a environ un mois que madame Mes nard m'offrit d'elle-même
de me prêter l'argent nécessaire à l'édition de mon ouvrage ; je la re-
merciai en lui disant que vous m'aviez Fait la même offre , car c'est
ainsi que j'avais interprété la lettre où vous me proposiez de me prêter
de l'argent , et de m'aider dans l'impression de mon livre. J'ajoutai les
raisons qui m'engageaient à vous donner la préférence et que je vous ai
marquées, telles que

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 15S

L'espérance que je concevais de voir vos avances peut-être passées
en gratifications de la

part de votre département, si mon ouvrage venait à intéresser le gouvernement. ,Tai depuis communiqué votre réponse à M. et madame Mesnard , où vous vous excusez de me rendre ce service sur la grandeur de la somme dont j'ai besoin, et je les vois balancer à leur tour, car l'exemple d'au t ru i a beaucoup de pouvoir dans ce monde.

Je ne suis , comme vous \ o\ ez , guère propre à négocier mes intérêts; mais je ne me repens pas d'avoir agi avec simplicité. Voici ce que j'ai à répondre aux conseils que vous me donnez de vendre mon manuscrit à un libraire, et d'attendre à une seconde édition pour en tirer du bénéfice.

i°. Pour le vendre à un libraire, il faut lui en laisser prendre lecture , et souffrir qu'il consulte à ce sujet quelque homme de lettres; mais mon ouvrage contient des vérités si nouvelles et si faciles à saisir, que les communiquer, surtout à un homme de lettres, c'est les divulguer.

1°. Vendre un manuscrit est le plus mauvais parti que puisse prendre un auteur ; c'est

156 CORRESPONDANCE

la ressource des écrivains qui débutent, et qui n'ont ni amis, ni argent, ni crédit. Tous les autres font imprimer à leurs frais, parce que c'est le seul moyen de tirer quelque bénéfice de son travail.

3°. Comment pouvez-vous supposer qu'a y ant abandonné le profit d'une première édition qui a pour elle l'attrait de la nouveauté, et qui, par cet attrait même, échappe aux contrefaçons, je puisse espérer quelque'avantage d'une seconde ? Je ne serai pas plus en état de faire les frais de cette dernière que de la première.

4°- L'inconvénient des contrefaçons menace également le libraire qui fait les avances d'une édition comme l'auteur même, et sert au premier de prétexte ordinaire pour n'offrir presque rien d'un manuscrit.

J'ai à y opposer un privilège que j'ai payé qui doit m'Yn assurer la jouissance à perpétuité.

Considérez maintenant , d'une part , les demandes exorbitantes du libraire qui avance son argent, et dont je vous ai donné un aperçu tant pour le prix des planches, du papier, des brochures et de la vente des exemplaires qui consume presque totalement le profit de l'édi-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. ±5j

tion; et de l'autre, les a\ an t âges (pie je trouve à faire imprimer à mes frais. J'ai trouvé un imprimeur honnête homme qui m'offre, pourvu que je paye comptant, et que j'attende jusqu'à la fin de juin, de m'imprimer à un louis la feuille, de me fournir de beau papier à dix francs la rame; j'ai de plus un libraire qui vendra mon ouvrage à vingt sols l'exemplaire; je lui en associe, au même prix, plusieurs autres également intéressés à veiller aux contrefaçons. Ainsi, économisant près de moitié sur les frais d'impression et de vente, il résulte que mon édition doit me rapporter près de dix mille francs de bénéfice.

En supposant que la vente n'en soit pas favorable, je dois au moins espérer que je vendrai le tiers d'un ouvrage qui a mérité des éloges extraordinaires de la part de mes deux censeurs, et qui renferme des choses, j'ose dire, très-neuves; cette vente du tiers suffit pour rembourser toutes les mises dehors.

Je désire donc savoir maintenant de vous ce que vous avez compté m'avancer pour les frais d'impression lorsque vous m'avez proposé de ni1 être utile dans cette occasion , afin que , joignant cette somme aux avances que

i 58 CORRESPONDANCE

M. Mesnard est disposé à me faire, je parachève mon entreprise à l'aide d'un peu de crédit que j'obtiendrai avec cet argent comptant dont je n'ai d'ailleurs besoin que dans deux mois d'ici.

Songez que je pose maintenant la base de ma fortune. Ne me conseillez plus d'abandonner le travail de dix années d'observations à la rapacité de nos libraires mercenaires. Aidez-moi à recueillir ce dernier fruit de ma vigne, c'est le seul sur lequel je puisse compter. Vous savez vous-même combien peu m'ont profité mes services et mes courses , qu'il n'en soit pas ainsi du fruit de mes veilles , Page m'ôtera bientôt cette dernière ressource. Rappelez-vous que j'ai fait , il y a dix ans , une expérience heureuse de la bienveillance publique à l'égard de mes productions, et qui ne tourna point à mon profit pour avoir suivi le plan que vous me tracez aujourd'hui.

Si l'état de vos affaires ne vous permet pas de me fournir tous les secours que j'attendais de votre bourse, au moins ne vous oppose/, pas, par vos conseils, à la bienveillance de M. et madame Mesnard, qui m'auraient déjà prêté cet argent si je n'avais pas compté sur vous

DE BERNARDIN DE SAINT-YVÈRE. 159

Ils me font l'un et l'autre l'honneur d'accepter , jeudi prochain 6 mai, un mauvais dîner dans mon ermitage; nous vous attendrons, suivant votre promesse, jusqu'à trois heures. J'espère bien certainement que vous me donnerez cette marque d'amitié.

Je suis avec un constant attachement et une considération respectueuse.

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 29 avril 1784.

M. le maréchal de Castries m'a fait l'honneur de me mander, il y a huit jours, qu'il avait fait conduire, il y a plus d'un mois, mon malheureux frère de Paris à Saint-Venant , pour prévenir les suites fâcheuses

du dérangement de son esprit. Jugez de mon sort, d'être obligé de compter les malheurs de ma famille au nombre des bonheurs de ma vie.

Je demeure rue Neuve Saint-Etienne , a une porte cochère verte, la troisième ou qua-

161 CORRESPONDANCE

trième après les Pères de la doctrine. Lorsqu'on est dans la cour de ma maison , il faut , pour me trouver, prendre à droite par un petit escalier, et y monter jusqu'à ce qu'on en trouve la fin.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 161

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien Aimi,

L'exemple (Tautrui , comme je vous l'ai mandé , gouverne les hommes : M. Mesnard ne me prête , ainsi que vous , que cinquante louis, et par les mêmes raisons, c'est-à-dire faute de finances. Je ne doute pas toutefois qu'elles ne soient très-fondées de Tune et de l'autre part, et je n'en suis pas moins sensible à ces nouveaux témoignages de votre amitié et de la sienne.

Il s'agit maintenant de faire imprimer un

TOME II

162 corhespondauce

livre en quatre volumes avec cent louis. J'en retrancherai d'abord tous les objets de luxey comme les gravures, dont quelques-unes cependant y auraient été nécessaires. Je tâcherai de réduire les frais de

mon édition à deux cents louis. Peut-être la réduirai-je à trois volumes. Je tacherai de trouver du crédit chez, le marchand de papier qu'il me fera sans doute bien payer. Pour l'imprimeur , il m'emportera seul plus de quatre-vingts louis, et comptant, car il faut payer ses ouvriers à la fin de chaque semaine ; sur quoi je vous prie d'observer qu'une fois l'édition de mon ouvrage commencée, vous aurez la bonté de me faire toucher les cinquante louis que vous me prêtez aux termes où vous m'en avez promis les différens paiemens, sans quoi ma cloche resterait à moitié fondue si le métal venait à cesser de couler; ce serait un embarras plus grand que vous ne pouvez l'imaginer; car il me faut cinq compositeurs qu'on a bien de la peine à rassembler, et qu'il faut payer bien exactement chaque semaine, sans quoi ils s'en vont , l'édition en reste là, et l'auteur ressemble alors à un fondeur qui a manqué sa cloche.

Avant de rien statuer avec l'imprimeur et le

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. i 63

marchand de papier, j'ai voulu faire une tentative pour emprunter encore cent louis. Je me suis adressé à M. le maréchal de Castries en le priant de me faire prêter cette somme sur les fonds de la marine, et promettant de la rendre dans l'espace d'un an. M. Mesnard m'a conseillé même de lui mander les services que vous et lui me rendiez dans cette circonstance , ainsi que les noms de mes censeurs qui ont porté un jugement si favorable de mon ouvrage. C'est ce que j'ai fait hier, et j'attends une réponse à cette occasion.

Après cela nous ferons voile suivant le vent. Je l'ai toujours trouvé bien contraire jusqu'à présent; il ne faut pourtant pas abandonner le gouvernail; vivre, c'est combattre; le plus difficile de tous ces combats est avec soi-même. Ma vue, connue je vous l'ai dit, s'affaiblit, et j'ai depuis un mois une douleur dans le bras droit dont le siège est dans le cubitus , pour parler en docteur, mais l'origine en est dans les nerfs.

J'ai besoin de dissipation, je médite trop. Je comptais aller ce mois-ci à la Bonnière en Touraine, mais M. Mesnard n'y ira point, à cause des indispositions de madame et des

164 CORRESPONDANCE

fortes chaleurs de la saison. Procurez-moi le plaisir de vous voir de temps en temps ; il me serait fort agréable de partir d'ici par la voiture d'un de vos amis le dimanche matin, de dîner avec vous, et de m'en revenir le soir; mais il fait déjà trop chaud pour faire cette course à pied, étant vêtu surtout au mois de juillet comme au mois de janvier. Vous m'avez proposé l'occasion d'un de vos confrères , peut-être aussi que M. Tronchin ou M. le baron de vont revenir à Paris.

J'ai la plus grande envie de saluer madame Hennin ; si j'avais pu soupçonner qu'elle eût désiré voir mon ermitage, et accepter un mauvais dîner chez moi, c'aurait été par elle que j'aurais commencé à vous inviter. M. Mesnard m'a dit que vous aviez trouvé mon dîner si bon que vous aviez été trois jours sans manger, sûrement vous avez voulu plaisanter. Le plus petit de vos dîners est plus abondant que celui que je vous ai présenté. Laissez-moi faire fortune à ma fantaisie, et je vous donnerai, ainsi qu'à madame Hennin, des festins champêtres dans des sites et avec des mets inconnus au luxe de Versailles.

Agréez les sentimens d'amitié et de reconnaissance avec lesquels je suis pour la vie ,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 19 mai 1784.

A MONSIEUR HENNIN

A Paris, ce jg niai 1784

Monsieur et ancien ami ,

Je viens de recevoir votre billet au porteur, de six cents livres, sur M. Rilliet , banquier. Vous tenez plus tôt que vous ne promettez et que je n'ai besoin; car l'impression de mon ouvrage ne commencera que vers les premiers jours de juillet. Je garderai votre billet en attendant, et j'en irai toucher le montant

DE BEKINARDIN DE SAINT-PIERRE. 1 o J

vers ce temps-là; alors je vous enverrai une reconnaissance de cette somme, au paiement de laquelle j'hypothéquerais toute mon édition. Je n'ai point reçu de réponse de M. le maréchal de Castries. Il me va falloir négocier un peu de crédit avec beaucoup de prudence. M. Mesnard m'a offert son marchand de papier; mais comme ce papetier ne fournit que des bureaux , je pense qu'il prendra à crédit le papier d'impression dont j'aurai besoin , et qu'il pourra bien me faire payer ses avances un peu cher ; c'est de quoi je serai assuré dans peu de jours.

Je vous remercie du service généreux que vous me rendez en cette occasion; vous venez de poser la première pierre de ma fortune. Ne négligez pas , Monsieur et ancien ami , les occasions qui se présenteront de me faire faire le voyage de Versailles ; j'ai le plus grand désir de saluer madame Hennin. Si elle et vous venez cet été à Paris pour voir le Jardin du Roi, engagez-la à faire un acte de charité en montant dans mon petit ermitage, je lui offrirai un panier de fruits, de la bière , une bonne brioche toute chaude et que mon pâtissier fait par excellence.

168 CORRESPONDANCE

Je me recommande à son souvenir et au vôtre , et suis avec les témoignages cTun sincère attachement et cTune considération respectueuse ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A MONSIEUR HEINNIJN

Monsieur et ancien ami

En vérité je fais plus de cas des démarches que vous faites pour moi que du service qui en doit résulter. Comment ! vous êtes au milieu des accès de fièvre, et vous allez et venez à mon occasion chez les ministres et dans leurs bureaux pour en obtenir quelques secours d'argent pour moi ! Si j'avais entrepris les mêmes sollicitations et dans les mêmes lieux , quoique j'aie le sang assez froid, je suis persuadé que j'y aurais attrapé la fièvre.

170 CORRESPONDANCE

Personne n'est moins propre que moi aux négociations; je viens d'en réitérer les expériences. J'avais compté sur la parole d'un imprimeur qui devait m'imprimer à un louis la feuille , et sur celle d'un marchand de papier qui m'avait promis du crédit ; quand l'un et l'autre ont vu que je n'avais pas la moitié des fonds nécessaires à l'exécution de mon ouvrage , ils m'ont fait des demandes si exorbitantes et ont imaginé tant de difficultés, que je n'ai pu conclure avec eux. Ce qui m'a le plus fâché en ceci n'est pas seulement le temps perdu, mais de ce que j'avais déterminé mon choix sur l'imprimeur, parce que je le croyais un honnête homme malheureux. J'ai eu recours à d'autres avec aussi peu de succès : l'un n'avait pas le temps de me livrer mon ouvrage au terme que je demandais , c'est-à-dire vers la Toussaint; un autre voulait de l'argent comptant; un autre, avec lequel j'ai été au moment de conclure, a pris de la méfiance à mon sujet, précisément parce que je lui ai parlé de mes affaires avec franchise. Mais le meilleur marché que j'aie trouvé chez eux était à raison de vingt-sept francs la planche. Enfin je balançais si je ne vous renverrais pas votre billet de

vingt-cinq lonis , et à M. Mesnard pareille somme qu'il m'a envoyée , lorsque je me suis avisé de retourner chez Didot le jeune où j'avais été en premier lieu et où on avait offert de m'imprimer, à raison de trente-deux francs. J'ai proposé vingt-sept francs , de payer la rame de papier onze francs et de donner cinq cents francs argent comptant au commencement de l'impression de chaque volume , mon édition faisant bon pour le reste du paiement. Le prote a porté mes propositions à l'imprimeur qui les a acceptées.

De retour chez moi , j'ai vu d'après une épreuve de deux pages indouze qui avait été faite sur un de mes cahiers, que mon manuscrit ne fournissait que trois volumes , en retranchant une dernière étude qui y est en hors-d'oeuvre et qui m'apportait beaucoup d'obstacles pour la division de mes volumes en trois , sans qu'elle pût faciliter la division en quatre , étant beaucoup trop insuffisante.

Je me suis donc fixé à trois volumes, et au lieu de cinq cents francs j'en ai promis sept cents d'avance par volume , ce qui a été fort agréablement reçu du prote.

Pendant que le prote faisait imprimer quel-

ques pages d'épreuves afin de déterminer le caractère et le papier qui doit servir à l'impression > j'ai reçu votre agréable lettre ; je l'ai portée sur-le-champ chez M. Sage qui était à la campagne. Je viens de la lui envoyer aujourd'hui, nous verrons à quoi il se déterminera et l'effet que produira son suffrage auprès du ministre.

J'ai demandé au prote, en revenant de chez M. Sage , quelle remise me ferait l'imprimeur si je payais l'impression entière argent comptant ; il m'a dit de sa part qu'il me remettrait dix sous par rame de papier. Cela fait encore un petit bénéfice, mais quoi qu'il arrive, mes arrangements sont faits maintenant et vont être signés incessamment. Si j'ai de l'argent comptant pour tout l'ouvrage, je ferai tirer à deux mille, ce qui ne me coûtera que deux francs douze sous de plus par feuille. Je ferai

faire aussi quelques gravures ; ce qui me sera encore plus agréable dans tout ceci, c'est que, quoique je reste redevable de cet argent, l'avance qui m'en sera faite sera une grande marque de bienveillance de la pari du ministre.

Venons maintenant à l'état de votre santé.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Ij3

Ayons recours , croyez-moi , à la diète végétale; abstenez-vous dans ces temps de chaleur des alimens gras qui produisent beaucoup de bile , et de la viande qui alkalise le sang. Je suis persuadé que vous dormez peu ; je vous indiquerai l'usage d'un végétal qui provoque le sommeil , produit un bon sang et est d'une digestion facile , c'est celui de la laitue crue et cuite. Si vous n'en croyez pas à mon expérience , reposez-vous sur celle de Galien et de Dioscoride qui recommandent l'usage de cette plante pour produire les effets que je viens vous dire.

Je me flatte que si vous ne me procurez pas quelque occasion de vous aller voir dans le cours de cet été , vous me donnerez au moins le plaisir de pouvoir présenter quelques fruits à madame Hennin dans mon ermitage.

Madame et M. Mesnard m'ont promis d'y venir prendre une collation. Mon petit jardinet a été bien maltraité par le vent et par l'hiver dernier; mais je me flatte d'avoir une espèce de berceau dans un mois d'ici.

Je vous souhaite en attendant une meilleure santé ; la mienne est souvent dérangée par des affections de mélancolie. J'ai toujours mal

au bras de cette main dont je vous écris, mais j'attends ma guérison de Fauteur même de la nature. Je suis avec une vive reconnaissance et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 15 juin 1784.

N'oubliez pas de me rappeler au souvenir de madame Hennin et à celui de madame de Céfonds. Si vous en trouvez l'occasion, faites ma cour aux ministres et aux dames qui sont les ministres de nos destinées , à ce que dit le bon La Fontaine.

DF. BEKINÀKLMN UE SA1NT-PIERKE. 1 7 f>

iV 117

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

M. Sage m'a envoyé hier une lettre , sous cachet volant , pour M. le maréchal de Castries ; il y entre parfaitement dans vos vues. Il lui rappelle en peu de mots que j'ai dominé au public un ouvrage sur l'Ile-de-France , auquel il donne l'épithète de très-intéressant, qu'il espère que celui dont il a été le censeur ne sera pas moins bien accueilli du public , et qu'il rassure qu'il est digne d'intéresser un ministre aussi éclairé que lui. Il finit, en ter-

i 76 CORRESPONDANCE

mes certainement trop obligeans, par faire un éloge de mes qualités personnelles qui m'ont acquis , dit-il, son estime particulière.

Vous voyez bien que c'est me servir sur les toits. J'ai fait partir la lettre dont vous aurez la réponse avant moi; quelle qu'elle soit, j"*ai conclu avec mon imprimeur par un écrit signé mutuellement. Je lui ai déjà donné six cents livres ; on commence la première feuille , et mon édition , suivant nos conventions , doit être finie au plus tard dans le courant d'octobre.

Je vais passer aujourd'hui chez M. Moreau, graveur, afin d'avoir au moins quelques planches d'histoire naturelle de sa main. C'est une marchandise chère ; mais comme je me ménage six cents livres sur mon capital de cent louis , j'en réserve une centaine d'écus pour cet objet , ne doutant pas que M. Moreau qui a gravé les planches de mon ouvrage sur l'Ile-de-France , ne me fasse un peu de crédit.

Ces planches me seront nécessaires pour l'intelligence de quelques parties de mon ouvrage, pour empêcher les contrefaçons , etc.

Si le ministre de la marine m'avance de l'argent, j'obtiendrai des remises de l'imprimeur

et du graveur , et je ferai tirer à deux mille exemplaires.

Voilà, Monsieur et ancien ami , où j'en suis ; j'ai dîné hier chez madame Mesnard ; M. Mesnard dînait en ville, et étant revenu dans l'après-midi , il m'a fortement engagé à y revenir la semaine prochaine , où j'espère lui porter quelque bonne nouvelle qui sera le fruit de vos soins.

Je vous en remercie de tout mon cœur ; mais quand vos démarches auxquelles je suis très-sensible seraient sans effet , mon affaire ira toujours , et elle est en bon train.

Je n'ai point encore réalisé votre billet; mais je le porterai cet après-midi chez votre banquier , afin d'avoir du comptant pour le graveur.

Je suis avec une vive reconnaissance et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, le 17 juin 1784.

WWWH+W^

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

.Tai touché le montant de votre billet de six cents livres chez MM. Rissiot , banquiers. Je vous envoie une reconnaissance de cette somme , ne sachant plus si je ne vous en ai pas envoyé une à la réception du billet même. En ce cas vous brûleriez une des deux.

J'ai mille choses dans la tête, qui me font perdre la mémoire. .Tai les soins de mon petit ménage, la femme qui en était chargée étant tombée malade. D'ailleurs c'est un opéra de

faire imprimer, surtout avec peu de crédit et de moyens. L'imprimeur m'a promis deux planches à la fin de cette semaine , et de les tirer au premier juillet. M. Moreau, dessinateur du cabinet , me grave un frontispice et trois planches d'histoire naturelle pour la somme de vingt à vingt-deux louis , dont je lui paierai dix louis comptant et le reste à loisir. Ces gravures seront nécessaires, et le sujet du frontispice a paru si intéressant à M. Moreau par la nouveauté des effets naturels dont je lui ai donné un prospectus , qu'il m'a assuré qu'il voulait me traiter, à cette occasion, bien plus favorablement que toute autre personne, et je ne doute pas qu'il ne rende mon idée avec tout le talent qu'inspire à un artiste un sujet qui lui fait plaisir. Ainsi ce n'est pas une dépense superflue , encore que cette planche in-douze revienne à elle seule à quatorze ou quinze louis, puisqu'il est possible que bien des gens achètent mon ouvrage pour l'estampe seulement , ainsi qu'il est arrivé à d'autres. D'ailleurs j'en augmenterai le prix de mon édition , de manière à recueillir plus que je n'ai semé. Ainsi avec l'aide de Dieu je ferai face à tout avec mes cent louis , car je ne

compte plus sur les secours de M. le maréchal de Cas tries.

J'ai un tiroir dans mon petit secrétaire , où je mets tous les papiers qui ont rapport à l'édition démon ouvrage, le privilège, les notes de l'argent emprunté et de l'argent déboursé, l'écrit signé de l'imprimeur et de moi , avec les conditions du paiement et de la livraison de mon édition. Je me mets en règle comme un négociant. Je dispose de vos fonds et de ceux de M. Mesnard avec toute la prudence et l'économie dont je suis capable. Je n'en tirerai pas la moindre somme pour mes propres besoins, et quoique je sois couvert de laine au milieu de l'été , comme un mouton l'est dans l'hiver , je n'ai pas voulu me faire faire un habit léger , pas même sur Tespérance du profit à venir, quoique mon tailleur m'ait offert le crédit que j'aurais voulu.

Comment va votre santé maintenant? Faitesvous usage du régime végétal? Je suis persuadé que ce régime suffit pour guérir toutes les maladies, non pas en usant indifféremment de toutes les plantes qui croissent dans nos potagers , mais je pense que chaque plante potagère a une vertu qui lui est propre et qu'elle

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1 8 i

peut détruire avec le temps une certaine espèce de maladie. Le chou fortifie, au dire de Caton-1' Ancien qui avait fait un livre exprès à la louange du chou. Les graines farineuses donnent de la chair. La laitue produit du sang, calme ses ébullitions et fait dormir : les plantes alcalines bulbeuses , comme l'oignon et l'ail , sont très-favorables aux nerfs comme je l'ai éprouvé moi-même. Les plantes acides comme l'oseille rafraîchissent , le cresson est très-bon contre les affections scorbutiques. Si nous étions sages , nous trouverions toute notre pharmacie dans nos jardins. Quand pourrais-je me livrer entièrement à ces douces études. C'est à la jouissance d'un jardin qui soit à moi , que je borne tous mes vœux. La Providence ne m'a accordé jusqu'ici que la vue des jardins d'autrui ; mais je vous réponds que je ne la changerais pas pour celle d'un palais.

J'ai diné hier chez M. Mesnard auquel j'ai parlé de la démarche que vous aviez faite de vous-même auprès de M. le maréchal de Castries , ce qui lui a fait plaisir. Nous sommes montés après dîner à son donjon pour voir le globe aérostatique que nous avons aperçu au-

18² CORRESPONDANCE

delà de Montmartre , et faisant route vers Saint-Denis. Madame était allée le voir partir à Versailles ; c'est un spectacle sans doute digne d'un roi , ainsi que les autres fêtes que Louis XVI a données au roi de Suède. Je n'aurais rien su de tout cela , si je n'allais pas de temps en temps chez M. Mesnard , car j'habite une rue où je suis persuadé que bon nombre d'habitans ne sauront l'arrivée du roi de Suède à Paris, que dans six mois d'ici, en lisant l'almanach de Lié^e. JV ai connu de bonnes dévotes qui n'ont appris que nous étions en guerre avec les Anglais, que lorsqu'elles ont vu renchérir le sucre. Heureuse ignorance qui nous voile souvent les forfaits et les malheurs des hommes dans ce siècle d'Atrée ! Je dis ceci à l'occasion du crime atroce de ce président qui vient d'égorger sa femme, avec des circonstances et une complication de crimes réfléchis qui font horreur. Portons ailleurs nos regards ; quoique je sois au moment d'être embarqué dans une foule d'embarras , à l'occasion de l'impression de mon ouvrage , j'aurai mes dimanches libres. Ne négligez donc pas de me procurer les occasions de vous aller voir et de

saluer madame Hennin que j'ai bien envie d'engager à venir me voir à son tour.

Je suis avec un sincère attachement et une parfaite considération ,

Monsieur et cher ami ,

Votre , etc.

De Saiiht-Pierrk.

\ Paris, ce 29 juin 1784

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

J'ai appris hier à M. Sage que M. le maréchal de Castries souscrivait pour cent exemplaires de mon ouvrage. Il m'a dit qu'il avait compté sur toute autre chose, et que M. le maréchal aurait fait mieux. Je lui ai répondu que c'était beaucoup faire , et comme vous le marquez , donner de l'argent, c'était faire un pont pour d'autres.

Pour moi , je trouve que cette affaire a pris le tour qui pouvait m'élre le plus agréable ,

DK BERNARDIN OK SALiNT-PiEKKE. 185

moins pour mon intérêt que pour celui que semble y prendre M. le maréchal. D'ailleurs si le ministre m'eût prêté de F argent , il aurait fallu le rendre; s'il me Peut donné, il eût fallu en parler au Roi comme d'une grâce exiraordinaire, accordée pour un objet dont le mk tes est douteux, et faire beaucoup d'échafaudages pour une grâce après tout passagère pour moi et qui aurait été de mauvais exemple pour d'autres.

Au contraire , par la souscription M. le maréchal me fournit une partie de mes moyens . Il semble s'intéresser à mon succès , et si je viens en effet à réussir, c'est une espèce d'engagement pour lui à m'obtenir quelque faveur solide et permanente.

Je vous le répète bien sincèrement , j'aime mieux la souscription de M. le maréchal , qu'un emprunt que je ne suis pas sûr d'acquitter, ou qu'un don qui eût contribué de peu de chose au succès de mon édition dont les arrangemens sont pris, et qui m'eût été accordé, peut-être, comme le nec plus ultra de la faveur.

Je vois que l'intention du ministre a été de m'avancer cent pistoles; cependant je ne tou-

cherai que neuf cents livres pour cent exemplaires de trois volumes chaque, avec des gravures, à neuf francs l'exemplaire. On m'a demandé chez mon imprimeur si je ferais une remise ; mais je ne crois pas la chose seulement probable. Il est certain que je n'en ferai qu'une de quinze sols par volume , aux libraires chargés de la vente, et que ces mêmes libraires ne pourront faire de remises à personne. Cependant tout souscripteur est fondé à réclamer ce bénéfice qui épargne les frais de vente , et je le défalquerais bien de cette somme de neuf cents livres, si je ue craignais que M. le maréchal ne le prît en mauvaise part. Donnez-moi là-dessus votre conseil. Je regarde au fond cette souscription comme un service rendu par le ministre, car je ne saurais me figurer ce qu'il fera de cent exemplaires dont il ne lira peut-être pas un seul.

Au reste , Monsieur et ami , je suis très-sensible aux mouvemens que vous vous donnez dans tout ceci. Remerciez aussi M. Blouin pour moi et dites-lui que je ne manquerai pas de lui envoyer du fruit de mon jardin quand il sera mûr. Si vous réussissez dans toutes vos

vues à mon égard, vous êtes homme à faire vendre mon édition avant qu'il y en ait une feuille d'imprimée. Vous me rendez sans doute un grand service en me donnant lieu de penser que je m'acquitterai envers ceux qui ont fait les frais de mon ouvrage, du nombre desquels vous êtes, car c'est vous qui en avez posé la première pierre; mais je me suis proposé encore d'^autres fruits de dix années de méditation et de retraite.

Madame Hennin a raison de ne pas venir dans mon donjon pour une simple collation. Un dîner vous laisse à peine le temps de revenir à Versailles. Je me propose de l'engager cet automne, quand je serai débarrassé de l'impression de mon livre , à accepter chez moi un dîner d'ermite comme vous en avez fait un ce printemps. Je n'y oublierai pas le punch, mais vous me donnerez le temps de lui en faire boire.

Je suis à présent dans les douleurs de l'enfantement , car il n'y a point de mère qui souffre autant en mettant un enfant au monde, et qui craigne plus qu'on ne l'écorche ou qu'on ne lui crève un œil , qu'un auteur qui revoit les épreuves de son ouvrage. J'ai de

188 CORRESPONDANCE

plus ce surcroît d'embarras , que je suis absolument seul } la femme qui faisait mon petit ménage étant malade à la mort.

Toutes réflexions faites, je défalque quinze sols par exemplaire dans la soumission que je vous envoie pour M. le maréchal, suivant l'usage des souscriptions. Il me semble qu'on ne doit pas balancer entre l'honnêteté et la justice. A Dieu ne plaise que je veuille affaiblir en quelque sorte le service que me rend M. le maréchal! j'aurais eu l'honneur de le remercier dès à présent, si par votre lettre vous ne m'indiquiez une autre marche à suivre; quoi qu'il en soit, si je me trompe, mandez-le moi, et je me réformerai.

J'ai l'honneur d'être , Monsieur et ancien ami , avec bien de la reconnaissance et un sincère attachement,

Votre, etc.

De Saint-Pierre

APam, le 1^{er} juillet 178/j

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

Vous m'avez porté bonheur, M. Mesnard vient d'engager M. le contrôleur-général à souscrire à mon édition pour cent exemplaires. Je voudrais bien que ces exemples influassent sur votre ministre.

J'ai reçu les 820 livres de la souscription de M. le maréchal de Castries. Ce devrait être 826 livres, mais m'étant trompé de cent sols, la

chose ne valait pas la peine de la répéter. Le paiement de cet argent a été différé

jusqu'au 23; il m'a fallu écrire à M. Motel et à M. Blouin , qui m'ont répondu sur-le-champ et entre autres le dernier une lettre pleine du désir de m'obliger : c'est vous qui avez bien préparé toute chose.

Il s'agit maintenant de répondre à l'attente de mes souscripteurs. Je me donne bien de la peine pour y réussir, je refais des pages entières démon manuscrit, j'épluche mes épreuves du matin au soir. Cette manière typographique de les lire en détruit tellement le sens, que je ne sais plus quelquefois ce que je lis, je suis dans le cas d'un homme qui voyant une tapisserie, au lieu d'en considérer le sujet, s'occuperait à en compter tous les fils. C'est pourtant ce qu'il faut faire, gens du monde, pour vous faire parvenir quelques vérités.

J'écris à M. le maréchal pour le remercier, car sa lettre est pleine de bienveillance. Il me marque que quoiqu'il ne soit pas d'usage que le Roi avance de l'argent pour l'impression d'aucun ouvrage, lui ministre s'est cependant déterminé à accepter ma souscription au nom de Sa Majesté, sur les choses intéressantes et utiles que mon ouvrage annonce. Je viens de lui répondre que quoique l'argent qu'il

m'avance me soit très-utile dans l'édition d'un ouvrage dont je fais tous les frais parle crédit de mes amis, je suis moins sensible à l'intérêt qu'il me produit, qu'à celui que mon ouvrage lui a inspiré. Avec cela il n'avance guère ; je n'ai encore que sept feuilles de faites, mais comme on me donnera la semaine prochaine un compositeur de plus, on m'assure que j'aurai au moins quatre feuilles par semaine. Dites - moi donc ce que M. le comte de Vergennes a contre moi, il y a bien de la fatalité dans les choses de ce monde; je puis vous assurer que de tous les ministres c'était celui dont j'^vais le plus ambitionné l'estime et dont j'aurais le plus espéré de services. A la volonté de Dieu , laissons courir ma destinée ; bonnes ou mauvaises, celles des choses d'icibas sont courtes.

M. et madame Mesnard doivent venir dans une quinzaine faire une collation dans mon ermitage; si vous vous trouviez alors à Paris et que vous vinssiez dans mon quartier, je vous manderais le jour. Continuez de prendre intérêt à mes affaires, car vous y portez bonheur.

Assurez bien madame Hennin que je compte

ii)'2 CORRESPONDANCE

que cet automne elle me fera l'honneur de manger un plat et de boire du punch de ma façon. Je suis avec une vraie reconnaissance et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce il juillet 1784.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. i g3

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Je vous envoie la quittance que vous me demandez pour la souscription de M. le comte de Vergennes que je regarde comme une faveur marquée, ainsi que vous me le dites.

Je suis surpris des démarches que vous voulez faire auprès d'une autre personne dont vous connaissez depuis long-temps la conduite à mon égard. En ceci, je vous l'avoue, je ne suis sensible qu'aux inquiétudes de votre amitié, mais si j'étais le maître d'en diriger les

TOME II. i

1 g4 CORRESPONDANCE

démarches, j'aimerais mieux que ce fût auprès de quelque grand ou ministre auquel je n'eusse jamais témoigné détachement, persuadé que ce serait celui dont je tirerais le plus de service. Tel serait, par exemple, M. le marquis de Ségur, ministre de la guerre. A la vérité j'ai servi autrefois son département , infructueusement comme à mon ordinaire, mais je n'ai jamais eu auprès de lui aucune relation directe ou indirecte. Au reste , je m'en rapporte à tout ce que vous ferez à ce sujet, car vous connaissez mieux les affaires et le monde que moi ; vous me mandez qu'au moyen de ces avances, vous espérez que je trouverai tout crédit auprès de mon imprimeur. Je Pavais déjà trouvé par celles que vous et M. Mesnard m'aviez faites et devez encore me faire. Si cependant vous étiez dans l'embarras à cet égard , je tâcherais de pourvoir à tout avec les avances ministérielles pourvu toutefois que M. le contrôleur-général remplisse sa parole. Je perdrais à la vérité, dans ce cas, les remises que mon imprimeur me fait pour l'argent comptant que je lui donne au-dessus de nos premières conventions. Ne me laissez pas dans le doute. Je suis au moment de lui faire

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1 g5

un paiement de 0*00 livres que je réserverais pour remplir mes obligations. J'ai à peu près la moitié de mon premier volume d'imprimé. Cela va aller grand train, et les fonds ne chômeront pas dans mon secrétaire.

Je suis très-sensible et plus que je ne peux vous le dire aux préjugés favorables que vous donnez aux journalistes, de mon ouvrage; je n'épargne rien pour qu'il mérite l'intérêt du public. Je le corrige du matin au soir, je fais quelquefois des additions, mais c'est sur les objets physiques. D'ailleurs j'en envoie les feuilles, à mesure qu'on les tire, à M. Sage, mon censeur. Je suis fort pressé dans ce moment-ci, car les

épreuves abondent, et je trouve souvent à réformer ou à ajouter à un ouvrage auquel j'aurais dû employer deux ou trois années de plus pour lui donner l'ensemble et la perfection dont il est susceptible.

Je suis avec un véritable attachement,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 3i juillet «784.

iq6 COKRESPONDANCK

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

J'ai reçu de monsieur votre beau-frère i65 livres et le lendemain 8^5 livres au Trésor royal. J'ai sans doute de quoi faire face à mes engagements en me réservant même une centaine de pistoles pour les frais de brochure , de reliure, d'impression de gravures, etc., qu'il me faudra faire argent comptant .

J'ai déjà déboursé environ i500 livces; si vous êtes gêné pour les 25 louis que vous m'avez promis, je peux m'en passer; je perdrai

une remise et peut-être un peu de crédit, mais mon affaire ira son train.

Il s'en faut bien que j'aie de quoi avoir , de sitôt, un autre jardin que celui qui est sous mes fenêtres. Mon édition me coûtera 800 livres de plus que je ne comptais ; je l'ai augmentée de près d'une douzaine de feuilles, de sorte que mon premier volume a six cent vingt-quatre pages. Je n'ai pu faire autrement.

Je puis vous assurer qu'il faudra que j'aie vendu mille exemplaires de mon ouvrage avant que je mette dans ma bourse un écu qui m'appartienne. L'article seul des présens sera de près de 1500 livres, auquel il faut joindre les frais de brochure, de 500 livres.

Il me reste à vous réitérer mes remerciemens pour vos bons offices ; je désirerais que vous m'en rendissiez encore un, ce serait de vous faire informer par M. Blouin de l'état de la tête de mon malheureux frère , parce que si mon ouvrage venait à avoir quelques succès, j'aurais peut-être le crédit et les moyens de procurer à mon frère une retraite plus agréable si sa tête en était susceptible.

Je n'ai pas le temps de vous écrire fort au long

ig8 CORRESPONDANCE

aujourd'hui; imaginez-vous un solitaire obligé de courir de tous côtés, tantôt aux caisses et tantôt à l'imprimerie. On me fournit actuellement une feuille nouvelle chaque jour; il faut la corriger, préparer le manuscrit, y faire des réformes et des additions, aller chez le graveur, etc. J'espère bien quand je serai tiré de cet embarras, ce qui arrivera s'il plaît à Dieu vers la fin d'octobre, que j'aurai le plaisir de vous voir ou chez vous ou chez moi, avec madame votre épouse.

Je vous réitère mes remerciemens pour vos bons offices et suis avec une sincère amitié et une considération respectueuse,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, le 30 août 1784.

DK BKRNAKD1N DK SAINT-PIERRK. 1 99

RÉPONSE DE MONSIEUR HENNIN

Ne vous inquiétez pas, Monsieur et ancien ami, de mes 600 livres. Vous me donnerez des exemplaires pour cette somme , et j'espère

pouvoir m'en défaire. M , secrétaire de

M. le baron de Breteuil, m'a remis 50 livres pour six exemplaires.

Vous mitonnez fort en me disant que Tarticle des présens va à près de 1 500 livres hors ce qui est dû pour le privilège. Je ne sais pas à qui vous avez à en donner. Prenez garde de faire le magnifique. Un exemplaire relié pour M. le comte de Vergennes et un

pour M. le maréchal de Castries, voilà tout ce que vous devez. La brochure ne peut pas coûter 500 livres; refaites vos calculs, car ils me paraissent exagérés.

Je n'ai pas pu joindre M. Blouin pour lui parler de monsieur votre frère : je le chercherai au premier jour, et vous dirai ce que j'^pprendrai de lui.

Courage, mais ne vous excédez pas. J'ai autant et plus d'impatience que vous, de vous voir hors de peine et occupé à recueillir le fruit de vos travaux.

J'ai l'honneur, etc.

Hennin.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Vendredi prochain , sil plaît à Dieu, je ferai mettre à votre adresse à la messagerie de Versailles un ou deux paquets de librairie , contenant mes présens d\ine part et de l'autre les vingt-cinq exemplaires pour lesquels ont souscrit M. le comte de Vergennes et M. le baron de Breteuil.

Samedi donc au soir , j'espère être chez vous, et présenter le lendemain mes exemplaires bien reliés aux trois ministres qui

n'ont honoré d'une souscription forte et aux personnes qui les y ont engagés. Ensuite je partirai de Versailles le dimanche après-midi, et je ferai mes présens dans Paris, à mes amis, aux journaux, etc. Croyez que cet article me coûtera plus de 50 louis. C'est de quoi je vous convaincrai à notre première entrevue. Je logerai à mon ordinaire à la Croix de Lorraine, S'il y avait dans toutes ces dispositions quelque chose qui ne vous agréât pas , mandez-le moi, autrement je prendrai votre silence pour un consentement. Je fais adresser mes livres chez vous , afin que vous ayez la complaisance, le dimanche matin, de les faire mettre dans votre voiture, et porter au bureau des affaires étrangères où je les irai prendre pour les distribuer en commençant par celui des ministres qui 1 • premier m'ouvrira sa porte. De retour à Paris, j'en enverrai à M. Lenoir et à son secrétaire pour les peines qu'ils ont prises à l'égard de mon malheureux frère. Ces jours passés il était à la veille de sortir, M. Emangard ayant envoyé à M. le maréchal de Castries un rapport où il lui mandait qu'il avait vu à ce prisonnier la tête légère à la vérité, mais tranquille; il

DE BERNARD LN DE SAINT-PIERRE. 20.S

concluait à ce qu'il fût renvoyé dans sa famille.

N. B. M. le maréchal de Castries a envoyé ce rapport à M. Lenoir, en le priant de ne rien faire à cet égard sans me le communiquer. J'ai donc ouvert un tempérament en proposant de donner à mon malheureux frère la liberté aux environs de sa prison, dans l'espérance qu'étant à l'abri de l'indigence et de la captivité, ces deux grands mobiles d'inquiétude, son ame se calmerait peu à peu. J'ai rendu compte par écrit à M. Lenoir de ma lettre et de mes vues, que je proposais moins pour être suivies que pour faire naître au ministre et à lui de meilleures idées. Les choses en sont là; que de sujets d'alarmes! Quand mes deux mille enfans vont courir le monde, ils m'en donneront peut-

être d'autres. Ce n'est que dans la solitude que je respire. Je me console en pensant que j'ai fait tout ce qu'il était en moi pour être utile à ma patrie et à ma famille.

M. Mesnard n'est point encore ici. Il reviendra avec des atteintes de goutte. Il trouvera mon livre chez lui à son arrivée.

Excusez mon griffonnage. J'ai des affaires par-dessus la tête , une mère qui met au inonde son enfant n'est pas plus embarrassée. Ce qui me console et me fait croire que les personnes qui m'ont prêté des fonds ne tarderont pas à être remboursées, c'est que tous ceux qui jettent les yeux sur mes exemplaires, dont on assemble les feuilles chez mon libraire , après en avoir lu quelques pages , disent à madame Didot: Des qu Hls paraîtront , donnez-iiî! en an.

Je suis avec une sincère amitié,

Votre, etc.

A Paris, ce -jg novembre 1784.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. '2û5

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

Vous avez certainement oublié de me faire annoncer dans la gazette de France vendredi dernier, car elle n'a point parlé de mon ouvrage. Je vous donne à moi seul autant d'embarras qu'un département du royaume étranger; n'est-il pas vrai? La confiance que j'ai en votre amitié dont vous m'avez donné en dernier lieu de si fortes preuves me rend peutêtre indiscret, mais j'espère que vous ne trouvez pas mauvais si je vous rappelle votre pa-

rôle. Je ne veux pas perdre non plus l'occasion de vous mander deux nouvelles qui me sont fort agréables.

L'une est que M. Mesnard est hors de danger après avoir été dange-reusement malade, c'est ce que me mande de sa part et de celle de ma-dame un de ses cousins, M. de Martigny; ils comptent être de retour à Paris dans une huitaine.

L'autre nouvelle est que madame Didot me proposa hier de la part d'un libraire de céder deux cents exemplaires de mon ouvrage en fai-sant une remise de dix sous par volume et en recevant en paiement de bons billets, que M. Didot s'offre de recevoir pour argent comptant en défalcation des avances qu'il a faites pour mon édition. Elle m'a dit que M. Panckoucke en voulait avoir autant. J'ai pensé que ce serait une bonne avance pour la vente, et que mon livre se répandrait dans les provinces sans que je courusse aucun risque; j'ai donc accepté. Ainsi voilà à peu près six cents exemplaires de mon édition dont je suis dé-barrassé avant qu'elle ait été annoncée. Je ne conçois pas d'où vient aux gens l'envie d'avoir un livre qu'ils ne connaissent pas encore. Quel

que bon vent me pousse. C'est vous qui avez détourné sur moi un petit rayon du bonheur de M. le comte de Vergennes, car je n'attribue , après Dieu , qu'à la grâce que ce ministre m'a faite, la bonne opinion que le public prend d'avance de mes faibles productions.

Je crains de manquer l'heure de la poste. Je n'ai que le moment de vous assurer, ainsi que madame Hennin, du sincère attachement et de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 12 décembre 1784.

J'ai été voir ce monsieur et cette dame qui m'ont ramené de Ver-sailles, je n'ai trouvé personne; le mari était absent et la dame malade: me voilà quitte de cette visite.

Comme madame de Céfonds n'était point à Versailles lorsque j'ai distribué mes exemplaires-

res, je vous prie de lui en envoyer de ma part un des deux qui se sont trouvés r appareillés. Vous renverrez l1 autre à la prochaine occasion. JV joins le billet dVnvoi.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami.

Quoique mon libraire dise que la vente de mon livre va bien, je trouve qu'elle va lentement. Tant que les journaux ne parleront pas, il est difficile que le public soit instruit de l'existence de l'ouvrage d'un solitaire. Un libraire m'avait fait offrir, comme je vous l'ai mandé, d'en prendre deux cents exemplaires à crédit moyennant une remise de dix sous par volume broché; j'y avais consenti pourvu que ce fût comptant. If s'est dédit, en disant

TOME II

que cette offre venait de sa femme, et s'est offert d'en prendre cent exemplaires à 7 livres 10 sous pièce; j'ai refusé à mon tour. Employez, je vous prie, l'influence que vous pouvez avoir sur quelques journalistes tels que celui de Paris , du Mercure , du Courrier de l'Europe , de Fréron, des Savans, des Petites Affiches; ce dernier en a dit un seul mot, il le qualifie d'intéressant; à la vérité il promet d'y revenir.

M. Mesnard ne partira de Touraine que vers la fin de cette année. Il m'a prié de lui envoyer un de mes exemplaires en brochure. Tl est ainsi que madame très-contente de la pension de 500 livres que M. de Vergennes m'a accordée.

Je suis sensible au souvenir de M. de Rulhière; il se plaint que j'ai suspecté les sentimens de son amitié, voyez si j'ai eu tort : dans le temps que tout me devenait contraire, il s'amusait à faire sur moi et sur Jean- Jacques une comédie intitulée le Méfiant. Je conviens qu'il m'a autrefois donné des marques d'amitié, mais c'était lorsque j'étais heureux; je ne doute pas qu'il ne revienne à moi si je Je deviens. Quoiqu'il en soit, je ne lui veux

point de mal, et je lui ai obligation en partie de la portion de bonheur que j'ai trouvée dans la solitude.

Au reste, recevez mes remerciemens pour votre amitié constante et déjà ancienne de plus de vingt années. Puisse cette année vous être aussi agréable que vous m'avez rendu heureuse celle dVm nous sortons. Mes respects, je vous prie , à madame Hennin et toutes sortes de prospérités à votre chère famille.

Je suis avec un véritable attachement et une respectueuse considération, Monsieur et ancien ami ,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 27 décembre 1784.

Comme vous aimez beaucoup les arts ■ j'ai grande envie de savoir comment vous trouverez ce que j'^en ai dît dans mon livre.

Je vous fais mes complimens de bonne année un peu de bonne heure parce que nous sommes véritablement entrés dans le commencement de Tannée naturelle, le soleil commençant à revenir vers nous du solstice, dès le lendemain de la Saint-Thomas.

Je viens de recevoir ma soumission que vous me renvoyez. Votre lettre est datée du 24? et elle n^est parvenue avant-hier au soir 25. Je suis bien sensible à toutes les sollicitudes de votre amitié. Mon libraire

vous fera incessamment Tenvoi de douze exemplaires; vous en avez donc vendu dix , et trente-six qui Font été dans le magasin de M. Didot , voilà déjà plus de 400 livres de rentrées en quinze jours. Je date de la veille de Noël, je ne sais s'ils en ont vendu ces fêtes. Vous débitez presque autant qu'un libraire ; mais ne prenez point à cet égard de soins embarrassans , j'espère que la vente va s'animer un peu , surtout si quelque journaliste en parle.

Ne manquez pas, je vous prie, de me faire savoir avec votre jugement celui de M. le comte de Vergennes.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 213

IS

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami

La vente de mon livre va doucement. Il y en a tout au plus une centaine d'exemplaires de vendus. Je ne serai tranquille que quand j'aurai payé les frais de mon édition, et il faut pour cela en débiter encore au moins quatre cents.

Vous aurez peut-être vu le compte que vient d'en rendre F Année littéraire. Il me semble que ce journal ne me rend pas justice sur la partie physique de mon ouvrage, mais

214 CORRESPONDANCE

d'un autre côté il me loue si avantageusement que j'ai lieu d'en être très-satisfait. Cependant son annonce ne sera pas, selon moi , celle qui me sera le plus favorable par rapport aux gens du monde , car le vanter du côté de la philosophie religieuse, c'est le leur rendre très-suspect d'ennui et leur ôter la curiosité de le lire.

Si vous pouviez déterminer les rédacteurs du Mercure et du Journal de Paris à parler de la partie physique, ce serait le moyen, ce me semble, de produire un effet général, car j'ose croire que j'ai appuyé mon opinion sur la cause des marées, de faits authentiques; d'ailleurs j'en ai par-devers moi beaucoup d'autres qui démontrent la chose évidemment. Mais il est difficile à un solitaire de renverser une opinion fondamentale soutenue par toutes les académies de l'Europe; j'ose croire que j'en viendrai à bout, en attendant j'ai chargé mes canons jusqu'à la gueule.

J'ai envoyé ce matin douze exemplaires à madame Mesnard qui veut à votre exemple les débiter parmi ses amis. J'ai dîné avanthier chez elle avec notre confrère M. Simonin. Il m'a parlé de mon jardin à venir, mais il

s'en faut bien que j'aie seulement un chou pour y planter, jamais je n'ai été si chargé de dettes.

J'ai à la vérité des espérances agréables. On m'a écrit des lettres où on élève mon ouvrage aux nues. M. le cardinal de Bernis, qui a reçu un des premiers exemplaires, a mandé qu'on lui en renvoyât un second. Tout cela ne m'éblouit pas, mais je serai récompensé si je remplis le sens de l'épigraphe de mon ouvrage.

Je suis avec un parfait attachement et une respectueuse considération,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 19 janvier 1785.

ÎS° 128

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

Je ressens déjà l'effet de vos sollicitations dans la marine. M. le maréchal de Castries me demande un Mémoire de mes services à nie-de-France pour m'accorder une pension de capitaine-ingénieur, et M. Blouin m'indique les endroits sur lesquels je dois appuyer. Par bonheur j'ai recouvré deux exemplaires de mon voyage à l'Ile-de-France. Je les fais relier l'un et l'autre , et je vais les envoyer tous deux à M. Blouin, afin qu'il en présente

DK BERNARDiIN DE SA1ÎNT-PIERRE. 21 J

un à M. le maréchal , comme des Mémoires authentiques de mes services dans cette île , l'autre sera pour lui. Je joindrai de plus à cet envoi un exemplaire de mes Études pour mademoiselle de Crémont dont le frère, ancien (ommissaire-ordonnateur à Bourbon , doit , suivant le conseil de M. Blouin, son ami, certifier l'espèce de naufrage que Réprouvai à la rade de cette île.

J'ai appris par la voix publique que vous veniez d'être reçu honoraire de l'Académie des Inscriptions ; je m'en réjouis puisque cela vous a fait plaisir, mais j'ai dit publiquement que vous méritiez mieux que cela par vos connaissances en tout genre , et parce que vous étiez sans prétention.

Je vais aujourd'hui chez M. de Villedeuil qui m'a écrit , il y a huit jours , pour me remercier de l'exemplaire que je lui ai envoyé, et pour demander que je remette dans ses bureaux , suivant la loi portée dans mon privilège , le manuscrit de mon ouvrage que j'ai laissé, suivant l'usage général, chez mon imprimeur. Dieu veuille que cette demande ne fournisse pas l'occasion de me tracasser sur les sujets que j'ai traités, quoique j'aie été très-

218 CORRESPONDANCE

exact à ne rien rétablir de ce que mon théologien avait retranché ; peut-être aussi veut-on connaître quels sont les retranchemens qu'il a faits; de combien d'épines la carrière des lettres est traversée ! La vente se soutient tout doucement, il y en a maintenant cent six de vendus chez mon libraire. Il faudrait qu'il fût annoncé aux gens du monde par le Mercure et le Journal de Paris ; vous n'y pouvez donc rien.

Souvenez-vous que ni M. le comte de Vergennes ni vous , ne m'avez point encore écrit pour la bonne année en réponse à mes lettres. A la vérité , vos services valent mieux que des complimens , mais vos lettres cependant me dissipent dans ma solitude.

Agréez les assurances de mon sincère attachement , et de la considération respectueuse avec laquelle je suis,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

A Paris, ce u6 janvier 1785.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

Point de nouvelles de M. Blouin à qui j'ai écrit il y a trois jours. Je commence à ne plus rien attendre de la marine. J'ai d'ailleurs bien lieu d'être satisfait de la manière dont le public reçoit mon ouvrage. Je reçois des lettres où on m'élève infiniment au-dessus de mon mérite. Il faut que j'aie fait quelque chose de rare. Je n'ai cependant embrassé que les ombres de la réalité. C'est peu de chose ; c'est l'ouvrage d'un homme. Le plus doux fruit que j'en attends , c'est l'amitié de mes amis et des gens de bien.

J'ai grande envie de loger à terre dans un petit jardin. Je trouve en tout genre la dernière place préférable à la première. Je dis ceci à cause du froid excessif que je souffre dans mon donjon. Hier au soir

j[^]us un frisson très-vif en me mettant au lit. Ce matin les augets de mes oiseaux étaient gelés quoique j'eusse fait du feu toute la journée au point qu'il a pris dans le tuyau de mon poêle ; ce qui m'a inquiété quelques momens. Le froid à mon thermomètre était ce matin à huit degrés et demi. Je crois que vous devez le trouver encore plus considérable à Versailles.

Donnez , j e vous prie , un petit coup d'épaule à M. Blouin , et mandez-moi pourquoi il ne me répond pas.

Je vous souhaite toutes sortes de prospérités à vous , à madame Hennin et à votre chère famille. Agréez les assurances de la sincère amitié et de la respectueuse considération avec laquelle je suis pour la vie , Monsieur et ancien ami , Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 1er mars 1785).

A MONSIEUR HENNIN

A Paris, ce /f mars 1785.

Monsieur et ancien ami

Vous jugerez , par la lettre ci-jointe , du service que j[^]tends de vous. J'envoie en même temps à M. Blouin les numéros un et cinq de l'Année littéraire, afin que M. le maréchal de Castries puisse avoir quelque témoignage de l'opinion publique en faveur de mon ouvrage. Je reçois aussi des lettres par-

ticulières de personnes avec lesquelles je n'ai pas de relation , mais qui m'exaltent trop pour pouvoir les communiquer ; telle est entre autres celle que m'a écrite M. Dusaulx, votre confrère.

Je vous prie de ne pas différer de vous concerter avec M. Blouin dans une circonstance aussi critique que celle où je me trouve. Je suis

dans le moment des éloges , celui des satires et des persécutions viendra, si j'ai dit la vérité. Il n'y a pas un moment à perdre si vous voulez que j'aie un jour un jardin où je puisse vous recevoir et sortir de mon donjon, où j'ai pensé être gelé plusieurs fois. Donnezmoi cette nouvelle preuve de votre ancienne amitié ; vous avez la main heureuse pour moi cette année. La Providence qui vous avait placé ministre en Pologne lorsque je courais après la gloire , vous a mis en faveur à Versailles afin que vous me procuriez un peu de repos. Songez que j'ai d'anciennes dettes du service à acquitter , une famille misérable à aider , que la seule personne dont le crédit m'a soutenu depuis douze ans, s'est retirée des finances, et que je n'ai rien d'assuré que les cinq cents livres de pension que vous

n'avez fait obtenir de M. le comte de Vergennes.

Je suis avec une vraie reconnaissance et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre , etc.

LETTRE JOINTE A LA PRECEDENTE

J'ai bien fait usage, Monsieur, de tout ce que vous m'avez envoyé; mais jusqu'à présent je n'en ai pas recueilli le fruit que je désirais. M. le maréchal de Castries n'a point prononcé de refus; mais il hésite et recule pour accorder. Ce que je lui ai dit de votre ouvrage n'est point pour lui l'opinion publique; il faut que d'autres personnes lui confirment ce que j'en pense , et vos occupations relatives à la marine sont à ses yeux un objet qui aurait dû être soldé dans le temps, s'il était juste. Ecrivez un mot à M. Hennin; s'il veut s'entendre

avec moi, nous reviendrons à la charge. Rien ne me serait plus agréable que de vous voir obtenir un secours mérité par vos services précédens , et par les travaux utiles dont vous vous occupez.

J'ai l'honneur d'être avec un très-sincère attachement,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Signé Blouin.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Je suis bien surpris de ne pas recevoir de nouvelles de M. Blouin. Je vois bien qu'il n'y a rien à espérer de la marine. Mon jardin n'est pas prêt d'être planté; on m'a assuré qu'un libraire de Paris faisait contre-faire mon ouvrage à Genève. Prenez là-dessus, je vous prie, quelques informations. Je viens d'en écrire à M. de Villedeuil , afin qu'il donne des ordres aux inspecteurs de la librairie sur la frontière, pour que cette contrefaçon y soit

arrêtée. Au demeurant, la vente va rondement; trois cent cinquante samedi dernier. A la vérité, j'en ai vendu vingt-cinq à un libraire, à qui j'ai fait une remise double. Je ne m'y suis déterminé que pour accélérer la liquidation de mes engagements. Je ne dois plus rien au graveur. Je me suis acquitté de quatre mille cinq cents livres avec mon imprimeur. J'espère même vous payer, ainsi que M. Mesnard , vers la fin d'avril, à la même époque où l'année précédente vous m'avez si obligeamment ouvert votre bourse, et s'il plaît à Dieu, dans les mêmes circonstances , à table dans mon ermitage. Madame Mesnard se propose d'y faire une omelette.

Si vous voulez que je vous reçoive un jour dans mon jardin, songez qu'il faut que je sois capitaliste et pensionné. Dans ce moment, je suis

riche en espérances et très-pauvre en réalité. Donnez un coup d'épaule à M. le maréchal. Je n'ai encore rien reçu de M. le contrôleur-général. Je ne compte point du tout sur l'Académie. Je ne l'ai pas assez ménagée, ni dans ses beaux-esprits ni dans ses philosophes. Mon ouvrage m'attire des lettres et des visites sur lesquelles je ne comptais guère.

Un

ancien ami de Jean-Jacques et de d'Alembert est venu me témoigner toutes sortes d'attachement et d'intérêt , voulant absolument m'emmenner à sa campagne. Il m'a paru particulièrement frappé de ce que j'ai dit sur les plantes. Des peintres sont enthousiasmés de ce que j'ai dit sur les arts; un autre sur l'éducation; un autre sur les causes des marées. Toutes mes idées ne sont que des ombres de la nature, recueillies par une autre ombre. Je suis déjà récompensé de mes travaux par les suffrages des gens de bien, du nombre desquels je regarde le vôtre comme un de ceux qui me flattent davantage.

Agréez mes vœux pour votre prospérité et les assurances de l'amitié et de la respectueuse considération avec lesquelles je suis,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 20 mars 1785.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Je suis malade du mal qui court; c'est un mal de gorge qui va et vient, accompagné de maux de tête , de perte d'appétit et de faiblesse; mais avec des bouillons d'oseille et de cerfeuil et des tisanes de feuilles de buglose et de racines d'oseille, je me rétablis insensiblement.

Je viens de recevoir le bon de M. le con- Iroleur-général pour mes cent pistoles annuelles; mais il manque toujours à ce bienfait

du Roi de la solidité pour l'avenir. D'un autre côté , M. Mesnard m'a très-agréablement dédommagé , en m'envoyant un autre bon de quatre cents livres , adressé par M. le contrôleur-général à ma sœur à Dieppe , ce qui me décharge d'abord des trois cents livres que je lui donnais chaque année, et ce qui me procure le rare bonheur de faire un peu de bien. Voilà ma sœur à son aise , et reposant , ainsi que moi, sa confiance et ses espérances dans les bienfaits du Roi et de la Providence.

Dieu a béni mon travail et les efforts de mes amis. Le croiriez-vous? M. Panckoucke m'est venu voir; il m'a fait de grands éloges de mon livre et beaucoup d'offres de service. Il m'a dit que M. Garât ne rendrait compte de mon ouvrage que dans quatre mois; que cependant, si je voulais qu'on en parlât avant, il en chargerait un autre rédacteur ; mais M. Garât me paraît avoir bien du talent.

Il m'a dit que si je voulais en faire rendre compte par le journal de Genève , je lui en envoyasse un exemplaire ; c'est ce que je ferai. La vente va pourtant bien ; le dixième cent est en vente. J'ai déjà les fonds prêts pour vous rembourser , ainsi que M. Mesnard. N'oubliez donc

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 131

pas , lorsque vous me ferez l'amitié de venir prendre chez moi avec lui un mauvais dîner, d'apporter le billet que je vous ai fait; j'espère avoir entièrement payé tous les frais de mon édition à la même époque où l'année passée vous m'avez offert de m'aider à en faire les premiers fonds.

Il paraît que mon livre fait une grande sensation dans le clergé ; un grand-vicaire de Sorssons , appelé l'abbé de M. Montmignon , m'est venu voir quatre ou cinq fois , et me prie d'accepter un logement avec lui dans sa campagne , afin de satisfaire le goût que j'ai pour les

champs. Je lui ai dit qu'à la vérité je désirais une campagne, mais que ce n'était pas celle d'autrui. C'est un homme d'esprit qui vient de mettre au jour un ouvrage estimable, intitulé : Système de Prononciation figurée.

Un autre grand -vicaire d'Agde, appelé M. l'abbé de Bysants, m'est venu voir de la part de M. Mesnard, et doit me mener mercredi prochain chez M. l'archevêque d'Aix, qui désire me connaître, pour parler de moi à l'assemblée du clergé. Mais voyez donc quel rapport un solitaire peut avoir avec cette assemblée. C'est un homme fort aimable que

cet abbé de Bysants. Voilà cinq ou six grands dîners que je refuse depuis huit jours; mais ils sont offerts à un homme qui a mal à la gorge, qui n'a point d'appétit et qui aime la retraite. Que Dieu maintienne en santé et prospérité, vous, madame Hennin et vos chers enfants. «Tai bien envie de vous aller voir avant que vous veniez à Paris; mais il faut que mes jambes soient revenues.

Je suis avec une sincère amitié et une respectueuse considération,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 18 avril 1785;*)

A MONSIEUR HENNIN

A Paris, ce 3 juin 1785.

Monsieur et ancien ami,

Vous me donnez une marque d'estime à laquelle je suis sensible, en me donnant une recette pour le mal de gorge. J'en ai fait usage, quoiqu'il soit parti à présent; mais il va et vient. Ce qui m'affecte le plus est

un mal de tête constant dont le siège est au front , et qui me paraît être une espèce de catarrhe qui a

peine à prendre son cours. A cela se joignent des faiblesses et des mouvemens spasmodiques qui se combinent avec toutes nos maladies physiques et morales. Le siège de ceux-ci est dans les nerfs; c'est un mal incurable que j'espère cependant calmer, quand je pourrai faire usage des bains. J'ai reçu ces jours-ci une lettre de madame la comtesse Dubois de la Motte , en réponse à la mienne, où je m'excusais sur ma santé de ce que je n'avais pas l'honneur de l'aller voir, ainsi que M. l'archevêque d'Aix. Elle me répond fort obligeamment qu'elle est bien fâchée d'avoir mis bas son carrosse depuis deux mois , sans quoi elle me l'enverrait pour faire mes visites. Elle m'exhorte à aller à Contre-Séville , en Lorraine, prendre les eaux , et à faire solliciter par mes amis, les principaux chefs du clergé, afin de seconder la bonne volonté de son frère. Je lui avais mandé les offres de service que plusieurs personnes m'avaient faites, et les raisons qui m'avaient empêché de les accepter. Je ne changerai rien à cette résolution , pour les eaux de Contre-Séville, où madame la comtesse Dubois de la Motte compte trouver elle-même la guérison de ses maux de

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 135

nerfs; le défaut d'argent et de confiance sont des motifs suïisans pour m'arrêter où je suis. J'ai d'ailleurs pour remède universel et unique, la patience , le régime , la solitude et le repos . Je dois mettre sans doute au premier rang la confiance en Dieu , qui m'a maintenu depuis tant d'années au milieu de tant d'orages. Il a béni mon travail, et je suis sensiblement touché du nombre considérable de personnes inconnues qui me font des offres de service dans ma solitude. Des âmes sensibles m'adressent des lettres pleines d'enthousiasme ; des femmes, des recettes pour mes maux; des gens riches m'offrent des dîners ; des propriétaires, des maisons de campagne; des auteurs, leurs ouvrages; des gens du monde, leurs sollicitations , leurs protecteurs et

même de l'argent. Je ne reçois de tout cela que le simple témoignage de leur bonne volonté; si le clergé m'offre une pension, je l'accepterai avec reconnaissance, moi qui n'ai vécu jusqu'ici que des bienfaits du Roi. Je l'emploierai à payer plus de mille écus de dettes contractées en différents temps au service. Mais s'il faut la solliciter, j'y renonce dès à présent. Si je faisais des démarches à cette Occasion , je m'en-

lèverais à moi-même la récompense que je me suis proposée, d'avoir travaillé au bonheur des hommes, sans aucune considération personnelle.

J'ai l'honneur d'être avec une constante amitié et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Mes respects, je vous prie, à madame Hennin , et donnez-moi des nouvelles du traitement de votre aimable enfant. Pourquoi ne me Parvez-vous pas fait voir la dernière fois?

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 23j

^_^^^_fr^-M^^-K^

A MONSIEUR HENNIN

A Paris, ce 3 juillet 1785.

Monsieur et ancien ami,

Vous ne me donnez point de nouvelles de votre santé; la mienne n'est pas bien rétablie ; j'ai toujours des maux de tête.

Il paraît qu'il n'y a rien à faire auprès de M. le maréchal de Castries , puisque vous n'y m'en parlez pas. Ce ministre ne peut pas se

plaindre que mon ouvrage ne fait pas de bruit. Avant-hier un ecclésiastique , appelé M. de Vigneras, m¹ apporta une thèse pour sa majeure en Sorbonne, où je fus fort surpris de voir mon nom en opposition à celui de M. de Buffon, et les Études de la Nature en contraste avec les Époques de la Nature. Cette thèse se soutiendra mercredi 6 juillet, et si vous me connaissez des antagonistes , vous pouvez les inviter à aller attaquer mon Système des Marées , qu'on a appliqué au déluge universel. Si M. le maréchal de Castries ne fait rien pour moi , ce n'est donc pas parce qu'on ne parle pas de mon ouvrage , mais par quelque calomnie secrète jetée sur moi par quelqu'un de mes anciens patrons , qui, en reconnaissance de l'amitié que je leur ai portée, ont trouvé plus commode de s'acquitter, en disant du mal de moi , qu'en me faisant du bien. En ce cas, c'est me rendre un service essentiel d'engager M. le maréchal à vous en instruire, afin que je puisse me justifier et obtenir enfin quelque récompense de mes travaux.

J'ai écrit il y a quatre ou cinq jours à M. l'archevêque d'Aix, pour m'excuser de ce

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 230,

que je ne lui faisais pas de visite ; sur ma santé premièrement, puis sur ce qu'il ne convenait pas que je fisse aucune sollicitation auprès du clergé , lui mandant toutefois que s'il lui plaisait de m'indiquer les jours et les heures où il était visible , j'irais le voir à toutes sortes de titres, excepté à celui de solliciteur; il ne m'a pas répondu.

Je suis, comme vous voyez, bien loin devoir un jardin à moi. Beaucoup de chemins mènent à la fortune ; mais il y en a bien peu d'honnêtes. J'attends ma récompense de Dieu et non des hommes ; j'espère toucher ce mois-ci la demi-année du traitement annuel que m'a fait M. le comte de Vergennes; c'est la seule chose solide dont je jouisse. Heureusement la vente de mon ouvrage augmente ; j'ai déjà cent louis de bénéfice; mais pour que je puisse compter sur un capital , il faut que j'aie fait les frais d'une seconde édition.

Donnez-moi donc de vos nouvelles. J'attends que les chaleurs de la saison se soient calmées pour me livrer à de nouveaux travaux.

Agréez les sentimens de reconnaissance et
de respectueuse considération avec lesquels je suis pour la vie ,
Votre, etc.

De Saint-Pierre.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 2/Jl

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Je me hâte de vous donner avis que M. Durand, libraire , me mande que Ton fait à Genève une superbe édition des Etudes de la Nature ; c'est une chose sûre. D'un côté je suis bien aise que mon livre fasse fortune hors du royaume , mais d'un autre côté si cette contrefaçon y entre , elle me fera un tort considérable. Je vous prie donc d'employer votre crédit auprès de M. le comte de Vergennes, de M. le lieutenant de police et de M. de Villedeuil à

TOMK II. iC

qui j'en vais écrire, pour empêcher que cette contrefaçon entre en France et surtout à Paris. Ecrivez aussi à Genève pour savoir si cette édition est bien avancée , car si elle ne paraissait que dans deux ou trois mois, j'en ferais annoncer moi-même alors une nouvelle, revue et corrigée, ce qui ferait tomber Fétrangère ; ce serait un coup de partie.

A peine j'ai recueilli quelques gerbes , et les rats entrent dans ma grange ; aidez-moi à mettre ma moisson en sûreté,

Je suis avec une respectueuse considération.

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 6 juillet 1785.

Vous ne m'avez point répondu sur difterens objets.

Si je savais les jours où vous venez à Paris, je tâcherais de vous joindre. On lit dans le dernier volume des Transactions philosophiques , que Herschel a découvert des taches de neige sur les pôles de Mars, qui fondent al-

ternativement à mesure qu'elles se présentent au soleil. Voilà une grande autorité pour mon système des marées de la terre. Joignez-y la thèse de Sorbonne qu'on soutient aujourd'hui. Dieu bénit mon ouvrage.

A MONSIEUR HENNIN

A Paris, le 2 août 1785 •

J'ai écrit à M. de Crosne, lieutenant-général de police, pour lui demander une audience particulière, dans laquelle , suivant l'intention de M. le maréchal de Castries, je puisse conférer avec lui sur le parti le plus avantageux à prendre au sujet de mon frère. M. de Crosne

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. ifô

ne m'a point répondu. Je n'irai cependant pas conférer avec ce magistrat, sur un pareil sujet dans une audience publique. Il m'est trop dur d'entendre un homme, à l'oreille duquel je confie les peines de mon âme et les secrets de ma famille, me répondre tout haut, devant deux cents personnes: Votre frère est timbré; ou bien : Est-ce que cette affaire me regarde moi? C'est à vous à vous en charger ' , ou tel autre propos encore plus dur ; après quoi il me tourne le dos , en me laissant couvert de confusion devant toute rassemblée qui jette les yeux sur

moi. C'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois sous M. de Sarline et M. Lenoir.

' On peut voir clans Y Essai sur la Vie de Bernardin de Saint-Pierre , l'histoire déplorable de Dutailly. Les sollicitations de son frère le tirèrent de la Bastille après dix-huit mois de prison; mais on ne put lui rendre que la liberté , sa raison s'était altérée , et il était sans ressources et sans état. Pour comble de malheur, sa folie se tourna contre son propre frère. Il voyait en lui un ennemi qui s'entendait avec les ministres pour lui faire manquer les plus riches mariages ; il le persécutait, il le menaçait, et se moquait de sa misère et de ses travaux. C'est au milieu de ces sollicitudes douloureuses que M. de Saint-Pierre composait les Etudes de la Nature, tantôt

Jugez du contre-coup que peut ressentir cTune pareille audience un homme comme moi sujet aux maux de nerfs ? Je m'en retourne navré, me disant à moi-même : Voilà donc le fruit que je retire d'une conduite que j'ai tâché, pendant tant d'années, de diriger vers la justice et l'honnêteté. Je ne recueille pour prix de mes services , de mes veilles et de mes privations en tout genre , que la honte publique; alors je tombe dans le découragement.

Mais lorsque je considère mon frère infortuné, dont l'esprit s'est égaré dans une prison, et que la nécessité peut aujourd'hui précipiter

quittant sa retraite et sollicitant les ministres pour le malheureux Dutailly , tantôt rentrant dans sa solitude le cœur navré , et n'ayant que Dieu pour témoin de ses maux et pour consolateur. Une pareille situation demandait plus que du courage , elle demandait de la vertu '. Quelle puissance devait avoir acquis sur lui-même celui qui , au milieu de tant de soucis, pardonnait à ses ennemis leur injustice, à ses amis leur froideur, et qui, en partageant son pain avec son frère , se consolait de l'abandon des hommes et des outrages de la fortune , en s'occupant de la prospérité de sa patrie et du bonheur du genre humain !

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. (i\J

dans le crime, je me dis : Que va-t-il devenir? il est sans ressource, j'ai éprouvé plus d'une fois qu'il était capable de tenter les démarches les plus téméraires. Je prends alors la plume, j'écris aux ministres , je leur peins sa situation et la mienne, mais en vain ; je ne trouve partout que des hommes indifférens et durs , qui repoussent loin d'eux le malheur et mes sollicitations. Mon respectable ami , tirez-moi d'embarras. M. de Crosne ira sans doute demain à Versailles; faites-lui parler par vos amis, par M. le comte de Vergennes ; qu'on assure d'une manière ou d'autre une subsistance durable à mon frère. Ce n'est point à moi à le juger. Mais s'il a la tête saine, qu'on l'emploie ; s'il est fou, qu'on lui donne un asile puisque ma fortune ne me permet pas d'assurer son sort. Vous le savez , il n'y a que M. le comte de Vergennes qui en ait agi généreusement envers moi, en me donnant une pension de cinq cents livres. C'est un service, mon respectable ami, que vous m'avez rendu, et auquel je suis d'autant plus sensible , que c'est le seul bienfait du Roi à mon égard qui ait quelque solidité.

N'oubliez pas que les bons offices que je vous

demande, à l'occasion de mon frère, me seront encore plus chers.

Je suis avec une vive reconnaissance et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

► + ^ ^ * « ^ + * * * * * ^ * < H " H ^ fr 4 M fr ** 4 ^ « M ^

A MONSIEUR HENNIN

On m'a remis avant-hier au soir, chez mon libraire, une lettre en date du 13 juillet, décachetée et recachetée, portant pour suscription : A M. Bernardin de Saint-Pierre. Elle renfermait ces mots :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous prévenir que Sa Majesté vous a accordé deux cents livres sur le

250 CORRESPONDANCE

Mercure de France de cette année , que vous pourrez faire toucher à la fin de ce mois sur votre reçu.

Je suis avec respect ,

Monsieur ,

Votre, etc.

Signé Guth ,

Directeur au bureau du Mercure , hôtel de Thou, rue des Poitevins.

J'ai répondu que j'étais un ancien serviteur du Roi , qui ne vivais que de ses bienfaits , mais que jamais je n'en avais reçu aucun qui n'eût été accompagné d'une lettre ministérielle; que j'attachais un grand prix aux plus petites grâces du Roi, mais qu'aucun ministre ne m'ayant fait l'honneur de m'annoncer celle dont il me parlait, il voyait bien que je n'avais aucun titre pour rien demander à sa caisse.

Je lui observai à la lin de la lettre que j'avais prévenu plusieurs fois M. Panckouke, que le nom de Bernardin qu'il joignait à mon nom, était un de mes noms de baptême.

Ce matin j'ai reçu une seconde lettre de M. Guth, qui me mande que ce sont des ar-

rangemens particuliers du ministre de Paris avec M. Panckoucke, propriétaire du Mercure, dont le premier dispose en faveur de plusieurs gens de lettres, et qu'il croit même que ces gratifications deviennent une espèce de titre pour avoir une pension, dans la suite, sur cet ouvrage. Il me cite l'article de la lettre du ministre à M. Panckoucke : Vous voudrez bien faire prévenir chacune de ces personnes de ce que vous avez à leur payer, et il apporte en exemple plusieurs gens de lettres, entre autres MM. de La Harpe, Cailhava, Imbert, de Fontanelle, qui n'ont pas d'autres titres et qui n'ont pas fait la même objection.

Voici ce que je lui répons :

Monsieur,

Je suis sensible à la peine que vous avez prise en m'écrivant une seconde lettre. Je vous réitère ce que je vous ai mandé dans ma précédente. J'attache un grand prix aux moindres bienfaits du Roi, puisque je suis un de ses anciens serviteurs, et que je n'en accepte que de Sa Majesté ; mais je ne reconnais pour

252 CORRESPONDANCE

bienfaits du Roi que ceux que ses ministres me font Thonneur de m'adresser directement.

De Saint-Pierre.

Je sais bien que dans ce siècle vénal, il n'est pas permis à un homme pauvre devoir des sentimens de décence ; mais à mon âge je ne changerai pas de principes. Dieu est mon protecteur ; mes affaires vont bien sous ses auspices, et je m'y tiens.

M. de Villedeuil a fait faire à Lyon une visite d'inspecteur chez un libraire, soupçonné de contrefaire mon ouvrage. Cet inspecteur lui mande qu'il n'a rien trouvé chez ce libraire , qui lui a avoué cependant que les Genevois l'avaient voulu associer à une contrefaçon qu'ils fai-

saient faire à Avignon, indépendamment d'une autre qu'ils ont faite à Genève même. Il répond à ce sujet de l'exactitude de la chambre syndicale de Lyon. M. de Villedeuil, que j'ai été voir hier, m'a comblé de marques d'amitié. Comme je lui ai dit que le bruit courait qu'il se faisait une autre contrefaçon à Caen, il en a fait une note sur-le-champ, et m'a dit qu'il allait ordonner une autre visite d'inspecteur pour cette ville.

Mon livre se vend bien. On vient d'enlever vingt-cinq exemplaires pour Turin et Milan. ftu bien un millier d'écus de bénéfice. Quand cette somme sera doublée, je ferai une seconde édition semblable à la première. Je voulais rétablir mon ancien plan, et l'augmenter de deux volumes , mais ma tête n'est pas capable à présent d'un si grand travail; je m'en occuperai peu à peu. J'ai toujours un nuage sur le front, des âpretés dans la gorge et des faiblesses dans les genoux. Ce sont des maux de nerfs.

Faites-moi donc l'amitié de me répondre , ou je croirai que vous ne vous portez pas bien. Je vous ai consulté sur plusieurs objets. Donnez-moi des nouvelles de madame Hennin, à qui je présente mon respect. Comment vont les yeux de votre enfant? les miens s'affaiblissent.

Agréez les assurances de l'ancienne amitié et de la respectueuse considération avec laquelle je suis,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce u août 1780.

J'ai cru d'abord que M. le baron de Breteuil voulait revenir à moi , mais la manière dont il me jette le bienfait du Roi me fait bien voir qu'il est très-éloigné de cette pensée. Pour moi il me suffit qu'il n'ait à se plaindre dans aucun temps de ma conduite. Je ne serai pas fâché

encore que mon exemple puisse servir à nos gens de lettres qui se laissent mettre par de riches libraires la bride sur le cou, parce que le mors en est d'or.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

Je suis bien fâché que vous ne sentiez pas comme moi; je ne répéterai rien de plus pour ma justification que ce que j'ai mis dans ma réponse au caissier de M. Panckoucke, c'est que je ne reconnais pour bienfaits du Roi que ceux que les ministres me font l'honneur de m'adresser directement. Il n'y a à cela ni orgueil , ni humeur, ni vanité, ni injustice, ainsi que vous m'en accusez. J'ai eu grand soin même d'y déclarer que j'attachais un grand prix aux plus petits bienfaits du Roi.

156 CORRESPONDANCE

J'ai pu méconnaître ce bienfait , présenté par un libraire riche , qui tient plusieurs gens de lettres à ses gages , et qui est connu pour les séduire par différens appâts. Certainement un oiseau qui dans les champs se voit offrir du grain par un oiseleur, peut bien méconnaître ce service pour un bienfait de la Providence. Précisément les quatre gens de lettres , cités par le caissier, travaillent ou ont travaillé pour le compte de ce libraire , et sont des oiseaux renfermés dans sa cage.

M. le baron de Breteuil, dites-vous, m'a toujours voulu du bien, je me suis éloigné de

lui, etc Certainement vous ne pensez pas

ainsi. Si M. le baron de Breteuil m'a voulu donner des marques de bonne volonté dans ce bienfait du Roi, pourquoi en ôte-t-il la fleur en me la faisant présenter par un autre? Le retour de sa bienveillance ne devenait-il pas ce qu'il y avait de plus intéressant pour moi de la part d'un ministre auquel j'ai donné, aux dépens de ma fortune, les plus fortes preuves d'attachement, et qui m'a repoussé loin de lui dans les

circonstances les plus terribles de ma vie. M. le baron de Breteuil ne savait-il pas que je suis plus touché de l'af-

fection de ceux auxquels je m'attache, que du bien qu'ils peuvent me faire; et que lorsqu'il me fit offrir, il y a douze ans , cent louis à mon arrivée à Lorient, je les refusai, me réjouissant de mon côté d'avoir à lui offrir des choses rares et précieuses, et de lui prouver que l'amitié que je lui portais était gratuite, et ne tenait à aucun sentiment d'intérêt personnel. Il les reçut et me repoussa loin de lui avec des circonstances que j'ai oubliées , mais qui ont navré mon cœur, parce que j'en fus accablé précisément lorsque je me trouvais sans aucune ressource. Je veux croire que des ennemis secrets me desservaient alors auprès de lui, que l'amitié qu'il m'avait portée m'avait fait des jaloux, que son propre crédit se trouvant alors affaibli, il ne vit plus en moi qu'un homme difficile à placer qui allait rester à sa charge; mais que maintenant, qu'il jouit du plus grand crédit, il me fasse présenter deux cents livres une fois payées, par un libraire, sans y joindre la moindre marque de bienveillance personnelle, après une indifférence si longue, si cruelle et si peu méritée, c'est ce que je n'ai pas dû accepter. Ce sont , dites-vous , des objets minimes qui n'ont pas besoin de lettre de

TOME II. j m

158 CORRESPONDANCE

notification, mais ce sont, après tout, des bienfaits du Roi , et s'ils ne valent pas la peine d'être annoncés par ses ministres, ils ne méritent pas d'être reçus par ses serviteurs.

Vous m'insinuez que c'est une humeur caustique, contre ceux qui me veulent du bien , qui s'est logée dans mon cerveau , et est cause de mon mal de tête. Apparemment vous voulez rire ? Dieu merci , j'ai

logé dans ma tête des objets plus consolans, et c'est leurs études qui
Font un peu fatiguée.

Je ne désire plus que le repos et la liberté; que M. le baron de Bre-
tue il laisse donc en paix un solitaire qu'il a autrefois aimé, mais qui ne
lui demande plus rien maintenant qui soit en son pouvoir, qui toute-
fois n'a refusé le bienfait du Roi, que par une suite du respect et de
rattachement qu'il a portés à ce même ministre , dont il a méconnu
Tarne noble et généreuse par son silence même.

Le monde blâmera ma conduite et y donnera telle tournure qui lui
plaira , car les hommes qui distribuent les grâces ne manquent pas
d'approbations. Tl me suffit de celle de ma conscience , c'est elle que
je consulte lorsque vous ne considérez que mon intérêt

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. ^5g

pécuniaire; c'est par ce dernier motif que vous m'avez écrit avec un
peu d'humeur, mais comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je distingue
en vous deux personnes, et je ne doute pas lorsque l'homme politique
me blâme, que M. Hennin n'agît comme moi s'il était à ma place.

Je vous ai écrit sans brouillon une lettre qui peut me faire de nou-
veaux ennemis , mais j'ai dû répondre avec franchise, et j'ai songé que
je traitais avec un ami de vingt-cinq ans.

Je suis avec un sincère attachement et une respectueuse
considération,

Monsieur et ancien ami ,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 14 août 1785.

M. Panckoucke est le premier de tous les hommes et le seul qui m'ait appelé Bernardin , et sûrement vous n'y pensez pas lorsque vous me dites que vous croyez que c'était mon nom

de famille, puisque vous ne pouviez pas savoir même que ce fût mon nom de baptême avant de Tavoir vu imprimé à la tête de mon livre.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 9.6 i

A MONSIEUR HENNIN

À Paris, te '26 aoîtt 178.Î.

Monsieur et ancien ami.

J'ai écrit samedi dernier à M. le baron de Breteuil. Je lui ai mandé que je m'étais défendu d'accepter les deux cents livres que Sa Majesté m'avait assignées sur le Mercure de cette année, par respect pour lui-même; que j'avais méconnu le bienfait du Roi privé de la sanction de son ministre, et qu'il avait perdu

tout son prix à mes yeux dès qu'il ne m'était pas notifié par lui. Vous voyez que j'adhère à vos conseils autant que la décence me le permet. J'ai mis autant de circonspection pour refuser cette petite somme passagère , que s'il eût été question d'une pension de cent pistoles. Cependant je puis bien vous assurer que j'aurais refusé également une pension de cent pistoles, qui ne me serait pas notifiée de la part du Roi par un de ses ministres. C'est la grâce qui donne du prix au bienfait. Je n'ai jamais rien fait pour l'amour de l'argent; il est aisé de le voir à ma fortune et aux morceaux qu'on m'a taillés. Cependant j'ose espérer que le public , et même les étrangers , assigneront un jour de plus nobles récompenses à mes travaux.

M. le baron de Breteuil n'a donc point à se plaindre de ma conduite dans tout ceci. Je lui ai donné d'ailleurs une marque de confiance en le priant de concourir à procurer à mon malheureux frère une retraite

permanente, commode et sûre. Toutes les mams royales sont du département de ce ministre, et son crédit s'étend à tout. Je l'ai assuré que je reconnaîtrais son ancienne bienveillance pour

DE BEKÎNAKDIN DE SAIINT-FIERKE. 203

moi aux bontés qu'il aurait pour mon frère.

Vous voyez donc bien que je me rapproche de M. le baron de Breteuil, autant que je le peux, et par la voie qui me semble la plus honnête, puisqu'il n'est plus question de mon intérêt personnel, mais d'un acte de justice et d'humanité.

J'espère recevoir de vos nouvelles incessamment. Je connais le désir inépuisable que vous avez de m'obliger, et je n'ai pas balancé de vous faire part du poids de mes inquiétudes. Elles durent depuis si long-temps , et elles prennent un tel accroissement, qu'elles m'ôtent même pour l'avenir, jusqu'à l'espérance d'être heureux ! J'entends heureux à la manière des autres hommes , en me communiquant et jouissant des biens de la vie; car j'ai trouvé, depuis tant d'années, le moyen d'être moins misérable en vivant dans une solitude parfaite ! J'en ai tiré cependant des fruits bien doux, et cette portion de la bienveillance publique dont je suis accueilli aujourd'hui , est la plus heureuse récompense que je pouvais attendre de mes travaux , entrepris au milieu de tant d'orages. Cette Providence, à laquelle je me suis fié, ne m'a point trompé; elle a ramené à me vouloir

du bien jusque mes ennemis. Si gavais de la vanité, je pourrais dire que j'ai repoussé loin de moi des gens qui autrefois me repoussaient loin d'eux; je n'ai point agi en ceci par vanité, ni par ressentiment , mais à cause delà discordance de nos opinions. Quant aux personnes que j'ai véritablement aimées, telles que M. le baron de Breteuil, son crédit et ses grands et illustres emplois à part , je serai très-sensible au retour véritable de sa bienveillance , et je me présenterai à lui avec autant de désintéressement que par le passé, car je ne lui demande rien

pour moi. N'est-ce donc pas encore une marque de cette Providence qui veille sur mes succès, que le rédacteur du Mercure, que je ne connais en aucune manière, ait fait un éloge si avantageux de mon ouvrage , lui qui est dévoué aux académies. Il n'apasosé, à la vérité, développer mes opinions physiques, ni même les morales, mais on sent qu'il en est pénétré.

J'espère que ce même bras , sur lequel je m'appuie , dissipera le reste de mes maux. Puisse-t-il vous donner à vous-même la force de supporter le poids des travaux publics en vous donnant une santé vigoureuse, le bon-

heur domestique, et l'estime de la patrie que vous servez.

Je suis avec une constante amitié et une respectueuse considération
,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

J'ai vu hier un Magnolia grandiflora en fleur chez le sieur Désemet, jardinier du jardin des apothicaires. Cet arbre a encore trois ou quatre fleurs qui doivent fleurir successivement. Si vous étiez curieux de le voir à votre premier voyage à Paris, je vous conduirais chez le sieur Désemet, pourvu que vous me préveniez du jour de votre arrivée.

J'avais un pressentiment que je recevrai aujourd'hui de vos lettres. Je suis bien sensible à l'exactitude de votre réponse, j'ai différé donc de faire partir celle-ci jusqu'après l'arrivée de la poste; j'observerai que votre réponse , en date du 21 , ne m'a été remise qu'aujourd'hui 23, à quatre heures et demie, parce que vous mettez simplement sur l'adresse, rue

Neuve Saint- Etienne , et qu'il faut ajouter, /; / 6\? des Pères de la Doctrine, ou près du Jardin du Roi, attendu qu'il y a à Paris deux rues Neuve- Sainte-Etienne, et que mes lettres vont souvent de Fune à F autre.

Je vous prie d'agir envers mon frère auprès de M. le maréchal, comme vous feriez en pareil cas envers le vôtre. Je vais envoyer sa lettre à ce ministre ; elle aurait produit bien plus d'effet entre vos mains. Je verrai avec bien de la sensibilité le retour de M. le baron de Breteuil à mon égard; je ne doute pas qu'il ne soit utile à mon malheureux frère qui n'a besoin désormais que d'une retraite sûre, permanente, et où Ton pourvoie à tous ses besoins physiques. Je sens le prix de toutes les démarches que vous avez faites pour moi ; je vous dois, après Dieu, l'heureuse tournure quelles prennent.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Jusque quand vous importunerai -je au sujet de mon malheureux frère ? En voyant toutes les personnes auxquelles j'ai écrit , à son occasion , garder le silence , je ne savais plus quel parti prendre, et j'allais tenter pour lui une démarche assez extraordinaire , lorsque M. Mesnard , qui vient d'arriver à Paris , m'a offert d'engager M. le contrôleur-général de payer la pension de mon frère sur les grâces particulières du Roi. J'ai reçu la lettre de

M. Mesnard dimanche après midi; j'ai été hier le remercier. Il est depuis long-temps le ministre de la Providence envers moi, et il veut être le bienfaiteur de toute ma famille ; il veut aussi vous faire contribuer au service qu'il veut rendre à mon frère , ainsi que vous avez concouru à tout ce qui m'est arrivé d'agréable. Voici donc ce que j'ai à vous mander de sa part.

Comme je ne lui ai pas dissimulé que mon frère dissiperait en peu de mois la pension qui lui serait donnée pour subsister un an , il juge

convenable de lui assigner de la part du Roi une abbaye ou maison religieuse en province, au supérieur de laquelle M. le contrôleur-général adresserait la pension destinée à l'entretien et nourriture de mon frère. Mais, comme ce second service n'est point du tout du ressort du ministre des finances , et qu'il dépend entièrement du ministre de Paris, il est nécessaire que vous engagiez M. le baron de Breteuil à désigner de la part du Roi , à mon frère , une communauté où il soit tenu défaire sa résidence, et alors M. le contrôleur-général trouverait une sûreté dans le service qu'on se propose de solliciter auprès de lui ,

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 'io'o,

qui est Rassurer à mon frère ses besoins pour l'avenir.

D'un autre côté , pour peu que M. le baron de Breteuil ait de bonne volonté pour moi, il lui sera bien aisé de m'accorder cette grâce ; il ne s'agit plus de prison, ni d'argent à déboursier par la police de la cour , ni de ce que cette affaire est étrangère au ministre de Paris. Mon frère, abandonné de la marine et qui pis est de sa raison , est aujourd'hui du ressort du ministre à qui appartient la police de la cour et de Paris. J'ai ouï dire qu'il y avait une abbaye de bénédictins en Bourgogne où se retiraient beaucoup d'anciens militaires qui , pour une pension modique , buvaient et mangeaient du matin au soir. Mon frère y jouirait donc de tous les biens physiques et de la liberté dont il se soucie bien moins que de l'oisiveté. Il pourra de plus s'y livrer sans contradiction à toutes ses visions , et il ne sera plus sollicité par le besoin à entreprendre quelque projet insensé et téméraire.

Déterminez donc, je vous prie , M. le baron de Breteuil à assigner, de la part du Roi, un lieu de retraite et de résidence à mon frère , tandis que de mon côté je vais exposer , dans

un mémoire au ministre des finances dont se chargera M. Mesnard, le besoin que j'ai de ses bontés à l'égard de mon frère.

L'offre imprévue de M. Mesnard m'a rafraîchi le sang; j'en avais besoin, je vous assure. Je vais faire usage des bains pendant quinze jours pour rétablir ma santé toujours assez mauvaise. Je fais des vœux pour la conservation de la vôtre , et vous prie de me croire avec une véritable amitié et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 13 septembre 1785.

Ma première édition s'écoule avec une grande rapidité, et la seconde avance très-lentement. Je doute que la fin de l'une atteigne le commencement de l'autre; on en demande à Lisbonne. Je crois qu'il n'est pas nécessaire d'importuner les ministres pour une nouvelle souscription. Je ferai tirer quelques exemplaires sur de beau papier pour en donner à vous et à quelques amis.

Je viens de recevoir des preuves de votre influence sur M. le baron de Breteuil : il m'a annoncé , par une lettre datée de Saint-Cloud, une gratification de deux cents livres sur le Mercure, et la disposition où il était de faire avoir à mon frère une retraite libre et agréable dans un couvent de cordeliers situé dans une petite ville de Touraine appelée File-Bouchard , moyennant une pension de trois cent soixante-dix livres qu'il se propose de faire

payer au Roi. Il y a à la vérité cette clause que je resterai, moi, chargé de l'entretien de mon frère.

J'ai remercié M. le baron de Breteuil, et je lui ai écrit que j'assignais la gratification que je toucherais incessamment chez M. Panckoucke à l'entretien et aux autres douceurs convenables dans la retraite de mon frère , en le priant de donner à ce bienfait du Roi un caractère de soli-

dité qui manquait au reste de ma fortune, de peur que mon frère ne fût au dépourvu des principaux besoins s'il venait à me perdre.

Il s'agissait encore de faire goûter ces arrangemens à mon frère. Je lui ai donné rendezvous ce matin. Il a pris communication de la lettre du ministre, et il en a témoigné la plus vive joie. Il a versé des larmes lorsque je lui ai dit que j'assignais à son entretien la gratification qui m'était annoncée ; il m'a cependant assuré qu'il ne serait pas longtemps à ma charge puisqu'il était impossible qu'un de ses mariages ne vint pas à réussir. Il m'a nommé une certaine veuve persécutée et bannie de ville en ville par M. Lenoir, à cause de lui , qui n'a jamais eu la liberté de répondre

A aucune de ses lettres, et qui a cent vingt mille livres bien comptées chez un banquier. Il m'a ensuite tiré de sa poche deux brouillons couverts de ratures dont il m'a supplié de prendre communication, et alors il m'a offert un tableau des petites-maisons dans son costume, son attitude, ses raisonnemens , ses projets. Il est impossible d'avoir plus de désordre dans l'esprit.

Cependant, comme il est essentiel d'avoir son agrément en plein pour sa retraite qu'il combine heureusement avec ses projets, et qu'il est nécessaire qu'il s'y rende de lui-même pour éviter les frais considérables de conduite, ainsi que me le mande M. le baron de Breteuil, j'ai prié mon frère de me mettre sa réponse par écrit et de me l'envoyer incessamment. Il est temps qu'il parte pour sa destination, car il porte le même habit rouge qu'il avait il y a sept ans , et il ne lui reste qu'un louis des dix louis que M. de Castries lui a fait donner il y a six semaines. Je lui ai promis un de mes habits noirs, et j'augmenterai encore sa garde-robe d'une partie de la mienne.

Je ne saurais vous exprimer la sensation de douleur que sa vue m'a laissée; la tête m'en

TOME 11. 1

faisait mal. J'ai commencé les bains, et jusqu'ici je n'en éprouve pas de grands effets. Enfin j'espère que Dieu, qui vient à mon secours si visiblement cette année, en me soulageant du poids de ma famille , me rendra aussi la santé sans laquelle il n'y a point de bonheur parfait. Je vous remercie des soins que vous ne cessez de prendre à mes intérêts, et dont j'apprends le succès plutôt que la nouvelle. Je vous prie, si vous avez occasion de voir M. le baron de Breteuil, de me rappeler à son souvenir, et de l'engager à recommander mon frère au supérieur de son couvent futur où il aura d'ailleurs la liberté de se promener aux environs. Mon frère n'est égaré que sur un seul point , mais il l'est complètement. D'ailleurs il est d'un caractère fort honnête et fort doux. Je vous prie d'excuser les négligences de ma lettre. J'en ai écrit plusieurs aujourd'hui à ce sujet qui ont redoublé mon mal de tête.

Je suis avec une vraie reconnaissance et une respectueuse considération ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris ^ ce 19 septembre 1785.

l)F. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 275

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

Dimanche dernier, M. Henry, inspecteur de la librairie, passa chez moi, et m'annonça qu'il était chargé de conduire mon frère à rile-Bouchart en Touraine. Il me fit part des arrangemens qu'il se proposait de prendre à cette occasion, et je ne trouvai rien à ajouter ni à retrancher au plan de prudence et domina nité qu'il me communiqua à ce sujet. Il

devait partir en poste mardi dernier, et n'employer que trente-six heures pour se rendre à

l'Ile-Bouchart , quoiqu'il y ait d'ici soixantequatorze lieues. Je me suis félicité de ce que l'administration avait donné à mon frère un conducteur sur et honnête , car lundi dernier mon frère m'écrivait, à l'occasion d'un habit noir que je lui avais envoyé la veille , comme un homme décidé à se retirer, sous huit jours, à Clermont en Auvergne, si on ne faisait revenir à Paris une de ses prétendues qui demeure aux environs. Cependant , par une autre contradiction , il me prie de ne pas perdre l'Ile-Bouchart de vue, parce qu'il est persuadé que M. le baron de Breteuil lui prépare quelque bon établissement dans le voisinage.

Enfin Dieu m'a délivré de cette longue et cruelle peine! vous y avez beaucoup contribué par vos bons offices auprès de M. le comte de Vergennes; je vous en réitère mes remerciemens. Une me reste plus qu'à désirer le retour de ma santé. Depuis quinze jours je suis fatigué d'un gros rhume qui pourtant commence à s'apaiser. Je crois qu'un mal chasse l'autre, car j'ai perdu depuis quinze jours le mal de tête et de gorge que j'avais depuis l'équinoxe du printemps; cependant j'ai toujours

DE BERNARDIN DE SAINT-HERRE. 9-77

de la faiblesse dans les genoux, et ma vue s'affaiblit et se trouble surtout vers le soir. J'ai besoin que la fortune me donne bientôt les moyens de défrayer un compagnon ou une compagne dans ma solitude.

D'un autre côté je n'ai que des consolations de mon ouvrage; il m'en reste encore environ trois cents exemplaires, car mon libraire en vend peu depuis que le bruit s'est répandu dans Paris que j'en faisais une seconde édition; mais la province en tire toujours beaucoup ; avant-hier

vingt-cinq pour Strasbourg et autres lieux. Je compte que tout sera écoulé avant que la nouvelle édition paraisse, qui va fort lentement.

Hier M. l'abbé de Vignerac, qui a mis mon explication du déluge dans sa majeure de Sorbonne, m'est venu voir. Il me dit que mon opinion avait éprouvé d'abord beaucoup de contradictions parmi ses confrères, mais qu'elle les avait à la fin gagnés; qu'elle était soutenue dans plusieurs écoles de théologie, et qu'il connaissait déjà quinze de mes partisans parmi ses camarades. Il a ajouté que madame Adélaïde avait demandé deux fois mon ouvrage à une personne de sa connaissance, et il m'a

insinué que je ferais une chose agréable à cette princesse si je lui dédiais ma seconde édition. Je m'en suis excusé par plusieurs raisons. Ce n'est pas que je ne m'y déterminasse si j'étais sûr qu'en effet elle désirât cette dédicace, mais je ne solliciterai pas cet honneur. Les puissances de ce monde m'ont trop souvent repoussé, je ne leur demande plus rien qu'une solitude un peu mieux meublée que celle qui est au frontispice de mon livre; c'est là où j'espère, en paix et surtout en liberté, achever de dégager ma Minerve de son arbre, et mettre un globe à ses pieds.

M. l'archevêque d'Aix a dit que je ressemblais à Jean-Jacques, que je refusais ma fortune, et que je n'avais pas voulu d'une pension du clergé. Ce propos a été répété dans une compagnie où il y avait plusieurs membres de l'assemblée du clergé; heureusement il s'y est trouvé un grand-vicaire de mes amis qui a rendu compte à ces messieurs de ma conduite en cette occasion; ils l'ont approuvée d'une voix unanime. Je ne sais pas s'ils auraient applaudi à celle de M. l'archevêque d'Aix, s'ils avaient su qu'ayant eu l'honneur de lui écrire pour l'informer des raisons de

décence qui m'empêchaient de rien demander au clergé, il ne m'avait pas fait celui de me répondre.

Portez-vous bien dans le nouveau séjour où je vous suppose , et croyez que votre réponse sera très-agréable à un solitaire , à un malade et à un ami.

Je suis avec un sincère attachement et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saiint-Piekre.

V Paris, ce 15 octobre 1786.

◆****«H~fr*^*****^***^«M"W_**4^

WU4

A Paris, 10 novembre 1785.

Monsieur et ancien ami

Vous ne m'avez point donné de vos nouvelles pendant tout le voyage de Fontainebleau. Je vous ai marqué l'arrivée de mon frère à Flle-Bouchart où il se déplaît bien fort quoique ce soit un lieu très-agréable. 11 m'a écrit deux lettres avec les copies de deux autres qu'il a envoyées à M. le baron de Breteuil.

Ce ministre en agit à son égard avec beaucoup d'humanité et de sagesse, car il a réitéré ses recommandations au supérieur des cordeliers de cette île, en lui enjoignant d'avoir toutes sortes de ménagemens pour mon frère, et de prendre toutefois les précautions nécessaires pour qu'il ne s'évade pas. C'est de quoi il a eu la bonté de m'instruire dans un grand détail. J'ai donc de la tranquillité de ce côtélà , et je le dois à vos bons offices.

D'un autre côté j'ai de la satisfaction de mon ouvrage; il n'en reste plus à vendre que deux cent vingt exemplaires, mais je n'ai encore que douze feuilles de la nouvelle édition. J'ai fait graver dans celle-ci une figure qui démontre sensiblement l'erreur de nos astronomes qui se sont évidemment trompés en concluant de leurs opérations que la terre était aplatie aux pôles.

Si, dans le tourbillon d'académiciens qui vous environne, quelqu'un s'était aperçu que je me trompe moi-même, vous me rendriez le plus grand service de m'en avertir, car j'aurais un grand tort d'avoir tort sur ce point, et je ne l'aurai pas moins d'avoir raison. 11

faut donc que je rende ce que je dois à la vérité, et que je me hâte de faire ma moisson avant que le temps des persécutions arrive , qui sont les récompenses les plus ordinaires de ceux qui ne veulent pas flatter les erreurs accréditées.

M. Mesnard me mande qu'il a été malade. Il part de la Bonnière pour Paris le lendemain de la Saint-Martin avec madame et mademoiselle. Mon rhume est passé sans médecin et sans médecine, et, par la grâce de Dieu, a emporté mon mal de gorge qui m'a duré d'un équinoxe à l'autre. Pour mon rhume, il a duré autant qu'un voyage de Fontainebleau : six semaines. Mes genoux se renforcent, et mon mal de tête se dissipe. L'exercice et le froid me sont favorables; mais je ne peux guère me promener que l'après-midi . car je n'ai point de serviteur. Dieu a répandu ses bénédictions sur mon travail, ma fortune, celle de ma famille, mes amis, mes patrons, ma santé, tout s'améliore de jour en jour. Je vous excepte du nombre, car vous avez toujours eu pour moi le même fonds de bonne volonté. Je vous prie donc de m'en donner

des preuves en vous envoyant de vos nouvelles ainsi que de celles de madame Hennin.

Je suis avec une sincère amitié et une respectueuse considération ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

IN

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

J'écris aux ministres qui m'ont fait du bien . 1^o au vôtre , pour le remercier de m'a voir porté bonheur le premier, et de m'a voir donné un bienfait du roi qui est le seul qui me soit assuré; 2^o à M. le baron de Breteuil, pour l'engager à porter la pension de mon frère à huit cents livres ; 3^o j'écris à M. de Calonne pour le remercier de son bienfait de quatre cents livres envers ma sœur, l'année passée, et pour le prier de donner de la stabilité à

m: BERNARDIN DK SAINT-PIERRE. 285

celte "ratification ainsi qu'à la mienne. Ce sera L'affaire de M. Mesnard. Je ne m'adresse plus à M. le maréchal de Castries, car il a refusé constamment toutes mes demandes , quoique mon ouvrage intéresse particulièrement la marine. J'ajoute, à la fin de ma seconde édition, de nouvelles preuves à ma théorie des marées et des courans, qui y mettront le dernier degré d'évidence. Les Anglais commencent à la goûter, car, depuis un mois, voilà deux douzaines d'exemplaires pour Londres. Au reste je reçois de tous côtés des lettres et les invitations les plus obligeantes de personnes que je ne connais pas. Madame la comtesse de Coislin m'a fait inviter à la venir voir. Une dame de Normandie, appelée madame de Boisguilbert , vient de m'écrire deux fois pour m'engager à venir passer la belle saison dans son château , à Pinterville près Louviers. Je repousse toutes ces invitations avec respect et avec le sentiment de mes maux, car j'ai toujours mes indispositions. La reine, le

croirez-vous , dînant, au commencement de ce mois, chez madame de Polignac, a cité mon ouvrage à l'occasion des oiseaux des Indes dont quelques-uns ont des poitrines

rouges dans la saison des amours , comme si c'étaient des habits de parade prêtés par la nature seulement pour le temps des noces. Ce suffrage auguste me fait sans doute plaisir, comme venant d'une belle dame et d'une reine. Après celui-là vous pensez bien que je ne vous en citerai pas d'autres.

Ma seconde édition paraîtra, je l'espère, vers la fin de février , et je compte que la première sera alors entièrement écoulée. Ne différez pas, je vous prie, à renvoyer les deux exemplaires dépareillés, sans quoi ils seront perdus ; c'est à présent qu'on peut les raccorder avec les défaits de Fimprimerie. Les frais de la première et de la seconde édition étant payés sur mon bénéfice , j'en emploierai l'excédant à payer mes anciennes dettes contractées dans mes voyages et services au Nord. En conséquence j'écris au prince d'Olgorouki, ancien ambassadeur de Russie à Berlin , à M. de Taubenheim, administrateur-général des finances au même lieu, à M. Duval, négociant genevois à Pétersbourg , afin qu'ils m'envoient les quittances générales de ce que je leur dois vers la fin de février. Il faut que le juste et l'honnête marchent avant Futile. Il

ne nie restera à la vérité presque rien; mais la deuxième édition sera tout entière à moi, et je pourrai songer alors à acquérir un petit jardin, si toutefois le goût du public se soutient. En attendant, je vous prie de faire parvenir les trois lettres adressées à mes principaux créanciers , et, si vous n'y trouvez point de difficulté, je les renfermerai dans la prochaine.

J'attends votre réponse sur cet objet ainsi que sur ceux de mes lettres précédentes; mais celui qui m'occupe à présent est celui de votre santé et de votre prospérité , pour lesquelles je fais les vœux d'un ami reconnaissant qui vous souhaite tous les biens que la considéra-

tion publique et le bonheur domestique peuvent réunir sur vous. Agréés les assurances et les témoignages invariables de notre ancienne amitié et de la respectueuse considération avec laquelle je suis pour la vie,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 20 décembre 1785.

J'ai reçu , il y a six jours , une lettre de M. Guis de Marseille, auteur du Voyage littéraire de Grèce, qui réécrit , à l'occasion de mon livre, une lettre comme il l'aurait écrite à Platon : on voit bien qu'il ne me connaît pas ; et avant-hier on m'en a apporté de sa part un superbe exemplaire relié en veau écaillé de son Voyage, en quatre volumes, avec Tannonce d'un autre Voyage, sous presse, intitulé Marseille ancienne et moderne, qu'il me destine pareillement. Je ne reçois aucun cadeau , et j'ai déjà refusé des ouvrages de plusieurs auteurs ; mais, comme je voulais acquérir ce Voyage, et que j'ai de quoi m'acquitter en partie en envoyant à M. Guis un exemplaire de ma seconde édition, j'ai accepté ses présens en me défendant très-fort d'en recevoir d'autre à l'avenir. Ce n'est point par vanité que je vous dis ceci , mais pour vous faire voir que si nos savans des Académies de Paris, dont j'ai attaqué les principes, ne m'ont pas rendu justice et gardent le silence sur mes travaux, d'autres au loin en deviennent les partisans.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Je ne doute pas que vous ne soyez accablé d'écritures puisque j'en suis surchargé, moi qui vis loin des affaires. En attendant votre réponse à mes lettres , en voici trois que je vous prie de faire parvenir à leurs adresses, dans les paquets de la cour. C'est une bonne œuvre

dont vous aurez votre part, puisqu'il s'agit de l'acquit de mes dettes. J'ai pris même la liberté de proposer aux trois créanciers ciprésens de charger de leurs créances le mi-

TOME II

âgo CORRESPONDANCE

nistre de France dans leurs pays, et je lui ferais tenir mes fonds par votre moyen. Cependant je suppose que la chose soit facile et comode pour messieurs des affaires étrangères résidens à Pétersbourg et à Berlin ; autrement mes créanciers emploieront les voies qui seront le plus à leur commodité.

Mon édition s'écoule peu à peu; doublez pas de m'envoyer les deux exemplaires dépare iU es.

La nouvelle édition ne paraîtra qu'en mars. On m'a assuré ces jours-ci que Sa Majesté venait de faire un fonds de pensions de quatrevingt miDe livres pour les gens de lettres, et qu'elle avait eu la bonté de m Y comprendre pour mille ou douze cents livres.

M. Mesnard n'en a point ouï parler. 11 croit que ceux qui m'ont dit cette nouvelle se sont mépris, et qu'ils auront pris pour une pension le bienfait annuel et passer que j'ai chaque année sur la finance ; ainsi il y a grande apparence que cette pension du Roi, que des gens très-graves m'ont annoncée, prendra le chemin de la pension de deux mille livres que le clergé devait me faire et que je n'ai point eue, a dit M. l'archevêque d'Aix , parce que

je n'ai pas voulu la solliciter. Je ne la solliciterais pas davantage, si citait encore à faire , et pour rhonneur du clergé et pour le mien. J'espère que Dieu , qui m'a fait la grâce de trouver de L'eau dans mon propre puits, en rendra la source suffisante pour mes besoins à venir.

Son plus beau canal est sans doute la pension de cinq cents livres que vous m'avez fait avoir sur les papiers publics de votre département. J'espère en toucher une demi-année ce mois-ci ; agréez-en les témoignages de ma reconnaissance et de la respectueuse considération avec laquelle je suis,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 7 janvier 1786.

Rappelez-moi, je vous prie , au souvenir de MM. du Rival et de Renneval.

2g2 CORRESPONDANCE

1sTO 147.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

Je compte recevoir incessamment de vos nouvelles; en attendant j'ai encore à vous requérir de quelques services.

M. Guis de Marseille, auteur du Voyage littéraire de Grèce, me mande que les libraires de sa ville ne vendent uniquement qu'une mauvaise contrefaçon de mon ouvrage qu'ils livrent à sept livres dix sous l'exemplaire broché. Il en est de même à Toulon , dit-il, et sans doute à Aix, à Montpellier et dans les

provinces du Midi ; car depuis trois mois leurs libraires ne tirent plus d'exemplaires de Paris. Je viens d'en écrire à M. Vidaud de la Tour , afin de réclamer sa justice et les droits de mon privilège. J'en ai instruit également M. Mesnard , afin qu'il fasse agir M. le censeur gé-

néral. De votre côté faites quelques démarches auprès de vos amis. Songez qu'il s'agit de maintenir les intérêts des gens de lettres et les lois du prince qui, en ce point, sont violées avec la plus grande audace. C'est en vain que le prince accorde des privilèges aux gens de lettres qui font les frais d'imprimer leurs propres ouvrages , si les libraires s'emparent impunément du fruit de leurs travaux. Ceci m'arrive dans une circonstance embarrassante, aux approches d'une seconde édition et à la fin de la première. 11 me reste de celle-^ ci environ cent trente exemplaires qui ont toutes les peines du monde à s'écouler , parce que les libraires de Paris répandent partout que ma seconde édition va paraître, et parce que les libraires de province s'en tiennent à la contrefaçon qu'ils ont fait faire.

Il est donc nécessaire de mettre un frein aux brigandages des libraires de province ,

tant pour la contrefaçon de ma première édition que pour prévenir celles de la seconde. Je vous prie d'y employer votre crédit. Au reste, M. Guis fait des éloges si excessifs de la réputation de mon livre dans son pays que je n'ose les répéter. Il me vient de semblables lettres de Nantes et d'autres lieux.

Avec tous ces complimens ma fortune , comme vous voyez , n'en va guère mieux ; je n'ai encore rien d'assuré , même pour vivre , et ma santé , malgré mes exercices fréquens, est toujours la même. Il est vrai que j'ai un petit traitement annuel de votre département, mais je le dois plus à vos bons offices et à la bienveillance de M. le comte de Vergennes qu'à mon ouvrage , puisqu'il m'a été accordé avant que celui-ci ait été lu. Cependant mes années s'avancent et ma santé s'affaiblit; il y a assez long-temps que je pourvois seul à la plupart de mes besoins, étant à la fois mon commissionnaire, mon pourvoyeur, mon cuisinier, mon valet de chambre et mou secrétaire; je sens que j'aurais besoin d'un aide. Je désire aussi un autre logement; celui-ci est bien brûlant

en été et bien rude en hiver, quand l'aquilon souffle et traverse mon don-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, 'Mj5

jon d'un bout à l'autre , car ses principales fenêtres regardent le Nord en face; je puis vous assurer que dans les derniers froids toutes les eaux ont été gelées chez moi pendant plus de huit jours; un bon nombre de mes pots ont été cassés ; Peau que boit mon chien gelait dans mon poêle , c'est-à-dire dans la chambre où il est allumé.

Je ne peux rien changer à ma position tant que ma fortune ne changera pas. Tout ce que j'ai recueilli jusqu'à présent a servi à payer deux éditions et une partie de mes anciennes dettes. Il ne me reste à présent à disposer d'aucun excédant. Vous sentez donc la nécessité de faire agir l'administration pour réprimer la rapacité des libraires qui contreferont bientôt ma seconde édition et m'en enlèveront le fruit , si on n'en fait pas un exemple. Ne ditlérez pas davantage à me donner de vos nouvelles; je vous parle trop souvent de moi parce que vous ne me parlez jamais de vous. Votre santé intéresse sans doute le cours des affaires politiques , mais vous n'êtes pas tenu de garder le secret sur ce point, surtout avec vos amis. Êtes-vous tout-à-fait délivré de cette humeur cutanée dont vous étiez affecté il v a

deux ans ? Je suis tenté de croire que c'est une semblable humeur qui se fixe sur mes nerfs. Quoi qu'il en soit , je prie Dieu, le moteur et le centre universel de toutes les harmonies , de maintenir long-temps celles d'où dépend votre bonheur et votre santé.

Agréez les assurances d'attachement et de la considération respectueuse avec lesquelles je suis pour la vie,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 13 janvier 1786.

N'oubliez pas défaire parvenir dans les pays étrangers les lettres que j'ai pris la liberté de vous envoyer dernièrement.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

J'espère , s'il plaît à Dieu , aller coucher à Versailles samedi au soir, et présenter les exemplaires de ma seconde édition à MM. le comte de Vergennes, de Breteuil et de Calonne, le dimanche matin.

Il ne reste plus qu'une vingtaine d'exemplaires de la première édition. J'espère que celle-ci aura un cours encore plus rapide. Un libraire de Rouen en prend deux cents exemplaires payés comptant. On en demande de tous

les côtés. J'ai joint à mon libraire le sieur ,

dont le commerce en province est fort étendu. Un de mes anciens créanciers et amis, M. de Taubenheim , administrateur - général des finances en Prusse } à qui je devais une centaine d'écus , m'a répondu et refusé de reconnaître sa créance. Il m'a écrit la lettre du monde la plus touchante , ne me demandant qu'un exemplaire de mes Études et un pour le roi de Prusse. Je lui ferai un envoi de livres convenables; il me croit riche ; il ignore l'état de pénurie où je suis depuis bien des années, et que tout ce vain bruit de renommée ne m'a pas encore donné dans ma patrie un morceau de pain assuré , quoique déjà les infirmités m'assiègent.

J'ai écrit au prince d'Olgorouki qui n'est pas à Pétersbourg comme je le croyais, mais à Berlin , d'où il part pour sa cour au mois de mai. Mon ami Duval ne m'a pas encore répondu.

J'espère que c'est du Nord , où Ton demande beaucoup d'exemplaires de mon ouvrage, que viendra le jugement que ma pairie portera

de mes travaux. In Anglais hier s'est informé de ma demeure chez un libraire.

DE RERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1799

Je n'ose parler des lettres et des visites que je reçois de toutes parts. Mais comme il y a long-temps que je ne compte plus sur les illusions du monde, j'espère que les nouveaux rayons de lumière que j'ai répandus dans ma nouvelle édition , achèveront d'éclairer les hommes qui cherchent la vérité, sur l'erreur fondamentale de nos astronomes , et sur la cause du mouvement des mers.

J'ai lieu de croire que la démarche que je ferai auprès de M. le baron de Breteuil , en lui présentant un exemplaire de cette édition, lui sera agréable. Quoi qu'il en soit, je saisisrai cette occasion de lui recommander mon malheureux frère.

Pour moi, je compte toujours sur notre ancienne amitié, que je crois inaltérable , puisque le temps et les événemens l'ont éprouvée.

Je suis avec un sincère attachement et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

\ Paris, ce 19 mars 1786.

310 CORRESPONDANCE

Comme cette année il y a eu une bonne quantité de neiges sur notre hémisphère, vous verrez si nos grandes marées de Téquinoxe ne seront pas plus fortes qu'à l'ordinaire , et si nos papiers publics ne feront pas à ce sujet des observations qui confirmeront ma théorie.

Mes respects à madame Hennin , s'il vous plaît.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 301

WU9.

A MONSIEUR HENNIN.

Monsieur et ancien ami,

Je me préparais à vous voir demain comme je vous Pavais marqué. Mes maux ont augmenté , ma vue se trouble , mes genoux s'affaiblissent , et j'ai fréquemment des maux de tête et des mouvemens spasmodiques , surtout les après-midi. Je n'éprouve de soulagement que dans la solitude et le repos ; vous pensez bien que dans cet état je ne vais pas me jeter dans le tumulte des audiences ministérielles. J'écris à M. le comte de Vergennes et aux autres

ministres du roi auxquels j'ai destiné des exemplaires de ma deuxième édition , comme des témoignages de ma reconnaissance. Je vous prie de vous charger de présenter à votre ministre Fexemplaire qui lui est destiné et que f ai fait mettre avec le vôtre à la messagerie de Versailles, à votre adresse. Ils partiront ce soir.

Les principales augmentations de mon ouvrage consistent : i° dans un avis en tête du livre; 2° dans une figure qui démontre que la terre est allongée aux pôles d'après les propres opérations de nos astronomes et contre leurs résultats , pag. 530, tome 3; 5° enfin dans des preuves bien curieuses et fort authentiques du cours de l'Océan Atlantique, six mois vers le pôle sud et six mois vers le pôle nord , page 542 jusqu'à 555 , tome 3. Je vous prie d'engager M. le comte de Vergennes à lire ces articles , et de me mander son sentiment et le vôtre.

Mon ouvrage ne sera en vente qu'à la lin de la semaine ; j'en fais expédier lundi deux cents pour un libraire de Rouen, appelé M. Racine, qui les a payés comptant. Vingtcinq pour Nantes, idem. Il va falloir écrire

;m\ autres ministres, aux journaux , etc. Je

suis surchargé de correspondances. Agréez

donc les témoignages d'amitié et de Considéra o

ration respectueuse avec lesquels je suis pour la vie.

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 35 mars 1786.

Je vous prie de m'excuser auprès de M. le baron de Breteuil, auquel j'écris.

Vous aurez la bonté de faire parvenir à M. le baron de Breteuil et à M. de Calonne les exemplaires à leurs armes. Celui qui est en veau et en écaille est pour M. Robinet, premier commis de M. le baron de Breteuil. Je vous prie de les faire expédier dans la matinée même, car ils sont annoncés à ces ministres.

304 CORRESPONDANCE

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Vous ne m'avez point encore donné avis de la réception de mes exemplaires ; M. le comte de Vergennes est le seul ministre qui m'ait fait l'honneur de me répondre et de la manière la plus gracieuse à mon goût. Il n'y a qu'un ministre très-laborieux qui sente le prix d'un grand travail. Mais cela ne suffit pas , et il me faut des personnes bien convaincues de son utilité ; c'est ce que je compte trouver dans M. le comte de Vergennes même , lorsque

DE BERNARD!* DE SAINT-P1ERI5E. 3q5

ous lui aurez indiqué les additions essentielles que j'ai faites à ma deuxième édition. Je ne demande rien à la cour, mais certainement ma position est bien embarrassée. Je perds tout mon temps à pourvoir moi-même à la plupart de mes besoins. Loin de pouvoir défrayer une servante, je n'ai pas encore le nécessaire assuré. Ma "ratification annuelle de la finance est exposée à bien des vicissitudes. On me Fa payée d'abord en janvier, puis en février , puis en mars , maintenant je l'attends , et chaque année sans pouvoir y compter. Vous devez penser si cette manière d'exister me donne de l'inquiétude : c'est ce qui m'a déterminé à précipiter mon travail, auquel j'aurais dû donner deux ou trois années de plus. Tirez-moi donc de cet embarras par la bienveillance de M. le comte de Vergennes , s'il est vrai que j'aie bien mérité des sciences par mes travaux , si longs et si pénibles. Vous n'en voyez que la fleur, l'é^{pine} est restée dans mes nerfs.

Ma première édition est écoulée à l'exception de six exemplaires ; la deuxième est en vente d'aujourd'hui. Je suis ruiné par les présents, les remises aux libraires, etc. La

306 CoKKESPO1NDANCE

chambre syndicale demande huit exemplaires pour la deuxième comme pour la première édition , d'après je ne sais quel nouveau règlement. Mais ce que vous trouverez de plus étrange, c'est que les contrefacteurs sachant que ma deuxième édition allait paraître eu ont fait une augmentée de leur façon qui a devancé la mienne. M. l'abbé de Vignerat m'a dit qu'il en avait vu un exemplaire entre les mains de M. le curé de Saint-Sulpice. Elle est imprimée à Lyon par son titre. On y a mis sur mon compte plusieurs absurdités , entre autres sur le célibat. J'ai écrit à M. Vidaud, car dans mes indispositions je ne peux voir personne. Il m'a répondu honnêtement.

La chambre syndicale va donner , moyennant mes huit exemplaires, le titre de mon livre à la Gazette de France. Vous pouvez bien y faire

ajouter quelques lignes qui annoncent les augmentations importantes que j'ai ajoutées à cette édition.

Je n'ai point reçu encore de nouvelles de Russie. Ma santé est toujours la même , des yeux et des genoux qui s'affaiblissent. Je crois que les eaux pourraient me faire du bien ainsi que vous me les conseillez , mais ce sont des

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 30j

voyages très-coûteux, et je n'ai encore rien d'assuré pour mon nécessaire.

Adieu, portez-vous bien, et agréez les assurances de l'amitié et de la respectueuse considération avec lesquelles je suis pour la vie ,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

\ Paris, ce :x avril 178G.

308 CORRESPONDANCE

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami

Je viens de payer àM. Barth, ami du prince d'Olgorouki , 550 livres que je devais à cet ambassadeur, pour 25 frédéric d'or qu'il m'a prêtés il y a environ vingt ans. J'ai sa quittance.

M. deTaubeinheim, conseiller privé du roi de Prusse, n'a point voulu m'envoyer de quittance pour ma dette envers lui, prétendant que je ne lui devais rien. Il m'a demandé seulement un exemplaire de mon ouvrage pour lui

ci un autre pour Sa Majesté , ou pour le prince royal. J'en ai fait relier trois de papier d'Annonay, en marroquin; j'y en ai ajouté quelques autres, l'abonnement du Mercure et de la Gazette de France pour cette année, dont il m'avait demandé le prix, et je lui ai fait cet envoi par la diligence, le port payé jusqu'à Strasbourg. C'est un cadeau d'environ une cinquantaine d'écus, qui toutefois n'égale pas le montant de ma dette.

Celle que j'ai contractée avec M. Louis Duval , négociant genevois à Pétersbourg , est beaucoup plus forte. Je la crois au moins égale à celle du prince d'Olgorouki ; mais je suis surpris de ne pas recevoir de ses nouvelles. Si vous avez occasion d'écrire à Pétersbourg , je vous prie de prendre à ce sujet quelques informations. Je désire enfin m'acquitter de mes dettes contractées dans mes services du Nord.

En feuilletant mes papiers , j'ai déterré un autre créancier. H y a environ vingt-quatre ans, qu'étant élève des ponts et ebaussées et contrôleur dans le département de Versailles, j'empruntai cent livres du sieur Vignon , entrepreneur des ponts et ebaussées et des bâti-

310 COIUÆSPONDANCE

mens du roi à Versailles. Sept ans après je fus envoyé ingénieur du roi à l'Ile-de-France; comme je me trouvais à mon départ avec un peu d'argent comptant, j'acquittai quelques petites dettes à Versailles; mais je ne me rappelle pas du tout si je payai celle du sieur Vignon, j'ai lieu de croire que je ne l'ai pas fait, car cette somme était pour moi un objet considérable , tant ma fortune a toujours été étroite. Je vous prie donc de vous informer si le sieur Vignon vit encore, afin que je lui tiennne compte de cet argent , ou à son défaut à ses héritiers. Vous pouvez vous procurer des renseignemens sur l'existence du sieur Vignon, par le moyen de M. le directeur-général des bâtimens ou par ses principaux commis.

Voilà toutes les dettes que je me rappelle au monde , et dont je désire bien me débarrasser , puisque Dieu m'en donne aujourd'hui les moyens. Maintenant, il me reste cinq à six mille livres à placer en rente foncière, et je désire le faire de sorte que je puisse retirer cet argent quand je le voudrai, pour acheter une petite maison et un jardin, lorsque mes fonds seront plus considérables. Eclairez-moi sur tous ces objets.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 3 1 i

Dieu merci , la deuxième édition s'écoule aussj rapidement que la première. Vous avez vu sans doute le compte qu'en a rendu le Journal de Paris, samedi dernier. Il n'a pas manqué, à son ordinaire, de rejeter tout ce cpie j'ai dit en physique, sans alléguer la moindre objection. Soyez sûr que les autres journaux , dévoués aux académies , en parleront de même; car vous n'avez jamais vu aucun corps ni leurs agens se rétracter sur des erreurs auxquelles sont attachés des pensions et des titres; mais ce qui prouve évidemment que mes raisons sont bonnes , et que les leurs ne valent rien, c'est qu'ils n'en ont allégué aucune pour etayer leur système dont j'ai sapé les fon démens.

J'aurais bien envoyé un exemplaire de mon ouvrage à la Société royale de Londres, pour qu'elle en porte un jugement; mais le même esprit y règne sans doute ; et d'ailleurs les Anglais ont deux grands griefs contre moi : le premier, d'avoir mis en évidence une erreur capitale en géométrie de Newton , leur idole, et le deuxième, d'être Français. Puisque je ne peux demander justice ni aux amis ni aux ennemis, je l'attendrai de tout lecteur à

312 CORRESPONDANCE

qui il reste du sens commun et une conscience. Répondez-moi, je vous prie , sur ces divers objets, et croyez que je suis avec une constante amitié et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

^A Paris, ce 22 avril 1786.

Présentez , je vous prie, mes respects à M. le comte de Vergennes. Si ses bienfaits ne sont pas considérables, ils sont au moins donnés de bonne grâce et paraissent solides.

Di: HJ.ii.VVKDirS DE saint-pierre.

+++++WM^W+&***>l>+++***+***WW***\$*+*+*++++

Monsieur et ancien ami,

Il faut que votre chancelieriste retienne vos réponses à mes lettres comme celui du consul de France à Pétersbourg a retenu ma lettre à M. Du val, qui ne Fa reçue que le ict mai. Cependant, malgré votre silence, je continuerai à vous donner de mes nouvelles, alin de vous déterminer, à force de constance et de confiance, à me donner des vôtres.

La réponse de M. Duval m'a un peu surpris ; c;tr je ne croyais lui devoir que 500 livres, et

je lui suis redevable de 100 pistoles par mes billets même faits il y a vingt-un ans, et qu'il me renvoie d'avance, loyalement, à sa manière. Il s'est bien douté que , vu le retard de sa réponse, j'aurais disposé de mes fonds, et il me laisse pour son paiement tout le temps qui me sera convenable. En effet, j'ai payé 550 livres au prince d'Olgorouki , par les mains de M. Barth, et ce que je devais à M. de Taubeinbeim , administrateur-général du tabac à Berlin , qui n'a pas voulu d'argent , avec des livres que je lui ai envoyés en présent, etc. Du surplus de mes fonds, je viens d'acquérir une petite maison avec un jardin , rue de la Reine-Blanche, vis-à-vis celle des Gobelins,pourle prix de 5, 000 livres, payables le 1er septembre. Les frais de lots et ventes (in contrat, de deniers royaux, de lettres de ratifications, de réparations, de cloisons, de

jardinage , d'ameublement , d'approvisionnement , feront monter mon acquisition à plus de sept mille livres, et je n'ai en tout guère plus de 2,000 écus, sur lesquels je vais prendre mille livres pour payer M. Du val. Je m'en repose donc pour l'avenir, ainsi que par le passé sur la Providence , qui a aussi béni mes tra-

DK HERNARD1N DK S&INT-P1KRRK. 3i5

vaux. J'espère que vous serez un de ses meilleurs agens à mou égard , et que vous engagerez M. le comte de Vergennes à faire quelque chose de plus en ma faveur. Je n'ai d'assuré que les 500 livres de la caisse littéraire, et quand les 1,000 livres delà finance le seraient, je n'ai pas de quoi soutenir l'entretien d'une maison et d'un domestique dont je vais être chargé le mois prochain. La vente de mon livre est ralentie par le tort considérable des contrefaçons qui ont reflué dans Paris. On m'a assuré que le libraire Poinçotles faisait venir de Versailles par les voitures de la cour. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'en ai vu un exemplaire exposé publiquement en vente chez Sanson , dans le Louvre. On m'a mandé de Lyon et de Besançon , qu'on n'y vendait presque que des contrefaçons de mon livre. Elles ont rempli toute la Provence et le Dauphiné. J'ai porté de nouvelles plaintes à ce sujet au secrétaire de la librairie, M. Thiébault, n'ayant pas trouvé M. Vidaud-delaTour; mais quelle justice puis-je espérer d'un magistrat qui a ordonné que les contrefaçons de mon livre précédemment saisies à Marseille , tourneraient au profit de la chambre syndi-

cale de cette ville, malgré les représentations de M. Marin, inspecteur de la librairie, qui a insisté pour qu'on eût égard à mon privilège et à la justice , qui ne permet pas que la saisie des choses prohibées tourne au profit de ceux même qui en font le commerce. C'est M. Guis de Marseille qui me mande ces choses, et quand je me suis plaint à M. Thiébault, celui-ci n'en est pas disconvenu, mais il n'a su que me répondre ;

Je vous donne avis de tout ceci, afin que vous m'aidiez de votre crédit, et que vous me donniez enfin de vos nouvelles. Quelque succès qu'ait eu un livre, sa vente n'a qu'un temps, et si on ne me laisse pas recueillir ma moisson en punissant les déprédateurs , je n'ai plus grand'chose à attendre de ce côté-là.

Je vous ai prié de vous informer du sieur Vignon, entrepreneur des ponts et chaussées à Versailles, qui m'a prêté 100 livres il \ a plus de vingt-cinq ans. Je ne crois pas les lui avoir remboursées. C'est la seule dette dont je me ressouvienne, et que je désire acquitter à lui ou à ses héritiers.

Agréez les assurances d'al lâchement el de

ni: BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Uj

considération respectueuse avec lesquelles je suis pour la vie,

Monsieur et ancien ami,

Votre , etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 9 juin 1786.

Je me porte un peu mieux ; mais mes genoux sont toujours un peu faibles. Mes respects à madame Hennin, je vous prie, et ne différez plus à me donner de ses nouvelles et des vôtres.

Faites attention , je vous prie , à la devise de mon cachet.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

.Tai reçu votre triple réponse sur laquelle je vous ferai quelques observations. Vous me dites que M. le contrôleur-général ne m'a point remercié de mon livre parce que je ne lui ai point écrit, je vous assure

bien positivement Favour fait. Quant à la certitude de la perpétuité de ma gratification de la finance, je doute que jamais je l'obtienne, malgré la bonne volonté de M. Mesnard, tant qu'elle sera assise sur le fonds où elle est, car c'est

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 319

un fonds de charités annuelles et passagères suivant la lettre même de notification qui les annonce.

Vous êtes surpris que je me sois logé si loin de Versailles, mais étant dans la classe des pauvres je me suis logé dans leur quartier, ne pouvant choisir mon terrain. Le bon marché et la convenance m'ont décidé ; d'ailleurs on a abattu mon donjon.

Vous me conseillez de donner une nouvelle forme à mon travail en y ajoutant de nouvelles réflexions , car pour celles que le censeur a retranchées et que vous me dites d'ajouter, vous sentez bien que cela est impossible , puisque le même censeur doit revoir chaque édition , et que si j'en choisisais un autre ; il aurait peut-être la fantaisie de retrancher une partie de celles qui sont déjà imprimées. Vous me conseillez donc de faire une encyclopédie. J'en ai présenté le plan et j'en ai amassé les matériaux , mais il s'en faut bien que j'aie comme Aristote ou Pline des secrétaires et des copistes à ma disposition, lorsque je n'ai pas le moyen d'entretenir une servante. Tout ce que je peux espérer maintenant, c'est que la postérité rendra un jour

justice à mes travaux parce que la vérité a des droits inaltérables. Il me suffit d'avoir payé amplement mon contingent à mon siècle et de n'en être pas persécuté. Qu'il me laisse à la bonne heure dans la classe des pauvres, ^espère, avec l'aide de Dieu , supporter ma situation comme je l'ai fait depuis tant d'années. D'ailleurs je compte que malgré les contrefaçons je tirerai encore un peu de fruit de mon travail, mais je suis bien surpris que vous me donniez le conseil de vendre l'édition future à mon libraire, puisque si j'avais vendu celle-ci et la

précédente je n'en aurais pas reçu le quart de ce qu'elles m'ont rapporté. Vous devez vous rappeler la bonne veuve Hérissant. Voilà ce que la vérité m'oblige de vous répondre. Au reste, je vous envoie un exemplaire pour M. le maréchal de Castries uniquement à cause de Fins tance que vous y mettez et comme une marque de déférence pour vous , qui ne dépend que de ma bourse, mais c'est du marroquin perdu. Ce minisire ne fera rien pour moi, parce qu'aucun corps ne s'intéresse à moi, et que mes observations au contraire choquent tous les principes de celui dont il est le chef. Cependant comme

M. le maréchal de Castries répond exactement aux lettres, je lui en adresse une à cette occasion où je lui rappelle les promesses qu'il vous a faites et mes anciens services.

Ma santé va mieux. Les chaleurs m'ont donné de fortes transpirations qui m'ont été favorables, peut-être aussi la joie d'avoir enfin une retraite à moi et l'exercice que me donne la nécessité de la faire arranger. J'espère la rendre digne de vous recevoir dans le courant de septembre. Il ne faudra point de chevaux de poste pour vous y conduire, vous pourrez y venir par le boulevard le pins agréable de Paris près duquel elle est située, à l'entrée de la barrière des Gobelins. A la vérité l'entrée de ma rue est détestable de ce côté-là. La rue même n'est pas pavée, mais peut-être que si mon ouvrage continue à m'attirer des visites considérables, les gens à équipage emploieront leur crédit au moins pour la faire nettoyer.

Enfin quelque part que je sois, et quelle que soit ma situation, soyez persuadé que vous avez en moi un ami sincère qui n'a d'autre reproche à vous faire que votre silence. Je me reprocherais de fatiguer vos yeux si je ne sa-

vais que vous avez plus d'un secrétaire. Donnez-moi donc des témoignages fréquens de votre amitié puisque je ne peux en aller chercher moi-même.

Agréez les assurances de rattachement avec lequel je suis ,

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 0.1 juin 1786.

J'ai dans mon petit jardin , un verger, des vignes, etc.; j'en réserve une partie pour y mettre des fleurs. J'espère que vous voudrez bien contribuer à l'embellir en me donnant quelques griffes d'anémone ou de renoncule auxquelles je donnerai votre nom. J'en userai de même à l'égard de quelques autres personnes, et j'aurai, sans sortir de ma solitude, des images agréables de mes amis. J'espère que madame Hennin voudra bien concourir de sa part à embellir mon ermitage, d'abord par des fleurs, ensuite par sa présence.

Vous me dites je ne sais pourquoi : Vous

DE KEKNARDIN DE SAINT— PIEKRK. 323

avez toujours une trop mauvaise opinion de ce pays-ci : je ne m'y plains de personne, pas même du silence d'un autre ministre dont vous m'avez fort vanté la bienveillance pour moi, et qui n'a pas daigné répondre à la lettre par où je lui annonçais l'exemplaire que vous lui avez fait remettre. Je ne me plains point non plus des académies. Ce n'est point parce que mon système sur les marées présente des discussions épineuses , qu'elles gardent le silence , mais parce que j'ai démontré évidemment qu'elles avaient imbu toute l'Europe d'une erreur fondamentale en prouvant que la terre était aplatie sur ses pôles par une opération qui démontre précisément le contraire; ma preuve a été saisie par tout le monde, tant elle est simple. C'est là la pierre d'achoppement qui les empêche d'entrer dans mon jardin. Mais en m'arrêtant dans cette seule partie de mon travail, je vous demande, moi, si le gouvernement, qui a donné tant d'importance à la prétendue découverte de l'aplatissement des pôles, qu'il en a comblé les auteurs d'honneurs et de pensions, ne doit rien à la vérité qui démontre aujourd'hui que cette prétendue découverte est une erreur, et

si je ne serais pas fondé à penser que ceux qui distribuent les bienfaits du Roi ont plus que de l'indifférence pour moi.

Je ne parle pas des preuves que j'ai apportées sur la cause des courans et des marées ; connaissance, ;fose dire, plus utile à la physique et à la navigation que l'invention des globes aérostatiques, ni de tant d'autres objets renfermés dans un ouvrage où vous n'invitez à faire de nouveaux volumes, sans songer que les études ont épuisé ma santé et ma vie. Toutes ces découvertes se vérifieront un jour, mais je reviens à l'effroi de nos académiciens, et je vous demande, vu l'importance et l'évidence de la chose, si vous me croyez récompensé par des aumônes légères et passagères du Roi, moi qui suis de plus votre ami.

Dès que l'exemplaire sera relié je vous le ferai parvenir.

Aujourd'hui, mercredi, mon relieur a remis, sous votre adresse, à la messagerie, un exemplaire des Études de la Nature, dont il a acquitté le port. Cet exemplaire est en papier d'Annonay, relié en marroquin et aux armes de M. le maréchal de Castries. Vous en ferez usage en temps et lieu. Cependant je l'annonce à M. le maréchal pour avoir occasion de lui rappeler mes anciens services et la promesse qu'il vous a faite d'une récompense.

J'ai déféré à vos conseils, et c'est tout ce que je me propose dans cette circonstance, car je ne compte sur aucun succès.

Je vous prie d'observer que les dettes que je viens d'acquitter à Berlin et à Pétersbourg montent après de 2000 livres; ce sont des restes de mes dettes contractées pour mon expédition de Pologne, qui ajoutées aux 100 ducats que je vous devais à cette occasion et à pareille somme , au moins , dépensée de mon argent , font un capital de plus de 4000 livres, que m'a coûté cette échauffourée ou j'ai couru risque de ma vie et de ma liberté. Je ne parle pas du reste du voyage avant et après, qui monte à cent pistoles de plus , ni du temps que j'ai employé en France à rédiger mes Mémoires du Nord que j'ai remis à votre dé-

partement. Pour ces différens services et pour toutes ces dépenses, je jouis depuis un an et demi d'un traitement annuel de 500 Livres sur votre caisse littéraire.

Je ne rappelle ces anciennes époques que pour vous dire que ces 500 livres de votre caisse littéraire ne m'ont point été accordées en récompense d'aucune de mes observation^ sur la nature, puisque M le comte de Ver-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 31J

gennes m'en a gratifié au moment même où je lui ai présenté le livre qui les renfermait et qui lui était encore inconnu.

Je pourrais présenter un calcul semblable au département de la marine. J'ai été payé à l'île-de-France à moitié paie des ingénieurs de mon grade et en papier qui perdait 50 pour 100. Avant de partir j'ai vendu cent louis un petit fief pour faire les frais et équipages de ce long voyage, où je me suis muni de livres et d'instrumens fort chers de mathématique. J'ai vécu d'herbes à l'île-de-France pour payer de mes appointemens mes dettes contractées en France à l'occasion de ce service. J'y ai été persécuté par les ingénieurs ordinaires et par le gouverneur. A mon retour j'ai subi une espèce de naufrage qui m'a coûté plus de 1500 livres, dont on ne m'a dédommagé que de la moitié. Mais ces ressouvenus ne me serviraient aujourd'hui qu'à me rappeler que j'ai épuisé mon faible patrimoine pour servir ma patrie, au milieu de mille travers. La Relation de mon voyage à l'île-de-France où je présageais la prise future de Pondichéry n'a servi qu'à me faire des ennemis dans l'administration, quoique je l'eusse

remplie de vues utiles à la marine. Vous n'en douterez pas lorsque vous saurez que le ministre a donné une pension de 100 livres à une femme, appelée madame la Victoire, qui allait à la chasse des noirs marrons, et qui n'a été connue du gouvernement que par une esquisse que j'ai donnée de ses mœurs féroces, dans mon Voyage; mais on ne

m'a pas pardonné à moi , d'avoir crié contre l'esclavage des nègres, contre la tyrannie des blancs, les malversations des employés , etc., etc., et d'avoir insinué que les épiceries ne réussiraient jamais à l'Ile-de-France attendu la différence du climat où elles ont pris naissance. Cette différence est de dix degrés en latitude et aussi forte selon moi que celle qui existe de Marseille à Varsovie, ou dans telle autre partie du globe du midi au nord, comme je pourrais le prouver par des exemples sans réplique si c'en était le lieu. Je sais bien qu'on envoie de temps en temps de petites branches de gérofliers et de muscadiers à la cour avec leurs fruits , dont les papiers publics vantent la perfection; mais je suis prêt à parier qu'on ne verra jamais une once de ces épiceries dans le commerce, et j'ai déjà pour moi au moins dh

DE BERISARD¹N DE SAINT-PIERRE. 32g

ans d'expérience : les arbres à épice ayant été apportés avant 1772 à l'Ile-de-France.

Je n'ai donc éprouvé que des persécutions en tout genre pour mes travaux relatifs à la marine et les vérités que j'ai osé dire. J'ai lieu de croire que l'erreur de nos astronomes que j'ai mise dans un jour évident au sujet de l'aplatissement des pôles , et ma nouvelle théorie des marées appuyée de tant d'observations curieuses et convaincantes, ne produiront pas un meilleur effet pour moi dans un département dont, j'ose dire, j'ai particulièrement bien mérité. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas voulu me refuser à cette nouvelle tentative que vous voulez faire en ma faveur. C'est la seule considération qui m'a décidé à envoyer cet exemplaire. Excusez la précipitation avec laquelle j'écris cette lettre, car je suis distrait par mille petits soins à l'occasion de mon acquisition.

Quoique j'aie bien lieu d'être mécontent, je ne le suis point. C'est une astuce de mes prétendus patrons et amis pour se justifier de n'avoir rien fait en ma faveur. Ils disent que je vois tout en noir. Cela m'est arrivé quelquefois en pensant à eux, mais ceux que je fré-

quente , mes écrits et mes mœurs , attestent le contraire.

Je suis avec un sincère attachement et une respectueuse considération,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce a8 juin 1786.

A Mo.JNS1EUK MEWJN1JN

Monsieur et ancien ami.

Une lettre de plus de quatre pages ecrite de votre main dans le tourbillon des affaires, par une vue qui, dites-vous, commence à baisser, une lettre remplie d'affection, de zèle et de bons offices, mériterait seule que je fisse le voyage de Versailles pour vous aller remercier; mais je suis moi-même affecté d'affaiblissement de vue, de genoux, et de mouvemens spasmodiques qui m'agitent surtout dans le tourbillon du monde. Depuis un an et demi je

n'ai pu accepter un dîner en ville ; il m'est donc impossible de solliciter quoi que ce soit, même à Paris.

M. le maréchal de Castries s'est déjà fait rendre compte de mes services à l'Ile-de- France, et voici ce qu'il me répondit il y a deux ans passés :

a Versailles, le 13 février 1784.

» Je me suis fait rendre compte, Monsieur, de la demande que vous faites d'une pension de retraite relative au grade dans lequel vous avez servi à l'Ile-de-France. Votre santé ne pouvant supporter le climat des colonies , vous avez renoncé au mois de décembre 1772 à y continuer

vos services; cette circonstance ne vous permet plus de prétendre à aucunes grâces militaires, etc. »

En vain je représentai que j'avais été persécuté par le gouverneur et par l'ingénieur en chef des ingénieurs avec lesquels je servais; précisément par rapport à mes travaux particuliers sur l'île dont la relation que j'en avais fait imprimer était un témoignage évident que j'avais été la victime de la jalousie d'un

corps et de la malveillance d'un gouverneur, etc. Tout cela a été en vain.

Mes Etudes de la Nature faisant aujourd'hui quelque sensation , je ne doute pas qu'elles ne produisent quelque effet sur l'esprit du ministre et qu'elles ne donnent un certain prix à mes services et à mes malheurs dans la marine; mais pour en recueillir quelque fruit, il me faudrait solliciter plusieurs personnes constamment, et c'est de quoi ma santé me rend aujourd'hui incapable. Je suis bien sensible à l'amitié et à l'estime de M. Dufresne dont je ne me rappelle pas même le nom. M. Blouin avait comme lui l'intention de tirer parti de l'espèce de naufrage que mes effets éprouvèrent à la rade de l'Ile-de-Bourbon, pour m'obtenir une petite pension de la marine. M. de Crémon, alors commissaire ordonnateur à l'Ile-de-Bourbon, écrivit sur cet événement une lettre à M. Blouin pour être montrée au ministre, mais la mort de son ami l'a rendue sans effet. J'avais envoyé un exemplaire de mon Voyage à M. Blouin; il me serait possible de m'en procurer encore un autre et de le faire parvenir à M. Dufresne comme le meilleur Mémoire que je puisse

donner sur mes services à l'Ile-de-France, mais si j'espère encore quelque chose à cet égard, c'est uniquement sur votre crédit.

Vous devez me croire lorsque je vous affirme que le secours que j'ai de la finance est sur un fonds de charités annuelles, et n'est pas sus-

ceptible d'être mis en pension. Quoique ce fonds soit voilé aux yeux du public, je vous dirai, à vous en particulier, ce qui en est.

Il m'a été accordé d'abord sur un excédant d'un petit fonds de la ferme du port Louis destiné à aider les pauvres familles nobles de Bretagne. Comme le nombre de ces pauvres familles augmente chaque année, mon secours de 1000 livres fut réduit il y a quatre ans à 600 livres. M. Mesnard y suppléa par une autre voie de son département, destiné à de semblables charités. Enfin j'étais au moment de le perdre tout-à-fait, lorsque M. Mesnard le fit rétablir sur un fonds de la loterie royale destiné à de pareils usages.

Toutes les lettres des contrôleurs-généraux qui me les ont annoncées depuis douze ans oui à peu près cette formule :

<(Sur le compte, Monsieur, que j'ai rendu au

Roi de vos besoins, Sa Majesté a bien voulu vous comprendre , encore cette année , pour un nouveau secours de 1000 livres, etc. »

Celle de cette année 1786 ajoute, sur les fonds destinés au soulagement de la pauvre noblesse.

Vous voyez donc que quand je me suis logé dans le quartier des pauvres, je me suis mis à la place où je suis classé depuis long-temps. Je ne sais si M. de Chamfort connaît des personnes qui s'intéressent à moi et qui craignent pour ma sûreté dans la rue de la Reine-Blanche. Pour moi je n'y crains rien, et tout ce que je demanderais à ces personnes qui me veulent du bien, ce serait de faire nettoyer ma rue; j'ai déjà fait quelques démarches à ce sujet, et on m'a fait espérer que je réussirais, pourvu que je fisse les frais de la faire paver; ce qui m'est impossible.

Les réparations de ma petite maison m'occupent beaucoup; je m'y traîne les après-midi pour prendre un peu d'exercice.

J'en ferais bien de même à Versailles, s'il ne s'agissait que d'aller remercier, mais certainement je n'y puis aller solliciter; c'est de mes sollicitations que sont venus mes maux

de nerfs; si jamais j'habite ma petite retraite, j'y oublierai ce monde qui m'a si long-temps repoussé et je ferai graver ces mots sur une tuile
i

Sit meœ sedes utinam senectœ , Sit modus lasso maris , et viarum
Militiœque.

Hor.

Agréez les assurances de ma reconnaissance pour vos démarches et de la respectueuse considération avec laquelle je suis ,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 8 juillet 1786.

DK BRRNAKDIN DE SAINT-PIERRE. 337

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami

Une lettre de M. le baron de Breteuil m'a annoncé ces jours-ci une gratification de 600 livres sur le Mercure qui m'a causé une surprise fort agréable, car je ne m'y attendais pas. Comme je me trouvais dans un moment lucide de santé auquel contribuait sans doute cette gratification, j'ai été me présenter hier à l'audience de ce ministre, mais il n'en donnait point. Je lui ai donc fait mes remerciemens par écrit.

TOMli II. 22

J'ai cru , comme mon ancien ami, que vous seriez sensible à cette nouvelle faveur de la Providence, qui m'arrive bien à propos pour réparer et meubler ma maison. J'ai lieu d'espérer que vous ferez améliorer et surtout consolider en pension cette gratification que je vous dois dans l'origine. Je vous prie de m'adresser désormais vos lettres rue de la Reine- Blanche où je compte être établi ces jours-ci. Il y a longtemps que je désire avoir quelqu'un avec moi, car vous n'imaginez pas ce que c'est que d'être à la fois son secrétaire , son cuisinier, son commissionnaire, son architecte et auteur par-dessus le marché. Je suis accablé de lettres et de visites qui m'arrivent de tous côtés.

L'honnêteté m'oblige d'y répondre jusqu'à ce que j'aie choisi pour ma société les personnes qui me conviennent. il y en a de toutes les conditions, gens de lettres, avocats, notaires, conseillers, médecins, ecclésiastiques, marquis, militaires et même des dames. Parmi ces visites, celles, sans doute, qui me seraient les plus agréables seraient la vôtre et celle de madame Hennin. Ne manquez pas de m'apporter alors, vous une fleur et madame une

DU BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 33c)

pierre. Si vous engagez chacun de vos amis à m'en donner une, je ne doute pas que je n'aie de quoi orner mon jardin et paver ma rue, car vous avez des amis dans tous les climats et vous méritez l'un et l'autre d'en avoir. J'espère cependant , quand je serai arrangé , vous aller voir le premier à Versailles, et ce sera, s'il plaît à Dieu, en septembre, le mois de l'année le plus favorable à ma santé ; car la fraîcheur de l'automne donne du ton à mes nerfs. En attendant conservez-moi votre amitié et agréez les assurances de la mienne, ainsi que de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 18 juillet 1786.

Rue de la Reine-Blanche, barrière des Gobelins.

Une lettre de Marseille m'apprend qu'une jeune comtesse deForbin s'occupe à traduire en italien mes Études de la Nature.

Comme je crois que M. Robinet a contribué à ma gratification, je vous prie de lui faire mes remerciements.

$$** < -4mH^{\wedge *} 4^{\wedge ***** \wedge **} + 4^{\wedge *** \wedge}$$

A MONSIEUR HENNIN

Un de vos amis, M. le chevalier Richard, s'est donné la peine de passer chez moi inutilement deux fois; il ne m'a trouvé qu'à la troisième. Il n'a témoigné beaucoup d'empressement à me servir ; il m'a fait donner parole de l'avertir quand j'irai vous voir à Versailles, désirant m'y accompagner.

Je suis dans ce moment fort embarrassé d'ouvriers, d'ameublements , de visites journalières , de lettres à répondre qui m'arrivent

de tous côtés à l'occasion de mon ouvrage. J'ai de plus tout mon argent chez moi, et je voudrais avoir payé le propriétaire de ma maison qui y demeure encore , et qui attend que mon contrat soit sorti du sceau où il est à présent. Une difficulté plus grande vient de ma santé qui , depuis un an et demi , ne m'a pas permis d'accepter un dîner en ville; je mange à midi , et j'use d'un régime particulier. J'ai refusé constamment les invitations réitérées de monseigneur l'archevêque d'Aix qui s'occupe avec un zèle infatigable à me rendre service. Il m'a appris que madame la comtesse de Grammont et madame la comtesse de Chabannes , avec lesquelles il voulait me faire dîner, m'avaient obtenu une gratification de mille livres de M. le contrôleur-général; elles l'ont sollicitée depuis plus d'un an sans que j'en susse rien. Dans le dé-

sir que j'avais de remercier des dames si obligeantes , je me suis rendu, dimanche après midi, chez M. l'archevêque d'Aix où ces dames, qui m'attendaient, m'ont comblé d'amitiés, d'éloges, de caresses. Elles m'ont dit qu'elles avaient parole que cette gratification serait mise en pension l'année prochaine.

.142 CORKESPOiNDANCE

Voilà les services que j Vime , et les seuls que je puisse accepter maintenant. Si vous croyez que ceux que me rendra M. Dufresne soient de la même nature, j'irai à Versailles lui remettre un petit Mémoire de mes services ; mais s'il faut aller et venir de bureaux en bureaux , écrire sans cesse de nouveaux Mémoires , et ne recevoir, après bien du temps, qu'un dur refus du ministre , ainsi qu'il m'est arrivé , il vaut mieux que je reste chez moi où la fortune vient me trouver, comme vous voyez, puisqu'il n'y a pas un seul bienfait du Roi dont je jouisse que j'aie sollicité.

Cependant, si en effet la Providence m'ouvre une porte par la voie de M. Dufresne, je ne refuse pas de m'y présenter, d'autant que j'en ai ouï parler comme d'une personne d'un rare mérite. Toutefois je croirais raisonnable de lui adresser un petit Mémoire de mes services dans les colonies avant d'aller le voir à Versailles; et, dans le cas où vous approuveriez ce préambule , je vous prie de me mander l'adresse et les qualités de M. Dufresne, et. les objets sur lesquels je peux motiver mes demandes. L'espèce de naufrage que j'éprouvai à mon retour, et sur lequel vous me conseille/

d'appuyer, me parait une circonstance peu importante. Il me semble que la relation même de mon voyage et ma théorie des ma-

v Zj

rées, adoptée aujourd'hui par la Sorbonne et par un professeur de philosophie du collège de Lisieux, M. Le Loup, sont des sujets plus propres à nVattirer les grâces du département de la marine.

Au nom de Dieu, ayez égard, à ma santé; épargnez - moi des pas inutiles ; j'en ferais beaucoup pour vous aller voir, pour aller remercier vos amis, mais aucuns pour les solliciter.

En attendant que j'aie le plaisir de vous embrasser, agréez les assurances de l'amitié et de la considération respectueuse avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 6 septembre 1786.

Je ne sais si je vous ai mandé que j'ai reçu une lettre fort obligeante du prince royal de

Prusse à l'occasion de mon ouvrage que j'ai eu l'honneur de lui envoyer par la voie d'un ami intime que j'ai auprès de lui ; si vous êtes curieux de la voir , je vous l'enverrai lorsque monseigneur l'archevêque d'Aix, qui me Ta demandée, me l'aura rendue. Je n'ai encore été que deux fois chez ce prélat depuis un an et demi, et je ne suis en correspondance avec lui que depuis trois semaines ; mais je puis vous assurer que si j'allais seulement une fois chez les personnes qui me font l'honneur de me vouloir du bien, et si je répondais deux fois à leurs lettres , je n'aurais pas le temps de manger.

On m'a assuré qu'il s'était débité pour plus de soixante mille francs de contrefaçons de mon ouvrage, surtout dans les provinces méridionales; jusqu'ici on ne m'a point encore rendu justice sur ce point.

« ^ ► * 4 M ^ + « H " M - + « M » fr + < M " M « M ^

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami

J'ai fait un quiproquo , mais à quelque chose malheur est bon. J'aurai, à cette occasion, une deuxième lettre de vous, plus des oignons d'hyacinthe. Je vous promets en retour , quand mon parterre sera en plein rapport , des caïeux de très-belles tulipes qu'une aimable dame résidant à Paris m'a envoyés, mais en trop petit nombre pour les partager; d'ailleurs ils sont plantés. Celle qui m'a fait

présent des hyacinthes m'est inconnue quant à sa personne, mais son nom et l'état de son mari est très-connu en Normandie où il occupe une charge considérable dans la robe. L'un et l'autre m'ont invité à bien des reprises d'aller passer quelque temps à leur terre près de Louviers, c'est ce que ma santé et le besoin de m'arranger ne m'ont pas permis de faire. Je vous prie , sans conséquence pour l'avenir, de contre-signer l'incluse que je lui renvoie, ne doutant pas qu'elle ne me renvoie la vôtre franche de port, suivant sa coutume. Vous mettrez, s'il vous plaît , cette adresse : A madame de Bois-Guilbert, en son hôtel, rue des Jacobins, à Rouen.

Je ne disputerai pas avec vous sur le nombre des lettres que j'écris , mais cette occupation n'est qu'un hors-d'œuvre pour moi , car mon travail littéraire remplit une bonne partie de mon temps. Je suis occupé à rassembler de nouveaux faits et de nouvelles preuves sur la cause des marées, et j'en ai trouvé un si grand nombre qui s'assortissent si bien à ma théorie, que je ne suis embarrassé que de choisir. Les trois voyages de Cook suffisent seuls pour convaincre, à cet égard, les plus incrédules.

J'ai été voir madame la princesse Labomiska, sur la proposition qu'elle m'avait faite par écrit de venir chez moi ; madame la comtesse de Genlis m'en avait déjà parlé. J'ai donc été chez cette dame qui ensuite est venue me voir. J'ai été très-sensible à son accueil, à ses tendres ressouvenirs , surtout à celui de son père qui lui a fait verser bien des larmes. Ces ressouvenirs m'ont aussi rappelé les miens et les amitiés que j'ai reçues de sa famille, ce qui m'a engagé à faire relier en

marroquin un exemplaire de mes Etudes que je lui remettrai incessamment.

Pour vous , mon respectable ami , vous vous occupez donc toujours de ma fortune. J'étais bien décidé à ne plus faire aucune demande à la marine , mais j'ai cru devoir vous donner cette marque de déférence sur l'idée que je me suis formée de M. Dufresne. Je lui ai donc écrit sur-le-champ, conformément à vos instructions, et j'ai joint à ma lettre une grande lettre au ministre qui contient à peu près l'histoire de mes services et de mes pertes aux colonies.

M. Dufresne en fera l'usage qui lui paraîtra convenable. Ce qu'il) a de certain, c'est que

je ne ferai pas d'autre démarche, sinon de l'aller remercier.

J'ai perdu bien du temps et du papier pour faire réparer ma rue. Il y aurait trop de vanité à moi de vous dire le nombre de personnes considérables qui s'en sont mêlées d'abord dalles-mêmes, et qui ensuite m'y ont entraîné. M. de la Millièrre, intendant du pavé de Paris , et M. le lieutenant de police , se sont renvoyé réciproquement F affaire. Quand j'ai vu que j'allais être balotté à mon ordinaire, je suis rentré chez moi bien résolu d'y être tranquille. Cependant une dame me dit hier que cette affaire ne regardait que le bureau des finances , qu'il fallait lui adresser une requête sur laquelle le chef de ce bureau ordonnera la réparation de cette rue aux frais des propriétaires riverains. Or. comme il s'agit ici de payer , ce pourrait bien être le vrai moyen de réussir. En conséquence, je vais encore entamer cette veine , charmé , quoique pauvre , de contribuer de ma bourse au bien public; tout cela, toutefois , sans sortir de chez moi.

Vous me faites un joli compliment en me disant que si chacun de mes lecteurs jn"ap-

portait une pierre , il y en aurait de quoi paver ma rue. Je serai bien content si on n'en jette point dans mon jardin, ce qui pourra arriver lorsqu'il sera prouvé que j'ai raison.

En attendant , souvenez-vous que vous avez un ami dans une rue de Varsovie , car elle est aussi mal en ordre, ainsi que je le faisais observer à la princesse Labomiska.

Je me recommande au souvenir de madame Hennin, et j'attends avec une tendre impatience les fleurs qui doivent porter son nom dans mon parterre.

Je vous souhaite , ainsi qu'à elle, une bonne santé dans tout le cours de l'année où nous allons entrer. Sans la santé les plaisirs mêmes sont des peines.

Agréez , pour la deuxième fois , les vœux que je fais pour votre prospérité.

Je suis avec un vrai attachement et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris , ce 29 décembre 1786.

Je viens de mander à madame de Bois- Guilbert de vous envoyer directement votre lettre et même la réponse à la mienne.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 351

++«M^+»<^**4-fr*4^ + ^.XM^<M^4M^4l^M^^^<M^<.
<.^<.^<.<.<.

A MONSIEUR HENNIN

Voilà mon affaire remise en négociation. Je ne sais quel est ce M. de Vaine dont il s'agit ici, mais si c'était celui qui a été premier commis des finances sous M. Turgot, l'ami intime de d'Alembert, et par contre-coup mon ennemi, je n'ai rien à attendre de la marine. Quel qu'il soit , il m'est impossible de le solliciter. En écrivant à M. Dufresne, j'ai voulu vous donner une marque de déférence , et ne pas repousser un crédit qui m'était offert avec

tant d'ardeur et de probabilité de succès. J'ai donc envoyé un Mémoire historique de mes services aux colonies , tel à peu près qu'il a été présenté au ministre , et refusé. Je n'en resterai pas moins obligé à M. Dufresne de sa démarche; c'est ce qui n'est déjà arrivé avec M. Blouin, M. de Crémon, mademoiselle de Crémon , et , dans beaucoup d'autres affaires , avec une infinité de personnes. Je me suis trouvé toute ma vie accablé de ces sortes de reconnaissance, et n'en suis pas resté moins misérable.

Quoi qu'il arrive , je suis bien résolu à me renfermer dans la petite sphère où je me suis circonscrit. Ne me donnez donc plus le titre d'ingénieur de la marine auquel j'ai renoncé ainsi qu'à tout autre qui dépend des hommes, ne voulant garder que celui que j'ai apporté en venant au monde, et avec lequel je serai toute ma vie ,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce 31 décembre 1786.

DE

A MONSIEUR HENNIN

A Paris, ce 26 décembre 1786.

Monsieur et ancien ami ,

Vous n'avez point répondu à ma dernière écrite il y a plus de deux mois. Il est vrai que je m'étais proposé le plaisir de vous aller voir, mais j'ai été retenu dans ma petite maison par le soin de son arrangement qui n'est pas encore fini , par la nouveauté de ma domestique que je ne pouvais laisser seule, et enfin

TOMF. II 23

par l'état de ma santé qui ne m'a pas permis depuis plus de dix-huit mois de m'écarter de mon régime en acceptant un repas en ville. Sans doute ce régime m'a forcé à des privations sensibles , mais il a réparé ma santé sans médecine et sans médecin. Si elle continue à se fortifier, je compte bien vers les beaux jours aller vous voir à pied , suivant mon ancienne coutume. En attendant, songez que vous avez un carrosse, et que je suis dans le voisinage du Jardin du Roi où vous allez quelquefois.

Ma fortune a augmenté d'une gratification de 1000 livres que j'ai placée dans l'emprunt des 30 millions, afin d'ouvrir à la fortune les deux battans de ma porte. J'ai besoin d'un surcroît de revenu pour arranger et meubler ma petite maison qui me revient déjà avec le jardin à près- de 10,000 livres. Quant aux complimens, j'en ai à revendre et j'ai dans mes cartons plus de 180 lettres de personnes de tout sexe et de toute condition, la plupart inconnues , ce qui me jette dans une correspondance à laquelle je ne peux suffire. Il y en a cependant de trop agréables pour que je les néglige. Telles sont madame la comtesse de Genlis qui m'est venue voir avec les enfant de

M. le duc d'Orléans ; madame la comtesse de Grammont; madame la comtesse de Chabannes qui remue ciel et terre pour me rendre service ; enfin madame la princesse Labomiska qui compte aussi venir me voir dans mon ermitage. Je ne vous cite que des dames, non par vanité , mais pour vous faire voir que j'ai déjà dans mon parti la portion la

plus aimable du genre humain. Ainsi peu m'importe le silence de vos académies qui ne manqueront pas de louer mes opinions lorsque y aura des pensions attachées pour les professer. En attendant , la vérité , quelque lumineuse qu'elle soit, est nulle pour elles ainsi que pour le commun des hommes. Cependant les étrangers commencent à me rendre justice. M. Thouin l'aîné me dit il y a deux mois qu'un M. Smith, membre de la société royale de Londres, lui avait assuré que ma théorie des marées se faisait beaucoup de partisans en Angleterre. Ce qu'il y a de certain , c'est que la vente de ma deuxième édition a un cours très-rapide , il y en a plus de douze cents de vendus.

Je vous parle beaucoup trop de moi, parlons de vous. Comment va votre santé, celle de madame, de votre aimable enfant? Embel-

lissez-vous votre jardin? J'ai remué le mien d'un bout à l'autre. Il y a trois petits carrés, le premier de fleurs, le second de légumes, le troisième d'arbres fruitiers. Je mets dans mon carré de fleurs toutes celles que me donnent mes amis , et je leur ferai porter leurs noms. Si vous avez quelque anémone commune à me donner, je l'y planterai et je la rendrai recommandable en lui donnant votre nom. C'est une sorte de fleur que j'aime beaucoup, et dont je n'ai encore reçu aucune espèce, quoiqu'on m'ait envoyé toutes sortes de plantes et de fort loin.

J'écris à M. le comte de Vergennes pour la nouvelle année. J'aurais bien désiré l'aller saluer, mais je me figure à cette époque une foule innombrable de toutes conditions; d'ailleurs ma santé et la mauvaise saison me retiennent ici. J'évite partout la foule, il suit que ma lettre y soit confondue. J'espère que celle que je vous adresse n'aura pas le même sort, et que vous recevrez avec autant de plaisir des marques de mon souvenir que j'en aurai à recevoir des témoignages du vôtre.

C'est dans cette espérance que je suis avec

un sincère et lâchement et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami,

Ce ier janvier 1787.

Voici votre lettre revenue du château de Pinte ville près Louvin.

Hier, veille du jour de Pan, j'ai reçu une lettre de M. le marquis du Crest , chancelier de M. le duc d'Orléans, qui m'annonce que S. A. R. m'a compris pour une somme annuelle de 800 livres dans Pétat des pensions qu'elle fait à un certain nombre de gens de lettres, savans, etc., et que la demi-année de cette pension qui court depuis le iei juillet m'est échue le 3 1 décembre dernier, etc —

Voilà une pension qui m'arrive de la grâce de Dieu sans que je l'aie sollicitée en aucune manière. Voyez, s'il ne fait pas meilleur

pour moi, de me fier à la Providence qu'aux hommes.

Cependant je compte toujours, sinon sur les événemens, du moins sur votre ancienne et loyale amitié.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 35p.

A MOÏNSIEL R HENNIJN

En vérité si j'avais eu l'honneur d'être consulté par Sa Majesté sur la personne de ma connaissance que je croyais la plus propre à être secrétaire de l'assemblée des notables, je vous aurais désigné. Vous méritez cette place, et par vos lumières, et par votre probité. Si tous les notables sont aussi bien choisis, il résultera des choses utiles au peuple, de leur assemblée. Cependant quelques bons régiemens qu'il s'y fasse, si j'ose dire mon avis

360 CORRESPONDANCE

particulier, ils Sauront point d'effet durable, si on ne change l'éducation nationale. Quoi qu'il en arrive , le seul projet d'assembler les notables pour les consulter sur le bien public sera un monument de la rectitude et de la bonté de notre monarque. Il a fait son devoir, c'est maintenant à ceux qu'il appelle à faire le leur, à vous d'en tenir re-

gistre, et à moi ainsi que tous ceux qui sont dans la foule à souscrire à vos délibérations.

Vous m'avez tiré d'erreur au sujet d'un nom sur lequel je m'étais mépris. Votre crédit qui augmente fera sans doute pencher la balance de M. le maréchal du côté de M. de Vêvre. J'attends que vous meniez cette négociation à bonne fin. Si je m'en mêlais, elle me fondrait dans la main comme toutes celles de ce genre que j'ai voulu conduire; j'espère donc que sous votre direction elle ne tardera pas à s'achever, et que je mettrai ce morceau de pain bénit avec ceux que la Providence m'a envoyés. Souvenez-vous aussi que madame Hennin m'a promis des fleurs , qu'elles doivent porter son nom dans mon parterre et que voila le temps de les planter

Agréez ainsi qu'elle les assurances de fatta-

chemeni et de la considération respectueuse avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Monsieur et ancien ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce iZ janvier 1787.

Quoique je n'aie pas l'honneur d'être secrétaire de l'assemblée des notables, je suis accablé de lettres et de visites. Vous voulez donc toujours me donner le titre d'ingénieur de la marine ? Vous savez pourtant bien que je ne suis rien , et que si j'avais désiré d'être quelque chose , ce ne serait sûrement pas cela.

Nota. M. le comte de Vergennes , que j'honore beaucoup, n'a pas encore répondu à ma lettre du jour de l'an.

A MONSIEUR HENNIN

A Paris, ce la février 17 S-

Yrous m'avez mandé , il y a déjà pas mal de temps , que MM. de Vêvre et Dufresne étaient en contestation sur le plus ou le moins de pension qu'ils devaient me fixer sur la marine, le premier la déterminant à cinq cents livres, le second la voulant moindre. Est-ce que ce>

messieurs se seraient accordés à ne m'en point faire du tout, ou que M. le maréchal de Castries n'aurait point agréé leur bonne volonté pour moi , ou que la banqueroute de M. de •lames, que je crois trésorier de la marine, 1 aurait rendue sans effet pour le présent ? Je vous prie de me tirer de cette inquiétude. Vous ne m'avez pas donné des espérances aussi prochaines et aussi sûres pour me les ôter aussitôt. Songez de plus que vous m'avez promis, de votre part et de celle de madame Hennin, des fleurs qui doivent porter vos noms dans mon parterre, et que voilà le moment de les planter. Toutes ces promesses intéressent également l'agrément et le revenu de mon ermitage , où j'espère bien vous recevoir aux beaux jours, quoique vous soyez notable entre les notables, puisque vous êtes secrétaire de leur assemblée. Cette dernière considération , qui va vous interdire toute correspondance avec vos amis solitaires, m'oblige à vous prier de finir mes deux affaires avant l'ouverture de cette assemblée.

Agréez les assurances du sincère attache-

ment et de la respectueuse considération avec lesquels je suis,

Monsieur et ancien ami ,

De Sal\ t-Pierre.

Donnez-moi des nouvelles de votre santé. La mienne est un peu améliorée ; cependant j'ai depuis deux mois un rhumatisme sur le bras gauche , et ma vue s'affaiblit de temps en temps.

Malgré l'indifférence de la marine, je me suis fort occupé à mettre en ordre les nouvelles preuves de ma nouvelle théorie sur les courans

et marées, qui se fait des partisans de jour en jour. Entre autres compliments que j'ai reçus à ce sujet, en vers et en prose, voici une petite pièce de vers qui m'a été envoyée par M. Thérèze, avocat au conseil, avec le portrait de la grenadille très-joliment peint par son épouse, d'après mademoiselle Basseporte. Il y a sans doute bien de la vanité à moi de vous envoyer un éloge de mon ouvrage ,

niais , les louanges à part , ces vers m'ont paru bien faits et renfermer un aperçu de tout mon ouvrage. Quoi qu'il en soit , je vous prie de me les renvoyer bien exactement, car je n'en ai pas de copie. Je peux encore compter entre les partisans de ma théorie qui ont bien voulu se faire connaître de moi , un poète jadis fameux, M. Robe, dont on m'a fait parvenir une lettre en prose qui brûle le papier. Mon édition s'écoule rapidement; il ne m'en reste plus que six cent cinquante exemplaires.

A M. Hennin. — Il se décide à im

primer à ses frais. i50

11 3. — A M. Hennin. — Il développe ses

motifs pour faire imprimer à ses frais. i54

n4- — A M. Hennin. — Détails sur le même

sujet. 161

11 5. — A M. Hennin. — Idem. 166

116. — A M. Hennin. — Il confie son ouvrage aux presses de M. Didot. 169

table'. 371

Lettres 1 17. — A M. Hennin. — On commence

l'impression. 175

118. — A M. Hennin. — Tous ses vœux se bornent à la jouissance d'un jardin qui soit à lui. 178

i l'g. — A M. Hennin. — M. le maréchal de Castries souscrit pour cent exemplaires des Études. 184

A M. Hennin. — Succès des Études

i30. — A M. Hennin. — On l'accable de lettres d'éloges. 221

i3i— De M. Bloin. 224

i32. — A M. Hennin. — On contrefait les

Études à Genève. 226

Lettres 1 33. — A M. Hennin. — Dieu bénit son travail. Son livre fait sensation dans le clergé. 229

i 34- — A M. Hennin. — Sa santé s'altère. Relations avec l'archevêque d'Aix.

Hommages qu'il reçoit dans sa solitude. 2 33

1 35 . — A M. Hennin . — On cite son ouvrage

dans les thèses en Sorbonne. Il refuse de solliciter une pension du clergé. 23 7

1 36. — A M. Hennin . — Découverte d'Hers^-

chel qui appuie le système de> marées. 24 1

1 3j. — A M. Hennin . — Il sollicite les ministres pour son frère. Accueil qu'il en reçoit. 244

i38. — A M. Hennin. — Pension sur le Mercure. Il motive son refus sur la manière dont elle lui est offerte.

Il ne reconnaît pour bienfaits du roi que ceux qui lui sont directement adressés par les ministres. 249

i3g. — A M. Hennin. — Il se justifie d'avoir refusé la pension du Mercure , parce qu'elle lui était présentée par un libraire, et non par le ministre. ^j.*>

i40. — A M. Hennin. — Il se plaint du baron de Breteuil. 26 t

Lettres 1 4 i - — A M. Hennin. — Son désintéressement. Il écrit à M. de Breteuil par le conseil de M. Hennin. La Providence lui envoie M. Mesnard. 267

i4'i. — A M. Hennin. — M. de Breteuil lui annonce la gratification sur le Mercure. Entrevue avec son frère Dutailly. 271

t43. — A M. Hennin. — 11 obtient pour son frère une retraite à l'Ile-Bouchard. Il refuse de solliciter une pension du clergé. 27.5

i 44- — A M. Hennin. — Dieu bénit son travail. 280

t 4-5- — A M. Hennin. — Détails sur la seconde édition des Études. La reine cite son ouvrage. Nombreuses lettres qu'il reçoit. Il songe à acquitter ses dettes. Lettre de M. Guys. '284

l46. — A M. Hennin. — Il acquitte ses dettes de Russie. 289

l47- — A M. Hennin. — Il est à la fois son commissionnaire, son pourvoyeur, son cuisinier, son valet de chambre et son secrétaire. Les contrefaçons le ruinent. 292

1 48 . — A M. Hennin . — Son ami Taubenheim refuse de reconnaître sa créance. 11 est accablé de visiter. 297

3j4 TABLE.

Lettres 149. — A M. Hennin. — Sa santé s'affaiblit. Maux de nerfs. Il publie sa seconde édition. Ce qu'elle renferme de nouveau. 30i

150. — A M. Hennin. — Inquiétude sur son existence. Les contrefacteurs publient une édition des Etudes augmentée de leur façon. 304

151. — A M. Hennin. — Il s'acquitte avec le prince d'Olgorouki. Il se rappelle une dette de 100 livres contractée il y a vingt-quatre ans. 308

152. — A M. Hennin. — Nouvelles de Duval. Il achète une petite maison rue de la Reine-Blanche. M. Vidaud de la Tour fait vendre, au profit de la chambre syndicale, les contrefaçons des Etudes de la nature. 313

153. — A M. Hennin. — On lui conseille de faire une Encyclopédie comme Aristote et Plin. 318

154. — A M. Hennin. — Souvenirs de l'Ile-de-France. Le gouvernement fait une pension à une femme qui allait à la chasse des noirs. 3a5

155. — A M. Hennin. — Vains efforts pour obtenir une pension de la marine.

Secours de 1000 livr. Formule de ce secours. 331

Lettres 156. — A M. Hennin. — Il demande des

fleurs pour orner son jardin. 33j

167. — A M. Hennin. — Nombreuses lettres qu'on lui adresse à l'occasion de son ouvrage. Il croit devoir y répondre. Visite à l'archevêque d'Aix. Il refuse de solliciter les membres de l'assemblée du clergé.

Lettre du prince Henri de Prusse. 340

158. — A M. Hennin. — Il s'occupe à rassembler de nouveaux faits sur les courans et la théorie des marées.

Il donne aux fleurs de son jardin les noms de ses amis. 345

i5g. — A M. Hennin. — Sollicitations inutiles. 35i

i6o. — A M. Hennin. — Visite de madame de Genlis. Pension donnée par le duc d'Orléans. 353

16i. — A M. Hennin. — Assemblée des notables. 35y

CHEZ L'ADVOCAT, LIBRAIRE

DE S. A. R. LE DUC DE CHARTRES, A G PALAIS-ROYAL.

IMJJ

J.-H. BERNARDIN

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

J'ai reçu une lettre fort honnête de M. Dufresne, en date du lundi gras. Il me mandait qu'il n'avait point perdu de vue ma pension de la marine, et que sans des circonstances particulières qui l'avaient retardée, j'en jouirais maintenant, du moins

TOME III

autant qu'il était en lui ; qu'il espérait que le mois de février ne se passerait pas sans de bonnes nouvelles à ce sujet.

Plus sensible à l'honnêteté de cette lettre qu'aux espérances qu'elle me donnait, j'ai fait une réponse convenable, et je l'ai portée moi-même le lendemain mardi après midi, dans l'intention de saluer M. Dufresne qui n'était pas chez lui.

Je présume que la circonstance qui a retardé l'effet des bons offices de M. Dufresne est la banqueroute de M. de Saint-James. Quoi qu'il en soit , je n'entends plus parler de rien. Je vous prie de ne pas perdre cette affaire de vue , puisque c'est vous qui l'avez acheminée au point où elle est. Renvoyezmoi aussi les vers que M. Thérèse a faits sur mon ouvrage, car je n'en ai point de copie , et je les trouve fort bien faits , quoique je ne mérite pas les éloges qui m'y sont donnés; mais je leur trouve le mérite rare de renfermer un aperçu de tout mon ouvrage.

Vous laissez donc passer le printemps sans m'envoyer des fleurs ? Quand vous ne mettriez dans une lettre qu'un peu de graines

de pied-d'alouette que je n'ai pas , le beau bleu de cette fleur me rappellerait celui des yeux de madame Hennin,

Je sais que vous avez beaucoup d'occupations , tant par la mort de M. le comte de Vergennes que par la charge importante que vous remplissez dans rassemblée des notables ; mais aussi vous devez avoir beaucoup de personnes dont vous faites mouvoir les plumes.

J'ai regretté M. le comte de Vergennes qui aurait pu , ce me semble , faire les choses un peu mieux à mon égard ; mais je n'ai considéré à sa mort que le ministre sage et laborieux ; j'ai été étonné du grand nombre d'ennemis de sa mémoire qui se sont alors déclarés.

Vous remplissez , à mon gré , une fonction qui ne doit vous faire que des amis. Dieu bénisse le prince qui s'occupe de son peuple 7 et tous ceux qu'il a appelés à cette bonne œuvre :

Salus populi suprema lex csto .

Agréez les témoignages de l'ancienne amitié

et de la respectueuse considération, avec lesquels je suis pour la vie

,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Paris, ce 1^{er} mars 1787.

M. Robe me mande que l'Académie des Sciences a chargé un de ses membres de répondre à mes Études de la Nature. Si elle a gardé, dit-il, le silence jusqu'ici, c'est qu'elle n'a rien à répondre à Terreur de ses astronomes que j'ai mise au plus grand jour. M. Robe à ce sujet se livre à sa gaieté naturelle et se propose de lever un drapeau pour ma défense. Ainsi voilà des partisans prêts à se déclarer. Il est bien certain que mon ouvrage s'en fait un grand nombre en Angleterre, à ce qu'assure un médecin anglais appelé M. Lée.

Donnez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre santé. La mienne est passable, à un rhumatisme près sur le bras gauche, mais je trouve que le mal extérieur n'est rien auprès du mal intérieur. Je n'ai plus tant de sensibilité dans les nerfs depuis que le mal se porte au dehors.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Je reçois une lettre de M. Dufresne qui m'annonce que le ministre de la marine a refusé absolument de m'accorder la grâce qu'il sollicitait. J'ai remercié M. Dufresne des marques particulières d'intérêt dont il adoucissait la dureté de ce refus non motivé, et de m'avoir délivré d'une fausse espérance. Vous savez avec quelle répugnance je m'y étais prêté, et que ce n'était que par condescendance pour vous > bien persuadé que ma conduite,

mes services et mes études étaient bien plus propres à me faire des ennemis parmi les membres de ce corps despotique, qu'à m'obtenir des récompenses.

Je n'ai point fait de démarches auprès du nouveau ministre des affaires étrangères, et j'ignore si ma petite gratification de 500 livres subsiste toujours. Si on me Pote je suis résigné à la perte ainsi qu'aux

autres bienfaits du Roi qui n'ont point la sanction d'un brevet. J'en jouis conditionnellement, bien résolu désormais à ne pas perdre le peu de santé qui me reste , à courir après des illusions dont la poursuite vaine et inquiète a été la première origine de mes maux de nerfs.

La Providence me dédommage d'un autre côté. Le succès de mon ouvrage redouble , et je suis au moment , soit dit entre nous , d'en commencer une troisième édition. Je compte y ajouter des suppléments , quoique je n'en aie pas les fonds. Ma maison et son ameublement m'ont épuisé. De plus ma dépense annuelle avec celle de ma domestique est au moins triplée. Je ne m'inquiète plus de l'avenir, quoique je n'aie de revenu assuré que 40 livres de rentes produites par une action de j ,000 liv.

placée sur l'emprunt de 30 millions de la Ville. N'entends-je pas bien les affaires?

Quoique vous soyez dans le tourbillon des affaires générales , vous me devez au moins des nouvelles de votre santé et de celle de madame Hennin , qui m'avait promis des fleurs. Vous devez aussi me renvoyer les vers que M. Thérèse a faits sur mes Études. Je ne vous les redemande pas par vanité , mais afin de conserver ce témoignage gratuit d'amitié de la part d'un inconnu qui fait trèsbien les vers.

En voici un autre qui vient d'être publié en prose de la part d'une dame qui m'a obligé essentiellement et sans me connaître. C'est madame la marquise de Sillery , qui vient de lever un étendard contre les philosophes , et qui m'a donné une compagnie dans son régiment , je veux dire qui a fait un chapitre exprès pour parler de mon ouvrage dans celui qu'elle vient de publier, intitulé : La Religion, base du bonheur. Vous pouvez bien croire que j'ai été fort surpris des éloges qu'elle m'y donne , auxquels je ne m'attendais pas plus qu'à la pension de 800 livres qu'elle a engagé M. le duc d'Orléans à me donner. Cependant

je n'ai à ce sujet qu'une simple lettre de son chancelier, sans brevet. Songez que vous me devez de vos nouvelles , et quoique placé sur le haut d'une montagne entourée d'orages., ne dédaignez pas de jeter de temps en temps les yeux dans la vallée où vous avez toujours un ancien ami.

Je suis avec une respectueuse considération,

Paris, ce 25 mars 1787.

<.^4.^<^^<.^^^^m^<^^.^W«^<mM.^^^<^4.^^^4"H'4-
-{-

A MONSIEUR HENNIN

Paris , ce 9 juin 1787.

Monsieur et ancien ami,

Je pense que je recevrai de vos nouvelles maintenant que vous êtes débarrassé de votre Assemblée des notables. J'ai aussi divers emplois qui m'ont empêché , sinon de vous écrire, au moins de vous aller voir comme c'était mon intention. Je suis jardinier et éditeur d'une troisième édition , soit dit entre nous, pour ne pas empêcher la deuxième de s'écou-

LO CORRESPONDANCE

1er. Ces occupations, jointes à celles de mon secrétaire , d'auteur, de commissionnaire , de décorateur de ma maison , ne me laissent pas un moment à disposer de moi. Joignez-y une santé toujours incertaine, mais qui cependant se raffermît , et pour dire la vérité un grand penchant pour la philosophie de Fénelon, le quietisme, vous aurez une idée des liens et des poids qui me retiennent où je suis.

Il y aurait bien un moyen de satisfaire le désir que j'ai de vous voir : ce serait de vous attirer chez moi , vous qui êtes transporté où vous

voulez avec les jambes d'autrui; ce serait de vous engager , lorsque vous viendrez voir le superbe Jardin du Roi, à accepter un mauvais dîner chez moi ; mais pour le présent je puis vous protester que je ne puis me donner cette satisfaction, vu l'état de ma cuisine et l'incapacité de ma cuisinière dans un quartier perdu. D'ailleurs, tant que je ne vivrai que de morceaux de pain bénit , je ne peux songer à fonder ma table. Je viens de recevoir une gratification de la marine de 400 livres à titre de secours , et j'en ai remercié par écrit M. Dufresne, car j'ai tenté inutilement deux fois de le voir à Paris. Je nie doutais bien que

c'était une suite de ses sollicitations , au sujet d'une pension. Il m'a répondu fort obligeamment qu'il ne tiendrait pas à lui que le ministre ne m'accordât cette même gratification Tannée prochaine. Je vous en remercie comme étant le premier mobile de ce bon mouvement. Mais considérez que tous les bienfaits du Roi dont je jouis sont de cette nature, et qu'il n'en est aucun sur lequel je puisse compter pour Tannée prochaine ; j'en excepte cependant les 500 livres que vous m'avez fait avoir sur les affaires étrangères , qui ont un peu plus de solidité, à ce que j'espère. En attendant on a quadruplé ma capitation , parce que je me suis avisé de faire blanchir mon ermitage et de mettre aux fenêtres quelques jalousies. J'en ai écrit à M. le prévôt des marchands qui m'a répondu obligeamment , mais sans rien décider. Si vous le connaissez, je vous prie de lui en dire deux mots. J'ai aussi écrit à M. le contrôleur-général , qui m'a fait la réponse la plus honnête , suivant son caractère particulier.

Je crains d'abuser de vos occupations; donnez-moi seulement des nouvelles de votre santé

et de madame , et agréez les assurances détachement et de la considération respectueuse avec lesquelles je suis ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 13

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

Je ne crois pas que F Assemblée des notables vous ait donné plus d'occupation que les feuilles de ma troisième édition, à moi. Enfin je commence à respirer et je désirerais prendre un jour qui vous soit commode pour vous aller voir à Versailles. Faites-moi donc Tamitié de m'Vn indiquer un ou plusieurs , afin que je puisse choisir aussi.

Je désirerais , s'il était possible , que ce fût un jour où je pusse voir et remercier les per-

sonnes qui m'ont rendu quelques services , tels que M. Dufresne.

Je compte être libre vers la fin de la semaine , non pas que mon édition soit finie , il s'en faut beaucoup ; mais mon premier volume étant achevé, et le second au moment de l'être, j'ai chaque jour la moitié moms d'épreuves à corriger.

Ma santé va mieux , mais ma fortune empire. J'ai bien prévu que les bienfaits du Roi n'auraient pas de solidité. Je perds cette année 2,600 livres, c'est-à-dire à peu près ce que j'avais de meilleur : 1 ,000 livres sur les grâces accordées aux gens de lettres , qui devaient cette année m'être données en pension; 1,000 l. dont je jouissais depuis quatorze ans comme secours ; 400 livres que j'avais fait obtenir à ma sœur , et 200 livres qui m'ont été retranchées de la gratification sur le Mercure ' .

N'ai-je donc pas bien mérité de ma patrie, et n'est-il pas temps que j'aie part aux grâces du prince d'une manière solide et honorable? Les contrefaçons m'ont enlevé la meilleure

1 Bernardin de Saint-Pierre avait joui à peu près un an de la plupart de ces gratifications.

partie du bénéfice de mon livre , sans que j'aie pu en avoir justice que bien faiblement. On a saisi à Nancy quelques exemplaires de ces contrefaçons , et M. de Lamoignon en a ordonné la confiscation à mon profit , mais précédemment on en avait saisi une balle entière à Marseille , et elle y a été vendue au profit de la chambre syndicale de cette ville , c'est-à-dire au profit des contrefacteurs , injustice qui n'a peut-être pas d'exemple.

Tout doit-il être parmi nous le prix de l'intrigue ? J'ai dirigé mes veilles , mes voyages, mes services au bien de ma patrie, et parvenu à un âge où j'ai besoin de repos , je n'ai rien d'assuré pour vivre. Le peu que j'ai est incertain et exposé à la mauvaise volonté de ceux dont j'ai attaqué les systèmes, et qui assiègent toutes les avenues qui mènent à la fortune.

Je viens de recevoir une lettre d'un nouveau supérieur de l'Ile -Bouchard, qui me mande que la tête de mon malheureux frère est plus exaltée que jamais , et qu'il est prêt à se décharger de sa garde , si je ne lui obtiens pas un ordre du ministre pour le resserrer plus étroitement. Je viens de faire

16 CORRESPONDANCE

passer cette lettre à M. le baron de Breteuil , en le priant de concilier à cet égard la justice et Thumanité.

Je le prie aussi de mettre plus de stabilité dans le sort de mon frère , qui semble être aujourd'hui à la discrétion d'un gardien qui ne demande qu'à s'en décharger. Ce religieux me demande de plus que je le fasse payer de la pension de mon frère sur le trésor royal. Tout cela est bien incertain , comme vous le voyez. Si vous avez occasion d'en parler à M. le baron de Breteuil ou à M. Robinet, je vous prie de m'appuyer de votre amitié , car vous pouvez juger quel serait le sort de cet infortu-

né capable des entreprises les plus téméraires, soit publiques, soit privées, si on lui rendait la liberté , ou s'il venait à me perdre , ou que M. le baron de Breteuil quittât cette partie de son département. D'un autre côté, on ne peut sévir envers un malheureux qui n'a pas l'usage de sa raison. Je mande à M. le baron de Breteuil que sans doute il saura bien contenir une tête exaltée dans un couvent de province , lui qui a maintenu Tordre dans une ville émue par les intérêts les plus vifs au milieu des ar-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. ij

(leurs de la saison la plus propre à faire fermenter les esprits.

Je suis en attendant de vos nouvelles, avec une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

A Paris, ce ier octobre 1787.

Rue de la Reine-Blanche, près la barrière du Jardin du Roi.

TOMF. in

18 CORRESPONDANCE

*****^ ^-M"H"H*^fr*^*'^H'*<H"^fr<^ ^

A MONSIEUR HENNIN

Paris, ce 2 janvier 17Î

Je vous crois fâché contre moi. Il y a deux mois je vous écrivis pour prendre votre jour pour vous aller voir, et vous ne m'avez pas répondu. Je n^rai point à Versailles au commencement de Tannée, où il nV a

peut-être personne qui pense à moi, mais j'irai , s'il plaît à Dieu, quand mon quatrième volume sera imprimé, vous en porter un pour me rappeler

DK BERIVAKDIN DE SAINT-P1EK RE. I ()

à votre souvenir. Je suis surchargé d'écritures ; j'écris à M. Lambert et à deux personnes de ses bureaux pour réclamer ma portion des grâces du Roi , qui n'est plus maintenant à la disposition de M. Mesnard. J'écris aussi à M. Dufresne qui m'a rendu service Tannée passée à votre sollicitation. Je lui dois au moins une marqua d'attention.

La fin de ma deuxième édition ne se vend plus , il en reste plus de 60 exemplaires ; le bruit de ma troisième édition s'est répandu de tous côtés. Il est cependant bien certain qu'elle ne contient exactement que la précédente, n'ayant mis d'addition que dans mon quatrième volume. C'est là que vous verrez de nouvelles preuves de l'allongement des pôles et un ensemble avec ma Théorie des marées qui vous frappera ; le reste est moral. Je ne vous en dirai pas davantage, car la même faiblesse de vue qui vous empêche de répondre à mes lettres, ne vous permet peut-être pas de les lire. Pour moi, mon ame est en peine quand quelqu'un m'a écrit et que je ne lui ai pas répondu.

Malgré votre silence , je ne vous en suis pas moins attaché. Agréez donc les vœux que je

fais pour votre contentement et pour la prospérité de votre aimable famille.

Je suis avec un sincère attachement et une respectueuse considération,

Monsieur et ancien ami ,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

<-^4^<^4-^>^-^4-^<-^*4'4'^*«1'4'<'*«{-<'«fr**^<>'1'^-
î- <•<•<•

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami ,

Quoique vous ne répondiez plus à nies lettres, je ne peux croire que vous m'ayez oublié. Pour moi, si je ne vais pas à Versailles, c'est par des raisons de santé . et parce que j'ai attendu l'impression démon quatrième volume retardée encore pour quelques semaines. J'attends, une réponse d'Angleterre a l'occasion d'unebouteille où était renfermée une lettre ; laquelle bouteille a été jetée à la mer, dans la baie de Biscaye , repêchée sur les côtes de Norman-

l'A CORIESPO?.DAI\CE

die et rendue à son adresse en Angleterre; je veux dire la lettre. Or , ce moyen de communication nautique a été indiqué, si vous vous le rappelez, à la fin du troisième volume des Etudes de la Nature.

Pendant que la nature me fournit de nouvelles preuves sur ma théorie, la fortune vient troubler mon repos. Mon malheureux frère s'est évadé le 23 du mois dernier. On ne sait quel chemin il a pris. Jugez de mon inquiétude sur le sort d'un infortuné dont l'esprit est en désordre et qui est sans argent. J'ai envoyé la lettre du supérieur des cordeliers de l'Ile-Bouchart, qui m'a annoncé cette nouvelle dimanche dernier, à M. le baron de Breteuil, en le priant de donner des ordres pour la recherche de ce pauvre malheureux. C'est la deuxième fois qu'il s'échappe, et il y a quelques années qu'il s'évada de la maison de Saint-Venant où il avait été renfermé. J'ai prévu qu'il en serait de même cette fois , en ce que le supérieur m'écrivit , il y a quelques mois , qu'il ne répondait plus de son prisonnier, si les quartiers de sa pension n'étaient assignés enTouraine, et si on ne lui donnait toute autorité sur lui. Sur mes représentations, M. le

baron de Breteuil acquiesça aux demandes du religieux, en lui recommandant de concilier les devoirs de charité et d'humanité avec les précautions nécessaires pour qu'il pût répondre de la liberté de son prisonnier. Mais je prévois, dès ce moment , qu'il s'en débarrasserait d'une manière ou d'autre. Je vous prie instamment de recommander le sort de mon frère à M. le baron de Breteuil et à M. Robinet. Vous trouverez souvent l'occasion de les voir et de leur parler; d'ailleurs votre amitié pour moi est une puissante recommandation. Je vous prie de recevoir les assurances de la mienne, que votre silence même ne peut refroidir, ainsi que de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être ,

Monsieur et ancien ami,

Paris, ce 6 février 1788.

A MONSIEUR HENNIN

Paris, ce 29 mars 17SH

Monsieur et ancien ami ,

Je vous envoie le quatrième volume des Etudes de la Nature, que je n'ai pu faire relier non plus qu'aucun de tous ceux que j'ai donnés : 1° pour ne pas attendre des semaines entières après le relieur pour publier mon édition ; 2° parce que le relieur macule toujours le> feuilles nouvellement tirées ; 3° parce qu'il n'aurait pu faire raccorder les des-sins de la reliun

DF BKRNAKD1N DF. 8AINT-PIRRRE. 2f>

de ce quatrième volume avec ceux des trois précédéra dont il ne se souvient plus.

Je vous prie de faire parvenir à leur adresse les exemplaires du même paquet dont j'ai affranchi le port. Savais bien envie de les distribuer moi-même, mais le rôle que joue un auteur dans ces sortes de présentation est trop contraire à mon humeur. Je fuis les cérémonies, je n'ai pas renoncé pour cela au voyage de Versailles, et j'espère bien aller voir les personnes qui me conservent de la bienveillance , entre autres M. Dufresne auquel j'envoie un exemplaire de ma troisième édition qui est exactement la même que la précédente. Ce sera, s'il plaît à Dieu, sous quinze jours ou trois semaines. En attendant, j'écris à tous mes bienveillans soit à Paris , soit en province, ce qui à vue de pays est une affaire de plus de 40 lettres et de plus de 60 exemplaires tant complets qu'incomplets, c'est-à-dire d'un volume ou de quatre pour ceux à qui je n'en ai pas donné précédemment.

Vous jugez, donc bien que quelque plaisir que j'aie à m'entretenir avec vous, je suis obligé de faire la présente courte, les simples

enveloppes de mes 40 lettres étant déjà pour moi un grande occupation.

Je suis avec une amitié constante , Monsieur et ancien ami, Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Ne me répondez point que vous n'ayez, lu ou fait lire le quatrième volume, afin que je sache ce qu'en pense dans votre pays.

Je crois être entré dans vos vues en envoyant un de ces exemplaires à monseigneur Tarchevêque de Sens , et un autre à M. le contrôleur-général.

$H < m^{\wedge} > W^{\wedge} H^{\wedge} H^{\wedge} H^{\wedge} H^{\wedge} H^{\wedge} + * H H H H^{\wedge} H H - M \ll K^*$

N°iro.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ami ,

Je reçois une lettre de M. de La Roche, premier commis des finances, qui réclame fort obligeamment 100 exemplaires de mon quatrième volume pour la souscription du Roi. Vous devez vous rappeler qu'à l'époque de ma première édition, plusieurs ministres souscrivirent : si le vôtre ainsi que celui de la marine sont dans la disposition d'avoir le quatrième volume, je vous prie de me le faire savoir incessamment, car il y a déjà de ce quatrième volume que je n'ai tiré qu'à deux mille, plus de la moitié de vendu.

Je vous prie donc d'en parler à M. Dufresne pour les cent exemplaires de la marine, à votre ministre pour ses vingt, et même à M. le baron de Breteuil pour ses six, qui par parenthèse ne m'a pas répondu, ainsi que vous. Dans le cas où les ministres réclameraient la suite de mes Etudes, comme je n'ai point reçu d'avance pour la souscription du quatrième volume, je ne le livrerais qu'au prix courant, ainsi que j'aurais dû faire d'ailleurs pour ma première édition, puisque les remises ne se font qu'aux libraires et non au Roi qui, en souscrivant, voulait me donner des marques de faveur et d'aide.

Répondez-moi, je vous prie, le plutôt possible. Je conçois que vous avez une multitude d'affaires sur les bras, mais je vous réponds que les lettres et les visites que m'attirent mes Etudes, m'ôtent le temps d'étudier et surtout celui de vous aller voir. Cependant je compte y aller incessamment, et ce serait une circonstance favorable pour présenter au ministre de la marine un exemplaire de mes Etudes, et même au vôtre, que de leur rappeler la souscription de leurs prédécesseurs et le quatrième volume qui en est la suite. M. Dufresne, à cette

DE BERNAUDIN DE SAINT-PIERRE. 29

occasion, pourrait faire valoir au ministre de la marine mes anciens services pour m'en obtenir une pension.

Je laisse la chose entièrement aux soins de Notre bonne amitié, et croyez que j'ai assez d'expérience de votre caractère pour le croire inaltérable. Votre silence peut quelquefois me faire de la peine, mais il ne m'inquiète pas. agréez les assurances de mon sincère attachement et de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre, etc.

Dk Saiînt-Pierrf.

Paris , ce 16 mai 1788.

Parmi les personnes que mon ouvrage m'attire, il m'est venu des hommes très-recoinmandables, entre autres M. le comte dePylon, célèbre par ses malheurs, un Anglais de beaucoup de mérite, appelé M. Pigot, qui veut former en Amérique une école de pythagoriciens, etc.

J'ai fait une espèce de vœu de n'aller à Versailles que pour remercier et non pour demander.

A MONSIEUR HENNIN

Paris, ce 5 juin 1788.

Monsieur et ancien ami,

Voici la réponse de M. Gandolfe. La souscription du Roi, comme vous voyez, n'a pas tourné tout-à-fait à mon profit ; la même chose m'arriva la première fois , mais de mon agrément, ayant eu la simplicité de faire une remise au Roi pareille à celle qu'on fait aux libraires, ce qui est contre tout usage. Cette fois, cela m'a fait sur 70 livres une diminution

de 11 livres. Je serais fâché qu'il en fût de même de la souscription de la marine, et que les bureaux se fussent adressés à quelque libraire pour lui procurer un bénéfice à mes dépens. J'ai écrit , suivant votre

conseil , à M. le comte de la Luzerne et j'attends sa réponse. Au reste , je ne vous parle de ces bagatelles que par amour de la justice et de l'ordre, car mon intérêt , au bout du compte , y est peu lésé; le bénéfice total ne va pas à 200 francs , sur quoi la remise à mes libraires , pour la vente au public , est d'environ 20 écus, et pour que ces paiemens aient lieu , il faut autant d'écritures dans les bureaux que pour une somme considérable.

Ne perdez pas cependant de vue la souscription delà marine, d'autant que c'est une occasion de rappeler mes services au ministre de la marine , et de m'en obtenir une pension.

Je suis arrivé lundi dernier sur les sept beures et demie à Ruel, étant parti de Versailles à cinq beures du matin. J'ai fait le voyage le plus agréable du monde par des solitudes enchantées, entre autres par les bois de la Selle où il y a des peupliers qui vont aux

nues, et de vieux châtaigniers sur des coteaux du temps du déluge. Tous les oiseaux des environs s'y étaient donné rendez- vous , et j'ai cru de bonne foi distinguer au milieu de leurs concerts la voix de mon serin qui s'est échappé de sa cage il y a huit jours.

Votre itinéraire m'a parfaitement bien guidé; on m'a comblé d'amitiés à la Malmaison où j'ai trouvé une personne de votre connaissance à Genève, M. de Mondion, à peine guéri de l'opération de la cataracte. Le parc est plein de beautés naturelles dont il est redevable en partie à un petit ruisseau d'eau courante. Mais je crois que vous connaissiez cet agréable lieu avant moi. Je suis revenu le soir même coucher à Paris où madame de Verclive m'a ramené. Ainsi ces deux jours m'ont procuré une vacance pleine d'agrémens , parmi lesquels je dois compter particulièrement ceux de votre société et de vos aimables amis. Je vous prie de me rappeler à leur souvenir, et avant tout, à celui de madame votre épouse, en lui rappelant qu'elle m'a promis de venir voir mon ermitage.

Agréez les assurances de ma sincère amitié
et de la parfaite considération avec laquelle je suis pour la vie,
Monsieur et ancien ami, Votre, etc.
De Saint-Pierre.

TOME III

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Je viens de récrire à M. le comte de la Luzerne pour savoir où. je dois toucher l'argent des cent volumes de mes Etudes qu'il m'a mandé de faire remettre chez M. le marquis de Chabert , lequel est absent. J'ai profité de cette occasion pour remercier le ministre de sa lettre pleine de bienveillance , et pour lui toucher quelque chose des espérances de pension qu'on m'a long-temps données dans son département : je crois qu'un mot de votre part ferait le meilleur effet dans cette circonstance, ainsi que j'en ai fait Té-

preuve dans plusieurs affaires , encore qu'elles ne fussent pas de votre département. Dans la confiance que j'ai dans votre crédit, et surtout dans notre ancienne et bonne amitié , je requiers vos bons offices , par le conseil même de M. Mesnard, au sujet d'une lettre qui m'a été écrite par le Père Lanier, supérieur des cordeliers de file-Bouchard en Touraine. Voici de quoi il s'agit :

J'ai engagé M. Mesnard , dans son dernier voyage de Touraine, à faire parvenir au Père Lanier un exemplaire de ma troisième édition des Etudes de la Nature pour le remercier des soins qu'il prend de mon frère. J'ai prié en même temps M. Mesnard de recommander, à cette occasion, mon frère aux bons offices de ce religieux. Celui-ci , dans sa

réponse à M. Mesnard , ainsi que dans la mienne, désire d'abord que nous nous concertions pour faire parvenir, à mon frère des chemises de toile fine garnies de belle mousseline, qu'ensuite M. Mesnard lui écrive comme de la part du baron de Breteuil, qu'il n'entend pas qu'il passe l'enceinte de la maison pour aller se promener , qu'il aille prendre les bains de rivière, de peur qu'il ne s'évade; qu'il a donné

les ordres les plus précis pour le faire arrêter et le punir si cela arrivait une seconde fois, et qu'il ne veut point changer son lieu d'exil. Au reste, vous jugerez des demandes de ce religieux par sa lettre même ci-jointe.

M. Mesnard m'a dit que dans celle qu'il en a reçue, il lui parle d'envoyer à mon frère des chemises de toile de Hollande , ce qu'il juge avec raison fort peu convenable à l'état de sa fortune et fort inutile à ses besoins. Il a 230 livres pour son entretien dans un pays où tout est à moitié meilleur marché qu'ici. Si mon frère avait besoin de chemises simples et garnies à l'ordinaire, je l'en aiderais de bon cœur, mais je ne veux contribuer en rien à nourrir cet esprit de vanité qui le promène d'illusions en illusions. Je désirerais donc que M. le baron de Breteuil eût la charité de se prêter aux moyens propres à contenir l'esprit de cet infortuné dans les bornes que prescrit son gardien ; et que de plus , il enjoignit à celui-ci, en particulier, de lui mander s'il aperçoit que l'esprit de mon frère rentre dans son assiette et n'en sorte plus , afin , s'il est possible , de le faire rentrer dans la société pour laquelle ce religieux prétend qu'il est un

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 3j

homme accompli; bien entendu cependant que mon frère se trouverait disposé à se livrer à quelque occupation utile et non à vivre, sans rien faire, aux dépens de ma famille, ou de qui il appartiendrait , comme il a fait par le passé, ne voulant absolument rien faire s'il n'avait quelque état de 20 à 30,000 livres de rente. Vous jugez où une pareille disposition d'esprit peut mener un homme qui n'a pas un sou

de revenu , aucun talent , et dont la famille , comme vous le savez , ne subsiste en bonne partie que par les secours du Roi que la Providence m'a ménagés annuellement par le crédit de mes amis, et particulièrement par le vôtre.

Donnez-moi encore, à cette occasion, des marques de votre amitié accoutumée, et recevez les assurances de celle avec laquelle je suis pour la vie,

Monsieur et ami,

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Paris, ce 3 juillet 1788.

L'Année littéraire a rendu compte de mon quatrième volume.

a monsieur hennin.

Monsieur et ancien ami,

J'ai attendu le moment où mon édition in-8 avec figures de Paul et Virginie serait prête, pour vous en envoyer un exemplaire et vous renouveler tous les vœux de notre ancienne amitié. J'y ai joint un semblable exemplaire pour M. de Laroche , premier commis des finances, qui m'a rendu service, et je vous prie de le lui faire parvenir le plutôt possible. Je vous prie d'excuser la brièveté de la présente par le nombre considérable de billets el

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 3g

de lettres d'envoi que je suis obligé de faire à l'occasion de mes présens. Agréez donc mes vœux pour votre prospérité et celle de tout ce qui vous appartient. Je suis avec un sincère attachement et une respectueuse considération ,

Monsieur et ancien ami, Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Paris , ce ao janvier 1789.

Je vous prie de m'accuser réception de mes exemplaires.

4o CORRESPONDANCE

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Jetais si pressé la dernière fois que je ne pus que vous mander deux mots en vous envoyant deux exemplaires papier vélin avec figures de mon édition in-18 de Paul et Virginie, dont un pour M. de Laroche, premier commis des finances. Je n'ai point reçu de réponse à l'occasion de ces deux exemplaires que j'ai envoyés par la messagerie de Versailles à votre adresse, il y a déjà plus de huit jours. Donnez-m'en , je vous prie, des nouvelles ainsi que de celles de votre santé

DF. BKKNARDIN DK SAINT-P1ERRF.. !\

La mienne n'est pas des meilleures ; j'ai eu une fluxion sur les dents qui m'a obligé de garder la chambre cinq jours; ensuite un gros rhume sur la poitrine qui me fatigue beaucoup.

J'ai écrit et j'ai fait une visite à M. Dufresne pour lui recommander la gratification annuelle que j'ai dans le département des finances , ainsi que celle de ma sœur ; il m'a répondu que je (levais m'adresser directement à M. Necker, et qu'il était persuadé que ma demande ne souffrirait pas de difficulté. J'ai donc écrit à M. Necker une lettre polie , respectueuse, mais sans bassesse et sans flatterie. Je n'en ai point reçu de réponse. Ce silence ne m'inquiète que pour ma sœur. Pour moi, il me suffit d'avoir agi dans les circonstances les plus essentielles de ma vie, honnêtement, simplement et sans intrigue; ma conscience me dédommagera toujours de la fortune. Je joins encore à ce sentiment celui de l'estime de mes amis à la tête desquels je vous mets,

parce que vous en êtes le plus ancien , et celui qui m'avez obligé sans aucun intérêt de parti ni de renommée.

Donnez-moi donc de vos nouvelles et des

assurances que le témoignage de mon souvenir que je vous ai donné par Penvoi de Paul et Virginie avec ses jolies gravures, vous a été agréable.

Je suis avec un attachement constant et une respectueuse considération , Monsieur et ancien ami , Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Paris, ce i8 janvier 1789.

Mes respects à madame Hennin. Je suis accablé d'écritures. Je compte aller vous voir aux premiers jours du printemps, qui sera, je crois, précoce cette année.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Les gratifications annuelles dont je jouissais, ainsi que ma sœur, viennent d'être changées en pensions de 40° livres et de 1,200 livres, sans retenue, sur le trésor royal. Elles sont motivées sur mes anciens services d'ingénieur de la marine. M. Dufresne , votre ami, vient de m'en expédier les brevets avec tout le zèle et la bonne grâce avec lesquels il a cherché, conjointement avec vous, à m'obtenir ces bienfaits de la marine même. A cette

occasion , il me parla de vous il y a deux mois comme un homme qui vous est sincèrement attaché; cependant il ne voulut jamais convenir que dans cette circonstance il m'eût servi en rien , mais me protesta que M. Necker avait agi de son propre mouvement. JPirai voir M. Dufresne ces jours-ci pour le remercier au moins de la manière honnête

dont il m'a expédié les brevets de mes pensions, en y joignant un bon de 1,600 livres sur le trésor royal pour Tannée écoulée, la pension de ma sœur et la mienne commençant au 1er mars de cette année, et tout cela sans aucune démarche ni sollicitation de ma part.

Je compte vous aller voir au commencement de mai, pour jouir du renouvellement de Tannée , de notre ancienne amitié et de la constitution de la France qu'on attend des états-généraux. Après ces magnifiques et touchans spectacles, je m'en retournerai à pied par les bois solitaires de la Selle : c'est un paysage digne du Poussin. La Providence m'a ménagé partout des amis, de manière que je pourrais aller jusqu'à Londres sans rire obligé de m'arrêter dans une auberge.

En attendant que je puisse \ou> embrasser,

donnez-moi quelques nouvelles de votre santé. Je ne doute pas que vous ne soyez surchargé d'^critures , mais je vous prie de croire que j'^n suis pareillement accablé et que je n'^i pas d'^ides.

Agréez les assurances du sincère attachement avec lequel je suis pour la vie, Monsieur et ancien ami , Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Paris , ce 17 avril 1789.

A MONSIEUR HENNIN

Monsieur et ancien ami,

Je n'ai que le temps de me rappeler à votre souvenir, au milieu des nombreux envois que je suis obligé de faire des Vœux d'un Solitaire. Vous me ferez le plaisir de me mander l'effet qu'ils auront produit sur vous et sur les membres de l'assemblée qui auront le loisir de s'en occuper. Vous me donnerez en même temps des nouvelles de votre santé. J'aurais été en chercher moi-même , si la mienne qui n'est pas trop bonne, et mes écritures en tout

genre ne m'en eussent empêché. Au milieu des calamités publiques , j'en ai éprouvé de particulières. Mon frère infortuné, dans un accès de démence , la nuit du 23 août, s'est coupé la main avec un rasoir; on Fa trouvé le matin baigné dans son sang et sa main gauche était sur la table. Il s'était déterminé à cette affreuse mutilation , pour laisser à madame la princesse d'Orléans dont il est épris , un témoignage de son amour, et il était résolu d'ailleurs de ne pas survivre à la prise de la Bastille.

Son gardien m'a mandé qu'il était hors de danger. Je lui ai envoyé quelques secours pour subvenir aux fantaisies innocentes de son pensionnaire que je recommande à la pitié du ciel et des hommes.

Recevez les témoignages de notre ancienne amitié et les assurances de la parfaite considération avec laquelle je suis constamment.

Votre, etc.

De Saint-Pierre.

Paris, ce 20 septembre 1789.

LETTRE A MON FRERE

Je vais essayer, mon frère, s'il n'est possible, de vous donner des conseils qui vous plaisent et des consolations' qui ne vous affligent pas. Je remonterai à la source de vos maux.

Dans votre passage de Charlestown à Saint- Domingue, pour échapper aux corsaires anglais qui infestaient les mers de la Floride . vous avez fait une lettre adressée au gouverneur delà Jamaïque, où vous lui proposiez de livrer au roi d1 Angleterre la Géorgie au service de laquelle vous étiez. Cette ruse hardie, digne

1 Cette lettre fut envoyée à Dutailly pendant sa détention à la Bastille.

tome m

^O COKIIESPONDANCE

de l'ancien Ulysse, vous a servi à échapper à un corsaire de Tortone et aux prisons cruelles de Saint-Augustin ; mais par un échange fatal elle vous a fait tomber dans les mains du gouverneur de Saint-Domingue et dans les prisons de la Bastille.

Il est triste , sans doute , d'être enveloppé dans le même filet dont on a lié son ennemi et d'être puni par sa patrie d'un moyen imaginé pour se conserver à ses alliés; mais vous devez vous tranquilliser par le témoignage de votre conscience et par votre confiance dans la sagacité et l'équité du ministre de la marine. Quoique les preuves positives de l'innocence de votre stratagème soient maintenant hors de votre portée, il sort du fond de votre accusation même des preuves négatives si lumineuses qu'elles éclaireront tôt ou tard l'esprit impartial de votre juge. Telles sont celles d'être accusé d'une grande conjuration sans qu'on vous oppose aucun conjuré; qu'un gouverneur éloigné vous accuse d'en être l'agent, tandis que les Américains , que la chose intéresse , gardent le silence; que ce soit un Anglais qui vous ait dénoncé à votre patrie, et, ce qui passe enfin toute croyance, quecet Anglais, cet

officier de la marine royale anglaise, vous ail accusé auprès d'un gouverneur français d'avoir formé un projet utile à l'Angleterre. Sa seule dénonciation vous justifie , et prouve, comme vous l'avez dit, que vous lui aviez communiqué ce projet simulé, en le priant d'y joindre une lettre d'amitié, comme un moyen d'échapper aux corsaires de sa nation, sans réfléchir que cet Anglais , prisonnier de guerre lui-même

parmi nous , devait être au désespoir d'avoir succombé aux armes de la nôtre.

Le jour viendra où votre innocence et vos malheurs feront impression. Ne vous chagrinez donc point de la perte momentanée de votre état. La bonté et la puissance du Roi sauront bien vous en dédommager quand il en sera temps. Songez que si vous n'étiez pas à la Bastille vous seriez dans les prisons de Saint-Augustin. Quelle différence de leur traitement barbare, à l'aisance de celle où vous vivez, aux attentions bienfaisantes des officiers qui y commandent et enfin à l'équité des ministres du Roi! Songez que vous êtes dans un lieu où vous avez la liberté d'écrire, de recevoir des visites, de dire vos raisons , de

détruire les objections faites contre votre devoir et contre votre honneur. Vos maux ne vous attaquent que de front et en plein jour. Il en est de plus dangereux dont la prospérité même ne vous défendrait pas. Ce ne sont pas les accusés au Conseil-d'État du Roi qui sont à plaindre, mais ceux dont la calomnie instruit secrètement le procès et quelle juge sans tribunal. Supportez donc vos maux avec patience, mon frère; qui ne sait pas souffrir ne sait pas vivre.

En attendant qu'on vous rende justice, occupez-vous. Le travail est un don du ciel, il bannit l'inquiétude, fixe nos idées et apporte toujours à sa suite quelques heureux fruits. Tout est bon pour s'occuper , consultez seulement votre inclination; on fait toujours bien ce qu'on fait avec plaisir. Amusez- vous à réformer votre écriture, à vous rappeler le latin , ou à apprendre quelque langue étrangère. Cultivez le dessin. J'ai vu autrefois de vous une carte joliment dessinée. Ces exercices pourront un jour vous être utiles. Les petits talens servent plus à la fortune que les grandes vertus.

Si vous voulez les étendre à votre patrie,

représentez sur le papier ces grands mornes de Saint-Domingue hérissés de pitons , entrecoupés d'affreuses ravines j ces marais où

croissent des roseaux grands comme des arbres , ces paysages américains inconnus à nos artistes; amusez-vous à les fortifier et à les défendre avec peu de monde. Faites un roman militaire, ceux de la morale ont quelquefois servi à réformer de grandes sociétés.

Si le crayon se refuse à votre imagination , prenez la plume ; le tableau présenté à l'aîne est encore supérieur à celui qui ne parle qu'aux yeux. On admirera toujours les vivantes et immortelles peintures d'Homère et de Virgile. Dans le lieu où vous êtes, Voltaire fit une partie de la Henriade.

Ce n'est pas que je vous conseille de faire des vers si vous n'en avez pas le talent. Pour bien user de sa force , il faut connaître sa faiblesse. Il suffit de rendre la nature en prose pour être sûr de plaire. Voyez comme Xénophon intéresse quand il décrit son passage à travers les âpres montagnes des Caduziens couvertes de neiges; combattant nuit et jour contre leurs barbares habitans , manquant de \ ivres et poursuivi par les Perses.

r>4 CORRESPONDANCE

Vous avez vu de plus beaux pays que Xénophon. Décrivez -nous ces lieux qui semblaient destinés au bonheur, ces îles fortunées des Antilles où il n'y a point d'hiver, où les vergers donnent des fruits sans êtres greffés , où la nature a suspendu aux arbres tout ce qui est nécessaire à la vie humaine, des vases de toute espèce sur le callebassier, des cordages dans les lianes du pays, sur quelquesunes de ces lianes des fontaines végétales placées sur les plateaux des montagnes arides, une laine plus fine que celle des brebis sur le cotonnier, du lait et du beurre dans le coco, un pain prêt à cuire dans la patate, un sucre plus doux que le miel dans la moelle d'un roseau. Faites-nous admirer ces convenances ravissantes , et ces dédommagemens de Fauteur de la nature accordés aux pays chauds, où les troupeaux sont sans toison et presque sans lait, où les herbes des prés offrent peu de fleurs à l'abeille et où les moissons sont exposées aux ouragans.

L'homme semblait devoir vivre dans l'innocence dans un pays où la nature lui avait donné tous ses besoins sans l'obliger de faire tort à aucun animal; cependant les malheur'

DL. BL-KiNARDIN DF SA1NT-PIKRKK. 55

de L'humanité y sont à leur comble. Si vous vous sentez la vertueuse indignation d'un Juvénal , peignez-nous le sort affreux des nègres dont l'esclavage renferme tous les maux , et Podieuse licence des blancs dont l'oisiveté produit tous les vices.

Ou plutôt représentez-nous les laborieuses la milles de nos pauvres paysans chassées de toutes les terres parles grands propriétaires, transplantées dans ces îles si fécondes , élevant d'un travail facile leurs nombreux enfans , étendant la puissance française dans ces terres presque désertes et faisant retentir le nom de Louis sur les rivages de ce vaste Archipel, comme il retentira un jour dans les montagnes de la Franche-Comté.

Charmez l'ennui de votre prison par ces douces images. Ce sont des illusions , mais si vous étiez libre et riche, vous seriez force d'en appeler à votre secours de moins patriotiques. L'opulence ne promène ses regards que sur des vues de la Grèce et de l'Italie , suides tableaux de leurs grands hommes et des divinites de leurs fables, sur des bustes de leurs philosophes qu'elle repousserait d'elle, peut-être, s'ils étaient vivans. Si quelquefois elle vient

dans les villages chercher le bonheur qui la fuit, souvent c'est pour en corrompre l'innocence et présenter d'une main coupable des diamans au vice et des roses à l'indigente vertu.

Il vous sera sublime de servir votre patrie au moment où elle vous punit. Au moins, le souvenir de la nature adoucira vos maux. C'est la plus douce et la plus invariable des théologies; tout nous appelle à Dieu, mon frère, le plaisir, la douleur, la liberté, la prison, la science et l'incertitude; on n'a point à balancer, ou la prospérité nous y invite ou

l'adversité nous y force ; c'est lui seul qui peut vous tirer du précipice où vous êtes tombé , c'est lui qui éclaire et touche le cœur des rois. Infortuné Joseph! quelle serait votre force, si vous aviez porté dans les fers la conscience du Joseph hébreu *! Comme lui, vous êtes en prison pour vous être attiré la haine d'un gouverneur, mais il en fut opprimé pour avoir repoussé sa femme et vous pour vous être approché de sa maîtresse. Ah! s'il n'était permis qu'aux âmes pures de s'adresser au sage su-

1 Le nom de baptême de Dutailly était Joseph

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. IJJ

prême , oserais-je moi-même prier pour vous ! oserais-je vous parler de lui ! mais nos erreurs doivent ranimer notre confiance. Quelque pouvoir qu'aient sur sa justice les larmes de l'innocence, sa bonté leur préfère encore le repentir du coupable.

De Saint-Pierre.

CE QUI S'EST PASSÉ DEPUIS MON DÉPART DE VARSOVIE

J'avais appris en arrivant à Varsovie que le prince Radziwil tenait la campagne avec sept ou huit mille hommes de troupes, qu'il avait à la tête de son pays deux forteresses , Niesvitz et Sluczk, remplies de munitions de guerre, quatre cents pièces de canon, etc. Je formai le projet d'aller lui offrir mes services , et je m'ouvris là-dessus à S. E. M. l'ambassadeur de Vienne, et à M. Hennin, résident de France, qui approuvèrent fort ma résolution. Je devais revenir sur mes pas, si le Prince n'avait pas les moyens de soutenir une guerre défensive, ou s'il ne dirigeait pas ses vues de ce côté-là.

Ce fut le 25 juin que je partis. Je passai le matin chez M. Michcelis , major des hullans saxons, qui devait m' accompagner. Je le trou-

61 CORRESPONDANCE

vai fort irrésolu. Je le pressai par toutes sorte* de raisons dont la plupart étaient bien frivoles. Il me souvient de lui avoir dit que les Russes regardaient la phiie comme le signe d'un voyage heureux, et il pleuvait alors. Enfin je lui dis tout ce que .l'envie de partir me suggérait, car une bagatelle détermine souvent un homme qui balance.

Sur les dix heures du matin, nos équipages se mirent en marche, et sur les cinq heures du soir nous passâmes la Vistule. A deux portées de fusil de là, une calèche nous attendait. Elle était attelée de quatre mauvais chevaux, et nous avions trois milles à faire dans des sables. Cependant j'étais tranquille, on nous avait assuré que les chemins étaient libres , que nous serions accompagnés partout des gens du prince , qu'un guide nous devancerait à toutes les stations, que toutes les précautions étaient prises pour notre sûreté et notre commodité.

La nuit vint , et nous vîmes une chaise nous devancer rapidement. Il y avait dans cette voiture qui allait si bon train, la femme de M. le commissaire des terres du prince Radzivvil. Elle nous cria, en passant, qu'elle al-

lait toul fa i re préparer pour nous bien recevoir.

La bonne dame en eut tout le temps , car il était huit heures et nous n'arrivâmes qu'à minuit. En entrant dans la maison du commissaire , nous vîmes évidemment qu'on avait fait des préparatifs. Toutes les fenêtres étaient ouvertes, on voyait plusieurs lumières aller et venir comme de gens empressés. Le maître du logis nous dit que les chevaux ne seraient prêts que vers le matin, et qu'il nous avait fait préparer le corps-de-logis voisin pour y reposer plus tranquillement.

Nos équipages étaient arrivés sur les six heures du soir. Nous les fîmes descendre dans l'appartement où nous nous trouvions. Nous mîmes sur la table nos provisions de bouche et de guerre; elles consistaient en six pistolets et deux sabres , six bouteilles de vin de Hongrie dont M. Hennin m'avait fait présent, du vin de France, etc.

Nous nous mîmes à table. J'étais assis le visage tourné vers la porte , Michœlis dans le sens contraire. A peine nous commencions à manger, que tout-à-coup la porte s'ouvrit, cinq ou six hommes armés de sabres et de pis-

tolets à la ceinture se précipitèrent dans la chambre, et nous entendîmes la voix de plusieurs autres qui s'efforçaient d'entrer. A ce tumulte je me levai, et prenant sans affectation mes pistolets, je les contins assez à propos pour donner le temps à Michœlis de se lever. La taille et les moustaches de Michœlis , un peu de vin de Hongrie que j'avais bu et qui me donnait un air plus méchant que je ne l'ai naturellement, et sans doute une belle paire de pistolets que je tenais dans mes mains, toul cela leur en imposa tellement, que ces gens si échauffés s'arrêtèrent tout court, nous firent une profonde inclination et se retirèrent sans dire mot.

Je dis à Michœlis: Barricadons les fenêtres et les portes , car nous allons être attaqués. Je voulus fermer une croisée , mais on avait déjà porté les précautions jusqu'à l'enlever tout entière. Nous la finies remettre en sa place par le commissaire, et je soupçonnai dès ce moment que nous étions trahis ; nous en fûmes bientôt convaincus.

Toutes les précautions prises pour la défense, nous nous remîmes à table. Cependant les hullans murmuraient sous nos fenêtres .

DE BERNARDIN DE SAINT-PJERRE. 65

le commissaire entra pour nous dire qu'As voulaient mettre le feu à la maison. Nous répondîmes : S'ils approchent nous tirerons sur eux. A ces mots , la dame du logis vint nous prier d'aller coucher dans la mai-

son voisine, parce que le bruit que nous allions faire ferait pleurer ses petits enfans. Cette maison était un eorps-de-logis isolé à l'entrée du bois, et occupé par les ennemis. Elle ajouta que ces hullans étaient des gentilshommes de la garde du prince Katorinsky, qu'ils nous attendaient dans le village depuis une heure après midi.

Il était clair que le commissaire aurait pu nous faire savoir leur arrivée, et qu'il s'entendait avec eux, puisqu'il ne l'avait pas fait. Ainsi, nous nous hâtâmes de brûler nos papiers ; nous envoyâmes demander trois fois au commissaire la lettre que nous venions de lui remettre. Il répondit qu'il l'avait brûlée, ce qui était faux.

Avant de nous reposer, je jugeai à propos de faire une patrouille. Je fis le tour de la maison , et ayant vu de la lumière clans une chambre voisine de la nôtre, j'aperçus à travers la porte sept ou huit hullans qui se pré-

TOMF III. 5

paraient à y passer la nuit. Pendant ce temps, j'entendis une voix qui me dit en latin de prendre garde à moi, parce qu'on voulait m'arrêter. Je répondis : Il n'y a rien à craindre. L'obscurité était si grande, que je ne pus distinguer le donneur d'avis. Je rentrai et fis part de ce que j'avais vu à Michœlis, qui conclut ainsi que moi que c'était une autre preuve de trahison , puisque le maître de la maison nous avait caché leur voisinage.

Je proposai à Michœlis de tomber sur nos gardes pendant la nuit , et de continuer notre route. Mais il me fit sentir l'inutilité d'une pareille sortie, puisque nous n'avions ni chevaux ni guides pour aller plus loin , et que nous étions trahis par les gens même du Prince. Nous nous jetâmes sur des matelas, avec nos armes, à portée pour n'être pas surpris. Le reste de la nuit se passa tranquillement.

Lorsque le jour fut venu , dix hullans commandés par un lieutenant vinrent poliment à la porte nous dire qu'ils avaient des ordres de ne

laisser passer personne sans passe-port; que si nous n'en avions pas, nous devions retourner pour en prendre , parce que

DE BERNARDIN DE SAINT-PIER K E. 6j

nous ne pouvions aller plus loin sans inconvénient; qu'il y avait trois cents housards dans un village voisin, et que plus haut nous tombions au milieu des Russes qui marchaient sur Biala. Cela était vrai.

Nous résolûmes donc de retourner à Varsovie. Les hullans montèrent à cheval en nous accompagnant sans affectation. Après six heures de marche , nous arrivâmes sur le bord de la Vistule. On fit préparer les bacs pour le passage de nos voitures. Pendant ce temps, nous convînmes de dire au prince Katorinsky que nous avions voulu aller en campagne pour y jouir de la belle saison , car nous pensions bien que le Prince serait curieux de nous voir.

En effet, il avait déjà envoyé le capitaine de sa garde pour nous prier de dîner chez lui ; quand nous eûmes abordé au rivage, nous vîmes un grand nombre d'hommes qui nous regardaient avec curiosité. Nous arrivâmes chez le prince; tout le monde était aux fenêtres. On nous fit monter par une aile du château.

Nous nous trouvâmes dans une salle remplie d'officiers et de soldats de toutes les couleurs. On apporta nos effets qui furent visités avec la

plus grande exactitude. Nos habits le furent aussi. La visite faite, un officier vint nous prier de lui remettre nos épées, ce qu'il fallut faire. On entra de cette salle dans une autre plus grande; ce fut là où je passai. Cette chambre était trop bien éclairée et trop propre pour une prison; mais son énorme voûte , ses fenêtres grillées et sa porte de fer, ne lui donnaient pas Pair d'un appartement. On me dit que c'était la salle du trésor. On posa dans ma chambre une sentinelle, la baïonnette au bout du fusil , avec un bas-officier armé du pistolet et du sabre. On prit

avec Michcelis la même précaution , et on mit encore deux factionnaires à la première porte.

Jetais si en colère de tout cela , que je me plaignis hautement d'être arrêté contre le droit des gens et gardé avec une sévérité sans exemple. On me répondit que citaient des précautions nécessaires dans un temps de trouble, qu'au reste rien ne nous manquerait.

Quelque temps après, on m'apporta mon souper. Il consistait en une petite fiole de vin de Bourgogne et trois plats. Je ne voulus rien prendre.

Lelendemain, sur les dix heures, un officier

DE BERNARDIN DE SAIINT-PIKRRE. 69

\int nie dire que le Prince voulait me parler. Je descendis avec cet officier dans un petit appartement où étaient une table, trois chaises, et M. l'auditeur prenant un air grave, m'adressa ainsi la parole :

« Monsieur, l'affaire dans laquelle vous êtes » impliqué est d'une si grande importance, » qu'il est facile de voir que vous avez été mal » conseillé; nous espérons donc que vous di- » rez la vérité , puisque nous avons pour vous » un bon traitement. Ainsi, Monsieur, pour- » quoi avez-vous quitté le service de France?

« — Pour des raisons qui me sontparticu- » lières. Je ne dois pas répondre là-dessus.

« — Nous sommes envoyés par Son Altesse » pour vous entendre sur tout.

« — Je suis capitaine , et puisqu'on m'inter- » roge , il devrait y avoir au moins un major » présent. Mais je vous satisferai en deux » mots. J'ai été à la campagne pour prendre * l'air ; on m'a arrêté sur une terre amie; on » me retient ici contre le droit des gens ; » dites au

Prince qui vous a envoyé que j'at- » tends de sa justice qu'on répare l'éclat que)> cette affaire a fait. »

Il écrivit : Je prétends satisfaction du Prince

pour m'avoir fait arrêter contre le droit de*

gens.

« M. Michœlis a avoué que vous alliez troup ver le prince Radziwil ; il Fa même signé ; » voyez ce papier; c'est son écriture. »

En effet il Pavait écrit. Je pensai que ce papier pouvait être de leur invention. Je répondis : « Je ne sais point les intentions de)) M. Michœlis , mais il m'a voulu livrer au » Prince à mon insu ; je demande satisfaction » contre lui.

)> — Il est encore convenable de dire où » vous avez reçu le quartier ; avez-vous été)> recommandé à quelqu'un ?

« — J'ai logé près de la porte de Cracovie ; » je n'ai été recommandé à personne , parce)> que j'ai l'honneur d'être connu de M. l'am- » bas- sateur de Vienne. »

Il écrivit : Je n'ai point été recommande , car je suis assez connu.

a On a trouvé dans vos papiers une adresse » à M. le comte de Mercy.

« — C'est une lettre que je lui écrivais de » Kœnigsberg, pour le prévenir de mon arri- » vée; mais réfléchissant que j'arriverais » avant la poste , j'ai brûlé la lettre, et l'Yn-

1)1 BKKNAKDJDN DL. SAINT— PIERRB. 7 i

h veloppe est restée par hasard clans mon » porte-feuille.

« — Qui vous a recommandé à M. Alouais,)> à M. Michœlis , et qui vous a présenté à eux ? » car on ne va pas chez les gens sans être » pré-

senté par quelqu'un.

)• — Personne ne m'a présenté à eux, j'ai » fait leur connaissance au Jardin du Roi.

» — Cela est singulier !

)> — Cela est tout simple. Il est bien na- » turel que dans un pays étranger, des étran- » gers se rassemblent.

» — On dit que Michœlis a brûlé des lettres.

» — C'était du papier, afin de parfumer la ■>» chambre où on sentait une mauvaise odeur.

» — Où avez-vous mis vos effets en partant » de Cracovie ?

» — Chez un ami.

)) — Où demeure cet ami?

» — Je ne suis pas obligé de le dire. »

Puis par réflexion :

« Chez M. le résident de France; ajoutez » que je ne l'ai pas dit d'abord, parce que » j'ai cru inutile de répondre à une question » indifférente.

» — On vous a engagé , Monsieur, dans une

» bien mauvaise affaire , et cela à cause de » votre jeunesse.

» — Allez , Monsieur , je ne suis point d'un n âge à être séduit. Je sais ce que je fais; » mais vous, Messieurs, vous agissez avec » moi sans aucune forme de justice , car fût-il » vrai que j'eusse voulu aller trouver le prince » Radziwil , vous ne pouvez que m'en empê- » cher , et vous me détenez ici dans une mai- » son particulière , comme si j'étais l'esclave » de votre Prince. »

L'autre officier prit la parole et me dit : « Vous pouvez compter, Monsieur, que si vous n'êtes point mêlé dans cette affaire , elle tournera à votre avantage. Nous allons rendre compte de tout ceci au Prince; ayez un peu de patience , et demandez tout ce que vous voudrez. »

Je remontai chez moi. Sur les cinq heures du soir ma porte s'ouvrit. Les deux officiers qui m'avaient interrogé entrèrent avec M. Michœlis. Je crus que j'allais sortir et que tout était fini. Ils nous dirent : « Vos dépositions ne sont pas semblables. M. Michœlis a avoué que vous alliez ensemble trouver le prince Radziwil.)) Je me tournai vers Michœlis: « Avez-vous ^

dit cela , Monsieur? n II se troubla , et me dit : « Cela est vrai. — Puisque vous Pavez dit , ajoutai-je , j'en tombe d'accord. Oui , Messieurs , j'allais trouver ce Prince. Si je l'ai nié, c'est que je l'avais promis à M. Michœlis , que je craignais de lui faire tort , et après lui en avoir donné ma parole , rien n'eût été capable de me la faire rompre. »

L'un de ces officiers me dit : « Eh ! Monsieur, puisque ce n'était que cela, il n'en fallait pas faire mystère; il est naturel qu'un officier cherche du service. »

Ils sortirent après avoir posé de nouvelles sentinelles, et défendu qu'on nous laissât parler. Cependant je m'adressai à Michœlis, à travers la porte, lime dit: «Nous avons été trahis. Ils ont été chez moi , ont ouvert mes malles où ils ont trouvé un malheureux billet signé de M. Alouais. Il y avait, entre autres articles, que nous devons dire au Prince d'accorder la liberté à chacun de ses paysans qui lui apporterait un Russe mort ou vif. » Je lui répondis : « Vous nous avez mis dans de beaux draps ; gare la Sibérie ! »

Deux ou trois jours se passèrent sans avoir de nouvelles. Un matin , l'auditeur entra dans

ma chambre pour me dire que nos dépositions s'étant trouvées contraires , on était fort éloigné de me rendre la liberté; que je devais

même me préparer à aller dans une prison plus rigoureuse.

Je lui répondis : « Je suis tout prêt. Mais songez qu'il y a des Polonais à Paris. »

Je vins à réfléchir , lorsque cet officier fut sorti , que cette affaire pouvait devenir de la plus grande conséquence par les commissions dont Michoelis s'était chargé ; que les Russes étant tout-puissans à Varsovie , ils pouvaient nous traiter en prisonniers d'Etat, et nous envoyer à Pétersbourg, où Ton me ferait un crime devoir embrassé le parti d'un ennemi de l'Empire, lorsque je sortais à peine du service de Russie.

Je demandai à écrire au prince Katorinsky. On m'apporta de l'encre et des plumes. L'auditeur resta présent pendant que j'écrivais, de sorte qu'il fallut écrire sous ses yeux, et sans brouillon, une lettre qui devait être fort circonspecte.

La voici telle que je me la suis rappelée huit jours après. Je me suis assujetti même aux négligences où m'emportait ma position.

<(Monseigneur,

» Je prends la liberté de représenter à Votre Altesse que je suis détenu aux arrêts depuis trois jours. J'ai imaginé qu'il fallait qu'il y eût quelque motif extrêmement grave pour que ma détention eût été si longue; mais j'ai été bien plus surpris lorsqu'on m'a annoncé ce matin que je devais m'attendre à une prison beaucoup plus rigoureuse.

» Ce n'est ni la crainte, ni l'ennui de ma détention qui m'ont mis la plume à la main. Plus ma prison serait longue, plus elle me ferait honneur. Ce qui afflige d'abord l'innocence tourne ensuite à sa gloire. En écrivant à Votre Altesse, je n'ai d'autre intention que de rempêcher de s'écarter pour la première fois des sentimens d'équité et de bienveillance qu'elle porte aux étrangers, surtout à ceux de ma nation. Je ferai donc passer rapidement sous les yeux de Votre Altesse les événe-

mens de ma vie. Les témoignages d'une bonne conduite passée servent de caution pour la présente.

» Je suis cadet d'une bonne maison de Normandie. Je pris le parti du génie, comme le

chemin le plus court pour aller à la fortune. J'ai fait ma première campagne en Allemagne , dans l'état-major de l'armée , sous les ordres de M. le comte de Saint - Germain , ensuite dans Farinée de M. de Broglie. C'était en 1760.

» L'année suivante, je fus envoyé à Malte par la cour. L'île était menacée d'une invasion de la part des Turcs. A notre arrivée à Malte , nous trouvâmes tout pacifié. Je revins à Versailles où je me brouillai dans les bureaux, parce qu'on ne m'avait pas tenu ce qu'on m'avait promis. Je partis de Paris dans l'intention d'aller en Portugal où les ingénieurs étaient rares et nécessaires, car la guerre venait de s'allumer avec l'Espagne. Pour aller en Portugal , je vins en Hollande ; là , je reçus une lettre du chevalier de Chazot, commandant de Lubeck, qui m'invitait à le venir joindre. Les Russes et les Danois, se rassemblant dans le Holstein , se préparaient à faire de sa ville le centre de la guerre. Je volai au secours de mon compatriote. A peine étais-je arrivé que la paix se fit, par la révolution de Pierre III; c'était en 1762. Je résolus d'aller en Russie où j'avais beaucoup de recomman-

DE BERNARDIN DE TIENNE. 77

dations. J'entrais à peine au service, que la paix générale arriva.

» Ennuyé de voir la paix me suivre partout, je demandai mon congé y sachant bien que la sagesse du gouvernement présent maintiendrait long-temps l'Etat tranquille et sans guerre.

» Je résolus de retourner en France et d'y présenter quelques projets analogues à mes études, et, comme j'avais l'honneur d'être connu

de M. le comte de Mercy, qui m'avait promis des lettres de recommandation pour Vienne, je vins à Varsovie.

» Je puis prouver ce que je viens d'avancer jusqu'ici à Votre Altesse , par des lettres et des certificats de personnes de la première considération. Le reste de ma conduite ne sera pas plus difficile à éclaircir.

» J'arrivai à Varsovie avec un père récollet que j'avais rencontré à Mémel. Le juif qui conduisait la poste nous laissa dans le plus grand embarras sur le bord de la Vistule. Il était nuit ; nous priâmes un étranger qui parlait français de nous conduire à l'hôtel de M. le comte de Mercy, où nous passâmes la nuit. Le lendemain on m'indiqua un loge-

ment vis-à-vis l'hôtel du Grand-Maréchal.

» Pendant mon séjour à Varsovie , j'ai mangé chez Son Excellence monseigneur l'ambassadeur de Vienne , qui m'a offert sa table ; j'ai été chez la princesse Sangousca invité à souper deux fois, et à dîner chez la princesse M. . . . J'ai mangé plusieurs fois chez M. Hennin , résident de France. J'attendais une occasion de partir pour Vienne, lorsque j'appris que le prince Radziwil était occupé à défendre deux places , Niesvitz et Sluczk. Je résolus de de l'aller joindre pour me faire honneur.

» Votre Altesse n'ignore pas qu'il est facile à un officier de se distinguer, parce qu'il se présente des occasions lorsqu'il est en détachement ; mais il n'en est pas de même d'un officier du génie; si la fortune ne lui présente un moment favorable, il lui est bien difficile de mériter assez de confiance pour qu'un prince se repose sur lui de la défense d'une place.

» Je m'adressai à M. Alouais . avec lequel j'avais lie/ connaissance. Je ne sais si ce fut au jardin de la Cour, ou dans quelque maison particulière. M. Alouais me répondit que je prenais un parti désespéré , que le prince

Radzn* il était sur le point d'être écrasé ; que (Tailleurs il ne se mêlait point de cela ; que cependant il me ferait faire connaissance avec un officier qui connaissait le pays mieux que lui. Cet officier était M. Michoelis.

» Je ne demandai pour ce voyage ni grade ni récompense ; j'allais, comme volontaire , à mes dépens. J'eus beaucoup de peine à engager M. Michoelis à m'accompagner ; mais il se détermina, à force de prières, à se charger de ce qui était nécessaire pour le voyage. J'ai dit à Votre Altesse le principal ; s'il manque quelques circonstances, je les dirai avec la même sincérité.

m J'ajouterai quelque chose de plus : j'ai compté par cette démarche me faire honneur dans l'esprit de Votre Altesse et de Son Excellence monseigneur le comte Pogniatoski. Il m'eût été facile d'imiter tant d'officiers qui se mettent à l'ombre delà fortune, lorsqu'elle est favorable ; mais j'ai pensé que vous auriez bonne opinion d'un homme qui renonçait volontairement aux douceurs de la société pour suivre un prince dont il n'avait jamais ouï parler, et qui embrassait son parti par h\ seule raison qu'il était malheureux. D'ailleurs,

mes services ne pouvaient convenir qu'à ce Prince. Le génie est Fart d'opposer l'adresse à la force; ceux qui lui font la guerre n'en ont pas besoin.

» Je suis donc parti dans l'intention de mériter l'estime de Votre Altesse , intention fondée sur les louanges bien peu suspectes de M. Henin , qui m'a assuré que , sans les circonstances du départ de M. l'Ambassadeur, la première maison où il m'aurait présenté eût été celle de Votre Altesse qui avait toujours eu beaucoup d'amitié pour lui. jusqu'à lui témoigner qu'elle serait très-fâchée de le voir retourner en France.

» Je n'en dirai pas davantage, de peur d'avoir Pair de flatter : cette lettre que j'écris en courant n'a été ni méditée , ni réfléchie. Il me reste à prier Votre Altesse demefairesavoir comment je dois me considérer

ici. Comme prisonnier de guerre? Il est partout d'usage de renvoyer les officiers sur leur parole. D'ailleurs, je n'ai point été pris avec les ennemis, ni commettant aucune hostilité. On me fait un grief d'avoir soutenu les premiers jours que j'allais en campagne. Je l'ai dit, cela est vrai, i° parce que je ne voulais pas faire tort à M. Michœlis

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 81

que j'a vais engagé à m'accompagner ; 2° parce qu'aucune loi n'oblige un homme d'être son accusateur dans sa propre cause.

» On me traite ici avec honnêteté, mais la liberté est le premier des biens, puisque, entre autres avantages, il me procurerait l'honneur d'assurer Votre Altesse du respect, etc. »

On m'apporta le lendemain pour réponse, que je devais avoir un peu de patience. C'était le quatrième jour de ma détention. Les jours suivans se passèrent sans qu'on me pariât de rien. Je m'impatientais furieusement. Il arriva un petit incident qui augmenta ma mauvaise humeur. Michœlis jeta par sa fenêtre un peu de chocolat enveloppé dans du papier ; aussitôt on donna l'ordre de fermer toutes nos fenêtres ; il faisait une chaleur insupportable. On m'apporta le soir mon souper : je refusai de rien prendre. Un officier vint m'engager de la part du Prince à manger. « Dites au Prince, lui dis-je, que je ne reçois rien delà part de mes ennemis. »

Une chose me donnait du chagrin, c'était la crainte des Russes. Je sortais de leur service, ils étaient tout-puissans à Varsovie. Ils profitent des moindres prétextes pour con-

TOME III

duire les étrangers dans leur pays : j'en avais vu beaucoup d'exemples. Je ne rêvais que de la Sibérie et de la forteresse de Pétersbourg. Joi-

gnez à cela que j'ignorais les mouvemens qu'on se donnait pour moi. Je me regardais comme un homme qu'on n'oserait réclamer à cause des circonstances. En vérité je rendais bien peu de justice à M. l'ambassadeur de Vienne et à M. le résident de France.

Enfin, le huitième jour, l'auditeur entra chez moi. Ses yeux étaient sereins et sa physionomie riante, ce qui était rare. Il me dit : « Monsieur, je viens vous faire une visite d'amitié ;)> puis, sous prétexte de conversation familière , il me faisait quantité de questions aussi ridicules que malignes. Je répondis à tout laconiquement. L'adjudant du Prince entra un moment après, et m'apprit que beaucoup de personnes s'intéressaient pour moi , entre autres madame la fille du prince Katorinsk y , madame la princesse Strasnick. Elle m'envoyait des livres, car jusqu'alors je n'avais eu que mes livres de géométrie et de tactique qui n'étaient guère propres à me distraire.

On m'apprit que je sortirais le lendemain , à condition que je signerais un billet oii je m'en-

DE BKKNARDIIS DK SAINT-PIERKK. Où

gagerais à ne prendre aucun service contre les Etats pendant l'inter-règne, et où je promettrais de me retirer en France sous le terme de quinze jours.

Je fis tout ce que je pus faire pour éviter ce coup , mais il en fallut passer par-là. Mon premier soin en sortant fut de solliciter l'élargissement de Michœlis. Mes sollicitations n'ont point été rejetées, il est sorti des arrêts avec ordre de se retirer, dans dix jours, des terres de la république. J'ai été invité à dîner chez le prince Katorinsky qui m'a comblé d'amitiés ; la princesse Strasnick m'a envoyé un gentilhomme m'inviter à dîner; j'ai été invité successivement chez madame la grande chambellane de Lithuanie, madame la palatine de Volhynie, M. le grand-maréchal, chez la princesse Sangousca et chez la princesse M

Tant d'invitations m'ont fait naître l'idée d'attendre à Varsovie le moment de l'élection. J'ai redemandé ma parole, on m'a rendu mon billet, et j'ai remis celui-ci à la place.

« Je soussigné, chevalier, Jacques de Saint- Pierre , capitaine dans le corps du génie , cidevant au service de Russie, promets sur ma parole d'honneur de ne prendre aucun ser-

vice en Pologne pendant l'interrègne d'à présent, et de n'entretenir, soit directement, soit indirectement , aucune correspondance ou communication avec qui que ce soit au désavantage des États confédérés de la même république. »

Je suis consolé, plaint, justifié, fêté par les deux partis. O fortune! il y a huit jours, j'étais à peine connu, je logeais en prison, je mangeais seul et tristement; à présent je suis dans un tourbillon déjeunes princesses, et je me promène dans des appartemens délicieux.

La vie est un songe bien bizarre !

DE

SA PREMIERE FEMME

SA PREMIERE FEMME

A SA PREMIERE FEMME '

J\spire, mon aimable enfant , après Pinstant heureux où vous serez ma compagne. Tout plaisir qui ne se combine pas avec cette idée ou qui la devance est imparfait.

Je suis triste , et c^st à Pégard de moimême. Je ne serai content que quand je ferai

1 Avanl Le mariage , ainsi que lés lettres suivantes.

votre bonheur. Je ne peux l'entreprendre que dans une vie conjugale. Je demande à Dieu d'en accélérer le moment. Ma tendre amie , jamais je n'ai aimé ni estimé personne comme vous. Vous avez tout ce qu'il faut pour mon bonheur ; il ne vous manque rien d'essentiel pour être ma "compagne. Si vous avez besoin de quelque instruction accessoire , j'aurai le plaisir de vous la donner. Il vous convient , par exemple , d'avoir quelque notion du globe que nous habitons , afin de jouir d'une multitude d'ouvrages intéressans dont la lecture fatigue, faute d'en comprendre une douzaine de mots. Oh ! que ne puis-je bientôt vous voir mère de famille dans l'asile que je me suis choisi ! Voilà l'étude digne de vous : être bonne à vos voisins, attentive et indulgente pour vos domestiques , prévoyante pour les besoins de votre maison , mère tendre pour vos enfans , et ma compagne aimante et aimée en tout temps : telle est la carrière que vous devez parcourir. Puissé-je bientôt , tendre et aimable amie , vous y introduire , afin d'y renouveler la mienne. Je vous embrasse de tout mon cœur.

DK BF.KNAKMİN

DE SAINT-PIERRE. 8

A SA PREMIERE FEMME

Vous vous exprimez, ma chère amie , avec beaucoup de délicatesse, lorsqu'on parlant de vos devoirs, vous me dites que votre secret vous est inviolable parce qu'il est le mien. Nos âmes se touchent; un jour elles se confondront ensemble.

J'ai vraiment besoin de secret avant et après notre union. Je ne conçois de séjour heureux que celui de la campagne. Il faut donc avant tout en préparer un. Voici quel est mon plan ; comme je le forme pour votre bonheur et le mien , je le soumets entièrement à vos lumières.

gO CORRESPONDANCE

Je déclarerai à madame votre mère le désir que j'ai de m'unir à vous ; je lui demanderai son agrément. Je ferai la même démarche auprès de monsieur votre père : je les engagerai Pun et Pautre au secret pour plusieurs raisons : à cause de la disproportion de votre âge au mien ; à cause de ma place incertaine , et qui m'obligerait à une représentation trop dispendieuse , si j'étais marié. Je ne leur demanderai que la même dot qu'ils vous avaient destinée , de manière que monsieur votre père s'obligera de faire Pacquisition de la petite île , de la faire bâtir suivant le plan simple et commode que je lui donnerai, pour la somme de 10,000 liv., à laquelle il ajoutera le restant de votre dot , montant à 30,000 livres (je pense) , et me livrera Pile bâtie , et cette somme ou une de ses maisons de Paris dépareille valeur, au moment où il signera notre contrat de mariage.

Avant que la maison soit bâtie et habitable il s'écoulera trois mois : c'est vers ce temps que vos parens se retireront à Essonne. Vous y serez avec eux, j'irai vous y épouser. J'aurai une maison , une île et une femme , sans que personne en sache rien à Paris. Je vous instal-

DK BEKNARIHIN DK SAINT— PIERRE. 91

lerai dans mon île avec une vache, des poules et Madelon, qui s'entend à merveille à les élever. Vous y aurez des livres , des fleurs et le voisinage de vos parens. Tirai vous y voir, certes, le plus souvent que je pourrai. Pendant ce temps-là , mon état incertain se consolidera à Paris ; s'il est détruit , je vous ramènerai au bout de deux ou trois mois de mariage dans mon ermitage de la rue de la Reine-Blanche, où notre union ne fera point de bruit. Si mon état est permanent, je vous garderai quelques jours auprès de moi dans l'intendance , où vous aurez une chambre à côté de la mienne. Vous n'y serez tenue à aucune représentation à cause du peu de séjour que vous y ferez. Je ne vous y ferai apparaître que pour qu'on sache seulement que vous êtes ma femme. Ensuite , nous irons et viendrons nous voir alternativement, à peu près

comme riomme et la femme des petits baromètres de Suisse. Vous viendrez à Paris dans l'hiver, et moi j'irai à Essonne dans l'été.

Voilà , ma chère amie , quel est le plan de vie que je fais pour vous et pour moi. Ajoutez-y ou retranchez-en ce que vous voudrez : mon principal objet est votre bonheur.

A SA PREMIERE FEMME

Vous nie priez, de mon plaisir, mon aimable Félicité. Je désire la campagne et d\ être avec vous. Mes devoirs me retiennent à Paris encore pour plusieurs jours ; ensuite.' si le> circonstances me le permettent , je satisferai mon inclination en vous allant voir.

Ne vous laissez point effrayer par la vue de l'avenir. « Quand les hommes, dit Épicète . » sont au comble du bonheur, ils n'imaginent » pas qu'ils en puissent descendre; et quand » ils sont dans l'abîme du malheur, ils ne » voient pas comment ils en pourront sortir.

m. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. g3

» Cependant l'un et l'autre arrive , et les » dieux Font ordonné ainsi , afin que les u hommes sachent qu'il y a des dieux. »

Que ces motifs tout-puissans de consolation vous servent à rassurer votre mère et vous-même, et soyez sûre que le ciel récompensera tôt ou tard votre vertu.

La lettre que vous venez de m'écrire est pleine de raison et de sensibilité'. Fortifiez L'une et l'autre par la lecture des bons livres. Je m'estimerai heureux d'y contribuer personnellement. Dans des temps plus tranquilles, j'aurais cherche' à faire de vous mon élève; dans ces temps orageux, je désire faire de vous mon amie. Bannissez donc de vos lettres l'expression froide de monsieur. Suppléez-la par toutes celles que vous trouverez dans voire cœur fait pour aimer et pour être aimé. Quoique des correspondances en tout genre m'obligent d'abrégér mes réponses, la vôtre me' servira de consolation. Plus elle sera étendue,

plus elle m'intéressera. Mon ame, fatiguée de la corruption des sociétés, se reposera sur la vôtre, douce, pure, solitaire, aimante, comme un voyageur sur un gazon frais.

Les affaires publiques m'obligent d'abrégéer le

plaisir que je prends à vous écrire. J'entends par affaires publiques celles qui regardent mon service, car je ne sais point de nouvelles. J'appris hier au jardin où je vous cherchais, que vous étiez partie pour Essonne. Mandezmoi le plus tôt que vous pourrez ce que vous pensez dans votre solitude. Avez-vous des livres ? Oh ! que la nature est un grand et sublime livre! Occupez-vous dans vos promenades du soin de me chercher une chaumière , au milieu des bois, dans une lande ; tout me sera bon : c'est là que mon cœur resserré s'épanouira. Adieu, mon aimable Félicité, votre ami vous embrasse. — Je verrai ce soir votre maman \

Bernardin de Saint-Pierre.

1 Au bas de cette lettre on lit les mots suivans écrits de la main de mademoiselle Félicité D :

Brru le 22 août 1792 , jour heureux pour Félicite !

DE BERNARDIN DK SAINT-PIERRE. ijJ

A SA PREMIERE FEMME

Je suis charmé de la paix que vous goûtez à la campagne, je voudrais bien pouvoir la partager. Tous les jours nous avons ici de nouveaux orages. Je vous exhorte, ainsi que votre maman , à passer à Essonne le reste de la belle saison. Je ferai mon possible pour vous y aller voir dès que les barrières seront ouvertes. Il paraît que votre maman a de nouvelles vues pour le terrain de M. Hangard, mais il nVst point à vendre pour le présent.

Si le ciel îrTa réservé encore quelques jours heureux , je sens que je ne peux en jouir qu'à

la campagne. Il m'est impossible de me livrer ici à aucuns travaux littéraires. Mon ame ne résiste aux maux qui l'environnent qu'en se resserrant. Comment pourrait-elle s'étendre aux objets de la nature dans les troubles de la société? Elle n'a de forces que pour ellemême et pour quelques amis dont elle tâche d'adoucir les peines.

Parlons un peu de vos plaisirs. Je pense que vous pourriez augmenter ceux de votre solitude par l'étude de la botanique. Les plantes présentent des images agréables ; elles offrent une multitude de modèles des formes les plus vivantes. Vous y trouverez des patrons pour la broderie que vous aimez. C'est une bibliothèque remplie de pensées profondes, ingénieuses, gaies ; il y en a pour tous les esprits. La nature les a étendues sous les pas de l'homme et dans les arbres des forêts qui s'élèvent sur sa tête , pour élever par degrés son aine jusqu'au ciel. L'aimant , le philosophe , l'enfant , trouveront à y faire des couronnes, des méditations et des bouquets.

Je voudrais être à portée de vous en donner les premières leçons, et vous couronner coïn me une naïade avec quelques jolies fleurs de jonc;

mais je ne sais si votre maman même retournera à Essonne. Je compte dîner aujourd'hui chez elle et la charger de ma lettre. Si elle ne part point je la mettrai à la poste. Adieu, ma chère Félicité, je suis surchargé d'écritures , et je ne me sens hâte de vous écrire ces lignes que pour vous tirer d'inquiétude. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Ce 3i août 179?!.

TQMF. II!.

g8 CORRESPONDANCE

A SA PREMIÈRE FEMME

Je m'empresse , amie très-aimée , de vous mander mon arrivée à Chantilly, avec un petit journal de mon voyage.

Nous partîmes hier de Paris , à neuf heures du matin , du Petit-Saint-Martin, rue Saint- Martin. Nous avons loué une voiture pour 42 francs , dans laquelle nous nous embarquâmes au nombre de six : trois personnes du jardin, un marchand d'histoire naturelle et deux membres de la commission des monumens. On attela à notre voiture deux chevaux très-maigres; et mon domestique étant monté

1)1- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1791)

lui-même siége, le cocher, d'un coup de fouet, donna le signal du départ. A ce signal , un de nos coursiers, soit de peur, soit de faiblesse, tomba tout de son long, sans qu'il fût possible au cocher de le faire relever. Cependant tous les voisins qui habitent la vaste cour du Petit-Saint-Martin s'étant réunis, à force de coups de cordes, de prières et de juremens, vinrent à bout de le remettre sur ses jambes , lorsque la plupart de nos voyageurs étaient descendus et voulaient obliger notre voiturier de leur fournir un autre cheval ; ce qui était impossible , car il n'avait que ces deux-là. Nous nous attendions qu'ils nous laisseraient au milieu de la campagne ; mais, une fois en train d'aller, ils nous ont amenés tout d'une traite à Ecoen , à quatre lieues de Paris.

Je ne saurais vous peindre la beauté des champs couverts de pommiers fleuris, de prairies émaillées, et d'une verdure naissante; il me suffit de vous dire que la campagne, revêtue comme vous de son printemps , était aimable comme vous.

Pendant qu'on nous préparait notre dîner à Ecoen, nous avons été visiter le château

dont le citoyen M nous faisait admirer en

détail l'architecture et la menuiserie. Pour moi , j'étais plus sensible à la mosaïque de la cour, dont les petits pavés en compartimens noirs

et gris étaient tous bordés de lisières de mousses et de saxifrages en fleur. Ces traces de solitude au milieu d'un grand château dont plusieurs colonnes ont été renversées, me rappelaient la vanité des grandeurs humaines, et surtout celle d'Anne de Montmorency, qui a fait graver partout des anges qui s'agenouillent devant son épée de connétable, ou qui l'embrassent , avec ces devises: Ad pianos, aux cieux, ou Dieu est mon grand service, consonnance orgueilleuse de celle des rois dont il était connétable : Dieu et mon épée.

Après avoir philosophé sur la hauteur où est assis le château d'Ecouen , expose' à un vent très-froid, nous sommes redescendus au village où, après un mauvais dmer fort cher, nous avons continue notre route pour Chantilly , au milieu des ondées de pluie qui se sont succédées toute l'après-midi. Nous nous sommes consolés du mauvais temps par la bonne société qui a été' enjouée et instructive. Pour moi, j'étais assez silencieux, pen-

sant , non aux châteaux, mais aux chaumières, et désirant bientôt habiter la mienne avec celle qui , par sa douceur , sa gaieté , ses grâces , son bon esprit et la foi qu'elle m'a promise, doit être le charme de ma vie. Cependant j'ai observé qu'il n'y avait point encore de temps perdu pour la saison , car les arbres sont beaucoup moins avancés dans les campagnes qu'aux environs de Paris. Les ormes de la route n'ont presque pas de feuilles, et quand nous avons été dans la triste plaine de Chantilly, nous avons trouvé son bois de chênes comme au milieu de l'hiver, si ce n'est que quelques bouleaux montraient çà et là leur verdure naissante.

Nous sommes arrivés sur les huit heures à Chantilly, où un garde national est venu d'abord nous demander nos passe-ports; mais sachant qui nous étions , il s'est empressé de nous mener chez les députés de la Convention , qui nous attendaient avec impatience.

Nous sommes logés chez le citoyen Delaitre, au Cygne, près de V église ; c'est là que je vous prie de m'adresser des lettres écrites avec

votre a me, pour me dédommager de l'ennui de \otre absence. J'ignore le temps que nous

allons passer ici. On vend tous les effets du château, et nous allons inventorier ceux du cabinet d'histoire naturelle. L'oiseau de saint Pierre m'a réveillé à quatre heures et demie du matin , par ses chants aigus , et j'espère que l'oiseau de Félicité m'en dédommagera ce soir, dans le parc , par ses sons harmonieux ; quoi qu'il en soit , le coq n'est pas moins que le rossignol un symbole de l'amour conjugal : puisse ma poule être sensible à mes chants ; oiseau du matin , je ne changerai pas mon sort pour celui du printemps.

Mille amitiés à vos respectables parens ; mon aimable enfant , je vous embrasse de tout mon cœur.

De Saisst-Pierre.

Chantilly, ce 2 de votre mois , au lever de l'aurore

A SA PREMIERE FEMME

Voici, ma tendre amie, la troisième lettre que je vous adresse depuis mon arrivée à Chantilly , sans que j'en aie encore reçu une seule de vous. La saison dure, l'absence et les affaires me rendent un peu mélancolique , et j'attendais de vous la plus douce de mes consolations. Je me suis quelquefois imaginé que vous viendriez me surprendre agréablement par votre arrivée soudaine. Pure illusion ! je n'ai pas seulement reçu de vous le moindre petit billet ; je ne vous en fais pas de reproches. Si vous avez attendu à recevoir

d'abord une lettre de moi , il n'y a pas de temps à perdre pour la réponse. J'espère même en recevoir une ce soir ; mais comme la poste n'arrive qu'à dix heures , j'ai encore un peu à souffrir.

Tout est ici dans une tranquillité parfaite, ce qui provient de la solitude du lieu. On n'y verrait , je crois , personne dans les rues , si la vente des meubles du château n'y attirait pas quelques marchands. Je

ne sais si le même silence règne dans les bois qui avoisinent le château , car nous en sommes trop loin pour en entendre les rossignols. Nous en jouirons un jour dans notre ermitage , dont le séjour pour deux cœurs qui s'aiment est mille fois préférable à celui des châteaux. Chantilly, jadis le séjour des plaisirs bruyans et de la magnificence , est dans un état qui fait pitié ; je vais et viens dans ses somptueux appartemens , dont les bronzes , les porcelaines , les tableaux , les dorures , les riches tentures gisent par terre sur les parquets , pour être successivement transportés dans la salle d'encan et livrés aux avides fripiers.

Je sens de plus en plus , par voire absence, combien vous êtes nécessaire à mon bonheur.

Pouvez-vous en dire autant de la mienne ? et si vous en êtes touchée , à qui vous en plaindrez-vous , si ce n'est à moi ? Mais n'insistons pas ; je suis toujours disposé à croire que l'objet que j'aime a plus de raison que moi. Adieu, ma bien-aimée, souvenez-vous que ma foi est aussi tendre que constante. Malgré vos retardemens , je vous embrasse de tout mon cœur.

Chantilly, ce samedi \ avril 1793.

*****^.*+*«1~fr^+«fr^*,H^***^*4*+**4~fr«

A SA PREMIERE FEMME

Vous n'aimez pas , mon amie. S'il est vrai que vous n'avez donné votre cœur , pourquoi , quand j'arrive le soir fatigué des affaires du jour, n'avez-vous pas un petit mot de lettre qui renferme les pensées du jour ou celles de la nuit ? Souvent la société ou vos affaires ni'empêchent de vous parler en particulier. Peut-être n'avez-vous plus rien à me dire ? C'est vraiment là ce que je crois. Mais si votre cœur se tait, ne pouvez-vous faire parler votre esprit ? Pourquoi , par exemple , ne me dites-vous rien de Thompson ? Je

voudrais savoir quels sont les endroits de ce poète de la nature qui vous ont fait le plus de plaisir. Vous attendez , pour inscrire , que je vous écrive moi-même, quoique vous sachiez bien que je me trouve dans un tourbillon d'affaires qui m'en ôtent le loisir. Quand je vous écris , vous laissez de trop longs intervalles entre vos réponses. Avez-vous besoin de chercher ce que vous avez à me dire , et votre cœur ne doit-il pas être intarissable, si vous aimez ?

Je voudrais bien aussi que vous prissiez du goût pour la campagne en toute saison. Vous ne voyez pas les orages qui s'élèvent sur notre horizon et qui rempliront long-temps la capitale de trouble : s'il y a quelque repos à espérer , ce n'est qu'aux champs. Pour moi , je Favoue, je ne peux, même dans des temps calmes , me promettre de bonheur ailleurs. C'est là que je désire , fatigué des agitations de la vie, mettre en ordre quantité de matériaux , et ne m'occuper que de ce que la nature a de plus doux , en me reposant au sein d'une compagne chérie. C'est là où , si Fauteur de la nature bénit notre union, je veux élever les fruits de nos amours. Dites-

lo8 CORRESPONDANCE

moi , Félicité , ne comptez-vous pas les élever vous-même ? C'est le premier de vos devoirs de mère , et ce doit être le plus doux de vos plaisirs. Si vous ne concentrez pas, jusqu'à présent , toutes vos vues dans le bonheur domestique , quel sera le vôtre quand cette flamme légère et volage que vous appelez de Famour sera évaporée , et que les infirmités de l'âge viendront assaillir votre vieil ami ? Vous ne pourrez supporter aux champs ni son hiver ni celui de Tannée.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 10g

A SA PREMIERE FEMME

On ne peut être heureuse, mon amie, qu'au sein de la nature. Plus vous vivrez , plus vous serez persuadée de cette vérité. Nous vivons dans un temps malheureux. Je ne veux pas troubler votre raison par la

perspective de l'avenir. Mais qu'est-ce qui vous manquera à la campagne pour y passer des jours agréables ? Vous serez dans le voisinage de vos parents. Vous habitez une demeure charmante par sa situation. Vous pourrez vous y occuper tantôt de la lecture , tantôt des soins si doux d'une jeune mère de famille. Je ne vous parle

pas de moi , mais je mettrai mon bonheur à faire le vôtre. Lorsque mes affaires me forceront d'être à Paris , je vous écrirai fréquemment. Vous serez la récompense de mes travaux; je viendrai oublier dans votre sein les troubles de la ville. En attendant que je puisse vous avoir habituellement auprès de moi comme ma compagne , j'irai passer des semaines, des mois entiers avec vous. Voici mon plan de vie. Je me lèverai le matin avec le soleil. J'irai dans ma bibliothèque m'occuper de quelque étude intéressante. J'ai une multitude de matériaux à mettre en ordre. A dix heures, un déjeuner que vous aurez préparé vous-même nous réunira. Après déjeuner, je retournerai à mon travail. Vous pourrez m'accompagner si les soins du ménage ne vous appellent pas ailleurs ; je suppose que vous vous en serez occupée le matin. A trois heures, un dîner de poisson, de légumes, de volaille, de laitages, d'œufs , de fruits produits par notre île , nous retiendra une heure à table. A quatre heures jusqu'à cinq, du repos, un peu de musique. A cinq, lorsque la chaleur sera passée , la pêche ou la promenade dans notre île jusqu'à six. A six , nous irons vnn

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. liI

vos parents et promener dans le voisinage. A neuf heures , un souper frugal.

A propos, mon enfant, dites-moi donc quel était votre dernier rêve? Ne Tai-je pas deviné? dites-moi la vérité ?

Songez que notre chaumière doit être l'époque de notre félicité. Hâtez donc les trav ailleurs et leurs surveillans. Que Dieu répande sur vous toutes ses faveurs.

Bernardin de Saint-Pierre.

H»^^^4^^^4^^^<H^^^«H>^^^4^<MM^H

A SA PREMIERE FEMME

Vos sentimens, ma chère Félicité , me remplissent pour vous de la plus parfaite estime et de la plus tendre amitié. Vous avez mal jugé des miens. Je vous proteste que je vous ai fait entrer pour une portion de mon bonheur dans les plans de retraite et de repos dont j'aimais à embellir mon avenir. C'est dans cette intention que j'ai désiré une correspondance intime avec vous , afin que nos âmes pussent se connaître et se convenir. Mais les malheurs publics portés à leur comble m'empêchent de m'occuper de mon bonheur particulier. Je

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. Il3

vais à Paris pour tâcher de sauver quelques débris de ma faible fortune d'une anarchie dont les progrès augmentent chaque jour ; je pourvoirai aussi aux devoirs de ma place , et si je peux me préparer quelques semaines de repos, je viendrai en jouir dans votre retraite. Je vous exhorte, en attendant, à rester ici, et à servir de consolation à votre bonne maman : faites -lui quelque lecture amusante. Si vous aviez votre harpe , ce serait pour vous deux une agréable distraction ; mais votre propre tranquillité sera le plus agréable concert que vous puissiez lui donner. Calmez-vous, et soyez sûre que la Providence qui veille aux destins des moineaux , veille aussi à ceux des empires.

Je saisirai les moyens les plus convenables pour vous donner de mes nouvelles , et soyez bien persuadée du plaisir que me feront les vôtres. Comptez invariablement sur ma plus tendre amitié.

TOME III

114 CORRESPONDANCE

A SA PREMIERE FEMME

Je Renvoie, ma chère amie, un fil de fer pour mon locataire, le sac de nuit de ta mère, des pommes de terre et des betteraves que tu n'aimas guère, mais que le besoin peut te rendre agréables. Si tu peux les partager avec le citoyen M... jeune, tu me feras plaisir. En ce cas, tu enverras Madelon les porter, et tu lui remettras aussi le fil de fer destiné à déboucheries conduits de puits de ma maison, en la chargeant de plus de nos compliments

1 Après le mariage.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 115

pour mes hôtes : ce qui ne la fatiguera pas beaucoup.

Le jour même que je t'ai envoyé ma lettre, j'ai reçu ton paquet de clous , commission presque manquée par la faute du menuisier qui a bien marqué les longueurs de ses clous d'épingle , mais non les grosseurs : il les faut de même longueur , mais la moitié moins gros. Fais-moi donc le plaisir de m'en acheter de cette qualité; il suffira en tout d'une livre et demie. Tu y joindras deux livres de pointes à fiche pour mon serrurier, c'est-à-dire une livre de petites et une de plus grandes. Rappelle-toi aussi la demande précédente de six livres de pointes pour clouer les plafonds, pour mon peintre; car il serait, je pense, difficile d'en avoir dix livres.

Voilà des commissions qui ne conviennent guère à une jeune femme , mais ton bon esprit te rend propre à tout. Je te regarde comme la meilleure partie de moi-même ; j'aime à me reposer sur toi, surtout de ma mémoire que je perds insensiblement. Je n'ai su retrouver ici plusieurs choses que j'y avais laissées, ce me semble. Te sou-

viens-tu combien j'y avais de mouchoirs ? il n'y en avait ici que onze.
Tu

11 f) CORRESPOND A NCK

me diras tout cela à ton retour que tout le monde désire, et ton papa particulièrement.

Tout le monde s'empresse à me demander de tes nouvelles, et tout le monde me félicite de tes indispositions. Reviens donc habiter ces lieux paisibles que je prends plaisir à arranger pour toi. Toutes mes plantations sont faites. La cabane de ton bain est toute arrangée; fespère dans peu de jours y avoir un courant d'eau bien pure, et un pont avant la fin de la décade. Quant à la maison, on pose la boiserie de la cave du midi, on travaille à force à l'escalier, et avant peu j'aurai des chambres qui auront des portes.

Tous ces travaux m'occupent du matin au soir, non sans quelques soucis; viens les dissiper. Si tu es encore incommodée, je te donnerai le bras dans nos promenades: la verdure de la prairie, la gaîté des oiseaux, les moutons qui paissent l'herbe nouvelle au haut de la colline, les doux contours de la vallée dont les saules fleurissent, valent mieux pour te distraire que les spectacles bruyans de la Capitale. Viens embellir notre hameau de ta présence. Gaie, tu me réjouis; mélancolique, tu m'intéresses; tu es toujours sûre de me plaire.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. i 17

Viens, mon amie; si tu souffres, je partagerai tes maux par mes consolations, comme j'ai partagé tes plaisirs par mes jouissances. Nous élèverons ensemble nos cœurs vers celui qui distribue à tous les hommes les deux tonneaux. Nous le priérons dans un temple où tout parle de lui, et où il ne refuse aucun des biens nécessaires aux cœurs pénétrés de son existence.

Je me hâte de terminer ma lettre. JLe citoyen N...., qui part pour Paris, se charge de te la remettre, N'oublie pas nos amis communs. Bien des amitiés à nos frères et sœurs , au citoyen B , à son épouse, à la chère Henriette.

Embrasse ta chère maman pour moi, et détermine-la à revenir promptement. Je t'embrasse de toute mon ame.

De Saint-Pierre.

Essonne , ce 10 ventôse an II.

Il n'y a pas du tout de sucre ici. Fais-moi parvenir une livre de cassonade.

Il8 CORRESPONDANCE

w++++++<M^+4^w+++++4~s4Hte*++++++i

A SA PREMIERE FEMME

Essonne , ce 14 ventose an II.

Ma maison est toute carrelée à l'exception de la salle à manger ; les perrons sont faits , les croisées posées presque partout. Il y a encore quelques travaux pour les terrasses et des difficultés de la part des ouvriers. Mais ce sont des maux ordinaires et dont le nombre diminue avec mes travaux de jour en jour.

Viens égayer ta santé au milieu de no^

prairies qui sont du plus beau vert, et au pied de ces collines plantées de vignobles que Bacchus enlumine déjà de sa teinte pourprée.

Viens chanter sur des rives non moins agréables que celles du fleuve Inachus :

« C'est sur ces bords , où par mille détours , ■ Inachus se plaît à prolonger son cours, m

Plus constante et plus aimée que sa fille volage, viens joindre les accents de ta voix à celle de l'alouette. Devance l'hirondelle, toi qui dans mon automne m'as rappelé au printemps de la vie. Oh! quand pourrai-je te voir, assise à mes côtés et allaitant le fruit de nos amours , m'inspirer des pensées douces comme ton lait et dignes des enfans de ma patrie auxquels j'ai consacré mes dernières veilles.

Tu trouveras ici tout ce qu'il faut au bonheur : bon air, doux exercices, vues charmantes, nourriture saine, laitages abondans, et un ami qui met sa félicité à te rendre heureuse. C'est pour te confirmer ces sentimens (lue j'écris à la hâte ces lignes, et c'est pour les mettre en exécution que je termine cette

lettre. Je vais faire planter et achever de décorer tes promenades champêtres.

Je timbrasse de tout mon cœur , ma chère Félicité.

De Saint-Pierre.

,Va\ reçu mon paquet de clous plus tôt que je ne l'espérais et bien à propos comme tout ce que tu fais. J'espère, mon amie, que tu mettras le même soin à remplir mes autres commissions et que j'aurai le plaisir de recevoir bientôt de tes mains tout ce qui me manque. Tu ne me parles point de ton prochain retour, ce qui me fait penser que tu souffres toujours. Ta réponse à ma lettre était bien courte. Tn es donc toujours affectée de la mélancolie:

c'est un mal que Réprouve moi-même , mais que ta société dissiperait.

Prends de l'exercice et profite au moins des beaux jours que la nature promet à la ville et qu'elle nous donne à la campagne. Oh ! que j'en jouirais agréablement, sans les soucis de nos travaux, en pensant seulement à toi! Tu me demandes de recevoir fréquemment de mes lettres afin de te faire passer le soir quelques momens agréables , mais

je peux bien t'en dire autant, à toi qui me fais des réponses si courtes. Pour moi, mes affaires consumant tout mon temps, je ne vis que dans l'avenir. Tu es cependant, au milieu des sollicitudes que me donnent la lenteur ou la disette d'ouvriers ou de voitures, le terme où je fixe toutes mes jouissances. Travailler pour toi, c'est plus que t'écrire. Comment d'ailleurs le faire d'une manière qui te soit agréable , avec mille distractions déplaisantes ? T'en faire partserait redoubler ta mélancolie; vis contente, ma Félicite, je serai heureux de ton bonheur. Passe ces crises accablantes qui accompagnent les premiers temps de toutes les grossesses , comme les giboulées du mois de mars qui précèdent la saison des fleurs et des fruits. Tout se con-

traste dans la nature, la douleur et le plaisir, Fhiver et le printemps.

Adieu, mon joli mois de mai. Songe que tu m'es doublement chère. Supporte donc un mal qui doit faire notre bonheur commun ; si je calcule bien , tu n'as pas pour plus de trois ou quatre jours de mélancolie. Je dissiperai la mienne en pensant à toi. Adieu, reviens bientôt dans mes bras, tu es nécessaire à mon bonheur.

De Saint-Pierre.

IS

A SA PREMIERE FEMME

Je t'écris , ma chère amie , pour te recommander de te tenir bien chaudement ainsi que ton enfant et ta mère. L'école Normale s'ouvrira demain pour moi ; j'y passerai pour lui dire bonjour et en prendre congé jusqu'à ce que je puisse lui présenter quelques pages qui méritent son attention.

Prie ton père de surveiller les travaux de Cadet. C'est moi qui ai fait dire au jardinier de ne travailler que quand je serai revenu.

Porte-toi bien, ma chère amie; je compte l'embrasser quintlidi. Si pendant mou séjour

DE BERNARDIN DE SA INT-PIERRK. i'2J

il y avait ici quelque emplette qui te fût agréable, dis-le moi, je tâcherai de te satisfaire. J'aurais bien acheté une poupée pour Virginie, mais ses mains ne peuvent encore rien saisir; d'ailleurs, je veux que les premiers objets qu'elle maniera soient naturels, c'est-à-dire des fleurs ou des fruits. Quand je rapporterai mon traité¹, ce qui, j'espère, sera dans deux mois et demi , nous irons tous ensemble à Paris.

Adieu , je t'embrasse de tout mon cœur ainsi que nos chers parens.

De Saint-Pierre.

Paris, ce i pluviôse an III de la république une et indivisible.

A SA PREMIERE FEMME

Paris, floréal an III.

Je suis arrivé, ma chère amie, en bonne santé. Mon premier soin a été de prendre des informations sur Técole Normale. Elle doit finir dans le courant de floréal, je tiendrai ma première séance demain duodi, et alternativement tous les deux jours. JVspère que, dans le cours de la décade prochaine, je pourrai être de retour à Essonne et y continuer mes travaux, s'ils agréent.

J'ai été aujourd'hui chez le citoyen A....,

malade depuis cinq jours et convalescent. Sa maladie et d'autres circonstances ont empêché qu'on entame mon affaire avec mon contrefacteur. J'ai vu plusieurs de tes parens.

Au reste , je suis très-occupé. Je trouve cependant le repos dans une maison fort peuplée , car j'y vis seul, faisant moi-même mon lit. Je dîne à 1' auberge et je mange un morceau chez moi le soir et le matin.

Profite du retour de la voiture pour m'envoyer un pain , et s'il se peut, un petit panier ou hotte rempli de pommes, afin que j'en puisse distribuer à quelques amis.

En rentrant chez moi ce soir, j'ai appris que le citoyen Didot Autan venait d'éprouver un grand sujet de chagrin. Il a renvoyé hier au soir son domestique François, avec quelques paroles dures, et ce matin on a trouvé ce malheureux qui s'était pendu dans sa chambre. Quelque raison qu'on ait de se plaindre d'un serviteur, il est de l'humanité de le traiter avec bonté. Quand on est obligé de faire du mal, il en faut faire le moins possible.

Pour sortir de ce triste sujet, je vais te parler des graines que je t'envoie et qui demandent à être semées incessamment.

128 COKRESPOINDANCE

Fais semer les capucines en bordures et par bouquets vers le pavillon, sur le massif de terre à gauche du pré en face de la maison , de sorte qu'en grim pant, les tiges puissent s'accrocher aux arbrisseaux qui sont sur la crête. J'en excepte les arbres et arbrisseaux à fruit. Tu feras mettre pareillement dans ces mêmes lieux, ainsi que dans le petit jardin en avant du pavillon, des haricots d'Espagne qui grimpent fort haut.

Tu feras mettre aussi sur couche des grains de potiron et de concombre. Pour cet effet, tu engageras Ricour ou même sa fille à prolonger la grande couche avec le tas de fumier qui est au bout, et on le couvrira avec quelques brouettées de terre prises derrière la maison de Ricour. Ricour s'en excusera peut-être sur ce qu'il n'a jamais fait de couche; mais pour l'y décider, tu lui feras présent de ma part d'un des deux paquets de graines de carotte, en lui promettant d'ailleurs de le payer de son temps. Quant à l'autre paquet, sa fille le sèmera incessamment dans mon terrain.

Je m'étends, mon amie , un peu au long sur ces instructions, parce qu'il est urgent de profiter du temps des semences qui commence à

se passer, bailleurs, une femme cTun bon esprit, comme toi, une mère de famille, une maîtresse de maison , doit savoir que le jardin est la base la plus assurée de la cuisine, et que dans ce temps-ci on ne doit pas perdre un pouce de terrain.... Engage donc Ricour à continuer ses labours, et fais-y travailler Geneviève deux heures par jour. Quelques bonnes paroles feront encore plus que l'intérêt.

Je ne peux t'en écrire plus long pour le présent. Tache de trouver de nouvelles farines pour Fidèle, car il faut bien ménager les pommes de terre pour nous-mêmes.

J'espère recevoir des détails sur ton emménagement si tu as été assez hardie pour Fen-

poi

I reprendre en mon absence. Embrasse pour moi ton père, ta mère et notre chère enfant; je timbrasse de tout mon cœur, demain au Mjr je te rendrai compte de mon début.

Adieu, ma bien-aimée.

De Saint-Pierre;

l3o CORRESPONDANCE

ïsT° 15

A SA PREMIERE FEMME

Quand tu nVenverras un nouveau pain, ma petite mère nourrice, donne-m'en avis et j'irai le chercher moi-même au bureau, car son arrivée fait ici une sensation qui m'est désagréable. Je suis entouré d'affamés. Si j'ai quelques vivres, il faut que je les cache. J'en fais cependant part, même dans les auberges où je mange et où je trouve des

gens pâles et défaits, qui quelquefois n'ont pas mangé de pain de trois jours , et qui soupirent en voyant mon morceau , car Ton n'en trouve presque plus dans les auberges même

DE BERNARDIN DE SAINT— PIERRE. 131

où on le vend 6 francs la livre. Je te conjure de ne rien négliger pour faire planter incessamment des graines farineuses, car ce temps peut empirer. Fais donc planter des haricots flageolets tout le long de ma haie. Ils viennent vite, ne s'élèvent pas haut et ne craignent point les rats. Fais observer un bon pied de distance à droite et à gauche des petits arbres. Fais planter aussi, sur la crête des fossés, des asperges. Fais mettre des haricots d'Espagne tout le long de la langue de terre au-delà du pavillon sur l'eau. Ils font en grimant une charmante décoration et produisent un très bon légume.

J'ai tenu hier ma seconde séance ' ; si les suivantes me sont aussi favorables, je serai bien récompensé de mes travaux laborieux de l'hiver : j'ai été comblé d'applaudissemens. Il ne manque rien à mon bonheur que de t'en avoir pour témoin. Tout le monde te désire ici. (Test une satisfaction que je voudrais bien me procurer, si la pénurie n'était plus grande que je ne te peux dire. D'ailleurs, dans ce moment, tu es bien nécessaire pour l'ordre

1 \ L'école Normale.

13'2 CORRESPONDANCE

dil jardin et de la maison. Je parlerai septidi et nonidi. Rempleroi les deux jours de repos à nos commissions. J'ai beaucoup d'affaires littéraires qui me consomment mon temps. Mais j'oublierais plutôt mes propres intérêts que d'omettre rien qui puisse t'être agréable. Je t'embrasse de tout mon cœur, mère vertueuse, aimable compagne. J'ai appris avec bien du plaisir de Robert que tu te plaisais dans ton nouveau logement. Embrasse pour moi notre chère enfant et ta bonne mère , ainsi que ton digne père. Je vous embrasse tous de toute mon ame.

Ton meilleur ami,

Pari> , ce 5 Boréal a» ITT-

1)F BERNARDIN 1)F. SAINT-PIERRE. t33

A SA PREMIERE FEMME

Les applaudissemens vont toujours en augmentant, ma chère amie , mais aussi les murmures par un effet des compensations des choses humaines. Il y a des journaux qui me comparent à Caton et à Aristide; d'autres disent, au contraire, que j-àï reçu une pension du clergé, que j'ai épousé à soixantehuit ans une fille de dix-huit ans et demi ' , et qu'au lieu d'une chaumière j'ai bâti un temple à l'amour.

1 Rernardin de Saint-Pierre avait 55 ans et sa femme 22

Dans ce moment, je reçois par la voiture ta lettre en date du 8 , où tu ne me parles point d\in paquet que je t'ai envoyé le 7 par Duchâteau. L'école est supprimée pour le 30 de ce mois , et il y a apparence que je resterai jusqu'à ce terme pour achever de lire mes cahiers , plus longs que je ne les croyais. Ainsi, j'aurai le temps de faire tes commissions. Au nom de Dieu , ne néglige point mon jardin , bien aisé à soigner, puisque ne s'agit que d'y faire planter des haricots flageolets le long des haies, et de Soissons dans les carrés, autant que j'aurai de rames, malheureusement devenues nécessaires pour les pois que les rats dévoreront. Songe que les subsistances vont devenir de la plus grande rareté. Pourquoi te charger d'un porc , lorsque nous n'avons pas de quoi nourrir le chien en pommes de terre , ni peut-être même les domestiques et les maîtres? Au reste, songe à employer Geneviève à labourer, car les journées de Ricour le père sont à un prix excessif. Pendant que tu peuples la basse-cour sans vu res, je m'occupe à donner à ma pièce d'eau des habitans qui ne sont pas dispendieux. Je vais acheter du frai de carpes et de tanches. De-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. l35

mande à ton père si la voiture pourrait se charger du tonneau dans l'un de ses voyages. Mon amie , j'ai beaucoup d'affaires , un procès contre mon contrefacteur; il n'est pas encore entamé , parce qu'il y a des formalités qui exigent de moi des courses , des sollicitations et des écrits, ainsi que mon mémoire à régler pour le service. Une multitude de visites et de lettres que je reçois à l'occasion de mon cours de morale . tes commissions , les miennes , ne me laissent pas un moment de repos. Ajoutes-y la revue de mes épreuves pour une édition si longtemps retardée , et qu'il m'importe de faire paraître avant la clôture de l'école Normale. Dans ce moment, le voiturier qui m'a remis ta lettre va repartir, et je n'ai que le temps de te recommander ton enfant et mon jardin, et de te recommander toi-même à ton père et à ta mère. Je vous embrasse de tout mon cœur.

De Saint-Pierre.

Paris, ce 10 floréal an III.

Demande à ton papa s'il ne voudrait pas aussi des petites carpes , et en quelle quantité. Le même tonneau nous servirait pour le transport.

A SA PREMIERE FEMME

Je reçois avec plaisir, ma bonne amie, des marques de ton souvenir. J'ai un grand empressement de te revoir. Je compte vendredi avoir le plaisir de t'embrasser, ainsi que notre cher enfant ; mais n'oublie pas le chapitre des événemens, quoique je n'en prévoie aucun qui puisse retarder mon départ. Je sais que ton inquiétude est égale à ta sensibilité ; il faut conserver ta philosophie que souvent une bagatelle peut troubler, si elle est imprévue. En pensant à mon oranger, je me suis dit plus d'une fois : il est sujet à la gelée; et à mon

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1 3j

jardin : Les mauvaises herbes croîtront avec les bonnes. Nous nous ferons un amusement de remédier à ces petits maux , car il ne faut

qu'une petite vertu pour les supporter. A Dieu ne plaise qu'une chenille ou un brouillard trouble ta tranquillité! Je vais m'occuper des nouvelles commissions que tu me donnes pour les premiers mets de Virginie. Je suis charmé du contentement que te donne ta nouvelle cuisinière. Un bon serviteur est un bon ami. Adieu, ma bien-aimée, le temps et la poste me pressent. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Paris, ce -i3 floréal an 1TI.

138 CORRESPONDANCE

IN

A SA PREMIERE FEMME

Hier, ma troisième séance. Les applaudissemens ont continué, mais moins fréquemment qu'aux deux premières ; celle-ci était cependant la plus importante , puisqu'elle renfermait mon plan , ouvrage de trois ans de méditation ; mais elle avait plus besoin d'être étudiée que lue. D'ailleurs , le grand nombre partout ne veut que des détails qui li amusent; d'autres sont en garde contre les svstèmes nouveaux. Cependant, si les complimens n'ont pas été si nombreux , ils m'ont paru plus sincères. L'un m'a demandé ma parole de pren-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 130

dre son fils pour mon secrétaire , quand il serait en âge; l'autre s'est déclaré mon disciple ; plusieurs m'ont prié instamment de faire imprimer mes leçons à part ; un autre m'a dit: Nous étions cannibalisés , vous nous avez humanisés. Un bon nombre demandait à me venir voir dans mon logement. Je me suis défendu par des inclinations de tête. Enfin, j'étais assez embarrassé et du présent et de l'avenir pour un ouvrage qui n'est pas encore à moitié, lorsque j'ai appris, avec un plaisir

secret , que l'école Normale finissait ses séances le 9.4 de ce mois; ainsi, ce sera elle qui me quittera.

Tout va bien ; il suffit de se reposer sur la Providence. J'aurai donc le plaisir de revoir bientôt ma chère solitude et ma digne compagne ; le séjour de Paris me peine , je ne vois que des spectacles de douleur : un pain excite l'envie plus que le succès d'un ouvrage parmi des auteurs ; voilà pourquoi je t'avais prévenu de faire rester le mien , bien emballé , à la messagerie , où , sur ta lettre d'avis , j'aurais été le chercher la nuit. Imagine-toi que l'on compte mes morceaux. Dès qu'on sait que j'ai un pain , on me trouve très-heureux : nous

n'en avons, disent-ils, qu'un quarteron par tête. Cependant, j'use du mien le plus généreusement possible; j'en fais aussi souvent une petite part à quelque infortuné , élève de l'école, qui, à l'auberge, se plaint de n'en avoir pas mangé depuis trois ou quatre jours, ou dans quelque maison où l'on me retient à dîner, et où, pour cinq ou six personnes , il n'y a quelquefois qu'une livre de pain , dont la moitié est réservée pour le souper. J'ai trouvé le moyen d'avoir une carte qui m'en donne un quarteron par jour, que je laisse à la famille Bailly : j'y joins quelquefois des pommes de terre, et je compte lui laisser ma carte pour la viande; mais les gens affamés comptent moins ce que vous leur donnez, que ce que vous vous réservez. L'hospitalité est suspecte ; on vous invite volontiers dès qu'on sait que vous avez du pain de la campagne : aussi je ne mange guère qu'à l'auberge, où un repas qui m'eût coûté autrefois 30 sous , me coûte 8 à 9 francs sans le pain. Le soir, je soupe avec quelques pommes , et j'y ajoute un verre de vin. J'en ai pris quatre bouteilles de la cave, qui , j'espère, me dureront pendant mon séjour. quoique j'en aie employé une pour ma bien-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 14«

venue chez le sieur Bailly. Je le ménage plus que s'il était à moi. Toutes ces considérations, mon amie , me font désirer mon retour et la culture de mon jardin. N'y laisse pas un pied de terre qui ne rapporte ;

je t'en conjure , profite de la saison , les temps deviendront encore plus malheureux.

De Saint-Pierre.

«S priirial an I 11

14'2 CORRESPONDANCE

A SA PREMIERE FEMME

Kssoune , 6 vendéiuiai

Je sens, ma chère amie, que tu manques déjà à mon bonheur. J'attendais hier de tes nouvelles, je n'en ai point encore aujourd'hui. J'ai des inquiétudes à ton sujet et pour ton papa : on m'a dit, depuis ton départ, qu'il était fort mal; je me confirme dans cette idée par le long séjour de ton frère Saint-Léger à Paris. Si ton père est malade, ton affection pour lui augmentera ton indisposition. Je ne

DK BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. i^3

peux trouver à qui parler de mes peines , et je dois les cacher surtout à ta mère. Un mot de lettre de ta part aurait calmé toutes mes sollicitudes, et ton silence les augmente.

J'ai couché la nuit de ton départ seul dans ma maison, Catherine étant allée reposer chez, sa mère, malade de la fièvre. Hier, après dîner, je suis rentré chez moi et me suis couché de bonne heure, sans souper. J'attends de tes nouvelles à l'arrivée des voitures : s'il en arrive , je t'y ferai réponse. Celle-ci partira à tout événement aujourd'hui, pour te réitérer les assurances de ma tendre et constante amitié ; sois l'interprète de mes sentimens auprès de ton père et de ma chère enfant : embrasse-les tous deux pour moi.

Comme je ne doute pas, quoi qu'en ait dit le chirurgien, que ton lait ne t'ait tourmentée dans le voyage, si tu ne peux vaincre sa fougue,

n'hésite pas à allaiter ta fille; le remède est auprès de toi, son sevrage n'en sera qu'un peu retardé.

Mon amie , il n'y a qu'un être qui ne nous trompe point, qui seul mérite notre confiance, qui nous donne le bon esprit pour diriger

j/f4 CORRESPONDANCE

notre santé et nos affaires : c'est Dieu. Je le prie de venir à ton secours.

Je t'embrasse de tout mon cœur comme ton cher et meilleur ami, ma chère épouse.

Ton ami ,

De Saint-Pierre.

Mes amitiés à nos amis communs.

A SA PREMIERE FEMME

Ma bonne amie, j'attends ton retour avec impatience, ainsi que celui de ton père. Ton frère Saint-Léger a fait entendre à ta mère que ce qui retardait sa convalescence était le retardement même de ses affaires. A cette occasion, elle m'a parlé de Pacte que ton père a fait signer à tes frères; je lui ai dit que j'avais toujours été disposé à suivre leur exemple sur ce point, doutant que je n'ai jamais eu aucune prétention sur la papeterie , ni sur la succession de personne; que je ne me croyais en aucune manière le droit d'empêcher ton

TOME III

l46 CORRESPONDANCE

père de disposer de son bien comme il f entendait ; que je croyais à Saint-Léger , ton frère, des droits de préférence sur la propriété de la papeterie, par les soins qu'il y donnait depuis long-temps; que ton père ne voulait pas faire tort à ses autres enfans; qu'il n'y avait qu'une clause qui me semblait n'avoir pas été prévue : c'est que si ton frère Saint- Léger fait des bâtimens ou autres constructions pendant la jouissance de son bail , il sera fondé à répéter le remboursement de ses avances en argent , tandis qu'il en aura fait la dépense en assignats de peu de valeur, car je suppose qu'à l'époque du remboursement le papier n'aura plus cours. Peut-être a-t-on prévu cet événement dans le bail de la papeterie ; mais il n'en est point question dans l'acte de vente et de cession de propriété.

Communique à ton papa ces réflexions, et assure-le en même temps qu'elles n'ont retardé en rien ma signature, que j'ai offert plusieurs fois à ta mère de la donner ainsi qu'à lui, et qu'elle me paraît maintenant disposée à la recevoir et à y ajouter la sienne. Nous ne désirons que le contentement de ton papa et son rétablissement : j'y ajoute son re-

tour ainsi que le tien et celui de notre chère Virginie. Le ménage va mal depuis ton départ : le chien a mangé le coq, le vent jette bas les pommes , Catherine va en vendange, ne vient que le soir souper et retourne coucher chez elle ; elle m'a prévenu qu'aujourdmi excepté, elle ne viendrait plus du tout à cause des travaux de sa vigne et de sa maison, sa mère étant malade. Je suis donc tout seul , pensant souvent à toi.

Vendémiaire an IV.

if\8 CORRESPONDANCE

Ton papa, mon amie, a passé une bonne nuit; il me dit qu'il est plus tranquille. Le médecin doit passer cette après-midi, et si la fièvre ne le reprend point comme avant-hier, il changera quelque chose à son régime, afin de le fortifier.

Je n'ai que le temps de t'assurer de mon amitié. Malgré mes courses et mes écritures, mes affaires ne finissent point. Je vais faire aujourd'hui celle que j'ai vers le faubourg Saint-Marceau , ce qui m'engagera à dîner chez ton oncle qui m'a invité.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. l/^Ç)

Tu peux croire que je ferai mon possible pour amener à une réconciliation. Ton papa uni par n'avoir point de ressentiment contre ta mère; je ne doute pas que, si sa santé se raffermissait, son amitié ancienne ne se réveillât. J'ai toujours soin , en lui parlant de ta mère, de lui parler de toi. Par exemple, je lui dis qu'en l'écrivant tous les jours je fais un grand plaisir à toutes les deux. Je vous accouple tant que je le peux ; puissiez-vous l'être tous d'affection ! Mais , pour mon compte, certaines avances de ma part ne font que rendre certains esprits encore plus revêches. Enfin, mon amie, je croirais avoir bien réussi dans mon voyage si je pouvais rapprocher ce qui ne devait jamais être séparé.

Je vous embrasse tous.

Ton ami,

De Saint-Pierre.

Paris , ce 24 brumaire an IV.

N'oublie pas d'envoyer du pain. Je pourrai fécrire demain le jour de mon retour.

i5o CORRESPONDANCE

^^^^^^<mH^m^^>^^h^^«H-H*^^^^^^^^^^M-*^

A SA PREMIERE FEMME

Ce i .5 frimaire .in I\

On s'est trop pressé, mon amie, en décrivant de venir. Ton papa se trouvait mieux ce soir, et il a passé une assez bonne nuit. Il est dans un état à laisser encore long-temps à craindre et à espérer. J'ai débuté bier, étant tête-à-tête avec lui, par lui témoigner le désir ardent que ta mère et toi avaient de le voir, car de son côté il avait commencé par me demander comment on se portait ; mais il n'a

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 15t

répondu que ces mots à- mes sollicitations: «Si elles viennent ici elles me donneront le coup de la mort.» C'est ce qu'il m'a répété plusieurs fois. Je lui ai dit : « Vous n'avez rien à objecter à votre fille? — La sensibilité, » m'a-t-il dit. C'est la même objection pour sa femme ; car il ne veut que son bonheur, et il veut lui en donner des preuves à son retour à Essonne. Il désire ardemment la campagne. A cette occasion, je lui ai parlé de la procuration de R.... Il m'a dit qu'il avait donné ordre de la faire en mon nom.

Mon amie, il est bien à propos que tu ne viennes pas ici dans ce moment; je reviendrai à la charge pour ta mère, mais je n'espère pas réussir.

Je t'écris à la hâte, car j'attends du monde.

Recommande à Catherine d'enfouir le fumier dans la terre en labourant; c'est une opération essentielle.

Je te prie, pour l'amour de moi et de notre enfant, de prendre soin de ta santé. Je te manderai des nouvelles de l'Institut quand j'en saurai. Les lettres sont mises à la poste; porte-toi bien, conserve avec ta mère la con-

152 CORRESPONDANCE

corde. Deux faibles arbrisseaux se supportent dans les orages et y résistent.

◆HHH[^]»»»»»»»»»»»»»»»»^{*}»»»»»»»»»[^]»»»[^]»»[^]»

Il faut, mon amie, tirer parti de ses ennemis pour se rendre meilleur. Leur malveillance nous perfectionne, en ce qu'elle surveille nos défauts. Quand nos ennemis sont nos parens , ils nous sont encore plus utiles, car nous devons croire que nous tenons d'eux par les qualités du tempérament. Il faut donc songer en cela à se réformer soi-même, et espérer que nous pourrons les réformer par notre exemple. Il y aurait de quoi faire sur ce texte un beau discours de morale, dont tu n'as pas besoin.

J'attends le retour de ta mère pour retourner avec elle : ainsi accélère son départ si tu veux me revoir bientôt ; c'est un désir qui s'accroît en moi de jour en jour. Je n'aime point les assemblées. Cependant j'ai ici des amis; chaque jour m'en présente de nouveaux. On m'écrit des lettres anonymes pour me dire les choses les plus flatteuses; cette bienveillance publique me console des peines domestiques , et une de mes joies est de penser qu'elle me survivra, et que plus durable et plus douce que la fortune, elle protégera un jour ma femme et mes enfans. Tâchons donc de la mériter par notre conduite envers nos ennemis eux-mêmes. Je t'embrasse de tout mon cœur dans l'espérance de te voir bientôt.

Ton ami,

De Saint-Pierre.

DR BKRNAKDIX DE SAINT-PIERRK. i'JJ

^*ï*±±±±^±^j^W.yW*±**&W.ï^++^*++*+*****ï*

A SA PREMIERE FEMME

Quand j'ai le loisir de chercher un moment; de récréation, je t'écris, ma chère Pénélope; ton Ulysse est errant au milieu des affaires litigieuses et des hommes insidieux. Malgré les avances que j'ai faites pour me rapprocher de tes frères, ils s'éloignent de plus en plus de moi. Ils paraissent dévoués aux intérêts de celui qui, depuis long-

temps, s'est déclaré mon ennemi. Ta cousine Ternois et ensuite ton frère l'imprimeur les ont rassemblés à dîner sans m'y inviter. Il semble qu'ils ne me comptent pas dans In famille. Leur conduite

158 CORRESPONDANCE

me fait rire; mais elle m'apprend que j'ai fait une imprudence en prenant pour fondé de procuration , le citoyen Prosper qu'ils ont chargé de leurs intérêts, à l'exception de l'aîné qui en a de différens. J'avais sacrifié les nôtres à l'esprit de conciliation. Quoi qu'il en soit, ma procuration ne peut servir que pour l'inventaire, car il sera nécessaire que je te donne une autorisation pour que tu m'envoies ta procuration lorsqu'il s'agira des partages. Mais nous aurons 1 e temps d1 y penser et de choisir un homme qui mérite notre confiance. Nous en parlerons à Es-sonne où je compte te revoir le plus tôt que je pourrai. Ta mère se porte bien, elle est fort contente de la conduite de l'imprimeur. Je la maintiens dans ces sentimens, car ce n'est qu'à toi que je fais part dues miens , et seulement pour te rendre compte de mes observations et de nos affaires. Je ne te parlerai pas de celles de l'Institut qui s'organise lentement; quand j'aurai donné ma voi\ pour nos correspondais, ce qui arrivera le 7 , je songerai à revenir auprès de toi m'occupe du grand travail dont tu es ma plus agréable distraction.

Les affaires générales ne m'empêchent pas

de m'occuper des tiennes. J'ai retiré ta montre de chez Fillon, auquel j'ai payé 100 francs de raccommodage. La couturière a fait remettre chez moi ta robe noire et ta robe chinée. Ta tante Charpentier m'a donné pour toi deux paires de semelles pour notre Virginie ; elle doit m'apporter ta bague. J'acquitterai tous ces frais , et si je trouve une occasion plus prochaine que celle de mon retour, je satisferai à tes désirs ; de ton côté remplis les miens, ma petite Pénélope, en me donnant de tes chères nouvelles. Je n'en ai point encore reçu. Adieu, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton ami,

De Saint-Pierre.

Paris , ce \ nivôse an IV.

Je t'ai acheté quelques morceaux d'une terre excellente pour savonner les tabliers.

j60 correspondance

A SA PREMIERE FEMME

Ta mère est fort inquiète de ta santé et de celle de notre enfant. Elle trouve étrange que tu ne répondes pas. En effet, voilà le huitième jour que je suis parti, la troisième fois que je t'écris : il n'y a que sept lieues de distance, et je n'ai pas encore de tes nouvelles. Je t'excuse sur la négligence de la poste et les mauvais chemins qui ne permettent pas au facteur de se charger d'une seule lettre. Il attend quelquefois qu'il y en ait plusieurs pour se mettre en route. Oui, mon amie, je te crois trop attachée à tes devoirs pour oublier ton

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 161

mari. Il n'y a point d'idée que je n'adopte plutôt que celle de ton indifférence.

Cependant, mon amie, si tu étais malade , fais-moi donner de tes nouvelles par Elisabeth. Mes affaires n'étant pas près de finir, j'accélérerai mon départ de quelques jours. Mets -toi à ma place, et agis à mon égard comme tu voudrais que j'agisse envers toi.

La levée des scellés et l'inventaire qui devaient avoir lieu il y a quelques jours, sont remis à aujourd'hui. J'attends les fondés de procuration, le notaire et le juge- de-paix. Demain nous procéderons, à l'Institut, à la nomination de nos correspondans. Ces points principaux remplis, je songerai à me rendre auprès de toi , quoique plusieurs af-

fares importantes dussent me retenir encore à Paris. En attendant le plaisir de t'embrasser , je te recommande à celui qui t'a donné à moi pour être le centre de mon bonheur, et je le prie de me faire coopérer au tien par tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Adieu ; vis contente et heureuse. Ton meilleur ami,

De Saint-Pierre.

Paris , ce 6 nivose an IV.

A SA PREMIERE FEMME

Je t'envoie, ma bonne amie, plusieurs articles des emplettes que j'ai faites :

Un charriot, avec son timon démonté , pour Virginie.

Un rouleau de sept aunes et demie de molleton, à 6 livres Faune.

Ce rouleau renferme dix aunes de nankin de Rouen; plus, une robe de taffetas des Indes : en tout trois articles.

Il y a en outre un fichu brodé pour toi , et un fichu pour Elisabeth. Si tu n'es pas contente de ces objets, tu me les renverras, et

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 163

on les échangera pour d'autres. Il y a aussi de la toile en échantillon. Si la qualité te convient, tu me demanderas la quantité dont tu as besoin. Il y a dans ce même panier un paquet de bas , un autre paquet de mouchoirs de poche, une poupée pour Virginie, une lampe d'étain, et du pain à cacheter dans un autre : en tout quatre articles, J'y ai mis aussi des figures des Etudes , avec quelques livres , tant brochés qu'en feuilles.

La seconde caisse renferme un chapeau pour toi et un pour moi. Si tu n'es pas contente du chapeau, tu le renverras, et la chapelière, la citoyenne Petit-Jean , qui m'assure qu'il est à la dernière mode , t'en

renverra un autre. Aie soin de me renvoyer la caisse par l'occasion la plus prochaine, car elle est ati chapelier.

Enfin , un panier contenant six bouteilles d'eau-de-vie, six livres de cassonade, six pots de confitures, deux livres de chocolat , etc.

Je t'envoie la clef de ma chambre et de mon secrétaire, où tu prendras douze louis que tu renfermeras, bien enveloppés et empaillés, dans la caisse du chapelier , avec des pommes dont je voudrais faire quelque petit cadeau.

164 CORRESPONDANCE

Ces douze louis serviront à payer mes dettes , ayant employé déjà près de vingt louis, tant pour nos emplettes communes , qu'à renouveler ma garde-robe que je t'enverrai par la même occasion, si on me livre mes habits aujourd'hui. Si tu veux acheter de la toile , tu prendras seize louis au lieu de douze. J'ai encore à acheter différentes choses , et à payer des dettes.

Urgent. — N'oublie pas, ma bonne amie, de faire arroser abondamment l'oranger et de le faire mettre sur le balcon au soleil. Tu garderas mes clefs jusqu'à mon retour qui aura lieu lorsque j'aurai reçu l'argent dont j'ai besoin pour payer nos dettes.

Urgent. — Donne six livres au jardinier Rigault et recommande-lui de planter des choux d'hiver dans tous les endroits du jardin où il y a de la place. Sans cette précaution nous en manquerons cet hiver. Il en est de même du céleri; il y a urgence, car notre jardin est tardif.

Adieu, mon amie, je t'écris à la hâte, tu trouveras plus d'articles que je ne t'en ai annoncé. Mais je suis accablé de courses et de

DK BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 1f)5

fatigues. On me donne de bonnes paroles, mais je leur préfère celles dont tu te sers pour nvexprimer ton amitié. Je t'embrasse ainsi que

nos chers enfans.

Ton bon mari ,

De Saint-Pierre.

Paris, ce 11 thermidor an IV.

166 CORRESPONDANCE

*****+ + < ^ W ^ * « f r * * ^ ' ^ f r * + * * ^ * * + « M ^

A SA PREMIERE FEMME

Je suis inquiet de ta santé, mon amie ; nous voici au 18 , il y a huit jours que je n'ai reçu de tes lettres. Tu ne m'as point mandé la réception de plusieurs de tes commissions, et tu ne m'as point envoyé l'argent dont j'ai le plus pressant besoin pour en acquitter une partie. Tu me mets dans un grand embarras. Peutêtre l'argent est-il aux messageries. JV passerai aujourd'hui.

Si tu ne me tires pas d'inquiétude d'ici à demain, je partirai le jour delà décade, laissant plusieurs affaires imparfaites qui m'obli-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 16j

geront de revenir sur-le-champ. Au reste, j'ai accepté les offres de ton frère Saint-Léger et nous avons passé un acte que tu dois ratifier. J'ai eu pour but de terminer des affaires qui n'avaient point de fin; de rapprocher les esprits de la concorde en ôtant les sujets d'intérêt qui les divisaient ; enfin , d'avoir à ma disposition une quantité suffisante de papier pour faire l'édition de mon nouvel ouvrage et une belle édition de mes Etudes. Ce sera là la principale portion du patrimoine de nos enfans, et, si elle se débite, nous la réaliserons en quelque partie de terre. En attendant , il en résultera de l'aisance pour eux et pour nous. Je viens de choisir des libraires fidèles pour remettre mes Etudes en vente. Je t'en dirai davantage lorsque j'aurai le plaisir de t'embrasser.

Adieu, ma chère amie, ne diffère pas un moment de me tirer d'inquiétude.

De Saint-Pierre.

Paris, ce 18 thermidor an IV.

168 CORRESPONDANCE

A SA PREMIERE FEMME

Il règne ici, ma tendre amie, une petite vérole fort dangereuse. Le petit Vander vient de l'avoir; la nièce de Louison vient d'en mourir à onze ans, ainsi qu'un père de famille de sa connaissance qui l'a prise de ses enfans qui en sont réchappes. Pour moi , je ne crains point de paraître dans l'autre monde avec la peau tavelée de points rouges comme ta robe de linon; mais je verrais avec bien de l'inquiétude nos chers enfans respirer un air si corrompu. Rien ne t'oblige de revenir à Paris pendant les chaleurs. Attends que les

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. J fit)

vents du nord aient rafraîchi l'atmosphère. J'irai te revoir aux vendanges , c'est-à-dire un mois plus tôt que je ne me Tétais proposé.

Au reste, je m'en rapporte entièrement à ta prudence maternelle, ainsi qu'à celle de ta bonne maman. On ne voit dans le quartier de Montmartre que des enterremens de petits enfans emportés par cette cruelle maladie. Embrasse pour moi tes tendres nourrissons ; préserve , tant que tu le pourras , notre Virginie de toute nourriture animale, dont les sucs augmentent l'alkalescence et la putréfaction des humeurs. Les inoculateurs , tu le sais, préparent les enfans à l'inoculation par trois semaines de régime végétal. Tu peux lui donner de temps en temps un verre d'orgeat et en faire usage pour toi-même. Il est bon pour la poitrine puisqu'il est fait d'amandes douces, et il calme l'effervescence du sang encore mieux que la bière que tu bois.

Je suis bien fâché d'avoir oublié les deux rouleaux dont j'imagine que tu ne feras point d'usage. Mon rhume me fatigue toujours et ma mélancolie ne me quitte point. Je ne suis heureux que dans la solitude en pensant aux

moyens de te rendre heureuse; mais il y en a peu en mon pouvoir.

Je pense que tu auras tout le temps de chercher une bonne. Embrasse pour moi ta maman , ta cousine et nos chers enfans.

Ton bon et sincère ami,

De Saint-Pierre.

Ce 13 thermidor an VI.

DF. BEKNARDJN DE SAINT-P1ERRK . 17!

A SA PREMIERE FEMME

Ce 15 fructidor an VI.

Les enfans abondent en acides, me disait Fautre jour un habile médecin. Il ne leur faut donc point de limonade pour les guérir du rhume comme à nous. Il ne leur faut point de vésicatoire, c1 est les faire souffrir de trop bonne heure. Il faut purger Virginie ; et, afin qu'elle ne s'en aperçoive pas , donne-lui dix à douze grains de jalap dans un lait de poule, elle les prendra sans répugnance et s'en trouvera bien.

lj'l CORRESPONDANCE

Tu peux Tessayer, ma bonne amie; mais j'espère encore plus la guérison de sa toux du temps et surtout du régime. Louison prétend que le lait de vache donne le matin à jeun , sans être passe \ tout chaud et tout écumeux , est souverain pour la toux des enfans. Elle le défend le soir.

Je sais par expérience que des haricots blancs, dans lesquels on a fait cuire une gousse d'ail , guérissent à la longue les toux les plus opiniâtres. On peut en faire manger fréquemment à notre Virginie. (Test d'ailleurs un bon aliment.

Je ne doute pas que les fruits bien mûrs, et surtout les raisins , lorsqu'ils ne sont pas acides , ne soient excellens pour la poitrine.

Essaie donc une purgation et ce régime. Si elle a des boutons c'est un bon signe , l'humeur se porte à la peau. Il faut favoriser cette transpiration avec un peu d'eau de bourrache, dont on peut couper son lait dans la journée; lui donner le soir une cuillerée à café de sirop de coquelicot.

On peut aussi la purger avec du sirop de fleurs de pêcher qui est agréable.

Un peu de chocolat de temps ru temps

Jui ferait du bien. Surtout point de froid ni d'humidité.

Mon rhume est guéri à peu près , grâces à Dieu. Tu comptes donc , ma bonne amie , passer les vendanges à la campagne ? Certes je t'irai voir. Je sens que tu me manques souvent.

Tu me marqueras précisément le jour où Ton commencera à vendanger; car je voudrais, en passant une neuvaine avec toi, me trouver ici le 1er vendémiaire. Puissé-je te retrouver en bonne santé et contribuer à t'y maintenir, pauvre petite mère de famille , toujours occupée de tes enfans! Je t'embrasse de tout mon cœur. Tu ne me dis rien de notre Paul. Je ne saurais aller dans les promenades que je n'entende de tous côtés : « Ne courez pas , Virginie ! allons un peu plus vite , Virginie ! attends, attends, Virginie !» Il me semble que la génération future , du moins pour les filles, sera ma famille. Les Paul ne sont pas si communs. Je pense que ton cœur maternel sera souvent ému de ces douces appellations. Louison m'a dit que tous ces noms de Virginie ve-

naient d'une chanson qu'on avait chantée il y a quatre ans. Je ne lui ai rien répondu ,

Ij4 CORRESPONDANCE

sachant que nul n'est prophète dans son pays.

Ton ami ,

De Saint-Pierre.

J'ai reçu ta lettre hier. Embrasse ta mère et nos enfans.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. ij5

A SA PREMIERE FEMME

Je suis bien inquiet , ma bonne amie , de ne pas recevoir de tes nouvelles. Je comptais en aller chercher moi-même le il\ de ce mois , mais j'ai un rendez-vous pour les affaires de la succession. En partant le 25, il me faut être de retour ici le 27. J'aime mieux différer jusqu'au 28, afin de passer plusieurs jours de suite auprès de toi. Fais-moi donc, en attendant, un petit mot de réponse.

Embrasse pour moi ta bonne mère dont je partage bien toutes les sollicitudes. Je n'ai pas besoin de te recommander nos enfans.

Notre Virginie est-elle bien obéissante? Je lui apporterai une poupée qui m'a été donnée pour elle. Je la lui remettrai si elle a été sage. Mais comment ne le serait-elle pas ? elle sent qu'elle est maintenant pour toi une de tes plus chères consolations.

Henriette va s'occuper du soin de te préparer des haricots pour l'hiver.

Ma chère amie, mets toute ta confiance en Dieu. Il est le grand médecin de la vie, puisque c'est lui qui nous la donne. Il aura pitié des souffrances d'une aussi bonne mère que toi , si nécessaire à tes enfans

que tu élèves avec tant de soin. Il aura pitié de moi, ma tendre compagne , la couronne de roses de mes cheveux gris. Il te conservera pour de meilleurs jours. Tout le monde ici prend part à ta santé. La bonne Henriette me prie de te présenter ses respects. Sois bien tranquille du côté de l'esprit. Le corps se porte mieux quand l'a me est en repos. Je t'embrasse de tout mon cœur, ma chère et tendre amie; je suis pour toujours ton tendre et fidèle mari ,

De Saint-Pierre.

Paris, ce 21 fructidor¹ an VIII.

A M. ROBIN

A MONSIEUR ROBIN '

Essonne, an VII.

Je vous renvoie votre parapluie; il nous a servi jusqu'à rentrée
cTEssonne où nous

1 M. Robin, commissaire des poudres à Essonne, et voisin de M. de Saint-Pierre, fut pendant vingt ans son ami. Il a eu la bonté de nous confier ces lettres qui renferment quelques détails pleins d'intérêt.

180 CORRESPONDANCE

avons trouvé le cabriolet de madame Didot qui venait au-devant de nous. Ma Virginie était disposée à faire le tour du monde dans les crottes avec moi. Son petit cœur était tout plein de la joie de ses jeux avec Théodore quelle compte bien revoir. Son premier soin en arrivant a été d'en demander la permission à sa mère. Quant à moi , j'ai été fort agréablement surpris en apprenant que ma bonne compagne avait passé la journée sans fièvre; votre raisin a sans doute contribué à la calmer, car elle Favait presque tout mangé. La soirée s'est passée très-

agréablement parmi les jeux pleins de gaieté de Paul et de Virginie, suivis du doux repos de leur mère qui s'est endormie sur les neuf heures. Peut-être l'atmosphère pluvieuse et chaude y a-t-elle contribué aussi en relâchant ses nerfs.

Remporterai donc quelques espérances avec moi. J'avais besoin de ces distractions. Ma maison ne me coûtera pas cher si elle me donne quelques momens de plaisir. Cependant, pour ne pas perdre l'occasion de la louer, je joins ici une affiche que je vous prie de recommander au citoyen Marceau. J'espère être de retour le 8 de la décade pro-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 181

chaîne. Peut-être tous nos malades seront-ils en bonne santé. Conservez bien la vôtre ainsi que celle de votre digne compagne. Sénèque disait qu'il prenait soin de sa santé en pensant qu'une jeune vie (celle de Pauline sa femme) était greffée sur la sienne. J'en peux dire autant. Je suis un vieux arbre qui porte de jeunes rameaux ; mais vous et votre épouse, quoique jeunes, en portez à la fois d'anciens et de nouveaux, puisque vous soutenez à la fois vos parens et vos enfans.

De Saint-Pierre.

A MONSIEUR ROBIN

Je vous prie très - obligeamment, de vous informer au bureau des hypothèques à Corbeil, si Ton a fait la transcription de quelque contrat de vente de biens à Essonne et aux environs par le citoyen Leger Didot, et dans le cas où ces transcriptions seraient faites, de vouloir bien me faire passer la date des contrats et les noms des notaires qui les ont reçus.

Je vous écris à la hâte. Le notaire sort de chez moi. J'ai pensé que dans ce service vous voudriez bien employer votre zèle accoutumé.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 183

Quelles tristes distractions au milieu de mes études célestes! Je compte vous voir sous quinze jours. Plusieurs locataires et acquéreurs se présentent pour ma maison d'Essonne. J'irai jouir auprès de vous des premiers jours du printemps. Mandez-moi si je vous ai lu mon drame de Zoraïde , je remporterais. Embrassez votre chère famille pour moi. La mienne se porte bien. Je vous salue.

Votre ami,

De Saint-Pierre.

Taris, 11 ventôse an VIII.

184 CORRESPONDANCE

A MONSIEUR ROBIN

Je n'ai point trouvé , obligeant ami , à mon retour de la campagne , votre réponse à la lettre que mon voisin s'était chargé de vous remettre de ma part. Je vous priais par cette lettre de vous informer à Corbeil s'il existait, au bureau des hypothèques , des inscriptions sur Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, et, dans ce cas, d'en faire un extrait et de me l'envoyer. Je suis au moment de conclure avec M. Le Petit de Maurecourt, moyennant deux contrats de 15,000 livres de capital , et lorsqu'il est prêt à me fournir toutes les sûretés que je lui demande , il est bien juste que

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 185

je lui donne de mon côté toutes celles dont il a besoin pour l'acquisition de ma maison.

MM. Callais et Vallée sont venus me voir; celui-ci m'a apporté la Pluralité des Mondes de Hughens où je trouverai un peu à glaner. Il y a quelques erreurs physiques contre lesquelles je m'étais déjà mis en garde : telle est entre autres l'obscurité qu'il attribue aux mers des planètes ; mais d'un autre côté il y a plusieurs aperçus dont je tirerai par-

ti. J'en ferai usage en refaisant en entier mon préambule et mon premier livre des Harmonies solaires, où il y a d'ailleurs beaucoup de choses qui ne sont point à leur place ; ce sera pour la cinquième fois que je le recopierai. La première des beautés d'un ouvrage est son ensemble ; je ne dois rien négliger pour la perfection du mien , car il fait mon bonheur.

J'ai rapporté de Brévanes, où j'ai été passer deux jours chez un ami, un redoublement de rhume; mais j'ai trouvé à mon retour que ma Virginie et mon Paul étaient débarrassés de celui qui les tourmentait : ainsi il y a compensation.

Nous embrassons tous votre aimable famille.

De Saint-Pierre.

Paris , ce 2 prairial an VIII.

COKKESPONDANCE.

A MONSIEUR ROBIN

Paris, ce 17 prairial an VIII.

J'ai reçu vos deux dernières lettres, trèsobligeant ami; vous me servez sur les toits : i^e est. une compensation de la Providence qui sème des fleurs au milieu de mes épines. Le citoyen Cousin, notaire de la succession, auquel j'ai communiqué les inscriptions prises sur mes biens, m'a fermement assuré que le conservateur des hypothèques s'était étrangement trompé en portant les inscriptions des cohéritiers sur mes biens propres, puisqu'on

ne lui avait donné d'autre charge que de les établir sur les biens de la succession Didot où nous avons tous des droits égaux. C'est, dit-il, ce qui est évident par le modèle d'inscriptions que le conservateur a entre les mains; je vous prie, si vos affaires le permettent, de prendre à ce sujet quelques informations.

C'est assez vous parler de mes embarras. Occupons - nous un moment de vos peines. J'en sens toute l'amertume par l'état où se trouve votre chère compagne; il me rappelle celui où j'ai vu la mienne si longtemps, et la position où se trouvent mes chers enfans qui ont bien besoin d'une mère. Je suis obligé d'en faire de temps en temps les fonctions ; mais j'espère que la Providence conservera aux vôtres leur chère nourrice. Assurez-la de mes plus tendres respects.

Vous avez un esprit philosophique qui me plaît tout-à-fait; vous tournez très-adroitement en ridicule les systèmes philosophiques qui me mettent souvent de mauvaise humeur, parce que je suis quelquefois tenu d'y répondre , du moins, à mon avis, à cause de ma qualité de membre de la section de morale dont ils tachent de renverser les fondemens

188 CORRESPONDANCE

Le bon Ducis, à qui j'ai communiqué vos lettres, a senti redoubler en lui le désir d'en connaître l'auteur. Ne doutez donc pas qu'il ne se rende à votre fête Homérique du 10 messidor , quoiqu'il parte demain pour Versailles où il va passer deux mois.

Pour moi j'espère, d'ici à ce temps-là , avoir bien avancé la copie du préambule et du livre de mes Harmonies solaires que je refonds en entier. En attendant , si votre promenade se dirigeait vers mon ancienne habitation, demandez, je vous prie , au jardinier pourquoi il ne m'envoie pas des œufs de me? poules et de mon orge , des fraises , des cerises, des artichauts et d'autres légumes. Il pourrait m'en faire un bon panier et me renvoyer à mon adresse par le coche d'eau. Il s'occupait aussi, a-t-il dit au citoyen deMaurecourt , à me pêcher du poisson. Tout cela me viendrait à propos. Je n'ai plus que quelques usufruits à retirer de ma maison; la propriété si entravée m'en reste malgré moi.

Mon ami, il faut se faire un asile champêtre dans son propre cœur jusqu'à ce que nous parvenions à l'asile céleste; là, il n\ a point d'impo-

sitions contre Lesquelles on n-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 18(J

clame en vain , ni d'inscription en hypothèques pour des dettes qui ne sont pas les nôtres. Nous soldons tout cela sur la terre en nous débattant contre les mauvais raisonneurs , les intrigans et nos propres passions. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre ami,

De Saint-Pierrf.

J'embrasse vos chers enfans ; les miens sont en parfaite santé. Le notaire m'a dit qu'il avait outre-passé ses droits. Je vous en remettrai le montant à votre premier voyage.

LETTRE DE M. DUCIS A M. ROBIN

Paris, le 18 messidor an VIII.

J'ai un peu tardé, citoyen , à vous remercier, ainsi que madame votre épouse, de la réception si aimable et si amicale que vous nVavez faite. C'était au milieu de la verdure , des fleurs , des eaux et des ombres que vous deviez placer les busles d'Homère et de Jean- Jacques, qui nous en ont tracé des tableaux

1 Cette lettre est indispensable pour expliquer un passage de la lettre préeédente , sur la fête d'Homère célébrée chez M. Robin.

si frais et si charmans. C'était dans votre solitude d'Essonne qu'ils devaient trouver leurs temples. Nous nous souviendrons toujours, Bernardin de Saint-Pierre et moi j que nous avons porté leurs couronnes , que ce sont vos enfansquiles ont posées sur leurs têtes, et deux jeunes amis qui ont lu devant eux les endroits les plus touchans de leurs ou-

vrages. Nous n'oublierons pas votre chère compagne, le berceau roulant , l'enfant endormi , les regards de la mère , la petite Virginie de Bernardin , jouant avec vos petits Paul sur des herbes fleuries ; nous n'oublierons pas madame votre sœur, si jolie et si intéressante : ainsi les grâces et tous les âges ont offert leur hommage à vos deux grands hommes. Je croyais les voir sourire aux caresses des petites bouches et des petites mains qui les pressaient si joliment et avec tant de charmes. Il me semblait qu'il ne leur manquait que des bras pour les serrer contre leur sein.

Que vous êtes heureux, citoyen, de trouver dans votre famille, dans l'amitié, dans la vertu, dans l'étude, dans l'amour de la nature et de la retraite, toutes les jouissances qui \ sont cachées ! Votre fête était simple

ig2 CORRESPONDANCE

comme les beautés de Tlliadé et d'Héloïse. Nous en respirions l'esprit dans une émotion douce et dans un silence religieux. Agréez , je vous prie , ma reconnaissance de tout le plaisir quelle m'a fait et qu'elle m'a laissé. Mes respects, s'il vous plaît, à votre chère compagne, à madame votre sœur. Je m'incline dans leurs bosquets devant Homère et Rousseau , et j'embrasse toute votre petite famille.

Salut, estime et amitié.

Ducis , De flnstitut national.

A MONSIEUR ROBIN

Paris, ce >0 fructidor an VIII.

y kl lu avec beaucoup d'intérêt , mon estimable ami, l'itinéraire de votre voyage. Je vous ai plaint plusieurs fois pendant ces grandes chaleurs qui nous accablaient ici. Peut-être n'en étiez-vous pas incommodé sur la croupe de vos montagnes. J'ai rencontré au salon votre aimable belle-sœur et son mari , qui m'ont fait part des nouvelles que

leur avait mandées le citoyen Caliais. Je me suis rappelé le voyage des deux pigeons que je vous

TOME III. I

ig4 CORRESPONDANCE

avais cité avant votre départ. Amant, heureux amant, peut-on dire à votre jeune ami, n'allez qu'aux rives prochaines! Vous me dites qu'il s'est évanoui deux fois et une fois dans l'eau. Je pensais bien qu'il était trop délicat pour fournir à une pareille fatigue. Il faut espérer que l'exercice l'aura fortifié, et que je vous verrai tous les trois en bonne santé pendant les jours complémentaires. Je m'arrange pour aller les passer avec ma fille que je compte à cette époque ramener à Paris. J'aurai bien du plaisir à vous embrasser tous les trois et à vous entendre raconter vos aventures, J'espère que vous en aurez eu quelques-unes d'agréables. Je serais charmé que mes lettres v'eussent contribué. Mais je suis personnellement inconnu dans les montagnes que vous parcourez, et ce serait de vous maintenant que j'attendrais pour moi-même une bonne réception.

Je ne sais où vous adresser ma lettre ; je l'envoie à Genève, poste restante, comme a fait votre chère belle-sœur. J'espère que vous trouverez à votre retour le salon de peinture mieux garni qu'il ne l'est à présent. On attend plusieurs tableaux d'une belle exécution; mais

DE BERNARDIN DK SAINT-PIERRE. 1 gf>

est-on encore sensible aux beautés de Part, lorsqu'on vient de jouir de celles de la nature? Il m'est souvent arrivé, dans la galerie où sont réunis les chefs - d'œuvre des plus grandes écoles, de n'oser mettre la tête à la fenêtre, de peur que l'aspect des cieux, de la rivière et des monumens qui l'environnent, ne m'ôtât toute mon illusion.

Le temps me presse. On vient me chercher pour aller à Montmorency quoique par un temps de pluie. Le souvenir de Jean-Jacques y sera mon soleil. Adieu, mon ami, je vous embrasse avec tous vos compagnons de tout mon cœur.

De Saint-Pierre.

A MONSIEUR ROBIN

Paris, ce 21 brumaire an IX.

Je suis , mon aimable ami , le plus heureux des époux. J'ai trouvé dans ma jeune compagne toutes les qualités que je pouvais désirer. Sa douceur constante sans faiblesse, sa sensibilité , son amour pour mes enfans , sa tendre affection pour moi, surpassent de beaucoup tous les avantages que la fortune aurait pu m'offrir; encore n'en est-elle pas tout-à-fait dépourvue, sa mère lui donne une pension très-honnête pour son entretien. Je ne par-

lerai point des qualités de son esprit , mais il en est peu d'aussi bien cultivé. et de plus juste. Ce sont mes ouvrages qui m'ont gagné son cœur : ce n'est point par amour-propre que je me cite en témoignage , mais pour vous faire sentir combien il est doux de trouver dans ma tendre compagne une ame qui me sent et m'entend ; quant à sa figure , vous y démêleriez à travers sa modestie et sa timidité , une partie de toutes ses excellentes qualités.

Elle a été élevée à l'école du malheur , ce qui me la rend très chère; mais il semble que le bonheur soit entré avec elle dans ma maison. Avant-hier, jour de mon mariage, un M. Blondel, manufacturier de toile peinte à Fontainebleau, est venu me louer ma maison d'Essonne sur le prix de 600 fr., et il paiera de plus les impositions.... En conséquence je me rendrai le 28 de ce mois chez vous , par les voitures de l'après-midi ; le 29 nous passerons bail. Dans la matinée, nous visiterons la maison : j'espère que vous voudrez bien nous accompagner

dans cette visite et rédiger les articles de notre bail. Ainsi voilà 600 fr. de rente qui augmentent mon revenu; je n1ou-

ig8 CORRESPONDANCE

blie rien des dons de la fortune, surtout lorsqu'ils servent de présage à mon amour. Hier, j'en reçus un d'un genre nouveau : le citoyen Fleurieu avec lequel je n'avais aucune relation d'intimité , quoiqu'il fût mon confrère , surtout depuis qu'il est dans les grandes places, m'a envoyé, à ma grande surprise, un exemplaire du Voyage autour du monde, du capitaine Marchand, dont il est l'éditeur. Ce sont quatre grands volumes in-4° avec des cartes , fort bien reliés en carton ; à la vérité le citoyen Fleurieu en avait lu plusieurs morceaux dans les séances de notre class'e , et je m'y étais permis , de temps en temps , quelques observations critiques. J'ai donc été fort surpris de son beau cadeau et de son billet d'envoi, d'autant qu'il y a au moins un an et demi que nous ne nous sommes dit un seul mot. J'ai été touché de cette prévenance de la part d'un homme savant et vertueux. Je l'attribue à cette main invisible qui dispose des cœurs à son gré , qui m'a ouvert celui de ma chère Désirée , et qui me conserve celui de mes amis et en particulier le vôtre. J'espère, mon ami, que vos affaires vous permet- Iron t d'être à Essonne le 28 et le 29, afin que

je puisse conclure, par votre entremise, avec le citoyen Blondel de Fontainebleau , sur lequel vous pourrez d'ailleurs me donner des renseignements que je n'ai pu prendre que sur sa physionomie qui m'a paru bonne.

Je vous embrasse de tout mon cœur. J'espère vous voir tous en bonne santé. Votre famille me semble une branche de la mienne. Si vous venez dans l'intervalle, ne manquez pas de venir dîner chez moi.

Votre ami,

De Saint-Pierre.

Je pourrais donc me livrer, sans les distractions du ménage, à la rédaction du préambule de mes Harmonies , dont la plus charmante est en ma possession.

A MONSIEUR ROBIN

Paris , ce 24 messidor an IX

Je vous prie, mon ami, de payer pour moi mes vitres de Pan VIII et mes impositions foncières de Tan IX.

Je suis très-décide' à réclamer pour mes impositions foncières de Tan X , ainsi que jeTai fait pour les années précédentes; et pour ne pas le faire cette fois en vain, informezvous, je vous prie, auprès du sous-préfet et du maire , de la marche que je dois suivre. J'ai envoyé mes pétitions à Corbeil à temps

Tannée précédente , et , comme vous voyez , on y répond par un garnisaire. Il est cependant notoire à la commune que ma maison n'est ni louée ni habitée depuis long-temps.

Indiquez-moi pour Fan X une marche plus sûre.

Vous pouvez bien croire que je n'ai reçu aucun avertissement du percepteur et de mon jardinier, car j'y aurais répondu.

Les orages delà fortune me pressent de tous côtés : celui de la succession Didot est stationnante sur ma tête et celle de mes enfans depuis plusieurs années , mais il s'en élève de nouveaux.

Les affaires de ma belle-mère , madame de Pelleporc , sont en si mauvais état , qu'elle m'a déclaré qu'elle allait se retirer à Stenay pour y vivre dans une maison de campagne qui lui appartient , avec son fils qui vient de s'y rendre. Tout mon crédit pour eux jusqu'ici a abouti à faire réintégrer madame de Pelleporc dans une petite pension de 100 écus dont elle ne touche que le tiers suivant la loi.

Cependant ces orages exceptés, je trouve dans l'hymen plus de consolation que je n'en pouvais espérer. D'ailleurs je suis très-con-

vaincu que la Providence prend soin des moineaux. J'avance donc dans l'avenir, fort de cette assurance, et je trace pour ma consolation les deux dernières harmonies de mon préambule , l'harmonie générique et la sphérique. Votre page philosophique me fait grand plaisir; je me sens réjouir quand je rencontre des âmes en consonnance avec la mienne. Je ne suis point surpris de voir les sages de nos jours accuser Herschel de folie ; ils ont la malice de supprimer tout ce qu'ils peuvent de ses admirables découvertes. Vous me feriez un vrai plaisir de me communiquer ce que vous en rencontrez d'épars dans les journaux. Ceux de nos philosophes se gardent bien d'en parler; ils ne le traduisent qu'en ridicule. Pour moi, je l'avoue , si j'en avais les moyens, je ferais le voyage d'Angleterre uniquement pour saluer ce grand homme, le Christophe Colomb de l'astronomie, et pour voir le soleil dans son télescope. J'espère que nous pénétrerons un jour dans cette incompréhensible planète , où sont renfermés tous les trésors que la main paternelle de la Providence dispense parmi les maux de notre petite terre misérable.

Dans cette espérance , je vous embrasse de tout mon cœur, mon ami. Je vous somme à votre prochain voyage à Paris , de vous arranger de manière que vous veniez dîner avec moi en famille. Ne prenez pas un jour de mes séances à l'Institut , un* 2 ou un 7 , à moins que vous ne vouliez venir vous y morfondre dans quelque spéculation d'idéologue.

Ma femme me charge de vous réitérer , ainsi qu'à votre digne compagne, tous les témoignages de son attachement et de son estime. Virginie me prie de ne pas l'oublier auprès de vous deux et de Théodore. Je l'embrasse ainsi que toute votre chère famille. Paul vous salue tendrement à sa manière.

Votre ami,

De Saint-Pjeiire.

A MONSIEUR ROBIN

Paris, ce 2.j germinal an XI.

On connaît, mon digne ami, ses amis dans le besoin. Mon procès de la succession Didot a aujourd'hui trois têtes comme Cerbère. Il vient de me faire entendre trois aboiemens par trois assignations. La première m'annonce que le citoyen Didot Saint-Léger m'appelle au tribunal de seconde instance, le 15 floréal, pour faire casser mon premier jugement; la seconde, par un autre appel devant le jugede-paix, me déclare qu'il me redemande une

portion de 260,000 livres qu'il a dépensées pour l'amélioration de la papeterie , et dont on ne lui a pas tenu compte dans la vente qui en a été faite à sa femme. La troisième m'appelle à Gorbeil, le 28 germinal à dix heures du matin , au bureau de paix du citoyen Boyer, de la part de madame veuve Dubort , créancière de la succession Didot , qui veut faire revendre la papeterie, attendu que la femme de Saint-Léger Didot n'a rien payé aux créanciers de cette succession du prix de sa papeterie , comme elle s'y était obligée. Comme Henri Didot mon beau-frère et moi avons transigé de nos droits successifs avec Saint- Léger Didot, nous faisons ensemble face à Forage.

Nous nous préparons à repousser, le 13 floréal, Tappel de Saint-Léger à la première section de son tribunal, par l'organe du citoyen Pronnet. Nous avons rejeté la demande en conciliation de 260,000 livres, comme un acte de délire ; il nous sera aussi aisé de repousser celle de la dame Dubort , parce qu'au fond ce n'est qu'une simple formalité; mais pour ne pas encourir l'amende de non comparution devant le juge-de-paix, nous vous prions.

Henri Didot et moi , de vous y présenter pour nous, ou, à votre défaut, la personne que vous jugerez convenable avec les deux pouvoirs

ci-joints. Nous avons pour cet effet laissé en blanc le nom de votre représentant.

J'aurais volontiers profité de cette circonstance pour aller jouir un moment de votre beau printemps et de votre amitié non moins agréable, mais je suis obligé de ménager un gros rhume qui me tourmente depuis trois semaines.

Je suis encore tourmenté par les projets inspirés au gouvernement d'occuper notre classe à la confection d'un dictionnaire de la langue française, et qui plus est de quatre volumes par an , de critiques des ouvrages nouveaux. D'après le plan de notre confrère Rœderer, chacun de nous serait occupé toute l'année dans son cabinet, car selon lui il n'y a pas moyen de confectionner de si grands travaux dans de simples séances. Vous avouerez qu'on ne peut pas employer plus d'économie ; car pour 60,000 francs on ferait travailler toute l'année les quarante plus beaux esprits qu'il y ait en Europe, suivant le dire de Rœderer qui ne nous épargne pas les coin-

pliments. Il lui en reviendrait de bonnes bribes pour son Journal de Paris qui lui rapporte plus que ne coûte l'Académie française. Il avait aussi, de concert avec La Place, Lalande, Vien et la plupart des fonctionnaires publics, proposé de faire payer à chacun des membres de l'Institut 200 francs pour tenir lieu d'indemnité aux sexagénaires, et suppléer aux 1 200 francs que chacun de nos confrères fonctionnaires publics, ayant 1 0,000 francs de traitement, étaient obligés depuis la fondation de l'Institut de leur abandonner. C'était, selon lui, une honte aux sexagénaires de les recevoir, et une injustice dont les fonctionnaires étaient les victimes. On a lutté pendant deux séances générales et extraordinaires pour décider cette question. A la fin , les sexagénaires l'ont emporté à leur grande honte, sans doute; cependant si j'avais eu la gloire d'être dépouillé, elle m'eût coûté au moins six ou sept cents francs par an. Cela compte pour un père de famille chargé de trois enfants. Dieu merci, ils se portent bien et leur mère aussi. La

mère de ma femme est logée chez moi depuis quinze jours. Elle est d'un caractère gai et insouciant. Ainsi je suis obligé de penser

à beaucoup de choses qui ne me sont pas personnelles. Cependant je suis tranquille, m'appuyant sur cette Providence qui ne m'a jamais abandonné, et qui au défaut de fortune me donne la paix du cœur et des spéculations ravissantes, que je ne changerai jamais contre celles de la grammaire et de la critique.

Nous vous embrassons tous, votre chère compagne et vos enfans.

Votre ami ,

De Saint-Pierre.

Ducis est gai et bien portant. Il s'informe de vous assez souvent.

Faites - moi le plaisir de me répondre. Parlez-moi de vos jardins et de vos belles Naïades.

A MONSIEUR ROBIN

Paris, ce 15 fructidor an XI.

Ma femme et moi, mon cher ami, nous sommes très-aises du contentement de votre digne compagne qui vous a donné une fille tant désirée , et qui , comme vous l'observez fort bien , neutralisera, par sa douceur féminine , la pétulance de vos garçons. J'ai différé de vous répondre, à cause des embarras où me jette la banqueroute du banquier Razuret qui vient de m'emporter à peu près toutes les économies de ma vie, trois mois et demi après

TOME III. I

que je les lui avais confiées pour un an, en les retirant de la caisse d'es-compte du commerce dont il était un des administrateurs. Dieu soit loué! il a soin de la postérité des moineaux qui n'ont point de rentes, il aura soin de la mienne.

Je profite du retour du porteur à Essonne, qui désire que madame de Cramayel lui donne une lettre de recommandation pour son fils. C'est un père de famille malheureux auquel je vous prie de vous intéresser auprès de madame de Cramayel. Je vous prie de me rappeler à son souvenir ainsi qu'à celui de M. Bien-Aimé. Je vous embrasse vous et votre famille aimable de tout mon cœur.

Votre ami,

De Saint-Pierre.

A MONSIEUR ROBIN

Paris, ce 17 floréal an Xlii.

Je reçois , mon digne ami, une petite lettre de M. Serre contenant ces mots : « Monsieur, je » vous envoie ci-joint 250 fr. ; ma traite a vue)> sur M. Roland à votre ordre pour paiement » de six mois d'avance pour loyer de votre)i maison d'Essonne ; il vous plaira faire le » nécessaire pour rencaisser et m'en accuser » le bien-être.

» J'ai l'honneur de vous saluer.

» Serre. »

Je n'entends pas trop bien ce style, quoique membre de l'Académie française, et que je travaille à son dictionnaire. Mais je m'entends en amitié, et j'ai pensé que vous me débrouilleriez cette affaire comme tant d'autres, avec le même zèle que j'en userais à votre égard à Eragny. J'en arrive avec ma chère compagne , qui a passé quinze jours à

l'embellir ; nous y retournerons, dans quinze jours environ, revoir nos enfans et madame de Pelleporc. J'espère y avoir Ducis : ce serait bien une circonstance propre à vous attirer. Je vous y donnerais un lit chez moi ou chez une amie qui est à ma porte. J'habite un lieu digne d'un philosophe comme vous. Ce n'est pas un paysage semblable à celui de Corbeil, mais il a aussi ses charmes. Il présente des cultures semblables à celles de la vallée de Montmorency, avec des lieux agrestes et rocaillieux aux sommets de ses collines qui suivent à perte de vue les sinuosités de l'Oise. Ces sommets sont revêtus, à droite et à gauche du chemin, de longs tapis tout violets d'une espèce de grande renoncule ' qui ne croît que dans les cailloux ; sa

1 L'anémone pulsatille.

DE BERNAKDIN UE SAINT-PIERKE. 'I I 3

couleur d'un bleu pourpre fonue la plus charma nie harmonie avec leur blancheur d'une part et la \erdure des collines de l'autre. Vous trouvère/, d'autres petites |)lantes très-curieuses sur ces hauteurs, et vous avouerez, que nos nymphes d'Éragny ne s'entendent pas moins bien en parure que vos riches naïades d^ssonne. Je ne peux vous en écrire davantage, c'est aujourd'hui jour d'Institut. Nous allons être occupés ma femme et moi, pendant une quinzaine, à arrêter à Paris un pied-à-terre et à préparer notre déménagement; de tous côtés ce sont de grands frais , mais je travaille pour mes enfans. Il me faut ainsi qu'à eux un lieu de repos. Mes projets paraissent secondés de la Divinité, et si je les mets à exécution, je pourrai mettre sur la porte de mon asile champêtre : Deus nobis hœc otla fecit. Puissé-je y goûter la paix des muses avec des amis comme vous et comme Ducis ! Ma femme et moi nous faisons des vœux semblables pour votre bonheur et celui de votre famille.

Votre ami pour la vie ,

De Saint-Pieu eb.

Les gravures de mon édition s'avancent, j'en ai toutes les eaux fortes qui sont d'une grande beauté. Je vous les ferai voir lorsque vous viendrez nous demander à dîner, ce qui, j'espère, aura lieu avant quinze jours, car je compte retourner la semaine suivante avec ma femme, Duciset Grand-Jean, passer cinq jours à Éragny et y ranger mes papiers.

A MONSIEUR ROBIN

Tout ce que vous faites, mon digne ami, est toujours bien fait; ii en sera de même de tout ce que vous ferez. M. de Bussy , qui vous aime comme vous méritez de Fêtre , a raison de dire que vous n^avez point eu de jeunesse. Il m'a remis vos 200 francs. Je voulais saluer M. Champy ; mais il était à sa maison de Charonne. M. de Bussy s'^est chargé de me rappeler à son souvenir. Je me suis rabattu chez madame de Genlis qui loge à côté de la Bibliothèque. Je Fentendais à travers sa porte jouer de la harpe. J^ai sonné; le domestique, qui est allé uVannoncer, est revenu me dire

qu'elle était incommodée et ne pouvait me recevoir. Il m'a dit d'un air de Jodelet, qu'il me conseillait de lui demander par écrit la permission de la voir. Tout est comédie dans ce monde, je m'en suis retourné en riant; j'ai raconté à ma femme comment se terminait l'extrême désir que madame de Genlis avait témoigné de faire sa connaissance en la rencontrant il y a six semaines avec moi, dans une maison d'ami. Je ne pense plus aux caprices de cette muse fantasque. J'en ai d'autres qui m'occupent plus sérieusement, c'est la lenteur extrême de mes graveurs. J'en ai trouvé plusieurs occupés sur d'autres planches que les miennes, quoique je les aie payés en partie d'avance. Enfin , je les ai menacés de les accuser publiquement de mes retards pour m'excuser moi-même. Alors ils se sont remis à ma besogne; mais il faut les surveiller. La plupart des hommes n'obéissent qu'à la crainte. Quand la cupidité parle , l'honneur se tait. Il faut que je sorte tout à l'heure, pour

faire ma tournée, car le temps me presse de toutes parts. Je viens de passer bail pour mon nouveau logement où je dois entrer en messidor. Il est rue Belle- Chasse, n. 4 pour 500 francs sept pe-

tites pièces fort propres avec une cave , le tout dans un pavillon au fond d'une cour à porte cochère. C'est le séjour du silence ; c'est un charmant pied-a-terre pour un homme de lettres qui passera la plus grande partie des beaux jours à la campagne à rédiger ses matériaux au milieu d'une famille aimable. Que ne vous ai-je pour voisins Ducis et vous! Il n'est point encore venu à l'Institut. Le fond de l'air est toujours froid.

Nous comptons, ma femme et moi, achever nos doubles déménagemens et emménagemens pour Eragny et pour Paris sous quinze jours, si l'impression de mon édition m'en donne le temps ; je vais la commencer incessamment.

Je n'ai pas le temps de répondre à toutes les choses aimables que vous dites, et surtout que vous faites pour moi. J'espère sous quinze jours que nous pourrons nous réunir à Eragny. Recevez, mon digne ami, mes remerciemens et mes vœux pour tout ce qui vous est cher. Ma femme me charge d'y joindre les siens.

Votre ami ,

De Saint-Pierre

Paris, ce 1^{er} prairial an XIFI.

A MONSIEUR ROBIN

Paris , ce 10 brumaire an XIV.

Je suis, mon aimable ami, fixé à Paris jusqu'au mois de mars; mes enfans vont venir m'y rejoindre dans une huitaine de jours , et ma femme, qui est notre maréchale générale des logis, est arrivée hier pour arranger ici leurs chambres. Madame de Pelleporc reste constam-

ment à la campagne. Tout notre monde se porte bien , à l'exception de votre serviteur qui a un léger rhumatisme dans l'épaule à laquelle appartient la main qui vous écrit.

Vous êtes livré à des occupations si terribles, que je n'ose vous parler des miennes; cependant je vous dirai que les gravures de mon édition de Paul et Virginie s'avancent peu à peu; il n'en manque plus que trois planches faites aux trois quarts. Je vais donner à l'impression un préambule de mon édition , de plus de deux heures de lecture. Il m'a coûté ' plus de trois mois d'un travail assidu, et si vous avez fabriqué de la poudre pour renverser les ennemis de l'Empire , moi j'ai fabriqué quantité d'argumens contre les ennemis de la république des lettres.

A MONSIEUR ROB11N

Paris, ce 17 novembu- i So7

Je prends bien de l'intérêt, mon digne ami , à la perte que vous venez de faire de votre épouse ; je sens rembaras où doit se trouver un père de famille aussi tendre que vous , parce que je suis moi-même père de famille. Ma femme partage mes sentimens. Je vous aurais écrit plus tôt, si je ne m'étais troxn ê dans Tembarras de collationner avec ma femme les copies des morceaux de ma Morl de Socrate que j'ai fait, insérer dans le Mer-

cure; je vous en parle parce qu'il y a quelques motifs de consolation qui pourraient vous distraire.

Mais l'ouvrage qui m'a le plus occupé est le discours que je dois prononcer comme président de l'Académie française, à l'occasion des trois nouveaux récipiendaires que je dois recevoir en séance publique, le 24 de ce mois, à la place de trois de nos confrères morts dans l'espace de six semaines. Je vous le ferai passer dès qu'il sera imprimé ; vous y verrez un morceau sur la philosophie qui, j'espère, me méritera votre suffrage.

Voici encore de nouveaux mouvemens dans la succession Didot; Didot Saint-Léger est passé en Angleterre avec sa femme et ses enfans. La papeterie est dans l'inaction. Vous savez sans doute ces événemens. Mais ce que vous ignorez peut-être , c'est que Ragouveau, au nom de quelques créanciers qui prétendent qu'il y a eu collusion entre les héritiers , veut remettre cette papeterie en vente. Il pourrait en résulter des avantages pour nous, car Saint-Léger m'est resté redevable d'une assez bonne somme et de sept arpens et demi.

Ma fille a la permission d'entrer à Ecoen ,

WÀ CORRESPONDANCE

le 17 de ce mois. Je l'y conduirai avec ma femme, quand elle aura fait ses adieux à sa famille dans quelques jours.

La vie, mon ami, est un combat perpétuel. Il faut être ferme au poste où la Providence nous a mis, et nous souvenir que le plus étroit du défilé est à l'entrée de la plaine.

, Je vous embrasse de tout mon cœur.

De Saint-Pierre.

Je crois vous avoir marqué que j'avais eu le malheur de perdre ma sœur à Dieppe. Il y avait plus de vingt-cinq ans qu'elle languissait; elle n'était pas beaucoup plus heureuse du côté de la fortune que du côté de la santé. Je l'ai aidée de mon mieux jusqu'à la fin. Il est incroyable combien son confesseur s'était emparé de son esprit, et lui faisait peur de l'éternité. C'était la principale raison qui m'a empêché de la prendre avec moi. Je craignais, non sans raison, que ces frayeurs ne passassent à mes enfans. Ils porteront le deuil, car c'était ma sœur et une très-bonne fille.

A MONSIEUR ROBIN

Paris, ce 8 septembre 1808.

J'espère, mon ami, que vous êtes débarrassé de la visite de votre commissaire, et que vous n'avez pas perdu de vue rengagement que vous avez pris avec moi de venir me voir dans mon ermitage avec une partie de votre famille. Je suis arrivé mardi 6 à Paris, et j'y serai retenu par mes affaires jusqu'au jeudi 22. Choisissez, à partir de cette époque, les jours qui vous seront convenables jusqu'à la fin du mois et même au commencement de l'autre.

et faites-moi part de votre détermination. Paul, ma femme, madame de Pelleporc et moi, nous désirons ardemment de vous recevoir avec vos enfans. Venez respirer un air pur sur nos collines pacifiques. Bacchus vous y prépare des couronnes de pampre. Laissez reposer les foudres de l'Etna : notre Jupiter n'a plus besoin que des oliviers de Minerve pour triompher des géans.

J'attends votre réponse, mon ami, pour me décider moi-même, car il serait possible que j'allasse passer quelques jours à Morfontaine.

J'ai été voir, il y a trois jours, ma fille à Écouen avec mon Paul et mon petit neveu. Je l'ai trouvée pleine de joie et de santé. Elle avait remporté le grand bulletin de contentement de sa classe. Il ne s'obtient de madame la directrice que tous les trois mois, car pour ceux de chaque semaine, elle en a de quoi faire une brochure. Pour mon Paul, quoique plein d'intelligence, il n'apprend pas grand' chose. Mes études particulières ne me permettent pas de suivre les siennes. Je suis donc décidé à le mettre en pension à la rentrée des classes. J'aurais sollicité une place au lycée, mais il est encore trop délicat. J'ai préféré de

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. l'ili

le placer d'abord dans la pension de M. Lemoine aux Champs-Élysées. C'est depuis longtemps ma promenade favorite, voisine de mon habitation, praticable en toute saison, et je l'aurai tous les dimanches à dîner avec moi. Je suis dans la nécessité de vivre maintenant pour lui et non de le faire vivre pour moi. Vous connaissez ces sentimens pater-

nels, mon ami, vous qui vivez uniquement pour vos chers enfans. Vivez aussi pour vos amis, dont je suis un des plus anciens et des plus attachés.

Votre ami ,

De Saint-Pierre.

IOME III.

116 CORRESPONDANCE

A MONSIEUR ROBIN

28 août 1809

Mon digne ami,

Votre lettre m'a fait beaucoup de plaisir en réapprenant que vous aviez trouvé quelque agrément dans le voyage que vous avez entrepris pour nous venir voir avec vos trois garçons. Nous espérons que les deux filles auront leur tour.

Il y a apparence que l'inconnu qui est venu me voir est votre M. Chevier. Je lui ai répondu que mon intention était d'attendre

DE BEKNAKDIN DK SAINT-PIERRE. 227

que la papeterie fût en vente pour profiter de cette occasion, dans l'espérance de mieux vendre ma maison au nouveau propriétaire; que cette vente ne larderait pas, les annonces étant déjà répandues de tous côtés; il m'a dit qu'il reviendrait dans la semaine.

Je voudrais en avoir mille louis, elle m'a coûté plus de 30,000 livres.

Un peintre de Philadelphie, appelé M. Piale, est venu, l'année passée, avec une lettre de M. Jefferson, président des Etats-Unis , adressée à quelques-uns de mes confrères de l'Institut ainsi qu'à moi, pour nous engager à nous laisser peindre par le porteur de cette circulaire.

Je m'y suis prêté d'autant plus volontiers , que les portraits qu'il m'a montrés étaient du plus grand effet. Le mien a réussi au-delà de mon attente, mais l'amour de la patrie a déterminé l'artiste à retourner tout-à-coup au sein de sa famille. Il y a trois mois, le père de M. Piale m'a écrit une lettre pour me remercier d'avoir bien voulu servir de modèle à son fils, et il y a huit jours que j'en ai reçu une de M. Warden, consul-général des États- Unis à Paris, sur le même sujet. lime marque que mon portrait est à l'exposition du musée

américain, que M. Piale désire y ajouter une notice de ma vie afin de me faire mieux connaître à ses compatriotes. C'est ce que j'ai cru devoir faire. Cette complaisance m'a occupé plusieurs jours, et a été un surcroît de travail qui m'a obligé de négliger d'autres études. Ma notice, qui ne contient guère plus d'une feuille de grand papier à lettre, est si remplie de ratures, qu'il ai fallu la recopier, et c'est à quoi ma femme est actuellement occupée.

Vous me direz, mon ami, il y a un peu de vanité dans toutes ces complaisances; je vous assure que je ne m'y suis laissé aller que par le plaisir de penser que des étrangers m'avaient élevé un petit monument d'amitié dans leur pays ; puisque je suis quelquefois piqué par les épines de l'ancien monde, irais-je refuser les roses du nouveau?

Adieu, mon ami, les dames sont fort sensibles à votre souvenir. Je vous embrasse de tout mon cœur.

Votre ami,

De Saint-Pierre.

Je vous félicite du succès de vos enfans.

DK BKR NARDHV HF S AINT-IMFRRF. 22Q

V MONSIEUR ROBIN

Paris , ce 2.0 mai 1!

Cher et digne ami, nous sommes arrivés en bonne santé, ma femme et moi, comblés de vos bienfaits : deux énormes anguilles, un brochet, un large pain d'épices, des fleurs, des ressouvenirs charmans, la société la plus aimable en femmes. Madame Laugier, sa mère et son aimable fille, et jusqu'à vos naïves petites filles , tout a contribué aux agrémens de notre séjour. Je ne parle pas du talent que

vous avez, de vous partager entre vos travaux volcaniques et vos goûts champêtres, et d'être à la fois un disciple de Mars et de Minerve. La beauté de la saison et du paysage a augmenté les charmes de nos jouissances , et surtout le plaisir de penser que votre bonheur devait s'accroître par la joie de voir votre cher fils se débarrasser peu à peu du mal qui a tourmenté son enfance. Je n'ai pas eu lieu d'être content de la conduite de mon locataire , qui me promet à Paris de me payer à Essonne, et qui à Essonne me renvoie à Paris au 15 de juin. Mais il a vu, non sans raison, que j'éprouvais chez vous tant de jouissances propres à me distraire, que sa conduite envers moi ne serait qu'un petit nuage dans le cours d'un beau jour.

Nous sommes ici dans la région des tempêtes, des tonnerres affreux, des grêles grosses comme des œufs de pigeon. Ce sont des signes semblables à ceux qui se manifestèrent sur le mont Sinaï pour annoncer la loi de Dieu aux Israélites. Aussi que ne doit-on pas attendre d'un concile qui s'ouvre au milieu d'un siècle de philosophie ?

Pour moi qui ne désire plus que le repos.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 231

j'attends l'occasion de voir mon bienfaiteur, le prince Joseph, et daller ensuite voir ma fille; après quoi j'irai à Éragny, non me promener, mais goûter quelques jours de repos , jusqu'à ce que mes devoirs me ramènent dans la bruyante capitale.

Adieu , mon cher ami , goûtez long-temps les plaisirs tranquilles d'un père qui fait le bonheur de sa famille, quoique sans cesse au mi-

lieu des mouvemens en tout genre; ma femme me prie de la rappeler à votre souvenir et à celui de votre charmante famille , ainsi qu'à celui du savant M. Laugier. Ne m'oubliez pas moi-même. Adieu, beau parc des fées, et toi plus magnifique encore, superbe et magique manufacture dont l'industrie helvétique a jeté les fondemens durables sur les eaux toujours mobiles de la nymphe d'Essonne. Ses murs s'élèvent jusqu'aux nues au milieu d'une forêt de rhododendron, de datura, de jasmin des Indes; tandis que les filles de vos champs en rendent les toits inébranlables avec de simples fils de coton teints en pourpre, tissus de leur doigts délicats.

Adieu, îles des muses, des amours; adieu,

antres de Vuleain où Jupiter fait préparer ses redoutables carreaux
\\

Je vous embrasse tendrement,

Votre ami,

De Saint-Pierke.

1 La fabrique de poudre établie à Essonne.

AVEC

SA SECONDE FEMME

DE

SA SECONDE FEMME

A SA SECONDE FEMME

Je m'empresse , ma tendre amie , de te donner des nouvelles de mon arrivée chez madame de laR , et de mon prochain retour

lundi matin, s'il est possible. Si je ne trouve pas de voiture, j'arriverai le soir, car on m'assure qu'alors je n'en manquerai pas. Ne m'attends donc que le soir sur les neuf à dix heu-

res. Je suis parti de Paris, triste , avec un mal de tête qui tantôt me quitte, tantôt me reprend. C'est une des principales raisons qui m'ont déterminé à me mettre en route , dans l'espérance que l'air de la campagne me le dissiperait. J'ai éprouvé bien de la peine en te quittant , dans les circonstances du départ de ta mère , et j'étais fort tenté de manquer à la parole que j'avais donnée à M. d'H — Je t'ai consultée , et tu m'as déterminé au voyage ; mais j'ai senti mes inquiétudes s'accroître à mesure que je m'éloignais de toi. Elles ne se calment que dans l'espérance de te revoir après demain. Embrasse pour moi nos enfans. Madame de la R.... me charge de t'assurer du plaisir qu'elle aurait eu de te recevoir; cependant elle est dans l'embarras des maçons : c'est une femme digne de ta société, lorsque tu la connaîtras. J'ai lieu d'espérer qu'elle viendra loger dans notre même hôtel. La campagne qu'elle habite est un séjour trèsagréable et fort tranquille, quoique voisin de la grande route.

Mais je n'éprouve point de repos parfait la où tu n'es pas. Tu deviens de plus en plus nécessaire à mon bonheur. Puissc-je faire Je tien
.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. tâ"

ainsi que celui de nos chers enfans ! Je fembrasse avec eux de tout mon cœur.

Ton tendre ami,

M . d'Herbes te présente ses respects.

A Viri, ce samedi 'x6 thermidor an X.

A SA SECONDE FEMME

Ta lettre, ma bien-aimée, vient de nous parvenir, aujourd'hui vendredi 8 germinal, à Theure du déjeuner; elle a répandu sur nous tous des rayons de consolation. Virginie et Paul ont pris sur-le-champ la résolution d'achever les lettres qu'ils te préparaient. Elisabeth s'est mise à pleurer à l'article de sa sœur, et va lui écrire ; et moi, je t'envoie deux lettres reçues hier de Riga, et apportées par M. D... Il m'a dit qu'elles avaient été décachetées à Mayence; il a ajouté que , dans quelques semaines, il me donnerait les moyens de

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 230,

faire parvenir les réponses par la voie des négociant; autrement elles sont ouvertes à la poste , sur les frontières , dans les malles mêmes des voyageurs, et ne vont pas plus loin. Tu dois t'attendre à trouver des consolations sur la perte de notre petit ange ' ; mais garde-toi bien d'en renouveler tes regrets : je t'en conjure au nom de notre amour et de notre religion.

M. D... m'a dit que ton frère jouissait de la plus brillante santé.

Pour moi , tendre amie , j'ai été pris d'un gros rhume le jour même de ton départ; mais au moyen du régime , de la tisane de miel , et de la chaleur de ma chambre dont je ne suis pas encore sorti , j'espère en être quitte dans quelques jours. Je n'ai d'ailleurs ni fièvre ni mal de tête.

Si le papier que tu me renvoies m'arrive aujourd'hui ou demain matin , j'irai sur le midi le faire changer, et l'enverrai sur-le-champ à la messagerie avec les lettres , afin de t'en épargner le port; j'y joindrai, pour cette raison , les lettres de nos enfans.

' Le fils qu'il avait eu de sa seconde femme.

•240 CORRESPONDANCE

Je suis très-content d'eux. Quand ils se sont un peu querellés , ils se baisent comme des pauvres. Après les leçons et le déjeuner, ils tra-

vaillent à leurs écritures sur les deux petites tables qui sont au bout de mon secrétaire , et moi au milieu : il me semble que ce sont mes ailes ; mais ma tête et mon cœur sont à Eras'nv. C'est Virginie qui a fait le modèle de la lettre de son frère , mais c'est lui qui Fa exécutée , d'après ses conseils toutefois; et quand il réussissait à bien faire une m ou un/?, elle le baisait, sans doute joyeuse ou fière de le voir si bien profiter de ses bonnes instructions : je t'assure qu'elle sera une bonne fille , et Paul un bon garçon. Le soir, nous jouons tous les trois à la bataille. La nuit, je me couche un peu triste et ébahi , comme tu le penses bien. Mais je songe à toi , et il me semble que je te vois avec ta mère grimées à l'échelle , décorant notre asile champêtre : mais ne lé\< point les bras, et pour cause.

Tu me fais une description charmante de ton voyage, de la joie que tu as causée à ta bonne maman , et de la part que j'y ai moi-même. Tu lui diras qu'elle m'a rendu insolvable a son égard , en note donnant en toi une

DE BERNARDIN DE SAINT-PLERRE. 'Il\

mère à mes enfans, une épouse, une amie à moi, et qu'elle y a mis le comble en joignant sa destinée à la nôtre , afin que sa Désirée n'eût rien à désirer.

Le temps est rude ici , mais il accompagne tous les ans la fin de mars et le commencement d'avril; il dure vingt jours; c'est ce qu'on appelle en Normandie la mauvaise vingtaine. Il résulte de la révolution de l'équinoxe et des glaces qui descendent alors du

Nord Mais tu vas dire : Il revient toujours

à ses moutons.

Ton meilleur ami,

De Saint-Pierre.

Paris, ce y germinal an XUT.

TOME III. iC

2ZJ2 CORRESPONDANCE

A SA SECONDE FEMME

Dans le désir de te voir une demi-journée plus tôt, nous partirons, chères délices, jeudi 12, à sept heures du malin , par la messagerie du faubourg Saint-Denis ; j'en ai le billet dans mon porte-feuille. Cette bonne Elisabeth Ta été chercher hier au soir par un temps épouvantable. Il lui est arrivé une triste aventure. Passant sur le Pont-Roval, à l'abri de son parapluie, un jeune homme Faborde et la prie de le laisser mettre à couvert près d'elle, en portant le parapluie. « Vous êtes bien honnête, Monsieur. » La pluie passée,

elle entre dans la rue du Bac, elle veut se débarrasser de son inconnu. « Vous avez été trop honnête à mon égard , dit celui-ci , pour que je vous laisse dans la rue ; permettez-moi de vous remettre à votre porte. » Elle s'en défendit toujours , assure-t-elle. Enfin , ils arrivent côte-à-côte à l'hôtel de Broglie. Elle frappe, on ouvre et elle entre. Le jeune homme , qui se croit joué, lui arrache le parapluie de dessous le bras, et lui en donne un coup à travers le visage. Elle jette un cri affreux : le portier et la portière sortent en disant force injures à ce jeune homme qui revient sur ses pas, et fait ses excuses à Elisabeth, comme pour se moquer d'elle. Il lui est resté de cette aventure une écorchure sur le haut du nez; elle lui rappellera, pendant quelques jours, qu'il ne faut point se laisser accoster, surtout la nuit, avec un costume qui annonce plutôt une jeune ouvrière qui cherche fortune , qu'une servante qui va faire une commission. Il y a apparence qu'elle a pris ce jeune homme, très-bien costumé, pour un mari que sa bonne étoile lui en-

voyait; il lui faisait sans doute force complimens ; mais la surprise a été grande au coup de parapluie.

jG'

•l>[/\ CORRESPONDANCE

Sois un peu discrète ; il y a apparence qu'elle te contera son aventure elle-même. Cependant , je crois qu'elle n'en est pas si fâchée , car elle a mené ce jeune homme assez loin. Cette égratignure au nez est, au fond, un effet de ses charmes et de sa vertu , et ne lui fait pas moins d'honneur qu'une balafre à un soldat.

M. Le Bourgeois m'a enfin apporté hier une eau-forte du dessin de M. de Lafitte. Je l'ai trouvée assez bien ; les têtes sont finies ; desorte que je lui ai payé le deuxième tiers de sa planche. La veille, M. Roger m'a fait voir celle de Girodet, aussi avancée : autre deuxième tiers à payer.

Oh ! que ta dernière lettre est pleine de charme ! c'est un mélange enchanteur d'images printanières, de tendresse, de philosophie , de religion amoureuse. J'ai admiré ta dernière pensée; elle est neuve, elle est sublime. Oh! ma seconde Providence ! etc. J'en ai fait part à Ducis que jMnvite à nous venir voir. Si tu ne m'avais donné beaucoup d'amour , tu me donnerais de l'orgueil.

Mercredi, je paierai le mois entier du maître de danse qui vient tous les jours. Il ne s'en

faudra que de deux cachets ; mais il ne faut pas y regarder de si près , car ses leçons sont longues ; notre fille fait des progrès. Elle amène avec elle ses oiseaux. La serine pond tous les jours; voilà quatre nouveaux œufs. Tâche de nous faire tenir à notre arrivée un âne ou une charrette- Il y aura bien au moins pour cent livres pesant. Au reste, comme c'est eu deux ou trois articles , nous pourrons trouver des porteurs à l'arrivée.

Mon rhume est fort diminué. Je compte en être débarrassé de demain en huit ; ce sera juste six semaines. Je crois que la nouvelle lune dîner va changer le temps. Cependant elle s'est annoncée par de rudes averses ; mais cette abondance d'eau accélère la pousse des végétaux ; elle est nécessaire à leurs progrès et à leurs besoins : le mois de mai est un enfant qui veut toujours téter. Je t'embrasse , mes amours , mes délices, mon mois de mai.

Ton ami, ton amant, ton époux,

De Saint-Pierre.

Paris, ce 10 floréal an XIII.

Embrasse pour moi ta mère et notre Paul.

A SA SECONDE FEMME

J'écris à ta bonne amie, mère des amours. Ce sera ton affaire de la loger, car M. de N. viendra samedi au soir et repartira lundi matin. Je lui ai promis un lit dans le salon. Il aurait quelque répugnance à aller chez madame G. , à ce que je crois , surtout depuis que je viens de me faire payer par son frère. Elle sera persuadée que c'est lui qui m'a donné le bon conseil que j'ai suivi. Ducis aura la complaisance, samedi , d'accepter un lit chez notre voisine. Robin viendra probablement avec M. de N. et G. le même jour, et retournera avec eux ; mais il a un lit à Pontoise.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. ^4j

Je suivrai tes conseils, ce sont des ordres pour moi.

Je t'ai acheté une belle feuille de fleurs peintes, et, par occasion, j'ai été chez l'imprimeur qui les peint. J'ai traité avec lui pour mes exemplaires coloriés.

J'ai passé chez Girodet que je n'ai pas trouvé ; j'y retournerai aujourd'hui pour le prier de me peindre un exemplaire de son dessin sur une contre-épreuve. J'y passerai avec Ducis en allant chez M. Lemoine. J'engagerai Girodet à venir lundi peindre son dessin à la campagne. C'est à cette époque que j'invite ton amie, afin de ne te pas donner à la fois trop d'embarras pour les couchers.

Te voilà donc paralytique, ma bonne amie. Ne t'afflige point; je travaillerai auprès de toi ; je te consolerai par mon amitié ; je baiserais tes pieds et les réchaufferai de mon amour.

Je suis accablé d'écritures : car , chaque jour, je m'occupe démon préambule, je réponds à des lettres, j'en écris à plusieurs personnes, je fais des courses , et tous ces embarras augmentent par le départ de Catherine qui doit te remettre la présente ainsi qu'une lettre ci-jointe de ta tante.

^attends avec la plus grande impatience le moment de t'embrasser. Baise pour moi ta mère si bonne et mes chers enfans , afin que je retrouve tous ces baisers sur tes joues et q'ifs te rendent encore plus chère à mon amour, s'il est possible.

Ton tendre époux ,

De Saint-Pierre.

Paris, ce lundi 8 fructidor an XIII.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. O-fa)

A SA SECONDE FEMME

Il me sera bien difficile , ma chère amie', de me rendre auprès de toi de toute la semaine. Il faut être pied à boule, quand on veut saisir celle de la fortune.

Je te ferai aussi observer que c'est dans le commencement du mois prochain, qui est aussi celui de la semaine, que je toucherai plusieurs indemnités et pensions. Le mercredi est pour ma classe un jour d'assemblée publique; il y a donc apparence que je ne pourrai t'embrasser que le jeudi jour de la Fête-Dieu. Pour me dédommager de fou absence, je le rendrai

compte chaque jour de ma conduite et je ferai tes commissions; je Renverrai, samedi prochain , mon nouveau journal qui datera d'aujourd'hui mercredi. Je n'ai appris , hier au soir, que des nouvelles vagues , et qui cependant m'ont été confirmées par le jeune R. qui sort de chez moi. Dimanche, on a affiché et crié dans les rues que Paris allait périr par une pluie de feu. Une foule de gens ont accouru dans les églises pour faire baptiser leurs enfans, ou se faire administrer le sacrement de mariage; plusieurs personnes sont mortes de peur; d'autres en sont encore dangereusement malades. On dit que c'est un abbé astronome qui a renouvelé ces bruits de la fin du monde. La police a fait arrêter plusieurs de ces aboyeurs.

Ris , tendre amie , de la faiblesse et des artifices de l'esprit humain , et remercie Dieu de t'avoir donné un cœur droit et un sens juste; pénètre nos enfans de cette chaleur divine, comme une poule réchauffe de la sienne ses poussins. <f Un esprit sain dans un corps sain : Voilà ce que l'on doit demander aux Dieux , » dit Ju vénal. C'est la perfection de l'éducation pour nos enfans; puissent-ils, par leur

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 151

obéissance et leur affection pour toi, te dédommager des peines qu'ils te donnent par leur défaut de réflexion , naturel à leur âge ! Leurs cerveaux mobiles ne sont pas comme celui de leur père, où le burin du temps a gravé de longs souvenirs. Il leur suffit , quant à présent, pour leur bonheur, d'avoir comme moi , dans leur cœur, le sentiment de tes vertus, pour y rétablir l'équilibre de leurs passions. Je t'embrasse avec eux, ainsi que ta bonne mère, de tout mon cœur.

Ton meilleur ami ,

De Saint-Pierre.

fc52 CORRESPONDANCE

A SA SECONDE FEMME

L'absence de la femme clairvoyante rend le mari borgne; elle le prive de la meilleure partie de ses organes. La tienne, mon ange, me jette de plus en plus dans un état d'indolence que je ne puis surmonter. Il faut absolument que j'aïlle te voir et que tu me rendes mon aimant; c'est ce que je compte faire jeudi prochain au soir, car il est impossible que je puisse partir jeudi matin; je suis accablé d'affaires et je n'ai pas encore recouvré ma santé.

J'attends le tailleur avec ses boutons. J'ai à présent dans ma cave le tonnelier qui tire une

Dr. RERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 2\$?)

pièce de vin rouge et qui m'a conseillé de renvoyer, au mois d'août, le tirage d'une feuille de vin blanc qui casserait, selon lui, les bouteilles, si on la tirait à présent. 11 va remettre aussi en petite pièce le vin de lloussillon.

Après t'avoir donné un aperçu de ton ménage, venons à ta famille. Paul notre fils est venu à son ordinaire me voir, le jour de l'Ascension. J'irai demain mardi payer son quartier. Je l'ai mené dimanche aux Français. Arrivé à la porte de la comédie , je ne trouve plus dans mes poches ni argent , ni montre , ni lorgnette ; j'^vais laissé le tout sur ma table. Paul , témoin de mon embarras , part comme un éclair, et me rapporte tout ce que j'avais oublié, dans moins d'un quart-d'heure, au grand étonnement des soldats et de la buraliste qui m'avait offert cependant des billets. Tout le monde me félicitait d'avoir un fils si alerte et si occupé du soin de plaire à son père; c'est un trait d'héroïsme filial. Je Tai couvert de baisers.

Pourquoi, vu la bonne volonté de M. F. de N., ton protégé ne ferait-il pas d'une pierre deux coups, en trouvant un bon mariage à la fa-

veur d'une place avantageuse, et le cautionnement de la place dans le mariage ? Les gens qui courent après la fortune, doivent faire comme les chiens de chasse, qui ne s'amuse pas à lécher un os, mais qui donnent de bonnes happées en pleine chair,

Je suis à la quête de mes revenus , dont les principaux ne sont pas encore rentrés.

Notre malheureux confrère Domergues a enfin terminé sa doidoureuse carrière. Je crains que cet événement ne m'oblige de retourner à Paris au premier mercredi de juillet pour une nouvelle élection.

Adieu, chère moitié de moi-même. Jeudi au soir, je compte t'embrasser. Hâte-toi de m'écrire, si tu as quelques commissions à me donner; il faut que je sorte par la chaleur qu'il fait, laissant le tonnelier dans ma cave et Thérèse en plein champ pour reconduire mon Paul.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton ami pour la vie,

Bernardin de Saint-Pi i-rrr.

* * < « ** 4 "fr ***** • \$ • ***** + < + + + ***** ** * 4 - « \$ • * < • ** • \$ • « \$ • ***
< • **

A SA SECONDE FEMME

Enfin, ma chère amie, j'ai obtenu défaire mon discours d'adieux et de réceptions dans la même séance , pour nos six confrères vivans et morts. Un d'entre eux (l'abbé Delille) , qui n'est ni l'un ni l'autre, s'était venu asseoir auprès de moi. Je l'ai trouvé si aimable et si amoureux de la campagne, et il m'a fait des compJimens qui m'ont fait tant de plaisir, que je lui ai offert de venir à Eragny jeudi prochain , et d'y passer

quelques jours. 11 m'a pris au mot, et m'a demandé seulement la permission d'y mener une des dames qui

prennent soin de lui et à laquelle, dit-il, il doit ma connaissance ; dans tout ceci , je n'ai eu en vue que ta dissipation. Tu auras sûrement de jolis vers ? car il aime les belles femmes. Notre petite chaumière sera illustrée de sa présence, et comme poète et comme malheureux. S'il me tient parole, j'amènerai avec moi Elisabeth , jeudi prochain , afin que tu ne sois pas si embarrassée de sa réception. Songe que c'est un hôte que Jupiter nous envoie.

Je m'occupe si fort de mon discours futur, que certainement tu en auras l'avant-dernière copie à mon retour. J'ai fait interdire ma maison à tout le monde.

J'ai rencontré, ce matin , M. Félix. Il a reçu son ordre de partir pour le Portugal , avec 500 livres pour le mener jusqu'à notre armée. Il est au comble de la joie; il a fait demander une audience au ministre de l'Intérieur. Il veut absolument me venir voir : il part samedi. Je me réjouis de son bonheur et surtout de ce qu'il est un de ces hommes rares qui disent la vérité.

Ton libraire m'a remis un dictionnaire pour Paul et ton Gresset relié.

Je t'embrasse de tout mon cœur, mon

ange. Je suis si occupé de mon discours et des visites, que j'ai oublié de faire partir ma lettre. Je viens d'entendre le discours de M. Renouard, qui est court et beau au possible. J'ai oublié de te dire que nous avons reçu M. Picard à la place de M. Dureau-Delamalle» Ainsi, je serai obligé de répondre à trois poètes.

Thérèse a fait tes commissions et les a remises , avec une partie des paniers vides , à la diligence. Je suis content de ses services; dans le même jour, elle est allée au quai de la Tournelle payer les impôts de

ma maison Reine-Blanche , est revenue me faire à dîner, et le soir est allée rue Montorgueil.

Adieu, tendre amie, embrasse ta mère et nos enfans. Je te dirai des douceurs la première fois. Mon intention est de partir jeudi seul ou avec l'abbé Delille. Ton ami à la vie et à la mort ,

Bernardin de Saint-Pierre.

Ce vendredi 30.

Pour t'amuser , je t'envoie l'état de nos scrutins pour l'élection.

M. Poirier de Dunkerque vient de me faire

TOME III

remettre la Vie fort courte de Jean Bart, avec une foule de notes justificatives , une belle lettre , etc. Voilà encore une réponse à faire. Où es-tu , mon pauvre secrétaire?

On m'a envoyé le Mercure avec le premier cahier imprimé de Socrate.

A SA SECONDE FEMME

Ce dimanche matin.

Je suis arrivé en bonne santé' , ma bienaimée. Ducis, qui nVattendait sur la route, m'^a conduit à son agréable ermitage , où, après avoir déjeuné pour la seconde fois, nous nous sommes acheminés dans les bois voisins. Là, parmi les fleurs et à l'ombre des chênes et des peupliers , nous nous sommes occupés de toutes sortes de sujets. Tu as fait souvent, ainsi que nos enfans, celui de la conversation. Quoique

Ducis ait réglé l'emploi de chaque jour, jusqu'à jeudi, j'ai senti qu'il ne me serait pas possible de vivre si long-temps absent de toi. En conséquence, nous avons réglé notre départ à mercredi matin , où tu nous attendras à dîner l'un et l'autre. Le lendemain , jour d'Institut , je dînerai chez lui avec son frère qui part pour Saint-Domingue où il est nommé grand-juge.

Tu nous donneras un dîner simple , mais où il y ait un plat de marée , si elle est fraîche , ou de la morue qui n'ait pas trop de sel. Ducis me charge de te présenter toutes les assurances de son estime et de son attachement.

Je t'embrasse de tout mon cœur, la plus chérie et la plus aimable des femmes ; écrismoi immédiatement après la réception de la présente , sans brouillon ; ta lettre est pour moi seul. Donne-moi des nouvelles de nos chers enfans. Ne m'envoie pas d'autres lettres, à moins qu'elles ne soient pressées. Embrasse pour moi nos enfans et ta mère ; mille tendres respects à madame de Krudner et à son aimable fille.

Adieu , Ducis me presse et la poste aussi.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 261

Le papier ne surtirait pas, si je voulais exprimer tout ce que tu me fais sentir.

Ton tendre époux ,

A SA SECONDE FEMME

Les amitiés réitérées du prince Joseph Buonaparte m'obligent de rester encore aujourd'hui dans son parc enchanté ; mais , bien certainement, j'aurai le plaisir de te voir et de t'embrasser demain avant midi; cette lettre doit t'être remise ce soir, le prince m'en a donné sa parole. J'aurai à te consulter, car je ne fais aucun projet de bonheur que tu n'en sois le principal objet , ainsi que nos chers enfans et tout ce qui t'intéresse.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton ami .

De Sajt-Pikree.

A SA SECONDE FEMME

Tu verras , ma bonne amie , par le reçu cijoint, que j'ai fait ta commission. Je te porterai une brochure qui m'amuse beaucoup.

C'est une Vie de madame Du Barry , assez bien écrite. On pourrait l'intituler : Origine de la Révolution. En rapprochant ce temps du nôtre, que nous devons nous trouver heureux! Je m'en tiens plus que jamais a mes principes; l'ordre ne se rétablit que par des révolutions. La nôtre a été affreuse; mais enfin, les maux sont finis et le bien commence.

Le cardinal Maurv se met sur les rangs

pour entrer dans notre classe à l'Institut, à la place de M. Target. Quoique je n'aie eu aucune liaison avec lui , j'ai dit tout haut que je lui donnerais ma voix : i° parce qu'il a déjà été de l'Académie; 2° parce qu'il a beaucoup de talent ; d'ailleurs , puisque l'Empereur le déclare cardinal , nous aurions mauvaise grâce de le refuser comme académicien. Il ne faut pas oublier que c'est à Napoléon que l'Académie elle-même doit son rétablissement. Enfin , je n'oublierai jamais que je lui dois celui de ma fortune dont les douces influences se répandent sur toi, sur nos enfans et sur ma pauvre sœur.

Je t'embrasse tendrement.

De Saint-Pierre.

q5 septembre 1806.

A SA SECONDE FEMME

Ma chère Désirée , j'ai trouvé , à mon arrivée, une lettre datée de Chantilly, qui m'invitait à rester toute la matinée chez moi le lendemain. Elle était remise au cocher et taxée deux francs qu'on me promettait de rembourser. On m'annonçait une affaire de la plus grande importance pour moi, telle qu'on ne pouvait en rien confier au papier. J'ai attendu, et personne n'est venu. Les événemens viennent deux à deux. Le lendemain , je reçois de Nîmes un paquet taxé dix-huit sous. C'était un petit imprimé anonyme où on se plaint amèrement de Pillardeau, en

prison , dit-on , pour affaires criminelles. On appelle, je crois, ces sortes de lettres, des lettres de Jérusalem.

Le lendemain, j'ai reçu de la part du prince Joseph une invitation pour me trouver au cercle, chez lui, à neuf heures du soir. Je n'y ai pas manqué ; on s'y portait. J'ai reçu, de la part de Son Altesse Impériale , l'accueil accoutumé, et j'ai eu de plus le plaisir de renouveler connaissance avec le prince Louis, qui m'a témoigné le désir de me voir chez lui. Je lui en demanderai incessamment le jour, car je veux finir auparavant mon préambule; j'y ai fait, à la fin, quelques retouches qui , je pense , seront de ton goût.

M. Thiénon est venu chez moi pendant mon absence. Quand le temps sera un peu remis au beau, je lui porterai le dessin d'Isabey.

J'ai remis avant-hier la planche et le modèle de Girodet, à Langlois, imprimeur en couleurs, qui doit m'en apporter lundi un essai , après l'avoir présenté au maître. Je t'ai invité, avec Grand-Jean, à manger, le lendemain de notre arrivée , le morceau de veau dont tu m'as gratifié. C'était à la sortie de notre séance de l'institut où nous avons (humé

le prix de poésie à Charles Millevoe , que tu as vu , je crois, chez moi. (Test une pièce dont on parlera. A mon arrivée , j'ai trouvé un

nouveau convive , Ribault , qui m'a rapporté l'original de mon portrait. La planche est chez l'imprimeur qui se prépare à la tirer.

Hier, on me dit chez le prince que l'Empereur venait de faire treize mille prisonniers, parmi lesquels deux mille Russes. Régnault de Saint-Jean-d'Angely m'a dit que si je m'étais trouvé mardi à l'assemblée générale de l'Institut où l'on a voté une statue à l'Empereur, j'aurais été chargé d'en faire la proposition. Je lui ai répondu qu'il ne m'appartenait pas de m'approprier les fonctions de nos présidents.

A SA SECONDE FEMME

Enfin, ma chère amie, ta tante est relevée ; elle doit venir déjeuner ce matin chez moi . et part après-demain , lundi , pour aller voir sa fille. J'espère qu'avant son départ elle fera remettre Tordre dans ses coffres. La voici qui arrive ; elle m'avait demandé hier les Pensées de Cicéron , pour l'amuser dans son lit, mais je ne les ai point.

J'ai bien envie de te revoir ; je dépense ici mon temps en menue monnaie, et quelquefois en disputes : j'en ai eu une vive à l'Institut. Imagine-toi qu'ils onl mis dans leur nouveau Die-

tionnaire , au mot appartenir : Il appartient à un père de châtier ses enfans. Je leur ai dit qu'il était étrange que de cent devoirs qui liaient un père à ses enfans , ils eussent choisi celui qui pouvait le leur rendre odieux. Làdessus, Morellet, le dur;Suard, le pâle; Parny, l'erotique; Nageon , l'athée; et autres, tous citant l'Ecriture et criant à la fois, m'ont assailli de passages et se sont réunis contre moi, suivant leur coutume. Alors, m'animant à mon tour, je leur ai dit que leurs citations étaient de pédans et de gens de collège , et que, quand je serais seul de mon opinion, je la maintiendrais contre tous. Ils ont été aux voix, levant tous la main au ciel; et, comme ils s'applaudissaient d'avoir une majorité trèsgrande, je leur ai dit que je récusais leur témoignage , parce qu'ils étaient tous célibataires. Telles sont les scènes où je m'expose quand je veux soutenir quelque vérité naturelle; mais il me

convient de temps en temps de défendre les lois de la nature contre des gens qui ne connaissent que celles de la fortune et du crédit.

Notre déjeuner vient de finir; ta tante prend congé; le layetier est là-bas.

J'envoie à madame La Bourdonnais la Vie de son père, dont je viens de recouvrer deux exemplaires par le plus grand bonheur.

Donne-moi de tes nouvelles , ma chère amie, ainsi que de nos enfans. J'aspire après le repos de la campagne. J'espère être libre jeudi.

Ton ami ,

De Saint-Piekké.

Ce samedi >.3 septembre 1806.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 'ĴĴt

A SA SECONDE FEMME

Mon argent s'en va aussi vite qu'il m' arrive. Le temps s'écoule avec la même rapidité. Je ne peux m'occuper à loisir de mes propres travaux. Je suis exact à me trouver aux heures de notre commission pour ceux de notre classe , et hier il n'y avait personne. On s'est rassemblé en assez bon nombre à l'heure de la séance où nous étions expressément convoqués pour le renouvellement du bureau.

J'en ai été nommé président suivant l'usage qui porte le vice-président à la présidence.

Le cardinal Maury a eu une voix ; j'ai eu toutes les autres ? excepté encore la mienne que je ne m'étais pas donnée. Mais ne voilà-t-il pas l'envie qui se réveille ? En sortant , quelques amis du cardinal , qui allaient dîner chez lui dans sa voiture, observaient que ce serait à moi qu'il appartiendrait de féliciter l'Empereur, et qu'il serait impossible de m'entendreàcause de la faiblesse de ma voix. « Si la chose arrive pen-

dant ma présidence , leur ai-je dit, je suis bien résolu de réclamer mes droits. J'ai assez de voix pour lui parler à six pas de distance. Mais ne vous inquiétez pas , mon règne sera passé avant qu'il ait fini le cours de ses victoires. » Tu sais qu'il vient de battre les Russes, et qu'il est à leur poursuite. Hier , j'ai lu un trait qui m'a fait plaisir. Deux jours avant la bataille d'Eylau, il était logé à deux lieues de là, dans un village. Il occupait la maison du ministre, située à mi-côte, et il avait couché dans sa bibliothèque. Il y avait sur la table un livre des amis '. Quand il fut parti, le ministre y trouva écrit de la main de l'Empereur: « Heureux asile delà tranquillité ,

1 Un Album.

DE BERNARD! « I)K SAINT-PIERRE. 2j3

pourquoi es-tu si voisin du théâtre des horreurs de la guerre ? »

Ne semhle-t-il pas qu'il pensait à notre Eragny? S'il t'y avait vue avec notre chère famille, crois-tu qu'il eût donné bataille! Je t'avertis que s'il m'échoit de le haranguer, je te chargerai de corriger mon discours. En attendant, je t'embrasse ainsi que ta mère et nos enfans. Vous me reverrez tous jeudi au soir , s'il plaît a Dieu. Je te réécrirai dimanche ou lundi.

Ton ami,

De Saint-Pierre.

Ce -i5 juin 1807.

Je décacheté ma lettre pour te dire que le bruit court que la paix est faite. On a tiré force coups de canon ce matin.

roME m it>

274 €CORRESPONDA\CK

^*^<^^^>^^^>^^^^^^^<{^^^4.^^.^^4.lM.^l+<M.++

A SA SECONDE FEMME

Ce jeudi a3 juillet 1807.

Nous sommes arrivés , ton amie et moi , à onze heures cinq minutes. De-là, j**ai conduit notre amie chez elle où sa mère était encore ; mais je n'ai pu la voir parce qu'elle était sortie.

De retour chez moi, j'ai trouvé la lettre incluse à ton adresse ; une autre de M. Gardel , désolé de ce que le répertoire de l'Opéra ne s'est pas trouvé en harmonie avec mes allées et venues à la campagne, m Tl se flatte qu'a-

» vant peu, il aura la douce satisfaction de » m'offrir et de me voir occuper une loge)) qui sera toujours à la disposition de ma)) respectable famille quand cela pourra m'ê-)) tre agréable.)>

Rien n'est plus aimable que sa lettre. J'ai envie de faire de la même pierre cinq à six coups. Comme on persisle à dire que FEmpereur arrivera à la fin du mois, et qu'il est probable que vers ce temps le ballet de Paul et Virginie sera joué, je demanderai pour cette époque une loge à M. Gardel , et vous viendriez tous ensemble , ta mère et nos enfans , et même Elisabeth. Mais ne bougez encore que je ne vous Paie mnndé. Tenez-vous coi , comme les petits de l'alouette. Aie soin de les faire bien repaître; d'étude peu , à cause de ces grandes chaleurs. Baise-les tous pour moi.

Je vais aujourd'hui chez mon imprimeur pour voir où en est mon édition nouvelle. Je dînerai dans le quartier, et, en revenant, je passerai chez madame de Maison-Neuve. Point de nouvelles du baril de beurre.

Je vais écrire une lettre de felicitacion à M. de Lacépède. Je n'ai pas un moment à

<2j6 CORRESPONDANCE

perdre. Adieu, mes éternelles amours, ma joie , mon bonheur. Je timbrasse de tout mon cœur.

Ton ami,

De Saint-Pierre.

J'ai fait acheter des figues pour mon déjeuner : on en crie partout. Pour avoir des figues mûres de bonne heure, il faut tenir les figuiers fort bas ; voilà ce que m'apprend ma marchande de figues. Je profite de tout.

Je t'écirai samedi ou au plus tard dimanche.

A SA SECONDE FEMME

Je te rends bien , ainsi qu'à nos enf'ans , les affections religieuses que tu me portes. Les plus doux momens du matin et du soir sont ceux où je me réveille et où je m'endors , recommandant à Dieu ce que j'ai de plus cher au monde.

On commence ici à respirer; un orage pluvieux a rafraîchi le temps. Nous n'avions eu jusqu'alors que du vent qui ne faisait qu'embraser l'atmosphère.

J'ai trouvé un fameux jardinier qui me fournira des sapins , des gé-névriers, des houx, des bouleaux bien enracinés, de huit pieds de

haut ; mais ce ne sera qifaprès les chaleurs. Je Rapporte une lorn-gnette semblable à celle que j'ai , dont je veux te faire un petit cadeau, afin que tu nVaperçoives de loin. Pour moi je ne te perds point de vue. Je te vois de jour et de nuit au sein de ma famille dont tu fais le bonheur. Embrasse-la pour moi, chère Désirée.

Ton ami ,

De Saint-Pierre.

Ce ie' août 1807.

A SA SECONDE FEMME

Hier au soir, à mon arrivée, j'ai trouvé 6ept lettres, deux billets de théâtre pour Saint- Cloud, pour dimanche dernier, et un billet d'enterrement de mon ami Gauthey , mort du mardi 15. Il a disparu de dessus la scène du monde , après avoir éprouvé dans les derniers temps de sa vie les plus cruels tourmens, ou par la nature de sa maladie , ou par la faute des chirurgiens. Il jouit maintenant du repos vers lequel nous amène chaque jour la nature et auquel il aspirait depuis long-temps. Il ne sera point remplacé ici-bas; il manquera

toujours à ses amis et à son corps par ses vertus et son génie laborieux , sage et profond. Je le regretterai toujours , non pour lui , mais pour moi. Il avait quelque chose de Socrate; mais il n'en avait pas la fermeté, et je crains bien qu'il n'ait été tourmenté à la fin de sa vie autant par ceux qui se disent les médecins de l'ame, que par ceux qui se prétendent les médecins du corps. Quoi qu'il en soit , je le trouve heureux de n'avoir affaire qu'à Dieu seul , qui le dédommagera des maux qu'il a soufferts.

Pour moi , je me félicite en perdant un ami sur la terre de le voir dans le ciel.

Ces idées m'ont rappelé un certain projet dont tu m'as fait part relativement à notre Virginie. Si tu la confies au médecin du voisinage, tu peux être assurée qu'il sera toujours chez toi; je ne jouirais plus de ma solitude. Si toi ou ta mère lui ont fait concevoir cette espérance, il faut la faire évanouir en lui disant que je tiens à faire cette opération lorsque je serai à Paris , parce que c'est le lieu de mon domicile. En effet, les médecins de ce pays ont tant de malades , qu'ils n'ont pas le loisir de s'attacher à ceux qui se portent bien l tu m'entends. Le temps es venu de parler

comme Pythagore : ((Abstenons-nous de fèves, et surtout de noires.

»

Ma sœur nous remercie tous deux du magnifique exemplaire, et ne me dit pas un mot de ce qu'il renferme : elle attend de son docteur ce quelle en doit penser. Elle finit par me dire que sa santé est toujours dans le même état, en souffrance. Le croira-t-on de cette grosse joufflue ? C'est une e'trange politique que celle d'une vieille dévote ; sa conscience est dans la cervelle d'un homme qui souvent n'a plus de conscience. Je m'en vais lui envoyer cent francs ; cependant elle n'a pas voulu avoir la franchise de me dire lequel elle aimait mieux avoir sa pension à la fin de l'année ou par semestre. J'ai opiné pour moi.

Me voilà en quête d'argent. M. Rigault m'a mandé il y a dix jours qu'il avait le besoin le plus pressant d'un nouvel à-compte sur l'édition de Paul et Virginie. Je lui porterai demain 500 francs, et je tâcherai de lui en donner autant ! à la fin du mois, si mes créanciers me paient moi-même.

Nous sommes dans la saison des contretemps , dans les jours caniculaires : hier j'en

ai éprouvé , dans la voiture , avec des jeunes gens à moitié ivres , qui ont chanté à tue-tête jusqu'à Saint-Denis. Enfin , un compagnon de voyage, M. Chevalier, homme aimable, a perdu patience , et leur a dit qu'il n'y pouvait plus tenir. Je Fai fortement appuyé, et leur ai reproché, surtout au plus emporté, son impertinence; ils ont été si surpris de cette charge inattendue de la part de gens silencieux jusqu'alors , qu'ils ont fait des excuses et se sont bien conduits jusqu'à la fin du voyage. La vie , parmi nous autres Français , est un état de guerre même au sein de la paix. Le seul moyen de vaincre nos ennemis lorsqu'ils sont en force, ou qu'ils tiennent à un grand parti et qu'ils vous croient terrassés, c'est de faire une sortie sur eux au moment qu'ils s'y attendent le moins. Autre contre-temps : j'ai pris une voiture à la Porte- Saint-Denis, et nous avons rencontré une foule de gens, rue de

Cléry, devant la porte d'une maison où un homme venait de tuer sa femme et ensuite s'était tué lui-même. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Nanette , que j'ai envoyée ce soir chercher mes clefs rue du Faubourg-Saint-Denis , a vu dans une autre

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 'àS3

rue quantité de monde rassemblé pour un événement tout-à-fait semblable à celui de la veille.

Au reste , pour effacer tous ces nuages , je te dirai que la paix est faite entre la France et la Russie ; c'est une très-bonne nouvelle et très-assurée, car je l'ai lue moi-même dans le Moniteur.

Du jeudi i\ . — Tu penses bien , tendre amie , qu'il me sera impossible de partir demain avec tant de commissions, de courses, de l'argent à recevoir et à payer, de réponses à faire : ce sera malgré moi pour la huitaine. Je t'écrirai lundi prochain; mais fais-moi le plaisir de répondre à la présente, afin de me dédommager de ton absence. Désormais je veux passer huit jours de suite avec toi , et huit jours à Paris. Je dépense tout mon temps en route sans avoir celui de faire mes amures ; elles m'accablent. M. Guillaume vient de m'écrire pour me demander des lettres de recommandation pour Douai. Des fous auxquels je ne répondrai pas me tourmentent , entre

autres M Il voudrait que je fisse la cour à

son inexorable maîtresse , qui a gardé son exemplaire, el ne lui répond point. O chère

solitude cTÉragny, où je trouve le repos qui m1 est si nécessaire au sein des muses et dans celui de ma famille! Je ^embrasse, ma tendre amie, toi , ta mère et nos enfans.

Ton ami pour la vie ,

De Saint-Pierre.

A SA SECONDE FEMME

Ce sera jeudi que j'aurai le plaisir de t'embrasser , vers les huit heures du soir. La lune aura déjà six jours : il fera bon voyager.

Hier dimanche , j'ai été porter la lettre de ton père chez M. de la P...; j'y ai joint quelques lignes de recommandation ; je l'ai laissée à la portière , le maître et la maîtresse étant absents. J'en avais fait à peu près autant chez MM. T... , P... et P... que je n'ai pas trouvés : j'ai laissé mes cartes au portier. M. P... m'avait écrit quelques jours avant la lettre la plus folle pour me nommer grand premier président provisoire à vie, de la part

des grands doyens d'honneur du cercle commercial. Je m'en suis excusé ; mais comme il m'avait fait une visite avec M. T..., j'ai cru devoir la leur rendre. Ils étaient absents : tu vois que je suis tes conseils.

J'ai été samedi voir les magnifiques meubles de l'Ecole Polytechnique ; je t'en parlerai à loisir. Aujourd'hui lundi, j'irai voir les tableaux : nouveau sujet de conversation. Mais faut-il en chercher avec toi, la plus chère moitié de moi-même ? Toi qui m'inspires , tu

es ma muse !

Dupont de Nemours, dont tu as dû voir une lubie dans le Journal de l'Empire , part incessamment pour l'Amérique, à quatrevingt-un ans. M. Turgot disait de lui qu'il ne serait jamais sage.

C'est à toi qu'il appartient de faire des bons mots. Qui est-ce qui a dit que G.... lisait toujours sa pensée dans l'âme des autres? et tant d'autres ! Il faut que je retourne rallumer ma bougie à ton soleil. Je ne compte pas récrire d'ici à mon départ , qui aura lieu jeudi après midi; mais si tu en as le temps, fais-moi un petit mot de réponse.

Embrasse pour moi nos chers enfans : dis-

leur que je m'attends à être régalé de quelques fables nouvelles. J'espère trouver ta mère toute consolée de la perte de son âne, par Pachat d'un nouveau qui se mettra à braire en me voyant. Adieu, mes délices , c'est près de toi que je veux vivre et mourir.

Ton mari ,

Paris, ce 13 octobre 1807.

Bernardin.

Un jeune homme gros, gras , rougeau , à moitié gris, mais fort mal vêtu, est venu chez moi avant-hier. Il m'a abordé d'un air très-riant , et m'a demandé si je ne le connaissais pas. C'était M. M... , celui qui Tan-née passée nVemprunta dix écus pour entreprendre un voyage en Suisse. Il m'a dit qu'il venait d'hériter, pour sa bonne part , d'un parent fort riche , mais qu'il n'avait pas le moyen de retirer de la poste une lettre qui lui en apprenait la nouvelle en détail. Comme je gardais un grand sérieux , il a ajouté , toujours en riant, qu'il n'avait pas mangé depuis la veille. J'allais me mettre à table ; je lui ai donné une

pièce de 20 francs pour me débarrasser de lui. Il en a été tellement affriandé , qu'il est revenu deux fois le lendemain ; mais pour cette fois ma porte lui était interdite , ainsi que pour l'avenir. Quelle honte, qu'un jeune homme qui paraît si bien né mène une pareille vie !

^^^mH^-H-W^^^M-^-H^*_^^^

A SA SECONDE FEMME

Je me hâte , ma chère amie , de te faire passer, parla messagerie, un billet' de 500 fr. Ta mère ufa fait un si affligeant tableau du dénuement où allaient se trouver nos pigeons, nos canards et nos pauvres poules , si tu ne profitais , samedi prochain , du marché de Pontoise, que je me suis représenté tout notre bétail haletant et becquetant les murailles, faute de grain , et cela , pour ne Savoir pas envoyé à temps de quoi re-

nouveler leurs provisions. Je te prie cependant b ma chère amie , de faire en sorte que le marchand

TOME III. iÇ

de bois et le pompier soient préalablement acquittés sur cette somme de 500 francs ; tu en ménageras le reste avec ton économie accoutumée.

Dans ce moment arrive ta bonne amie Éliisa ; elle m'a 'prié de Ras-surer de sa tendre amitié ; elle reviendra nous voir ce soir. Adieu , chère amie, embrasse pour moi notre cher Paul; je lui donne la char-mante commission de t'embrasser à son tour.

Ton ami pour la vie ,

De Saint-Pierre.

Ce a juin 1808.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 2Qt

◆ •>*+-M.**^^^<m{.^4<mj.^<{.<j.<.<hî.^<{.<{.^<{.^<.
<.^<î.4<.^<.^

A SA SECONDE FEMME

Je me hâte , chère amie , de répondre à la lettre que tu m'as fait l'amitié de inscrire , hier samedi ; c'est une étoile qui a illuminé mon ciel mélancolique, depuis que j'ai quitté mon Paul studieux , ma fille d'Écouen et ma femme, unique par toutes sortes de vertus et de charmes. Il n'y a pas jusqu'à cette pauvre Colette dont la santé ne m'in-quiète. J'arriverai vendredi prochain au soir à Eragny , avec des fonds plus que suffisans pour payer mes dettes. Hâte mes maçons et surtout le menuisier, afin que la porte se trouve achevée

en même temps que le mur. Pour Jean-Louis, qui s'offre de couper mon mur de séparation , je ne sais point de quel Louis tu veux me parler, si c'est de Louis-le-Vert ou de Louis le jardinier : c'est au premier à jeter les débris de sa construction dans le fond de sa carrière. Nous tirerons cette affaire au clair samedi prochain. En attendant, divertis-toi avec nos enfans le plus que tu pourras; promène-les le long de l'Oise avec Colette, la dolente. Si , dans tes loisirs , tu pouvais ranger ma bibliothèque avec ta petite troupe, ce serait une belle occasion pour ma fille Virginie de faire voir ses talens en géographie. Il ne s'agit que de ranger dans le rayon le plus élevé les Voyages d'Europe, et successivement ceux d'Asie , d'Afrique , d'Amérique et du tour du monde. Mais je crains trop les chutes : nous nous en occuperons à notre retour à l'aide de plusieurs matelas.

Presse le menuisier : il est bien complimenteur ; je ne me fie pas trop à lui quoiqu'il m'ait donné sa parole de fournir cette porte sous trois semaines.

Songe, ma belle et ma chère, que le plus doux fruit que je me suis proposé en entre-

prenant ces travaux, est ton propre bonheur et celui de nos enfans. Si vous devez un jour être heureux dans cet asile de ma vieillesse, je le suis dès à présent.

Je vous recommande tous à celui qui n'a commencé ma fortune que depuis que tu es ma femme , et qui vous servira un jour de père.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ainsi que ta petite troupe chérie. Mes enfans , contentez, bien votre bonne maman.

Ton cher mari,

De Saint-Pierre.

Ce dimanche matin.

A SA SECONDE FEMME

Je compte , mon ange , arriver à Eragne v jeudi au soir, s'il plaît à Dieu, et repartir d'Eragne le mardi suivant , pour assister à l'élection d'un candidat de l'Institut. Je retournerai ensuite, le surlendemain jeudi , auprès de toi, pour y rester jusqu'à la fin du mois, et te ramener à Paris au commencement du mois de juillet.

J'ai rempli tes commissions de crayons et de couleurs, j'ai même une excellente bouteille d'eau de Cologne. On va m'apporter ta tente : la voici qui arrive avec ses bâtons; elle

DK RERISARDhN DE SAINT- FIER RE. 2\$\$

coûte 99 francs, sans ce que coûtera la pose. Je n'épargne rien , ma chère amie, pour embellir un jardin qui fait tes délices et les miens.

Ta mère est remplie détention. Pour lui faire passer son temps un peu plus doucement, je l'ai menée hier chez Franconi où elle s'est fort amusée; mais elle en revient toujours à sa chère fille et à son cher Eragne, où elle se trouve , dit-elle, aussi heureuse qu'en Suisse. M. m'a apporté hier un tiers de 500 fr., ce qui , avec le tiers d'un billet de 2,000 fr. , fait environ 832 fr. à compte sur ce que me doivent mes contrefacteurs.

Cet argent s'en va encore plus vite qu'il n'est venu ; mais enfin , c'est la circulation des espèces qui fait aller le commerce, et pourvu que cela rende ta vie meilleure , je ne peux en faire un meilleur usage.

Je suis enchanté de tout ce que tu me mandes de la docilité et de l'application de Paul; embrasse-le, je t'en prie, pour moi. Il redoublera mes jouissances à la campagne , s'il continue de suivre la route que tu lui traces par tes conseils et par ton exemple.

J'ai baisé les fleurs que tu nous as envoyées ;

un. Mais ta lettre m'attendait, c'est le bouquet du feu d'artifice. Tu ne t'y occupes que de mon vieux individu, et sur un si mince sujet, tu fais briller des chiffres, des sentimens d'amour, des sentences philosophiques, qui remportent surtout ce qu'a produit l'aimable Sévigné.

Accomplis ton vœu , ma tourterelle , donne tes ordres pour l'établissement de ton colombier , et ramène ta mère qui deviendrait bientôt, seule, un pigeon sauvage. Quant à l'avenir , laisse-toi aller à nos destins. J'espère que les miens te seront favorables comme les tiens me l'ont été. La Providence a soin du moineau comme de l'aigle. Pour moi, je me regarde comme un orme qui a accru son feuillage de celui de la jeune vigne qu'il a supportée, et qui en fait encore son principal ornement, lorsque les années l'ont rendu stérile.

De mardi, — Enfin, je viens de recevoir ton panier de raisin. Je suis fâché de te dire qu'il a été au pressoir. Il est essentiel de couvrir ces petits paniers de petits brins de fagots qui s'entrelacent au-dessus, sans quoi il est abîmé par d'autres paniers.

Paul te désire ardemment ainsi que ta mère. Ton absence le rendait fort triste la dernière

fois. Il était le septième de sa classe; mais c'était en thème. Il espère cette fois remonter, en version, sur sa bête.

Je me porte aussi bien qu'il est possible. Mon nez n'a presque plus d'écorchures. Je mène ton ménage de mon mieux.

Je t'embrasse , chère amie , de tout mon cœur. Ma santé revient à vue-d'œil et mes jambes se raffermissent. Adieu, ma Désirée.

Pour toujours ton ami ,

De Saint-Pierre.

Ce mardi 10 novembre 1811.

^<^>^*«H^*****4~H><^fr**^«H'«^*^

IV

A SA SECONDE FEMME

Ce mardi, juillet 1812.

J'ai reçu hier ta lettre , ma chère amie ; mais comme j'allais chez Grand, j'ai chargé Colette, qui t'envoyait du papier de tenture, de te mander que je répondrais aujourd'hui. Je suis très-content de ses soins, mais rien ne peut me dédommager de ton absence.

Je n'ai pas trouvé hier G.... chez lui. Sa Victoire m'a envoyé chercher un fiacre, et je suis parti pour la rue de Cléry . où je l'ai trouve

DK BERNARDIN DM SAINT-PIERRK. 30 l

chez M. Hue, où il y avait une réunion où j'ai eu le plaisir d'entendre un drame de la composition de sa fille. Nous avons eu à la suite un bon dîner où son fils a chanté de très-jolis vers de sa façon. Ensuite M. Hue m'a fait voir un nouveau tableau de Paul et Virginie qui m'a inspiré beaucoup d'intérêt. Après avoir été régalé de toutes les manières, mon ami

G m'a reconduit chez moi où il m'a

fait promettre de venir aujourd'hui dîner avec lui, avec M. Hue et le sénateur Thévenard, chez un de leurs amis communs, que je ne connais pas. Dans deux heures, il viendra me chercher en voiture. En ton absence je me laisse aller à tous les objets de distraction, mais rien ne me distrait.

Ton oncle est venu me voir plusieurs fois. Je l'ai vu aujourd'hui, et je l'ai invité à dîner pour jeudi, jour de ton arrivée. Il a été fidèle à remplir ses devoirs dans les bureaux. Il me charge de te faire ses compliments. Cette feuille ne suffirait pas pour t'adresser tous ceux dont on me charge pour toi, ni ceux quejedois à tous ceux qui te donnent quelque marque d'amitié, dis-tu, par rapport à moi; fais-en aussi

à ta mère, qui, j'espère, laissera sa mélancolie à Éragny. Je te recommande à Victoire. Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton véritable ami ,

De Saint-Pierre.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE . 303

<-^mHH+*HH*HWHHHH*HHHHH>H*^

A SA SECONDE FEMME

Vite, vite du papier pour répondre à ta lettre charmante, avant le départ de la poste. Rien n'est plus doux que le plaisir que tu viens me donner par ta description et tes sentimens. Ton cœur en fait plus que la tête de madame de Sévigné.

Tu viens de m'inquiéter en me mandant que tu étais enrhumée comme moi. Au nom de Dieu! mon amie, ménage-toi, quitte des travaux qui peuvent être dangereux.

Il est midi , Elisabeth s'offre de porter ma lettre à la grande poste. C'est une joie que tu

304 CORRESPONDANCE

ne peux te représenter ; Virginie en rapportant a fait une glissade contre ma porte à se casser la tête; Paul et Elisabeth sont accourus , me priant tous de leur en faire la lecture. Je les ai ensuite embrassés ainsi qu'Elisabeth.

Tu dis que tu n'as plus d'enfant. Paul dernièrement querellait une baguette à la main avec sa sœur. Je lui ai demandé son arme , il me l'a refusée; je la lui ai prise et lui en ai donné un petit coup sur le bras. Il n'a point crié; mais il est devenu immobile, le regard fixé sur moi , et, se levant, il a été à la porte en disant hors de lui : « Oui, vous êtes tous des diables ; je veux m'en aller ! » J'ai attendu que ce mouvement fût

calmé ; après quoi je lui ai dit : « Est-ce que je ne dois pas vous corriger, quand vous me désobéissez? — Non, s'est-il écrié, ce n'est que maman ! » Je l'ai laissé à la porte qu'il ouvrait et refermait tour à tour. Enfin , rendu à lui-même, un peu aidé des conseils de sa sœur, il est revenu à petits pas vers moi et m'a prié en pleurant de lui pardonner. Si on se rendait maître de sa colère, on le deviendrait de celle des autres. Madame Harvay, à qui j'ai fait tes complimens et part de mon indisposi-

tion, m'a répondu qu'elle était si fatiguée ainsi que ta bonne amie de leur déménagement, qu'il leur a été impossible de venir me voir. Je les crois aussi sur leur départ pour Fontenay.

M. Roger m'a envoyé hier, jour de Paccouchement de sa femme , qui a fait une fille , la première eau-forte du naufrage de Virginie ; elle est d'une grande beauté.

Ton tendre ami,

De Saint-Pierre.

Paris , jeudi \l\.

TOME IIIc i

So6 CORRESPONDANCE

A SA SECONDE FEMME

Samedi

Enfin te voilà arrivée, chère amie, malgré le souffle rude de l'aquilon; j'ai fait des vœux pour qu'il soit adouci par les nuages de l'occident, et je vois qu'ils ne tarderont pas à être accomplis. Jeudi , madame Le Groing est passée chez moi pendant mon absence pour me

dire qu'elle viendrait dimanche me demander à dîner, et qu'elle reconduirait Paul à son lycée. Accepté.

Hier, vendredi, madame et mademoiselle

I)E RERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 30y

Laugier sont venues pour te voir. Elles ont été fort surprises d'apprendre qu'avec un zèle infatigable tu étais retournée aux champs malgré la rigueur du froid. Son enfant la rend toute ronde; elle m'a appris le retour de madame Toscan toujours malade.

Demain, s'il fait beau, j'irai voir les tableaux du Musée avec mon ami Paul qui m'y donnera le bras , mais je doute que j'y voie pour moi rien d'aussi intéressant que le portrait de ma chère fille dont s'occupe ton aimable amie. Embrasse pour moi le sujet et Fauteur du portrait.

Aujourd'hui dimanche enfin Paul est arrivé. Il se porte à merveille. Son nouveau répétiteur consent à se charger de lui depuis un mois. Il se charge de ses progrès. Il est étonné lui-même de ceux qu'il a déjà faits. Il sait déjà lire et écrire le grec. Il est déjà le vingt-cinquième de sa classe composée de deux cents élèves, où il n'est plus que caporal à cause que dans le nouveau changement il s'en trouve de plus anciens que lui. Il est fort inquiet de ne te pas voir. Il me prie de te présenter son respect et ses amitiés, à sa sœur et à mademoiselle Elisabeth. Je vous renouvelle mes

baisers à tous. Le temps me presse. Je vais tenter d'entrer dans les salles de tableaux. Adieu, chérie.

Ton ami ?

De Saint-Pierre.

LETTRES DE DUCIS

+*HHH>HH'HH^<J'n4'*4->H***n->->*!HH*<>4*!'

iV 1

Versailles, ce 6 pluviôse an XII.

Mon cher ami, ce n'est que dans cinq ou six jours qu'in de mes neveux doit aller a Paris, Mais comme je ne manquerai pas à\vgent jusque ce temps, je lui remets aujourd'hui cette lettre sur le vu de laquelle vous

3l2 CORRESPONDANCE

pourrez lui confier sûrement la somme qui me revient pour mon mois de nivôse.

Je suis auprès de mes consolateurs, de vieux livres , une belle vue et de douces promenades. J'ai soin de mes deux santés. Je tâche de les faire marcher ensemble et de n'avoir mal n'y à Famé ni au corps. Bonjour, mon cher ami; j'ai besoin qu'il vous arrive quelque bonheur; vous avez une femme si tendre, si vertueuse, de si aimables enfans. Oh! il faut qu'il vous arrive quelque chose d'heureux . c'est le désir de votre ami.

Dtcis.

DF BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 3l3

*****^+<><^***^*****+*^-H~fr++*

Versailles, le 16 pluviôse an XII.

Je vous remercie, mon cher ami, de l'argent que vous m'avez envoyé. Ce Lucas de Plnsti-f tut est un brave homme. Ma santé est bonne, mais il faut que je prenne des précautions contre les catharres et tout l'aimable cortège de la vieillesse. Après demain, je dînerai chez

M. le comte de Balk. Il vient de inscrire pour m'y engager de la manière la plus pressante. Il faut, mon cher ami, que îouie petite rancune s'éteigne entre vous. Vous savez qu'il

314 CORRESPONDANCE

vous aime et vous l'aimez. Voilà l'essentiel en amitié; il n'y a qu'une assurance, qu'un charme, c'est l'amitié. Nous causerons ensemble, et la bonté naturelle du cœur arrange bien des choses. Il faut que Saint-Pierre, Ducis et Balk soient amis.

Bouchaud était un homme de mérite, d'après ce que vous me dites ; il est mort comme un enfant, son joujou à la main.

Tout, mon cher ami, publie la grande vérité des vanités du monde, voilà ce qui doit nous affranchir. J'espère toujours que les temps deviendront plus heureux pour vous, plus heureux pour la fortune, qui est aussi nécessaire, mais jamais plus heureux pour votre intérieur. Votre femme est un quine et vos enfans sont des ternes. Un grand talent, un grand nom. des mœurs pures, une famille charmante, que de sujets de reconnaissance et de cantiques!

Je n'irai point à l'Institut mercredi prochain. Des affaires m'en empêchent. Je vous conterai tout cela.

Je ne puis vous dire combien je me trouve heureux, depuis que j'ai secoué le monde. Je suis devenu avare. Mon trésor est la solitude. Je couche dessus avec un bâton ferré, dont je

DE HKRiNARDI^ I)K SA1 NT-P1ER RF. 315

donnerais un grand coup à quiconque voudrait m'en arracher. Mon cher ami, le monde ira comme il plaira à Dieu. Je me suis fait ermite. Votre grotte est ici toute prête. J'y peux recevoir, vous, votre chère femme et mon filleul Paul qui coupe les bras et les jambes aux méchants, et qui pourtant, quand il y a du danger, est tout prêt à se déguiser en pauvre. Cet enfant ne sera pas un homme ordinaire. Mes res-

pects, mon cher ami, à madame de Saint-Pierre; embrassez vos enfans pour moi. A mercredi. L'ermite dit comme le vieil Œdipe:

Je ne sortirai pas de la place où je suis.

y aie et reclama ; tuus, etc.

Ducis.

316 CORRESPONDANCE

"VT° 5c

Versailles , le 28 pluviôse an XII.

Je devais, mon cher ami, vous écrire plus tôt; mais un peu de paresse m'a fait différer. Avant tout, il faut que je vous demande si vous ne pourrez pas me donner quelques éclaircissemens sur une note que m'a remise M. l'abbé de La Farge, chanoine de la cathédrale de Versailles, prédicateur célèbre, avec qui je dîne ici tous les vendredis, et qui prêche, pendant cette années le carême à Saint-* Sulpice. Je désire beaucoup le satisfaire sur sa note, dont voici la fidèle copie.

DK BFHNAKDÏN DF SAINT-PIERRE. 3iJ

Sujet du Discours.

« Sur les mauvais traitemens exercés sur les animaux ; s'ils ont de l'influence sur les mœurs ; s'il est à désirer de proposer quelque règlement pour les réprimer.

» Demander s'il y a quelque chose de prononcé sur ce sujet ; ce qu'on a pensé d'un discours n. 3, qui a pour devise deux vers pris du premier chant du poème de la Pitié , de Del Me;

» Discours qui sera jugé par la deuxième classe de l'Institut , qui a la morale et la littérature ancienne. »

Vous ferez , mon cher confrère , ce qui vous sera possible pour cette petite instruction que je vous recommande.

J'ai reçu de madame Harvey une lettre , en date du 22 de ce mois, par laquelle elle a bien voulu me marquer qu'elle était heureusement rendue à sa famille et à ses amis. Je vais lui répondre pour la remercier de son attention délicate et des sentimens si obligeans qu'elle me témoigne.

318 CORRESPONDANCE

Voilà le mercredi, jour de l'agréable dîner, qui s'approche. J'ai promis à M. le comte de Balk et à vous , mon cher ami , de m'y trouver sans faute. Mais voici un temps bien rigoureux; j'ai toujours peur, depuis mon gros catharre, que le froid ne me saisisse en voyage , ou à Paris, et ne me condamne encore au supplice de l'étouffement et des convulsions. Mon tempérament m'expose, m'a-t-on dit, à ce genre de maladie. Ajoutez à cela, mon cher ami, les charmes de la retraite et du silence dont je jouis, le bonheur de ne voir presque personne , d'être loin du bruit et des bruits. Je continue auprès de mon feu des lectures douces et des heures paisibles qui vont à petits pas comme mon poulx et mes affections innocentes et pastorales. Mon cher ami, je lis la Vie des pères du désert. J'habite avec saint Pacôme , fondateur du monastère de Tabenne. En vérité, c'est un charme que de se transporter sur cette terre des anges. On ne voudrait plus en sortir. O quantum in rébus inane est!

Je n'irai donc point à Paris, mon cher ami; ma poitrine et une douleur de rhumatisme au bras droit me retiennent dans mon foyer-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.' 310

Je vous prie d'avoir la complaisance d'en prévenir notre aimable et solide ami M. le comte de Balk. C'est une privation pour moi de ne pas me trouver avec vous; mais je suis, malgré moi , dans une espèce de redoublement d'indifférence pour le monde, et de tendresse pour la

bienheureuse solitude. Présentez, je vous prie, mon cher confrère , mes hommages et mon respectueux attachement à madame de Saint-Pierre. Je me vois dans votre famille, et j'y embrasse, en bon ermite, et portant mes dattes dans mon sac , le père , la mère et les petits enfans.

Votre ami ,

Ducis.

3 20 CORKKS PONDAIS CE

Versailles, le 29 pluviôse an XII.

Je vous ai écrit, mon cher ami, et j'ai oublié dans ma lettre de vous prier de recevoir pour moi à l'Institut le dernier mois qui va échoir. Je répare aujourd'hui mon oubli d'hier. Vous m'obligerez donc, mon cher ami, de garder chez vous la somme que vous aurez touchée des mains de Lucas dans les premiers jours du mois de ventôse où nous allons entrer , et de ne la remettre qu'à la personne qui vous la demandera de ma part, avec une

lettre qui l'autorisera à cet effet. Vous me permettrez, mou cher confrère, de m'adresser tout naturellement à vous pour faire arriver dans ma cellule ce qui paie mes figues et mes dattes.

Oui, mon ami, je crois bien faire, puisque je suis au coin de mon feu, et que le froid est si dur , de songer à ne plus craindre rien de mon catarrhe, en continuant mes précautions, et à me défaire de ma douleur de rhumatisme au bras droit. M. de La Mairan et M. Tixier, mes médecins, qui prennent intérêt à ma santé , sont d'avis que je ne quitte pas Versailles jusque ce que ma poitrine et mon bras souffrant ne me laissent plus d'inquiétude. Je sais que ces incommodités m'empêchent de remplir les fonctions de président, dans la classe qui m'a fait l'honneur de me choisir, mais heureusement que je suis dignement remplacé par le vice-président qui a éminemment, ce que je suis loin d'avoir, l'habitude des affaires et la facilité de parler très-bien et comme il

convient dans les circonstances qui peuvent se présenter. Véritablement, je suis un pauvre homme dont le monde et la société ne peuvent tirer ïucun parti. Aussi est-ce la

TOMF. III. 2 1

nature qui me dit : Mets-toi à L'écart; tu n'es bien que là. J'ai le bon esprit de Tentendre et de me tenir dans mon coin. Je ne sais si M. le comte de Balk sera encore long-temps en France. Nous sommes tous comme des vaisseaux qui se rencontrent, se donnent quelques secours, se séparent et disparaissent. Vous, mon ami, qui vivez avec une tendre et vertueuse compagne, avec de jolis en fan s , goûtez le bonheur d\m époux et d'un père. Voilà les trésors que Dieu vous a donnés. Il protégera le nid. Sa douce chaleur est l'âme et la vie. Ah! que les petits aient le temps d'y sentir croître leurs ailes, et qu'ils aient le bonheur de ne pas s'en écarter. Les mœurs ne s'apprennent pas, c'est la famille qui les inspire. Je suis, mon cher ami, comme un pauvre hibou , tout seul , si-cut nisi corax in domicilio. Je songe douloureusement au passé, au présent , et doucement à l'avenir.

y aie et redama.

I)i ci*.

Versailles , le 11 ventôse an XII.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir acquitté la somme de mon mandat.

Ma devise, Abstine et Sustine , va bien avec mon hibou qui est véritablement le cachet de ma famille d'Allobroges. Elle est trop sérieuse ; mais, mon ami, les devises ne sont pas tenues d'être gaies. On pourrait y mettre seulement cache ta vie ; ce qui serait plus court. Voilà ce qui me paraît plus simple et plus naturel.

Je regrette cependant la devise qu'a trouvée

madame de Saint-Pierre : une boussole dont l'aiguille est tournée vers le nord, avec la légende obligeante qu'elle y a mise de concert avec vous. Mais outre que je ne puis l'adopter, comme me donnant un trop grand éloge, ad sidéra ne veut pas dire le pôle nord, et la justesse est là de première nécessité.

Je pense donc que si l'on veut faire usage de ma- devise, on peut au lieu ftAbstine et Sustine, choisir ces mots qui étaient la devise de Descartes: Bene vixit, qui benè latuit. Je les préférerais même aux mots Abstine et Sustine; et, dans le cas où l'on déciderait qu'il faut employer ma devise, voilà les mots que je prie instamment que l'on place avec mon hibou qui s'en accommodera très-bien. Bene vixit, qui benè latuit, lui convient.

Vous sentez, mon cher ami, qu'un homme, a la liberté d'adopter la devise qui va le mieux à son caractère et à ses habitudes, mais qu'il ne peut jamais s'écarter de la modestie naturelle aux honnêtes gens.

Je suis très-sensible d'avance aux marques de l'amitié qu'on me prépare en secret. C'est un mystère que je pénètre aisément. Mais en vérité, l'amitié a-t-elle besoin d'autre chose

que (Telle-même? Cependant je croirais manquer de délicatesse si je n'acceptais pas avec le plus grand plaisir ce que la délicatesse de l'amitié veut m'offrir avec tant de grâce et de sentiment.

Mes très-humbles respects à madame de Saint-Pierre; dites-lui bien, mon cher ami, que tous les cœurs sensibles et purs se tourneront toujours vers elle par attraction , comme l'aiguille aimantée vers le nord , et qu'alors on pourra lui appliquer ces mots : Sic nos ad Sidéra Ducis , en faisant dire à Sidéra le bonheur de la posséder. Vous seul pouvez sentir dans ce monde combien cette application est heureuse pour vous , en mettant me au lieu de nos.

Ma santé va mieux. La liberté, le beau temps me charment. M. le comte de Balk m'excusera de ne pas être de ses agréables dîners ; mais

il sait qu'à mon âge il faut ménager sa santé. Bonjour, mon cher ami, conservez la joie, la santé dans votre vertueux ménage. Où seraient-elles si elles ne sont pas là. Voilà bientôt ma présidence finie... Ouf!

Votre ami ,

Jean-Fr ain cois Ducis

Versailles, le to germinal an Ml

Mon cher confrère

(Test aujourd'hui la veille de Pâque. Je compte rester ici dans ma délicieuse retraite jusqu'après le dimanche de la Quasimodo. Je verrai à Paris vous et M. le comte de Balk : voilà un des principaux motifs qui m'y attirent ; car plus je suis seul, plus je me plais dans ce genre de vie qui nous conserve tout entier, corps et ame, qui nous préserve des agitations , qui

ôte au présent une grande partie de son amertume, et nous offre l'avenir comme un asile ou nous pourrons respirer tranquilles in terra vventium.

J'ai été, mardi dernier, passer vingt-quatre heures à Paris, et pas davantage. *fai couché assez gaillardement à mon Gaillard-Bois ' ; et le lendemain j'avais les pieds sur mes chenets à dix heures et demie.

Comme il faut que les solitaires envoient leur servante au marché , quand ils ont une servante et de l'argent , je vous prie , mon cher ami, de me marquer promptement par un mot de réponse , combien vous avez reçu pour moi à Flnstitut pour mon dernier mois , parce que je toucherai ici le montant de la somme qui est entre vos mains, et que vous paierez sur un mandat signé de la mienne.

Je compte bien enfin goûter le plaisir de dîner avec vous chez M. le comte de Balk , et causer tous trois ensemble comme de bons amis. Me

voilà au dernier jour de carême , mon cher confrère , et je me trouve à merveille. Ah! que le Sobriï estote de saint Paul

' JNoni de son auberge.

dit de choses , et qu'il renferme d'applications sérieuses !

Au moment où je vous écris, je suis seul dans ma chambre. La pluie tombe, les vents sifflent , le ciel est sombre, mais je suis calme dans mon gîte , comme un ours qui philosophe dans le creux de sa montagne. Et vous , mon ami, vous regardez le berceau de votre petit enfant , et sa mère et sa grand'mère , et vos deux aînés Paul et Virginie. Votre cœur s'attendrit et jouit. La Providence est visiblement sur les berceaux, comme Famour fidèle et consolateur sur le lit conjugal. Les vrais biens ne s'achètent point avec de l'or. L'or ne paie point l'appétit , le sommeil et la paix de l'âme. Allons, mon ami, nous sommes riches. Alléluia!

Votre ami ,

Jean-François Ducis.

Mille respects , je vous prie , de ma part , à madame la comtesse de Balk. Pour son mari, mille embrassements.

Je tiens beaucoup, mon ami , à la devise de Descartes : Bene vixit, qui bene latuit. S'il en faut une, c'est surtout celle-là que je désire qu'on emploie

Versailles , le lundi 28 brumaire an XIII.

Il est une heure un quart , mon cher ami ; je reçois votre aimable lettre et votre charmante invitation. Mais apprenez que je viens Réchappera la mort. Le 17 de ce mois, à la veille de dîner, selon mon usage, chez madame Dangiviller, j'ai été attaqué brusquement et pris à la gorge par une esquinancie de la plus grande violence. Tous les tour-

mens de Job étaient dans ma gorge, dans mon alluette dans la naissance de ma langue, dans

ma langue, dans mes amigdales, dans ma malheureuse bouche , avec des gonflemens comme des montagnes , et des salivations éternelles et étouffantes, comme des torrens décolle ardente. Oui, mon cher ami, j'étais au moment d'expirer, ne pouvant ni avaler, ni parler, séparé du reste des vivans, et déjà parmi les morts. Mon état eût fait pitié à mon ennemi. Jugez de ce que vous , madame de Saint-Pierre et toute votre famille auriez souffert en me voyant courir à la mort par les tortures.

Je suis vivant, mon cher ami. Dieu a eu pitié de moi, il a bien voulu me rendre la vie. Les deux anges qu'il m'a députés sont les deux médecins La Mairan et Tixier qui m'ont prodigué tous les secours de leur science avec toute l'ardeur de leur amitié. Quand votre lettre m'est arrivée, le rasoir du barbier faisait tomber de mon visage la barbe hideuse des tombeaux. Je suis actuellement beau comme un cœur.

Mon cher ami, je suis bien fâché que ma maladie m'ait privé de me joindre à mes illustres confrères dans le jugement des ouvrages pour le prix de poésie. Mais \ous voyez quelle

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 331

est mon excuse. Au reste, les excellens juges ne vous ont pas manqué. Les Lebrun, les Fontanes, les Ségur, les Garât, les Andrieux et les Collin, voilà des confrères qui peuvent former un terrible tribunal ; priez-les d'accepter Thommage de mon respect.

Ma barbe a été faite au vin chaud. Je bois du vin avec beaucoup d'eau. La première fois qu'une liqueur a pu couler dans ma gorge, c'a été une goutte de vin. Jamais Grégoire ne descendit avec tant de joie au cabaret. Enfin, mon ami, vendredi prochain je vais manger mon premier poulet chez madame Dangiviller avec tous les confrères du vendredi.

Votre ferme d'Eragny , votre vache , votre marché de Pontoise, votre établissement à la campagne avec votre famille, tout ce bonheur rustique me charme pour vous et vos enfans. Vous connaissez le fond de mon cœur, la marche de mes sentimens et la couleur de mes idées. J'embrasse votre chère femme que j'aime (je vous l'ai dit); j'embrasse sa tendre mère et tout le petit poulailler de Pontoise. Je vis , je bénis Dieu , et suis votre ami.

Jean-François Ducis.

Paris, ce lundi 5 frimaire an XIII.

J'ai reçu, mon cher ami, avec le plus grand plaisir, votre lettre du premier de ce mois. Je suis très-sensible à l'intérêt que l'Académie française vous a témoigné pour moi. Je suis actuellement dans la classe des heureux convalescens. Je remercie Dieu de ce que je respire, bois, mange , me lève, marche et vous écris. Mon danger a été extrême. Payais comme le pressentiment de ma maladie dans mon passage rapide par Paris, et dans mon voyage à

Arpajon. Voilà pourquoi vous ne m'avez point vu. Je voulais être à Versailles auprès de mon feu, pendant les fêtes de la Toussaint et des Morts. J'y étais occupé de la lecture mélancolique de Job, lorsque Dieu m'a frappé tout-à-coup, et a fermé pour moi les chemins de la parole et de la vie. Grâce à sa bonté , je suis vivant, et voilà pourquoi, mon cher ami, je vous prie de vouloir bien recevoir pour moi , mercredi prochain 7 , à l'Institut , mon mois de brumaire. J'ai le plus grand besoin d'argent pour payer les frais de ma maladie. La somme que vous m'enverrez, jointe à celle qui va me venir d'ailleurs, me mettra à même de jouir de ma convalescence sans nuage et dans toutes ses délices. Je regrette comme vous le vertueux et bon Lecamus; il était irascible, mais contre les coquins. Tout est perdu parce qu'on ne sait plus, parce qu'on ne peut plus les haïr. C'est un homme de bien de moins sur la terre , et dans ce temps-ci , c'est un vrai deuil. Mon filleul est charmant. Elle a pourtant de beaux yeux , m'a fait rire; il en aura d'excellens et un bon

cœur et une bonne tête et beaucoup d'esprit. Je me transporte à votre presbytère , mon ami; votre bonheur, celui de

votre famille est là. C'est là que Dieu vous préparait la rosée du ciel et la graisse de la terre. C'est là qu'est votre rempart, votre tente patriarcale. Je ne suis pas étonné de ce que votre Sara soupire après cette terre promise ; je lui présente mes respects et mon sincère attachement. La campagne est bonne pour le corps, pour Famé, pour le présent, pour l'avenir, pour tous les sexes , pour tous les âges. Il me semble entendre votre bon génie vous dire : Eragny ! Eragny ! Pontoise ! Pontoise ! Bonjour, mon ami ; je vais manger ma soupe. J'irai vous demander la vôtre la première fois que j'irai à Paris. Voie , vole et redama.

Ducis.

■>◆◆◆◆»»■>◆◆<■»»■»»»»»»»»»»»»»»»»j.»»»\$.\$.,»^{*}»»+»»»\$»4fc

Versailles, le 12 frimaire an XII.

Je vous remercie, mon ami, d'avoir reçu pour moi , et pour mon mois de brumaire dernier, la somme de 179 fr. 36 c. J'ai prié madame Babois , négociante à Versailles , qui est une dame de mes amies, de vouloir bien me faire toucher hier cette somme , et d'accepter en échange un mandat sur vous de pareille somme, à Paris. C'est ce qui a été fait. Ainsi, mon ami, vous voilà prévenu, et je vous prie de payer la susdite somme à la per-

sonne qui vous présentera le mandat ou billet signé de moi , qui vous est adressé.

Je conçois la perte que j'ai à souffrir par mes absences forcées ou volontaires. Mais voilà comme les choses ont été arrangées quand on a repétri l'Institut. Se soumettre, voilà le grand mot , et il y n'a plus que cela à faire. J'ai reçu de Paris , ces jours-ci, de l'argent de mon receveur; de sorte qu'avec le produit de mon dernier mois de brumaire j'ai

abondamment de quoi attendre sans inquiétude. C'est ce qui fait, mon ami, que je vous rends grâce de l'offre que vous m'avez faite de recevoir pour moi , moyennant ma procuration , les 600 livres actuellement échues pour les six mois d'indemnité de mon logement au Louvre. Je toucherai moi - même cette somme au premier voyage que je ferai à Paris.

Vous avez trop présumé du retour de mes forces, mon ami , quand vous avez pensé que je pourrais aller à Paris mercredi prochain , et dîner avec vous en famille. Les forces ne reviennent pas si vite à mon âge. Je suis bien guéri de mon esquinancie; mais je ne suis pas remis du sang qu'on m'a tiré par deux grosses

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 33j

saignées} je ne suis pas remis d'une diète plus que sévère, ou plutôt delà presque cessation de tous alimens, et de cette perdition de forces , causée par le lit , l'accablement et des douleurs excessives. La jeunesse recouvre ses forces par ses forces ; mais un homme presque septuagénaire n'en peut emprunter sur une caisse qui ne paie plus. Effata senectus.

J'ai déjà diné chez madame Dangiviller; mais elle demeure tout près de chez moi , et c'est madame la duchesse de Villeroy qui m'a amené et ramené chez moi dans son carrosse. Il me faudra du temps avant que je me tienne sur mes jambes comme un homme en santé. Je ne vais pas encore à l'église; je dis mes prières auprès de mon feu. Cet état de faiblesse ne m'inquiète pas, mais il m'avertit du memento Jio-mo quia pubis es. Et en vérité , mon ami , cette vérité doit être toujours supportable pour un homme ; mais il y a bien des momens où elle est douce. Quel bonheur pour Paul d'avoir des oignons, des fleurs, d'en voir les productions , et de manier et d'employer des outils d'agriculture ! En le rendant heureux dès aujourd'hui , vous semez dans sa tendre mémoire > qui aura dans la suite à ou-

TOME III

blier et sa jeunesse el son automne et peutêtre une partie de son hiver, les doux et intéressans souvenirs d'une enfance heureuse. C'est à la campagne que se composeront et s'affermiront les principales pièces de son caractère. La nature , dans nos misérables villes , n'est entendue à aucun âge. Je vous réponds que mon filleul saura bien son père , sa mère , sa sœur , sa bonne maman , son Eragny , son Pontoise , son marché , et qu'avec un monde naturel , où tout sera en ordre autour de lui , il commencera son cours de logique et d'expérience qui tiendra ferme contre la fausse science et les mensonges de la société.

Mes remercîmens à notre confrère Cailhava de l'intérêt qu'il a pris à mon rétablissement. Je ne doute pas, mon cher Saint-Pierre, qu'il ne vous comble de joie , ainsi que toute votre excellente famille. Le premier diner que je ferai à Paris me sera bien agréable, puisque je le ferai chez vous ; mais il faut que je compte actuellement avec mes forces.

Singula de nobis anni prædantur euntes.

C'est un charme pour moi de ne presque plus regarder ni dans le passé , ni dans le présent ,

DE BERNARDIN DR SAINT— PIERRK. 330,

ni d'niis Favenir. Ah! Foubli! Foubli! quel chevet pour un voyageur fatigué. Bonjour, mon cher ami; mes très-humbles respects à votre digne compagne.

Vale et redama ,

Ducis.

3/j<) CORRESPONDANCK

Versailles, le 29 frimaire an XIII.

Vous êtes bien loin de croire , mon ami , qu' après treize ou quatorze jours de guérison, j'aie été repris une seconde fois à la gorge par l'horrible esquinancie qui m'attendait encore en embuscade. Cest ce qui m'est malheureusement arrivé. Le 22 de ce mois, on s'est hâté le matin de me saigner bien vite pour prévenir les ravages eroissans de l'inflammation , non plus par le moyen des sangsues, mais avec l'acier aigu de la lancette. Le vendredi 23, autre saignée pareille le soir , et tout le régime

convenable à un pauvre malade au milieu des douleurs et des angoisses. Les mêmes médecins, qui m'avaient si bien traité la première ibis, m'ont donné tous les soins et toute la vigilance de leur art et de leur amitié. Me voilà donc, mon ami, à ma deuxième résurrection ; mais aujourd'hui mes médecins, qui ont été en état de juger du sang qu'ils ont vu couler de mes veines, m'ont averti qu'il fallait le rafraîchir et le baigner d'eau, parce qu'il était si épais , si consistant, mais si inflammatoire , qu'il porterait fort aisément les fluxions dans ma poitrine, les transports dans mon cerveau et les esquinancies dans ma gorge. Me voila donc portant dans moi-même un perpétuel incendie, toujours sur le qui vive, en sentinelle, prêt à crier au feu, et implorant le secours des pompiers. Ainsi, plus de café, plus de vin de liqueur, plus de ratafia t, et seulement un peu de bon vin vieux ordinaire avec les deux tiers forts d'eau.

Tout cela, mon ami, est attristant. Il fâul non-seulement en passer par de continuelles privations, mais encore s'attendre au cortège des infirmités • et peut-être à de cruelles maladies. J'ai été saigné quatre fois et purgé

quatre pendant mes deux esquinancies. J'ai eu deux abcès dont le premier s'est en allé par dissolution et le second par le crèvement subit d'une poche pleine d'une matière très-brune et sanguinolente. Il y a quarante-deux jours que mes maladies ont commencé, et ce n'est qu'hier que j'ai pris ma dernière médecine. Cet orage est venu tout-à-

coup , et je ne repasse point à la santé pleine et entière aussi vite. Que dis-je? pleine et entière! songez à l'effet de quatre saignées à mon âge. Voilà des avertissemens, mon ami. Mon frère le juge d'appel et un de ses anciens camarades de collège me pressent, au sujet du péril que je viens de courir, de recueillir et de laisser dans une édition complète ce qui a pu sortir de ma plume en différens genres. C'est ce que je veux faire, et je commence par mettre en ordre mes diverses poésies et pièces fugitives... Mes tragédies et le reste pourront fournir trois volumes. Ce que je pourrai faire paraître ensuite , formera le quatrième volume , le tout du même format; mais j'aurais bien désiré que mon portrait, ébauché par Gérard, eût été terminé et en état d'être mis entre le> mains du graveur. Cette gravure eut été à la

tête de mon premier volume. On m'a déjà parlé d'un libraire. Il ne me restera plus qu'à consigner dans mon testament mes dernières volontés et la disposition du très-peu de bien qui est en ma puissance. Quand je jette un coup-d'œil sur le songe de ma vie et des choses humaines, je rends grâces à Dieu de ne m'a voir jamais compromis avec les places et la fortune. J'ignore quand j'irai à Paris; la saison est rude. Ma convalescence veut des ménagemens; les déplacemens me font peur. C'est pourquoi je vous prie , mon ami , de vouloir bien , dès que vous aurez reçu mon mois de frimaire à l'Institut, m'en marquer aussitôt le montant , afin que je puisse le toucher ici, et l'acquitter à Paris par le mandat que je vous adresserai comme la dernière fois. Je vous remercie d'avance de ce service. le me transporte avec plaisir dans votre ménage, parce. que la vertu et l'innocence y sont avec l'aisance et la considération. J'ajoute la gloire par-dessus le marché. Mes très-humbles respects à ces dames. J'embrasse Paul et Virginie et leur illustre père.

F 'aie et ama ,

Ducis.

Versailles, le ij nivôse an XIII.

J'ai reçu, mou cher ami, votre lettre du 13, qui m'a fait le plus grand plaisir. Je vous remercie des soins que vous avez pris pour mes mois à l'Institut. Je conçois les pertes considérables qu'occasionne mon défaut de présence. Mais comment faire quand on est malade de maux physiques et de tant d'autres maux qui s'attachent à notre âme et à notre esprit? Je vais donc, en conséquence de votre lettre, vous envoyer un mandat en livres de 171 livres 4 sous.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 345

Ma santé est actuellement rétablie, mais pour ainsi dire conditionnellement. Il faut que je me tienne encore auprès de mon feu, que j'évite des brouillards infects, que je ne m'expose pas aux froids rigoureux, que je n'oublie pas tout ce qui peut nous prendre à la gorge et à la poitrine. Ma vie cachée et sédentaire a beaucoup de charmes pour moi. Vous devez, vous rappeler votre rue de la Reine-Blanche. C'est peut-être dans cette solitude que vous avez trouvé et les images et les sentiments et cet accent de l'âme qui nous a charmés dans vos *Etudes de la Nature* et dans *Paul et Virginie*. Je voudrais bien, comme vous, avoir recueilli dans une édition complète ce qui a pu échapper à ma plume. Mes amis de Versailles ne sont pas ceux qui m'ont pressé par leurs conseils de me livrer vite à cet ouvrage. C'est un ancien ami de collège de mon frère George le juge d'appel et le mien, qui m'a peint vivement la nécessité de ne pas perdre une minute, attendu ma maladie et mon âge. Mais Talma ne veut pas que je fasse paraître mes tragédies dans cette édition, que nous n'en ayons bien fixé le manuscrit ensemble, parer que nous avons des corrections, des suppres-

sions, des additions et peut-être des choses à déterminer qui donneront leur maximum aux effets de la pitié et de la terreur, ces deux grands pivots de la tragédie. Ainsi je veux me hâter lentement sur cet article important et le premier de tous. Quant à mes pièces fugitives, je peux m'en occuper sans craindre de trop allumer mon sang, Je vous ai peut-être déjà marqué que j'en ai adressé nouvellement quelques vers

à mon caveau et à mes dieux pénates. Je veux en adresser aussi à ma musette, parce que j'en ai joué assez joliment , et que ce sera un tribut de reconnaissance à ma muse pastorale. Il y a dans mon clavecin poétique des jeux de flûte et de tonnerre; comment cela va-t-il ensemble? Je n'en sais trop rien, mais cela est ainsi. Je ne crois pas que je doive justifier le présage de madame de Drucour; mais il part de sa bonté naturelle et de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à moi. Je vous prie, mon bon ami, de lui en faire agréer mes remercîmens , avec mes très-humbles respects et ma reconnaissance.

J'ai reçu une seconde lettre charmante de madame Harvey. Elle m'exprime le désir de mademoiselle sa fille Elisabeth et le sien pour

que le pinceau fidèle et agréable qui vous a peint, peigne aussi ma pauvre et vieille tête. J'y consens très-volontiers , et je reçois cette offre comme une faveur que me font le talent , la grâce, la jeunesse et la beauté. Mais elle ne pourra pas me peindre avec ma femme et mes enfans. Il n'y a plus pour moi de tableau de famille. Gérard ne se presse pas trop d'achever mon portrait, mais il en a tant d'autres à faire, on le presse tant de tous les côtés que je l'excuse aisément. Il l'a ébauché avec tant de grâce, tant de plaisir et d'amitié, qu'il faut lui laisser prendre son temps. Quand j'irai à Paris, j'irai le voir comme ami, et si le peintre me demande quelques séances pour finir, je serai tout prêt. J'avoue, mon cher ami, que je tiens à être peint par Gérard. J' imagine que son dessin pour Paul et Virginie doit être fort beau. Adieu, mon ami. Je dînerai avec mon filleul Paul, avec sa sœur, avec madame de Pelleporc, sa chère fille et vous , avec un grand appétit de vous voir et de boire à votre santé. Je vous embrasse tous réunis comme dans votre tableau de famille, avec l'idée très-présente de mademoiselle Elisabeth. Nous aurions mille choses à nous dire sur l'Yarmontel. Je

conçois vos étonnemens. La nature n'avait mis aucun rapport entre lui et Jean-Jacques , aucun, aucun. C'est un homme qui échappe aux âmes médiocres. Mes remercîmens à mes confrères Garât et Cailhava

qui vous ont demandé de mes nouvelles. Je suis sensible à leur souvenir. Conservez-vous, mon cher arni, pour jouir de la gloire, de l'amour conjugal et paternel, et de l'amitié.

Tuus ,

Ducis.

P. S. Je joins ici une note que m'a laissé M. l'abbé du Rousseau , chanoine de la cathédrale de Versailles. Je voudrais bien l'obliger. C'est un homme très-estimable et qui a pour moi quelque amitié. Voyez, mon ami, ce que vous pourrez faire.

Versailles , le 9 ventôse an XIH.

Je peux , mon cher ami , vous donner actuellement des nouvelles satisfaisantes de ma santé. Le 1^{er} de ce mois, j'ai eu le plaisir de dîner chez vous , en famille , avec madame de Saint-Pierre , et avec Paul et Virginie , vos chers enfans. Paul m'a soupiré la fable de la Pauvre Philomele, et Virginie n'a conté celle de Philémon et Baucis. Vous savez combien nous nous sommes trouvés heureux de jaser et de trinquer ensemble. Qui Peut dit, mon

cher confrère, que le lendemain, jeudi, en dînant avec mon frère le juge d'appel, je me trouverais encore (pour la troisième ou quatrième fois) pris à la gorge , ayant devant moi un aloyau excellent, et que je serais forcé de m'en aller bien vite chez moi , avec Lebrun , le poète lyrique et notre confrère, ne pouvant plus mâcher et à peine boire , avec la crainte d'une nouvelle attaque d'esquinancie qui me rappelait dans toute leur force celles qui l'avaient précédée : heureusement que mes médecins à Versailles , MM. La Mairan et Tixier, ont jugé que cette menace alarmante n'aurait point de suites sérieuses , et qu'on ne serait point obligé de faire couler ce vieux sang poétique , après quatre effusions dans un corps plus que septuagénaire. Je suis au régime rafraîchissant qui est celui qui me convient. {Contraria contrariis curantur.} Je me gargarise avec un doux murmure ; ie suis \\ l'usage du petit lait

que me fait un excellent apothicaire , M. Robert , et surtout à celui que je me fais moi-même , d'après la recette de notre sage Horace qui nous dit, comme bien savez t Et amara lento temperet risu. J'ai dîné aujourd'hui auprès de mon feu, avec nui

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 35 i

femme qui, jeudi dernier, m'a accompagné

dans mon retour à Versailles, qui a sa chambre auprès de la mienne, le buste de mon Shakspeare au pied de son lit, et qui ne s* trouve point mal avec un vieux solitaire , son mari , chez qui elle viendra occuper, quand elle voudra, une cellule paisible et innocente sous le toit de la bonne amitié où je ne veux point laisser entrer de rancune.

Je ne sais plus trop quand je reviendrai à Paris. Je dois me tenir comme une petite fleur timide sous une cloche de verre que je suis toujours prêt à casser. Quand vous rendrez visite à madame Harvey, dites-lui bien , je vous prie, ainsi qu'à ses deux acolytes, ou à ses deux anges , ou, pour rester sur la terre , à ses deux filles , ou ses deux grâces , que j'ai été bien fâché de disparaître si vite de Paris; que je leur présente mes respects très-humbles, et que je serai enchanté de ma bonne fortune quand je me trouverai avec vous, peint par mademoiselle Elisabeth, dans la chambre à coucher de madame sa mère....

Vous n'oublierez pas surtout , mon cher ami, d'assurer madame de Saint-Pierre de mon attachement plein de respect. Vous embras-

serez mon filleul Philomèle et Virginie Baucis. Tout ce tableau charmant est encore sous mes yeux. Je ne veux plus voir que ceux-là et ceux de la tragédie antique avec ses effets si tendres et si terribles. Je ne veux plus être avec mes contemporains (non pas par mépris , car je ne suis pas un fat , mais par santé), mais avec nos trois grands tragiques grecs , avec Corneille , Molière et Jean La Fontaine. Il y a une grande manière de créer, c'est de détruire. Bonjour, mon ami, j'ai balayé Faire ; mon ame et ma pensée me restent. On ne mettra ni chaîne

ni impôt sur ce domaine sentimental et intellectuel. Je vous embrasse, vous tout entier , en vous désirant^ à vous et à toutes les chères portions de vous-même, toute la mesure du bonheur possible réservée à la race misérable, déplorable, lamentable et pitoyable d'Adam.

Jean-François Dlcis.

Ma femme me charge de la rappeler à votre souvenir, ainsi qu'à celui de madame de Saint- Pierre. Quand vous verrez Andrieux à l'Institut, dites-lui, je vous en prie, mille choses de ma part, en l'assurant que si une nouvelle

menace de mon mal ne m'avait fait vite quitter Paris, j'e'tais dans l'intention bien décidée d'aller causer avec lui, en dînant et en buvant; mais que c'est partie remise.

TOME III

Paris, ce 18 germinal an XIII.

Vous m'excuserez sans doute, mon cher ami, quand vous saurez qu'à mon dernier voyage à Paris je n'ai passé que deux jours: samedi 2 de ce mois, où vous avez rencontré mon jeune neveu le peintre que vous avez chargé de me dire que vous m'invitiez à venir, le lendemain dimanche, manger votre soupe ; et dimanche où j'ai donné à Gérard une séance de quinze minutes, qui a été la dernière , et où il a fini absolument mon por-

trait, qui ajoute au mérite de la plus grande ressemblance celui d'une peinture et d'un art admirables. La veille de ce dimanche, j'avais dîné chez mon frère George, le juge d'appel, et le dimanche je ne suis sorti avec mon neveu de chez Gérard qu'à cinq heures , de sorte qu'il était bien tard pour aller dîner chez vous , et je craignais d'ailleurs d'y dîner trop bien , et puis je voulais me recueillir un peu dans ma

chambre, et me préparer d'avance pour partir le lendemain pour Versailles à huit heures du matin. Voilà pourquoi vous ne

m'avez pas vu.

Votre dernière lettre du 15 m'a fait le plus grand plaisir. Votre grand secrétaire, vous au milieu , et aux deux bouts vos deux ailes ou vos deux enfans, sont un tableau touchant : Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans. Votre petit Paul sera toute sa vie ce qu'il est dans le naïf portrait que vous m'en tracez dans votre lettre. Il aura de la volonté, de l'esprit, de la sensibilité, des passions , mais une ame bonne, du naturel et du jugement. Virginie est bien aussi ce qu'elle doit être. Mais voyez comme Paul a décliné votre juridiction; j'aime bien

qu'il dise d'une voix douloureuse : a Ah ! il ne le voudra pas! » Vous avez dû bien jouir dans vos observations; mais quel chagrin si vous n'aviez remarqué qu'une nature plate ou mauvaise ! et voilà pourtant ce qui pave la société. Les deux lignes de votre chère femme sont l'expression de son cœur conjugal, et du cœur conjugal le plus rare et le plus tendre. Le bonheur d'une famille vertueuse est un chefd'œuvre de la Providence. Tout y attache et rien n'y brille. Demandez aux puissances de la terre de vous donner une once de ce bonheur pur j avec tous leurs trésors et leur éclat. Voilà les véritables pauvres! c'est nous pauvres de la nature et de la religion qui sommes les riches. Divites eguerunt et esurierunt ; inquirentes Dominum non minuentur omni beno.

Oui, mon ami, je me rappelle bien que j'ai chanté votre hymen, et que j'ai assisté, comme témoin, à votre messe et à votre bénédiction nuptiale; mais je me rappelle aussi tout l'espoir que j'ai conçu de l'influence d'une jeune épouse, charmante et chrétienne, sur l'ame d'un homme qui est appelé à sentir et peut-être à faire sentir plus qu'un autre toute la divinité de notre religion. Ce que vous ap-

pelez vos douze rayons, je l'appelle nos douze apôtres qui la manifestent sur notre terre obscure et malheureuse. Il me vient encore à l'esprit une citation : mais sobrii estote.

J'ai à vous consulter sur quelques vers qu'on m'a demandés pour être inscrits sur un cœur d'émail ou d'argent vermeil, qui doit renfermer le petit cœur d'une pauvre petite fille de quinze mois, qui, dit-on, était belle comme le jour, et qui avait nom : Athénaïse. Sa malheureuse mère , femme d'une grande beauté, toute jeune, très-riche, est inconsolable de la perte de sa chère enfant. Elle a le bonheur d'être chrétienne. Voici les six petits vers à quatre pieds que j'ai faits pour cette inscription :

Je fus un instant sur la terre ; Garde mon cœur , ma tendre mère ,
J'entends du tien le triste adieu.

Va , pleure moins ; sois plus soumise , Ton petit ange , Athénaïse
T'attend dans les bras de son Dieu.

En êtes-vous content ? s'il vous vient quelque chose de mieux ,
faites-m'en part. Je crois, entre nous, n'nvoir pas mal fait de faire

parler l'enfant , et que les vers ont la simplicité touchante et chrétienne qui leur convient.

Mais voici un autre article sur lequel je réclame le secours de votre Minerve. On voudrait avoir un petit dessin , bien fait , bien inventé surtout, qui mettrait en tableau ce qui est dans les vers. Ce tableau serait placé sur le cœur en émail du côté opposé à celui où les vers seraient écrits. Mais comment composer ce tableau attendrissant? représenterons-nous la mère à genoux, sur son prie-dieu, devant un crucifix, regardant avec une douleur convertie en ravissement, son petit ange au milieu d'une gloire, tenant d'une main avec joie un petit cyprès joint à une couronne , et de l'autre faisant tomber sur sa pieuse et tendre mère des immortelles, qui seraient la figure des grâces de salut que le petit ange obtiendrait de Dieu pour elle? On pourrait peut-être

inscrire au bas du tableau, sous la mère, une citation de trois ou quatre mots , tirée de l'Écriture-Sainte , qui lui ferait dire à son enfant: Nous serons bientôt réunis pour jamais.

Le particulier qui m'a demandé ces vers , est un intime ami de la pauvre mère et le mien.

DE BERISARDIN DE SAINT-PIEKRE. 35g

Il veut la surprendre par ce don douloureux et consolant , il n'épargnera rien pour la dépense. Ce que je voudrais avoir le plus tôt possible, c'est le petit dessin. Mais vous sentez combien je désire qu'il soit bien trouvé, bien adapté au sujet et bien exécuté. Je connais à Versailles un jeune homme très-habile à faire passer ces dessins sur l'émail. Il met dans cette sorte d'ouvrage, qui demande un fini précieux, un soin et une perfection extraordinaires. Il a rendu admirablement de cette manière le beau tableau de Guérin, représentant Hippolyte se justifiant devant Phèdre et son père; il se chargerait de tout. Mais il lui faut le petit tableau , et c'est pour cela , mon ami, que je m'adresse à vous, en vous laissant maître de toutes choses.

Je ne m'attendais pas, mon cher ami, aux poulardes bretonnes que je vais partager avec vous , et qui seraient pourtant si bonnes à manger ensemble. Mais c'est à vous que je les dois, ce n'est donc pas absolument un inconnu qui me les envoie. Ainsi je crois que je pourrai les manger en conscience et avec reconnaissance.

Je suis bien obligé à ceux de mes confrères

de l'Académie qui vous demandent de mes nouvelles; mon visage est bon, mon teint est excellent, mais il m'est resté une sensibilité aux amygdales et à la gorge , qui les rend incroyablement susceptibles aux moindres impressions de l'air un peu défavorables. Je viens d'essayer encore une attaque de mon mal, avec salivation, inflammation et un peu de douleur. Tout cela n'est presque plus rien au moment où je vous écris. On va me mettre au jus d'herbes, on me purgera, je suivrai

un régime rafraîchissant, et Dieu et le printemps achèveront le reste. Je vous embrasse , vous , la poule, la mère poule et tous les petits poulets.

Ducis.

Versailles , le mardi 10 floréal an XIII.

Il est midi, mon cher ami, votre aimable lettre arrive, mon médecin est à côté de moi, auprès de mon feu. « Monsieur, voici une invitation charmante de mon ami. Ecoutez sa lettre et surtout la prose et les vers de sa tendre épouse. Comment ne pas me trouver là, moi qui ai servi de témoin dans ce mariage, moi qui en ai chanté le bonheur d'avance? Il s'agit de pendre la crémaillère d'un bon ménage, avec toute une famille à la campagne, à Eragny, dans un presbytère du bon Dieu,

bâti pour être le temple de l'amour conjugal. — Ah! monsieur! que dites-vous ? — Pourrai-je partir ? — Hélas ! je ne peux pas vous le permettre. Il n'y a pas long-temps que vous avez encore senti une nouvelle menace de votre mal de gorge. Vous voyez quel temps il fait. Il ne faut qu'une fraîcheur, qu'un coup d'air pour vous causer une fluxion. Voyons votre langue. Il y reste encore un peu d'embarras, d'empatement. M. Ducis , la prudence veut que vous fassiez un sacrifice. Il faut attendre que votre gorge soit parfaitement guérie. Dans quinze jours, trois semaines, vous n'aurez plus rien à redouter et vous retrouverez vos amis qui n'auront plus à craindre pour vous. »

Voilà, mon ami, pourquoi je me prive d'un plaisir qui m'eût flatté infiniment. Mais ce que je ne perdrai pas, c'est celui que m'a fait votre amicale invitation et la lettre trois fois charmante de votre adorable compagne. Héloïse n'a jamais écrit mieux, rien déplus tendre. Sa dernière pensée qui couronne si bien ce qui la précède est sortie de son cœur avec sa sublimité sans qu'elle y ait seulement pensé. Voilà comme le sublime naît du simple.

Je trouve aussi que les vers sont d'une muse. Il y a vérité, harmonie, inspiration. Mon ami, remerciez Dieu, votre bonheur est un quine à la loterie. C'est un miracle de la Providence en votre faveur. J'en jouis comme votre ami, mais pourquoi n'en puis-je avoir le doux spectacle à Eragny ! Mille choses à madame de Saint-Pierre, à madame sa mère et aux chers et aimables enfans. Mille remerciemens pour vous, mon cher ami, et bien des complimens de ma part à messieurs Grand- Jean père et fils.

Je vous embrasse tous.

Ducis.

+^*+^*4m^<mH>+*^++4*^+*^4*****^++*++*^

Versailles, 26 janvier 1806.

Je vous remercie , mon ami , de la part que vous prenez à ma perte dans la banqueroute inattendue de M. James. Ma confiance a été indignement trompée. Vous me proposez M. Dauguel, votre receveur. Je ne doute point de sa probité d'après votre estime pour lui ; mais une de mes nièces m'avait déjà indiqué M. Jallu, avocat, cousin de son mari, comme un homme très-sûr, et mon choix était fait. Je lui envoie aujourd'hui ma procuration.

Il faut que Gérard ait eu de bonnes raisons

pour écarter toutes les louanges , puisqu'il a craint d'avoir une place si honorable dans vos éloges , et de voir rappeler mon épître à son sujet. Comme il joint une excellente tête à beaucoup d'^sprit, je suis bien aise que tout se soit arrangé comme il Ta désiré. En général il ne faut pas irriter les serpens de l'envie , qui ne dorment jamais, mais qui font quelquefois semblant de dormir pour s'élancer et déchirer avec plus de furie. Les peintres et les poètes ont de bonnes instructions de leur expérience sur cet article. Votre amitié pour moi trouvera toujours quelque occasion favorable de se satisfaire ; elle sera aussi ingénieuse

pour le bien que la haine l'est pour le mal. Je la laisse faire, et quand il faudra dans votre République des Amazones rendre grâce au soleil de ses bienfaits , j'étendrai mes pauvres ailes à ses rayons, et je m'animerai du souffle de votre génie et du charme de votre ouvrage.

Je suis bien sensible, mon cher confrère, au souvenir de madame de Saint-Pierre; elle est affligée de la perte que je viens d'éprouver. Ce mouvement est naturel à son bon cœur.Voulez-vous bieu l'assurer de ma reconnaissance et de mon attachement respec-

tueux ? J'embrasse Paul, j'embrasse Virginie , j'embrasse la tendre mère, l'épouse excellente , et dans elle tout ce qu'il y a de meilleur et de plus charmant sur la terre.

Ma santé est bonne; mais je crains toujours mon ennemi. Ma femme est ici; elle est furieuse contre M. James. Comme ma perte m'emporte tout-à-coup 2,325 fr. que j'avais en réserve pour attendre mon revenu à ses échéances , et qu'il ne me restait plus que 24 francs d'argent pour exister, elle a envoyé chercher de son argent à Paris pour m'en aider conjugalement. Avec beaucoup d'économie, un peu de temps, j'espère faire honneur à mes affaires, et me retrouver au courant de mes dépenses nécessaires. Hélas! mon ami , je me suis rappelé votre perte énorme pour un mari et un père de famille. On vous avait répondu de M. Razuret, et vous savez que sa banqueroute ne devait pas tarder; mais rien n'est perdu quand l'honneur reste. Bonjour, mon cher ami.

Vale et redama.

Ducis.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 36j

+ *+****^++**+++*+*+^**<Hr+++*++++++*+++*+++

Versailles, le a février 1806.

Mon cher ami, je viens d'apprendre que, par bonheur pour moi, M. James n'a pas reçu les 3j5 fr. du quartier de ma pension viagère sur la Comédie-Française, échu le 1er janvier dernier. J'ignore où il en était pour ma pension littéraire et pour mon indemnité de logement ; mais comme vous avez droit de toucher comme moi et aux mêmes époques, et à ces deux titres, le traitement qui leur a été attaché, je vous prie, mon cher ami, pour

m'éclairer sur ce point important, de me marquer aussitôt si vous êtes au courant sur cette pension et sur cette indemnité , ou si vous êtes en retard. Plût à Dieu que la Trésorerie eût différé ses paiemens pendant la procuration et la durée des pouvoirs de M. James ! J'attends avec impatience votre réponse.

Comme vous pouvez être inquiet, mon cher confrère, sur ma situation- actuelle , je vous préviens que je ne manque point du tout d'argent. Ma femme est venue d'abord à mon secours. Elle était avec moi au moment de la funeste nouvelle. M. Jallu, mon nouveau fondé de procuration , m'offre de me faire des avances et de tirer sur lui la somme dont j'aurai besoin. Cela me met en état de vivre, de me chauffer, de bien payer les gages de ma servante Julienne, de ne laisser manquer de rien mon petit ménage. Ma bonne et sainte aveugle prie le bon Dieu pour que je ne prenne point de chagrin , et je sens que Dieu l'exauce. Avec une économie vigilante et puis le temps , cette plaie se fermera. Quand je songe que je suis libre et que je me porte bien , qu'il y a dans le monde tant d'honnêtes gens dans la dépendance, et qui pleurent sur des ru i-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERKE. 36p,

nés, je suis tenté d'entonner le joyeux Te Deum. N'ai-je pas encore une grande ressource et une grande consolation dans le travail, qui est un bienfait de la Providence?

M. Jallu, mon nouveau fondé de procuration, m'a marqué qu'on était occupé actuellement à la levée des scellés apposés chez M. James, et que mardi prochain il y aurait une vacation à laquelle il assisterait. Il m'a mandé aussi que Talma, qui est son ami particulier, ne tarderait pas à reparaître dans ma tragédie ftHamlet , qu'elle était en ce moment à l'étude avec les additions et son nouveau cinquième acte.

J'ai voulu satisfaire mon cœur sur une chose qui lui est bien chère. Quand cette tragédie eut le bonheur d'être donnée avec succès sous les yeux de mon père, mon intention était de la lui dédier, puisque c'est un ouvrage où j'ai tâché de peindre la tendresse fdiale. Ce que je n'ai pas adressé à sa personne dans le temps , je l'adresse aujourd'hui à sa mémoire. Je vous prie donc , mon ami , d'examiner avec soin mon épître dédicatoire que je vais transcrire dans cette lettre. Je l'ai communiquée à Andrieux , qui est , comme vous le savez , un de mes plus chers amis. Il en est ce qu'on àp-

A LA MEMOIRE DE 310N PERE

Un des plus doux souvenirs de ma vie, ô mon respectable père, c'est de Savoir vu applaudir ma tragédie ftHamlet à sa première représentation. Mais hélas ! je n'avais pas longtemps à te posséder encore, et le succès S'Hamlet, qui t'avait fait verser des larmes de joie , devait être le seul dont il te serait permis d'être le témoin. Le premier mouvement de mon cœur fut de l'adresser cet ouvrage où mon but avait été de peindre la tendresse d'un fils pour son père. Mais tu me fis sentir que poulies intérêts d'une jeune femme et d'une famille naissante , je devais plutôt songer à m'acquérir, par ce genre d'hommage, quelque appui utile dont je pusse aussi m'honorer. Je crus devoir te cacher combien me coûtait mon obéissance; mais aujourd'hui que le temps m'a fait arriver, presque seul, aux bornes de ma carrière , chargé de tant de

pertes de la nature et de l'amitié; aujourd'hui que, remontant de ma vieillesse à mon enfance, j'assiste

DK BERNARDIN DE SAINT- PIERRE. >);i

plus que jamais , par mes souvenirs , au spectacle paisible de tes vertus domestiques , permets, ô mou vénérable père, que, le cœur plein de tes exemples, plein des preuves jadis vivantes de ta tendresse , croyant encore entendre tes conseils et l'accent de ton ame si profondément religieuse, mélancolique et paternelle; permets, dis-je, lorsque le public continue d'applaudir la piété filiale dans mon Ham- !et, que, reprenant ma première intention , en cheveux blancs et avant de mourir, je t'offre enfin ce tardif hommage sur ta cendre.

Jean-François Ducis.

Je vous prie, mon ami, avec la plus vive instance, de ne montrer ces vingt lignes de prose à personne, excepté à madame de Saint- Pierre, à laquelle j'ai l'honneur d'offrir, comme de coutume , mon attachement plein de respect.

Bonjour, mon cher confrère; je vous embrasse , bien persuadé de votre amitié pour moi.

Ducis.

Versailles , le 10 février 1801.

Mon cher ami.

Je vous remercie des instructions que vous m'avez données dans votre dernière lettre. Vous avez eu trop de plaisir à m'apprendre que les six derniers mois de mon indemnité pour logement étaient encore à recevoir, pour ne pas vous instruire à mon tour que, sur une lettre de mon nouveau receveur, arrivée hier au soir, j'ai l'espoir de toucher encore six mois de ma pension d'homme de lettres, échus le

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 313

i cr nivose dernier. Ainsi , mon ami , voilà pour moi , contre toute attente , quelques planches dans mon naufrage. Je vous remercie bien , surtout , des excellens conseils que vous me donnez dans votre sage lettre. Aussi ai-je bien pris la résolution de recevoir à mesure , et de serrer dans mon secrétaire Purgent de mon petit revenu, et quand j'aurai pris ce qu'il me faut pour vivre honnêtement , de garder le reste en réserve pour les cas inattendus et les tristes besoins de la vieillesse. 11 est bien malheureux qu'il vous soit défendu actuellement de confier un écu entre les mains d'un homme sous peine de passer pour un imbécille. Quand je songe aux fourbes qui m'ont trompé dans ma vie, c'est un titre qui a dû m'être souvent prodigué. Mais je m'en console , et je vais commencer à songer à l'avenir, quand le temps va finir pour moi.

Je suis bien fâché , mon ami , que votre belle édition ait à paraître dans des circonstances aussi peu favorables; c'est ce qui fait que je ne me presse point pour la mienne. J'espérais (pic Talma donnerait bientôt mon liamlet avec son nouveau cinquième acte, mais je ne crois pas que cette pièce reparaisse.

Mon cœur n'est pas tourné à l'espérance. L'histoire de votre Piliardeau prouve bien que l'usure en France y a dévoré le commerce. L'immoralité ne peut plus croître , nommezmoi donc ce qui pourra subsister! Toutes ces idées sont bien tristes , mon cher ami ; mais elles me détachent du monde. A ma situation se joint mon éternel mal de gorge ; il m'a encore attaqué. Je rêve en ermite et en pauvre ermite , mes pieds appuyés sur mes vieux chenets du temps du roi Dagobert et du bon évêque saint Éloi. Mon ami, mon naufrage d'argent n'est pas si considérable. Il m'est démontré que quand vous viendrez sous ma tente demander le pain et le sel , je pourrai y ajouter quelque chose. Je ne compte pas pouvoir aller de sitôt à Paris , à cause de ma santé trop délicate. Je vois que l'ours va s'enfermer pour long-temps dans son antre, et y sécher ses pâtes. Cette vie est favorable à l'économie et raccommodera bientôt mes petites affaires. L'idée d'une vie solitaire est si

douce pour moi , je lui trouve tant de charmes, tant d'heureuses propriétés , (pie l'assemblage de tous les baumes de l'Asie \\v m'offrirait pas un parfum aussi délicieux.

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 3jO

Je vous dois encore une vive reconnaissance pour une chose, mon ami : c'est, de m'avoir dit naïvement votre avis sur mon épître dédicatoire à la mémoire de mon père. Je peux y rayer aisément quelques lignes qui vous déplaisent. Il me semble qu'après ces mots : Ou mon but avait été de peindre la tendresse d'un fils pour son père , pour n'entrer dans aucun détail sur le conseil de mon père, sur son motif et sur mon obéissance, je ne ferais peut-être pas mal de dire vaguement : « Pourquoi faut-il que nos vœux les plus chers ne soient jamais , ou que tard et rarement exaucés ! Comment expliquer l'empire de circonstances qui en empêchent et qui en amènent l'heureux et tardif accomplissement ?)> et continuer ensuite: « Mais aujourd'hui que le temps m'a fait arriver presque seul aux bornes de ma carrière, etc., » jusqu'à la fin où je mettrai : « Je t'offre enfin ce douloureux hommage sur ta cendre. »

J'avoue, mon ami , avec la même franchise que vous m'avez montrée, que mon épître, dans cet état, me paraît très-convenable. Le style lapidaire est simple , oui , mais il a une pompe de solennité et une rigueur de préci-

3j6 CORRESPONDANCE

sion qui ne s'accordent pas avec le regret douloureux et mélancolique d'un fils qui, après tant d'années , vient dédier une tragédie à son père. Il me semble qu'il doit laisser couler quelques lignes de son cœur avec une tristesse religieuse, également éloignée du style grave, des mouvemens et des expressions recherchées de l'éloquence. Relisez, je vous prie, toute l'épître dans ce nouvel état, et je ne désespère pas que , sous ce point de vue , elle n'ait de quoi vous toucher et vous plaire.

Quand vous verrez madame et mesdemoiselles Harvey, mère et filles, rappelez-moi, je vous prie , à l'honneur de leur souvenir. Bonjour, mon cher ami. Je suis un peu malade. Cette gorge m'écroue dans ma solitude, mais je lui pardonne à cause de ma solitude^

Voie cl (ima.

Ducis.

Mes respects à madame de Pelleporc ainsi qu'à sa très-chère fille, avec tous les sentimens d'attachement qui leur sont dus. Mes amitiés et caresses à votre nichée.

++W*+4r*++***++<'++W++4rt^*++W++*+++i\$+<i'44+

\ HEKNARDIN DE SAINT-PIEHKE

Versailles, le 2 mars ifiofi.

J'ai reçu, mon cher confrère, votre lettre d'hier. Je vous remercie du bel exemplaire de Paul et Virginie que vous avez mis pour moi en réserve. Je vous enverrai bientôt la seconde moitié du prix de ma souscription. Mes petites affaires se relèvent d'elles-mêmes par réconomie et le temps. Ma perte n'a pas été aussi considérable que je l'ai cru d'abord. J'ai sauvé , en deux sommes, onze cents francs du naufrage, c'est-à-dire j'ai gagné deux lots

a la loterie. Ma santé est bonne, mais j'observe toujours mon régime rafraîchissant à cause de mon mal de gorge . qui ne me perd pas de vue, et ne demanderait pas mieux que de m'étrangler.

Je vous souhaite le plus de succès possible dans votre souscription de Paul et Virginie. Quant à vos désirs et. vos exhortations , vous devez vous souvenir, mon cher confrère, de ce que je vous ai dit, il y a deux ans , lorsque nous revenions ensemble , seuls dans la même chaise , de la campagne de notre digne ami , M. de Normandie. Je n'en peux rien ôter; je n'y puis rien ajouter. Je vous ai parlé comme je voyais, comme

je sentais, comme je verrai, comme je sentirai toujours. Je bénis la Providence dont je suis l'enfant pour mon bonheur et mon enfance même. Son corbeau pour moi a été la tragédie. Je mange le pain tout entier qu'elle m'envoie, quand j'ai un bon ami avec moi sous ma grotte. Je trouve un goût excellent à mes dattes, un abri charmant sous mon palmier. Quand je songe que je dois tout à la tragédie , et rien aux hommes; que c'est elle qui me chauffe, me nourrit , nie vêtit, m'a-breuve d'un joli vin vieux de Joigny , que

DE RERNARON DE SAINT-PIERRE. ^Vç)

nie procure le révérend Père Juvénal, ci-devant récollet ; quand je songe que c'est encore elle qui enflamme ma tête, qui me fait sentir mon cœur; quand je songe que je touche aux bornes de ma carrière ; qu'il me faut si peu de choses et pour si peu de temps; que je viens de faire une mélancolique romance, qui me réjouit; je me sens, mon cher confrère, tout plein d'allégresse. Félicitez-moi donc de mon heureux état. Je vous félicite moi de votre santé, de votre beau talent, mais surtout de votre excellente femme, de vos deux jolis enfans, Paul et Virginie, et des plaisirs simples que vous ménage votre paisible retraite d'Eragny.

Jean-François Ducis.

SUR LES CARACTÈRES HIEROGLYPHIQUES

10 pluviôse an VIII.

Deux amis me menèrent , il y a quelque temps , chez le citoyen Denon . artiste savant, arrivé depuis peu de la Haute-Egypte; il nous fit voir avec une complaisance sans bornes quantité de dessins qu'il a copiés , d'après des inscriptions hiéroglyphiques. Il nous montra même des hiéroglyphes en creux et en relief sur des éclats de pierre qu'il

avait détachés des monumens ; ils sont aussi frais que s'ils sortaient du ciseau de Touvrier. Il nous dit qu'il avait vu des lieues entières car-

rées toutes couvertes de ces caractères graves sur les statues , les colonnes , les obélisques , les tours , les portes des villes et des temples. Ces temples anciens sont si vastes qu'il y a des villages modernes bâtis sur leurs platesformes comme sur des forteresses.

Entre autres curiosités égyptiennes que le citoyen Denon a rapportées , je remarquai le pied de la momie d'une jeune fille. Il est dur et noir comme Fébène, et d'une forme aussi agréable que celles des plus charmantes statues grecques. Il est légèrement cambré , et les doigts, séparés les uns des autres et bien arrondis, sont dans leurs proportions naturelles ; ils n'ont point été comprimés par des chaussures étroites et pointues. Mais ce qui parut non moins rare , ce fut un petit rouleau de papyrus trouvé sous le bras de cette momie ; on aperçoit, par un de ses bouts entrouverts, qu'il est tout rempli d'écritures hiéroglyphiques; il renferme sans doute les événemens principaux de sa vie, suivant l'usage de ce temps-là. Ainsi l'histoire d'une jeune fille s'est conservée sur la pellicule d'un jonc aussi long-temps que celle de l'Egypte sur ses granits. Mais il y a une chose fâcheuse

à dire. c'est si difficile ; aucune personne au monde capable de déchiffrer Tune et l'autre. Les caractères des anciens Égyptiens subsistent depuis plus de quatre mille ans, et leur langue est morte à jamais.

Ces objets antiques me firent naître des réflexions assez neuves. J'avais ouï dire mille fois que notre imprimerie ferait passer nos découvertes à la dernière postérité ; mais à la vue de ces hiéroglyphes intelligibles , quoique gravés sur le granit , je me dis : Que deviendra la gloire future de nos sciences et de nos arts empreinte sur du papier de chiffon ?

Je pensai alors aux lettres en forme de fer de flèche placées comme des notes de musique sur les frises du temple de Chelminai , en Perse ;

aux petites lignes parallèles de l'ancienne langue chinoise, aux nœuds des quipos des Mexicains, et à d'autres types parfaitement bien conservés de plusieurs langues anciennes dont nous avons perdu l'intelligence ; je me dis : C'est donc en vain qu'un homme de lettres se console des persécutions de son siècle , dans l'espérance que la postérité lui rendra justice , puisque la langue

même dans laquelle il écrit n'y parviendra pas. Que lui importerait après tout cette justice tardive , si lui-même, après la mort , est réduit au néant , comme quelques sophistes cherchent à le persuader aux dispensateurs de la fortune?

Cependant le sentiment de notre immortalité est dans ceux mêmes qui la nient ; ils la portent non sur leurs âmes , mais sur leurs écrits qu'ils croient déjà marqués au sceau de l'immortalité au moyen de l'imprimerie et d'un peu de noir de fumée. C'est une contradiction bien étrange. Certainement toutes nos productions doivent périr, parce qu'elles sont l'ouvrage des hommes périssables ; mais nos âmes sont immortelles parce qu'elles sont celles d'un Dieu.

Nos sciences et nos arts ne sont que des ombres fugitives d'une nature permanente ; la langue de l'ancienne Egypte a péri pour toujours. Les siècles passés qui ont emporté le sens de ses hiéroglyphes, ont déjà exfolié ses pyramides hautes comme des montagnes et plus dures que les marbres ; les siècles à venir les réduiront en poudre et les mettront au niveau de ses sables. Mais en détruisant les

monuments des arts, ils y développent sans cesse ceux de la nature : les pieds des jeunes filles y conservent toujours leurs charmantes proportions ; les graines des joncs dont l'écorce servait à écrire leurs histoires , se perpétuent comme elles sur les bords du Nil ; et qui pourrait lire leurs anciennes aventures dans l'écriture des Pharaons , retrouverait au moins dans celles de nos jours les mêmes sentiments. Tout ce qu'on sait de la plupart de ces caractères hiéroglyphiques dont on connaît à peu près deux cent vingt-cinq espèces, c'est que les anubis

aboyeurs , les maigres ibis, les serpens tortueux, les grosses cruches appelées canopes, étaient des emblèmes des lois tant naturelles que politiques. Elles étaient en si grand nombre , que je ne suis pas surpris que le peuple les ait oubliées. En effet , le nom de loi vient de ligare , lier , comme celui de religion , de religare , relier. Lorsque ces lois ou ces liens sont trop multipliés, les peuples ne peuvent les supporter , et ils en débarrassent au moins leur mémoire. Tous les monumeus des Égyptiens étaient de vraies tables de la loi ; leur jurisprudence était sur leurs murailles comme la nôtre est dans nos livres;

TOME III

mais comme elle n'était point dans leur cœur, il n'en est rien resté dans leur souvenir.

On sait encore que parmi ces lois , celles delà nature étaient beaucoup plus nombreuses que celles du gouvernement. Les sphinx, les obélisques , les figures d'Isis , d'Osiris, d'Or us, de Typhon , les douze signes du zodiaque tout-à-fait semblables à ceux du nôtre, exprimaient les diverses phases du soleil et de lalune. C'était de ces lois naturelles que dérivait toutes les lois sociales, en fort petit nombre en comparaison.

Chez nous c'est tout le contraire. Nous tâchons de réduire à la seule loi de l'attraction toutes les lois de la nature qui produit des ouvrages si variés , tandis que nous avons déjà étendu à trente-quatre mille celles de la politique qui a édifié si peu de choses. L'ordre lésai a étouffé chez nous l'ordre naturel . dans la proportion de trente-quatre mille à un.

Pendant , quoique je n'aie qu'une sagacité fort ordinaire, comme j'étudie la nature depuis long-temps, je peux assurer que j'y ai trouvé

au moins une douzaine de lois primitives aussi réelles que celles de l'attraction. Elles partent toutes d'un premier principe et

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 38j

s'engendrent les unes des autres ; elles enveloppent à la fois dans leurs harmonies Tordre civil et Tordre moral ; j'espère les développer incessamment dans un cours particulier , si toutefois il m'est permis de le faire.

Les lois des Égyptiens , dans l'origine, n'étaient pas nombreuses , car ils n'eurent qu'un seul législateur ; ce fut Osiris : au plus vaste bâtiment il ne faut qu'un architecte. Osiris ne fit qu'un petit nombre de lois bien concordantes, et il en laissa l'application à la conscience des gouvernans , qui , de père en fils, à force d'extensions et de commentaires, en firent une longue science très-discordante. Oh ! quel Osiris aussi habile que celui d'Égypte ramènera les nôtres à leur antique simplicité?

En attendant , je ne vois pas sans inquiétude nos trente-quatre mille lois sociales renverser toutes les lois naturelles qu'elles ont réduites à une seule. Comme elles ont été faites par un grand nombre de législateurs , elles sont sans précision , disposées sans ordre, incohérentes et quelquefois contradictoires ; il en résulte qu'elles offrent mille souterrains aux serpens de la chicane. Elles enlacent la

bonne foi sans expérience, et lorsqu'elles devraient réprimer la mauvaise foi , elles restent sans exécution. Par elles les procès les plus simples deviennent interminables. Si Fou veut en connaître tous les abus , déjà bien anciens , on n'a qu'à lire les deux chapitres de Michel Montaigne , intitulés de la coutume et de V expérience. Ce père de la philosophie parmi nous dit que de son temps on comptait déjà plus de cent mille lois. Nous en avons donc à présent, cent trente-quatre mille excepté quelques-unes d'abrogées. Leur sort, tôt ou tard , sera d'être

oubliées, comme celles de l'Egypte. Mais d'ici-là , il est urgent d'opposer une digue à leur épouvantable débordement.

Nos législateurs les plus sages ont senti qu'il fallait balancer les pouvoirs. C'est en effet une des premières lois harmoniques de la nature, Je désirerais donc qu'on opposât aux tribunaux de justice et même de cassation , un tribunal d'équité. Un tribunal de justice ne s'embarrasse que des formes , un tribunal d'équité ne s'occuperait que du fond. Les membres d'un tribunal de justice ne jugent que d'après leur science, ceux d'un tribunal d'équité ne jugeraient que d'après leur tons-

DF. BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 38û

science. Celui-ci serait en grand un tribunal de juge-de-paix ou de conciliation; mais il en différerait en ce qu'il aurait le pouvoir d'obliger les parties de fournir leurs titres et leurs raisons à des arbitres nommés dans son sein , qui décideraient de leur différend, sans avocat, sans procureur et sans appel.

Ce tribunal existe en Angleterre et en Ecosse où il produit des biens infinis. Son organisation m'est inconnue , mais il est aisé d'en adapter une à notre constitution. Je désirerais donc que ses membres fussent choisis par le peuple, parmi les juges-de-paix qu'il nomme encore. Je conviens qu'il faut faire peu de chose par le peuple, en faisant tout pour lui, parce qu'une éducation première ne lui a pas encore donné chez nous d'esprit public; mais il en a le sentiment souvent plus que ceux qui le gouvernent. Jusqu'ici nos écoles ont voulu faire plutôt des savans que des citoyens. Notre peuple donc peut se tromper aisément sur les talens d'un administrateur ou d'un législateur. Dans ses assemblées, il est aisément la dupe des intrigues secrètes et des bruyantes vociférations de l'ambitieux qui l'étourdit, l'émeut , et qui se loue, ou se fail louer, le

3gO CORRESPONDANCE

persuade ; mais il ne prend point le change sur le caractère d'équité d'un juge-de-paix. Il le connaît par son esprit conciliateur, son désintéressement , ses bonnes mœurs , et par ses vertus paisibles et quotidiennes dont il a une expérience journalière. Avec de la probité, on a assez de lumières pour toutes les affaires d'intérêt. En effet , le bon sens va toujours de compagnie avec la bonne conscience , et l'esprit faux avec la mauvaise.

Un tribunal d'équité offrirait une protection constante à l'inexpérience, à l'innocence trompée et à la propriété des veuves et des orphelins. Je connais un père de famille, sans fortune, âgé, également malheureux par l'exécution des lois et leur inexécution. Il a perdu jusqu'à l'espérance. Il regarde au loin dans quel coin paisible du monde il pourrait trouver au moins , pour ses enfans en bas âge , un asile contre les maux présens et à venir. Ah! sans doute, il les déposerait au pied d'un tribunal d'équité s'il existait parmi nous. Il serait pour eux l'autel de la patrie. Chaque état se vante d'en avoir jeté les fondemens dans son sein par ses lumières et ses vertus; mais la science ne fait que des écri-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 30i

vains, le courage que des soldats, la prudence que des politiques, et tandis que l'amour de Tories divise tous, l'équité seule fait des citoyens.

Inserez, citoyen, ces idées d'un solitaire, dans votre feuille amie de la vérité. La voix du peuple se joindra à la vôtre pour en demander l'exécution. Un tribunal d'équité serait le plus utile et le plus durable de ses monumens; il voit avec étonnement, mais sans intérêt, ceux de nos sciences et de nos arts; il verra un jour du même oeil ceux de nos victoires sanglantes; mais il comblera toujours de bénédictions ceux de l'humanité. Ainsi l'Arabe errant regarde les trophées de l'Egypte savante ou triomphante ; ils ne lui présentent plus que des hiéroglyphes inintelligibles. Il a oublié jusqu'au nom de ceux qui les ont élevés , il les

considère avec crainte , comme l'ouvrage des démons, et il les renverse quand il le peut ou quand il l'ose. Mais il se souvient encore avec attendrissement de ceux qui lui ont creusé des puits au milieu des sables. Il en prend le plus grand soin, il leur donne toujours leurs anciens noms touchans de baba Joseph , baba Jbon , baba

3g2 CORRESPONDANCE

Ibrahim : du père Joseph , du père Abon , du père Abraham.

Faites donc du bien aux malheureux , vous tous qui voulez faire passer votre gloire à la postérité ; imprimez-la , non sur des granits avec le burin , ou sur du papier avec du noir de fumée, mais dans des cœurs reconnaissans avec des bienfaits. Songez que les orgueilleuses pyramides, élevées à la vue des cités les plus peuplées , ont perdu les noms de leurs fondateurs , tandis que les humbles puits les ont conservés au milieu des déserts.

A MES AMIS ET A MES ENNEMIS

Paris, i /i décembre 1797.

Citoyen, beaucoup de personnes inscrivent pour avoir des éclaircissemens, non-seulement sur mes ouvrages , mais encore sur ceux d'autrui. C'est me faire trop d'honneur. Je reçois d'Aranda en Espagne , une lettre d'un Espagnol qui me demande pourquoi Jean-Jacques , mon ami , croyait à la doctrine de l'Evangile et non à ses miracles. Il eût trouvé les raisons de ce paradoxe dans la Profession de foi du vicaire savoyard. C'est que la morale de l'Évangile est dans le cœur humain , et que ses miracles ne sont pas dans la nature. Il me dit : « Que la précision des raisonnemens de » Jean-Jacques, l'abondance de ses lumières, > l'extension de ses connaissances et tant d'au-

3g4 CORRESPONDANCE

» très beaux ornemens qui ont embelli son » ame , Font toujours ravi. » Il observe que le livre divin dont ce philosophe portait toujours quelques feuillages dans sa poche , les dernières années de sa vie, suivant mon témoignage, a été écrit par le même auteur. Il ajoute qu'¹l regardera ma réponse comme un bénéfice. Il signe son nom, son surnom, sa qualité , son titre et son adresse. Le croirezvous ? ce panégyriste de Jean-Jacques est un prêtre.

J'avoue que sa lettre naïve parvenue jusqu'à moi, à travers un pays d'inquisition, ne m'a pas donné moins de surprise et de plaisir que celle que l'Océan m'a apportée dans une bouteille. Elle prouve que la philosophie a encore fait plus de progrès que notre langue même chez les Espagnols , et que leurs ecclésiastiques lui rendent déjà des hommages.

Une autre lettre vient de m'ètre écrite de Moissac par un ancien marin , au sujet de ma bouteille voyageuse. Il a reconnu, dit-il, par son expérience, que lescourans delà mer sont plus rapides vers les pôles, mais il attribue le mouvement rétrogressif de ces courans aux solstices, el il leur suppose une direction en

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 30,5

sens contraire à celle que j'ai indiquée. Il est évident que cette révolution arrive aux équinoxes, comme le savent tous les navigateurs de l'océan Indien. On ne peut opposer que de simples présomptions (ou des contre-courans le long des terres , pris pour des courans généraux) aux faits multipliés que j'ai allégués dans mes Etudes de la Nature, et surtout dans l'avis du quatrième volume, auquel je renvoie le citoyen de Moissac.

Je reçois fréquemment de semblables missives sur toutes sortes de sujets. Cependant, quelque honorables qu'elles soient pour moi, je représenterai à mes nombreux et éloignés eorrespondans qu'il m'est impossible de répondre à leurs lettres souvent non affranchies; mon

temps et ma fortune s'y opposent. Je suis forcé de laisser désormais leurs lettres à la poste quand le port n'en sera pas payé, et sans réponse quand leurs questions seront dans mes Etudes : mais si elles renferment des difficultés nouvelles, je tâcherai de les résoudre dans mes Essais sur les harmonies de la Nature, en y faisant mention honorable de leurs auteurs s'ils le jugent à propos.

Ma bouteille m'a valu d'ailleurs beaucoup

de complimens particuliers ; mais elle m'a aussi attiré une critique publique. Le citoyen Say , éditeur de la Décade philosophique , n'ayant pas voulu insérer la lettre que vous avez publiée, parce que, dit-il, la Décade ne copie point les autres journaux, me fit inviter par quelques gens de lettres de mérite qui lui envoient de temps en temps quelques morceaux, de lui en donner un à ce sujet. Je lui envoyai donc la lettre originale même avec quelques réflexions nouvelles sur mon ancienne théorie des marées. A peine les a-t-il eu imprimées , qu'il en a fait paraître une censure amère dans sa Décade suivante. Elle est , dit-on , l'ouvrage de son propre frère , ci-devant professeur à l'Ecole Polytechnique; il Ta signée H. S. qui sont les lettres initiales de son prénom et de son nom. Tout cela n'est pas trop philosophique; mais j'ignorais que la Décade n'était consacrée qu'à ceux qui font profession de foi newtonienne.

Le citoyen H. S. commence par me mettre au rang des philosophes anciens qui ont fait des systèmes, et dans leurs cabinets, comme Pythagore, Épicure et Démocrite qui , dit-il, se creva les yeux pour mieux méditer

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 3p,7

li trouve étrange que je n'ouvre pas les miens à la lumière des philosophes modernes, et que je n'adopte pas leur attraction dans toutes ses conséquences. Mon censeur me fait sans doute beaucoup d'honneur de me mettre en si bonne compagnie : cependant , je le prie d'observer

qu'il se trompe ici sur plusieurs points. Pythagore avait beaucoup voyagé. Ce fut un de ses disciples , Philolaüs , qui publia le premier le mouvement de rotation de la terre dont les modernes se sont approprié la découverte. Elle a été due sans doute à la méditation , ainsi que l'attraction dont nous devons encore la première idée aux anciens. On peut voir à ce sujet un morceau très-curieux dans Plutarque qui cherche à la combattre par d'assez mauvaises raisons. J'en parlerai quelque jour en temps et lieu.

Mon censeur, après m'a voir objecté que j'ai ignoré ce que c'était qu'un degré du méridien , et que j'ai été induit par cette erreur à ne pas reconnaître l'aplatissement de la terre aux pôles adopté par Newton et par toutes les académies du monde , attaque à son tour mon système de la théorie des marées par la fonte des glaces polaires. A Ja vérité,

3û8 CORRESPONDANCE

il ne me pousse pas vivement. Ce système, dit-il, est ingénieux , mais il est susceptible de quelques objections. Voici une des principales: Comment croire à des fontes polaires assez considérables pour élever la mer sur une surface de plusieurs millions de lieues carrées, lorsque le soleil ne peut détruire les glaces des Alpes ni celles des Cordillères qui reçoivent verticalement ses rayons ?

Ce n'est point la valeur du degré du méridien • mais la somme totale de ses degrés plus grands vers les pôles , qui m'avait fait conclure que la courbe polaire était allongée. J'ignorais alors en effet que les astronomes en reconnussent de plus petits vers l'équateur, ce qui faisait , selon eux, compensation. Mais sauf le respect que je dois à NeAvton et à toutes les académies du monde , j'ai conclu l'allongement des pôles de la terre d'après la descente annuelle des courans et des «laces ^ lesquelles avancent quelquefois jusqu'au 4^e degré de latitude. Quant aux fontes polaires qui les produisent , comment n'agiraient-elles pas sur la surface de l'Océan de plusieurs millions de lieues carrées , puisqu'elles proviennent de deux océans de glace qui ont aussi

plusieurs millions de lieues carrées; car chacun d'eux a, en hiver , au moins quinze cents lieues carrées de diamètre ? Affirmer que le soleil ne peut les fondre en partie pendant six mois , et m'opposer les glaces des Alpes et des Cordillères , c'est m'apporter des preuves en objection ; car les plus grands fleuves de l'Europe et ceux de l'Amérique, comme l'Amazone et l'Orénoque, doivent à cet astre leurs eaux et leurs débordemens.

Je commence à soupçonner que le citoyen H. S. est mon partisan secret. Le système du citoyen de Saint- Pierre , dit-il , a été imaginé en 1784* aucune expérience antérieure ne lui servait d'appui.

Il est bien connu que j'ai appuyé ma théorie sur une multitude d'expériences faites par les marins les plus accrédités. Il m'en reste de quoi remplir des volumes. Celle des deux bouteilles , dont l'une fut pêchée sur les côtes de Normandie, en 1786, et la dernière qui est abordée cette année au cap Prior, ne sont point du goût du citoyen H. S. Il les déclare inutiles. Selon lui , c'est le vent du sud-ouest qui les a poussées sur les côtes de l'Europe. On sait cependant que la première est

remontée cent cinquante lieues au nord pendant l'hiver, et que la seconde est descendue dix-huit lieues au sud pendant Pété, après avoir parcouru cent quatorze lieues en trois semaines, et non quatre-vingts comme je Pavais dit dans la relation que vous en avez imprimée , parce que j'ignorais alors la vraie longitude du cap Prior. Il en faut donc conclure que ce sont les courans de la mer opposés dans les deux saisons , et non un vent constant , qui ont charié Tune au nord et l'autre au midi.

Le citoyen H. S. répond à mes objections contre l'attraction ou la gravitation de la lune sur FOcéan : 1^o que le retard des marées d'un jour et demi après le passage de la lune au méridien, provient de la résistance que les côtes opposent aux mouvemens de la mer; 2^o à l'éléva-

tion du flux lorsque la lune est dans un méridien opposé , que cette objection n'en est pas une pour ceux qui ont étudié les élémens de la mécanique ; 3° à V absence des marées dans les lacs, qu'il vaudrait autant demander pourquoi Peau ne s'élève pas dans nos verres. Il nous propose ensuite une expé-

DE BERNARDIN DE SAIINT-PIERRE. l\ii\

rience curieuse mais difficile à faire. Faites communiquer, dit-il, par un canal, un vase plein d'eau à Paris , avec un autre vase placé en Islande, par exemple, et vous verrez le flux et le reflux avoir lieu dans ces deux vases. Je répondrai à ces réponses dans le même ordre. i°. Je ne comprends point du tout comment la lune étant sur l'océan Atlantique, il se peut faire que les côtes d'Afrique et d'Amérique dirigées est, nord et sud, apportent de la résistance et du retardement à ses marées qui vont dans le même sens ; 2° je comprends aussi peu comment la lune étant, non dans un méridien opposé, mais dans la partie opposée du même méridien , comme sans doute mon censeur a voulu le dire , il y ait encore dans notre océan Atlantique une marée retardée également d'un jour et demi, quoique les côtes d'Afrique et d'Amérique lui opposent alors une barrière insurmontable. Je crois cette objection très-forte, non-seulement pour ceux qui ont étudié les élémens de la mécanique qui n'y a aucun rapport , mais pour les plus grands docteurs en hydrostatique, comme l'a sûrement entendu le défenseur du système newtonien. La mécanique s'occupe prineipa-

TOME III

Jement de la science des machines, et l'hydrostatique de l'équilibre des fluides. 3°. Sans doute on serait aussi bien fondé à demander pourquoi la lune , en soulevant les eaux de l'Océan, ne soulève pas celle d'un verre, lorsqu'on voit l'atmosphère peser à la fois sur l'Océan et sur le

mercure d'un baromètre. Je pense que l'expérience que nous propose le citoyen H. S. est une plaisanterie ; en plaçant un de ces deux verres d'eau en Islande , il ne tarderait pas à y être gelé. Mais le canal et les deux vases qu'il demande existent dans une multitude de lieux. Plusieurs fleuves et les méditerranées ont leurs extrémités aussi éloignées, et la lune passe au milieu sans y produire ni flux ni reflux. Je crois à l'attraction générale de la lune sur la terre et réciproquement , mais non à son attraction partielle. Si elle l'exerçait sur quelque partie du globe, ce serait sans doute au sein de la zone torride ; non-seulement lorsqu'elle en traverse les méridiens , elle en attirerait les mers , mais les forêts de l'Ethiopie dresseraient tour à tour leurs rameaux et leurs feuillages, et les filles de l'Afrique, qui dansent à ses douces clartés, se sentiraient soulevées dans les airs.

DE HERNÂRDIN DE SAINT-PIERRE. t<>3

Que dis-je? l'atmosphère elle-même , cet océan d'air plus léger, plus mobile, plus élastique, plus étendu que l'océan d'eau , obéirait aux mêmes lois : il aurait les mêmes marées dans le même temps , et nos baromètres , élevés et abaissés par leurs flux et reflux, les marqueraient deux fois par jour dans nos climats. On ne peut apporter aucune réponse à cette objection , et le citoyen H. S. s'est bien gardé d'en chercher.

Cependant , malgré mes preuves multipliées en faveur de ma théorie et mes objections insolubles contre celle des newton iens , le citoyen H. S. ne veut pas que mon imagination sorte de son domaine ; c* est assez, dit-il, /?o«r elle d'embellir les vérités morales ; comme si ces vérités dépendaient de l'imagination, et quelles n'eussent pas leurs bases immuables dans le cœur et dans la nature. Le citoyen H. S. est un héraut détaché du camp des astronomes pour me sommer de leur part de ne pas m'écarter de mon territoire. Comme Popilius avec sa baguette , il trace un cercle autour de moi. Il m'interdit à la fois le ciel et

la mer. 11 ne me laisse que le champ douloureux de la sensibilité ou je peux , selon lui, exercer à mon

4û4 CORRESPONDANCE

aise mon empire, d'autant qu'il me fait entendre d'une manière fort polie pour moi , que je m'y promène à peu près seul. Il m'indique les scènes que je dois parcourir. Il voudrait que je représentasse un capitaine de vaisseau allant à la recherche des cent cinquante noirs qui avaient été abandonnés par un de ses collègues sur File de Sable à cent lieues au nord de l'Ile-de-France , employant pour se diriger vers ce rocher ces quarts de cercle, ces montres à longitude, objets de mon mépris. Il peint lui-même la joie de ce capitaine à la vue de ce rocher , inattentif au vent qui siffle dans les agrès , qui le transie

lui-même ; ses transports en délivrant ses

frères des horreurs du désespoir; et le citoyen H. S. trouve ce fait supposé plus probable que celui des noirs qui auraient pu, selon moi, porter des secours à La Peyrouse. Il me permettra, d'abord, de lui répondre que cette esquisse manque d'exactitude ; que l'île de Sable, suivant son nom même, n'est point un rocher; que le vent qui y souffle ne peut transir personne, attendu qu'il est chaud, parce que cette île de Sable, à cent lieues au nord de l'Ile-de-France, qui est près du tro-

DE BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. 4t>5

pique austral , est nécessairement au sein de la zone torride. Toutes ces négligences sont peu de chose, mais il y a de l'injustice à dire que les instrumens astronomiques sont, des objets de mon mépris, parce que j'ai conseillé aux naufragés d'employer des moyens naturels. J'a-dore les sciences comme des émanations des lois de la nature, et j'aime les savans et leurs inventions , quoique les peuples civilisés en aient cruellement abusé . Jeune homme sans expérience, vous doutez que des noirs eussent été au secours de La Peyrouse ; lisez , dans Y Histoire des Voyages , les services que ceux de l'île Saint-Jean rendirent à l'An-

glais Roberts dans son naufrage , et voyez-y , dans cette même histoire , tous les capitaines de l'Europe n'allant avec leurs instrumens astronomiques à la recherche des noirs , que pour les réduire en esclavage.

Le citoyen H. S., après avoir fait un éloge excessif de mon style, et loué en moi, jusqu'à l'exagération , l'historien de Paul et Virginie, lorsque mon cœur s'ouvre à cette sensibilité à laquelle il m'invite , il y jette un trait empoisonné. Il finit sa diatribe par dire : Je pourrais, sans trop m'écarter de mon sujet,

406 CORRESPOND AÏS' CE

ajouter quelques observations sur ce qu'on appelle justesse d'esprit, très- différente du talent, et n'habitant pas toujours avec lui. Il me permettra de lui répondre que tout talent suppose toujours de la justesse d'esprit, parce qu'elle seule nous éclaire sur les moyens de succès. La justesse d'esprit, dans les lettres, donne toujours la justesse d'expression , de convenances, de proportion, etc. , etc. ; mais la jalousie et les autres passions nous la font perdre, parce qu'elles nous aveuglent. Pourquoi le citoyen H. S. fait-il entendre que j'ai l'esprit faux dans l'endroit même où il m'invite à chanter les louanges de Newton qui l'avait si juste? Un sarcasme au milieu d'une invitation amicale, est une perfidie. Je n'en crois point le citoyen H. S. capable; il faut que ce soit un ultimatum du général qui Ta poussé en avant, et qui, en effet, ressemble plus à Thersite qu'à Agamemnon.

Sans doute, j'ai pu m'égarer, mais si j'ai la tête faible, j'ai le cœur droit. Il me suffit , pour me ramener , de me faire voir mon erreur, mais, jusqu'ici, on n'a répondu à ma théorie que par des sophismes ou des injures; on a posé pour principe que le talent de pein-

tire la nature, ôtait celui de la connaître. Je pense, au contraire, qu'il faut l'étudier dans ses effets, avant de remonter à ses causes. Les sculpteurs ont trouvé les usages des muscles , et leur ont donné des noms avant les anatomistes; les peintres de paysages, les lois de la

perspective avant les opticiens; et les bergers de la Chaldée , les noms et les mouvemens des constellations avant les astronomes. Ne voyons - nous pas de nos jours le musicien Herschel , qui a perfectionné le télescope et Fastronomie , peut-être parce qu'il leur a appliqué les harmonies de la musique ? Pour moi , j'ai étudié celles de la nature dans plusieurs parties du monde; mon expérience était sans doute bien bornée, mais j'ai lu une multitude de voyages de terre et de mer, et je me suis convaincu que l'Océan avait ses sources dans les glaciers des pôles, comme les grands fleuves les ont dans ceux des hautes montagnes.

J'invite donc, à mon tour, mon jeune critique à prendre pour devise celle de Newton même : Nullius in verba; a n'admettre comme certain , que ce qu'il conçoit évidemment ; et à abjurer, en homme libre, l'autorité des

408 CORRESPONDANCE

noms. Si gavais voulu m'appuyer d'un pareil secours , j'en aurais trouvé dans les suffrages d'habiles marins , de membres même de la société royale de Londres, et, entre autres , d'un capitaine de vaisseau d'un nom célèbre dans la marine d'Angleterre , le comte de Bentink , qui m'a écrit , au milieu même de la guerre , qu'il regardait ma théorie des marées comme la seule véritable. Mais j'ai cherché mes raisons dans la nature, et ma conviction dans la conscience de mes lecteurs. Ceux qui ont des doutes , les trouveront résolus en grande partie dans l'avis du quatrième volume de mes Etudes, où j'ai recueilli la plupart de mes preuves. Ils y verront que Newton lui-même doutait de sa théorie des marées , que tant de gens affirment aujourd'hui sans la comprendre ; ils y trouveront ces paroles remarquables tirées de la Philosophie de ce grand homme : « Il faut qu'il y ait » encore quelque cause des marées, qui a été » inconnue jusqu'ici.

Si j'ai quelques amis qui me rendent justice au loin, mes ennemis me persécutent impunément dans ma patrie. Ils ont fait publier depuis

peu , a Paris , une Contrefaçon in-8°

de mes Etudes , sous le titre de Baie, où ils ont retranché en entier cet avis du quatrième volume, quoique fort e'tendu. Ils ont multiplié à l'infini, sous toutes sortes de formats, les contrefaçons de mes Etudes , tandis que mon édition in-12 , de l'imprimerie de feu Didot jeune , mon beau-père , aisée à reconnaître par la beauté de ses caractères et par la pureté de son texte, reste, depuis plusieurs années, invendue , chez mes libraires. Croiriez-vous que Paul et Virginie , dont les astronomes font tant d'éloges qui ne coûtent rien à leur sensibilité , pour se dispenser de m'en donner qui coûteraient tant à leur amour-propre; cet ouvrage , Dieu merci , aimé des femmes , et dont j'ai fait faire en 1789 une petite édition in-18, en papier fin et vélin avec figures, afin qu'elles pussent le mettre dans leurs poches , m'est resté en très-grande partie ? Il en est de même de la Chaumière Indienne , du même format, imprimé en 1791 : cependant les contrefaçons s'en vendent de toutes parts. Je vous prie, citoyen, à cette occasion, de prévenir le public que la seule édition véritable de mes ouvrages ne se vend qu'à Paris, chez les citoyens libraires Debure, rue Ser-

4iO CORRESP. DE KERN. DE SAINT-PIERRE.

pente ; Croullebois , rue des Mathurins ; et Déterville , rue du Battoir ; ou plutôt qu'elle ne s'y vend point, et que toutes les autres éditions , sans exception , qui ont tant de cours , sont ou mutilées ou altérées , et toutes volées au vrai propriétaire.

De Saint-Pierre.

DU TROISIEME VOLUME

Lettres if>3. — A M. Hennin. — Ses regrets sur la mort de M. de Vergennes. L'Académie des sciences veut répondre aux Études. i

i64- — A M. Hennin. — Madame de Genlis lui fait obtenir une pension du duc d'Orléans. 5

i65. — A M. Hennin. — Il est jardinier et éditeur d'une troisième édition des Etudes. 9

A M. Hennin. — Envoi de la Chau

mière indienne. 48

Lettre à son frère pendant sa détention à la Bastille. — 11 lui donne des consolations et des espérances. Il l'engage à se livrer à l'étude, et à avoir confiance en Dieu. 4<j

Relation de ce qui s'est passé depuis mon départ de Varsovie (1764). 61

Correspondance avec sa première femme.

Lettres 1. — Projet d'étude. 87

Lettres 2. — Plan de bonheur dans une douce retraite. Il soumet ce plan a mademoiselle Didot. 89

Recommandations pour le régime

de ses enfans. 1 '>s

30. — Sur le nom de Virginie qu'il entendait dans les promenades. 1-1

3i. — Ses inquiétudes sur la maladie de sa femme. 1 7 5

Lettres a monsieur Robin.

Lettres 4. — Petit tableau de famille. \-\\)

2. — Il lui parle de sa maison chargée d'hypothèques par les créanciers de M. Didot. 18 1

Lettres 3. — Il lit la Pluralité des mondes d'Hughens. i84

TOME III

418 TABLE.

16. — Détails de ménage. Résignation religieuse. Dédicace de Hamlet. 367

17. — Tristes réflexions sur l'état de la société à cette époque. 372

18. — Douce peinture de son bonheur. 377 Lettre à M. m sur les antiquités égyptiennes. 38 i Réponse à mes amis et à mes ennemis. 303

FIN DE LA TABLE DU TROISIEME VOLUME.

Réseau de bibliothèques

Université d'Ottawa

Échéance

Library Network

University of Ottawa

Date Due

ce po

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/correspondanceproosain>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.